



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

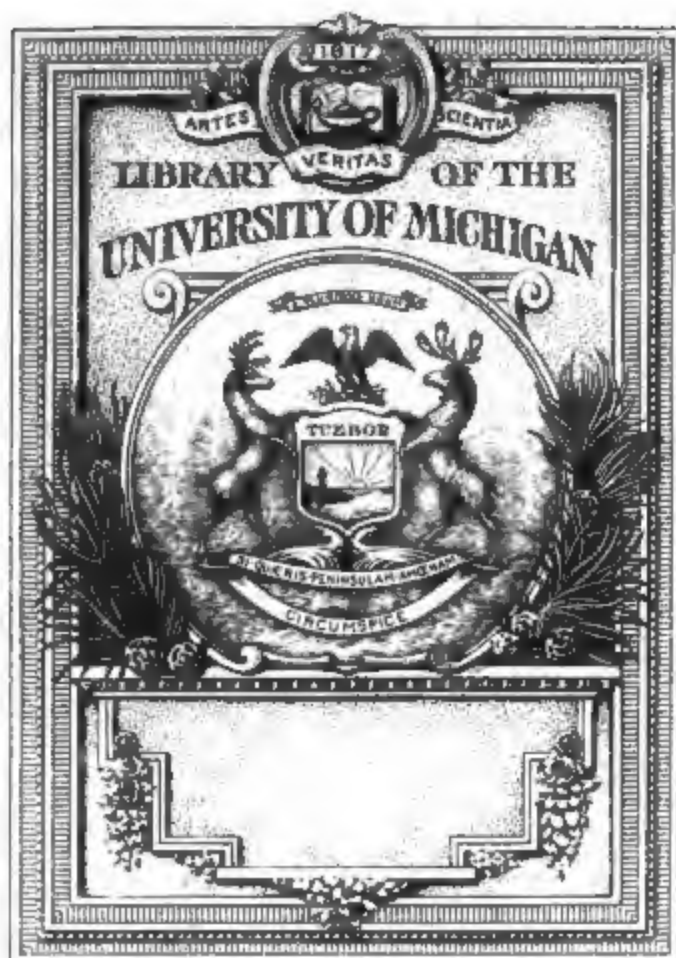
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



ANNALES
POLITIQUES, CIVILES,
ET
LITTÉRAIRES,
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE,
PAR M. LINGUET.
TOME ONZIÈME.



L O N D R E S,

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY, Snowhill.



M. D C C. L X X X I V.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

Bibl. Long
Gueneville
15-20-37
B773



PREMIÈRE NAVIGATION AÉRIENNE.

S'IL existoit du premier voyage de *Christophe Colomb* un journal de la main de cet intrépide navigateur, avec quel respect il seroit conservé ; avec quelle confiance il seroit cité ! Comme on aimeroit à le suivre dans le compte ingénu qu'il rendroit de ses pensées, de ses espérances, de ses craintes, des murmures de ses équipages, de ses tentatives pour les calmer, & enfin de sa joie au moment qui dégageant sa parole & justifiant son audace le déclara le créateur, en quelque sorte, d'un nouveau-monde. Tous ces détails nous ont été transmis, mais par des mains étrangères : quelque intéressans qu'ils soient encore on ne peut se dissimuler que cette circonstance leur fait perdre quelque chose de leur prix.

La première navigation aérienne n'aura pas ce désavantage : un des héros en a été l'historien : & je crois remplir l'objet de cet ouvrage en y donnant place à son récit, quoiqu'il se trouve

Annales Pol., &c. TOME XL. N°. LXXXI. A 2

déjà dans presque tous les papiers publics : il est piquant à tous égards : il se lie d'ailleurs naturellement à la lettre qui va le suivre.

Ce n'est pas cependant que la gloire d'avoir les premiers ouvert cette carrière appartienne exclusivement à MM. *Charles & Robert*. Il faut être juste : leur voyage n'est réellement que le second : les vrais *Colombs* de l'air sont MM. *Pilatre du Rosier & d'Arlandes*. On assure qu'on va ériger un monument dans les *Thuileries* au point d'où sont partis les physiciens courageux qui les ont imités : il semble que la vraie place de ce monument auroit été à la *Meute*, à l'endroit d'où se sont hasardés leurs prédécesseurs plus courageux encore.

Ceux-ci avec une voiture plus lourde, avec des moyens différens & moins efficaces, n'ont pu aller ni si loin, ni si long-tems : ils ont fait leur épreuve avec moins d'éclat ; mais ils n'en méritent pas moins la première palme de la bravoure : celle de leurs successeurs est encore assez belle pour les satisfaire.

Il n'en reste plus qu'une à cueillir ; elle attend celui qui trouvera le moteur de nos nouveaux oiseaux ; l'aile avec laquelle on pourra braver les vents dont jusqu'ici les *ballons* ont à craindre d'être le jouet, après avoir paru maîtriser l'élément qui les produit. En l'attendant voyons ce qui s'est passé dans le second vol dont il s'agit, que sa durée, la splendeur qui l'a ac-

compagné , les obstacles même qui l'ont contrarié font regarder comme le premier.

Il faut se rappeler qu'au moment où se répandit la nouvelle de l'expérience faite à *Annonay* par MM. de *Montgolfier* d'un globe léger & creux , d'un très-grand diamètre , enlevé & soutenu en l'air au moyen d'un fluide plus léger que l'air , dont on l'avoit rempli , MM. *Charles* & *Robert* imaginèrent d'employer au même usage l'air inflammable plus léger encore : il n'étoit pas facile d'affujettir cet élément factice : sa production même offroit des embarras & des dangers : ces deux physiciens surmontèrent toutes les difficultés avec une industrie qui leur assure en bien des points le rang d'inventeurs dans la nouvelle découverte.

De tentatives en tentatives , d'épreuves en épreuves , ils en vinrent à construire suivant leur méthode un globe de 27 pieds de diamètre seulement , avec lequel ils promirent de s'élever , comme avoient fait MM. *Pilate du Rosier* & d'*Arlandes* avec le grand ballon de M. de *Montgolfier* ; ils s'engagèrent de plus à s'en rendre tellement maîtres qu'ils pussent le faire descendre ou monter à volonté , & même le soutenir dans l'atmosphère à la hauteur qu'ils jugeroient à-propos.

Ces promesses avoient allumé une curiosité générale : au moment où elle s'attendoit à se voir satisfaite le bruit avoit couru d'une défense absolue qui interdisoit aux *Curieux* prêts à se dé-

vouer en quelque sorte pour le progrès de sciences de consommer leur sacrifice. Cela même augmentoit encore la vivacité du desir & de l'intérêt : enfin ils vainquirent les obstacles moraux, comme ils avoient surmonté les autres : ils partirent, & voici le tableau du voyage tracé par un d'eux, M. Charles.

“ Nous avons fait précéder notre ascension
 “ de l'enlèvement d'un Globe de cinq pieds
 “ huit pouces ; nous l'avions destiné à nous
 “ faire connoître la première direction du vent,
 “ & à nous frayer à-peu-près la route que nous
 “ allions prendre. Nous l'avions fait présenter
 “ à M. *Montgolfier*, que nos amis avoient eu
 “ soin de placer dans l'enceinte autour de
 “ nous ; M. *Montgolfier* coupa la corde, & le
 “ Globe s'élança. Le Public a compris cette
 “ allégorie simple : j'ai voulu faire entendre qu'il
 “ avoit eu le bonheur de tracer la route.

“ Le Globe échappé des mains de M. *Mont-*
 “ *golfier* s'élança dans les airs, & sembla y por-
 “ ter le témoignage de notre réunion ; les ac-
 “ clamations l'y suivoient. Pendant ce tems
 “ nous préparions à la hâte notre fuite ; les
 “ *circonstances orageuses qui nous pressoient* nous
 “ empêchèrent de mettre à nos dispositions
 “ toute la précision que nous nous étions pro-
 “ posée la veille. Il nous tardoit de n'être
 “ plus sur la terre. Le Globe & le Char en
 “ équilibre touchoient encore au sol qui nous
 “ portoit ; il étoit une heure trois quarts. Nous
 “ jettons 19 livres de lest, & nous nous éle-

“ vous au milieu du silence concentré par l’é-
“ motion & la surprise de l’un & de l’autre
“ parti.

“ Jamais rien n’égala ce moment d’hilarité
“ qui s’empara de mon existence ; lorsque j’e-
“ sentis que je fuyois la terre ; ce n’étoit pas
“ du plaisir , c’étoit du bonheur. *Echappé aux*
“ *tourmens affreux de la persécution & de la*
“ *calomnie* , * je sentis que je répondois à tout
“ en m’élevant au-dessus de tout.

“ A ce sentiment moral succéda bientôt une
“ sensation plus vive encore , l’admiration du
“ majestueux spectacle qui s’offroit à nous ; de
“ quelque côté que nous abaissions nos regards
“ tout étoit tête ; au-dessus de nous un ciel
“ sans nuage ; dans le lointain l’aspect le plus
“ délicieux. Oh ! mon ami , disois-je à M. Ro-
“ bert , quel est notre bonheur ! Ignore dans
“ quelle disposition nous laissons la terre ; mais
“ comme le ciel est pour nous ! quelle séré-
“ nité ! quelle scène ravissante ! Que ne puis-
“ je tenir ici le dernier de nos détracteurs , &

* Il y a peut-être dans ces expressions un peu trop d’emphase & d’énergie. De quelles persécutions , de quelles calomnies avoient été l’objet les constructeurs du ballon dont il s’agit ? mais cette lettre a été écrite le lendemain de la réussite ; & dans l’enthousiasme du succès on peut pardonner à l’auteur d’avoir qualifié si durement les tracasseries qui lui avoient fait craindre de ne pouvoir en jouir.

Première Navigation

“ lui dit : regarde, malheureux, tout ce qu'on
“ perd à arrêter le progrès des Sciences.

“ Tandis que nous nous élevions progressive-
“ ment par un mouvement accéléré, nous nous
“ mîmes à agiter dans l'air nos banderoles en
“ signe d'allégresse, & afin de rendre la sécurité
“ à ceux qui prenoient intérêt à notre sort ;
“ pendant ce tems j'observois toujours le ba-
“ romètre. M. Robert faisoit l'inventaire de
“ nos richesses : tous nos amis avoient lesté
“ notre Char comme pour un voyage de long
“ cours ; vins de *Champagne*, &c. couvertures
“ & fourrures, &c. Bon, lui dis-je, voilà de
“ quoi jeter par la fenêtre. Il commença par
“ lancer une couverture de laine à travers les
“ airs ; elle s'y déploya majestueusement, &
“ vint tomber auprès du dôme de l'*Assomption*.

“ Alors le baromètre descendit environ à 26
“ pouces ; nous avions cessé de monter, c'est-à-
“ dire que nous étions élevés environ à 300
“ toises. C'étoit la hauteur à laquelle j'avois
“ promis de nous contenir ; & en effet depuis
“ ce moment jusqu'à celui où nous avons dis-
“ paru aux yeux des observateurs en station ,
“ nous avons toujours composé notre marche
“ entre 26 pouces de mercure & 26 pouces 8
“ lignes ; ce qui s'est trouvé d'accord avec les
“ observations de *Paris*.

“ Nous avions soin de perdre du lest à me-
“ sure que nous descendions par la perte insen-
“ sible de l'air inflammable, & nous nous

« élevions sensiblement à la même hauteur. Si
 « les circonstances nous avoient permis de met-
 « tre plus de précision à ce lest, notre marche
 « eût été presque absolument horizontale & à
 « volonté.

« Arrivés à la hauteur de *Mousseaux*, que
 « nous laissons un peu à gauche, nous restâmes
 « un instant stationnaires. Notre Char se re-
 « tourna, & enfin nous filâmes au gré du vent.
 « Bientôt nous passons la *Seine* entre *Saint Owen*
 « & *Asnières*, & laissant *Colombe* sur la gauche,
 « passant presque au-dessus de *Gennevilliers*,
 « nous avons traversé la rivière une seconde fois,
 « en laissant *Argenteuil* sur la gauche; nous avons
 « passé à *Sannois*, *Franconville*, *Euubonne*, *Saint-*
 « *Leu-Taverny*, *Villiers*, traversé l'*Isle-Adam*,
 « & enfin *Nesle*, où nous sommes descendus.
 « Tels sont à-peu-près les endroits sur lesquels
 « nous avons dû passer presque perpendiculai-
 « rement. Ce trajet fait environ neuf lieues de
 « *Paris*, & nous l'avons parcouru en deux heu-
 « res quoiqu'il n'y eût dans l'air presque pas
 « d'agitation sensible.

« Durant tout le cours de ce délicieux
 « voyage il ne nous est pas venu en pensée
 « d'avoir la plus légère inquiétude sur notre
 « sort & celui de notre machine. Le *Globe*
 « n'a souffert d'autre altération que les modifi-
 « cations successives de dilatation & de compres-
 « sion dont nous profitons pour monter &
 « descendre à volonté d'une quantité quelcon-

“ que... Le Thermomètre a été pendant plus
“ d’une heure entre 10 & 12 degrés au-dessus
“ de 0, ce qui vient de ce que l’intérieur de
“ notre Char étoit échauffé par les rayons du
“ soleil.

“ Sa chaleur se fit bientôt sentir à notre
“ Globe, & contribua, par la dilatation de l’air
“ inflammable intérieur, à nous tenir à la même
“ hauteur sans être obligés de perdre de notre
“ lest; mais nous faisons une perte plus pré-
“ cieuse; l’air inflammable, dilaté par la cha-
“ leur solaire, s’échappoit par l’appendice du
“ Globe, que nous tenions à la main & que
“ nous lâchions suivant les circonstances pour
“ donner issue à l’air trop dilaté.

“ C’est par ce moyen simple que nous évitions
“ ces expansions & ces explosions que les per-
“ sonnes peu instruites redoutoient pour nous.
“ L’air inflammable ne pouvoit pas briser sa
“ prison puisque la porte lui étoit toujours
“ ouverte, & l’air atmosphérique ne pouvoit
“ entrer dans le Globe, puisque sa pression
“ même faisoit de l’appendice une véritable
“ soupape qui s’opposoit à sa rentrée.

“ Au bout de 56 minutes de marche nous
“ entendîmes le coup de canon qui étoit le
“ signal de notre disparution aux yeux des ob-
“ servateurs de *Paris*. Nous nous réjouîmes
“ de leur avoir échappé. N’étant plus obligés
“ de composer strictement notre course hori-
“ zontale, ainsi que nous avions fait jusqu’alors.

« nous nous sommes abandonnés plus entière-
« ment aux spectacles variés que nous présen-
« toit l'immensité des campagnes au-dessus
« desquelles nous planions ; dès ce moment
« nous n'avons plus cessé de converser avec
« leurs habitans que nous voyions accourir vers
« nous de toutes parts ; nous entendions leurs
« cris d'allégresse , leurs vœux , leurs sollici-
« tude , en un mot l'alarme de l'admiration.

« Nous criions , *Vive le Roi !* & toutes les
« campagnes répondoient à nos cris. Nous en-
« tendions très-distinctement , *Mes bons amis ,*
« *n'avez-vous point peur ! n'êtes-vous point ma-*
« *lades ! Dieu , que c'est beau ! Nous prions Dieu*
« *qu'il vous conserve : adieu , mes amis !* J'étois
« touché jusqu'aux larmes de cet intérêt tendre
« & vrai qu'inspiroit un spectacle aussi nou-
« veau.

« Nous agitions sans cesse nos pavillons , &
« nous appercevions que ces signaux redou-
« bloient l'allégresse & la sécurité. Plusieurs
« fois nous descendions assez bas pour mieux
« nous faire entendre ; on nous demandoit d'où
« nous étions partis , & à quelle heure , & nous
« montions plus haut en leur disant adieu.

« Nous jettions successivement , & suivant
« les circonstances , redingottes , manchons , ha-
« bits ; planant au-dessus de l'*Isle-Adam* , après
« avoir admiré cette délicieuse campagne , nous
« fîmes encore le salut des pavillons ; nous de-
« mandâmes des nouvelles de M. le Prince de

“ *Conté* : on nous cria avec un porte-voix qu’il
“ étoit à *Paris* ; qu’il en feroit fâché. Nous
“ regrettions de perdre une si belle occasion de
“ lui faire notre cour , & nous serions descendus
“ au milieu de ses jardins si nous avions voulu ;
“ mais nous prîmes le parti de prolonger encore
“ notre course , & nous remontâmes : enfin
“ nous arrivons près des plaines de *Nesle*.

“ Il étoit trois heures & demie passées ;
“ j’avois le dessein de faire un second voyage ,
“ & de profiter de nos avantages ainsi que
“ du jour. Je proposai à M. *Robert* de des-
“ cendre. Nous voyions de loin des groupes
“ de payfans qui se précipitoient devant nous
“ à travers les champs. Laissons-nous aller ,
“ lui dis-je ; alors nous descendîmes vers une
“ vaste prairie.

“ Des arbustes , quelques arbres bordoient
“ son enceinte. Notre Char s’avançoit majes-
“ tueusement sur un plan incliné très-prolongé.
“ Arrivé près de ces arbres je craignis que
“ leurs branches ne vinssent heurter le Char.
“ Je jettai deux livres de lest , & le Char
“ s’éleva par-dessus , en bondissant à-peu-près
“ comme un courrier qui franchit une haie.
“ Nous parcourûmes plus de vingt toises à un
“ ou deux pieds de terre ; nous avions l’air de
“ voyager en traîneau. Les payfans accou-
“ roient après nous sans pouvoir nous atteindre ,
“ comme des enfans qui poursuivent un papil-
“ lon dans une prairie.

« Enfin nous prenons terre. On nous envi-
« rogne. Rien n'égale la naïveté rustique &
« tendre, l'effusion de l'admiration & de l'allé-
« gresse de tous ces villageois.

« Je demandai sur le champ les curés, les
« syndics; ils accouroient de tous côtés; il
« étoit fête sur le lieu. Je dressai aussitôt un
« court procès-verbal qu'ils signèrent. Arrive
« un groupe de cavaliers au grand galop; c'é-
« toit M. le Duc de *Chartres*, M. le Duc de
« *Fitz-James*, & M. *Farrer*, gentilhomme An-
« glois, qui nous suivoient depuis *Paris*. Par
« un hasard très-singulier nous étions descendus
« auprès de la maison de chasse de ce dernier.
« Il saute de dessus son cheval, s'élance sur no-
« tre char, & dit en m'embrassant, *M. Charles*
« *moi premier.*

« Nous fûmes comblés des caresses du Prince,
« qui nous embrassa tous deux dans notre Char,
« & eut la bonté de signer notre procès-verbal;
« M. le Duc de *Fitz-James* en fit autant; M.
« *Farrer* le signa trois fois de suite. On a omis
« sa signature dans le Journal, parce qu'on n'a
« pu la lire; il étoit si agité de plaisir qu'il ne
« pouvoit écrire. De plus de cent cavaliers qui
« couroient après nous depuis *Paris*, & que
« nous appercevions à-peine du haut de notre
« Char, c'étoient les seuls qui aient pu nous
« joindre. Les autres avoient crevé leurs chevaux,
« ou y avoient renoncé.

« Je racontai brièvement à M. le Duc de *Char-*
« *tres* quelques circonstances de notre voy-

“ age. Ce n'est pas tout, Monseigneur, ajoutai-je
“ en souriant ; je m'en vais repartir. — Com-
“ ment, repartir ? — Monseigneur, vous allez
“ voir. Il y a mieux : quand voulez-vous que
“ je redescende ? — Dans une demi-heure. —
“ Eh bien, soit, Monseigneur, dans une demi-
“ heure je suis à vous.

“ M. Robert descendit du Char, ainsi que
“ nous en étions convenus en voyageant.
“ Trente payfans ferrés & appuyés dessus, &
“ le corps presque plongé dedans, l'empê-
“ choient de s'envoler. Je demandai de la
“ terre pour me faire un lest ; il ne m'en res-
“ toit plus que trois ou quatre livres. On va
“ chercher une bêche qui n'arrive point. Je
“ demande des pierres : il n'y en avoit point dans
“ la prairie.

“ Je voyois le tems s'écouler, le soleil se
“ coucher. Je calculai rapidement la hauteur
“ possible où pouvoit m'élever la légèreté spé-
“ cifique de 130 liv. que je venois d'acquérir par
“ la descente de M. Robert, je dis à M. le Duc
“ de Chartres : Monseigneur, je pars. Je dis
“ aux payfans, mes amis, retirez-vous tous en
“ même tems des bords du Char, au premier
“ signal que je vais faire, & je vais m'envoler.
“ Je frappe de la main, ils se retirèrent, je
“ m'élançai comme l'oiseau ; en dix minutes,
“ je n'appercevois plus les objets terrestres, je
“ ne voyois plus que les grandes masses de la
“ nature.

“ Dès en partant j'avois pris mes précau-
“ tions pour échapper aux dangers de l'explo-
“ sion du Globe, & je me disposai à faire
“ les observations que je m'étois promises.
“ D'abord, afin d'observer le baromètre & le
“ thermomètre placés à l'extrémité du Char
“ sans rien changer au centre de gravité, je
“ m'agenouillai au milieu, la jambe & le corps
“ tendus en avant, ma montre & un papier
“ dans la main gauche, ma plume & un cordon
“ de la soupape dans ma droite.

“ Je m'attendois à ce qui alloit arriver. Le
“ Globe, qui étoit assez flasque à mon départ,
“ s'enfla insensiblement. Bientôt l'air inflam-
“ mable s'échappa à grands flots par l'appen-
“ dice. Alors je tirois de tems en tems la
“ soupape pour lui donner à la fois deux issues,
“ & je continuoïs ainsi à monter en perdant de
“ l'air. Il sortoit en sifflant & devenoit visible,
“ ainsi qu'une vapeur chaude qui passe dans
“ une atmosphère beaucoup plus froide.

“ La raison de ce phénomène est simple. A
“ terre, le thermomètre étoit à 7 degrés au-
“ dessus de la glace; au bout de 10 minutes
“ d'ascension, j'avois 5 degrés au-dessous. L'on
“ sent que l'air inflammable contenu n'avoit
“ pas eu le tems de se mettre en équilibre de
“ température. Son équilibre élastique étant
“ beaucoup plus prompt que celui de la cha-
“ leur, il en devoit sortir une plus grande
“ quantité que celle que la dilatation extérieure

“ de l'air pouvoit déterminer par la moindre
 “ pression.

“ Quant à moi, exposé à l'air libre, je passai
 “ en 10 minutes de la température du printemps
 “ à celle de l'hiver. Le froid étoit vif & sec,
 “ mais point insupportable. L'interrogeois alors
 “ toutes mes sensations, je m'étonnois même,
 “ pour ainsi dire, & je puis assurer que dans le
 “ premier moment je n'éprouvai rien de dés-
 “ agréable dans ce passage subit.

“ Lorsque le baromètre cessa de monter, je
 “ notai très-exactement 18 pouces 10 lignes.
 “ Cette observation est de la plus grande ri-
 “ gidité. Le mercure ne souffroit aucune os-
 “ cillation sensible. J'ai déduit de cette oscil-
 “ lation une hauteur de 1524 toises environ,
 “ en attendant que je puisse intégrer ce calcul.
 “ Au bout de quelques minutes le froid me
 “ saisit les doigts, je ne pouvois presque plus
 “ tenir la plume. Mais je n'en avois plus be-
 “ soin, j'étois stationnaire, & n'avois plus qu'un
 “ mouvement horizontal.

“ Je me relevai au milieu du Char, & m'a-
 “ bandonnai au spectacle que m'offroit l'im-
 “ mensité de l'horizon. A mon départ de la
 “ prairie le soleil étoit couché pour les habitans
 “ des vallées : bientôt il se leva pour moi seul,
 “ & vint encore une fois dorer de ses rayons le
 “ Globe & le Char. J'étois le seul corps éga-
 “ ré dans l'horizon, & je voyois tout le reste
 “ de la nature plongé dans l'ombre.

“ Bientôt

« Bientôt le soleil disparut lui-même , & j'eus
 « le plaisir de le voir se coucher deux fois dans
 « le même jour. Je contemplai quelques ins-
 « tans le vague de l'air & les vapeurs terrestres
 « qui s'élevoient du sein des vallées & des ri-
 « vières. Les nuages sembloient fortir de la
 « terre , & s'amonceler les uns & les autres en
 « conservant leur forme ordinaire. Leur cou-
 « leur seulement étoit grisâtre & monotone ,
 « effet naturel du peu de lumière divaguée
 « dans l'atmosphère. La lune seule les éclai-
 « roit.

« Elle me fit observer que je revirai deux
 « fois , & je remarquai de véritables courans qui
 « me ramenèrent sur moi-même. J'eus plusieurs
 « déviations très-sensibles. Je sentis avec
 « surprise l'effet du vent , & je vis pointer les
 « banderolles de mon pavillon ; nous n'avions
 « pu observer ce phénomène dans notre premier
 « voyage. Je remarquai les circonstances de
 « ce phénomène , & ce n'étoit point le résultat
 « de l'ascension ou de la descente ; je marchois
 « alors dans une direction sensiblement horizon-
 « tale. Dès ce moment je conçus , peut-être
 « un peu trop vite , l'espérance de se diriger.
 « Au surplus ce ne sera que le fruit du tatonne-
 « ment , des observations & des expériences les
 « plus réitérées.

« Au milieu du ravissement inexprimable , &
 « de cette extase contemplative , je fus rappelé
 « à moi-même par une douleur très-extraordi-
 « naire , que je ressentis dans l'intérieur de l'o-
 « *Annales Politiques, &c. TOM. XI. B*

“ reillé droite & dans les glandes maxillaires.
“ Je l’attribuai à la dilatation de l’air contenu
“ dans le tissu cellulaire de l’organisme , autant
“ qu’au froid de l’air environnant. J’étois en
“ veste & la tête nue. Je me couvris d’un bon-
“ net de laine , qui étoit à mes pieds ; mais la
“ douleur ne se dissipa qu’à mesure que j’arri-
“ vois à terre.

“ Il y avoit environ sept à huit minutes , que
“ je ne montois plus ; je commençois même à
“ descendre par la condensation de l’air inflam-
“ mable intérieur. Je me rappelai la promesse
“ que j’avois faite à M. le Duc de *Chartres* de
“ revenir à terre au bout d’une demi-heure.
“ J’accélérai ma descente en tirant de tems en
“ tems la soupape supérieure. Bientôt le Globe
“ vuide presque à moitié ne me presentoit plus
“ qu’un hémisphère.

“ J’apperçus une assez belle plage en friche
“ auprès du bois de la Tour du *Lay*. Alors
“ je précipitai ma descente. Arrivé à vingt à
“ trente toises de terre , je jettai subitement
“ deux à trois livres de lest qui me restoit &
“ que j’avois gardée précieusement ; je restai un
“ instant comme stationnaire , & vins descendre
“ mollement sur la friche même que j’avois ,
“ pour ainsi dire , choisie.

“ J’étois à plus d’une lieue du point du dé-
“ part. Les déviations fréquentes que j’essuyai ,
“ les retours sur moi-même , me font présumer
“ que le trajet aérien a été de plus de trois

« lieues. Il y avoit trente-cinq minutes que
« j'étois parti : telle est la sûreté des combinai-
« sons de notre Machine *aérostatique* que je pus
« consommer & à volonté 130 liv. de légèreté
« spécifique , dont la conservation également
« volontaire eût pu me maintenir en l'air au
« moins 24 heures de plus.

« Lorsque M. le Duc de Chartres & M. le
« Duc de Fitz-James me virent ainsi descendre
« de loin & avec autant de précision , ils
« n'eurent plus aucune inquiétude sur mon sort ;
« & laissant M. Robert avec nombreuse com-
« pagnie venir à ma rencontre à travers les
« halliers , les sentiers , les vallées impraticables
« à leurs chevaux fatigués , ils retournèrent à
« Paris , & le Prince bienveillant se hâta de
« donner lui-même de nos nouvelles à tout le
« monde , & de calmer l'alarme universelle que
« notre disparition avoit causée. »

* * Je n'ai pas cru devoir séparer la lettre qui
s'ensuit , de la relation précédente : elles ont le même
objet , qui est aussi dans ce moment celui de la
curiosité universelle. On y trouvera une idée qui
vient de paroître dans quelques papiers publics sous
une forme assez plaisante. Comme je n'en parle
pas moi-même d'une manière bien sérieuse , je n'ai
pas cru que d'avoir été ainsi prévenu fut pour moi
une raison de supprimer ma lettre , ni même d'y rien
retoucher.



R É P O N S E

D E

L'AUTEUR DES ANNALES,

A MADAME DE.....

Sur les BALLONS AÉROSTATIQUES.

Vous exigez absolument, Madame, que je vous parle des *Montgolfiers*, & que je vous en parle sérieusement. Vous prétendez que je me suis expliqué sur ce volatile sujet de l'effervescence actuelle des têtes *Françoises*, en sceptique railleur plutôt qu'en physicien convaincu : vous trouvez que cela est d'un mauvais exemple : l'incertitude où l'on vous laisse à ce sujet vous peine. Il faut que je vous en tire.

Vous tremblez qu'il n'en soit de cette découverte comme de l'électricité ; phénomène au moins aussi brillant à sa naissance que les *Montgolfiers*, suivi avec autant d'empressement ou plutôt de fureur, promettant des prodiges en tout genre, & resté un simple objet de curiosité, presque oublié pendant quarante ans jusqu'à l'estimable M. *Le Dru*, qui en tire le premier un parti utile, après en avoir épuisé les illusions.

Enfin vous voulez que je réclame contre un physicien hâtif de la ville de *S^{te}. Foy*, qui s'est dépêché de prendre date dans le *Journal de Paris* pour s'assurer la gloire d'avoir imaginé avant tous d'atteler des oiseaux aux ballons, d'établir des écuries de *sereins* & de *linottes*; projet, dit-il, auquel il est surpris que personne n'ait encore pensé, quoique ce projet soit tout au long dans le N^o. LXXVIII des *Annales*.

Sur ce dernier article que puis-je vous dire ? Ce qui en résulte c'est que les *Annales* ne sont pas connues à *S^{te}. Foy*. C'est un bien petit mal : le grand point c'est que les habitans y soient heureux : on doit le supposer puisqu'ils ont du loisir, puisqu'ils cultivent leur esprit, qu'ils écrivent des lettres dans le *Journal de Paris*, & qu'ils veulent aussi être des personnages dans l'histoire des *Ballons*.

Quant à ceux-ci, Madame, la fonction dont vous me chargez est très-difficile à remplir : c'est leur horoscope qu'il faut dresser ; il faut lire leur destinée dans l'avenir, & ce qui m'est arrivé à moi-même prouve assez que je ne suis pas un merveilleux prophète.

Il est vrai que l'ardeur pour les perfectionner semble s'être un peu rallentie : ils ressemblent aujourd'hui à ces enfans précoces qui grandissent tout-d'un-coup avec excès, & dont la croissance s'arrête aussi subitement ; je vois bien qu'ils ont déjà produit de très-jolis bonnets : ils ont fourni

sur le théâtre de *Londres* une idée plaisante, aux dépens de la *Caisse d'Escompte*.

La scène en représentoit l'hôtel : les bureaux étoient ouverts : des porteurs de billets de toutes les nations se présentoient : des commis empressés accouroient pour les accueillir : en un moment commis, bureaux, hôtel s'évanouissoient : on ne voyoit plus qu'un ballon chargé de papiers fuyant rapidement avec les nuages. Cela est gai, & ne fait de mal à personne, pas même à la *Caisse d'Escompte*.

Mais si j'ose hasarder mes conjectures sur l'avenir, je tremble avec vous que les ballons n'en restent là jusqu'à la première guerre, où je parierois qu'ils prendront un essor terrible, le seul peut-être dont ils soient vraiment capables. Je ne crois pas qu'il y ait de témérité à affirmer qu'ils ne feront jamais d'un usage habituel dans la société, ni commode pour le commerce. La construction en est trop coûteuse, les matériaux trop fragiles; l'agent intérieur trop dangereux, & la difficulté de leur adapter un moteur extérieur évidemment presque insurmontable par l'immensité nécessaire de leur volume.

A la vérité nous avons les relais de *pigeons* & d'*éperviers* : mais nous n'avons pas encore établi de manèges pour dresser les nouveaux coursiers dont on a besoin pour les peupler. Il est probable qu'il n'y en aura pas de si-tôt, ni à *Paris*, ni à *Londres*, ni même à *S^{te} Foy* : le char de *Venus* restera vraisemblablement encore long-

tems en possession d'être seul tiré par des colombes.

Mais à la guerre tous ces obstacles disparaissent : du moins dans une infinité d'occasions ils ne peuvent arrêter. La dépense n'en fera pas un : c'est un des attributs distinctifs de cet art : le danger attaché encore pour long-tems à l'emploi des *ballons* n'intimidera pas des héros qui bravent le feu vertical des mines, le feu horizontal des canons, le feu parabolique des bombes : quant à l'embarras de les diriger, il n'est point à craindre dans presque tous les usages auxquels l'art militaire appliquera nos sphères volantes.

Si c'est pour découvrir ce qui se passe dans une place assiégée, ou autour d'elle, l'observatoire mobile n'a besoin que du mouvement d'ascension, qui lui est naturel. Si c'est pour passer une rivière, une simple corde portée de l'autre côté suffira pour y attirer un *ballon* chargé de cent soldats ; cette manœuvre répétée assez de fois, ou par un assez grand nombre de ballons, fera franchir en une nuit, sur les rivages les moins favorables, aux plus nombreuses armées, les plus larges, les plus rapides rivières.

Malgré le mauvais succès de l'expérience trop précipitée de *Lyon*,* il est sûr, je crois.

* A ce sujet qu'il soit permis d'observer aux constructeurs de *Lyon* & aux voyageurs qui ont cherché la gloire, assez futile, de s'embarquer les premiers dans leur frêle

pouvoir employer ce terme, il est sûr qu'on peut faire des ballons assez forts pour soutenir cent hommes & davantage. Cent soldats, même avec leur bagage & leurs munitions, ne peuvent pas être évalués à plus de 200 liv. pesant chacun; ce ne seroient donc que 20 milliers de poids : un ballon de 100 pieds de diamètre emportera ce fardeau sans peine; cela est certain.

Dans une infinité d'autres manipulations militaires, telles que le *charriage de l'artillerie* sur une hauteur, l'approvisionnement d'une place assiégée, ou un assaut subit, &c. les mêmes machines produiront les mêmes effets : je ne

vaisseau, que leur courage n'a pas été accompagné d'assez de prudence : par la description des lieux où ils ont opéré il paroît que la scène de leur essai étoit cette vaste plaine qui borde le *Rhône* du côté gauche, en face de *Lyon* : mais si leur machine déjà fatiguée, percée même, & à ce qu'il paroît trop peu ménagée dans les premières tentatives, s'étoit ouverte davantage; & qu'au lieu d'aller se reposer doucement sur le même sable qu'elle venoit de quitter, elle eût dérivé vers le fleuve, & y eût perdu son équilibre, que seroient devenus les *Argonautes* qu'elle portoit?

Cette idée fait frémir : il semble que pour ces expériences on devroit ou choisir un théâtre moins périlleux, ou ne hasarder la machine en liberté qu'après s'être bien assuré, comme à *Paris*, qu'elle n'a aucun défaut physique.

doute pas qu'il ne faille avant peu changer la tactique militaire dans tous les points qui ont rapport à ceux-là. J'ai demandé en plaisantant, *Que deviendra Gibraltar ?* Je n'en fais rien : mais je suis persuadé qu'il n'est plus imprenable, & qu'il sera pris par-là. Il faut laisser aux ingénieurs le tems de s'évertuer un peu, le tems de se familiariser avec des idées, avec une théorie qui n'est pas reçue dans le corps, qui vient de quelqu'un qui n'est pas du corps. Il faut sur-tout attendre l'occasion & le besoin.

Mais je vous l'avoue, Madame, avec douleur, c'est à ce service meurtrier que je crois l'utilité des *Montgolfiers* bornée, au moins pour très-long-tems. J'en ai indiqué un autre dans le N°. LXXIX pour le déblai des matières dans les mines : mais il y aura peu, il n'y aura peut-être point de propriétaire de mines, ou de maître de forges qui puisse, ou veuille faire cet essai, nécessairement un peu coûteux : il y auroit des frais à avancer, du tems à perdre. D'ailleurs ces machines délicates par essence manœuvreroient mal, elles périroient sans avoir manœuvré entre les mains grossières à qui il faudroit les confier.

Il faudroit pour leur apprendre à les diriger, un instituteur tel que M. de Buffon, qui prit sur lui tous les essais, tous les premiers travaux, comme cet illustre physicien s'en est chargé relativement à l'exploitation des mines de fer : mais à lui-même a négligé de suivre, de compléter

une autre invention qui lui appartenait incontestablement, celle des *miroirs ardens* composés ; si lui-même, après en avoir démontré la puissance par des effets étonnans, après avoir promis d'en tirer un nouveau fourneau chymique, & en quelque sorte un nouvel art de maîtriser la nature en ce genre, s'est contenté de quelques succès curieux ; si ces glaces assemblées à grans frais, dont la réunion présentait au jardin du Roi un foyer si brillant & si actif, ont été condamnées par l'auteur même à aller tristement orner le triste château de *Mont Bar* de leurs débris, qu'on juge si dans des souterrains où tous les arts hors un sont inconnus, où l'idée même de l'émulation n'a jamais pénétré, où un travail douloureux endurecit les mains & les âmes, comme ses effets noircissent & dégradent les figures, une invention étrangère qui exige des soins soutenus & une théorie toujours éclairée par la réflexion pourroit réussir.

Il faut donc, Madame, vous accoutumer à l'idée affligeante que vous m'obligez de vous offrir : il faut vous résoudre à n'attendre des *ballons*, au moins pendant un long intervalle, qu'un spectacle imposant pour la multitude, & tout au plus un surcroît de ressources aux dévastateurs de ce malheureux globe pour y multiplier les calamités dont ils sont les instrumens. Le prix de leur construction, par lui-même, & par le peu de solidité & de durée dont ils seront susceptibles, surpassera toujours dans le commerce l'économie que l'on pourroit trouver à leur confier des fardeaux : la difficulté, la pres-

que impossibilité des les diriger arbitrairement, les réduira à n'être dans l'usage ordinaire qu'une amufette pour les gens riches & oisifs, dont il feroit après tout à desirer que l'opulence & le loisir ne cherchassent jamais de distractions moins excusables.

Cette presque impossibilité de manœuvrer les *Montgolfiers*, de manière à nager dans l'air en tout sens à volonté, résulte de deux défauts attachés à leur nature même; l'immensité de leur volume, & la foiblesse de leurs parois. Tant qu'ils ne suivront que la direction du vent ils resteront au point où ils sont aujourd'hui : mais comment les mouvoir contre cette direction ?

Un bateau navige contre le courant qui tend à l'entraîner ; mais, ou il trouve dans le fluide même un point d'appui duquel à l'aide des rames il reçoit assez de force pour résister au courant, & le vaincre ; ou, à l'aide d'une voile il reçoit cette force d'un moteur étranger & indépendant. Or ici ces deux expédiens paroissent manquer,

Une voile ne feroit que donner plus de prise à l'action du courant où elle seroit plongée elle-même avec le ballon : cet annexe accablant, ajouté à la machine, en augmenteroit le poids & l'embarras. Si elle n'est pas plus grande, elle ne la régira pas : si elle est plus grande, comment la régir elle-même ? Il faudra des cordages, des haubans, des mâts, &c. &c. des

matelots, & tout l'appareil de la Navigation. La pesanteur reprendra son empire.

Quant aux *rames* elles ne peuvent agir qu'autant qu'elles roulent sur un point solide: où le trouver dans cette vaste circonférence dont tout le pouvoir tient à l'excessive délicatesse de son enceinte?

Ces obstacles ont été sentis; on assure qu'ils ont redoublé l'émulation des artistes au lieu de l'éteindre: mais le courage n'est pas toujours le gage du succès: l'*Académie des Sciences de Paris*, à ce qu'on assure, regarde comme probable la découverte d'un moteur quelconque, pour gouverner selon les besoins nos embarquations aériennes. Il y a huit mois elle auroit peut-être déclaré impossible l'existence des embarquations elles-mêmes. Les corps en général sont mauvais juges de tout ce qui est nouveau: ils sont plus réfractaires que les particuliers, quand l'habitude les subjugué: mais ils sont aussi plus crédules quand c'est l'enthousiasme.

Dans ce cas-ci la Compagnie savante a cependant raison de flatter l'esprit du jour, & de ne pas risquer une déclaration qui pourroit nuire à la découverte, si elle est possible, quoique l'opinion d'une *Académie* dût être de peu de poids dans une matière qui dépend absolument du génie & peut-être encore plus du hasard: si le moteur se trouve, on peut assurer sans craindre de se tromper qu'il fera comme les ballons eux-mêmes l'enfant d'une rencontre fortuite.

En attendant, Madame, ce hasard fortuné je vais risquer pour vous satisfaire de développer un système qui amusera du moins un instant votre imagination, s'il laisse encore des doutes à votre raison. C'est le moyen de mouvoir les *Montgolfiers* que l'on cherche : parce que toutes les machines connues marchent, parce qu'elles ne peuvent être utiles qu'en marchant, on veut que celle d'*Ammonay* ait aussi un mouvement progressif ; on croit ne pouvoir la vivifier qu'en lui communiquant la faculté de se déplacer.

Il feroit bien étrange que le seul moyen au contraire de lui assurer une vitesse ; & même une très-grande, une inconcevable vitesse, ce fût de la fixer ; que pour lui donner le pouvoir de franchir en peu de tems les plus vastes espaces, & de couper l'air dans tous les sens il fallût la rendre insensible à ses impressions ; qu'enfin les progrès de la perfection de sa marche dépendissent de ceux de son immobilité. Ne seroit-ce pas-là un paradoxe ? Vous allez en juger.

Vous souviendriez-vous d'une de nos lectures, où nous trouvâmes autrefois, dans je ne fais quel livre, une opinion sur la route que suivent les oiseaux de passage dans leurs émigrations annuelles ? Tous les observateurs croient qu'ils se servent de leurs ailes pour se transporter ainsi d'un climat dans un autre, & que ce n'est que par les plus excessives fatigues qu'ils parviennent à jouir ainsi d'une seule saison dans toute l'année.

A la vérité on n'a jamais rencontré aucun de ces démenagemens aériens. Jamais aucun courier, jamais aucun navigateur n'a aperçu un détachement d'*hirondelles*, ou de *grues* qu'il pût regarder affirmativement comme appartenans au corps de ces habitans passagers de chaque hémisphère : il s'en trouve même plusieurs qui paroissent absolument hors d'état de soutenir le travail d'une pareille transmigration ; les *cailles*, par exemple, peuvent-elles faire cinq, six cens lieues, mille lieues, en traversant la mer, pour aller du fonds du *Northumberland* chercher sur les rivages de la *Barbarie* la température qui leur convient ?

Les *hirondelles* partent en troupe : cela est certain : rien de plus nombreux & de plus bruyant que leurs assemblées : cependant au même instant tout disparoît : elles ne laissent aucune trace ni à l'endroit qu'elles quittent, ni sur la route, ni au lieu où elles arrivent : car au *printems* elles se remontrent aussi subitement qu'elles se sont évaporées à l'entrée de l'*hiver*.

L'histoire de leur submersion dans les lacs glacés du Nord est contestée par un grand nombre de physiciens. D'ailleurs ce ne seroit qu'une habitude locale pour les colonies confinées par-delà la *Mer Baltique*. Il n'est pas probable que celles de la *France*, de l'*Espagne*, de l'*Italie*, pour fuir les froids modérés de ces belles contrées, allassent se précipiter dans les marais presque toujours gelés de la *Dalecarlie*. Ce point de l'histoire naturelle a offert jusqu'ici aux physiciens un problème insoluble.

Un savant, *Suédois*, je crois, en donnoit dans le livre dont je vous parle une explication très-aisée. Ces oiseaux, suivant lui, au lieu de couper horizontalement la masse de l'atmosphère, s'élevoient perpendiculairement jusqu'à ce qu'ils y eussent trouvé une couche d'air dont la rapidité circulaire fut moindre que celle de la terre. Après y être resté un tems suffisant dont l'instinct leur indiquoit la mesure, ils se laissoient redescendre obliquement, & passant ainsi sans efforts d'un parallèle à l'autre, ils se trouvoient sans fatigue dans le climat fortuné qu'ils cherchoient, & que la rotation diurne du globe avoit fait succéder sous eux à celui dont l'âpreté les chassoit.

Cette idée nous parut dans le tems excessivement plaisante : nous rîmes beaucoup du bon homme, & de ses oiseaux : auriez-vous, Madame, aujourd'hui, le courage d'y revenir sérieusement? Auriez-vous celui de croire que c'est peut-être-là la clef que l'on cherche pour ouvrir aux ballons l'accès facile de toutes les parties du monde à volonté, & qu'après avoir appris des *cigognes* l'usage du plus simple, du plus efficace peut-être de tous les remèdes, il faudra recevoir d'elles & de leurs pareils la manière la plus commode comme la plus prompte de faire évapour les distances, & d'unir physiquement les deux mondes?

Vous me regardez : vous me demandez si je plaisante encore? En vérité je crois que non, daignez m'écouter.

La terre a un mouvement de rotation, c'est-à-dire sur elle-même, excessivement rapide; cela est constant: il lui fait parcourir environ 1500 toises par seconde. Cette vitesse est inconcevable autant que démontrée. La terre de plus est entourée dans toute son étendue de l'*atmosphère*, c'est-à-dire d'une masse d'air qui l'enveloppe & tourne avec elle.

Quelle en est l'épaisseur? On l'ignore: mais ce que l'on n'ignore pas, ce que l'on a déjà appris du *baromètre* c'est que la pesanteur y est inégale. Elle est composée de différentes couches qui ont des densités différentes; & par conséquent des poids différens. Cette variation est proportionnée dans un rapport inconnu, mais existant & fixe, à la distance de la terre, puisque le *mercure* baisse dans le *baromètre*, à mesure que l'on éloigne cette machine de la surface du globe, soit en gravissant une haute montagne, soit, comme vient de le faire M *Charles*, en s'élevant à l'aide d'un ballon à une hauteur égale ou supérieure à celle des montagnes.

La masse entière tourne avec la terre: on n'en sauroit douter non plus. A la superficie du globe même, la couche qui le presse immédiatement à la même vitesse: cela est également certain; sans quoi nous éprouverions sans cesse un courant d'air terrible dans le sens directement opposé à la rotation de la terre: ce qui n'existe pas.

Mais ce qui ne semble pas devoir être plus douteux c'est que cette vitesse varie avec les densités

densités, & varie toujours en diminuant, en raison de ce que l'éloignement augmente. La couche où le mercure descend à 18 pouces, est nécessairement plus lente que celle où il se soutient à 28. Ainsi probablement, ou plutôt certainement, l'atmosphère, au lieu d'être une masse uniforme sujette au seul mouvement circulaire que lui imprime le globe qu'elle embrasse, est composée d'une infinité de couches concentriques, douées d'une mobilité inégale quant à la durée de leur révolution, quoique toutes assujetties à la même courbure, lesquelles y entretiennent un principe d'action non interrompu, un frottement perpétuel qui est peut-être la source de l'électricité dont elle est le siège spécial, & d'une infinité d'autres propriétés ou curieuses, ou nécessaires à la conservation de la nature.

Delà peut-être vient par exemple cette scintillation de la lumière des étoiles, si difficile à expliquer par tout autre principe. Les rayons sans cesse brisés dans leur route par cette infinité d'anneaux transparens, & cependant résistans qu'ils traversent, communiquent à nos yeux l'ébranlement irrégulier qu'ils ont reçu dans leur passage, &c. : mais ce n'est pas-là de quoi il s'agit. Nous parlons de la différence qui se trouve entre la vitesse de la terre, & les couches aériennes qui l'entourent, dans toute l'épaisseur de l'atmosphère.

Maintenant supposons un ballon élevé jusqu'à celle où le mercure tombera à un degré quelconque, à 14 pouces par exemple au lieu de 28 où il

Annales Politiques, &c. TOME XI. C

est ordinairement ici bas; supposons encore que la vitesse est exactement proportionnée à la densité indiquée par cet instrument, ce qui peut être ou ne pas être sans inconvénient, cette couche tournera donc moitié moins vite que la terre : le ballon qui y sera parvenu, étant imprégné de cette vitesse massive qui le pénétreroit au moment du départ, la conservera encore pendant quelque tems ; comme un bâton lancé avec force dans un courant ne se réduit pas à l'instant où il le touche à n'avoir que la rapidité de ce courant.

Mais quand il y aura séjourné assez pour se dégorger de cette promptitude terrestre qui l'emportoit, il n'aura plus que celle du fluide où il nagera : ils ne feront plus ensemble que 750 toises par seconde : la terre continuera cependant à en parcourir 1500 : s'il a fallu à l'outre-physicien une heure, plus ou moins, pour s'appesantir en devenant plus léger, & laisser à la planette dont il s'est détaché le tems de le devancer, il est clair qu'après ce moment chaque seconde qu'il différera de descendre l'éloignera d'autant de fois 750 toises du point au-dessus duquel il se trouvera pour lors : en une minute, précisément pour s'être arrêté, comme je l'ai dit, il aura fait environ 20 lieues; en une heure il en aura fait 1200. Ce sera la terre qui aura voyagé pour lui.

Le commerce de l'*Inde* par ce moyen deviendrait aisé. Un Directeur de la Compagnie *Angloise* ou *Hollandoise* pourroit aller déjeuner au

Cap de Bonne Espérance , dîner & faire ses expéditions à Canton , & se retrouver le soir à souper en famille à Londres , ou à Amsterdam. On réaliseroit exactement ce qui arrive quand on cherche un lieu sur ces sphères portatives qui tournent sur un axe d'acier dans un horizon de carton : on laisseroit passer sous les yeux toutes les contrées auxquelles on ne s'intéressoit pas , pour se fixer sur celle qui appelleroit le voyageur.

Qu'en dites - vous , Madame ? Est - ce une illusion ? est - ce un songe que cette idée ? Elle m'étonne moi - même ; je pourrois dire qu'elle m'effraie par l'air de probabilité qu'elle acquiert en se développant.

L'exemple de M. Charles ; la très - petite distance à laquelle il s'est trouvé transporté , malgré la prodigieuse hauteur de son élévation perpendiculaire , n'est pas une objection ; ou du moins je l'ai prévenue. Il est resté trop peu dans une couche différente de la nôtre pour avoir pu s'y assimiler : il n'a pas eu le tems de s'y régénérer , d'y contracter la lenteur accélérante dont il s'agit.

D'ailleurs il se peut que la densité de 18 pouces à laquelle il est parvenu ne soit pas celle où la variation des vitesses est tout d'un coup sensible : il falloit peut-être monter plus haut ; & rien n'empêche de croire que cette ascension auroit été sans danger.

Ce physicien intrépide assure que sa respiration n'a pas été dérangée malgré le changement

prodigieux de l'impression produite sur le baromètre : on peut croire que le ressort de l'air supplée à sa pesanteur à mesure que l'on pénètre davantage dans cette enveloppe diaphane, & qu'ainsi à des points beaucoup plus éloignés, à tous les points peut-être de son étendue, il est également respirable, également propre à favoriser les fonctions de la vie animale; ce n'est donc pas dans l'élévation que seroit le péril.

Il y en auroit bien un autre assez inquiétant; mais il se trouveroit au contraire dans la descente. Ce seroit pendant long-tems l'impossibilité de savoir au juste où elle s'opéreroit, de fixer avec précision le lieu du débarquement. Les yeux du voyageur ne lui serviroient plus à rien: & sa raison, son astronomie lui seroient-elles plus utiles, au moins dans les premiers tems, pour cet étrange pilotage? Perdu dans un océan sans bords, sans signaux d'aucune espèce, il faudroit qu'il revînt de tems en tems reconnoître le globe fugitif qui rouleroit sous lui, & juger du tems qu'il auroit à redonner à l'inaction pour arriver au but de sa course. Mais chaque fois il perdrait de cette inaction précieuse, & reprendroit la vitesse importune.

Le vrai secret qu'il faudroit chercher seroit donc encore une fois celui de pouvoir se donner de la stabilité, au lieu d'aspirer à une mobilité plus grande; ce seroit de pouvoir jeter l'ancre à volonté au milieu des airs; & s'y ménager simplement une assiette fixe indépendante du

centre, au lieu de se fatiguer inutilement à le contrarier par une marche opposée.

Alors les difficultés de cette navigation ne seroient plus que celles des courses maritimes sur des côtes inconnues : il faudroit s'approcher de chaque rivage, y prendre langue, ne se hasarder qu'avec précaution : on courroit quelquefois des dangers : dans les pays policés, les commis de la Douane, dans les autres les sauvages, souvent moins redoutables cependant que les suppôts de la finance pourroient s'opposer au mouillage des ballons, & prévenir des éclaircissements par des incursions brutales.

Mais d'un autre côté aussi, sur-tout chez les sauvages, nos navigateurs pourroient être exposés à des adorations plutôt qu'à des combats : il n'y a point de *Hottentot* qui ne se prosternât à la vue d'une machine de cent pieds de diamètre, qui, après avoir plané majestueusement sur sa tête, viendrait déposer sur le sable son énorme superficie. Les êtres qu'elle enfanteroit deviendroient infailliblement pour lui de véritables dieux, sûrs de ses hommages, sur-tout si pour achever de subjuguier son imagination, on commençoit du haut des airs à effrayer ses yeux par des feux d'artifice, par des jeux d'électricité, &c.

D'ailleurs on ne tarderoit pas à avoir une connoissance parfaite de la surface du globe. Toutes les cartes étant effectivement levées à vue d'oiseau, la configuration exacte des lieux s'y trouveroit, & la facilité de parcourir le

globe entier étant plus grande alors que celle d'aller de *Paris* à *Lyon*, ou de *Londres* à *Bristol*, on se procureroit aussi aisément des pilotes expérimentés pour tous les points de la terre, qu'on loue des fiacres dans une grande ville pour toutes les subdivisions de son enceinte. Un navigateur qui a été aujourd'hui trois ou quatre fois aux *Indes* est un homme rare & précieux : il n'y auroit pas de mousse aérien qui à vingt ans ne comptât cent de ces voyages.

Je fais bien qu'on pourroit encore faire des objections; j'en vois déjà moi-même plus d'une auxquelles je serois assez embarrassé de répondre : mais en attendant que des recherches plus profondes, & des expériences plus suivies nous apprennent si tout ce qui précède est un badinage, ou une théorie sérieuse; en attendant que nous sachions au juste de quelle utilité seront les ballons, vous ne serez pas fâchée, Madame, d'apprendre une manœuvre singulière dont ils viennent d'être l'occasion & l'instrument dans la grande ville d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

Je vous ai informé de l'indifférence, du dédain même avec lequel les *Anglois* ont paru recevoir cette découverte dont leur île ne peut pas s'honorer. Il est vrai qu'ils ont actuellement sur terre des objets assez intéressans à discuter, pour s'excuser de donner à ce qui se passe dans l'air autant d'attention que les *François* : les ballons de l'ambition, de la cupidité, de la vengeance font fermenter les cerveaux de ce côté-ci

du détroit, au moins aussi violemment que les *Montgolfiers* agitent ceux de l'autre.

Le Gouvernement épargne aux *Parisiens* la peine de se mêler de la politique qui les régit ; ils se dédommagent, disent les *Anglois* avec ces joujoux qu'on leur abandonne : ici, où chacun croit être une portion du gouvernement, & est excusable de le croire, on n'est curieux que de maîtriser les *gas* Parlementaires ; & l'on semble ne s'occuper d'autre chose. La froideur sur l'article des *ballons* est au point qu'une souscription de 800 liv. sterling, proposée par un homme connu, pour en construire un qui s'élèveroit & se dirigeroit avec des moyens de son invention, non-seulement n'a pas été remplie, mais n'a pas même été commencée.

Cependant, comme je vous l'ai dit, un *Italien* industriel a essayé de sonder la curiosité de quelques particuliers, & d'en tirer quelque argent. Il a construit un petit *ballon* d'environ 16 pieds de diamètre d'un sens sur 12 pieds de l'autre : il l'a fait voir dans le *Panthéon*, vaste salle qui a été le premier modèle de vos *Collisées*, &c : après en avoir tiré quelques shillings, il l'a lâché en liberté devant une assemblée peu nombreuse qui a médiocrement payé son droit d'assistance. La machine dédaigneusement abandonnée aux vens s'est envolée à 30 ou à 35 milles : & l'on n'en a plus parlé. Mais le 6^e de ce mois on a vu paroître dans les papiers publics de *Londres** l'annonce que voici :

* Voyez le *Morning Post*, *Daily Advertiser* du 6 Février

“ M. *Chevalier* a l'honneur d'annoncer à la
“ noblesse d'*Angleterre* que le grand ballon
“ aërostatique de l'immortel M. de *Montgolfier*,
“ envoyé par lui de *Paris* à l'*Université d'Ox-*
“ *ford*, vient en ce moment d'arriver en cette
“ capitale. Cette immense, cette sublime, cette
“ miraculeuse machine sera fournie à la curiosité
“ des gens comme il faut pendant le peu de
“ jours dont on pourra disposer jusqu'à son
“ départ, dans le grand emplacement connu
“ sous le nom de *Lycée*, dans le *Strand*, &c.

“ M. de *Montgolfier*, pour l'honneur des sci-
“ ences & avec le désintéressement d'un vrai phi-
“ losophe, ayant ordonné que ce spectacle offert
“ par lui à la nation *Angloise* fût absolument gra-
“ tuit, M. *Chevalier* a permis au domestique
“ chargé du soin de la machine de recevoir seule-
“ ment un shilling de chaque spectateur, pour
“ défrayer une portion du prix des affiches, &
“ du loyer de l'emplacement.

“ Ce brillant & admirable globe est parfaite-
“ ment doré : on y voit reluire avec éclat toutes
“ les constellations, & toutes les planètes de
“ notre système solaire ; de sorte que le tout en-
“ semble présente l'image d'un monde détaché,
“ flottant dans l'étendue infinie de l'éternel
“ espace.

“ Ayant, quand il est plein, 40 pieds de cir-
“ conférence, s'il étoit d'or massif, comme il en
“ a l'apparence, il peseroit plus de 4 millions
“ de livres.

« *Nota.*---Autour du ballon, & pour la commodité des curieux qui veulent s'élever dans les airs, règne une superbe galerie de 40 pieds de longueur qui y est fermement attachée : genre de décoration qui réunit l'élégance à la commodité, & dont on n'avoit pas encore eu l'idée jusqu'à présent. »

Certainement, Madame, ni la grande pyramide lancée à *Versailles*, ni le superbe & malheureux vaisseau de *Lyon* n'ont été précédés par d'aussi magnifiques annonces : devineriez-vous ce que c'étoit que le ballon de M. *Chevalier* ? lequellette de celui dont je viens de vous parler, qui avoit été montré au *Panthéon* : des payfans l'ayant ramassé après sa chute, on l'a transporté à *Londres* tout froissé, tout meurtri. Pour déguiser ses blessures on l'a couvert de papier bleu, rouge, verd, découpé en façon d'étoiles : la dorure, la galerie n'étoient pas plus réelles que les constellations : rempli à moitié d'un gas qui déguise à-peine sa foiblesse, on le montrait, on le montre encore aux duppes alléchées par les affiches.

Voilà, Madame, un trait d'adresse & d'audace qui ne peut être hasardé qu'ici. Ailleurs la Police vous en sauveroit le danger : les *Anglois* ne veulent point de ce préservatif : ils aiment mieux courir le risque des petites surprises dont elle pourroit les garantir, & n'avoir pas à redouter celui des grandes qu'elle pourroit atténuer.



R U S S I E.

Traité de Paix avec le TURC. Réflexions sur la solidité de cette Paix , en faveur de celui-ci. De l'état actuel de la RUSSIE : que ses peuples ne semblent pas concourir personnellement à la gloire dont brille la couronné.

LE 9 Janvier dernier a été enfin signé à Constantinople l'accord qui sépare pour toujours la Crimée & ses dépendances de la domination Ottomane, & donne à la Russie sur ces contrées un empire que le Turc n'y a jamais eu : c'est une remarque importante à faire. Le Kan des Tartares étoit personnellement sujet de la Cour de Constantinople : mais les peuples ne l'étoient pas : c'étoient des vassaux dont la soumission conservoit encore des traces sans nombre de liberté , même avant que la paix de Kainardgy eut paru assurer pour toujours leur entier affranchissement. L'extinction volontaire de leurs anciens chefs empire donc leur situation , au lieu de l'améliorer : non-seulement ils perdent en passant sous le pouvoir de la Russie les prérogatives qu'elle leur avoit fait accorder en 1774 :

mais elle leur enlève toutes celles que le fier Suzerain auquel elle les arrache ne leur cōtef-
toit dans aucun tems.

Cette transmission lucrative , cette circoncision politique , s'il est permis de s'exprimer ainsi , se fera donc consommée comme celle de la *Pologne* , sans trouble , sans effusion de sang ni d'argent ! Quand on songe que l'*Angleterre* vient de dépenser plus d'un milliard en espèces , & de sacrifier plus de cent mille hommes pour perdre quelques-unes de ses colonies ; quand on se rappelle qu'il n'en a pas moins coûté à la *France* en argent , & en soldats ou matelots pour jouir du plaisir de causer cette perte à sa rivale ; & qu'on voit une autre Puissance acquérir sans embarras , sans efforts , sans frais , des domaines presque aussi vastes que ceux qui échappent à la *Grande Bretagne* , & au moins aussi intéressans pour elle , on ne peut s'empêcher d'admirer sa fortune & son adresse. †

Mais cette adresse , cette fortune seront-elles sans inconvénient ? N'auront-elles jamais que des spectateurs indifférens & immobiles ? Cet empire si étendu , à force de s'étendre encore en acquerra-t-il plus de solidité ? ou plutôt n'en deviendra-t-il pas plus foible ? Cette capitale fixée sur une de ses frontières , sera-t-elle toujours également capable de diriger , de contenir tous les points d'une circonférence qui ne cesse de s'en éloigner ?

N'est-ce pas ici le cas d'appliquer l'apologue de l'orateur du même pays au conquérant *Macé-*

donien ? Le *Scythe* prit une peau de beuf bien sèche , & la jeta par terre en présence du héros *Grec*. Ensuite il posa successivement le pied sur plusieurs points des bords : chaque fois le reste de la peau s'élevoit , suivant le degré de courbure & de roideur qu'elle avoit prise en séchant : mais s'étant placé lui-même au milieu toutes les parties restèrent fixes & tranquilles. Le commentaire étoit aisé & la conséquence frappante.

Quoi qu'il en soit , jamais peut-être traité plus intéressant n'a été plus court. Il consiste en trois articles , très-brefs : par l'un la *Russie* s'assure la possession de tout ce qu'elle a faisi ; par les deux autres elle renonce à rien demander davantage : c'est bien en effet là tout ce qu'il falloit : mais il n'est pas commun de voir des négociateurs transiger avec aussi peu de paroles.

Voilà donc , pour le moment , la tempête conjurée , & le *Croissant* assuré de quelque repos. Son honneur est un peu compromis : sa puissance réelle , son existence ne le sont-elles pas ? Il y a une certaine maladie contre laquelle de certains initiés accordent , dit-on , des *lettres de repit* : elles donnent au malade le tems de courir au remède , sans redouter les progrès du venin : le traité du 9 Janvier ressemble bien à des *lettres de repit* : mais après avoir usé du palliatif , où le *Turc* cherchera-t-il le remède efficace ?

Il a satisfait , désarmé un de ses redoutables voisins ? L'autre ne trouvera-t-il pas à son tour

dans les anciens accords , & dans les anciennes limites quelque article qui exigera des réformes ? En s'appropriant la *Chersonnese Taurique* la *Russie* n'enlève à l'usurpateur du trône des *Constantins* que ce qui avoit cessé de lui appartenir , ce qu'il n'avoit même jamais possédé qu'imparfaitement : mais *Belgrade* , mais la moitié de la *Hongrie* , mais tout le cours du *Danube* , mais tant d'autres provinces ont dépendu autrefois du trône des *Césars* : elles sont plus que jamais à la bienséance de leur héritier. Depuis trois ans il arme ; il s'épuise en préparatifs militaires ; il multiplie les dispositions politiques : le but de tant de mouvemens seroit-il uniquement de faciliter l'extension du pouvoir de sa chère & fidelle alliée la *Russie* ?

Le reste de l'*Europe* ne doit pas voir sans intérêt , & même sans alarmes , la révolution qui semble se préparer du côté de la *Méditerranée* pour compléter celle qui vient d'arriver sur la *Mer Noire* ? Mais peut-il en résulter en faveur du *Turc* des secours bien actifs & bien utiles ? Des trois Puissances qui seules pourroient lui en laisser espérer , l'une , l'*Angleterre* , semble avoir adopté le système opposé : sa conduite dans la négociation dont la cession de la *Crimée* est le fruit , prouve assez que si elle avoit à faire des vœux & des démarches ce ne seroit pas en faveur des prosélytes de *Mahomet*.

La seconde , l'*Espagne* , assez occupée de garantir ses propres côtes , désolées par les insectes pillards de la *Barbarie* qu'elle n'a pu châtier ,

seroit-elle tentée de risquer ses flottes , de prodiguer ses trésors pour sauver la puissance dont ils se disent les sujets ?

Pour la *France* elle a sans contredit un intérêt sensible à tenir au moins la balance égale : elle doit préférer dans tout ce pays où elle exerce un trafic précieux , un dominateur foible & sans industrie , qui estime & paie son amitié par des retours lucratifs , à des maîtres puissans , avides de gloire autant que de grandeur ; & déterminés à s'illustrer en développant , en concentrant dans leurs propres états tous les moyens possibles de prospérité. Soutenir le *Turc* , le protéger est le rôle qu'elle doit jouer : mais enfin , si la perte de cet ami utile étoit inévitable , ne seroit-il pas possible de trouver des arrangemens utiles aussi , & capables de l'en consoler ?

Par exemple si , par un traité particulier , en laissant à la Cour de *Vienne* le tems & le pouvoir de se réintégrer sans obstacle dans la belle partie de la *Hongrie* arrachée par *Soliman* à cette couronne , de rentrer dans *Belgrade* , de ressusciter un véritable empire *Romain* des deux côtés du *Danube* ; si , en garantissant à l'héritier des *Césars* ces vastes domaines devenus une restitution , plutôt qu'une conquête , on obtenoit de lui la cession de ce qui lui reste de l'héritage de la maison de *Bourgogne* ; si l'on consommoit ainsi tranquillement & sans guerre cette réunion tant désirée , tant projetée , manquée tant de fois aux dépens de tant de sang *François* , pourroit-on faire au ministre qui la

conseilleroit, qui la signeroit, le reproche d'avoir sacrifié les intérêts de son pays? Cette acquisition ne vaudroit-elle pas autant au moins que celle de la *Lorraine*? Ne seroit-elle pas aussi légitime?

Le commerce de quelques places de la *Méditerranée* pourroit en souffrir, ce qui est même douteux; par ce que les *échelles* du *Levant* subsistant toujours, quelqu'en fût le possesseur, leurs habitans auroient toujours les mêmes besoins; les négocians qui les approvisionnent auroient toujours les mêmes débouchés; ou, en supposant qu'une nouvelle industrie s'y développât après la régénération, & que ces heureux climats dédaignassent désormais de continuer à être tributaires d'une industrie étrangère, cette perte inévitable & forcée dans tous les cas ne seroit-elle pas amplement réparée par l'acquisition d'un pays qui vaut seul plusieurs souverainetés; d'un pays où trois siècles de ravages presque sans interruption, semblent n'avoir fait qu'ouvrir des sources inépuisables d'abondance & de richesses; d'un pays où la plus belle rivière du monde enchaînée par une honteuse jalousie n'attend qu'une main qui l'affranchisse, pour payer sa liberté par les trésors de tout l'univers.

De très-fortes raisons sans doute défendent à la *France* de laisser évanouir le *Turc*, si on ne lui offre pas d'indemnité : mais si on lui en offroit

Redites votre affaire.

Au reste, si la *Russie* est déjà un vrai phénomène politique, tant par son immensité ancienne, que par son aggrandissement moderne, elle en offre un autre non moins remarquable dans la disposition intérieure de ses sujets, dans la froideur avec laquelle ils semblent seconder les succès de l'héroïne qui les illustre; ils se prêtent à accroître sa gloire sans paroître curieux personnellement de la partager : c'est la première fois peut-être qu'un Souverain, qu'un peuple, aient fait de grandes choses, dans la guerre, & dans la politique, sans que d'autres arts, & d'autres succès aient concouru à augmenter pour eux l'éclat de cette époque.

Sans sortir de notre *Europe*, & des tems voisins de nous, à-peine *Louis XIV*, au dernier siècle, eut-il paru aspirer à la supériorité sur les autres Rois, qu'il trouva dans sa nation des ressources de toute espèce pour justifier cette généreuse ambition : toutes les classes y furent saisies de l'émulation qui animoit le trône. Les Sciences, les Arts, firent comme le Militaire, des efforts en tout genre pour le seconder : il n'y avoit pas un sujet qui ne se crut de moitié dans la splendeur dont brilloit son Prince : un simple Soldat, prisonnier, répondoit alors à son vainqueur : *J'ai l'honneur d'être François*; & ce noble orgueil dans un particulier de cet état, venoit moins de la renommée des *Condés*, des *Turennes*, plus voisins de lui, que de la réunion de tous les talens, de tous les succès qui rendoit respectable à ses propres yeux le nom dont il s'honoroit.

Le

Le même enthousiasme a long-tems soutenu & vivifié le *Peuple Anglois* ; il a fait de très-grandes choses , dans tous les genres , & auxquelles ont concouru tous les ordres dont il est composé , non pas pour étendre la renommée d'un Monarque , ni pour imiter son exemple ; mais pour s'illustrer lui-même , & par sa propre impulsion : chaque individu ayant ici une part au gouvernement , ou croyant l'avoir , ce qui revient au même , se croit également intéressé dans tout ce qui annoblit cette communauté , dont il est une portion active ; & de-là résultent des *savans* , des *artistes* , alliés aux grans guerriers : les noms des *Newtons* , des *Popes* , des *Addisons* , appartiennent aux mêmes années qui ont produit les *Malboroughs* , les *Bolingbroke*s , &c.

On n'observe point la même chose en *Russie* : les rayons qui jaillissent de la Couronne n'y ont point allumé ce feu , qui , dans les mêmes circonstances , rend par-tout ailleurs les grans talens frères , & contemporains. Ce sont encore des mains étrangères qui exercent dans *Petersbourg* les arts sans lesquels les triomphes dus à la force n'ont qu'un éclat passager. Les *Moscovites* n'ont pas un *geometre* , pas un *peintre* , pas un *sculpteur* , pas un *musicien* qu'ils puissent citer.

On nous parle de quelques *poètes* : ils hasardent des essais pour donner quelque douceur , quelque harmonie à leur langue si énergique , si imposante dans la bouche des négociateurs : mais les ten-

tatives n'ont pas été heureuses , les fruits n'en ont point percé chez l'étranger , ce qui est le plus véritable indice du mérite littéraire : ils paroissent même avoir fait peu de sensation sur le terrain où ils sont nés.

La Couronne Impériale y étant portée avec tant de splendeur par une femme , on a cru que le même sexe influeroit avec autant d'efficacité sur l'empire des *Arts* , & des *Sciences* : l'*Académie de Petersbourg* a reçu aussi une femme pour chef : mais cette distinction n'a pas même valu aux spectateurs des discours brillans , & l'empire savant, si galamment dirigé n'en est pas moins resté dans sa langueur.

Enfin également éloignés de cette brillante démente qui exalte aussi puissamment les têtes *Françoises* que pourroit le faire la liberté , & de cet amour-propre réfléchi , mais fondé , source de l'orgueil comme des succès de l'*Anglois* , les dociles riverains de la *Neva* , du *Tanaïs* , du *Volga* , subjugués comme les fleuves dont ils boivent les eaux , semblent ne seconder que par obéissance les vastes projets de leur Souveraine : ils sont ses instrumens , & non ses compagnons.

Cette indifférence , cette inaptitude , quelle en est la cause ? Faut-il l'attribuer au climat ? Est-ce le gouvernement qu'il faut en accuser ? ou plutôt ne viendroient-elles pas de ce que le développement politique des *Russes* , leur naissance à la gloire ont été trop précoces ? Ils

n'ont payé par aucun malheur; ils n'ont acheté par aucune secousse cette période éblouissante à laquelle nous les voyons tout-d'un-coup parvenus.

En *France*, en *Angleterre*, avant ces momens ou paisibles, ou brillans, époque de l'activité des esprits en tout genre, des années fâcheuses, de longues calamités, des guerres civiles, les avoient reveillés; la *Ligue*, le règne d'*Henri IV*, celui du Cardinal de *Richelieu* en *France*, l'érudition indiscrete de *Jacques I*, la catastrophe de son fils en *Angleterre*, avoient fait prendre aux ames un effor qui les rendit capables de tout embrasser, de tout cultiver à la fois, dès que des administrations plus régulières leur en laissèrent le loisir, dès qu'elles purent appliquer à des recherches honorables ou utiles ces forces dont elles avoient fait un abus si turbulent.

Mais la civilisation de la *Russie* n'a eu aucun de ces orageux préliminaires. Le trône depuis deux siècles y a essuyé quelques revolutions, la nation aucune : quand *Pierre Premier* se proposa de la policer ce projet subitement éclos dans sa tête ne changea celles d'aucun de ses sujets, parce qu'aucun n'y étoit préparé : ils se laissèrent éclairer, armer, discipliner, habiller, raser, passivement, sans satisfaction, sans soupçonner qu'aucune de ces innovations fût plus glorieuse, plus intéressante que l'autre; ils crurent que le *Czar* leur ordonnoit d'acquérir de la science, & de couper leurs barbes, par le même caprice qui l'engageoit à leur défendre le tabac.

Le soin même qu'eut le Prince de s'entourer d'étrangers déjà dressés à ces institutions nouvelles, contribua encore à les faire regarder aux naturels du pays comme des modes passagères qui ne leur convenoient pas : ils ne sentirent que la gêne de tous ces changemens auxquels ne concouroit point leur volonté : & l'enthousiasme n'ayant point accompagné la réforme, la culture des arts ayant continué depuis à leur paroître une fonction d'étrangers, & non un emploi de nationaux, la même incapacité s'est perpétuée avec la même indifférence.

Mais si jamais, soit par l'excessive enflure de leur empire, soit par l'instabilité inséparable des choses humaines, ils éprouvoient quelque-une de ces convulsions civiles qui sont par-tout le noviciat des arts, & le symptôme de leur développement prochain ; si des guerres intestines les arrachent à l'inertie où ils languissent, & apprennent à chacun d'eux à s'apprécier personnellement, à désirer de devoir à soi-même son illustration, il est très-probable qu'à la suite de ces débats naîtroit pour eux cette période de gloire secondaire plus douce, plus satisfaisante, plus réellement flatteuse que celle dont ils paroissent exclusivement s'occuper aujourd'hui.





ÉTAT ACTUEL

DE L'EUROPE.

*Singularité de la position de l'ANGLETERRE,
& de celle des Factions qui l'agitent aujourd'hui.*

EN ce moment, d'après la paix avec le *Turc*, l'*Angleterre* est la seule contrée de l'*Europe* qui partage avec la *Russie* l'honneur de fixer les regards par des mouvemens dignes de la curiosité générale : ces deux Puissances occupent presque seules aujourd'hui le grand théâtre dont les autres nations forment le parterre, & ce n'est point par-là que celles-ci font le plus à plaindre. Heureux les peuples dont l'histoire ne parle pas !

La *France* satisfaite d'une paix honorable, la première depuis quatre siècles où elle n'ait pas reçu la loi de sa rivale, semble n'avoir plus d'autre objet à se proposer que de consolider le rétablissement de sa marine, très-littéralement sortie de ses cendres ; de multiplier les débouchés de son commerce, d'en assurer les routes & les communications, tant au dedans qu'au-dehors ; de remédier aux abus en tant de genres qui contrarient encore de toutes parts dans ce beau royaume les biens dont la nature & la Providence ont

voulu le combler : ces opérations bienfaisantes sont les travaux d'un tems de paix ; elles sont propres à assurer aux Souverains qui les ordonnent , aux Ministres qui les exécutent les bénédictions publiques & l'estime universelle : mais outre que les circonstances ne permettent pas toujours d'y travailler , & encore moins de les consumer étant souvent par leur nature même peu éclatantes ; & toujours accompagnées de quelque lenteur , on ne peut pas les comprendre au rang de ces indicens qui attachent vivement les spectateurs , & aiguïsent en eux le desir d'être instruits de ce qui se passe , par le récit de ce qui s'est passé.

Sans la tracasserie de *Dantzik* les gazettes n'auroient rien à dire de la *Prusse* , si long-tems le centre des négociations , alternativement la ressource & la terreur d'une partie de l'*Europe* , accoutumée à inspirer par la moindre de ses évolutions , ou l'effroi ou la confiance ; & dont l'existence depuis un demi-siècle suit avec exactitude toutes les variations de celle de son Roi. Nous l'avons vue avec lui dans sa jeunesse impétueuse , brillante , avide des jouissances du moment , & se les procurant. Elle a paru depuis dans l'âge de la maturité , robuste , adroite , occupée de l'avenir , & de se ménager une confiance solide. Elle montre aujourd'hui le sang-froid , la prudence , le goût de la thésaurisation , & même un peu l'envie de parler , qui sont propres à la vieillesse. Autrefois elle prenait des provinces entières , sans dire un mot ; dans ces derniers tems elle a inondé l'*Europe* de mé-

moires sur l'invasion de quelques villages dans la *Bavière*, sur la correction Royale donnée par elle aux petits tyrans de la *Vistule*.

Une administration ferme, & qui ne souffre point de replique, distingue au milieu de l'anarchie *Germanique* les Etats de la Maison d'*Autriche*. Une tolérance absolue semble y démentir les principes rigoureux qu'elle avoit suivis jusqu'ici. Tout y retentit d'ailleurs de la chute des couvens, & du bruit des préparatifs militaires : mais les réformes claustrales, & la multiplication des soldats n'y produisent qu'une foible agitation intérieure, dont les effets ne sont point encore sensibles au dehors.

Si ce calme apparent couvre des projets sérieux & importants ; si un événement dont le cours ordinaire de la nature permet de calculer l'approche, doit amener des répétitions, des demandes en restitution qui ne seroient probablement pas aussi paisiblement écoutées que celle de la *Crimée* ; si l'*Italie*, ce beau patrimoine des *Césars*, est l'objet secret des desirs d'une ame qui ayant leur grandeur, pourroit se trouver excusable d'envier leur fortune, & est destinée, suivant les conjonctures, à voir se développer dans son sein un nouvel ordre de choses, c'est ce que l'on ignore : ce que l'on voit à présent, c'est que l'*Allemagne* entière est encore tranquille.

La *Suède*, le *Dannemarc* ne songent qu'à augmenter, à épurer leur commerce : sans manquer probablement d'attention pour les germes de

troubles qui se répandent imperceptiblement autour d'eux, les Souverains de ces deux royaumes jouissent avec sagesse des douceurs de la paix, & les font partager à leurs sujets.

La *Hollande* sembloit bien être arrivée à une de ces périodes fâcheuses qui assurent aux nations, à leurs dépens, un rôle éclatant dans l'histoire, & amusent plutôt qu'elles n'instruisent la postérité, par le récit des infortunes de ses pères. Mais l'orage qui paroïssoit la menacer, paroît aussi s'évaporer en bruit & en paroles. Le *Stadthouderât*, après quelques sacrifices arrachés par la force, ou conseillé par la prudence, parviendra probablement à calmer les esprits que des manœuvres adroites, ou une défiance ombrageuse ont échauffés. Le public ennuyé des accusations, des justifications, & de cette paix si longue à signer, & de ces débats éternels qui produisoient peu de chose, commençoit à en détourner les yeux, quand on a appris l'invasion de plusieurs forts sur le terrain de la République, par des troupes *Impériales*.

Ces forts, à la vérité, n'étoient pas fort intéressans : la garnison dans l'un étoit composée de quatre hommes, & d'un sergent, & dans l'autre de deux fusiliers avec un caporal. Leur expulsion n'a été qu'un jeu : dans d'autres tems ces plaisanteries militaires auroient pu entraîner des discussions, & des démêlés sérieux : il est probable que dans les circonstances actuelles elles n'en auront pas : les deux garnisons iront sans bruit offrir leurs services ailleurs : ce sera seulement une leçon pour les *Hollandois*, de n'avoir

plus de châteaux forts sur leurs frontières, ou de les mieux garder.

Si les vœux de leurs anciens frères, de ce reste des *Pays Bas* dont ils sont devenus depuis les rivaux & les tyrans, n'ayant pu s'en faire des associés, étoient entendus, cette leçon ne se borneroit pas là. L'*Escaut* captif semble demander aux mains puissantes qui ont brisé les fers dont l'inquiétude & la fierté *Batavique* avoient chargé *Ipres*, *Namur*, *Tournay*, &c. pourquoi il porte encore les siens : si ce sont les traités qui l'enchaînent, les incommodes barrières ne porteroient-elles pas sur la même base ? Les circonstances avoient légitimé l'usurpation de ces ramparts : les circonstances l'ont fait évanouir. L'esclavage d'une des plus belles rivières du monde a eu la même origine : n'aura-t-il pas la même fin ? Voilà ce que disent en soupirant les habitans de ces rivages humiliés, ce que répètent tous ceux qui connoissent *Anvers* & son fleuve.

L'*Espagne*, comme nous l'avons vu dans le N°. précédent, médite de petites vengeances, n'en ayant pu exercer de grandes ; elle menace *Alger*, n'ayant pu écraser *Gibraltar*. On prétend que le gouvernement, animé sans doute par l'exemple donné de *Vienne*, veut aussi étendre sa main sur les cloîtres ; & pénétrer dans ces asiles sacrés par-tout, mais plus sacrés dans la *Bétique* jusqu'ici que par-tout ailleurs.

On assure même que le Roi a obtenu du Pape la permission de disposer, pour employer en

œuvres pies, du tiers des revenus de tous les bénéfices du royaume qui excèdent une certaine valeur. Il est certainement singulier que le Souverain de *Rome* fasse un pareil présent au dominateur du *Maxique* & du *Perou*, & que celui-ci en paroisse flatté : mais cette translation d'une partie des revenus ecclésiastiques de l'*Espagne* d'une main dans une autre, n'a aucun rapport avec la politique générale dont cet Etat semble en ce moment presque détaché.

Le *Portugal* semble s'effayer sans bruit pour se soustraire à la domination impériale des *Anglois*, déguisée sous le nom d'un commerce réciproque ; mais dans l'état de détresse, où est encore ce royaume, dénué d'industrie, manquant de manufactures, ne pouvant entretenir de ses propres productions ni ce qui lui reste de propriétés aux *Indes Orientales*, ni le domaine bien autrement précieux du *Bresil* qui languit sous son pouvoir, il n'est pas près encore de se trouver en état de secouer le joug ruineux dont il s'ennuie.

La seule tentative efficace qu'il ait encore faite concerne le débit de ses vins de *Porto*. Il a admis les navigateurs *dés-anglisés*, à les acheter en concurrence avec les anciens *Bretons*, ce qui en a fait monter le prix pour ceux-ci, & cause une augmentation désagréable pour eux. Qu'ils continuent cependant à donner la préférence à ces vins lourds & âpres, sur ceux que des vignobles plus voisins & plus salutaires leur offrent de toutes parts, ce n'est pas ce qu'il y a d'étonnant.

L'habitude, la politique, l'énormité des droits dont sont grévées chez eux les liqueurs empreintes de la tâche *Françoise* peuvent les justifier.

Mais que les *Américains* qui n'ont aucune de ces raisons, manifestent le même goût; qu'ils aiment mieux aller charger à l'embouchure du *Douro* des vins grossiers, qu'ils ne peuvent payer qu'en *argent* dont ils ont peu, aux vins substantiels & salubres que leur offre la *Garonne*, & dont le prix se trouveroit compensé par celui des tabacs qui les surchargent; que chez eux le besoin n'accorde pas aux productions *Françoises* une préférence qu'un caprice intéressé, une vraie méprise de l'administration assure en *France* aux leurs, c'est un trait de bisarrerie, ou plutôt, après ce qui vient de se passer, d'ingratitude vraiment remarquable: cependant il ne peut pas occuper une place bien intéressante dans le tableau des évènements politiques du siècle.

L'*Italie* en est de même en quelque sorte exclue, hors *Venise* cependant, qu'un sujet de querelle très-méprisable, en apparence, semble mettre aux mains avec la *Hollande*: je donnerai dans le Numero prochain l'histoire de ce démêlé: elle est assez curieuse, non par l'importance de l'objet, mais parce qu'elle offre un exemple rare de friponnerie, que tous ses détails rendent plus rare encore, & à quelques égards plus piquant.

Il n'est guère probable cependant que ce débat devienne sérieux: il ne l'est pas qu'une administration réputée aussi sage que celle de *Venise*

veuille pour un point d'honneur vraiment honorer courir les risques d'une guerre effective, & laquelle en aucun sens l'avantage ne pour lui rester : il ne l'est pas que pour éluder restitution évidemment équitable elle voit s'exposer à des pertes qui en surpasseroient plusieurs milliers de fois la valeur, & à des dangers bien plus redoutables que celui de reconnoître réparer une injustice, ou d'en être puni : on ne se flatter que ces deux fœurs ne donneront point à l'Europe le scandale de les voir s'égorger, & dans un tems si peu favorable aux républiques celles qui ont le bonheur d'exister encore compromettront point leur propre existence des combats où la déraison, comme l'iniquité égale la foiblesse, au moins dans un des parties.

Le reste de l'Italie cultivant les arts sans éclat perfectionnant sa législation, autant qu'il est possible dans des états aussi divisés, & dont la formation même a été le fruit du désordre, la confusion, ne tient, pour ainsi dire, à l'Europe que par les tributs qu'elle continue à lui payer la curiosité inquiète ou savante des autres nations. On a beaucoup célébré pendant quelques tems les améliorations légales qu'ont reçues les gouvernemens de quelques-uns de ses états, & Les rapports des voyageurs ne sont pas tout fait d'accord avec ces relations imprimées, souvent trop justement suspectes. Où les voyageurs ont vu les institutions d'un nouveau *Lycurgus* & les tendres attentions d'une bienfaisance éclairée, d'autres prétendent n'avoir trouvé qu'un joug pesant, une police capricieuse & rongear

qui, sous prétexte de réformer des abus, introduisoit le despotisme ; & en feignant de protéger les sujets ne travailloit qu'à s'approprier leur argent.

Un horrible fléau a rendu pendant quelque tems une autre portion de ce beau pays l'objet de la pitié universelle : la subversion de la *Calabre*, & d'une partie de la *Sicile* a ému toutes les âmes sensibles : ce désastre d'un genre trop renouvelé dans notre siècle, retrace ceux de *Lisbonne*, de *Lima*, & présente les mêmes singularités physiques, avec les mêmes désolations. Mais ces infortunes locales & passagères n'étant pas du nombre de celles que la politique peut produire ni maîtriser, n'entrent point dans le tableau dont il s'agit ici. Je ne veux parler que de l'intérêt qu'une nation excite par ses dangers, ou de l'effroi qu'elle inspire par ses succès : or comme je l'ai dit en commençant, la *Grande Bretagne* & la *Russie*, à l'époque présente, sont les seules qui puissent ou inspirer cet effroi, ou exciter cet intérêt.

Les événemens qui leur assurent dans l'opinion publique cette importance, sont aussi différens que les administrations qui les régissent : dans la marche de l'une on trouve le despotisme avec tous ses avantages : dans celle de l'autre la liberté avec tous ses inconvéniens. La première réunie sous un gouvernement vigoureux & exalté ; ne craignant au-dedans ni obstacles ni contradictions ; mêlant au-dehors la politique à la force ; ayant persuadé à ceux de ses voisins qui pourroient s'alarmer de son excès d'aggran-

diffément qu'il valoit mieux pour eux se disposer à le partager que d'essayer de le borner , étonne par la rapidité de ses progrès.

L'autre abandonnée à des factions que les mauvais succès semblent rendre plus vives , & les désavantages plus puissantes ; voyant journellement diminuer au-dehors sa considération , & augmenter au-dedans la chaleur , l'opiniâtreté qui naissent des troubles , & les nourrissent ; réclamant en vain le secours d'une *Constitution* dont chaque parti se dit le défenseur , & qui n'est plus qu'une illusion dès quelle est ainsi susceptible d'interprétations toutes probables , quoique toutes directement opposées , n'étonne pas moins par la grandeur de ses pertes & par la singularité de sa situation ; mais peut-être étonnera-t-elle encore plus par la grandeur de ses ressources !

On y a vu souvent les deux Chambres du *Parlement* divisées entr'elles , ou peu d'accord avec les Rois : souvent elles ont donné à l'*Europe* le spectacle d'une monarchie exposée à des disputes , à des querelles , à des excès que la licence des *républiques* les plus tumultueuses connoît à-peine. Mais alors la *Chambre des Communes* , réputée la *Nation* , & exerçant pour elle dans le corps législatif le tiers de la souveraineté , n'étoit point en opposition avec elle ; les Représentans du Peuple ne paroissoient point avoir une autre volonté que celle du Peuple , c'est-à-dire de la plus nombreuse partie de ce Peuple : ils ne tenoient point un autre langage ; ils n'exprimoient point un autre vœu.

Au lieu qu'aujourd'hui ils semblent vraiment défavouées par leurs commettans : le parti opposé aux Ministres, c'est-à-dire au Roi, domine dans la *Chambre des Communes* ; il donne au Ministère des marques ouvertes de désapprobation ; il insiste avec autant d'éclat que de fermeté sur leur expulsion : & de toutes parts arrivent au Trône des *adresses*, c'est-à-dire des *arrêtés* écrits, résolus, & signés par les différentes villes, par les différentes communautés, qui approuvent le Ministère, qui remercient le Roi de l'avoir choisi ; & le supplient de le soutenir.

C'est à quoi ce Prince paroît décidé, & ce qui amenera des évènements qu'il est impossible de prévoir. Il ne nous est possible de parler que du passé. Mais le défaut de place nous oblige à renvoyer au Numéro prochain le tableau vraiment intéressant de cette île, & de l'orageuse disposition qui s'y manifeste, dans les esprits ; disposition cependant que les spéculateurs les plus exercés ne croient point dangereuses : malgré la violence des discours ; malgré la nature des exemples que l'on cite de toute part & des tems que l'on rappelle souvent, il n'est pas probable que le repos public soit troublé autrement que par des paroles & des écrits.

Les tems sont bien changés !

Les esprits sont bien adoucis : le patriotisme n'est plus aussi féroce ni même aussi actif : & au fond l'intérêt n'est pas aussi pressant.

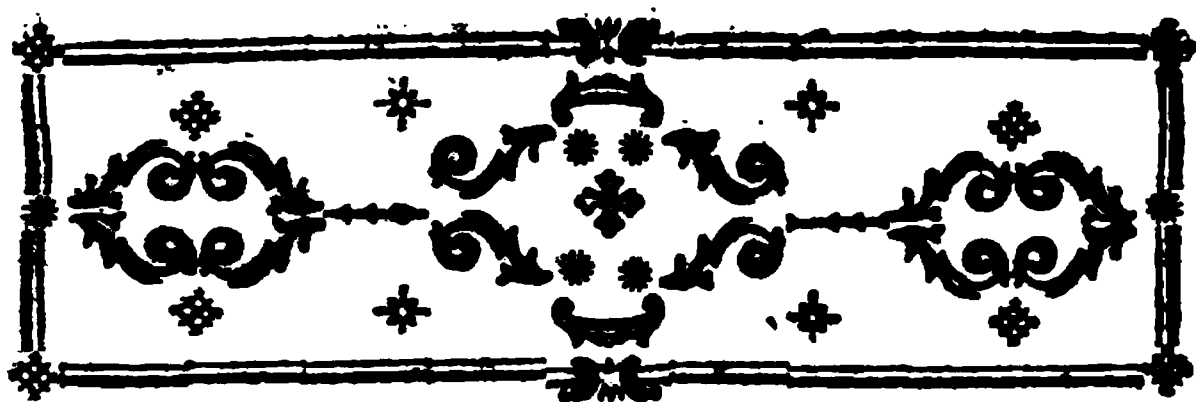
Charles I, Jacques II ; violoient effectivement les loix : ils attaquoient réellement les libertés publique, & privée : ils marchaient au despotisme. Ici, jusqu'à présent on ne voit rien de pareil : le Souverain, bien loin de paroître ambitionner une extension de pouvoir, ne s'est pas même encore servi de tout celui que la constitution lui donne incontestablement.



Addition à la Lettre sur les BALLONS.

Si l'on en croit tous les papiers publics en ce moment, une ville entière périt : *Munheim* est peut-être détruite par les inondations combinées de deux rivières qui, dans leur état naturel, en faisoient la force & l'agrément. On a prétendu qu'on ne pouvoit en secourir les habitans, parce que les glaces qui les assiégeoient étoient trop fortes pour laisser couler des bateaux, & trop foibles pour favoriser l'entrée des secours, ou une évafion.

Comment l'idée n'est-elle venue à personne ou dans leur voisinage, ou sur-tout chez eux, de hasarder des *Ballons* ? N'étoit-ce pas là le cas de risquer un essai ? Pouvoit-il avoir plus de danger que l'inaction, si réellement leur situation est aussi terrible qu'on l'affure ?



ANGLETERRE.

Dissolution du PARLEMENT.

*Tableau abrégé des Révolutions arrivées dans
le Ministère ANGLOIS, depuis vingt ans.*

ENFIN l'Administration s'est déterminée à frapper le coup prévu depuis long-tems, & regardé comme indispensable, non-seulement par ses amis, mais même par les observateurs impartiaux, qui ne considérant que le bien public applaudissent, sans préjugé, aux mesures propres à l'opérer, ou du moins à écarter quelques-uns des obstacles qui s'y opposent. L'Assemblée Nationale de l'*Angleterre* a été congédiée, & la *Chambre des Communes* dissoute le 25 Mars dernier.

Je dis la *Chambre des Communes* : c'est une chose à observer. Dans l'usage, l'idée de cette mort politique semble embrasser l'Assemblée entière, ou du moins les deux Chambres indistinctement ; ce qui n'est pas. La *Chambre des Pairs* existant par elle-même, & n'ayant pas besoin d'une création nouvelle, ne perd par ce qu'on nomme une *dissolution* que la faculté momentanée de concourir à l'exercice des préroga-

tives *parlementaires* : chaque Membre conserve ses privilèges personnels, & le Corps même sa juridiction spéciale.

Au lieu que la *Chambre des Communes* est très-réellement éteinte : chacun de ses Membres, sans exception, a besoin d'un nouveau titre, d'une création expresse : le pouvoir des anciens s'évanouit à la minute où la résolution royale qui les dépouille est publiée ; il ne leur reste pas seulement l'ombre de la qualité qui les rendoit un moment auparavant redoutables, & même *sacrés*.

Car ces Représentans du Peuple, en *Angleterre*, jouissent de quelques-unes des franchises accordées aux Tribuns de *Rome*. Dans la *Chambre* leur personne est inviolable, & la liberté de leurs discours illimitée ; du moins aucun pouvoir ne peut la réprimer, si ce n'est par l'intervention de la *Chambre* elle-même, qui se manifeste par le ministère de l'*Orateur*, ou Président ; au-dehors il n'est pas permis de leur en faire un crime : il ne l'est pas non plus de les arrêter pour *dettes*. Toutes leurs lettres, ou celles qui portent leurs noms, sont rendues *franches* par la poste ; droit que n'a pas la *Reine* elle-même ; & dont le Prince de *Galles*, héritier du Trône, ne jouit que par sa qualité de Membre né de la *Chambre des Pairs*, & par conséquent du *Parlement*.

Mais toutes ces prérogatives ne rendent leur existence ni plus solide, ni plus nécessaire : elle cesse d'elle-même, & d'après la loi, tous les

Sept ans : autrefois les *Parlemens* n'en duroient que *trois* : & cet usage conserve encore bien des partisans qui le regrettent, non sans raison : aujourd'hui la dissolution nécessaire a un terme plus long : mais la dissolution subite, opérée par les ordres du Roi, peut être avancée arbitrairement.

Elle ne tombe, comme je viens de le dire, que sur un tiers de ce Sénat, & sur le tiers qui appartient effectivement à la Nation, sur la partie qu'elle s'est réservée dans l'exercice de la souveraineté, quant à la législation : elle ne fait que le suspendre à l'égard de ses deux associés, de ses deux collègues, c'est-à-dire du Roi, & de la *Chambre des Pairs*. Mais comme ceux-ci ne peuvent rien seuls, ni même réunis, dans tout ce qui exige un vœu du *Parlement*, l'usage a prévalu de regarder cette Compagnie comme *dissoute*, quand il plaît au Roi de dire, en parlant de la *Chambre des Communes*, QU'ELLE NE SOIT PLUS.

Il semble qu'un acte si sérieux par lui-même, & par ses suites, un acte qui, par-tout ailleurs, seroit regardé, non sans raison, comme le dernier effort, peut-être comme le dernier abus de l'autorité royale, qui même en plus d'un pays *censé* flétri par une soumission sans bornes au pouvoir arbitraire, lui seroit interdit, devroit, dans un Etat voué en apparence à la *liberté*, être accompagné des formes les plus solennelles, les plus propres, soit à en constater le besoin, soit à empêcher que le caprice, l'humeur, la vengeance ne s'y mêlassent : mais l'inconséquence, si ordinaire dans toutes les démarches des

hommes, se retrouve ici comme ailleurs, & dans une des opérations dont la raison auroit dû le plus soigneusement l'exclure.

Quand on dit à l'un de ces êtres nés dans les domaines du despotisme, ce qui embrasse aujourd'hui les 19 vingtièmes de l'univers, qu'il existe en *Europe* une nation qui ayant joui dans les siècles passés du privilège de juger, de condamner, de punir ses *Rois*, & l'ayant réalisé plus d'une fois, s'est maintenue en possession d'exercer la même juridiction sur leurs *Ministres* ; qui déploie perpétuellement sur leur conduite une censure sévère, & souvent sur leur personne une inquisition rigoureuse, l'idée de l'*Angleterre* naît à l'instant même de cette description : on ne conçoit que cette île où le Trône puisse être compromis à ce point, & ses confidens exposés à de semblables orages.

Mais si l'on disoit qu'il existe aussi dans cette même *Europe* une nation où le Roi est non-seulement garanti, comme ailleurs, par l'usage & la nécessité, de toutes poursuites juridiques, mais reconnu par la loi *impeccable*, déclaré par elle exempt, non-seulement de toute punition, mais même incapable de commettre aucune *faute* ; si l'on disoit qu'à cette association aux droits de la divinité, il joint encore en vertu de la *loi*, un droit humain presque aussi redoutable ; que la nation n'ayant contre les progrès de la tyrannie qu'un seul rempart, & ce rempart consistant en deux Corps distincts, dont toutes les résolutions se prennent à la pluralité des voix ;

L'un le Souverain peut l'annuler en quelque sorte ou le subjuguier, en y introduisant à son gré autant de ses créatures qu'il en a besoin, pour y rendre ses volontés prépondérantes; l'autre, il peut physiquement & arbitrairement l'anéantir; que cette destruction, pour être complète, n'exige de sa part qu'un souffle; que pour se débarrasser de ce rival gênant, il ne faut qu'une simple émanation de sa volonté; ce n'est pas certainement dans la fière *Albion* que l'on chercheroit l'original de ce portrait; & ce n'est cependant que chez elle que l'on pourroit le trouver. Entre la vie & la mort d'une *Chambre des Communes*, il n'y a qu'une seconde; & ce qui décide de l'une ou de l'autre, c'est une simple proclamation royale, affichée au coin des rues. Nouveau *Jupiter*, en cela seul, le Roi de la *Grande-Bretagne* lance alors une foudre dont l'effet est aussi subit qu'infailible.

Les mouvemens qui résultent de cet effort, les naissances que produit cette destruction, ne sont pas moins remarquables, ni peut-être moins mêlés de singularités: mais avant que de nous livrer aux réflexions que ces détails nécessitent, donnons un moment, comme je l'ai promis, à l'histoire rapide des évènements qui les ont précédés. Tâchons de nous faire un tableau abrégé de l'Administration *Angloise* sous un règne qui sera une époque intéressante aux yeux de la postérité.

Ut cumque ferent ea fata nepotes,



§ I.

*Situation de l'ANGLETERRE à la
Paix de PARIS.*

LES annales du monde présentent très-peu de Souverains qui soient montés sur le trône avec autant d'avantages que le Roi d'*Angleterre* actuellement régnant, & aucun peut-être dont l'avènement ait eu une époque aussi brillante. Alors, en 1760, les deux hémisphères étoient remplis de la terreur du nom *Anglois*, comme toutes les mers de celle de ses escadres. Le pavillon de la *Grande-Bretagne*, déployé par-tout, étoit par-tout victorieux.

En vain la *France*, humiliée par une guerre aussi honteusement continuée qu'honorablement commencée, avoit réclamé le secours de l'*Espagne*: celle-ci, en lui accordant une assistance tardive, n'avoit fait que partager le désastre de son Alliée, & augmenter la gloire comme les succès de ses ennemis. La foible marine *Espagnole* n'avoit pas tenu une minute contre les destructeurs de la marine *Françoise*: *La Havanne* emportée, comme *Pondichery*, comme *Louisbourg*, comme *Québec*, comme toutes les places, & même toutes les îles attaquées par les *Anglois* dans ce torrent de leurs prospérités, présageoit aux possessions *Américaines* de la *Castille*, le même sort qu'avoient déjà subi celles de la *France* dans les deux *Indes*.

Il avoit fallu fléchir devant ces favoris de la Fortune, dont leur conduite, il est vrai, justifioit la constance. On avoit demandé la paix en suppliant : on l'avoit obtenue ; & si l'art des Négociateurs de la *France*, plus efficace en ce moment que les efforts de ses guerriers, avoit diminué quelque chose de l'ignominie du traité pour les vaincus, ce traité n'en étoit pas moins pour les vainqueurs un des plus honorables monumens que se soit jamais élevé le courage couronné par le succès.

L'empire des mers incontestablement établi ; les colonies *Françoises* aux *Indes Orientales* restituées dans un état de servitude plus douloureux, pour ainsi dire, que leur perte ; le sacrifice absolu de toutes les possessions de la *France* dans le continent de l'*Amérique* ; le renouvellement de l'opprobre de *Dunkerque* ; la nécessité d'en faire rentrer dans le néant les ouvrages qui venoient à-peine d'en ressortir ; la triste résignation d'employer des mains *Françoises*, & des mains *militaires*, sous le commandement d'un Commissaire *Anglois*, à la subversion de ces travaux que le commerce, que la politique même auroit peu regrettés, mais que l'amour-propre national ne pouvoit sans désespoir abandonner avec tant d'ignominie ; d'autres conditions qui associoient l'*Espagne* aux pertes d'une Alliée dont elle avoit partagé la foiblesse ; telles furent les clauses du traité signé à *Paris* en *Février* 1763.

Alors la *Grande-Bretagne* fut au comble de la gloire, comme de la puissance : son commerce dirigé par des Négocians si long-tems redoutés

comme guerriers, ne trouva plus d'entraves, & n'entrevit plus de bornes. Jamais *Tyr*, jamais *Cartbage* n'avoient joui de cette splendeur : jamais peut-être celle de *Rome* même n'avoit été si éclatante & si pure,

Car enfin le nom des dominateurs du *Tibre* rappelloit avec lui l'idée de l'ambition, & de la cruauté. Du tems de la *République*, on les accusoit d'une avidité forcenée, & d'une avarice insatiable. Ils ne paroissoient dans leurs provinces, & même chez leurs alliés, que pour les dépouiller.

Du tems des *Empereurs*, quoique l'idée de leur force militaire se soutînt, celle de l'affervissement civil qui s'y joignoit, diminuoit le respect qu'inspiroient autrefois les individus : on craignoit encore les *légions*, mais on méprisoit les *Romains*.

Et au milieu des progrès du luxe, la culture des arts nobles ne compensoit pas la perte de la liberté, la décadence des mœurs, la corruption des principes : la *Grèce* seule s'étoit perpétuée dans la possession de cet empire de l'esprit : quoique *Rome* eût produit un *Cicéron*, un *Virgile*, un *Tite-Live*, un *Tacite*, il ne s'étoit point formé dans son sein d'école nationale pour l'éloquence ou pour la poésie : c'étoit encore à *Athènes* que ses propres enfans alloient chercher des instituteurs & des modèles.

Mais après la paix de 1763 les *Anglois* parurent réunir en eux-mêmes tous les titres qui donnent des droits à l'estime, & à la vénération des

hommes. Leur empire étoit vaste : ils l'avoient accru par des conquêtes : mais ces conquêtes faites sur la *France* & l'*Espagne* n'inspiroient point d'alarmes au reste de l'*Europe*, jalouse en général de la *France*, indifférente sur le sort de l'*Espagne*, & accoutumée à ne pas prétendre à l'égalité maritime.

La *Hollande* auroit eu des motifs pour s'en inquiéter ; mais liée alors d'intérêts avec l'*Angleterre*, & ne pouvant par elle-même prétendre à la première place dans la navigation, elle la voyoit sans regret assurée à un peuple qu'une politique éclairée devoit engager à lui assurer la seconde.

Les *Anglois*, par le traité de *Paris*, sembloient avoir d'eux-mêmes fixé des bornes à leur ambition : ils paroissoient se borner à la gloire d'être une des plus grandes Puissances par l'étendue des domaines, & la plus grande par l'étendue du commerce ; ce qui, supposant des liaisons universellement & réciproquement utiles, leur donnoit encore plus d'amis que de rivaux : par-tout où ils se montroient, c'étoit pour répandre des richesses, autant que pour en amasser.

D'ailleurs, à cette générosité, apparente ou réelle, ils joignoient la distinction personnelle & nationale que donne la culture de l'esprit, & l'explosion des talens : la forme de leur administration nécessitant des *discours*, & un usage habituel de l'*art de parler*, on leur supposoit de grans *Orateurs*, quoiqu'on ne vît sortir de leur île aucun grand monument d'éloquence.

Une effervescence singulière, occasionnée par l'enthousiasme que leurs Écrivains, & leur constitution avoit inspiré à deux *François* lus de toute l'*Europe*, MM. de *Montesquieu* & de *Voltaire*, avoit fait décerner à leur gouvernement, à leurs poèmes *épiques, tragiques, comiques, liriques*, à leurs romans, &c. l'égalité au moins dans tous les genres avec toutes les autres nations, & la supériorité dans plusieurs.

Dans les *sciences exactes*, elle ne leur étoit refusée nulle part, grace aux découvertes, ou plutôt aux imaginations de *Newton*, soutenues par des expériences infiniment imposantes, & un appareil de calcul accablant par sa hardiesse & sa profondeur : les élèves de ce grand homme avoient justifié & accru sa renommée par leurs propres travaux : les plus belles découvertes en *Astronomie*, depuis celle des *satellites*, & de l'*anneau de Saturne*, c'étoient eux qui les avoient faites.

Leurs succès étoient d'autant plus remarquables, que pour celles dont je viens de parler il n'avoit fallu que des yeux, & des lunettes, au lieu que celles des *Bradley*, des *Roemer*, des *Halley*, &c. étoient le fruit de la réflexion plus encore que de ces organes physiques : d'ailleurs les observateurs *Anglois*, presque toujours contrariés par un ciel nébuleux, avoient dans leurs travaux le mérite d'une double difficulté vaincue : en perfectionnant l'art, ils avoient encore à vaincre la nature.

La patience de leurs ouvriers, l'art de séduire les yeux par un poli, par un éclat que les métaux & les étoffes ne reçoivent point ailleurs, avoient aussi élevé leurs fabriques à un degré de prospérité que les autres nations s'empressoient d'accroître par leurs demandes, au lieu de le borner par leurs propres travaux.

Les productions des autres arts qui semblent demander un esprit plus souple, & des organes déliés, tels que la *musique*, la *peinture*, les *Anglois* ne les cultivoient point ; mais ils en payoient si cher les productions ; ils attachoient une récompense si énorme à la complaisance des *Virtuosés* qui venoient leur apporter ces jouissances voluptueuses, que cela même ajoutoit encore à la considération d'un tel peuple : tous les arts nobles ou utiles, à commencer par ceux de la guerre, & du commerce, il les avoit portés à leur perfection ; & les arts frivoles, s'il dédaignoit de s'y appliquer lui-même, il payoit sans mesure les individus frivoles aussi qui avoient le bonheur d'y réussir ; ce qui sembloit désigner autant de grandeur d'âme que de libéralité.

Enfin, dans l'accroissement rapide du despotisme qui inondoit le reste de l'*Europe*, cette île inaccessible à ses ravages en paroissoit encore plus digne d'être révérée : les hommes instruits, ou qui croyoient l'être, s'y transportoient, au moins en esprit, pour adorer ce beau fantôme de la Liberté, que chaque jour éloignoit de leurs habitations : ils regardoient l'île entière comme son temple : ils croyoient qu'il n'y existoit pas un homme qui ne fût le défenseur de cette divinité si

chère à toute ame honnête, & disposé à en devenir à chaque instant ou le sacrificateur ou le martyr.

Les hommes plus grossiers, ne voyant jamais les *Anglois* que l'argent à la main, après avoir long-tems entendu parler de leurs triomphes ; trouvant dans eux des voyageurs généreux, après s'être habitués à n'y voir que des guerriers terribles ; les regardant comme des Républicains indépendans, redoutés chez eux de leurs propres chefs, & révéérés par-tout des maîtres des autres, leur rendoient sans répugnance un véritable hommage qui emportoit dans tous les esprits une idée réelle de supériorité.

Le nom d'*Anglois* alors signifioit un homme opulent, éclairé, généreux, brave, & *libre* : ces caractères nationaux sembloient, dans l'opinion publique, appartenir à tous les individus. Encore une fois, jamais *Rome*, dans sa plus grande prospérité, n'avoit joui d'une pareille gloire : jamais un consentement unanime ne lui avoit déferé un pareil hommage.

§ II.

Origine de la Guerre d'AMERIQUE.

CETTE illustration subite autant qu'imprévue auroit pu prendre une consistance durable, si, à la politique nécessaire pour l'acquérir, on avoit fait succéder celle qui le devenoit pour la conserver : sa principale source étoit d'une part l'affoiblissement de la *France*, de l'autre l'attache-

ment des *Colonies* par lesquelles le pavillon *Anglois* régnoit dans les mers du Nouveau-Monde, & même dans son continent : il falloit donc éviter avec soin tout ce qui pouvoit donner à la première l'occasion & le tems de travailler à se régénérer, ou compromettre dans les autres un dévouement, une adhérence si utiles.

La nécessité de cette double politique étoit si sensible, elle se présentoit si naturellement, qu'une des plus inconcevables bisarreries de l'histoire de ce siècle, c'est que l'Administration *Angloise* ne s'y soit pas conformée. On seroit tenté de croire, d'après ses procédés, qu'elle s'est fait au contraire un plan précis de suivre une marche toute opposée : elle ne s'attendoit probablement pas à l'effet qui en a résulté, & qui cependant étoit inévitable ; celui d'ébranler la base sur laquelle portoit essentiellement la prospérité & la gloire de son empire.

J'ai parlé ailleurs assez au long du système adopté par toutes les puissances *Européennes* dans la régie de ce qu'on appelle leurs *Colonies* du nouveau monde (a) : il se réduit à un seul principe, c'est de les assujettir sans exception à leurs *Métropoles* ; de les considérer comme des fermes éloignées, dont tout le profit doit tourner au profit du propriétaire, & le venir trouver en nature dans sa résidence, afin de lui assurer même le bénéfice de l'échange ; c'est de les tenir

(a) Voyez ces *Annales*, Tome IV, page 75 & suiv.

dans une double dépendance, & pour ce qu'elles produisent, & pour ce qu'elles consomment ; système tyrannique en lui-même, absurde autant qu'injuste, & qui ayant essentiellement toute la cruauté, toute l'iniquité de l'esclavage des *Nègres*, ne peut manquer de produire proportionnellement d'aussi funestes effets ; c'est-à-dire l'appauvrissement, la dégradation de ses victimes, ou leur révolte.

Dans les possessions *Françoises, Espagnoles, &c.* on ne s'est encore apperçu que de la première partie de cette alternative : les *Colonies* soumises à un joug pesant ont toujours manqué de la force nécessaire pour le secouer : on a calculé leur prospérité de manière à éterniser leur faiblesse, afin de ne point risquer de perdre les services qu'on veut en tirer : on les a traitées précisément comme ces animaux domestiques que la mutilation rend moins vigoureux, mais plus endurans, & par conséquent plus utiles.

L'*Angleterre* conséquente dans un sens, inconsequente dans l'autre, n'a pas pris ces précautions oppressives, & cependant elle a voulu suivre le régime destructeur qui les nécessite. En affermissant ses *Colonies* à la même dépendance, elle leur a laissé quelques-unes de ces apparences de la liberté qui en nourrissent le goût, & en développent le desir.

Il est évident qu'il falloit ne pas traiter en esclaves ceux qu'on ne vouloit pas dépouiller entièrement des prérogatives d'hommes, ou en

hommes ceux à qui l'on ne vouloit pas permettre de cesser d'être esclaves. Il falloit donner peu à peu quelque chose aux circonstances : on les associoit aux fardeaux énormes des *taxes*, triste & infaillible fruit des efforts glorieux dont je viens de parler ; il falloit donc les associer aussi aux privilèges qui en sont pour des cœurs élevés la compensation ; au droit de concourir eux-mêmes à fixer, à accorder ces taxes : il falloit imperceptiblement les rapprocher de la nation qu'ils contribuoient à défendre, & à enrichir, & enfin les y incorporer : il falloit leur assurer le foible droit d'avoir des *Représentans au Parlement* ; droit qui auroit peut-être affermi pour jamais leur dépendance réelle ; droit qui leur auroit paru un équivalent suffisant pour une infinité de sacrifices de leur part ; droit qui auroit multiplié à l'infini le nombre des défenseurs & des ressources de l'*Angleterre*, sans compromettre ni sa suprématie, ni sa domination effective, & dont ses habitans naturels auroient retiré seuls le véritable fruit.

L'exemple des concessions du Sénat *Romain*, après la guerre des Alliés, & l'inutilité du droit de bourgeoisie, acheté au prix de tant de sang par les *Latins*, devoit servir de modèle au Sénat *Anglois*, dans cette circonstance. L'exemple plus récent de la réunion de l'*Ecosse* étoit une autre leçon, une autre preuve encore plus frappante que l'*Angleterre* auroit dû proposer à ses *Colonies* cette adoption illusoire, & prodiguer toutes les ressources de l'art des négociations pour la leur faire accepter, quand elles auroient eu de l'éloignement pour ce présent insidieux.

Le Cabinet de *la Grande Bretagne* ne pensa point ainsi : on avoit besoin d'argent : on voyoit les *Colonies* florissantes, malgré les restrictions, les entraves dont elles étoient accablées. Cette opulence parut un titre pour les *taxer* ; un rescrit impérieux, arrivé de *Londres* avec l'empreinte tout à la fois du mépris, & du despotisme, les soumit tout d'un coup à un impôt fabriqué exprès pour elles. (b)

Parmi les droits dont les usages *Anglois* n'avoient pas permis qu'on les privât, on comptoit celui de représenter, au lieu de murmurer, comme on le fait ailleurs ; de s'assembler en corps, au lieu de chançonner ; de réclamer des formes, au lieu de maudire en secret la main qui les viole : ils en firent usage : l'impôt fut retiré ; le calme parut rétabli ; mais le mécontentement subsista.

Il fut nourri par des hommes qui faisoient habilement l'occasion de s'affurer une grande fortune, ou du moins un grand nom. La postérité pourra un jour apprécier les talens, les caractères, les vertus de chacun d'eux : la vérité dans ce tems-ci pourroit encore paroître à leurs partisans une satire, à leurs ennemis une adulation : ce qui est évident dès à présent, ce que l'on peut dire sans blesser ni la vérité, ni les égards, c'est qu'ils ne manquèrent ni d'art, ni de fermeté. Presque tous avoient des intérêts

(b) Acte du *Timbre* en 1764.

personnels à soutenir, ou des vengeances personnelles à exercer ; mais c'est précisément cette disposition des esprits qui fait les révolutions.

Le Ministère *Anglois* ne pouvoit n'en pas être instruit : cependant il négligea ces semences de troubles ; il dédaigna les expédiens qui auroient pu les étouffer ; il continua de choquer sans égard des yeux qui commençoient à s'ouvrir, & des cœurs qui commençoient à s'ulcérer : en 1767, il fit une nouvelle tentative pour abattre des privilèges qu'il auroit fallu ménager, & peut-être augmenter. En 1764, il n'avoit été question que d'une seule taxe : trois ans après, on en imposoit dix, sur le *verre*, sur le *plomb*, sur le *thé*, &c.

C'étoit à la vérité traiter les sujets comme leurs maîtres : ces calamités financières qui se glissoient dans cette partie du Nouveau-Monde, grévoient déjà ses propriétaires dans l'ancien ; mais elles n'y furent pas accueillies. Les *Américains* déjà rebutés de trouver dans les *Anglois* des propriétaires exigeans, s'indignèrent d'y voir de plus des dominateurs impérieux, & des régisseurs tyraniques. Un cri universel s'éleva de ce Continent affligé, qui apporta aux pieds du trône, sur les bords de la *Tamise*, les remontrances, les prières, &, dans le lointain, les menaces d'un grand peuple.



§. III.

Administration peu fortunée du Lord North.

Pertes des ANGLOIS en AMERIQUE. La FRANCE, l'ESPAGNE, la HOLLANDE, leur déclarent la guerre. Retraite du Lord North.

ON avoit attribué long-tems cette inflexibilité de la Cour de *Londres*, l'obstination que sembloit montrer le Souverain, à un Ministre que l'on accusoit d'être enclin lui-même au despotisme ; qui après avoir élevé & formé l'enfance du Monarque, & conservant un grand ascendant sur sa maturité, lui inspiroit de l'éloignement pour une condescendance qui lui sembloit déroger à la dignité, aux droits de la Couronne. Cependant le Ministère avoit changé sans qu'on eût vu de changement dans les mesures du Cabinet.

Mais le célèbre Lord *North* ayant pris en 1770 la première place dans les Conseils, & paru l'acquiescer dans la confiance du Monarque, donna l'espoir d'une régie plus douce. Ce Ministre, d'un caractère agréable, d'un esprit conciliant, ne devoit pas être ami des voies de rigueur : habile sur-tout dans l'art de captiver les suffrages, d'arriver à ses fins par la persuasion, & de dominer les grandes assemblées, en s'y assurant de la pluralité des voix, on se flatta qu'il trouveroit des moyens pour calmer cette tempête, & qu'il

pacifieroit l'*Amérique* comme il savoit maîtriser un Parlement. Une de ses premières opérations fut même de la satisfaire par la révocation de tous les impôts proposés en 1767, hors un qui ne fut cependant pas exigé, quoique toujours subsistant en apparence.

Ce ne fut pas sans surprise & sans alarmes qu'on vit sous lui, trois ans après, l'Administration ordonner tout d'un coup la perception de ce droit qu'elle avoit paru abandonner comme les autres, ou du moins oublier. C'étoit celui qui concernoit le *tbé* ; nom qui sera célèbre dans les *Annales* de l'*Amérique*. Celles de Rome nous parlent des *Lucrèces*, des *Virginies* ; celles d'*Athènes*, des *Harmodius*, des *Aristogitons*. Les fables de l'antiquité sont plus intéressantes, comme les noms sont plus sonores ; mais l'issue fut à peu près la même.

Les esprits s'échauffèrent à *Boston* comme sur les bords du *Tibre* : on ne s'y plaignoit pas du viol des femmes & des filles, mais de l'infraction des chartres & des droits politiques naturels. Les Colons se croyoient à la fois opprimés, insultés & trompés. On détruisit des cargaisons entières de cette denrée flétrie par la servitude. Les femmes montrèrent autant de ressentiment & de résolution que leurs pères ou leurs époux : elles renoncèrent non-seulement au *tbé*, mais encore aux parures *Angloises* : elles s'interdirent à elles-mêmes tout commerce, même en ce genre, avec la tyrannique Métropole : on fut instruit à

Londres de ce concert significatif : on détermina l'envoi d'une flotte & d'une armée.

Ce n'étoit pas le parti que la prudence auroit conseillé ; mais il étoit possible encore de s'en tirer avec grandeur. Il se tramoit une conspiration ; mais il n'y avoit entre les conspirateurs ni concert, ni réunion déterminée : le port de *Boston* paroissoit le foyer de l'enthousiasme & du mécontentement : l'incendie menaçoit de gagner la *Pensylvanie* ; mais les autres portions de ce grand état, tremblantes, incertaines, plus frappées de ce qu'elles avoient à craindre que de ce que l'avenir pouvoit leur laisser espérer, sembloient indécises.

D'ailleurs la *Grande Bretagne* ne manquoit pas dans ces contrées de partisans qui inclinoient à la patience, & balançoient les exhortations inflammatoires des conjurés. Il est probable qu'alors des opérations militaires vigoureuses, mêlées de quelques marques de condescendance, auroient ramené la soumission : l'*Angleterre* pouvoit unir l'olive au canon, intimider le peuple, gagner les chefs, encourager ceux d'entre les habitans qui n'ayant point encore pris de parti, auroient sans doute préféré un accommodement pacifique aux horreurs d'une guerre civile. On parut vouloir faire quelque chose de tout cela, & réellement on ne fit rien du tout.

On ne poussa pas, à la vérité, les opérations militaires avec violence : mais au lieu de se conduire de manière que cette lenteur pût s'attri-

buer à des ménagemens, on autorisa les *Colons* à la regarder comme l'effet de la foiblesse, & de la crainte. On bloqua le port de *Boston* : mais l'escadre & l'armée employées à cette clôture ne donnèrent long-tems que le spectacle presque ridicule d'une flotte immobile, & d'une troupe en parade. On méprise bientôt des soldats qui semblent craindre de se battre : leur inaction devint un amusement pour les *bourgeois*, & ceux-ci prirent le goût de la guerre, en voyant des militaires qui ne la fesoient pas ; ils s'aigrissoient toujours, & ne s'effrayoient plus.

D'un autre côté on négligea de négocier avec les chefs : on oublia, ou l'on dédaigna d'employer auprès d'eux ce métal, dont cependant les *Anglois* connoissent & apprécient si bien la valeur : tous peut-être n'auroient pas cédé à cet appas ; mais tous aussi n'y auroient pas résisté : avec les incorruptibles on avoit encore la ressource des *bonneurs*, des *grades*, des *cordons*.

Les applaudissemens de l'*Europe*, & le succès leur ont depuis fait dédaigner tout autre rôle que celui de *Brutus* ; mais alors, obscurs, dénués de tout, sans soldats, sans armes, sans ressources au dedans, sans appui au dehors, ils auroient préféré sans doute des *Pairies*, des *Chevaleries* sur un plus grand théâtre, au pénible personnage de fondateurs, de restaurateurs sur cette scène aussi étroite que périlleuse. Au lieu d'employer ces expédiens faciles, le Cabinet de *St. James* se

détermina enfin à des hostilités sérieuses, & à ouvrir une campagne offensive.

Un fait très-vrai, & très-peu connu, c'est que le principe qui dirigeoit alors toutes ses résolutions étoit un profond mépris pour les *Américains* : j'ai entendu les principaux Chefs du parti qui dominoit l'Administration, n'en parler que comme d'un troupeau sans vigueur de corps, sans courage d'esprit, également incapable de soutenir la vue des armes, & les fatigues d'une seule campagne.

Cette opinion absurde, développée, commentée fort au long, par je ne sais quel ecclésiastique *Allemand*, étoit à sa place, ou sans conséquence, dans le recueil des rêveries d'un sophiste qui ne connoissant ni le monde, ni les hommes dont il parloit, croyoit justifier son initiation aux mystères de la philosophie moderne, par un système extravagant : mais qu'elle eût prévalu chez des Hommes d'Etat instruits, dont plusieurs avoient eu des relations personnelles avec le peuple qu'ils dégradoient ainsi, après les preuves de fermeté, de bravoure, d'intelligence dont les *Colons* de l'*Amérique* avoient multiplié les preuves en faveur de l'*Angleterre* dans ses guerres précédentes avec la *France*, c'est ce qui est inconcevable, autant que certain.

En se déterminant à une attaque sérieuse, au moins pouvoit-on s'attendre que les *Anglois*, ayant le choix de l'élément qui en feroit le théâtre, s'attacheroient à celui qui leur est le

plus familier ; redoutables sur-tout, & même uniquement par leur *marine*, on n'auroit pas cru qu'ils donneroient la préférence à une guerre de terre : ils avoient à subjuguier des hommes dispersés sur une étendue immense, coupée par des *lacs*, des *marais*, des *déserts* : il pouvoit être aisé de les battre ; mais il ne l'étoit pas de les joindre : la force des armées que l'on auroit envoyées contre eux ne feroit devenue qu'un obstacle de plus à leurs mouvemens.

Par leur position même ils ne pouvoient être secourus que *par la mer* : ce n'est que *par la mer* qu'ils pouvoient recevoir des encouragemens, des armes, des habits, des alimens même : c'étoit donc *la mer* qu'il falloit leur interdire. On avoit commencé par bloquer un de leurs ports ; il falloit les fermer tous par des flottes qui eussent intercepté toutes communications étrangères : ainsi prisonniers dans leur enceinte, les *Américains* se feroient bientôt lassés d'une clôture onéreuse, dont aucune consolation extérieure ne leur auroit adouci les privations : ou ils feroient devenus sauvages, comme les anciens habitans de cette terre à peine civilisée ; ou ils auroient accédé à une obéissance dont la nécessité auroit stipulé les conditions.

Ce plan étoit tracé par la raison, par la nature des choses : il auroit même produit un double avantage. Cet appareil de terreur déployé sur les rivages de l'*Amérique*, auroit entretenu dans les mers de l'*Europe* le respect pour la

marine. *Angloise* : on auroit tremblé d'y donner atteinte ; on n'en auroit même pas eu l'idée.

On ne pouvoit pas douter que la *France* ne vît avec une secrète joie le schisme qui défunif-foit les deux parties d'un empire si redoutable pour elle ; mais il étoit sensible aussi que le souvenir du passé la rendoit circonspecte sur le parti qu'elle avoit à prendre : c'étoit vers elle que les Promoteurs de la conjuration *Américaine* avoient d'abord jetté les yeux ; c'étoit à elle qu'ils avoient demandé de l'appui ; mais sa réserve, ou plutôt sa timidité à leur en accorder, décéloit plus d'embarras & de crainte encore que de joie.

On avoit paru d'abord les refuser : on avoit mis même de l'ostentation dans ce refus ; mais sous main on avoit souffert que des particuliers fissent pour eux ce que le Gouvernement desiroit, & n'osoit faire ouvertement lui-même : on avoit favorisé des expéditions secrètes, qui n'ayant point la sanction de l'autorité publique, pouvoient toujours être désavouées ; mais qui devoient encourager ces *Brutus* naissans, placés encore entre la liberté & l'échaffaut, qu'on souhaitoit & qu'on trembloit de secourir.

On a prétendu que cette commission, exécutée avec promptitude, n'avoit répondu ni aux vœux, ni aux besoins qui l'avoient motivée. Les *Insurgens* manquoient de tout ; on leur envoya de tout ; mais pour cet approvisionnement rapide on avoit,

dit-on, épuisé les vieux fonds de tous les magasins, les restes oubliés de toutes les boutiques : & l'esprit d'intérêt privé ne s'oubliant pas lui-même dans une conjoncture si favorable, ces munitions presque illusoires, quoiqu'évaluées à un prix énorme, inspiroient, à ce que l'on assure, aux *Américains* plus de dégoût, & même de ressentiment, que de confiance.

D'ailleurs une partie en avoit été interceptée : le Gouvernement *François* avoit été obligé d'en rembourser sous main la valeur : & cet essai avoit paru rallentir ses projets, autant que ce détour oblique manifestoit sa perplexité.

Si dans cet instant des armemens formidables avoient paru près de sortir, étoient sortis de tous les ports de l'*Angleterre* ; si une flotte digne de son objet avoit paru en *Amérique*, & foudroyé ces rivages chancelans, ni la *France* n'auroit probablement osé entreprendre de les raffermir, ni l'*Amérique* pu soutenir sa scission.

Le Ministère *Anglois* se borna en *Europe* à des bravades : dans le Nouveau-Monde il prit le parti le moins attendu ; ce fut celui d'une guerre de terre : il n'avoit point de soldats : il en acheta des petits Despotes de l'*Allemagne* ; & quoique aujourd'hui, dans la balance du commerce les hommes soient de toutes les denrées dédaignées, celle qui se donne à meilleur marché, la Cour de *Londres* en offrit, en assura un prix énorme : les vendeurs ne pouvoient guère montrer plus de mépris pour leurs sujets que d'en

faire l'objet d'un pareil négoce; mais ils ne pouvoient guère non plus paroître les estimer davantage, que d'en faire porter l'échange aussi haut.

Le Ministère *Britannique* consentit à tout : de nombreux troupeaux achetés dans le centre de l'*Allemagne* descendirent par le *Veser*, par l'*Elbe*, pour aller porter le carnage & la mort dans des lieux que leurs maîtres ne devoient jamais voir, qu'eux-mêmes n'avoient jamais vus, & où ni les uns ni les autres ne prétendoient rien.

Cette inconcevable politique eut le succès qu'elle avoit fait augurer à tous les gens sensés : des pertes sans fin, & de tous les genres, des réussites sans conséquence, & des affronts très-férieux, en furent le fruit : une armée entière fut obligée de se rendre, avec son Général, à ces guerriers que l'on croyoit à *Londres* aussi dépourvus de force que de valeur, ou d'adresse (c). *Saratoga*, théâtre de cet étrange revers, occupera dans l'histoire du berceau des *Etats-Unis* la même place que les *Fourches Caudines* dans celle de l'enfance de *Rome*.

Cet événement même ne fut pas encore capable de deffiller les yeux des Ministres : ils continuoient à regarder comme une chimère la vigueur & l'habileté de ces soldats qui venoient de surprendre & de défarmer leurs légions. Ce préjugé n'étoit pas, il est vrai, l'opinion universelle de la nation *An-*

(c) 13 Octobre 1777.

gloise : un parti puissant & nombreux ne cessoit de déclamer dans les assemblées du Parlement contre les fautes & les bévues du Ministère : il ne cessoit de représenter les *Américains* non-seulement comme les victimes d'un despotisme injuste, mais comme de braves & invincibles défenseurs d'une liberté illégalement attaquée.

Par un des défauts attachés à tous les avantages de la Constitution *Britannique*, ces déclamations n'étoient pas ignorées, & elles encourageoient les *Américains* plus que la guerre ne les accabloit : sûrs d'être approuvés d'une partie même de leurs ennemis, ils jouissoient de l'embarras qui en résultoit dans les plans & les mouvemens des autres : les marques d'intérêt qu'on leur laissoit entrevoir ne les ramenoient pas ; & les éloges qu'on multiplioit en leur faveur les engageoient à s'en montrer dignes. A force de les peindre redoutables, on justifioit en eux le desir & l'espoir de le devenir.

Le Ministère harcelé de tous côtés n'en parut que plus opiniâtre dans ses mauvaises mesures : pour s'indemniser de tant d'or perdu, de tant de sang versé, il n'imagina rien de mieux que de continuer à prodiguer l'or des *Anglois*, & le sang des *Allemands*. Tous les ans de nouveaux emprunts accabloient l'*Angleterre*, tous les ans de nouvelles recrues épuisoient l'*Allemagne* ; & l'*Amérique* ne fléchissoit pas.

Enfin le moment arriva où il ne fut plus permis même de seindre de se flatter de la sou-

mettre : dans l'espèce d'aliénation qui sembloit emporter alors le Ministère *Anglois*, celui de *France* avoit pris de la hardiesse, & conçu l'espérance de venger sa nation de la honte de la dernière paix, & de tant d'outrages qui avoient précédé ce dernier : on avoit travaillé sourdement dans les ports à recréer une *marine*.

Les *Anglois* se tranquillisoient d'après l'idée de son entier anéantissement ; un préjugé accrédité fait regarder sans raison, comme une entreprise très-pénible, presque impraticable même, la régénération de cette partie des forces militaires d'un grand peuple, quand une fois il l'a perdue. Quand ce principe seroit vrai à l'égard des autres nations, ce qui n'est pas (d), il auroit été mal appliqué à celle dont il s'agit ici. On auroit dû songer à *Londres* que rien n'est impossible à un Roi de *France*, quand il est question d'argent, & à des *François*, quand il s'agit d'industrie,

Et en effet les ressources furent telles, la main-d'œuvre si active, si bien dirigée, que sous un Ministre qui n'avoit aucune espèce d'idée de la marine, ni de ses constructions, les ports furent en très-peu de tems remplis de constructions nombreuses : la *France* eut une *marine* redoutable : il sembloit que le Monarque fût un nouveau *Deucalion*, dont la volonté changeoit subitement en

(d) Voyez à ce sujet le Tome I de ces *Annales*, pag. 306 & suivantes, *nouvelle édition*, & le même Tome, pag. 291 & suivantes, de l'*ancienne*.

navires tous les bois qui abordoient sur ses côtes.

Tandis que ces créations rapides s'opéroient, un Ministre *Américain* avoit été reçu & introduit à *Paris*, sans caractère public, mais avec une mission très-réelle ; il en fit usage pour signer un traité de commerce & d'alliance avec une Puissance qui se mettoit enfin en état de soutenir ses flottes marchandes par des escadres guerrières.

Le Cabinet de *St. James*, réveillé de sa sécurité, voulut enfin faire des plaintes ; il insinua des menaces : il étoit trop tard : le Marquis de *Noailles*, Ambassadeur à *Londres*, reçut ordre d'y notifier ce traité qui pouvoit être regardé comme une déclaration de guerre contre la *Grande-Bretagne*, autant qu'une liaison d'amitié avec l'*Amérique* (e).

C'est ainsi du moins que l'Administration *Britannique* le considéra : plus furieuse qu'intimidée, elle rappella son Ambassadeur : celui de *France* repassa la mer (f) ; & le sanglant étendard déployé par les deux nations prépara l'*Europe* à revoir les mêmes scènes de carnage dont elle n'avoit été exempte qu'un bien petit nombre d'années.

(e) 13 Mars 1778. Voyez cette notification Tome III, page 496 de ces *Annales*.

(f) Parti de *Londres* le 28 Mars 1778.

Ceux qui blâmoient la précipitation, l'imprudence du Ministère *Anglois*, ne purent qu'admirer son courage & son activité : la *France* avoit médité long-tems, & disposé à loisir ses préparatifs : cependant à la première sortie de sa flotte, la *Grande-Bretagne* lui en opposa une, au moins égale en hommes, en artillerie, en nombre de vaisseaux. La première année n'offrit rien de remarquable que quelques combats particuliers, honorables pour les individus, mais peu décisifs pour le sort des nations, & une grande bataille, plus bruyante, aussi peu décisive, mais qui eut des suites singulières pour un des Commandans.

Telles étoient encore la confiance & la fierté de ce peuple, qu'il ne put pardonner à son Amiral de n'avoir pas vaincu : à son retour, il fut exposé à un *conseil de guerre* ; espèce de combat plus dangereux quelquefois que les plus sanglantes journées, pour les Chefs de la *Marine Angloise*. Cependant, soit que les mœurs adoucies ne comportassent pas les mêmes sacrifices, soit que les circonstances étant changées les Juges n'osassent pas être aussi rigoureux ; soit que l'Amiral *Keppel*, ayant en sa faveur un parti puissant, eût plus de moyens pour faire valoir son innocence, que n'en avoit trouvé l'infortuné *Byng*, il ne donna point à l'*Europe* le même spectacle, ou plutôt le même scandale : il fut absous.

Tandis que la guerre se soutenoit ainsi avec une égalité que la *France* regardoit, non sans

raison, comme une victoire, elle travailloit à se procurer des secours, à armer contre ses rivaux d'autres bras que le souvenir de la ligue peu fortunée de la guerre précédente pouvoit, d'après le changement des circonstances, déterminer à une nouvelle jonction. On n'ignoroit pas ses mouvemens à *Madrid* : l'*Angleterre* auroit pu en éluder, ou du moins en retarder le succès : elle auroit pu même les faire tourner à son avantage.

Le Roi d'*Espagne* avoit refusé d'abord d'entrer dans une querelle où il n'y avoit en effet rien à gagner pour sa nation, & où, dans un certain sens, ses vœux devoient être pour la *Grande - Bretagne*. Ensuite il avoit offert sa médiation pour la terminer. Les préliminaires même qu'il avoit proposés, afin de se ménager le moyen de travailler à un arrangement définitif, devoient convenir à l'*Angleterre* plus qu'à sa rivale.

Ils ne compromettoient point ses droits : ils n'en affuroient aucun à ses anciens sujets, qui restoit dans l'incertitude dont l'évènement de la guerre ne les avoit pas encore tirés. Chacun restoit en possession de ce qu'occupoient en ce moment les flottes, ou les armées : mais la première condition étant une suspension d'armes, avec la condition de ne pouvoir les reprendre qu'un an après avoir rompu les conférences, il en résultoit un long intervalle de calme pendant lequel l'*Angleterre* pouvoit ou réparer ce qu'avoient eu de défectueux ses

plans offensifs, si elle persistoit dans celui d'employer la force; ou employer des mesures conciliatrices, si elle préféroit cette voie de restauration si malheureusement, si indiscrètement négligée.

D'après des offres si favorables, les *Espagnols* devoient être regardés à *Londres* comme des amis bienfaisans : elles devoient si bien y être agréées, qu'à *Versailles* on n'en reçut l'ouverture qu'avec douleur : mais le Cabinet de *St. James* les rejeta avec mépris ; sa fierté s'indigna qu'on voulût arrêter ses efforts, & paroître même douter de leur justice, ou de leurs succès.

Il s'attira par-là un ennemi de plus : après avoir travaillé noblement à une pacification, le *Roi d'Espagne* prit le parti que devoient prendre tous les Princes en pareil cas, celui de se déclarer contre la Puissance qui se refuse aux expédiens honnêtes propres à la procurer. N'ayant pu désarmer la Cour de *Londres*, celle de *Madrid* prit aussi les armes pour la combattre.

Heureusement pour l'Administration *Britannique* ces nouveaux ennemis furent séduits par un projet difficile, dont la vanité nationale les berça : une garnison *Angloise* dominant du haut des rochers de *Gibraltar* les plus fertiles contrées de l'*Espagne*, & l'entrée de la mer qui les baigne, choquoit douloureusement depuis plus d'un demi-siècle la fierté *Castillane*. Elle porta ses principales forces contre cet écueil : ce fut une diversion qui diminua en partie le danger auquel
l'*Angleterre*

l'Angleterre se trouvoit exposée par l'inconcevable imprudence de ses Ministres.

A la faveur de l'attention que *l'Espagne* & la *France* étoient obligées de donner à ce siège mémorable ; grace à la fortune qui ménagea toujours à ses *Amiraux* des tems, des saisons propices, quand ils voulurent porter des secours à une garnison si brave & si précieuse, & à l'habileté de ces *Amiraux* qui ne manquèrent jamais de mettre à profit aucune des facilités que cette fortune leur offroit, le doublement des forces dans un des partis n'apporta point de changement dans leur situation : l'égalité se soutint, quoique l'équilibre parût rompu.

Cependant on manqua une occasion qui auroit pu devenir décisive : une flotte des deux nations étoit entrée avec un grand appareil dans la *Manche* : elle se trouva à la vue d'un des principaux ports de *l'Angleterre*. Il paroît certain que dans ce moment, si l'Amiral *François* avoit osé donner quelque chose au courage de ses guerriers, ou s'il n'avoit pas été enchaîné par des ordres secrets, *l'Angleterre* auroit pu recevoir dans le sein une plaie incurable, & presque mortelle.

Plymouth étoit sans défense ; il n'y avoit ni artillerie, ni munitions, ni soldats : l'indiscrétion *parlementaire* nous a révélé que sa garnison consistoit alors dans un seul soldat invalide, sans poudre, & sans boulets : les bourgeois se préparoient à fuir : la flotte *Françoise* étoit à trois

quarts de lieue : le vent, la mer la favorisoient : le Comte d'Orvilliers n'avoit qu'à se laisser dériver sur une proie qui ne pouvoit échapper : le Commandant *Espagnol*, le brave Don Louis de *Cordova*, insistoit : il vouloit se charger seul de l'évènement : s'il en avoit été cru, on alloit rendre aux *Anglois* l'équivalent de *Calais*, si long-tems resté dans leurs mains, de *Gibraltar*, qui y est encore : & qui fait jusqu'où un pareil évènement auroit pu porter l'enthousiasme d'un des peuples, & la consternation de l'autre ?

L'heureuse destinée de la *Grande - Bretagne* rendit le Comte d'Orvilliers immobile d'abord, & ensuite le fit retrograder.

Tandis qu'on manquoit cette belle occasion, un autre *Amiral François* fatiguoit les mers de ses courses, qui aboutirent à la prise de quelques îles assez peu intéressantes, & à un échec fâcheux sur le continent. Mais avant que ces portions de l'archipel des *Antilles* accrussent un peu les conquêtes des *François* dans cette partie du Nouveau-Monde; les *Anglois* avoient déjà pris leur revanche dans les *Indes Orientales*. *Pondichéry*, impuissant & dispendieux monument de l'ambition, & peut-être de la légèreté *Françoise*, n'apprit presque la déclaration de la guerre qu'en signant la capitulation qui en assuroit le domaine à ses ennemis. Cette Colonie infortunée n'avoit ni vaisseaux, ni soldats, ni remparts, ni munitions : c'étoit une faute inexcusable de la part de l'Administration *Françoise* : elle auroit été presque justifiée par le

dénuement de *Plymouth* ; mais *Pondichéry* étoit pris, & *Plymouth* ne l'étoit pas.

Malgré cette égalité apparente, la situation des *Anglois* devenoit périlleuse : la guerre même n'interrompoit point les constructions chez leurs ennemis : ces flottes nouvellement nées coûtoient beaucoup, & fesoient peu : mais elles existoient ; on ne pouvoit plus se flatter de les détruire : tout ce qu'il sembloit permis aux *Anglois* d'espérer, c'étoit de s'en défendre.

On auroit cru qu'au moins dans une conjoncture si critique leur Ministère auroit commencé à faire quelque retour sur lui-même. Il épui-soit sa nation par des expéditions ruineuses, & presque ridicules, pour l'*Amérique* : il l'exposoit à être écrasée en *Europe*, en laissant multiplier dans cette partie du monde le nombre de ses adversaires : on auroit pu s'attendre qu'il alloit commencer à ménager les autres peuples ; que ne pouvant plus les enchaîner par sa puissance, il auroit essayé de les contenir par ses égards.

Point du tout : le pavillon *Anglois* n'avoit jamais montré tant de prétentions : mais cet effort admisé dans le cours des succès comme une noble fierté, on commençoit à l'appeller un orgueil insupportable. Les intéressés se rapprochèrent peu à peu ; ils s'unirent : le projet de la *Neutralité armée*, présenté pour la première fois dans cet ouvrage (g), fut goûté dans plus

(g) Voyez Tome VI, page 64 de ces *Annales*.

d'une Cour, dont les *marines* secondaires craignoient & éprouvoient souvent les insultes d'une nation, qui, même dans sa détresse, sembloit consulter plutôt ses triomphes passés, que sa situation présente.

Cette ligue, comme presque toutes les ligues, eut cependant plus d'éclat qu'elle ne produisit d'effets : les Ministres de *St. James* auroient été excusables de la dédaigner, si le reste de leur conduite eût porté l'empreinte d'une politique réfléchie, capable de seconder par l'adresse les forces que leur nation n'avoit pas encore perdues : c'est ce qui n'arriva point.

A la vérité, au moment de la rupture avec la France, à la notification subite du Traité imprévu entre elle & les *Américains*, on s'étoit déterminé à tâcher de régagner ceux-ci : une députation choisie avoit été, en vertu d'une délibération *parlementaire*, s'humilier sur ces rives soulevées, & proposer au *Congrès* des conditions qu'il n'avoit pas même voulu entendre. Cette négociation étoit prématurée : on auroit dû en prévoir le succès. Y répondre auroit été de la part du *Congrès* une lâcheté imprudente, comme la hasarder, étoit de celle du Ministère *Anglois* au moins une légèreté indiscrète. Le voyage des Commissaires ne produisit qu'une proclamation inutile, & presque ridicule par une énumération de graces dont personne ne vouloit, & de menaces que personne ne craignoit.

Les négociations de la *France* étoient plus efficaces & plus heureuses; elle remuoit tous les Cabinets : elle souffloit par-tout la crainte ou la jalousie contre ses ennemis : elle sollicitoit ouvertement la *Hollande*, ancienne & seule alliée qui restât à l'*Angleterre*, qui lui étoit unie, enchaînée même par des intérêts & des traités : elle balançoit. Un parti nombreux y déclamoit, y agissoit en faveur de la *Grande-Bretagne*. Des insultes atroces, un oubli absolu des droits non-seulement de l'humanité, mais de la bienfaisance, rendirent ses efforts inutiles. Le flegme des *Bataves* avoit résisté aux pirateries exercées sur leurs vaisseaux : il avoit souffert avec patience les torts faits à leur commerce : les esprits s'enflammèrent quand on parut mépriser les personnes. Les *Provinces-Unies* se joignirent à la *France* & à l'*Espagne*.

Ainsi de toutes les Puissances qui fesoient alors quelque usage de la navigation; de tous les pavillons qui se déployoient sur ce second théâtre de l'industrie, des passions, des calamités humaines, les trois plus redoutables étoient conjurés pour la destruction des *Anglois*, & tous les autres menaçoient de se joindre pour y concourir. Sur mer ils ne trouvoient que des ennemis; sur terre il n'avoient pas un allié. On auroit pu alors leur appliquer ce mot de l'Ecriture, *Et manus ejus contra omnes*.

Telle est cependant la force de cette généreuse Nation, qu'ainsi attaquée, & ainsi conduite, elle résistoit, elle attaquoit de toutes parts.

Dans les *Indes Orientales* elle conservoit la supériorité : elle ne subjuguoit pas l'*Amérique* ; mais elle n'en étoit pas chassée ; ses derniers efforts y étoient encore signalés par des victoires sur les naturels du pays, soutenus de leurs défenseurs.

En *Europe* l'approche de chaque hiver assuroit à ses flottes un nouveau triomphe à l'entrée de la *Méditerranée* : elle laissoit l'*Espagne* se consumer pendant l'été pour exclure de *Gibraltar* les secours & les rafraîchissemens : elle la laissoit se repaître de l'espoir de dompter par la famine ce rocher invincible par la force : les secours, les rafraîchissemens se préparoient à loisir : ils partoient ; ils arrivoient ; ils entroient : c'étoient des promenades ; & souvent, par des hasards aussi singuliers qu'heureux, ces expéditions alimentaires produisoient des prises dont la valeur surpassoit la dépense de la course.

Le Lord *Rodney* sur-tout s'étoit fait un nom éclatant dans ce genre de succès. Il avoit tout à la fois, dans un de ses voyages, ravitaillé la place, enlevé un grand convoi aux ennemis, & gagné une grande bataille : il étoit parti pour l'*Amérique* laissant l'*Europe* remplie du bruit de son triomphe, qui en pronostiquoit de plus grands dans le Nouveau-Monde. Jamais la fortune n'avoit aussi constamment servi l'audace & l'habileté.

Enfin dans une guerre où il falloit faire couler plus d'argent encore que de sang, & où les taxes se multiplioient avec une espèce de prodi-

galité aussi inconcevable que tout le reste, non-seulement dans le pays qui sembloit le moins en état d'y suffire, on ne voyoit point de consternation, mais on n'entrevoyoit pas même de symptôme d'épuisement. La *France* avec des domaines bien plus étendus & plus fertiles, avec une population trois fois plus nombreuse, subvenoit à peine à ses dépenses par des expédiens de toutes les espèces, & presque aussi bizarres que leur effet étoit ruineux. L'*Espagne*, maîtresse du *Pérou*, du *Mexique*, de presque toutes les sources qui fournissent aujourd'hui de l'argent, ne savoit où en puiser. Les *Anglois* payoient avec exactitude, sans retards, sans embarras, les arrérages de leurs anciens emprunts ; ils en accumuloient sans cesse de nouveaux : ce prodige d'un crédit toujours employé, & toujours fécond, n'étoit pas la moindre merveille qui devoit rendre ce peuple l'objet de l'admiration, comme de la jalousie des autres.

Le Ministre dont la régie offroit cet étonnant mélange de grandeur & d'inattention, étoit toujours ce même Lord *North*, regardé, peut-être injustement, comme le véritable auteur de la défection des *Américains*, & des funestes mesures prises pour les réduire : la résignation avec laquelle on contribuoit aux dépenses inséparables des plans, ou formés, ou adoptés par lui, il la payoit chèrement par sa patience à endurer les outrages dont on l'accabloit dans l'Assemblée Nationale (b). On lui reprochoit

(b) Au sujet de ces outrages, voyez une scène aussi intéressante qu'étrange, dans le Tome VI, page 90 de ces *Annales*.

ouvertement de manquer de tous les talens : mais il possédoit le plus utile, le plus nécessaire de tous à un Ministre *Anglois*, celui de dominer un *Parlement*.

Le véritable Roi en *Angleterre* est celui qui a l'art de déterminer un *Parlement* en sa faveur : loix, culte, fortune, les *Anglois* subordonnent tout aux décisions de ce Corps : il n'y a point d'*Asiatique* qui obéisse avec un respect plus aveugle aux *Firmans*, aux *Fetfas* de ses maîtres, qu'un *Breton* n'en marque pour un acte *parlementaire*.

Par une suite de ce respect qui a, comme toutes les choses humaines, ses inconvéniens & ses avantages, un Ministre avec la *majorité*, c'est-à-dire la pluralité des voix dans le Sénat *Britannique*, est non-seulement sûr de conserver son emploi, mais il peut même en abuser impunément : mais aussi à l'instant même où il la perd, ou paroît près de la perdre, l'usage & la prudence lui conseillent la retraite.

Après douze ans d'une administration orageuse, remarquable dans tous les sens, le Lord *North* se trouva dans cette crise embarrassante. Les clameurs de la faction opposée, le développement de ses fautes réelles, l'exagération de celles qu'on n'auroit dû attribuer qu'à la fortune, le dégoût que la nation commençoit à manifester pour un Ministère infortuné, dont quelques évènements glorieux ne réparoient pas les désastres, & suivant ses ennemis, l'incapacité, détachent insensiblement de lui ses amis, ses

créatures : le parti contraire acquéroit tous les jours de nouvelles voix : le Ministre prévint le moment d'une défaite ; il donna sa démission (i), sans avoir jamais perdu un instant l'avantage de la pluralité, au moins dans le *Parlement* : c'en étoit assez pour le mettre à couvert de toutes recherches.

§ IV.

Nouveau Ministère. Le Marquis de Rockingham d'abord, & ensuite le Lord Shelburne prennent en Chef la conduite des affaires. Scission dans le parti : retraite d'un de ses principaux Membres,

AILLEURS, comme je l'ai observé ci-devant, un pareil évènement n'est regardé que comme une tracasserie de Cour ; ici c'étoit une véritable révolution. Tous les amis du Ministre destitué furent destitués aussi, ou s'éloignèrent d'eux-mêmes : leurs dépouilles passèrent à leurs rivaux, qui ne prétendoient pas avoir travaillé infructueusement pour leurs propres intérêts : les principaux Membres de cette Administration furent le Marquis de *Rockingham*, qui en fut reconnu le Chef, sous le titre de Premier *Lord de la Trésorerie* ; & le Lord *Shelburne* d'un côté,

(i) Mars 1782,

M. Fox de l'autre, sous celui de *Secrétaires d'Etat* : ces deux derniers, amis du Marquis de *Rockingham*, & réunis sous ses enseignes, avoient cependant chacun leurs vues, leurs intérêts, leur parti détaché.

Les annales de l'*Angleterre* même, si fertiles en Ministères glorieux, en offrent peu qui aient eu un début aussi éblouissant que celui-ci. Depuis le commencement de la guerre, hors les secours portés à *Gibraltar*, les expéditions maritimes avoient été des parades bruyantes, plutôt que des opérations militaires : elles se réduisoient presque, de part & d'autre, à une vaine ostentation de forces : on se battoit : on se séparoit : on rentroit dans les ports après avoir consumé beaucoup de poudre, & perdu cependant peu de monde : c'étoient les maladies, & non les batailles qui étoient meurtrières. Mais un grand projet adopté par les deux Cours alliées amena une rencontre sérieuse.

La *Jamaïque* est une des plus importantes possessions des *Anglois* aux *Antilles* : si on l'avoit attaquée dès le commencement de la rupture, on l'auroit probablement emportée sans risque & sans perte : elle n'étoit pas mieux munie que le reste des domaines des quatre Puissances belligérantes ; car cette étrange négligence pouvoit leur être également reprochée à toutes. Nous avons vu que pour se rendre maître de *Plymouth*, il n'auroit fallu qu'oser y entrer : le *Cap de Bonne-Espérance* se trouva aussi dénué : les quatre parties du monde offroient des preuves égale-

ment frappantes de l'inattention des Ministres sous la conduite desquels on s'étoit préparé pendant plusieurs années à les ensanglanter.

La *Grande-Bretagne* avoit réparé la sienne à la hâte : la *Jamäique* vers le tems dont il s'agit pouvoit se défendre : mais en exposant plus de monde, en multipliant les efforts & les moyens, on pouvoit se promettre de l'emporter. Les deux Cours s'y résolurent. Une puissante flotte *Françoise*, aux ordres du Comte de *Grasse*, se mit en chemin pour aller joindre une autre flotte *Espagnole* non moins puissante, qui l'attendoit vers le lieu de l'attaque. Une fois réunies, il étoit probable que l'île succomberoit. La domination *Angloise* dans ces parages alloit recevoir un coup funeste, peut-être mortel.

Heureusement ils y avoient aussi une flotte commandée par ce même Lord *Rodney*, choisi par la fortune pour cueillir presque toutes les palmes de cette guerre ; il s'avanca pour rompre une jonction redoutable, qui exposoit sa patrie à des suites difficiles à prévoir. Un premier engagement du 9 Avril fut favorable au Général *François*. Il pouvoit alors continuer sa route avec gloire : l'ennemi dans l'intervalle avoit reçu un renfort de quinze vaisseaux : il avoit acquis la supériorité du nombre : son intérêt étoit de renouveler le combat, comme celui de son adversaire de l'éviter : cette manœuvre prudente qui a sauvé plus d'Empires que les batailles, est rarement mise en usage par les *François*. Un de leurs vaisseaux marchoit mal ; il

se trouve en danger : l'Amiral se précipite pour le secourir : ses ordres sont mal donnés, ou mal entendus : la ligne est coupée : il est lui-même entouré, pris, & son escadre dispersée (k).

Quelle est la vraie cause de la perte de cette bataille ? On l'ignore. Un conseil de guerre, assemblé depuis plusieurs mois, la cherche ; & peut-être après sa décision, s'il ose en donner une, l'ignorera-t-on encore : mais on ne peut guère douter que l'insubordination n'y ait eu beaucoup de part. Ce malheureux défaut, joint dans tous les tems à la valeur *Françoise*, a produit dans tous les tems les revers qui l'ont humiliée, sans la deshonorer. *Crécy, Poitiers, Azincourt*, en sont de tristes monumens : à *Hochstet*, à *Ramilies*, à *Turin*, on vit, par la même raison, des soldats braves & vaincus. A des époques encore plus voisines de nous, les ennemis de cette nation ont dû leurs succès à ce funeste penchant pour l'indiscipline, à ce goût indomptable autant que déplacé pour l'indépendance, qui se joint en elle à la plus incompréhensible soumission en d'autres genres. Il en a infecté la *Marine* depuis qu'elle est devenue la grande ressource des Etats, comme il en corrompoit les *légions*, quand c'étoient des campagnes solides qu'on leur ordonnoit d'arroser de sang.

Quoi qu'il en soit, la prise de six vaisseaux égaux à ceux qui les attaquoient, celle de l'Amiral, supérieur à tous, signalèrent cette

(k) 12 Avril 1782.

mémorable journée. Mais son utilité ne fut pas proportionnée à son éclat.

Le Général vainqueur étoit accusé de ne pas conserver après ses exploits, & dans la jouissance des fruits de la victoire, autant de désintéressement, d'humanité, qu'il déployoit de courage & de capacité dans les batailles. Les cris de l'*Europe* entière, indignée des brigandages commis sous ses ordres, à la prise d'une île *Hollandoise*, avoient arraché son rappel au précédent Ministère : la signature de sa révocation en avoit été un des derniers actes : elle étoit en route tandis qu'il reparoit son honneur par de si grans services.

Il l'avoit reçue sur le champ même de sa victoire : il avoit obéi ; il étoit revenu en *Europe* rapportant assez de lauriers pour couvrir les rapines qu'on lui imputoit : mais sa flotte remise dans les mains d'un vieillard presque oublié dans le service, & qui ne pouvoit guère donner d'autre preuve de sa capacité, que son ancienneté, avoit paru prendre toute la glace de son nouveau Commandant.

Les Ministres qui ne l'avoient pas choisi, mais qui sentirent combien il s'écouleroit de tems avant qu'ils pussent le remplacer, crurent le moment favorable, pour rechercher la paix sans honte. De la même main qui fumoit encore d'une foudre heureuse, ils présentèrent l'olive : la résolution fut prise entre eux de demander la paix, & de l'obtenir, à quelque prix que ce fût, au moins de l'*Amérique* ; mais ils ne furent pas d'accord sur les moyens d'y réussir.

M. *Fox*, dont le district embrassoit les négociations étrangères, ne crut pas devoir séparer ces deux objets : il crut devoir traiter tout à la fois, & avec ces rebelles absous par la fortune, & avec leurs patrons. Ce plan n'avoit rien que de naturel : il étoit conforme au caractère ouvert & généreux de son auteur. Un Député secret vint de sa part sonder à *Paris* les dispositions du Représentant des premiers, & à *Versailles* celles du Gouvernement *François*.

Le Lord *Shelburne*, par une politique plus fine peut-être, plus prévoyante, quoique plus détournée, crut que des deux accords on pouvoit faire l'objet de deux négociations séparées. Un autre Emissaire vint de sa part faire des propositions particulières au Ministre de cette Puissance naissante, qui dut certainement être surpris, & encore plus flatté d'un hommage si peu attendu.

En tout pays un Ministre est toujours Ministre : M. *Fox* montra de la jalousie, du ressentiment : il se plaignit avec amertume d'une indiscretion qui compromettoit les droits de sa place, & lui sembloit compromettre l'honneur de sa nation. Ce grief cependant n'auroit peut-être pas suffi pour désunir des hommes que tant d'autres intérêts & même la parenté rapprochoient ; mais un autre démêlé plus sérieux, plus personnel, s'y joignit, & rendit l'aigreur incurable.

Le Marquis de *Rockingham*, leur chef, leur ami, leur lien, avoit peu joui de son élévation :

il étoit mort environ deux mois après sa promotion : il falloit lui donner un successeur : & ce choix ne pouvoit en aucun sens être regardé comme indifférent. Ailleurs le Directeur de la Finance n'est que le subordonné en quelque sorte, le Commis des autres départemens. C'est à lui de veiller à ce que la source où ils puissent soit remplie : mais ils ne lui permettent guère d'aspirer à en diriger l'écoulement. Ici, où l'on est plus conséquent, où l'on place naïvement l'or au premier rang dans l'ordre des choses qui donnent du pouvoir, l'Administrateur des espèces l'est en chef de tout le reste. Le Premier *Lord de la Trésorerie* est réputé le Premier Ministre, & l'est en effet : cet emploi est donc aussi important que flatteur.

M. *Fox* n'y prétendoit pas ; mais, suivant lui, il devoit être rempli par un ami commun, qui n'inspirât d'ombrages ni à l'un, ni à l'autre des deux rivaux, que la mort du Marquis de *Rockingham* laissoit sans supérieur : il proposoit le Duc de *Portland*, universellement estimé par sa douceur, par sa probité, & qui joignoit à ces qualités, l'avantage utile, même ici, de la naissance.

Lord *Shelburne* avoit évité de s'engager : il s'étoit procuré dans la vacance de longues & fréquentes conférences avec le Monarque : d'abord il avoit dit que Sa Majesté vouloit décider avec lui seul du choix d'un *Premier Trésorier* : bientôt il déclara que c'étoit sur lui que ce choix étoit tombé. Ce trait rappelloit presque celui

de ce *Pape*, qui ayant été autorisé par un compromis des *Cardinaux* à nommer seul le Souverain Pontife, se nomma lui-même, & prononça, *ego sum Papa*.

M. *Fox* & ses amis se crurent joués : il abjura non-seulement la société du nouveau *Lord Trésorier*, mais même le Ministère qui l'auroit en quelque sorte forcé de le reconnoître pour supérieur. La duplicité de la négociation étrangère fut son prétexte, & celle de la négociation domestique fut son vrai motif.

Dans le vuide qu'opéra cette retraite, Lord *Shelburne* se donna pour Adjoint un homme dont le nom seul étoit déjà aux yeux du Public un préjugé favorable, & dont la jeunesse brillante par des talens prématurés sembloit promettre à la nation le digne héritier d'un des plus grans Hommes d'Etat dont elle se croie en droit de s'enorgueillir : c'étoit le jeune M. *Guillaume Pitt*, fils de ce célèbre Comte de *Chatbam*, regardé, non sans raison, comme la source de toute la gloire acquise à l'époque du Traité de *Paris*; révérend de toute l'*Angleterre* comme le *Démofibènes* de son pays ; comme un Ministre égal à l'Orateur *Grec* dans la carrière de l'éloquence, & bien supérieur dans celle de la politique.



§. V.

Préliminaires de la Paix entre la France & l'Espagne. Retraite du Lord Shelburne.

CETTE nouvelle variation dans le Ministère n'en apporta point dans les préparatifs d'une conciliation : seulement le plan du Lord *Shelburne*, resté le maître, prévalut : l'accord de l'*Amérique* fut signé le premier, & seul : il n'avoit pas été difficile. On accorderoit à ces mineurs émancipés par la fortune tout ce qu'ils exigeoient.

L'*Europe* étoit surprise de voir la cause de la guerre cessée, & la guerre durant encore. On ne pénétrait pas les vues du Ministère de *France*, soit qu'il eût favorisé cet accord qui sembloit déroger à ses droits, & même à la bienséance, soit qu'il l'eût ignoré : mais on admiroit la dextérité du Ministre *Anglois* qui, en ôtant ainsi aux plus dangereux ennemis de sa nation le prétexte de continuer la guerre, lui ménageoit un moyen de la continuer contre eux avec toutes ses forces, s'ils persistoient à refuser la paix.

Mais c'est ce qui ne pouvoit guère arriver : les revers & les avantages avoient été tellement partagés que de tous côtés on soupiroit après la fin d'une contestation plus ruineuse encore que sanglante. L'égalité des pertes & des succès ne

permettoit plus d'espérer qu'elle se terminât par l'accablement total de l'un des combattans.

L'*Angleterre* seule avoit en sa faveur les actions générales fortunées & glorieuses ; mais son commerce périssoit : l'accroissement des taxes devenoit effrayant : il lui en coûtoit par an souvent au-delà de *trois cens millions de livres Tournois*, & ses revenus ordinaires en fournissoient à peine le tiers : elle avoit perdu plusieurs îles aux *Antilles* : celle de *Minorque*, le célèbre *Port-Mahon* venoit de lui être arraché, avec une facilité que couvroit à peine l'invincible valeur des héros de *Gibraltar* : enfin elle avoit encore des vaisseaux, mais elle manquoit de bras pour les vivifier & les diriger : les expédiens les plus violens, en épuisant sa marine *marchande*, suffisoient à peine pour animer sa marine *militaire*.

La *France* avoit réussi dans le principal objet de sa politique ; elle avoit mutilé sa rivale, mais non sans recevoir elle-même des coups douloureux : ses possessions en *Amérique* étoient presque intactes ; mais dans le continent des *Indes Orientales* elles étoient détruites : elle s'étoit redonné une marine *militaire* ; mais ce terrible appareil avoit produit peu d'effet dans les mains de ses Amiraux.

Des Commandans particuliers s'étoient couverts de gloire : le Marquis de *Bouillé* aux *Antilles* avoit mérité une double couronne, celle de la valeur, & du désintéressement : les îles désolées par les *Anglois* avoient trouvé en lui un

restaurateur bienfaisant : celles qu'il leur avoit prises le bénissoient comme un vainqueur équitable. Aucune rapine, aucune larme n'avoit fouillé ses trophées.

Le Bailli de *Suffren*, à l'extrémité de l'autre hémisphère, avoit aussi fait de grandes choses, avec très-peu de ressources : il avoit sauvé le Cap de *Bonne-Espérance*. Envoyé pour défendre des possessions qui sembloient avoir été oubliées par le Ministre sous lequel la guerre avoit éclaté, & que son successeur n'avoit pas encore eu le temps de pourvoir ; dénué de tout, il avoit tout trouvé dans son génie & dans son courage : il s'étoit maintenu contre les *Anglois*, supérieurs à son arrivée : il le devenoit insensiblement, malgré ce funeste défaut déjà remarqué ci-dessus d'une insubordination dans ses propres troupes, qui lui avoit d'abord causé plus d'embarras que les ennemis ne lui donnoient de crainte. Une ame pure, toutes les vertus civiles, un sang froid, un désintéressement, une affabilité, une modestie, qui ne sont pas toujours les accessoires du courage, rehaussaient encore l'éclat de sa valeur & de sa capacité.

Mais ces palmes éloignées n'empêchoient de sentir en *France*, ni l'épuisement des espèces, ni la difficulté de munir les arsenaux, ni la disette des matelots : la mer consumoit ces hommes précieux que les batailles ne dévoreroient pas : un grand nombre gémissaient dans les prisons des *Anglois*, qui regrettoient de même les leurs, captifs sur le Continent.

Quant à l'*Espagne*, avec toutes les détresses inséparables, sur-tout aujourd'hui, d'une guerre continuée pendant plusieurs campagnes, détresses qu'elle partageoit avec les deux Puissances que je viens de nommer, elle avoit à pleurer la perte de ses plus chères espérances : la conquête de *Minorque* l'avoit enorgueillie ; mais l'idée flatteuse d'y joindre bientôt celle de *Gibraltar* s'étoit évanouie avec la fumée des *batteries flottantes*.

Cet appareil, le plus terrible & le plus dispendieux que l'industrie humaine ait jamais hasardé pour subjuguier le courage soutenu par une position locale favorable, avoit disparu en un instant, par une suite de contre-tems dont j'ai rendu compte ci-devant (1). La mer qui venoit de l'engloutir s'étoit abaissée presque sur le champ, pour conduire jusqu'au pied de cet écueil victorieux l'escadre chargée à l'ordinaire de fournir aux *Hercules* qui le défendoient les seules choses dont la disette auroit pu les vaincre, des vivres frais, & des munitions : il falloit renoncer sans retour à la double chimère, & de les forcer, & de les affamer. Cette triste conviction devoit disposer le Conseil de *Madrid* à un accommodement.

La seule *Hollande* avoit essuyé des pertes sans compensation : on l'avoit pillée avec outrage quand elle restoit neutre : on l'avoit pillée avec barbarie depuis qu'elle avoit cessé de l'être : ses

(1) Voyez le Tome X, page 440 de ces *Annales*.

guerriers avoient montré de la valeur ; mais réduite par sa faute à une foiblesse déplorable, elle n'avoit encore pu ni venger ses braves défenseurs accablés par le nombre, ni donner à ses Négocians une protection capable de les garantir : ces courages froids, une fois sortis de leur indolence apparente, répugnoient à l'idée d'une conciliation qui leur enleveroit l'espoir d'obtenir des dédommagemens, ou la facilité de s'en affurer ; mais cet intérêt subordonné ne devoit pas être capable d'arrêter les mouvemens des trois colosses qu'une main adroite dispofoit peu à peu à se rapprocher. En effet les négociations furent suivies soigneusement : elles consumèrent du tems, mais le succès en fut heureux. Les préliminaires de la paix entre la *France*, l'*Espagne* & l'*Angleterre*, & l'armistice en conséquence, furent signés à *Versailles* le 20 Janvier 1783.

Les dispositions en étoient conformes à la situation respective des Contractans. L'*Angleterre* ne donnoit pas la loi, & elle ne devoit pas la donner, puisqu'elle n'étoit pas entièrement victorieuse ; mais elle ne la recevoit pas non plus ; & cela étoit naturel, puisqu'elle n'étoit pas complètement abaissée.

La *France* rentroit en possession du triste *Pondichéry*, avec un terroir un peu accru : elle recouvroit la faculté d'entourer *Chandernagor* d'un fossé, pour l'écoulement des eaux, de ressusciter le fastueux & peut-être inutile bassin de *Dunkerque* : elle recouvroit encore quelques

îles, & le droit d'un établissement sur le fameux banc de *Terre-Neuve*. Ces conditions effaçoient peut-être l'ignominie du Traité de *Paris* ; mais elles la rappelloient.

Elle rendoit la *Grenade*. En forçant l'*Angleterre* à sceller l'affranchissement d'une partie de ses sujets en *Amérique*, elle ne regagnoit pas ceux des siens que cette Couronne lui avoit enlevés en 1763. Celle-ci en perdant ses anciennes propriétés gardoit donc encore une grande partie de ses anciennes conquêtes.

On laissoit à l'*Espagne* le *Port-Mabon* : on lui rendoit la *Floride*, cédée par elle vingt ans auparavant. Cet objet par le genre de son administration en *Amérique* lui étoit peu utile : par le changement survenu dans les possessions de la *Grande-Bretagne* dans ces contrées, il lui étoit très-indifférent : elle ne pouvoit acheter son repos par une cession moins fâcheuse,

Mais elle se perpétuoit dans la brillante propriété de *Gibraltar*, dans celle d'un immense domaine au *Bengale*, dans celle du banc de *Terre-Neuve*, dans celle du droit de couper le bois de campêche ; obscur & important objet de son commerce : enfin ce qu'elle abandonnoit de plus important, ses ennemis ne le gagnoient pas ; & si l'ensemble de ses sacrifices ne lui permettoit plus de se considérer comme la seule véritable Puissance maritime, il est très-vrai cependant qu'ils ne la réduisoient pas encore à n'être que la seconde.

Un Traité où tous les intérêts sembloient si adroitement, si heureusement conciliés, n'auroit dû trouver que des approbateurs. En *France*, en *Espagne*, en effet, il produisit une sensation de joie universelle : en *Angleterre* il essuya des censures amères, & même effrayantes : le parti auquel le Premier Lord de la Trésorerie, avoit ravi le bonheur de le conclurre, éclata avec fureur : les négociations avoient été secrètes ; & dans l'intervalle, on avoit souvent menacé le Ministre : quand l'accord fut scellé & connu, on l'attaqua sans ménagement.

Il semble qu'il auroit pu facilement se défendre, au moins dans l'Assemblée Nationale, où ses raisons auroient trouvé des auditeurs & des partisans : mais des intrigues de Cour se joignant aux orages parlementaires ; ayant une fois eu le dessous dans la *Chambre des Communes*, il prit, suivant l'usage, le parti de la retraite ; il donna sa démission, avant même d'avoir pu mettre la dernière main au Traité définitif.

Il laissa son ouvrage imparfait ; mais il emporta, du moins aux yeux des hommes honnêtes & impartiaux, l'honneur de l'avoir commencé ; il conserva celui d'avoir rendu à sa nation le plus grand des services, en fermant la plaie par laquelle s'écouloient son sang & ses richesses. La glorieuse paix de 1763 étoit peut-être encore moins réellement avantageuse par la prodigieuse différence des situations respectives : alors l'*Angleterre* n'avoit pas voulu tout détruire. Ici il

s'agissoit de prévenir sa destruction ; & qu'avoit-il manqué à ses ennemis pour l'opérer ? Un Lord *Rodney*, ou plutôt de savoir mettre à leurs places ceux qu'ils avoient.

Le seul article sur lequel l'apologie du Traité ait paru embarrassante, est d'avoir abandonné la partie des anciens habitans de *l'Amérique* qui n'avoient point suivi pendant la guerre le torrent de la défection, & s'étoient maintenus dans la fidélité envers la *Grande-Bretagne*. Ce Traité les sacrifioit à la haine de leurs implacables Compatriotes : on pouvoit prévoir que leur ruine absolue, n'éprouvant point d'obstacles, seroit consommée ; & en effet elle l'a été avec une fureur froide, un acharnement réfléchi & légal, qu'on ne connoît que dans les Républiques (*m*). La nécessité qui justifie, ou du moins excuse tout, fut la ressource du Ministre *Anglois*.

(*m*) Voyez Tome X, page 342



§ VI.

Espèce d'anarchie ministérielle : Lord North & M. Fox rentrent en place.

IL falloit remplir cette place redevenue vacante, & si enviée. Du choix devoit résulter ou la confirmation des créatures du Ministre disgracié, ou une subversion absolue dans tous les départemens ; ce qui est inévitable ici, comme je l'ai observé autrefois : & alors on vit un spectacle que l'*Angleterre* seule peut offrir.

Le préjugé subsistant toujours qu'un Chef Ministre ne pouvoit rester dans son emploi, qu'autant qu'il avoit au *Parlement* la pluralité des suffrages, le choix ne pouvoit tomber que sur un homme qui par lui-même, ou par ses liaisons seroit assuré de cet avantage. Il dependoit bien du Roi d'en donner l'investiture ; mais les provisions qui conféroient le titre n'emportant pas, d'après cette maxime, regardée comme inviolable, l'assentiment parlementaire, & par conséquent la faculté de remplir ses fonctions, le Monarque se voyoit obligé de consulter pour élire ses organes, pour créer les canaux par lesquels devoient se transmettre ses volontés, non pas sa propre inclination, mais celle de l'Assemblée auprès de laquelle ils devoient lui servir d'interprètes.

Cette dépendance déjà fâcheuse pour un Roi, étoit encore aggravée par l'espèce de Candidats

qui lui demandoient si impérieusement l'honneur d'être les exécuteurs immédiats de ses ordres. Le plus accrédité étoit ce même M. *Fox*, distingué dans les joutes parlementaires par une impétuosité énergique & profonde, par son acharnement contre les deux précédens Ministres, sur-tout contre le Lord *North*.

Ses sorties contre ce dernier avoient été aussi furieuses que réitérées : plusieurs des traits dont il perçoit le Représentant avoientrejailli jusqu'au cœur du Monarque, & y avoient fait des blessures incurables : il frémissait à la seule idée de se voir réduit à prendre pour confident intime, pour conseil immédiat, un homme dont il estimait peut-être les talens, mais dont il redoutoit la franchise, & haïssait la violence.

Il auroit préféré de rappeler le Lord *North*, qui se remontroit alors à la tête d'un parti nombreux, reste de son ancienne faveur, que la reconnaissance des bienfaits passés, & l'espoir d'une libéralité renouvelée par le pouvoir, lui avoient conservé.

Lord *Shelburne*, quoiqu'écarté de la scène en apparence, n'y avoit pas perdu toute son influence : il s'y maintenoit dans l'attachement d'un troisième parti, qui, sans avoir, ou sans laisser échapper de vœu fixe, se bornoit à éluder les efforts des deux autres : il pensa un moment à remplir cette place d'un grand nom, d'un nom, comme je l'ai observé, cher à la nation, qui auroit peut-être suppléé seul dans celui qui le

portoit, à l'absence de tous les talens, & qui, par un bonheur rare, se trouvoit au contraire en accompagner la réunion. On fonda M. *Guillaume Pitt* ; il avoit à peine 24 ans : on lui proposoit à cet âge de le faire le Premier Ministre d'un des premiers Etats du monde : il fit quelque chose de plus extraordinaire que l'offre ; il refusa.

Il fallut donc continuer d'intriguer : ce n'étoit pas à la Cour, ce n'étoit pas dans le cabinet du Roi que l'on construisoit des plans pour donner un Régisseur au royaume. Chaque parti faisoit chez son chef ses dispositions ; élevoit son édifice : on croyoit quelquefois la nomination assurée ; & les choix subalternes dépendant de celui du principal acteur, quand il paroissoit désigné, on arrangeoit le reste : on publioit des listes ; le Prince les agréoit même : le lendemain tout s'évanouissoit : un caprice, une répugnance, étoient l'écueil des conventions les plus industrieusement combinées.

Cependant tout languissoit : la conclusion de la paix n'avançoit point : l'*Europe* surprise murmuroit contre une nation livrée à de si étranges vicissitudes, dans la partie des choses humaines qui sembloit par-tout ailleurs exiger le plus de régularité. On se réunissoit à plaindre le Monarque ; & celui-ci réduit au silence, attendoit avec une indignation douloureuse que ses despotiques sujets fussent d'accord entre eux sur le choix qu'ils voudroient bien lui permettre de confirmer.

On demandera peut-être pourquoi ce choix paroïssoit nécessaire. Tout ici se fésant, ou paroissant se faire d'après les loix, & n'y en ayant aucune qui astreignît un Roi d'*Angleterre* à avoir un Premier Ministre, ni même de Ministres du tout, il semble que le Prince auroit pu se passer de distribuer à personne ces titres imposans : il semble qu'il auroit pu déclarer qu'il régneroit par lui-même, & sans médiateurs entre son peuple & lui : les bureaux auroient continué d'être les rédacteurs des expéditions. Le Prince n'en auroit pas moins joui de la faculté de consulter les personnages qui lui auroient paru les plus capables de l'éclairer ; & il se feroit épargné l'humiliante nécessité de recevoir des adjoints, en paroissant se nommer des aides.

Mais, 1°. cette démarche noble auroit été contraire aux usages ; & les hommes en général, sur-tout les hommes élevés en dignité, sur-tout dans un pays comme celui-ci, se déterminent difficilement à se mettre au-dessus.

2°. Il est douteux que cette magnanimité n'eût pas amené de nouvelles tracasseries : les *Anglois* veulent bien que leur Roi soit *impeccable* ; mais en renonçant au droit de le punir, ils lui ont imposé, ou ils croient lui avoir imposé l'obligation de leur donner des garans sur qui ils puissent se venger, si dans la *pratique* il ne soutient pas la théorie de son infailibilité. Delà est née la persuasion qu'il faut que le Roi ait des Ministres, quoiqu'elle semble démentie par l'autre persuasion.

que tout Ministre dénué de la pluralité des voix dans le Sénat national doit abdiquer.

Il résulte delà que le Ministre doit nécessairement être tout à la fois l'homme du Roi & celui du Peuple ; agréable au Prince, & avoué du Parlement : il ne peut être la caution du premier qu'autant qu'il a assez de crédit auprès de lui pour en diriger les volontés : & si ce crédit il en abuse pour l'entraîner à des démarches qui déplaisent à la Compagnie, sa retraite faite à tems le soustrait aux recherches, que cette Compagnie ne peut se permettre qu'autant qu'il en auroit choqué les intentions.

Il y a bien une manière de concilier ces contrariétés apparentes : mais ce n'est pas ici le lieu de développer la politique heureuse & profonde qui les a rendues nécessaires ; il nous suffit d'établir le fait ; c'est qu'en *Angleterre* on croit qu'un Roi doit avoir des Ministres ; & jusqu'à l'époque dont il s'agit ici, on avoit cru que ces Truchemans du Trône devoient résigner à l'instant où ils paroissent ne pouvoir plus gouverner que leur Maître.

Cette incertitude suspendoit tous les esprits ; elle arrêtoit presque toutes les affaires, non-seulement de la *Grande-Bretagne*, mais même de l'*Europe*, dont le sort se trouve souvent lié à celui des factions qui divisent cette île célèbre. On tramoit cependant sous main un rapprochement qui devoit la terminer ; mais par celle de toutes les voies qu'on prévoyoit le moins.

Il étoit clair qu'aucun des trois partis n'étoit assez fort pour vaincre seul ; mais il l'étoit aussi que si deux pouvoient s'unir, ils l'emporteroient. Cette jonction dépendoit des Chefs : le Sénat de l'*Angleterre* ressembloit alors précisément à celui de cette Eglise dont elle a le nom en horreur, à ces *Conclaves* qui donnent un Père commun à la Catholicité. Une seule voix en entraîne un grand nombre ; & les factions ont des points de ralliement qui nourrissent, maintiennent la dépendance dans l'exercice apparent, le plus volontaire des droits de la liberté.

De ces Chefs, ceux dont l'union paroïssoit, devoit être ici la plus impossible, c'étoient le Lord *North* & M. *Fox*. Il y a des espèces d'insultes qui se pardonnent : les hommes ordinaires ne croyoient pas que celles qui les avoient divisés fussent de ce genre : mais l'ambition & la politique ont d'autres règles, une autre délicatesse, un autre point d'honneur. On apprit tout d'un coup avec une surprise difficile à exprimer, que ces deux ennemis irréconciliables s'étoient réconciliés.

Leurs partisans publièrent que l'amour du bien public *seul*, le desir de rendre le repos à la patrie, le cours aux affaires, la consistance à la nation, leur avoit arraché ce sacrifice : leurs adversaires soutinrent que la soif du pouvoir avoit *seule* produit dans l'un ce honteux oubli de ses ressentimens, & dans l'autre cette non moins honteuse facilité à recevoir l'appui d'une main qu'il avoit vouée à l'ignominie.

Ils laissèrent parler le Public : mais après l'amalgame de leurs partis, ils ne trouvèrent plus d'obstacles : suivant l'ancien plan de M. Fox, le Duc de *Portland* devint Premier Lord de la Trésorerie ; M. Fox se réintégra dans son poste d'Administrateur des affaires étrangères : Lord *North*, après avoir occupé le poste dont Lord *Shelburne* venoit de descendre, se contenta de celui qu'il avoit laissé pour y monter : mais les gens instruits prétendent qu'il lui en coûta un bien dont rien ne peut dédommager un Courtisan, l'estime & la confiance du Prince.

Celui-ci, contraint d'agréer les services de M. Fox, porta son ressentiment contre l'associé qui avoit rendu par sa défection cette condescendance inévitable : il ne cessa pas de redouter l'un, mais il commença à haïr l'autre.

Le reste des départemens ne tarda pas à être évacué ou rempli, suivant qu'il convenoit aux Chefs qui en avoient désormais la disposition : M. Pitt quitta avec gloire un emploi qu'il avoit exercé honorablement : la réforme s'étendit jusqu'au *Chancelier*, Magistrat dont les fonctions en *Angleterre* n'ont presque que le nom de commun avec celles de la place qui semble y répondre en *France*.

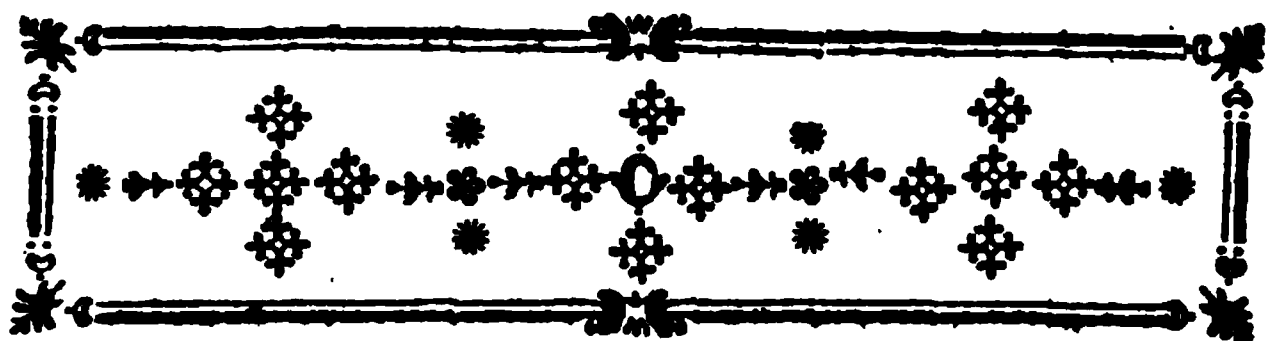
Ici les Sceaux en sont inséparables : le *Chancelier* est seul un tribunal, une cour toute entière ; on peut appeller à lui des décisions de presque toutes les autres : mais il n'a sur elles aucune autre sorte d'inspection : il a d'ailleurs une, ou plutôt

des juridictions qui lui sont personnelles ; il siège lui-même ; & tantôt ses arrêts sont définitifs, tantôt ils sont sujets à la révision. Enfin pour dernière différence, si, au lieu d'être le Chef de la Justice, le Modérateur Suprême de la Magistrature, il n'en est en quelque sorte ici qu'un Membre, il a une part beaucoup plus directe, & une influence plus étendue dans la conduite des affaires publiques.

Cette Administration confuse, mais d'ailleurs aussi lucrative qu'honorable & accablante, exige une ame élevée, un cœur incorruptible, un esprit ferme & instruit : elle étoit occupée par le Lord *Thurlow*, à qui personne ne refusoit aucune de ces qualités, & qui y joignoit une éloquence énergique, avec ce caractère simple, ce ton uni qui honore les grandes places, quand il est joint à la supériorité du mérite, & qui procure à ceux qui les occupent le bonheur d'y goûter les douceurs de l'amitié, quand eux-mêmes sont dignes de les apprécier.

Il céda comme les autres au torrent : on ne lui donna point de successeur : on créa une Commission pour exercer son emploi. Les Ministres avoient beaucoup de partisans à satisfaire : ces divisions rendoient leur reconnaissance plus prompte & plus aisée.

La paix fut ainsi rétablie, & l'ordre ramené par la *Coalition* ; mot devenu habituel, quoiqu'assez obscur, & que la langue *Françoise* s'est approprié sans s'enrichir, puisqu'il a besoin d'un commentaire pour être entendu, & qu'avec ce secours même il est encore très-peu intelligible.



§ VII.

Administration du Lord North & de M. Fox réunis. Un projet pour la réforme de la Compagnie des Indes Orientales Angloises entraîne leur chute.

AUTANT ce Ministère avoit eu de peine à se former, à s'affoir, pour ainsi dire, autant il déploya d'énergie dès qu'il fut affermi. M. Fox portoit dans ses opérations la franchise, ou si l'on veut, l'impétuosité de son caractère, comme on lui reprochoit de la porter également dans ses plaisirs. Peu propre aux finesse de la politique, il n'en connoissoit pas les détours : ses ennemis l'accusoient de ne pas plus connoître la modération dans ses amusemens : mais si, dans la vie privée, sa conduite paroissoit légère, dans les affaires publiques sa parole ne l'étoit pas ; il n'usoit point dans les négociations de ce jargon qui ne peut guère être cher qu'à la fausseté, & ne la sert pas toujours efficacement : sa politique, & c'est peut-être la meilleure, étoit bien

moins de faire qu'on ne devinât pas ses desseins, que de prendre si bien ses mesures qu'on ne pût en empêcher l'exécution : enfin ses adversaires lui imputoient, lui imputent encore de grans écarts ; mais ils ne pouvoient lui refuser de grans talens.

Le Ministère précédent en offroit aussi d'éminens, quoique dans un autre genre : c'est, comme je l'ai observé ci-devant(a), un avantage particulier à l'*Angleterre*, que ses grandes places ne soient presque jamais occupées que par des hommes capables de les remplir : ailleurs où les promotions sont uniquement le fruit des tracasseries secrètes des Cours, des intrigues obscures qui les agitent & les divisent ; où la nation ne connoît souvent les agens de ses maîtres, que comme ses maîtres eux-mêmes, par leur signature, & la notification de leurs volontés, la bassesse inepte s'élève sans peine aux emplois les plus importants ; elle s'y maintient impunément par les mêmes moyens, en bravant la censure publique : elle n'a qu'un petit nombre d'hommes à ménager, & un seul à tromper.

Ici où la nomination aux emplois est toujours précédée d'un noviciat pénible, & ne met point l'élu à l'abri d'une inspection vigilante & impitoyable ; ici où l'exercice des fonctions ministérielles n'est, pour ainsi dire, qu'un combat sans fin, sous les yeux de la nation entière, dans lequel les fautes sont saisies, & les négligences

(a) Voyez Tome X, page 436.

même rigoureusement relevées ; ici où la faveur du Prince est rarement un titre pour l'estime publique, & assure toujours la haine d'un parti nombreux que rien ne peut réduire au silence, il est impossible que les emplois essentiels tombent jamais à des mains dénuées de force & de mérite. Les *Anglois*, comme les autres peuples, ont quelquefois à gémir des erreurs, des passions de leurs Ministres ; mais jamais ils n'ont, comme les autres, à rougir de leur incapacité.

Le premier soin de M. *Fox* & de ses collègues fut de trouver de l'*argent* ; soin devenu aujourd'hui presque l'essentiel de toutes les administrations. J'ai parlé ailleurs des moyens qu'ils employèrent^(b) : si leurs expédiens ne furent pas bien honorables, ce qui après tout importe peu en pareille matière, ils furent efficaces : ils avoient besoin de 300 millions Tournois : cet emprunt énorme, ouvert après tant d'autres, non moins énormes, fut rempli avec autant de facilité que les précédens : c'étoit le fruit de la confiance, qui est elle-même celui de la fidélité à tenir les engagements antérieurs ; fidélité dont l'*Angleterre* seule, entre toutes les Monarchies du monde, offre à cet égard un exemple aussi étonnant qu'admirable.

On s'occupoit aussi de la paix, du Traité définitif. On avoit aigrement blâmé le Minis-

(b) Voyez Tome X, page 392.

tère éconduit d'en avoir arrêté les préliminaires : il fallut bien suivre sa marche, & même son plan : les choses étoient trop avancées pour le changer entièrement : les réformes que ce plan effuya furent peu importantes ; & quoique proposées par le Ministère *Anglois*, elles ne souffrirent point de difficultés. Il avoit changé de ton : les deux autres Puissances feignirent de ne pas s'en appercevoir, & tout s'applanit.

Mais une autre affaire importante commençoit à fixer les regards de l'*Europe* : la guerre n'avoit presque eu les années précédentes que l'*Océan* pour théâtre ; elle menaçoit d'enflammer une des dépendances de la *Méditerranée*, & de défoler les rivages de l'*Asie*, baignés par cette mer, qu'elle avoit respectés jusques-là. La Cour de *Russie*, insatiable de gloire, toujours attentive sur les moyens de s'agrandir, sembloit disposée à rouvrir cette scène sanglante qui venoit à peine de se fermer.

Enrichie, comme on l'a vu dans le tems, d'une portion considérable de la *Pologne* ; immiscée dans les affaires de ce monstre politique ; de cette anarchie moitié *royale*, moitié *aristocratique*, sous prétexte de rétablir l'ordre au sein de la confusion, elle s'étoit déjà mesurée avec les *Turcs*, que le même dessein sembloit y appeller : ceux-ci avoient payé cher l'honneur de jouer un moment le rôle de *protecteurs* de leurs voisins : insultés au centre de leur empire, après beaucoup de pertes obscures, ils avoient signé une paix peu honorable, qui leur avoit coûté une

portion importante de leurs propres sujets : la *Crimée*, vaste & fertile pays, en avoit été détachée : les *Tartares* étoient devenus *libres*, en vertu d'un accord solennel ; du moins il leur avoit été permis de former un Etat séparé, sous un Prince de leur choix, & reconnu parfaitement *indépendant*.

Tout d'un coup on apprit que le Roi nouvellement institué, à peine investi de la couronne & du sceptre, venoit d'abdiquer l'une & l'autre : mais au lieu de les rendre à la nation de qui il les tenoit, c'est la *Russie* qu'il en avoit fait héritière : des troupes *Moscovites* s'étoient présentées pour recueillir ce legs précieux : la *Crimée*, & ses dépendances étoient déjà rangées parmi les provinces du vaste empire des *Czars*, avant qu'on se doutât presque en *Europe* qu'elle fût menacée d'une telle révolution.

Elle pouvoit n'être pas indifférente aux Puissances maritimes, sur-tout à la *France*, & même à l'*Angleterre* : les liaisons anciennes & connues de la première avec le *Turc*, ne lui permettoient pas de le laisser ainsi humilier & affoiblir. Son négoce dans toute la *Méditerranée* lui donnoit droit de se montrer sensible & jalouse sur un incident qui alloit influencer sur celui de la *Mer Noire*.

Elle éclata d'abord : elle parut vouloir animer le *Turc* à réclamer ses droits : elle invita l'*Angleterre* à la seconder pour les appuyer ; & dans un sens la proposition n'étoit point déplacée.

Quoiqu'en général la *Méditerranée*, sur-tout depuis la perte de *Minorque*, ne soit plus aussi précieuse pour la *Grande-Bretagne*, cependant elle ne lui est pas encore devenue absolument étrangère : d'ailleurs s'unir en ce moment à la *France* pour réprimer l'extravasion des *Russes* dans cette partie de l'*Asie*, auroit pu paroître à un Ministère vindicatif un moyen facile de satisfaire un ressentiment excusable : la *Russie* avoit la première adopté le projet de la *Neutralité armée* : elle en avoit pressé l'exécution avec plus de hauteur, de vivacité, que toutes les autres Couronnes : c'étoit sur-tout à l'*Angleterre* que cette ligue auroit pu devenir funeste : plus d'un Ministre peut-être auroit saisi l'occasion de se joindre, pour l'en punir, à la *France* qui en avoit profité.

Des escadres puissantes en se montrant vers les *Dardanelles*, disposées à appuyer le *Turc*, n'auroient peut-être pas arraché seules la *Crimée* à ses ravisseurs ; mais elles auroient encouragé ses anciens maîtres à vouloir la reprendre, du moins à ne la pas abandonner. Ce nouvel accroissement d'une puissance déjà si redoutable auroit reçu des limites, ou du moins souffert des difficultés.

Soit répugnance de s'unir pour empêcher le démembrement d'un empire, à un peuple qui venoit, au préjudice de l'*Angleterre*, d'en favoriser un si nuisible pour elle ; soit estime, respect pour une héroïne dont l'élévation du caractère de M. *Fox* devoit lui faire apprécier & révéler davantage la magnanimité ; soit crainte de replonger sa na-

tion dans des embarras, dans des dépenses dont le principal fruit n'auroit pas été pour elle, sa réponse fut négative, & précise : il déclara que l'*Angleterre* n'entreroit pour rien dans cette querelle : les ordres furent donnés en conséquence à tous les Ministres *Britanniques* dans toutes les Cours.

La *France* ne voulut pas se charger seule des embarras, peut-être des dangers d'une limitation que l'éloignement & la position des lieux rendoient difficile : elle avoit tâché d'inspirer d'abord au *Turc* du courage & du ressentiment : depuis elle lui conseilla la résignation.

Il fallut bien s'y résoudre : la *libre Crimée*, fut librement cédée, en toute propriété à la Couronne qui dix ans auparavant en avoit solennellement stipulé & consacré l'indépendance : l'*Europe* vit avec surprise, dans cette même fin de siècle, un nouvel exemple d'une grande conquête opérée dans le Cabinet, & consommée sans combat.

Un autre grand projet, & d'un genre précisément opposé occupoit le Ministère *Anglois*. Il ne pouvoit pas se dissimuler la détresse pécuniaire de sa nation : les emprunts effrayans dont elle s'étoit chargée exigeoient des arrérages effrayans aussi : pour les payer, il falloit des taxes dans la même proportion : & tous les objets taxables en paroissoient tellement surchargés, qu'une des grandes fatigues des Ministres à l'avenir sera d'en chercher quelqu'un qui ait échappé à ce fardeau ; comme une des grandes preuves de leur sagacité sera de parvenir à en découvrir.

Depuis long-tems on leur indiquoit la presqu'île de l'*Inde* comme un nouveau *Péron*, où ils trouveroient sans peine des trésors ; & les immenses richesses que des particuliers en tiroient tous les jours, autorisoient à croire que le Public pourroit à son tour y puiser avec fruit.

Dans ces contrées malheureuses par la prodigalité même avec laquelle la nature les a favorisées, comme je l'ai dit ailleurs (c), l'art, la fortune, la violence, la perfidie, l'habileté des Chefs, les fautes des *François*, ont assuré à l'*Angleterre* un domaine prodigieux, & comparable peut-être par son produit aux possessions brillantes & accablantes des *Espagnols* dans l'hémisphère opposé. Mais il est dans les mains d'une Compagnie qui, au moyen d'une redevance passagère à chaque renouvellement de son titre, en jouit, ou plutôt en abuse arbitrairement.

Depuis long-tems un cri violent s'élevoit contre ses déprédations & ses excès : si ses armes, (car elle avoit le droit de la guerre & de la paix) ; si ses armes avoient été heureuses, son administration étoit encore plus tyrannique ; j'en ai rapporté quelques exemples qui réellement font frémir.

Dans tous les tems on a remarqué qu'il n'y avoit point de Gouvernement plus dur que celui des Républiques, & par conséquent des Compa-

(c) Voyez ci-devant, Tome X, page 394 & suiv.

gnies ; ce qui est assez naturel : la lenteur nécessaire des délibérations refroidit toujours les esprits, quand un intérêt direct, personnel & pressant ne les échauffe pas : ainsi les plaintes contre les subordonnés doivent y être moins vivement accueillies : pour s'y assurer l'impunité, il ne faut que s'assurer d'un petit nombre de suffrages qui subjuguent tous les autres.

Ici les choses se décidant à la pluralité des voix des Actionnaires, & leur intérêt étant de toucher de gros *dividendes*, tout Gouverneur, tout Employé qui contribuoit à leur procurer cet avantage étoit sûr de se voir absoudre, & encouragé même, comme un bon serviteur : les exemples de cette honteuse connivence se multiplioient, & la partie de la nation exclue de cette souveraineté lucrative rougissoit des barbaries dont on accusoit les Propriétaires, ou plutôt les Agens.

On envioit peut-être plus la fortune des coupables, qu'on ne s'intéressoit au sort des victimes : mais enfin les plaintes acquéroient d'autant plus de force, que des fruits de tant d'excès aucun ne tournoit au profit du Public. Un grand nombre même de gens honnêtes, que le titre d'*Actionnaires* associoit au partage de ces fruits, avouoit que cette régie si utile pour eux exigeoit une réforme : c'étoit le cri universel.

Le Ministère prit sur lui de l'opérer : j'ai rendu compte ci-devant de son plan, & des critiques qu'il a essuyées ; mais ce plan avoit été rédigé, adopté dans le *Cabinet secret* : il avoit

eu, ou il étoit censé avoir eu l'assentiment de tous les Membres du Conseil privé, sans excepter celle du Roi, dont l'opposition seule l'auroit sans doute fait rejeter.

Proposé à la *Chambre des Communes*, il en reçut l'aveu, malgré quelques censures, mais avec une supériorité dans le nombre des suffrages qui équivaloit presque à l'unanimité (*d*) : on s'attendoit au même triomphe à la *Chambre des Pairs* : l'espoir des Ministres fut trompé ; & il fut trompé d'une manière cruelle.

Ici où en général peu de choses sont cachées, les principes ou les attachemens personnels de chacun, & les opinions ou la condescendance qui en sont la suite, n'ont rien de secret : par conséquent avant qu'une assemblée qui doit prononcer sur un objet soit formée, on en connoît ordinairement d'avance le résultat. Les Ministres comptoient sur les deux tiers des voix : quand on vint à les recueillir, à peine en eurent-ils le tiers ; & sur l'emplacement même de ce terrain, où ils s'étoient flattés d'élever un édifice durable & lucratif, ils virent avec une surprise douloureuse un précipice ouvert à leurs pieds.

Cet étrange incident étoit le fruit d'une politique dont il est bien surprenant qu'ils ne se fussent pas défiés. Il est bien probable que ce *Bill*, dont ils se promettoient de la gloire & du profit, ou du moins l'approbation qu'il avoit reçue dans le

(*d*) En Février 1784.

Cabinet, n'étoit qu'un piège. Ils paroissoient disposer de ce Cabinet ; mais on n'avoit pas oublié comment ils y étoient rentrés. Pour les en exclure, on cherchoit un prétexte pareil à celui qui avoit favorisé leur réintrusion ; & le *Bill* fatal avoit paru propre à le fournir.

Il devoit tourner au bien général de la nation ; mais il ne favorisoit qu'un petit nombre de particuliers, & il choquoit les intérêts d'une infinité d'autres : il bleffoit violemment les droits & les titres d'une Compagnie puissante, accréditée, redoutable par ses liaisons, par l'opulence de ses Membres, par leurs rapports avec le reste du peuple : on comptoit sur ses réclamations, & sur celles qu'elles pourroient entraîner.

En effet dans l'intervalle du passage du *Bill* d'une Chambre à l'autre, elles avoient été non-seulement violentes, mais furieuses, mais incendiaires : il faut en avoir été témoin pour le concevoir : c'est dans ces occasions que se déploient l'énergie & la licence *Angloise* ; licence fâcheuse, mais regardée comme utile, comme nécessaire même, & qui l'est peut-être, dans un pays où le droit, quelquefois incommode de *tout dire*, est réellement un préservatif efficace contre le droit terrible de *tout faire*.

Dans les Assemblées Nationales, on traitoit ouvertement & nommément, M. Fox de nouveau *Catilina*, de nouveau *Cromwell* : on lui attribuoit des desseins profonds contre la Couronne, dont on lui reprochoit en même-tems de travailler par son *Bill* à favoriser les usurpations : un de

ses projets étoit d'affranchir les *Indiens*, d'essayer de transplanter les avantages de la constitution *Angloise* sur ces terres dévouées en apparence, par la nature même, au despotisme ; sur ces contrées pour lesquelles ne s'est jamais levée, à ce que l'on croit, l'aurore de la liberté ; & on le peignoit comme l'ennemi de la constitution de l'*Angleterre*, comme le destructeur de toutes ses chartres. Le Corps Municipal de *Londres* arrêta une députation solennelle vers le Roi, pour supplier Sa Majesté de veiller à la conservation des chartres & des privilèges du royaume, comme si le Bill des *Indes* avoit réellement mis en péril ces titres, & ces droits précieux.

Ces atrocités remplissoient les discussions parlementaires ; & elles n'avoient pas pour échos, ou pour auteurs, des hommes obscurs, que le besoin de se faire connoître auroit pu rendre calomniateurs injustes, & l'espoir de se distinguer, détracteurs audacieux ; elles étoient avancées par des hommes de nom, qui semblant ne prétendre à rien, & ne s'animer que par la conviction de la vérité, donnoient un poids redoutable à ce que la vengeance & l'ambition hasardotent de plus violent contre le Protecteur des *Indiens*.

On employoit contre lui jusqu'à une ressource inconnue, ou sévèrement interdite hors de cette île, & propre à l'*Angleterre*, celle des estampes satyriques, qui disent aux yeux ce que les chansons & les bons mots des cercles présentent ailleurs à l'esprit : ce sont-là les vau-devilles des *Anglois*. Il y en a de grossières ; il y en a de plaisantes ; il y en a de malignes.

Une du second genre, par exemple, avoit été produite au sujet de la fameuse *Coalition*. On avoit représenté les deux ennemis réconciliés dans un même médaillon : leurs profils étoient accolés, comme on voit sur les médailles ceux des Empereurs, ou des Rois, & de leurs femmes ; & au-dessous on lisoit,

Le revers dans peu de jours.

Cela étoit gai : la finesse du trait en émouffoit la pointe : mais au moment dont je parle la plupart des pièces de ce genre décéloient de la fureur. Une des plus méchantes, comme des plus ingénieuses, représentoit M. Fox devant un miroir : la glace, au lieu de sa figure, renvoyoit celle de *Cromwell*.

On doit cette justice à lui, & à ses amis, qu'attaqués par ces armes empoisonnées, ils n'en firent point d'usage pour se défendre. Ils intriguoient sans doute pour se soutenir : ils étoient énergiques, emportés quelquefois, dans le *Parlement*, où la chaleur des discussions donne nécessairement souvent le ton de la violence aux discours ; ils ne négligeoient pas celui de l'ironie, quand l'occasion s'en offroit, & ils la fesoient naître, quand elle ne se présentoit pas : mais les mœurs & les intentions secrètes de leurs adversaires étoient ménagées ; ils portoient dans le combat le courage de la chevalerie ; ils en conservoient la loyauté dans les intervalles. L'impartialité dont je fais profession ne m'a pas permis de supprimer cette remarque.

Tant d'efforts, tant de manœuvres avoient nécessairement affecté les esprits de quelques-

uns des *Pairs* : mais une intercession plus puissante encore en avoit déterminé d'autres. Le nom de *Roi* n'a pas ici le même sens qu'ailleurs : ce n'est cependant pas un vain titre, sur-tout dans cette Chambre composée toute entière, ou de *Pairs ECCLESIASTIQUES* nommés par lui, dont on prétend que l'espoir de monter à un siège plus riche, ou plus honorable, lui assure presque toujours la soumission ; ou de *Pairs LAIQUES* qui devant à la Couronne la distinction de leur famille, & occupant presque tous auprès de la personne du Roi régnant des emplois lucratifs, ou ayant l'espoir d'en obtenir, ont plus difficilement le courage de résister à sa volonté connue. Or ici, son vœu ne fut pas ignoré ; & pour le manifester, on avoit attendu la veille du moment décisif.

Le Monarque auroit bien pu, seul & directement, faire évanouir le projet de ses Ministres ; mais outre que le rejeter après l'avoir approuvé dans son Conseil, après lui avoir laissé acquérir la sanction des *deux Chambres*, auroit paru peut-être une conséquence trop forte, il n'en auroit pas résulté contre ses auteurs la forte d'avantage que l'on en espéroit : organes du Roi, censés n'avoir point d'autres volontés que les siennes, ils n'auroient paru être que les jouets des caprices du Trône ; & on vouloit qu'ils parussent désavoués par la nation. Pour les forcer à une retraite légale il falloit pouvoir leur opposer une pluralité de suffrages : cette pluralité, on l'auroit en vain demandée à la Chambre des *Communes* :

on l'obtint, comme on voit, très-adroitement de celle des *Pairs*.

Les Ministres, quoiqu'un peu déconcertés, se défendirent : ils soutinrent, non sans fondement, que les *Pairs* n'étoient point la Nation ; que le *Peuple Anglois* résidoit essentiellement, exclusivement dans la *Chambre des Communes* ; qu'ainsi ils avoient son vœu en leur faveur : ils déclarèrent qu'ils ne quitteroient point leurs places, qu'ils n'y fussent forcés. On leur en fit bientôt une nécessité.

Le Monarque, sûr alors d'une des *Chambres*, appuyé de l'applaudissement d'une partie considérable des plus riches Négocians de *Londres*, tous intéressés à la *Compagnie des Indes*, révoqua des agens qu'il ne craignoit plus, & qu'il n'avoit jamais aimés : ils se démirent(e), & rentrèrent dans la foule de la *Chambre des Communes*, avec la certitude d'embarrasser leurs successeurs, & l'espoir consolant de leur faire bientôt essuyer le même sort.

(e) En Mars 1784.



§ VIII.

Nomination d'un nouveau Ministère. M. PITT déclaré Premier LORD DE LA TRE'SORERIE : efforts du parti opposé pour le déplacer. Dissolution du PARLEMENT.

LES cabales paroissant disposées encore à se choquer, on se croyoit menacé de retomber dans l'anarchie qui avoit précédé la promotion de ce Ministère sujet à tant de vicissitudes : mais les mesures étoient prises d'avance : on n'attendit plus le vœu du *Parlement* pour créer le Conseil intérieur destiné à le diriger, ou à le combattre : il parut immédiatement après tout formé, & à sa tête le même M. *Guillaume Pitt*, déjà célèbre, & révééré par le refus de la première place.

Soit que les circonstances fussent changées ; soit qu'en s'essayant lui-même en secret, il se fût trouvé les forces nécessaires ; soit que l'amitié lui eût assuré les secours que sa jeunesse & sa modestie pouvoient lui faire desirer ; soit enfin que la crainte des maux qu'auroit pu produire de sa part un second refus, par l'embarras de faire un autre choix, l'eût décidé, il avoit accepté : & quoiqu'on ne le vît pas sans surprise entreprendre de gouverner les affaires d'un grand

grand Etat, à l'âge où les loix l'autorisoient à peine à disposer des siennes propres : cependant son nom, ses talens, la confiance qu'inspiroient sa conduite personnelle, & ses vertus, fruit d'un heureux naturel que l'usage des affaires, & le commerce des hommes n'avoient pas encore eu le tems de corrompre, ne laissoient à cette surprise que ce qu'elle pouvoit avoir de flatteur.

Le parti qui l'avoit créé célébroit son choix : l'autre n'osoit le désapprouver ; le reste de la nation, sans partager l'enthousiasme des uns, ou le silence des autres, marquoit cependant plus de joie que de crainte : enfin l'aspect du Conseil rempli en général d'hommes sages & modérés donnoit de nouveaux motifs de sécurité (m).

(m) M. Guillaume Pitt est le dixième Ministre en Chef sous ce règne. On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici la liste chronologique de ces mutations, des changemens survenus entre les titulaires de cet emploi mobile. On compte,

1°. Le Duc de NEWCASTLE, depuis Octobre 1760, jusqu'au 29 Mai 1762.

2°. Le Comte de BUTE, depuis Mai 1762, jusqu'en Avril 1763.

3°. M. George Grenville, depuis Avril 1763 jusqu'en Juillet 1765.

4°. Le Marquis de ROCKINGHAM, pour la première fois : en Août 1766, il donna sa démission sous le prétexte que le Roi prenoit en secret d'autres conseils que les siens.

5°. Le Duc de GRAFTON, jusqu'au 28 Janvier 1770.

Annales Politiques, &c. Tome XI.

K

Le Lord *Thurlow* avoit été rappelé aux Sceaux : on s'étoit loué de la commission qui les avoit gérés dans l'intervalle : on se loua également de les revoir entre ses mains.

Le jeune Ministre ne tarda pas à entamer sa carrière, ou plutôt à ouvrir sa joute *parlementaire* : il avoit été avant son élévation au nombre des plus forts critiques du *Bill* dont la chute en étoit devenue le principe : cependant il étoit aussi du nombre de ceux qui avouoient que la *Compagnie des Indes* exigeoit une réforme : il présenta donc à son tour un *Bill* réformateur.

On peut croire qu'il s'attendoit à l'opposition qui s'éleva, & même qu'il ne se flattoit pas de la vaincre : il est difficile de se persuader que s'il avoit cru le succès possible, il n'eût pas digéré autrement le remède qu'il sembloit présenter pour une pareille maladie : mais dans la nécessité de se battre, & même déjà certain de sa

6°. Le Lord NORTH, dont la fortune & l'ascendant se soutinrent douze ans & deux mois, jusqu'en 1782.

7°. Le Marquis de ROCKINGHAM, rappelé par la victoire de son parti, & bientôt enlevé par la mort.

8°. Le Lord SHELBURNE, dont on a vu ci-dessus les actions, & la retraite.

9°. Le Duc de PORTLAND, dont la démission a accompagné la révocation de M. Fox.

10°. Enfin M. Guillaume PITT, aujourd'hui en place en Avril 1784.

défaite, il ne se crut probablement pas obligé de se fatiguer à lui donner une perfection qui ne l'auroit pas fait réussir davantage.

Il ne s'agissoit que de se présenter de bonne grace à un coup de lance inévitable : il se présenta : il reçut le coup ; il n'eut point la pluralité ; d'après l'ancien préjugé il devoit tomber : il resta debout.

Ses adversaires, un peu étonnés, multiplièrent leurs atteintes : elles furent toujours heureuses : l'athlète, enfant suivant eux, ne déclinait point le choc : on comptoit les voix ; elles étoient constamment contre lui : il envisageoit froidement sa défaite, & reparoissoit le lendemain avec toutes ses forces, & tout son courage.

Cette conduite phlegmatique & ferme commença à donner des alarmes à ceux qui avoient attendu de son âge, ou de l'impétuosité, ou de la foiblesse : on l'attaqua de toutes les manières : les délibérations de la *Chambre des Communes* dégénérent en reproches personnels, & en déclamations directes contre lui, dont le sens uniforme étoit toujours qu'il falloit céder, comme ses prédécesseurs de tous les tems, à une opposition qu'il ne pouvoit pas se flatter de vaincre.

On lui reprochoit de manquer de délicatesse ; ce qui signifioit peu de chose dans des bouches ennemies ; & ensuite de blesser le respect dû à la *Chambre des Communes* ; ce qui signifioit beaucoup, & pouvoit devenir dangereux : on lui

soutenoit qu'il n'y avoit pas d'exemple qu'aucun Ministre eût osé rester en place, après avoir une seule fois perdu la pluralité des suffrages : quelle audace donc à lui d'oser conserver la sienne, sans avoir eu en sa faveur une seule fois cette pluralité. On fesoit valoir hautement cette qualité inhérente à la *Chambre des Communes*, d'être la vraie, la seule représentation du Peuple, la fidèle interprète de son vœu.

M. *Pitt* répondoit que si ses prédécesseurs avoient quitté leur poste avec tant de précipitation, ou les circonstances les avoient décidés par des dégoûts particuliers; ou par la perte de la confiance des Rois qu'ils servoient; ou bien le sentiment de leurs fautes les avoit affoiblis; ou enfin ils avoient eu tort : que pour lui, étant nommé l'agent direct du Roi, & étant sûr de ne pas lui déplaire, il ne voyoit aucune raison qui l'obligeât à lui rendre le titre qu'il avoit accepté de cette main auguste; que son cœur ne lui reprochant rien, il croyoit, sans manquer au respect dû au *Parlement*, devoir conserver, malgré la sujettion à laquelle cette Compagnie étoit réduite par une faction impérieuse, une place qu'il ne tenoit pas d'elle; & que dans les conjonctures orageuses où se trouvoit sa Patrie, il n'auroit pas le tort envers elle d'abandonner un emploi, où il ne pouvoit mieux la servir que par sa constance à ne pas le quitter.

On crut trouver le Roi plus facile à ébranler : des délibérations solennelles & réitérées de la *Chambre* ordonnèrent que sa Majesté seroit sup-

plée au nom de ses *fidèles Communes* d'éloigner des Ministres qui n'avoient point leur confiance, & dont l'obstination à rester en place choquoit le vœu du Peuple, en même tems qu'elle apportoit un obstacle invincible au cours des affaires.

Ce vœu fut porté avec pompe aux pieds du Souverain qu'il insultoit, par l'Orateur de la *Chambre*, suivi d'une députation nombreuse. Dans les tems où le développement de l'industrie n'avoit pas encore fourni aux hommes opulens, tant de moyens pour se distinguer des autres classes, ces sortes de marches occupoient moins d'espace, & offroient aux yeux moins de solennité ; aujourd'hui que le luxe condamne les hommes en place à s'associer un carrosse, des chevaux, un cocher, à faire de ce cortège embarrassant un des emblèmes nécessaires de leur dignité, elles ne peuvent avoir lieu sans faste & sans fracas : une file de deux cens voitures suivoit lentement l'Orateur chargé d'aller faire au Chef d'un grand empire la sommation que lui notifioient ses sujets, & la rendoit plus remarquable.(n)

(n) Qu'on me permette à ce sujet une courte observation, qui n'est, je crois, pas déplacée. Une députation de la *Chambre des Communes*, avec l'Orateur à sa tête, représente sans contredit le *Parlement*, comme le *Parlement* représente la Nation ; & celle-ci étant, dans le Conseil général, associée à la souveraineté ; la solde, & même l'engagement des troupes, ou du moins le pouvoir qui les lie aux drapeaux, émanant d'elle directement, comme on le verra tout-à-l'heure, il semble que les sol-

Le Roi répondit avec autant de sang-froid que ses Ministres agissoient : il déclara, “ Qu’il
“ étoit content d’eux, qu’il ne voyoit aucune
“ raison pour les congédier ; qu’on n’articuloit
“ contre eux aucun reproche précis ; que l’im-
“ putation vague de déplaire au Peuple étoit
“ démentie par les témoignages multipliés que
“ ce Peuple ne cessoit au contraire de donner de
“ la satisfaction avec laquelle il voyoit le Trône
“ entouré d’un Conseil si digne de sa con-
“ fiance.”

dats devoient rendre à ses Représentans, quand ils sont en corps, l’hommage extérieur que la discipline militaire exige d’eux pour leurs maîtres, & même pour leurs simples officiers.

Dans Rome les *Licteurs* des *Consuls* ne portoient point les haches, qui à la campagne étoient jointes à leurs faisceaux : ces faisceaux superbes se courboient même dans les Assemblées du Peuple, & constatoient sa souveraineté par cette déférence.

Ici il semble qu’on ne s’écarteroit point des règles, & qu’il n’y auroit rien d’outré, si, à l’apparition de la Compagnie, la garde postée au Palais du Roi prenoit les armes, si elle battoit aux champs, si elle donnoit un signe sensible de son respect : cependant cela n’a pas lieu : les simples factionnaires même ne présentent pas seulement les armes ; la députation chargée du vœu des Représentans du Peuple est reçue avec aussi peu de cérémonie, avec une inattention aussi non chalante, que s’il s’agissoit du plus méprisable, du plus isolé des individus de ce même Peuple.

Et en effet tous les jours on recevoit à St. James ce que l'on appelle des *adresses*, c'est-à-dire des délibérations des différentes communautés, des différentes villes ou bourgs du Royaume : le plus grand nombre remercioit sa Majesté de la réforme des anciens Ministres, & de l'adoption des nouveaux.

Que ces *adresses* fussent l'expression d'un vœu libre, d'une persuasion réfléchie, ou d'une manœuvre adroite, comme le disoient ceux dont elle déconcertoit les mesures, au moins par leur énergie, & sur-tout par leur multitude, elles justifioient la fermeté du Souverain, & la sécurité de ses confidens : il étoit visible que le Peuple, divisé par parties, tenoit un langage directement opposé à celui du corps de ses Représentans : celui-ci pouvoit seul faire des loix ; mais le concert même apparent des autres suffisoit pour encourager contre lui des Ministres, pour autoriser le Prince à les soutenir malgré cette Compagnie.

Enfin l'*Opposition* crut avoir trouvé un expédient infailible. Le terme où devoit expirer le *Bill de la Révolte*, MUTINY BILL, approchoit. C'est un Acte du Parlement en vertu duquel les soldats sont retenus au drapeau, & soumis aux peines militaires, s'il s'en écartent, ou s'ils refusent l'obéissance à leurs officiers.

L'accroissement du pouvoir royal, & les troupes réglées qui en sont le plus redoutable instrument, inspirent, non sans raison, aux *Anglois*,

un effroi perpétuel. Cette crainte toujours subsistante leur a fait imaginer de doubles entraves pour éloigner ce double danger : les fonds nécessaires pour payer ces défenseurs suspects ne sont accordés qu'avec économie, & jamais pour *plus d'une année* ; & l'engagement qui est l'objet de cette solde est annuel aussi ; il ne peut émaner que du Sénat : ainsi les troupes levées, entretenues, pour défendre l'Etat, appartiennent à l'Etat, & non pas à son Chef. Le Roi en est le Général né, & non pas comme ailleurs le propriétaire direct, absolu.

Les Ministres alloient donc se trouver dans une circonstance embarrassante : s'ils n'osoient proposer le renouvellement de l'Acte, l'armée par cela seul se dispersoit : la force militaire n'existant plus, il en naîtroit des désordres, dont on les rendroit responsables ; s'ils le proposoient, comme il falloit qu'ils le fissent, on feroit de la condescendance du Sénat le prix de leur retraite.

L'attaque étoit violente, & la ressource ingénieuse. Les Ministres avoient pu la prévoir : ils auroient pu dissoudre un Parlement indomptable, & ordonner la convocation d'un nouveau, où leurs adversaires auroient eu moins d'influence, & eux-mêmes plus d'appui ; mais ils en avoient manqué le moment : une convocation nouvelle emporte *près de deux mois* ; & le Bill de la *Révolte* expiroit avant ce terme.

Il falloit donc en obtenir la continuation du Parlement actuel, ou se déterminer soit à courir

le risque de l'anéantissement subit des troupes, soit à le prévenir par des moyens violens, inutiles, dangereux en tout sens, & qui auroient confirmé le reproche déjà articulé contre eux d'être les promoteurs du despotisme, de songer à livrer leur patrie au joug de la tyrannie.

Dans cette crise inquiétante, ils furent secourus par une de ces résolutions, qui, dans les pays où la discussion *libre* des vrais intérêts publics a lieu, compensent le mal que cette liberté peut d'ailleurs produire. Un certain nombre de Membres du *Parlement*, désintéressés, ne tenant à aucun parti, s'étoient assemblés pour tâcher de mettre les deux partis d'accord.

Leur médiation n'avoit point réussi : ils proposoient une espèce de transaction qui auroit concilié tous les intérêts, ou du moins une négociation entre les Chefs qui tendît à les rapprocher : mais M. Fox exigeoit pour condition préliminaire & indispensable que ses adversaires, pour traiter avec lui, se missent à son niveau : il ne vouloit point qu'ils parussent dans la conférence avec la pompe, & sur-tout avec le pouvoir attaché au Ministère. M. Pitt rejettoit constamment cette proposition : il lui paroissoit absurde de se dégrader lui-même pour travailler à des mesures dont l'effet le plus favorable auroit été de le réhabiliter.

Ces démarches du petit Parlement impartial, formé dans le Parlement subjugué, furent donc sans fruit à cet égard : mais dans les entretiens

qui s'y étoient tenus, ceux qui le composoient affectés du péril auquel le refus, ou le délai du *Mutiny Bill* alloit livrer leur pays, décidèrent qu'ils pouvoient l'appuyer, sans blesser leur impartialité. Plusieurs Membres du parti intéressé à ne point passer le Bill, frappés des mêmes considérations, manifestèrent les mêmes dispositions.

Les Chefs, alors privés de leur plus précieuse ressource, se firent un mérite de presser eux-mêmes un acte qu'ils ne se flattoient plus d'empêcher : M. *Fox* déclara qu'il se feroit un devoir d'y concourir.

Ce grand point une fois emporté, le jeune Ministre en gagna encore quelques autres, qu'il paroissoit important d'obtenir du Parlement subsistant ; & quand on crut n'en avoir plus besoin, on se détermina à l'opération prévue, annoncée, désirée depuis long-tems, de le dissoudre. Elle a eu lieu, comme je l'ai dit, le 25 Mars.

Les approches en furent encore signalées par un évènement bizarre, qui donna lieu à des soupçons ridicules, & même à des imputations absurdes. L'usage, & dit-on, la loi, veulent que la Proclamation qui produit cet effet soit scellée du *Grand Sceau* du royaume. Le Chancelier en est dépositaire : ce Magistrat étoit à la campagne.

Le cachet dont l'empreinte donne aux résolutions qu'elle accompagne un caractère sacré, loin des mains préposées pour l'animer, & sans

les formes propres à en constater l'application, n'a d'autre valeur que le poids & la finesse du métal. Il étoit resté chez le Lord Chancelier, & ne devoit pas y courir plus de risque que ses autres effets : cependant une nuit sa maison se trouva forcée ; on en avoit enlevé quelque argent, & précisément ce sceau précieux.

'Aussi-tôt le bruit se répandit, que le parti dont la dissolution déconcertoit les mesures étoit auteur de ce vol ; qu'il se flattoit par ce contre-tems matériel de déconcerter à son tour les mesures de ses adversaires, de gagner du tems, &c. Rien n'auroit été plus puérile que cet expédient, comme rien n'étoit plus injuste que d'ajouter foi à cette imputation.

Le Sceau étoit réellement disparu : on employa la ressource toute naturelle ; on en refit un autre ; & peu de jours après, la dissolution du *Parlement* fut *scellée*, & publiée dans toutes les formes qu'elle comporte.

Avant que d'entrer dans le détail des formalités avec lesquelles on procède à la convocation, à la formation d'un nouveau *Parlement*, je crois devoir m'arrêter un moment à une remarque qui a peut-être déjà frappé plus d'un de mes Lecteurs : c'est que la situation du Roi régnant d'*Angleterre*, à la fin de la période dont je viens de tracer le tableau abrégé, étoit en bien des points absolument semblable à celle qui avoit rendues si orageuses les dernières années du feu Roi de *France*.

Tous deux avoient à réduire des *Parlemens*, c'est-à-dire des Corps qui prétendoient représenter la Nation ; tous deux avoient à défendre contre ces Corps des Ministres qu'ils croyoient ne pouvoir sacrifier, sans compromettre les prérogatives de leur couronne ; tous deux n'avoient eu recours à la force qu'après avoir épuisé les voies de la patience, & de la douceur ; ils ne s'étoient mis en devoir de tuer ces Corps réfractaires, que quand le refus du service, de concourir à l'expédition des affaires publiques, étoit devenu entre leurs mains une ressource dangereuse, & préjudiciable au Public.

Dans les deux pays cette grande querelle avoit eu pour véritable origine la jalousie du pouvoir entre les dépositaires associés à son exercice, & le ressentiment des Ministres disgraciés, ou qui craignoient de l'être, contre leurs heureux concurrens : enfin, dans les deux pays aussi les Maisons Royales ou alliées au Trône s'étoient divisées ; & l'on avoit vu des *Princes du Sang* soutenir avec chaleur le parti contraire à celui que les Rois soutenoient avec fermeté.

Mais au milieu de ces multitudes de ressemblances très-singulières, on peut aussi observer des différences non moins frappantes.

1°. Le Parlement d'*Angleterre* étoit bien réellement le Représentant de la Nation : on ne lui contestoit ni ce droit, ni ce titre précieux. Ceux de *France* n'en avoient plus que la prétention : leurs adversaires nioient même qu'elle eût

jamais été fondée; ils soutenoient qu'elle n'avoit eu pour origine qu'une équivoque de nom; question délicate, à la discussion de laquelle le véritable amour du bien public avoit peu de part, & qui est restée indécise, par la crainte, plutôt que par la difficulté de la résoudre.

2°. Le Parlement *Britannique* formoit un seul Corps toujours en exercice quand il existoit, & toujours nécessaire quand il n'existoit pas : les révolutions politiques de l'Etat avoient affermi, accru ses prérogatives, au lieu de les restreindre : en disposant une fois de la tête d'un Roi, & une autre fois de la Couronne, dans l'espace d'un même siècle, il avoit donné à ces prérogatives une fonction terrible.

Les Parlemens *François* n'avoient pas à se reprocher ces attentats; aussi n'avoient-ils pas cette vigueur : & sans doute ils ne la desiroient pas. Désunis d'ailleurs, attachés chacun à leurs résidences respectives; n'ayant jamais eu l'adresse de se concerter dans les tems où ils auroient pu le faire avec succès; ne l'ayant essayé que dans un moment, dans un siècle où la Robe n'inspiroit plus la même vénération qu'autrefois à l'autorité militaire, ils devoient être, ils étoient nécessairement plus foibles.

3°. En *Angleterre* l'éclat des vertus, l'estime & la confiance publiques étoient du côté du Ministre en place : ses adversaires tâchoient d'échapper à l'effet imposant de cette renommée, en l'attribuant à son âge, plutôt qu'à son inté-

grité : ils disoient qu'étant si près encore de son baptême, il lui avoit été facile d'en conserver l'innocence : mais ces plaisanteries ne nuisoient point à leur immaculé rival : c'étoit beaucoup que d'avoir cette innocence ; elle est si rare dans les Cours, dans les Ministères, que sans calculer les années de celui qui la possédoit, on se félicitoit de le voir dans une place, où le bonheur de l'avoir eue en y entrant devenoit une espèce d'engagement de la conserver. Le Ministère régnant alors en *France* n'avoit pas tout-à-fait les mêmes avantages.

4°. Une dernière différence, encore plus essentielle que les précédentes, se trouve dans le succès de deux entreprises d'ailleurs assez pareilles. L'épithète la moins humiliante que l'on puisse appliquer à la monarchie *Angloise*, c'est qu'elle est limitée : la plus douce que puisse recevoir la monarchie *Françoise*, c'est qu'elle est absolue : cependant le Roi de la *Grande-Bretagne*, n'ayant qu'un seul Parlement, peut se permettre d'en casser tant qu'il lui plaît, & il y réussit, comme je l'ai dit, avec un souffle : le Roi de *France* en ayant douze, n'a pu, malgré l'emploi de toutes ses forces, de toutes ses ressources, en détruire un seul ; puisqu'à sa mort, après leur dispersion, son Successeur pour les rétablir n'a pas eu besoin de les recréer, il n'a fait que les rappeler à leurs sièges.

Tantum series rerum, juncturaque pollet.



§ IX.

Formalités avec lesquelles on procède à la dissolution d'un Parlement d'ANGLETERRE, & à la convocation d'un nouveau. Élection des Membres : sollicitations des Candidats.

POUR la dissolution d'un Parlement d'Angleterre les formalités sont courtes, comme je l'ai observé : il n'y en a aucune. Le Monarque de sa propre & seule autorité, sans préliminaire, sans rendre de raisons, sans exposer aucun prétexte, réduit en poudre d'un mot le Corps qui la minute d'auparavant balançoit ses volontés, & partageoit très-réellement son pouvoir.

Et même par une fatalité singulière qui semble vouloir que tout ce qui porte l'empreinte d'une puissance absolue & despotique, soit aussi, en quelque sorte, flétri par l'apparence de la fausseté, par l'emploi d'une sorte de duplicité qui ne lui est pas nécessaire, cette démarche foudroyante est ordinairement précédée par une autre qui semble annoncer des intentions toutes contraires. Le Roi quelque tems avant *proroge le Parlement*, c'est-à-dire, qu'il assigne à la

Compagnie dont la mort est déterminée dans ses idées, & qui ne doit plus revoir le jour, un terme fixe, où elle doit continuer l'exercice de ses fonctions : ici c'est au 6 *Avril* qu'étoit fixé ce terme favorable, & c'est le 25 Mars qu'est intervenu l'ordre destructeur émané de la même bouche.

Ces petites supercheries, trop universellement naturalisées dans les opérations des Cours, ne sont pas assez utiles, pour qu'on les conserve avec tant de scrupule. Il n'y avoit pas un valet d'auberge dans les trois royaumes qui ne sût que la fin de *Mars* seroit fatale au *Parlement* ; qu'il ne survivroit pas aux vacances qu'on lui accordoit ; qu'il ne verroit pas le terme indiqué pour sa rentrée : il semble que le Monarque auroit pu se dispenser en le congédiant de lui présenter cette rentrée illusoire. Des bouches dont aucune parole n'est sans conséquence, ne devroient jamais en prononcer de légères ; bien moins encore de trompeuses.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction littérale du rescript par lequel le Roi de la *Grande-Bretagne* fait rentrer, quand il lui plaît, le Corps représentant de la Nation dans le néant, presque aussi promptement, pour ainsi dire, que Dieu en a une fois tiré la lumière.

DE PAR LE ROI.

Proclamation pour dissoudre le présent PARLEMENT, & ordonner la convocation d'un autre.

GEORGE, Roi,

“ AYANT, d'après, & avec l'avis de notre
“ Conseil Privé, jugé nécessaire de dissoudre le
“ présent Parlement, qui se trouve maintenant
“ prorogé au Mardi 6 Avril prochain, nous
“ faisons à cet effet publier la présente Procla-
“ mation Royale, & dissolvons en conséquence
“ ledit Parlement. Les Lords spirituels & tem-
“ porels ; les Barons, Citadins, les Représen-
“ tans des Bourgs & des Comtés de la *Chambre*
“ *des Communes*, sont dispensés de se représenter
“ le dit jour du 6 Avril prochain.

“ Mais voulant, & entendant rassembler
“ notre Peuple le plus tôt possible, & prendre
“ ses avis en Parlement, nous notifions à tous
“ nos fidèles sujets que notre volonté royale, &
“ notre plaisir est de convoquer un nouveau
“ Parlement : de plus nous déclarons que, de
“ l'avis de notre Privé Conseil, nous avons au-
“ jourd'hui commandé à notre Chancelier de la
“ *Grande-Bretagne* d'expédier des ordres en due
“ forme, pour cette convocation ; lesquels
“ ordres doivent avoir leur entière exécution à
“ dater du vendredi 26 du présent mois de Mars,
“ jusqu'au mardi 18 du mois de Mai suivant.

“ *Donné dans notre Cour, &c.*”

Ni l'*Europe*, comme on le voit, ni même l'*Asie* n'ont de Souverain qui tienne un langage plus absolu ; mais ailleurs ce langage ne seroit que le préliminaire du despotisme : ici il en est le terme : la Couronne ayant en quelque sorte épuisé son pouvoir par l'extinction du défunt Parlement, n'a plus aucune influence légale & directe sur celui qui va naître.

Si elle contribue à déterminer quelques élections, ce n'est, comme les autres grans propriétaires, que par des manœuvres secrètes : c'est en gagnant des voix, & non pas en les forçant. Le Roi & ses Ministres peuvent assurer la préférence, par le suffrage apparent du Peuple, à un grand nombre de leurs créatures ; mais ils ne font en cela que ce qui est également au pouvoir de tous les hommes opulens ou accrédités, à qui la richesse, ou de nombreuses liaisons donnent le même ascendant sur les bourgs, ou les villes qui ont le droit de nommer des Députés.

Ce droit est départi très-inégalement, très-injustement même ; il n'est point proportionné à la grandeur des lieux, ni au nombre de leurs habitans. L'ancien *Londres*, la *Cité* de ce nom proprement dite, peuplée de 5 à 600,000 ames, n'envoie au *Parlement* que quatre Représentans : celle de *Westminster*, qui en est une dépendance, une annexe presque aussi considérable, n'en nomme que deux.

Toutes les autres grandes villes du royaume sont bornées à ce même nombre au plus : des

hameaux qui n'ont pas quatre maisons ont le même privilège, occupent le même espace dans la représentation parlementaire : il se trouve de grandes villes qui en sont totalement exclues.

Cette inégalité a occasionné dans tous les tems de très-grans murmures : on a paru plusieurs fois, & sur-tout ces derniers tems, vouloir la réformer : ce projet, quoique très-chaudement appuyé, a toujours échoué : on a opposé que les affaires avoient bien été jusqu'à présent, même avec cette imperfection, & qu'il valoit mieux supporter des abus inhérens, incorporés par le tems à la constitution, que de faire naître, en y touchant pour la corriger, l'envie d'y toucher pour l'altérer.

Cette défaite n'étoit qu'un prétexte illusoire : une réforme désirée par le Peuple, opérée par le Peuple lui-même, ne peut jamais être supposée une altération dans la constitution : ici, au lieu même d'être une réforme, ce seroit plutôt une restauration, un retour à l'ancien état des choses. Par le cours des années, des villes qui n'existoient pas autrefois se sont formées : de grandes qui existoient autrefois se sont détruites : il est clair que transporter aux premières les droits que celles-ci ne sont plus en état d'exercer, c'est rétablir l'ordre, & non pas innover : cependant le projet a toujours été rejeté : il n'est pas difficile d'en sentir les raisons ; mais ce n'est pas ici le lieu de les développer.

Si la part pour laquelle les villes sont admises chacune dans la députation générale n'est pas

proportionnée à la justice plus qu'au bon sens, celle de leurs habitans en particulier dans le droit d'élire les Députés même est soumise aux mêmes caprices, aux mêmes irrégularités : ici tous les habitans indistinctement ont celui de concourir à la nomination : là le nombre des électeurs est restreint avec une jalousie, une rigueur, dont il est étonnant qu'on ne se plaigne pas.

À *Londres*, par exemple, on ne compte qu'environ 8000 bourgeois qui puissent entrer dans ce conclave municipal : il n'est point formé de tous les citoyens, mais seulement des membres de certaines corporations exclusivement favorisées.

À *Westminster* on admet au *poll*, c'est-à-dire au droit de donner sa voix pour l'élection, tous les habitans de son enceinte indistinctement qui sont locataires d'une maison en leur nom, & inscrits sur les registres des taxes. Si l'extension illimitée de *Westminster* est plus conforme à l'équité naturelle que la restriction privative de *Londres*, elle occasionne plus de scènes bruyantes, & une scène plus voisine du désordre.

Le jour où l'on doit commencer à recueillir les voix est fixé & indiqué, en vertu des ordres de la *Chancellerie* dont parle la proclamation, par les *Sherifs*, espèces de sous-Magistrats civils, chargés de la partie active de la Police, & en général de l'exécution de tout

ce qui y est relatif. Dans l'intervalle on voit arriver en *Angleterre* ce qui se passoit à *Rome*, quand l'élection des magistrats approchoit : les citoyens que leur ambition, leurs talens, ou le bien public portoient à desirer les charges, sollicitoient les suffrages du Peuple, seuls capables de leur ouvrir l'entrée de cette souveraineté passagère : il falloit caresser ces fiers électeurs pour obtenir d'eux le droit de leur commander, & s'humilier devant eux pour s'élever au-dessus d'eux.

C'est bien aussi ce qui se passe dans les monarchies : mais les brigues y sont plus secrètes ; elles ont pour objet les gens *comme il faut*, c'est-à-dire trop souvent les gens *comme il ne faudroit pas*. Quoique souvent elles réduisent à des démarches bien plus fâcheuses pour l'amour-propre, elles semblent cependant ne pas tant lui répugner, parce qu'elles ont moins de témoins.

Ici elles sont publiques ; & c'est réellement au Peuple, à la bourgeoisie qu'elles s'adressent. Le soleil éclaire les instances des Candidats : mais on prétend qu'on lui dérobe souvent, comme ailleurs, les moyens employés pour les rendre efficaces.

Chacun d'eux doit parcourir toutes les maisons qui sont censées recéler le propriétaire d'une voix ; & ils s'acquittent de ce devoir pénible ; mais souvent leurs amis les soulagent, & se chargent d'une partie du *canvas* (o).

(o) C'est le mot *Anglois* qui signifie *briguer*, solliciter les suffrages en cette occasion : je suis surpris que les

Ce préliminaire indispensable des élections a été signalé ici par une singularité qui n'avoit pas

gazettes, & la multitude de *François* qui depuis quelque tems visitent cette île, n'aient pas encore fait à leur langue le stérile présent de ce terme. Il vaudroit bien celui de *coalition*, & beaucoup mieux que celui de *popularité*, qu'ils semblent tous affecter d'adopter en parlant, & même en écrivant, quoique ce soit en *François* un véritable contre-sens.

Sans doute les *Anglois*, en dérivant ce mot de la source même, en tirant de *populus popularity*, ont eu droit d'y attacher la signification qui leur plaisoit, & de l'employer à exprimer l'amour du Peuple pour un homme en place, ou riche. Mais en *François* il signifie de tems immémorial précisément le contraire : un homme *populaire* dans cet idiôme est un homme affable, *qui aime le peuple* : il est donc ridicule d'y faire rentrer ce même-mot, doué d'un sens directement opposé à celui dont il y est déjà en possession. Je suis toujours choqué d'entendre un *François* dire que M. *Fox* a perdu *sa popularité*, ou qu'il l'a regagnée, & l'écrire : gratifier ainsi sa langue, c'est la corrompre ridiculement.

Il en faut dire autant de *scrutin*, que nous sommes également menacés de voir dénaturer, & s'approprier à une idée absolument contraire à celle qu'il nous présente aujourd'hui : il signifie en *François* une manière *secrète* de recueillir les voix dans les assemblées où la pluralité emporte la décision : on y procède ou par des billets, ou par des boules dont la couleur désigne l'opinion du votant. En *Anglois* il signifie une révision *publique* des suffrages donnés verbalement. Il dérive de *scrutari*, chercher, pénétrer : laissons aux *Anglois* leur *scrutiny*, qui est raisonnable & énergique ; mais ne le

encore eu lieu. M. Fox, Député ci-devant pour la ville de *Westminster*, avoit essuyé vers la fin du dernier Parlement plusieurs attaques qui sembloient rendre problématique l'attachement du peuple pour lui. Cependant cet attachement avoit été un de ses titres & de ses appuis : il y avoit si bien compté qu'il s'étoit donné à lui-même le surnom honorable d'*Homme du Peuple* : ses rivaux étoient résolus de le lui faire perdre en lui enlevant la nomination de la ville qui sembloit le justifier.

Par la même raison il devoit attacher à s'y perpétuer une grande importance. Il avoit contre lui un parti puissant : ses amis le secourroient avec toutes leurs forces, & tout leur courage. Une des plus aimables femmes de l'*Angleterre*, aussi distinguée dans la Noblesse par son rang, que dans son sexe par ses charmes personnels, n'a pas craint de s'associer à cette fonction pénible : elle a pris sur elle d'aller solliciter les suffrages en faveur d'un homme cher à son mari, à sa famille, & vivement soutenu de tout ce qui l'entouroit elle-même.

Le parti que ce secours imprévu déconcertoit a cherché à s'en venger par des insultes grossières, & des propos peu ménagés. On a employé

traduisons point par notre *scrutin*, qui non-seulement n'y répond pas, mais dit le contraire directement. C'est la paresse & l'inexactitude qui produisent ces mélanges ridicules : ils appauvrissent une langue sans honorer l'autre.

contre elle, à son tour, cette ressource dont j'ai déjà parlé, des vaudevilles en gravures. Si quelques-unes de ces productions de la malignité vindicative ont arraché quelquefois un sourire aux honnêtes gens désintéressés, d'autres n'ont excité avec raison que leur indignation.

Mais les zélateurs austères de la sévérité des anciennes mœurs en déploroient la décadence avec amertume : ils blâmoient la charmante protectrice de M. Fox d'avoir introduit sur cette scène un rôle qu'on n'y avoit pas encore vu, & autorisé son sexe à entrer dans une sorte d'intrigue qu'il s'étoit jusqu'ici interdite en *Angleterre* ; ils prétendoient que la régie politique de leur île n'avoit été si bien administrée jusqu'à présent que parce que les femmes ne s'en mêloient pas : au lieu que désormais, enhardies par un exemple si imposant, elles voudront, disoient-ils, y participer, comme elles le font dans la nation de l'*Europe* la plus distinguée par leur empire & ses désastres. Après avoir contribué à faire nommer les Régisseurs de la nation, elles voudront les diriger eux-mêmes ; ambition de laquelle ces censeurs impitoyables voyoient résulter la perte des mœurs & celle de la nation.

Ce rigorisme a trouvé moins de partisans que les sollicitations qui en étoient l'objet n'ont donné de voix à M. Fox : aux yeux des observateurs désintéressés il paroîtra déceler plus d'humeur que de raison ou de sagacité. Le

tableau du Ministère, & peut-être du Parlement *Anglois* depuis vingt ans, ne prouve pas que l'exclusion de l'influence des femmes lui ait été fort profitable, & l'exemple actuel de la *Russie* est au moins une raison de douter si une politique contraire ne lui auroit pas été plus utile.

Quoi qu'il en soit, à ces sollicitations personnelles on joint d'autres manières de gagner les cœurs, & de s'assurer les suffrages : on prétend qu'autrefois on les achetoit tout simplement en *espèces*. Ce marché, dit-on, ne peut plus avoir lieu : il y a en effet un nouvel Acte du Parlement qui le proscriit ; mais il avoit déjà essuyé plus d'une proscription du même genre : toujours défendu comme la *contrebande*, il avoit toujours subsisté comme elle. Seroit-ce la pureté des mœurs actuelles qui auroit rendu la dernière interdiction plus efficace ?

Mais à ce moyen expéditif, on peut impunément en substituer d'autres qui ont aussi leur énergie : tous les rendez-vous pour traiter de cette grande affaire sont assignés dans des *tavernes* : j'ai déjà observé autrefois que ce mot, peu honnête en *François*, n'a rien d'indécemment dans les usages *Anglois* : il ne signifie point un cabaret crapuleux. Quoique ces sortes de lieux puissent quelquefois, comme tous ceux où règnent les plaisirs physiques, devenir le théâtre de quelques orgies, ils ne sont pas cependant dévoués aux excès.

Ce sont des lieux d'assemblée qui n'inspirent aucune répugnance aux honnêtes gens ; & comme ils renferment ordinairement ici des salles très-vastes, c'est un premier avantage qui les rend utiles dans l'occasion dont il s'agit : la commodité d'avoir toujours sous la main des rafraîchissemens, des dîners, & l'emplacement nécessaire pour y traiter à la fois les plus nombreuses compagnies, est une seconde raison qui en détermine le choix : c'est donc dans des *tavernes* qu'on se réunit.

Chaque parti, chaque Candidat a les siennes, qui sont annoncées dans les papiers publics : on place à la porte tout le tems de l'élection leurs étendards, avec leurs noms & leurs devises. Il y en a de différens ordres : dans les unes le peuple boit *gratuitement* ; dans les autres les honnêtes gens, les bons bourgeois dînent avec les Chefs, avec le Candidat qu'ils favorisent, pour leur argent.

Ce mélange de gloutonnerie & de faction, de repas & de politique, présente dans le récit quelque chose de singulier, de bisarre, de rebutant, si l'on veut : il est très-vrai cependant que dans la pratique, & quand on en est témoin soi-même, on n'y trouve rien que de très-naturel : il en résulte un air général de concorde, de satisfaction, & sur-tout d'égalité, de liberté qui plaît à tous les cœurs capables de s'affecter encore de ces sentimens, & souvent aux étrangers même qui seroient bien fâchés de les retrouver dans leurs propres pays.

Enfin arrive le jour où doit s'ouvrir le *poll*, c'est-à-dire la réception des voix : j'ai été présent à cette cérémonie pour la ville de *Westminster*, lieu où se trouve située ma maison : je n'ai point vu de spectacle qui m'ait causé une émotion plus vive, qui m'ait paru, d'après mon expérience, plus propre à élever l'ame.

Les rues & les fenêtres étoient remplies de spectateurs de tout âge & de tout sexe, tous animés par un intérêt personnel, ou par la simple curiosité, & par l'émotion générale qu'ils ne pouvoient s'empêcher de partager : chaque Candidat arrivoit d'un côté différent, en carrosse, précédé d'une longue file de ses amis, ou de ses créatures, à pied, ayant pour la plupart des cocardes à leurs chapeaux, dont la couleur désignoit d'avance leur opinion.

On portoit devant eux plusieurs drapeaux peints, brodés de leurs noms, de leurs devises, avec quelques mots qui contenoient des allusions aux reproches qu'on pouvoit faire à leurs rivaux : c'étoit une espèce de harangue indirecte, & adroite, adressée encore au peuple dans ce moment décisif.

La marche étoit tranquille, majestueuse, régulière, sans *gardes*, sans *police*, sans tout cet attirail ignominieux & funeste qui produit souvent ailleurs les dangers qu'on le croit propre à écarter ; & quand on songeoit que ces électeurs alloient librement consigner dans un registre public leur vœu qui seroit reçu, compté, sans

différence de rangs, d'état, &c. ; que de la pluralité résulteroit pour l'homme qui en feroit honoré un caractère sacré, une espèce de sacerdoce qui l'associeroit aux fonctions de la royauté, au droit d'établir des loix, de veiller au bonheur, à la sûreté, à la défense légale de tous ces individus dont il alloit, par leur volonté propre, devenir l'organe, il étoit impossible de ne pas se sentir à la fois attendri & transporté. *La Monarchie* a d'autres pompes, d'autres fêtes, d'autres formalités : elle n'a point celles-là.

Les autres jours ont été moins paisibles en apparence, plus tumultueux : il ne s'y est cependant rien passé sous mes yeux qui ait réellement dérogé à cette belle & touchante ouverture. Les papiers publics ont parlé de séditions, de batailles, d'affassinats : on a même donné à ce sujet, dans les Gazettes étrangères, des détails qui ont été parfaitement ignorés à *Londres*.

Il faut distinguer entre les acclamations bruyantes, tumultueuses même d'un peuple libre, dont rien ne contraint les mouvemens, pour qui le droit de manifester toutes les impressions qu'il reçoit est une jouissance habituelle, & l'empyement féroce d'un peuple toujours enchaîné, qui se porte aux plus affreux excès dans les courts intervalles où il parvient à rompre quelques-uns de ses fers.

Ici la populace même a le sentiment de sa liberté : elle est instruite que pour la conserver il ne faut pas la compromettre : elle ménage

donc ceux qui y sont associés, qui de leur côté ont les mêmes égards : tout ce qui n'est pas défendu par la loi, comme les cris, les huées, toutes les espèces de démonstrations éclatantes de joie ou de zèle sont en usage : les différens partis les emploient chacun à leur tour. Les attroupemens n'étant pas non plus interdits, ils ont lieu entre tous ceux qu'une même opinion, ou des intérêts quelconques réunissent.

Ces groupes opposés ont sur-tout aux yeux des étrangers une apparence menaçante & guerrière qui leur semble toujours présager des combats : ils en produiroient sans doute entre d'autres hommes à qui leur indépendance même ne rappelleroit pas sans cesse la loi à laquelle ils la doivent, & qui n'auroient pas la philosophie pratique familière aux *Anglois*, qui leur apprend que si cette loi permet les clameurs, elle défend les coups. Placez des *François* dans la même position, au bout d'un quart d'heure vous verrez le sang ruisseler. Ici, en six semaines de disputes journalières, d'intérêts chaudement débattus, de huées souvent effrayantes par leur fracas & leur durée, il n'y a eu que deux momens un peu orageux où les Officiers civils ont été obligés d'appeller un appareil militaire à leur secours ; & encore le désordre naissant s'est-il dissipé de lui-même, par la persuasion, plutôt que par la force.

Une remarque intéressante, c'est que dans cette multitude si échauffée, dont souvent les

éclats ressembloient à la fureur, il n'y avoit pas une arme digne de ce nom, pas une épée, pas un pistolet : des cannes, de courts bâtons tout au plus, étoient l'unique ressource des champions qui sembloient annoncer le plus d'animosité. C'est une ressemblance de plus qu'à le *PEUPLE Anglois* avec le *PEUPLE Romain* : l'usage barbare & dangereux de porter dans le commerce ordinaire de la vie les instrumens meurtriers dont le droit de la guerre arme les héros, est entièrement inconnu dans notre île, & les bourgeois n'y ont recours en aucun tems.

Ce n'est pas qu'avec ces cannes, ces bâtons, on ne pût très-bien y suppléer : l'histoire nous apprend qu'en plus d'une occasion, comme à la mort du premier des *Gracches*, par exemple, ces instrumens pacifiques ont coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes : mais ici la ressemblance n'a pas été jusques-là : & si les *Anglois* se sont montrés *Romains* par la liberté de déclarer leurs opinions, par l'attachement à leurs usages, par le dévouement aux Candidats dont ils avoient embrassé le parti, il ne l'ont pas été jusqu'à ensanguanter la scène consacrée à la collection légale de leurs suffrages.

La manière de recueillir ces suffrages est très-simple. On construit en quelques endroits, comme à *Londres*, dans une vaste salle, en d'autres, comme à *Westminster*, dans une place publique, une espèce d'amphithéâtre à deux gradins : sur la partie la plus élevée se placent les

Candidats avec leurs amis ; au-dessous sont les officiers chargés de recevoir les voix, & de les inscrire sur les registres dont ils sont munis.

Les électeurs se présentent au bas de cette espèce d'estrade ; ils entrent d'un côté ; ils sortent de l'autre : en passant, ils disent leurs noms, & celui du Candidat qu'ils adoptent. Ceux-ci qui sont attentifs à chaque vœu, le sont aussi à donner une marque de reconnaissance par un salut honnête, quand ce vœu les concerne. Ils ont par eux-mêmes, & par leurs amis, le droit de surveiller les registres, & de suivre les inscriptions.

A Rome les électeurs étoient divisés par *Tribus*, & par *Centuries* : nous n'avons pas une idée bien nette du procédé des nominations : les auteurs anciens n'ont pas prévu que ce qu'ils en disoient deviendrait obscur avec le tems, quand leurs lecteurs n'auroient plus, pour s'aider à les comprendre, les secours familiers aux contemporains.

Ici on a adopté une forme très-aisée à concevoir : ce qui constitue le droit de concourir aux élections, c'est d'occuper une maison en son propre nom, & de payer les *taxes* qui sont une suite de cette habitation. Ces taxes s'imposent par les officiers des *paroisses*, qui ont en conséquence des registres où sont inscrits les noms de tous leurs habitans : & c'est à eux même qu'on confie le soin de recevoir le vœu de chacun de ceux qui se présentent comme ayant le droit de le donner.

Mais au milieu d'une si grande multitude, & du fracas qui en est inséparable, leur vigilance pouvant être encore aisément trompée, si un Candidat a lieu de soupçonner qu'il s'est glissé en faveur de ses rivaux quelques suffrages frauduleux, donnés par des électeurs qui n'avoient pas les qualités requises, il a le droit de demander ce qu'on appelle un *scrutiny*, c'est-à-dire une révision : alors les registres du *poll* sont soumis à une revue rigoureuse, & tous les noms discutés, ainsi que la prérogative de ceux qui les portent, avec une scrupuleuse exactitude.

On emploie rarement cette ressource, parce que les frais en sont à la charge de celui qui la demande, & qu'elle est très-coûteuse : on croit cependant qu'elle aura lieu cette année en plus d'un endroit : quand elle est exigée, elle ne suspend point l'effet du *poll* ; & si le Parlement s'ouvre avant que le *scrutiny* soit terminé, celui qui a eu la pluralité d'abord au *poll* n'en entre pas moins en exercice, sauf à céder sa place, si par l'évènement il se trouve l'avoir illégalement acquise.

Mais il est bon d'observer que ni ces manœuvres, ni leur effet, ni même leur inutilité n'emportent de tache pour ceux qui en ont été ou les objets, ou les instrumens. On s'en permet même qui paroîtroient par-tout ailleurs aussi honteuses qu'extravagantes, aussi folles que criminelles.

Par exemple, à *Westminster* on ne comptoit que trois Candidats ; le Lord *Hood*, un des Commandans

mandans qui se font le plus signalés à la mémorable journée du 12 Avril 1782, M. *Fox*, & le Chevalier *Wray*. Le Lord *Hood* a eu la pluralité sans contestation : mais le Chevalier *Wray* ayant d'abord eu du désavantage, ses partisans ont employé contre l'ancien Ministre, son véritable adversaire, les plus inconcevables artifices.

Ils ont fait imprimer, afficher en public, que M. *Fox* étoit l'ennemi, non-seulement de la Couronne, & de la Liberté, mais de la Nation ;
" Qu'il avoit été complice de l'incendiaire pendu
" il y a trois ans à *Portsmouth*, pour avoir voulu
" brûler l'arsenal ; qu'il lui avoit donné 2000
" guinées pour l'engager à cet attentat."

Une pareille accusation étoit le comble de l'absurdité : par-tout ailleurs elle auroit donné ouverture à un procès criminel très-sérieux, & très-fondé : ici elle a été regardée comme un tour d'adresse ingénieux, très-bon pour occuper la scène un moment, & dérober quelques suffrages au prétendu coupable.

Quand *Montesquieu* a dit que l'honneur n'étoit point le ressort des républiques, & qu'il constituoit essentiellement celui des *monarchies*, il n'a certainement pas eu raison : il a été séduit par le desir d'établir une division frappante, autant que chimérique : mais il auroit parlé avec justesse, s'il avoit dit que dans les gouvernemens républicains on est moins délicat sur le point d'honneur ; qu'on y passe sans conséquence sur une infinité de choses qui pénètrent

vivement les esclaves formalistes de l'étiquette monarchique : & rien n'est plus naturel.

Ceux-ci, leur existence entière dépend souvent d'un propos, d'un soupçon contre lequel ils ne seront jamais peut-être admis à se justifier ; souvent d'une plaisanterie maligne qui produit un effet durable, contre des hommes frivoles dont le plus grand mérite est presque toujours l'adresse à manier cette arme frivole, & dangereuse comme eux : ils doivent donc trembler toujours de ce que l'on dit d'eux, plus encore que de ce que l'on en pense, s'alarmer d'un geste de mépris, s'épouvanter d'un ridicule : il ne leur est jamais permis de se tranquilliser sur une imputation, sous prétexte qu'elle est absurde, puisque pour les perdre il ne faut que placer une bouche audacieuse qui la hasarde à côté d'une oreille crédule qui la reçoive.

Des Républicains ayant toujours la liberté de se défendre ; sachant qu'une inculpation sans preuve est un coup sans effet ; tirant eux-mêmes du droit de parler & d'écrire sans gêne assez d'avantage pour se croire intéressés à en tolérer même les abus, ne s'en allarment guère. Une feuille de rose pliée peut déchirer la peau d'un *Sibarite* : le plus rude choc n'entame point celle d'un homme robuste, accoutumé à braver les injures de l'air.

La durée d'un *poll* n'a point de terme fixe : elle devrait être naturellement proportionnée au nombre de voix à recueillir : mais bien

des circonstances peuvent ou l'étendre, ou la raccourcir : celui de *Westminster*, cette année, a duré sept semaines : il vient d'être fermé aujourd'hui, 17 Mai. On se souvient d'un autre dans la même ville qui a duré, de nos jours, plus de trois mois. Il s'agissoit alors du Lord *Trentbam*, maintenant Lord *Gower*, qu'un parti puissant soutenoit aussi contre un autre parti : mais il avoit la Cour pour lui : c'étoit précisément l'inverse de ce qui se passe en ce moment.

En général on regarde comme une règle constante que le *poll* seroit fermé & le droit d'élire prescrit, s'il se passoit un jour entier, excepté le Dimanche, sans qu'on y procédât, & même si les jours ordinaires il s'écouloit une heure du tems destiné à l'assemblée, c'est-à-dire entre neuf heures du *matin* & trois heures de l'*après-midi*, sans qu'il se présentât un seul électeur : c'est aux Candidats qui ont intérêt de se ménager le tems de faire survenir de nouveaux suffrages en leur faveur, à s'arranger de manière à reculer toujours le terme fatal, en apostant d'espace en espace des voix qui préviennent la clôture.

Quand enfin elle arrive, soit de l'aveu des Candidats, soit faute de combattans, le *Sbérif*, d'après le relevé des registres, déclare à qui la supériorité est dévolue ; & cette opération est facile. Chaque soir on a fait, on a rendu public le calcul respectif des voix : toutes les gazettes l'ont

répété le lendemain : le peuple en fait donc le progrès ; il en connoît d'avance l'issue. L'intervention du *Sbérif* n'est nécessaire que pour donner la sanction légale à ce qui est déjà connu de tout le monde.

Le Candidat vainqueur n'a pas besoin d'un autre titre pour être investi de sa dignité, & il en prend possession en se faisant inscrire dans les registres du Parlement, à l'instant de son ouverture.

Mais quand il y a eu, comme ici, ce qu'on appelle une *opposition*, c'est-à-dire une concurrence vive, le parti qui a gagné la supériorité fait vivement éclater sa joie ; & la clôture du *poll* est accompagnée d'une cérémonie éclatante, aussi pompeuse, aussi honorable à la Liberté, aussi propre à plaire aux âmes susceptibles de quelque élévation, que celle dont j'ai parlé à l'ouverture : j'en ai été spectateur à *Bristol*, & ici ; & dans les deux endroits l'appareil, la sensation ont été les mêmes.

Mais ici l'ordre a été encore plus grand, quoique la fermentation fût encore plus violente ; il y avoit cependant lieu, en apparence, de craindre enfin quelque rixe vraiment funeste : on pouvoit trembler que l'humiliation de l'un des partis, & l'ivresse de l'autre ne produisissent un choc meurtrier au moment où la déclaration du *Sbérif* alloit fixer la victoire.

Cette crainte étoit d'autant plus fondée, que huit jours auparavant, dans une rencontre bien moins sérieuse, un Officier civil avoit été réellement assommé à coups de bâton, sur la place même des élections : à la vérité la cause de cet accident n'est pas encore éclaircie : on ignore s'il n'est pas le fruit de l'imprudence du mort, plus que de la fureur des partis ; mais ce meurtre autorisoit à redouter pour aujourd'hui une effervescence, & des suites encore plus tragiques : il n'y a pas même eu l'apparence d'un désordre.

Le parti vainqueur a signalé sa joie sans la souiller par aucun excès : le parti vaincu a eu la sagesse de déguiser son ressentiment, ou d'en faire le sacrifice aux *droits du Peuple*, que l'on prétendoit en effet établir des deux côtés : & cette fête, avec la grandeur attendrissante d'un véritable triomphe, a encore eu le mérite de n'occasionner que des cris de joie & d'applaudissement.

Le succès donne des amis ici comme ailleurs : M. Fox ayant emporté l'avantage, la foule de ceux qui se montraient ses partisans étoit bien plus nombreuse encore que le jour de l'ouverture du *poll*, dont j'ai fait la description. Un détachement de cavaliers commençoit la marche : suivoient les étendarts de chacune des paroisses dont les vœux ont opéré l'élection du Candidat, tous accompagnés des principaux électeurs de ces paroisses, à pied, & une longue baguette blanche à la main.

Après ces étendarts paroïssent ceux de M. Fox même, dont j'ai parlé ; mais on en distinguoit un nouveau, de satin blanc, avec ces mots : *SACRED TO FEMALE PATRIOTISM : Consacré au patriotisme du beau sexe.* C'étoit tout à la fois un hommage rendu par la reconnaissance au zèle de la Duchesse de *Devonshire*, une justification de ses démarches, & une indemnité équitable des désagrémens auxquels elles l'ont exposée.

Une autre cavalcade précédoit une troupe couronnée de lauriers & mêlée d'instrumens de musique : elle marchoit immédiatement devant le Triomphateur, porté par un nombre d'hommes robustes dans un fauteuil entouré de trois côtés d'un épais feuillage de laurier : il étoit suivi par des carrosses à six chevaux, vuides, mais également ornés de festons de laurier, & indiquant par les livrées des domestiques les maisons puissantes auxquelles ils appartenoient. Enfin la marche se terminoit par une cavalerie plus nombreuse encore, composée indistinctement, comme les précédentes, de citoyens de tous les états, tous unis par un sentiment commun, qui, oubliant les distinctions du rang, n'offrant que l'expression générale de la joie & de l'égalité, formoient avec cette foule immense que présentoient les rues & les fenêtres des maisons, un spectacle aussi singulier qu'intéressant : tous les cœurs se dilatoient ; tous les yeux se remplissoient de ces larmes douces qui sont un des symptômes les plus assurés de la satisfaction intérieure.

Cette satisfaction étoit encore plus vive chez ceux qui songeoient que cet hommage public s'adressoit à un simple particulier, sans dignités, sans pouvoir, soutenu uniquement par son courage, par le zèle & le dévouement de l'amitié ; que le même homme objet de ce concours, de ces honneurs ; ainsi récompensé de son dévouement au *Peuple*, de son opposition aux *Ministres*, auroit par-tout ailleurs gémi, qu'il auroit terminé ses jours peut-être dans un cachot ; qu'au lieu de cette pompe qui sembloit l'élever au-dessus du sort d'un homme, un ordre arbitraire l'auroit précipité avec ignominie dans les abîmes de la *Bastille*, de *Spandaw*, dans les déserts de la *Sibérie* ; abîmes, déserts où non-seulement l'amitié n'auroit pu le secourir, mais où elle auroit même tremblé de le réclamer, où il ne lui auroit pas été seulement permis de vérifier son existence ou sa destruction, &c. &c. &c.

Quel texte ! Comme il justifie l'orgueil des *Anglois* ! Comme il excuse la préférence que tant d'hommes honnêtes accordent, même involontairement, à leur constitution sur toutes les autres !

Ajoutons que sur le vaste terrain parcouru par cette foule, par ces cavalcades, par cette infanterie pacifique, & armée uniquement de sa joie, il n'y avoit pas même l'apparence de la contrainte, pas l'ombre d'une garde ni d'une bayonnette, pas l'idée d'une *Police* ; les voitures, les cavaliers, les hommes à pied étoient mêlés, sans cependant qu'il y eut de

confusion. La police se faisoit d'elle-même : en paroissant ne s'occuper chacun que de soi, chacun s'occupoit si bien des autres, que dans ce tumulte extérieur, dans cette complication inconcevable de mouvemens tous arbitraires, & tous opposés ; dans ce choc très-réel d'intérêts & de sentimens, car enfin il est permis de soupçonner que tous les curieux n'étoient pas également les adorateurs de la divinité du jour, il n'est pas arrivé le moindre accident.

Souvenons-nous de ce qui se passe trop souvent ailleurs dans des circonstances cependant bien plus favorables : songeons à la scène horrible qui a fouillé il y a bien peu d'années, dans une des plus grandes capitales de l'*Europe*, le mariage de l'héritier du trône : un seul des accessoires de la fête coûta au royaume autant d'hommes qu'une bataille : huit cens citoyens de tout sexe, de tout âge, foulés aux pieds, écrasés en un moment, périis, ou sur le champ même de ce désastre, ou peu après des suites de cette affreuse soirée, en éterniseront la mémoire : & cependant tout regorgeoit de gardes ; & il y avoit une police sévère, une police réputée active, une police certainement horriblement dispendieuse.

D'après ces exemples & ce parallèle, peut-on blâmer les *Anglois* de tenir à leur méthode ; de ne vouloir confier qu'au Peuple le soin de contenir le Peuple, & de réduire nettement l'utilité effective de la *Police* à l'exécution des *Lettres-de-Cachet* ?

Voilà toutes les formalités qui accompagnent la naissance & la mort de ces Compagnies célèbres, & redoutables, au Trône quand il ne fait pas les ménager, aux Ministres quand ils ne savent pas les conduire, au Peuple quand elles se laissent malheureusement asservir.

Car par un défaut contre lequel il est étonnant qu'aucun Ecrivain n'ait encore réclamé, la nation n'a aucun recours, aucune compensation pour obvier à la prévarication de ses Représentans, quand ils sont capables d'en commettre. Le Roi dissout la *Chambre des Communes* quand il croit avoir à s'en plaindre ; la *Chambre des Pairs* enchaîne cette sœur, souvent peu docile, quand ses résolutions lui déplaisent, en refusant d'y concourir : mais si le peuple est trahi par elle, ou par quelqu'un de ses Membres, il ne peut s'en garantir. Une fois élus, ils ne sont plus révocables : ce sont vraiment des *inamovibles*.

On ne pourroit les déplacer que par une procédure longue, pénible, infructueuse si le titre d'accusation étoit précisément leur condescendance pour les personnages autorisés à qui il faudroit demander d'en faire justice. Aussi autant les suffrages du peuple sont ardemment, humblement sollicités avant l'élection, autant son vœu est quelquefois dédaigné, quand elle est consommée. Les Candidats sont des amans dont les recherches ont toute la chaleur que peuvent inspirer l'opulence & la beauté : ils n'omettent

rien pour gagner leur maîtresse : jusqu'au mariage

Ils la traitent de Reine ;
Mais après l'hyménée, ils sont Rois à leur tour.

D'après tout ce qui précède, on ne peut pas dire que cette constitution soit sans inconvéniens, & même sans défauts : tous les établissemens humains en ont ; mais il me semble qu'il est beau, consolant pour les *Anglois*, de rentrer, au moins tous les sept ans, dans un droit que tout le reste du genre humain a perdu, celui de nommer au Magistrat Suprême des Adjoints qui doivent le guider, au nom du *Peuple* ; de donner des modérateurs au pouvoir, de créer des bouches, qui non-seulement porteront aux pieds du Trône le vœu, les desirs de la Nation, mais forceront, s'il le faut, le Prince à les écouter, à y condescendre.

Voilà du moins le but de la constitution : il ne s'agit pas ici d'examiner jusqu'à quel point il est rempli : si les vues des électeurs sont aussi pures qu'elle les suppose, si les démarches des élus sont aussi nobles qu'elle l'ordonne : à quelque degré que la corruption, l'oubli des principes, l'accroissement du pouvoir écartent les uns & les autres des mesures prises pour assurer leur liberté respective, il en subsiste cependant quelques traces ; il en résulte des barrières contre toutes les espèces de tyrannies ; & le reste du monde connu n'en offre aucunes.

Enfin, quand il seroit vrai que la Liberté n'existât réellement pas ici plus qu'ailleurs, parce qu'il y existe, comme ailleurs, des moyens d'en endormir les défenseurs, ou d'en éluder les prérogatives, c'est toujours beaucoup de la part des *Anglois* d'en avoir conservé l'image, d'en faire l'objet de leur culte, & de s'être maintenus dans la possession de ces droits qui, en indiquant où étoit autrefois son autel, peuvent toujours servir de matériaux pour le reconstruire.

N. B. Si la malignité rapprochoit ce que je dis ici de la constitution de l'*Angleterre*, de ce que j'en ai dit ailleurs ; si elle se promettoit par - là, comme elle l'a déjà hasardé, de me mettre en contradiction avec moi-même, & d'inspirer au Public de la défiance sur ma sincérité, sur la droiture de mes principes, ou sur leur justice, j'espère qu'elle n'y parviendrait pas.

En revenant ici, je n'ai point dissimulé que sur bien des points à cet égard j'avois changé d'opinion ; qu'après avoir acquis sur la sorte de perfection dont les sociétés humaines sont susceptibles de bien tristes lumières ; après avoir été forcé de donner à la méditation deux années retranchées de ma vie, par une violence dont la première loi de ces contrées-ci est de garantir leurs habitans, je ne manquerois pas le moment de faire à leur législation la réparation qui lui est due, sur-tout par quiconque a été victime de ces violences qu'elle écarte.

L'AVIS qui suit , relatif à l'EDITION CORRIGÉE DES OEUVRES DE M. DE VOLTAIRE , se trouve sur la couverture d'un Numéro LXXXII, imprimé in-quarto, qui a dû être distribué GRATUITEMENT à tous les Souscripteurs des ANNALES. Ne pouvant m'assurer si mes intentions à ce sujet seront remplies, quand ce Numéro-ci paroîtra, je crois devoir y consigner ce même Avis, devenu nécessaire d'un côté pour arrêter les souscriptions : elles se multiplient, sur-tout HORS DE FRANCE (singularité sur laquelle je ne fais pas de réflexion) avec un empressement qui excite ma reconnoissance autant que mes regrets.

D'un autre côté, je me dois à moi-même d'essayer d'enchaîner, ou de faire rougir, s'il est possible, la malignité. Qui croiroit qu'une chose aussi simple que le projet d'une EDITION CORRIGÉE DES OEUVRES DE M. DE VOLTAIRE lui a encore fourni des ressources : elle a encore calomnié mes intentions & dénaturé mes vues, soit quand j'ai entrepris de les réaliser, soit quand j'y ai renoncé.

Sans répondre aux Censeurs,
Car ce seroit chose infinie,

voici ce que j'ai à dire au Public sur mon projet & sur mon désistement.

A V I S

*Sur l'Edition corrigée des Oeuvres de M. DE
VOLTAIRE.*

Quand j'ai conçu l'idée de cette Edition, quand je l'ai proposée au Public, j'ai voulu élever un monument utile au Public, & honorable à la mémoire de l'Ecrivain dont je me rendois l'Editeur. Je crois avoir prouvé dans le *Prospectus* relatif à cette entreprise, que l'exécution auroit eu ces deux effets : mais je n'avois pas prévu un obstacle qui me détermine à y renoncer sans plus attendre. Je n'avois pas imaginé que ce projet paisible, autant qu'honnête, compromettroit à la fois mon repos & mon honneur.

Malgré mes soins pour rassurer sur mon impartialité ; malgré l'exemple même que j'ai donné, dans l'*Examen*, de mon respect pour l'Auteur d'une part, & de ma franchise sur ses opinions de l'autre, je me vois exposé d'*avance* à des incursions contradictoires, il est vrai, mais qui, au lieu de me promettre des partisans & des défenseurs des deux côtés, ne m'annoncent que des ennemis. Dans une gazette *françoise* qui s'imprime à *Londres*, on m'a reproché d'abord de n'être pas d'accord avec moi-même, en entreprenant de faire sur les œuvres de M. de *Voltaire* ce que j'ai blâmé un Ecrivain moderne d'avoir opéré sur celles de *Quinault* ; comme s'il y avoit la moindre comparaison entre une suppression motivée par les égards dus à la bienséance, aux mœurs, au culte ; suppression qui laisse dans toute leur intégrité les ouvrages de l'Auteur où ces objets ne sont pas compromis, en se bornant à épurer les autres ; & la réforme capricieuse des chefs-d'œuvres *liriques* du dernier siècle, dont celui-ci en aucun sens n'a pu approcher ; réforme qui n'avoit ni motif, ni utilité ; réforme qui

dénatureroit absolument l'Ecrivain mutilé, dont elle ne laissoit subsister que le nom. À cette critique de mauvaise foi, la *gazette* en ajoutoit une prématurée : j'allois, y disoit-on, *faire de M. de VOLTAIRE un CAPUCIN*.

Et dans le même tems, dans je ne fais quelle autre feuille qui s'imprime à *Luxembourg*, on assure que je ne suis pas digne de faire à la religion ce présent, parce que *je ne suis pas assez bon CHRE'TIEN*. On exhorte fort le Public à donner sur mon édition la préférence à une autre édition de *Suisse*, déjà réformée, très-religieuse ; & si bien réformée, si religieuse, que la *Pucelle* entière y est insérée ; ce qui est sans doute un morceau cher & précieux pour le folliculaire *Chrétien* de *Luxembourg*.

De ces imputations, l'une est ridicule, l'autre est atroce : je pourrois les mépriser : peut-être avec le tems les honnêtes gens feroient-ils justice de l'absurdité de l'une, du fanatisme hypocrite de l'autre : mais en attendant, aidées par des mains adroites autant qu'actives, qu'un intérêt assez vif engage à s'en armer, elles font impression. Elles trouvent des échos, des échos puissans même, & respectables d'ailleurs. Des hommes, des femmes à qui leur rang, leurs lumières, leurs bonnes intentions même devroient inspirer de la réserve, vont criant, les uns que mon projet est honteux & extravagant, les autres que je veux avoir l'air de défendre la religion sans y croire ; que je ne suis qu'un *Politique*.

Assurément si, en quelque matière que ce soit, j'ai jamais usé de *politique*, elle est bien désintéressée, & bien constante. Depuis environ quinze ans que j'ai eu le malheur de me mettre sous les yeux du Public, je ne erois pas m'être démenti un instant en quoi que ce soit,

ni dans mes principes, ni dans ma conduite : j'y persisterai, quant à ce qui me concerne personnellement : je continuerai dans mes propres ouvrages à conserver le même respect, *Politique* ou non, pour tous les objets qui en sont dignes. Si c'est le seul mérite qu'ils aient, ils ne le perdront pas.

J'avois cru pouvoir sans danger essayer de le communiquer aux productions d'un Ecrivain auxquelles il n'en manque pour ainsi dire point d'autre. Je me suis trompé. Je me défiste avec regret, mais sans balancer & sans retour. Je laisse le champ libre, soit aux *Philosophes* qui veulent avoir des *Voltaires* complets, & qui verront sans doute sans inquiétude dans les mains de leurs jeunes filles la *Pucelle*, la *Vieille de Candide*, &c. ou dans celles de leurs garçons le *Dîner du Comte de Boulainvilliers*, le *Frère Rigolet*, &c., soit aux bons *Chrétiens de Luxembourg*, qui porteront dans la réforme que j'avois méditée des mains plus pures, & plus heureuses.

Je prie les personnes qui se sont empressées de répondre à mon invitation de recevoir mes remerciemens, & de faire reprendre au bureau leur argent. Cet article même m'a encore valu des soupçons & des outrages. On a trouvé mon édition *trop chère* : on a insinué que mon vrai motif étoit le bénéfice qu'elle sembloit annoncer. Ma réponse est simple.

J'avois fixé le prix du volume, *argent de France*, à 6 liv:

Sur cette somme, les Libraires demandoient.

pour leur remise 1 l. 10 s.

Il m'en auroit coûté par volume, pour le

port, d'ici à *Paris* 10

Pour la distribution depuis *Paris* jusques
chez les Souscripteurs, ce qui est au-

jourd'hui en *France* l'objet d'un privilège
exclusif

10

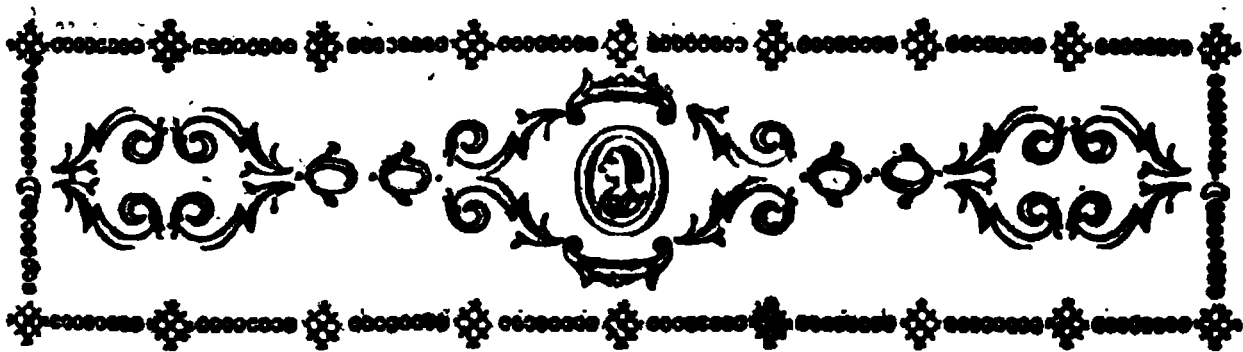
Le volume me revient ici à moi à près de 3

Sur 6 livres par volume, j'en avois à dé-
bourser 5

10

Et il y a de plus les frais de *brochure*, de *bureau*, de *magasinage* ; il y a les *avaries*, ce qu'on appelle les *incomplets*, & beaucoup d'autres détails inconnus qui rendent en général les entreprises de *libraire* très-ha-
sardeuses, souvent très-infructueuses, sur-tout pour un
particulier qui n'en fait pas métier, & qui n'en peut
diriger les opérations que par des mains étrangères.





RESCRIPT IMPÉRIAL.

*Adressé à tous les employés du Gouvernement,
sur la manière de se comporter dans LA DI-
RECTION DES AFFAIRES PUBLIQUES.*

EN France, il y a quelques années, il s'étoit élevé un parti, éclipsé aujourd'hui par les *bal-
lons*, par le *magnétisme animal*, &c. mais qui a
joui de même de la gloire de faire quelque
tems fermenter presque aussi vivement les têtes
graves de ce royaume ; d'agiter presque avec
autant de violence les esprits réfléchis, comme
on fait, dont il est rempli. Ce n'étoit pas la
manière de nager dans l'air, ou de donner des
éoliques avec le bout du doigt, dont il s'oc-
cupoit : le but de ses mouvemens, de ses ma-
nœuvres, de ses efforts en écrits, en paroles, &
en actions, étoit le *rétablissement de l'ordre na-
turel & essentiel des sociétés politiques*.

Le but étoit bon sans doute. Malheureuse-
ment les moyens étoient aussi ridicules que
dangereux : & dans le nombre un des plus ab-
surdes étoit la méthode adoptée par système, de
mettre dans toutes les lois le législateur en con-

versation familière avec les sujets ; de faire du préambule de chaque édit, d'un côté, le panégyrique du Ministre rédacteur, & de l'autre, un catéchisme abrégé des articles de foi du parti ; d'y introduire le Souverain dissertant, argumentant sur le mal passé, sur le bien futur : enfin de transmuier en un verbiage puérile qui invitoit à l'examen, & par conséquent à la désobéissance, ces dispositions dont l'essence, quand une fois elles sont promulguées en forme *de loi*, est d'exiger une docilité aveugle, & d'exclure, dans la pratique, l'idée même de la discussion.

J'ai pris autrefois la liberté d'attaquer ce délire (*) : j'ai prouvé qu'il étoit contraire aux plus simples, aux plus saines notions de la politique ; qu'il compromettoit *l'ordre naturel & essentiel des sociétés*, autant que la dignité des Trônes ; j'ai fait voir que d'un côté la multitude des paroles produisant nécessairement la confusion, & une loi ne pouvant être trop claire, l'énoncé n'en pouvoit être trop précis ; & d'autre part, que l'incertitude dans le précepte justifiant celle des auditeurs, il ne pouvoit être trop impératif, quand on vouloit sérieusement en faire la règle de leur pratique : j'ai posé en principe que s'il étoit possible qu'une loi fût exprimée en un seul mot, il ne faudroit pas en employer deux, & que le dispositif en est annullé quand il se trouve précédé par un préambule qui semble destiné à l'excuser : tous les gens raisonnables ont été de mon avis.

(*) Voyez Journal de *Politique & de Littérature*, année 1774, Tome I.

Mais de cette maxime incontestablement vraie il ne résulte pas que les Rois ne doivent jamais parler à leurs Sujets que d'un ton impérieux & menaçant : il n'en résulte pas que les Pasteurs *laïques* de ces grans troupeaux doivent s'interdire les rapports plus doux qui naissent entre l'instituteur & les élèves, des instructions données & reçues : il n'est pas défendu à un Prince qui en a le talent & le goût, de préparer les voies à l'obéissance par la persuasion, & d'éclairer par des exhortations particulières ceux sur-tout qu'il s'associe spécialement dans l'emploi délicat de concourir à l'exécution des ordonnances publiques. Le point essentiel est de ne pas confondre dans la même pièce l'avis qui encourage, avec la loi qui commande, ou les raisonnemens du philosophe indulgent qui conseille le bien, avec l'oracle inflexible du législateur qui profcrit le mal.

Les voyageurs nous assurent que cette méthode est en vigueur à la *Cbine* : les *Tyent-se*, que nous appellons *Empereurs*, de ce vaste royaume, adressent souvent, tantôt aux *Mandarins*, tantôt aux Peuples mêmes de ces espèces de discours. Ce sont des effusions de cœur, où le Monarque employant l'éloquence à sa véritable destination rappelle, avec le ton d'un père tendre, plutôt que d'un inspecteur sévère, aux Magistrats la nécessité d'une vigilance infatigable dans l'exercice de leurs emplois, qui justifie leur élévation ; aux particuliers celle d'une soumission, d'une exactitude à suivre les règles établies, qui dispense l'autorité d'une rigueur tou-

jours affligeante, même pour ceux dont elle semble constater & affermir le pouvoir.

Cette pratique honorable pour le Prince, consolante pour les Peuples, n'étoit pas inconnue dans l'ancienne *Rome*, du tems même des *Empereurs* : l'histoire nous en a conservé plusieurs exemples. En *Europe* elle s'est peu à peu éteinte par le despotisme des Ministres qui régissent cette partie du monde, & aussi par l'ignorance où l'éducation en laisse malheureusement presque tous les Souverains : il n'est pas étonnant qu'elle soit renouvelée par un Prince instruit, éclairé, ferme, dont le règne sous quelque point de vue qu'on l'envisage, quels que soient les principes d'après lesquels on voudra l'apprécier, formera une époque bien intéressante dans les *Annales* de ce siècle.

Après avoir manifesté ses volontés particulières & précises en plus d'un genre par de véritables loix, c'est-à-dire par des décisions obligatoires, il a cru devoir indiquer ses intentions, développer ses maximes sur le gouvernement par un écrit *extra-légal* en quelque sorte, & philosophique, destiné, non pas à devenir la base des décisions particulières des Tribunaux, mais à servir de fanal aux aides que l'Administration est obligée de se donner dans tous les genres ; à leur tracer la route par laquelle ils doivent marcher pour se conformer aux principes du Souverain qui les emploie, & se rendre dignes de sa confiance.

Ce monument remarquable a déjà été consigné dans presque tous les papiers publics ; il appartient spécialement à cet ouvrage-ci, consacré sur-tout à rassembler les traits les plus essentiels d'après lesquels la postérité pourra juger de l'esprit de ce siècle, & de celui des personnages qui y ont joué, en bien, ou en mal, les rôles les plus intéressans. Voici comme s'exprime l'Orateur couronné :(*)

“ DEPUIS trois ans que je tiens les rênes du Gouvernement je n'ai épargné ni mes fatigues, ni mes soins pour faire connoître mes principes & mes intentions. Je me suis appliqué moi-même à travailler pour découvrir, & bannir les maux qui résultent des coutumes invétérées ; dans cette vue, j'ai tâché d'inspirer à tous mes sujets l'amour que j'ai pour le bien de l'Etat. J'ai donné à tous les Corps des départemens, ma confiance, l'autorité nécessaire sur leurs subalternes, & la faculté de les choisir. J'ai toujours reçu avec plaisir les représentations qu'on m'a faites, & il m'a toujours été agréable d'apprendre la vérité, non-seulement des Chefs, mais des Subalternes. Par cette raison j'ai toujours été prêt à écouter leur rapports, & à éclairer leurs doutes.

Mais outre cela, le zèle avec lequel dans toutes mes opérations je me porte au bien de l'Etat m'oblige .

(*) N'ayant point l'original sous les yeux, je ne puis employer que la traduction donnée par les papiers publics, en y corrigeant seulement quelques fautes de langage trop grossières.

de veiller sérieusement pour qu'on se conforme avec la dernière exactitude à ces maximes que j'ai la douleur de voir encore fort négligées ; de cette négligence dérive la nécessité de réitérer si souvent mes ordres sur le même objet, d'autant plus que
LES CHEFS DES DÉPARTEMENTS REMPLISSENT LEURS DEVOIRS SI MÉCANIQUEMENT ET SI SERVILEMENT, QUE BIEN LOIN D'AVOIR EN VUE LE BIEN DE L'ÉTAT, ILS NE FONT TOUT AU PLUS QUE CE QUI EST NÉCESSAIRE POUR QU'ON NE LEUR FASSE PAS LEUR PROCES, OU QU'ON NE LES PRIVE PAS DE LEURS EMPLOIS.

A ces causes, quiconque voudra continuer de me servir dans les dicastères auliques & dans les provinces, comme Président, Vice-Président, Chancelier, Conseiller, Capitaine de cercle, Intendant, &c. aura soin de se conformer exactement à ce que j'ordonne ci-après.

I. A l'avenir chacun sera tenu, pour ce qui concerne le département qui lui aura été confié, de repasser les registres de toutes les ordonnances & résolutions souveraines, de les recueillir, & d'en faire la lecture avec une attention qui puisse lui en faire comprendre le vrai sens, saisir l'esprit, & lui faire voir les objets dont il est question.

II. L'expérience n'a que trop prouvé que bien des gens, au lieu de chercher dans les résolutions souveraines la substance, d'en pénétrer le vrai sens, de l'expliquer selon les maximes générales de l'équité & d'en solliciter l'exécu-

tion, les prennent dans un sens opposé, sans en demander les éclaircissemens nécessaires & consulter les personnes qui pourroient les leur donner ; ils ne considèrent pas que le Souverain ayant fait connoître ses sentimens, laisse aux dicastères auliques & provinciaux, constitués pour cet objet, le soin d'expliquer ses volontés, & d'employer tous les moyens propres à les faire exécuter en tout point.

Si l'on ne mettoit point d'obstacle à cette indolence, il seroit non-seulement inutile, mais aussi très-nuisible à l'économie de l'Etat, d'entretenir à grans frais tant de dicastères & de subalternes dans les villes & dans les provinces : ils ne feroient que produire de plus grandes confusions, & arrêter plutôt qu'avancer l'administration des affaires. Si donc les Tribunaux se bornent à la seule exécution matérielle, s'ils n'agissent point, s'ils négligent de mieux remplir leurs fonctions, il seroit expédient de les congédier, & d'épargner par ce moyen des millions, afin de diminuer les contributions des Sujets : en ce cas, sans tant d'employés, les rapports pourroient être faits directement à la Cour par des Gouverneurs & Capitaines des cercles ; les ordres du Souverain étant imprimés en conséquence, les différends des particuliers seroient décidés avec plus d'avantage que n'en procure le système actuel, en vertu duquel, après de longs détours, paroît quelquefois de la part du Capitaine du cercle un rapport insipide, qui passe ensuite à la Cour, sans aucun détail ni éclaircissement. Les résolutions pour

la province font expédiées de la même façon, de sorte que toutes ces menées ne servent qu'à perdre du tems, & à salarier une troupe de personnes chargées de minuter, de confronter, de copier & de signer les papiers.

Mais si, comme je l'espère, & comme je le veux très-sérieusement, tous ces individus salariés par la Cour, s'appliquent à l'avenir de toutes leurs forces à l'étude de leur office, à l'exécution des ordres, & à l'éclaircissement de leurs commissions ; alors leur nombre & leur solde entreront dans les vues paternelles du Souverain, & tous les individus qui composent la monarchie en retireront de véritables avantages.

III. Il suit de ceci, que les employés doivent prendre à cœur avec le plus grand empressement les affaires relatives à leur charge, & ne point mesurer leur travail par *heures, journées, & pages* ; ils seront obligés de faire tous leurs efforts, *pour s'acquitter, comme il faut, de ce qu'exigent leur office & leur serment.* Quand ils n'auront point d'affaires pressantes ils pourront prendre le repos que les circonstances leur permettront, & qui, en quelque tems qu'ils le goûtent, leur sera d'autant plus agréable qu'ils seront sûrs d'avoir fait leur devoir. *Celui qui ne se sent aucun empressement pour le service de sa patrie & de ses concitoyens, qui n'aime pas à contribuer à leur bien-être avec un zèle particulier, n'est point fait pour les emplois publics, & est aussi indigne de porter les titres honorifiques qui y sont attachés que d'en percevoir les émolumens.*

IV. C'est le délit le plus impardonnable de la part de celui qui sert l'Etat, que de n'être attaché qu'à ses propres intérêts, & de causer par-là la ruine des affaires. Outre l'avidité de l'argent, il est d'autres motifs qui induisent les Employés à taire ou à pallier la vérité, à négliger leurs devoirs, à traîner les affaires en longueur, & à retarder le bien véritable. Quiconque est coupable d'un pareil délit, est un sujet dangereux pour le service de l'Etat, comme l'est pareillement celui qui voit le désordre sans le découvrir, & agit de concert avec le coupable, par motif d'intérêt ou de connivence. (*) Un Chef qui tolère de pareilles fautes dans un subalterne, est un perfide qui ne mérite aucun égard, aucune miséricorde : un subalterne qui néglige de dénoncer son supérieur, lorsqu'il manque à ses devoirs, trahit son Souverain & sa patrie.

V. Qui sert l'Etat doit ne point s'occuper d'objets étrangers à sa charge, ne point s'appliquer à ses affaires personnelles, & encore moins s'amuser à des divertissemens qui ne servent qu'à détourner son attention des devoirs attachés à

(*) Il sera facile d'essayer de ridiculiser ces tableaux, ces principes, &c. mais les hommes vraiment honnêtes, ne les verront jamais sans attendrissement & sans reconnaissance. Leur admiration & leur sensibilité redoubleront, quand ils songeront qu'ils émanent de la main d'un Souverain revêtu d'un pouvoir arbitraire, & qui n'a pu trouver que dans son cœur ces textes, qu'assurément aucun courtisan ne lui auroit jamais fournis.

son emploi ; par conséquent il lui sera défendu de pointiller sur des disputes d'autorité & sur l'étiquette en fait de cérémonies, de prééminences pour le rang, &c. *Celui qui travaille le mieux pour parvenir au but principal, qui est le plus zélé, qui sait conserver le meilleur ordre parmi ses subalternes, celui-là seul est le plus distingué & le plus respectable. (*)*

...Il doit importer fort peu à un homme sensé, qu'un autre Employé, en traitant d'affaires avec lui, se serve plutôt de l'une que de l'autre des différentes formalités qui sont d'usage près des Chancelleries ; que les subalternes se présentent en habit de cérémonie ou autrement. Il faudra toujours tâcher de gagner leur confiance entière, être indulgent à l'égard des foibles & de ceux qui manquent de fermeté ; & comme il faut se garder de glisser légèrement sur les choses essentielles, il faut en même-tems perdre de vue toutes les minuties en traitant avec ses subalternes : dans les affaires toute l'attention doit être dirigée vers le but principal. Enfin, on ne sera vraiment digne de présider à quelque département que ce soit, que du moment qu'on aura présider à tous les subalternes qui en forment les branches différentes.

VI. Comme c'est le devoir de chacun de faire des rapports sûrs, & de juger de tous les faits selon les maximes fondamentales, en disant franchement son sentiment ; ainsi il est du devoir d'un Ministre d'Etat de penser à

(*) Quel texte !

corriger les abus qui s'opposent à l'exécution des ordres, de découvrir les transgresseurs, & de s'appliquer enfin à tout ce qui peut contribuer à l'avantage de ses concitoyens, au service desquels nous sommes tous destinés. Le bon ordre exige que le subalterne puisse dire ses sentimens à son supérieur, qui doit l'instruire & le corriger en père, lorsqu'il sera dans l'erreur ; mais toutes les fois qu'il trouvera le sentiment du subalterne bien appuyé, il sera obligé d'en profiter. Tout Président seroit donc digne de punition, s'il se conduisoit autrement, ou qu'il rejetât, par amour-propre ou par caprice, les réflexions utiles de ses subalternes, sans leur rendre justice.

VII. Il est du devoir de tout Président de noter tout ce qui est inutile ou superflu, & d'en proposer l'abolition, de même qu'il est de celui des subalternes d'exposer à leur chef les choses qui embarrassent les affaires, les éloignent de leur objet principal, & donnent lieu à des écrits inutiles & à perdre du tems ; afin que de pareils empêchemens soient levés, & qu'on n'occupe pas inutilement les mains de ceux qui ont besoin de leur tems, pour penser à des objets de plus grande importance.

VIII. Comme le bien ne peut être qu'un, c'est - à - dire celui qui forme la félicité générale, comme toutes les provinces de la monarchie font un seul tout, & tendent au même but, il est juste que toutes les jaloufies & les prétentions qui ont occasionné tant d'écrits

inutiles, cessent entre les provinces, les nations & les départemens ; il faut regarder comme certaine la maxime qui compare le corps civil au corps naturel dans lequel chaque partie doit contribuer au bien du tout, & le tout à celui des parties ; de même tous les membres qui composent la monarchie doivent s'affister comme frères, sans faire acception de nation, ni de religion, &c.

IX. Les différentes branches de l'administration, ainsi que les obligations qui en résultent, sont mal connues, & souvent étrangement confondues. Pour commencer par le *Souverain*, on croit que pour être estimé modéré, il suffit qu'il ne regarde pas comme son bien propre ce qui appartient à l'Etat. & à ses sujets, & qu'il ne s'imagine pas que la Providence ait créé tant de millions d'êtres pour lui seul : ce n'est pas assez, il faut en outre qu'il pense que lui-même a été élevé par la Providence au poste éminent qu'il occupe pour servir ces millions d'hommes.

Quant aux *Ministres*, on suppose que celui-là a la conscience la plus délicate, lequel, pour se rendre agréable à son Souverain, ne s'occupe qu'à augmenter ses trésors ; l'un & l'autre croient remplir leurs devoirs en regardant les revenus de l'Etat comme des arrérages qui leur reviennent à juste titre, de la part de l'Etat même, & pour cela ils se donnent toutes les peines possibles, afin que les intérêts de leur capital soient portés au plus haut degré.

L'état *civil* considère en tems de paix le *militaire* destiné à faire des conquêtes & à éloigner les ennemis, comme une vraie sangsue de l'Etat contribuant ; & au contraire le soldat se croit en droit de retirer du pays le plus grand avantage. Le *Douanier* ne songe qu'à augmenter les revenus des finances qui lui ont été confiées, & celui qui pour le compte du Souverain préside aux *mines*, ne cherche qu'à augmenter le métal fondu & à le retirer à moindres frais. Enfin le *Juge* s'applique seulement à maintenir l'autorité des loix & les formalités de la Justice. Voilà les principaux sujets qui dirigent l'administration d'un Etat : comme ils ne pensent qu'à eux-mêmes en particulier, & jamais au bien général, il s'ensuit que les maximes d'après lesquelles ils jugent du maniment des affaires sont des plus fausses.

Le *Militaire* est composé de plusieurs milliers de personnes formées & entretenues pour le bien de l'Etat. Elles dépensent dans le pays le salaire modique qu'on leur paie. Le peu qui leur est fourni en nature, tels que les alimens & les habits, est, à l'exception d'un petit nombre d'articles, ou une production du pays même, ou travaillé dans ses manufactures : les soldats congédiés augmentant le nombre de nos artisans, donnent plus de bras à l'agriculture, & facilitent les mariages.

Je considère les *finances* sous un point de vue qui diffère de celui des autres ; je pense que les impôts & l'usage des revenus

publics dépendent de la volonté du Souverain, & du département de ses finances, mais tout individu qui a des possessions, & le moyen de se procurer la subsistance dans le pays, ne doit point confier aveuglément aux mains du Souverain le patrimoine que lui ont laissé ses ancêtres, ou qu'il a acquis par son travail ; il ne doit contribuer, que de la somme qui est absolument nécessaire, pour maintenir l'autorité, la sûreté, l'administration de la justice, le bon ordre intérieur & la prospérité de tout le corps dont chacun forme une partie.

Je crois donc que le Monarque ne doit jamais porter les contributions au-delà de la nécessité ; qu'il doit les faire lever de la manière la moins onéreuse, & avoir en vue le bien de l'Etat dans toutes ses parties ; qu'il *est obligé de rendre compte à tous, & à chaque individu de l'usage qu'il a fait des finances* ; qu'il doit renoncer à toute prédilection pour certaines personnes, & même pour les pauvres, quoique ce soit - là une des principales vertus que puisse exercer celui qui a le moyen de soulager l'humanité souffrante ; le *Souverain n'est simplement que l'Administrateur des revenus de l'Etat*, & il ne lui est point permis de secourir les indigens, à moins que ce ne soit de son propre patrimoine en qualité de particulier.

Que si après avoir pourvu aux besoins de la monarchie dans toutes ses parties, le Prince pouvoit diminuer considérablement les impôts, il

feroit obligé de le faire, parce que chaque citoyen *n'est tenu de contribuer que pour le simple nécessaire, & non pour le superflu de l'Etat.* Ainsi un Intendant des douanes doit considérer les droits à payer comme un simple moyen de régler le commerce & l'industrie nationale ; il doit réfléchir que la diminution éventuelle des revenus de la douane est sûrement & doublement réparée, dès qu'il sera parvenu à multiplier les moyens de l'industrie intérieure des sujets, & à augmenter leurs avantages par une juste distribution. Par conséquent les vues de l'Intendant des finances doivent seulement être dirigées à interdire la contrebande, & à diminuer l'importation des marchandises étrangères, comme nuisible à l'entretien des sujets ; ainsi le directeur des mines doit considérer la production des métaux comme un objet dont chaque ouvrier ou propriétaire des mines a droit de retirer son plus grand profit, sans être forcé de renoncer à sa propre convenance, pour fournir une plus grande quantité de métal ou de sel. Le Juge doit être moins scrupuleux sur la forme que sur la pratique de la justice ; & comme le mot *Justice* comprend l'équité dans toute son étendue, il faut tâcher de rendre à l'Etat les services les plus signalés, & en même-tems aux moindres frais possibles.

X. Il faut bannir des affaires qui regardent le service de l'Etat toute influence, inclination & aversion personnelle ; & comme la différence des caractères & les différentes façons de penser, dans la vie sociale, n'empêchent pas les uns de

contracter amitié avec les autres, ainsi il doit régner une harmonie parfaite lorsqu'il s'agit des affaires, & chacun ne doit avoir pour objet que l'exactitude & la fidélité dans l'exécution : c'est ce que doivent observer les supérieurs envers leurs subalternes. Ceux qui sont du même rang doivent avoir la même activité & assiduité dans les affaires, & travailler de concert, sans pointiller sur la prééminence ou l'étiquette. Ils doivent traiter souvent ensemble, s'accorder entr'eux, s'instruire réciproquement, sans se plaindre les uns des autres, ou sur un objet étranger à l'affaire dont il est question. Ils doivent se pardonner mutuellement leurs faiblesses, compatir ensemble, se traiter en amis, en frères, & tendre tous de concert vers le même but.

XI. Il ne faut pas que l'amour-propre aveugle les personnes, qui se sont sacrifiées au service de l'Etat, jusqu'à leur inspirer la honte d'apprendre de leurs égaux ou de leurs inférieurs ce qu'elles ignorent elles-mêmes. Le succès qui couronnera les travaux de l'un doit faire à ses collègues, ou confrères le même plaisir qu'à lui, pour avoir contribué à parvenir au but principal, qui est le meilleur service de l'Etat.

XII. L'expédition des ordres, les demandes & les rapports que feront obligés de se faire les différens départemens, de même que leurs réponses, ne doivent point être réservés littéralement, comme il s'est pratiqué jusqu'ici, pour les seuls jours de Conseil, sur-tout s'il s'agit d'une

d'une affaire importante ; mais le motif qui détermine chacun à faire son devoir doit l'exciter chaque jour à s'en acquitter de même sans perdre un moment de tems.

XIII. Comme c'est un point très-essentiel que les ordres soient bien entendus, bien exécutés, & que les invidus soient bien connus, jugés & employés selon leurs talens, toutes les fois qu'on soupçonnera que le bon ordre n'est point observé dans quelque province, qu'on y travaille lentement, ou qu'on y perd de vue le but proposé, il sera indispensablement nécessaire que M. le Président lui-même, un Commissaire envoyé sur le lieu de la province, ou le Commandant-Général, examine les circonstances, donne des admonitions à tous, & m'annonce ensuite quelles sont les difficultés d'importance qui en résultent, afin que tous les sujets d'une incapacité reconnue soient démis de leurs emplois.

Les Gouverneurs provinciaux procéderont de la même manière à l'égard des Comitats ou Capitaineries des Cercles ; ils feront libres de se rendre sur les lieux en personne, ou d'y envoyer un Commissaire affidé, qui traitera les subalternes de la façon qu'ils sont traités par les Dicastères Auliques : ses vues principales doivent être dirigées à ce que les protocoles soient bien tenus & les ordres prescrits exécutés dans tous leurs points.

A l'occasion de ces recherches, il faudra rectifier les listes attestant la bonne conduite

des Officiers, en relevant l'estime dont jouissent auprès du Public les différens Employés. En conformité à ce qui précède, les Comtes, Vicomtes & Capitaines des Cercles, veilleront sur la conduite des Commissaires & Juges de leur district respectif, en feront annuellement la visite sur les lieux mêmes, dresseront une liste des Officiers qui s'acquittent de leur devoir, en remarquant sur-tout les deux points suivans : savoir, s'ils ont exactement rempli tous les ordres reçus, & si ce sont des hommes raisonnables & justes : les Seigneurs qui ne peuvent pas administrer leurs biens par eux-mêmes, & qui par conséquent doivent se fier à leurs Chargés d'affaires ou facteurs devenus garans de leurs actions, seront obligés par la Cour de les renvoyer, dès qu'on trouvera qu'ils remplissent mal leurs emplois.

XIV. Tout bon serviteur de l'Etat & honnête homme, est obligé dans tous ses plans de rectification & d'amélioration qui conduisent au bien général en matière d'impôt & de contribution, de faire attention aux moyens les plus utiles, les plus simples & les plus économiques d'augmenter le trésor public ; il ne doit point penser à ses intérêts, ni à ses avantages personnels, en proposant ce qui lui est commode, & rejetant ce qui exigeroit quelque travail de sa part ; il faudra qu'il ait toujours devant ses yeux le grand principe qu'il n'est qu'un simple individu du corps entier ; que l'avantage du plus grand nombre des sujets doit l'emporter sur le sien, sur celui de tout particulier ;

& même sur celui du Souverain, considéré comme personne particulière ; il faut qu'il réfléchisse enfin qu'en travaillant pour le bien général, il travaille pour le sien même.

Voilà en peu de mots mes intentions ; le devoir m'oblige de les exécuter. Je serai sûrement le premier à les mettre en pratique, & mon propre exemple servira à prouver la réalité de mes paroles. Quiconque pense donc comme moi, & comme doit penser un véritable serviteur de l'Etat, se sacrifiera entièrement à son service en écartant toute considération particulière ; dès-lors il lui sera aisé de comprendre la force de mes principes, & il ne trouvera pas plus de difficulté que moi à les mettre en exécution.

Quant à celui qui ne respire que son propre avantage, & les honneurs attachés à sa charge, & qui envisage le service de l'Etat comme une chose accessoire, celui-là fera mieux de se retirer à tems, & de renoncer à un emploi qui n'est pas fait pour lui, & dont il est indigne, puisque pour le bien de l'Etat, il est indispensable d'avoir l'ame fervente, & de pouvoir entièrement renoncer à soi-même & à ses aises.

C'est-là ce que je juge à propos de faire savoir à mes sujets en général, afin que ceux qui sont destinés à travailler au gouvernement si essentiel de l'Etat s'efforcent de le porter à sa perfection."

Encore une fois, quel texte que celui-là ! La tendre & brillante imagination de *Fenelon* a-t-elle jamais donné des leçons plus frappantes, plus utiles, aux Chefs, & aux Membres de toutes les administrations ? *Minerve* devenue par l'entremise de ce Prélat philosophe l'institutrice tout à la fois, & du jeune fils du destructeur de *Troie*, & du vieux fondateur de *Salente*, s'exprime-t-elle avec plus d'âme & de justesse ?

Il est aisé, comme je l'ai déjà observé, aux esprits intéressés que ces grandes vérités, que ces principes rigoureux embarrassent, & épouvantent peut-être, de les attaquer par des plaisanteries : mais dire avec dérision que la pièce qui la contient est une *Instruction pastorale*, ce n'est pas les réfuter, ni diminuer les droits du respectable auteur à la reconnoissance universelle : sans doute son Rescrit a pour objet d'adoucir le sort des brebis, & d'emmuser les loups qui les menacent : par-là il est *pastoral*, & c'est précisément aussi par-là qu'il mérite la vénération de tous les hommes.

D'autres censeurs prétendent qu'il faut le renvoyer à l'île des *Sevarambes*, à la république de *Platon* : ils disent que ce n'est pas ainsi qu'on mène les hommes destinés à régir les autres ; que c'est prêcher au désert que de présenter la satisfaction de bien remplir une place, en quelque genre que ce soit, comme devant faire partie de ses émolumens, & de s'imaginer qu'on aura de bons Administrateurs en parlant à leur conf-

ciencia, & non à leur intérêt ; qu'on leur persuadera, en dissertant éloquemment sur l'amour de l'ordre, du bien public, &c. de se donner beaucoup de peines pour peu d'argent, &c. &c.

Ces réflexions ne sont malheureusement peut-être que trop justes ; mais la méprise & les tentatives produites par une illusion si noble ne sont-elles pas plus honorables pour le trône que l'inaction conseillée & pratiquée par-tout ailleurs, par la persuasion des vérités contraires ? Ces spéculations, quelles qu'elles soient, on les admireroit dans un roman : ne seroit-il pas étrange qu'elles perdissent de leur prix en se réalisant, & qu'elles en vinssent à paroître romanesques, précisément parce qu'il se seroit trouvé un Prince capable d'en faire la règle de ses discours & de sa conduite ? Quand ce ne seroit qu'un rêve, les peuples ne doivent-ils pas chérir un Prince capable de rêver ainsi ? Le genre humain tout entier ne doit-il pas applaudir à de semblables songes ?

Je disois dans le Numéro précédent que quand la liberté n'existeroit pas ici plus qu'ailleurs, il seroit toujours beau aux *Anglois* d'en conserver, d'en adorer l'image, & de transmettre au moins à leur postérité les titres des droits qu'ils n'auroient pas su faire valoir eux-mêmes : eh bien, est-il moins beau, est-il moins utile qu'il existe une reconnoissance formelle des droits des peuples, une déclaration authentique des devoirs des Rois, & de leurs Ministres, ou agens, tracée par une main royale ?

Si, à la honte des Rois & des sujets peut-être, cette sublime théorie n'étoit aujourd'hui qu'une chimère ; si la perversité des subalternes, & la violence de leurs passions l'emportoient, même dans les Etats de l'ame bienfesante qui en a conçu l'idée, sur ses bonnes intentions, ce seroit encore beaucoup que d'avoir donné l'exemple d'y croire, & d'avoir créé le monument qui la constate. Dans des tems plus heureux, il peut exciter un jour l'enthousiasme d'un Prince digne d'en apprécier la grandeur, & qui, avec le courage suffisant pour l'exécuter, n'auroit peut-être eu ni la force ni le talent nécessaires pour l'imaginer.



TRAITÉS DE COMMERCE
Avec le TURC.

UN vieil usurier enrichi par d'anciennes & longues exactions, mais affoibli par l'âge & les maladies, entouré de collatéraux qui dévorent sa succession, sent bien qu'elle ne peut leur échapper : cependant il recule tant qu'il peut le moment de s'en défaire : il consulte les Médecins ; il se condamne au régime ; il caresse ; il choie les héritiers impatiens qui lui tâtent le pouls, afin de s'assurer du véritable état de ses forces.

Il les amuse même par de petits présens, qui semblent déjà les associer à sa propriété : de peur d'occasionner entre eux des jalousies, il est forcé de donner exactement à l'un ce que l'autre a déjà reçu : la grande occupation de sa caducité est sur-tout d'en déguiser les progrès, comme de dissimuler ses véritables sentimens pour les successeurs que la nature lui prépare : il ne les voit qu'avec horreur, & ne leur parle qu'avec amitié.

Telle est la véritable peinture de la situation & de la conduite du pauvre *Grand Turc*. On ne peut pas dire que ce soit la justice qui ait dirigé la formation de son vaste empire : il vient

d'en prévenir, par une paix prudente (*), l'entier démembrement, qui n'auroit pu passer après tout, aux yeux des casuistes les plus rigoureux, que pour une représaille : bien des politiques l'auroient sans scrupule regardé comme une justice.

Outre la cession d'une vaste province ; outre l'opprobre d'avoir lui-même donné les mains, à ses dépens, à l'agrandissement subit d'une Puissance rivale & redoutable, sur-tout pour lui, il a encore été forcé à la condescendance douloureuse de ratifier un *Traité de Commerce*, qui n'est dans la réalité qu'un autre moyen de transférer plus sourdement, mais non moins efficacement, ses propres richesses aux sujets de cette même Puissance.

Dans cette espèce d'inventaire des effets du moribond, on se demandoit quelle seroit la part de la Cour de *Vienne*, fondée à en réclamer une, non pas seulement à titre de bienfaisance, mais comme une restitution, comme une indemnité trop légitimement acquise : car enfin il est reçu en politique que la fortune a le droit de réparer les pertes qu'elle a causées. Toutes les prétentions que l'on supposoit, non sans vraisemblance, à ce Cabinet se sont réduites à une opération pacifique, à un autre *Traité de Commerce*, aussi affligeant peut-être dans le fonds pour le Domina-

(*) Voyez ci-devant page 42 de ce Volume.

teur de *Constantinople*, mais moins humiliant, & moins ruineux en apparence, que ne l'auroit été la soustraction de quelques - uns de ses domaines.

Les demandes d'une des deux Cours *Impériales* ont servi de modèle à celles de l'autre, qui elles-mêmes avoient été fondées sur une très - singulière formule usitée dans la chancellerie, ou dans la politique négociatrice des *Ottomans*. Quand ils concluent un accord avec une nation qu'ils veulent gracieuser, ils stipulent qu'elle sera traitée chez eux *comme les nations les plus FAVORISÉES*.

Ces faveurs consistent dans de certains privilèges, tels que de laisser ses Négocians sous la juridiction immédiate du *Consul* de leur pays, de les exempter du *carash*, ou de la capitation due par tous les sujets de l'empire ; de réduire les droits d'*entrée* ou de *sortie* de leurs marchandises à un taux fixe & uniforme, qu'il n'est pas permis aux douanniers d'outre-passer.

Dans l'origine, ces privilèges furent accordés aux seuls *François*. Ils avoient pour motif l'ancienne alliance des deux Cours ; alliance justifiée par des intérêts respectifs, mais dont les fruits réels n'étoient que pour une seule.

Les *Anglois*, rivaux éternels & émulateurs infatigables de leurs voisins, ensuite les *Hollandois*, essayèrent avec le tems d'obtenir du *Turc*, par des présens, par des sollicitations, par des

menaces, des patentes qui les missent au même rang. Les *Vénitiens*, les *Ragusains* même l'ont obtenu à moins de frais, & peut-être par une politique plus éclairée.

C'est cette égalité qui a été le premier objet de l'ambition de la *Russie*, & ensuite de la Cour de *Vienne* : il n'y a pas eu d'embarras : mais toutes deux y ont fait joindre pour leurs sujets des extensions que la situation respective de leurs domaines rendent infiniment avantageuses pour elles, & que les autres ne pouvoient guère désirer.

Ainsi le Cabinet de *Pétersbourg* a stipulé pour tous ses vaisseaux marchands une franchise entière, illimitée, un droit sans exception, sans réserve d'entrer de la *Mer - Noire*, dans la *Méditerranée*, d'en sortir arbitrairement, sans visite, sans douanes, sans péages : ce qui réduit, comme je l'ai observé ci-devant, le *Turc* à n'être que le gardien impuissant du passage précieux dont il semble rester le maître. Il n'y conserve pas même la prérogative dans laquelle le *Danemarck* s'est perpétué à l'égard du *Sund* ; passage bien plus difficile à fermer, & dont cependant personne ne songe à lui contester le domaine.

Quant au Gouvernement *Autrichien*, c'est le cours du *Danube* dont il a brisé la servitude : cette importante rivière débouchant dans la *Mer - Noire*, & pouvant porter depuis *Vienne*, & même plus haut, des bâtimens considéra-

bles, va établir une communication maritime & facile entre le centre des possessions *Allemandes* de la *Maison d'Autriche* & ses domaines sur les bords de la *Mer Adriatique*.

Cette communication lui assure d'ailleurs le commerce exclusif de tous les pays traversés par le fleuve qui en va devenir le canal : il n'est pas étonnant qu'aux yeux d'un Prince éclairé cet avantage ait paru préférable à l'invasion violente de quelques provinces dépeuplées, qu'il auroit fallu dépeupler encore avant que de s'en assurer la jouissance.

La *Turquie* étant ainsi liée, ou plutôt ouverte au commerce de toutes les Puissances de l'*Europe* intéressées à le partager, n'en voyoit plus qu'une qui semblât ou dédaigner son amitié, où se réserver le droit de profiter de sa foiblesse : c'étoit l'*Espagne*. Jamais la Cour de *Madrid* n'avoit eu de Ministre public à *Constantinople* : jamais il n'y avoit eu d'un Cabinet à l'autre de négociation avouée.

Cette antipathie avoit sans doute sa source d'un côté, dans les liaisons étroites qui avoient uni la *France* & le *Turc* dans des tems où la première ne se connoissoit point d'ennemie plus acharnée, plus implacable que l'*Espagne* ; de l'autre, elle étoit entretenue par les ravages que ne cessent de faire sur les côtes de ce dernier royaume, & dans ses mers, les pirates coëffés du même turban, sectateurs du même culte,

énorgueillis du même régime politique, que les *Ottomans*,

Plusieurs de ces considérations ayant perdu de leur force par le changement de toutes les circonstances, de tous les rapports politiques, il étoit assez naturel que les deux Puissances se rapprochassent : & c'est ce qui est arrivé. Les *Espagnols* ont été aussi enregistrés au nombre des *amis* de la nation *Turque* : ils ont aussi demandé, & obtenu les privilèges des *nations favorisées*.

Il n'est pas probable qu'ils s'en prévaillent beaucoup, puisque ces privilèges ne peuvent être utiles qu'à des nations *commerçantes*, & que l'*Espagne* est loin de pouvoir encore prétendre à ce titre. Mais on peut remarquer quelque chose de singulier dans sa négociation à cet égard ; c'est qu'elle n'ait pas exigé du *Grand Seigneur*, contre les *Corfaires*, la même garantie que l'Empereur a eu le secret d'en obtenir,

On fait que la Cour de *Constantinople* s'est engagée ou à réprimer les courses des *Barbaresques* sur les sujets *Autrichiens*, ou à payer la valeur des prises qu'elle n'auroit pu empêcher : il est étonnant que celle de *Madrid* ait négligé de s'affurer un pareil préservatif, ou de semblables indemnités, puisque c'est à peu près le seul avantage réel qu'elle auroit pu se promettre de sa réconciliation avec les adorateurs de l'*Alcoran*.

Il ne l'est pas moins que de tous les Princes de l'*Europe* l'*Empereur* soit le seul qui ait stipulé cette condition respectable dans ses engagements : ce n'est la moindre preuve de la politique heureuse & profonde de ce Monarque : ce n'est pas le moindre indice de son attention constante au bien de ses sujets, à la prospérité de ses états, dont ses autres démarches, & surtout la pièce contenue dans l'article précédent sont des démonstrations si honorables.

DANNEMARC.

Singulière Révolution dans ce Royaume. Mesures du Gouvernement pour empêcher les émigrations de ses habitans. •

DANS la seconde moitié de ce siècle, où les évènements singuliers se pressent, s'accumulent avec la plus excessive, la plus étonnante rapidité, nous avons vu l'administration du royaume voisin & rival du *Dannemarc* éprouver un changement très-peu prévu : nous avons vu une aristocratie née au commencement du siècle de l'excès du despotisme royal, s'évanouir en un moment, & le Trône alors dégradé tout d'un coup par le succès d'une conspiration, réhabilité subitement par la réussite d'une trame de la

même espèce. Le *Danemark*, spectateur immobile de ces oscillations politiques, n'y avoit pris aucune part ; & n'en avoit lui-même éprouvé aucune : mais il n'avoit pas été cependant exempt de l'espèce de fatalité qui fait germer de toutes parts dans cette portion des tems que l'histoire désignera sous le nom de 18^e siècle, des évènements inconnus aux âges précédens.

Les secrets du lit de son Souverain avoient été exposés aux yeux du Public, & une rigueur terrible avoit fui cet opprobre scandaleux : la mère de l'héritier du trône, accusée d'une inconduite que ce rang semble ne pas comporter, avoit perdu son état & sa liberté : le sang de ceux que l'on regardoit comme ses corrupteurs & ses complices avoit coulé sur les échaffauds : le parti qui trouvoit dans cet incident les moyens de satisfaire sa vengeance ou son ambition, s'étoit débarrassé par l'exil des partisans de l'infortunée Princesse, qui auroient pu avec le tems trouver l'occasion de développer un jour les mêmes sentimens.

L'administration étoit depuis restée sans obstacle entre leurs mains : la Reine étoit morte, oubliée en apparence : son fils, élevé par des mains dont l'intérêt n'étoit pas de lui en rappeler le souvenir, auroit pu paroître excusable de le perdre de vue : le pouvoir d'ailleurs auroit pu lui manquer, ou pour la réhabiliter, ou pour la venger.

On fait assez que dans les états despotiques, c'est précisément l'homme le plus voisin du trône qui peut le moins prétendre à en diriger les influences. L'héritier appelé par la nature à porter un jour la couronne, a moins de part souvent à l'exercice de l'autorité que le dernier de ses agens : la jalousie du possesseur actuel, & celle des Ministres régnans, réduit presque toujours le possesseur futur à de vains honneurs, à une représentation fastueuse, empoisonnée par le sentiment intime de son impuissance réelle.

Ici il n'en a pas été de même. Le Prince Royal, arrivé à l'âge de 16 ans, est entré au Conseil : on se flattoit qu'il y seroit spectateur immobile & silencieux des résolutions arrêtées au nom du Roi son père : il a prétendu au contraire devoir en être l'auteur ; & il a réussi : devenu le premier Conseiller du Roi, il lui a *persuadé* de congédier ses Ministres actuels pour leur substituer ceux qu'il avoit congédiés à l'époque dont je viens de parler : les morts sont restés morts, & la réhabilitation ne s'est encore étendue qu'aux vivans.

Elle s'est même opérée sans bruit, & avec tant de discrétion ou de ménagement que les détails, comme les principes en sont à peu près ignorés. On fait seulement que depuis tout se fait, & se signe, *Au nom du Roi, DE L'AVIS DU PRINCE ROYAL.* C'est le majeur de seize ans qui se trouve le Directeur de son auguste Père.

Cette révolution d'une espèce très-rare n'a fait aucune sensation dans l'*Europe* : & l'on peut observer que c'est assez le sort de celles qui agitent ces contrées *byberborées*. La réintégration du Roi de *Suède* dans les droits de ses ancêtres n'a pas vivement occupé les esprits : les secousses réitérées qui ont fait vaquer, qui ont rempli depuis trente ans le Trône de *Russie* n'ont pas non plus fortement ému la curiosité générale. L'indifférence à cet égard est au point, que sur cent personnes instruites d'ailleurs, & qui lisent, il n'y en a peut-être pas dix qui fussent en état de donner la filiation suivie & exacte des têtes couronnées, ou découronnées, seulement depuis la mort du Czar *Pierre*, dans ce prodigieux empire.

D'un autre côté les moindres petits mouvemens qui arrivent, ou qui semblent seulement s'annoncer en *Angleterre* excitent une attention universelle, & le souvenir s'en grave profondément dans la mémoire. Les noms de *Fox*, de *Pitt*, sont aujourd'hui dans toutes les bouches depuis la *Vistule* jusqu'à l'*Adour*. Ceux de *Chatham*, de *Wilkes*, ont été également célèbres, dans leurs tems, & la célébrité en a été de même universelle : d'où vient cette différence ?

On ne peut pas dire qu'elle résulte de celle de l'éloignement ; que la *Grande-Bretagne* étant plus près du centre de l'*Europe*, l'impression de ce qui s'y passe doit se répandre avec plus de facilité dans toutes les parties de cette division du monde.

Cela rendroit bien raison de la promptitude avec laquelle on pourroit être instruit ; mais non pas de l'intérêt que l'on attacheroit à l'être. Cela n'explique pas pourquoi le nom de *Charles Fox*, homme privé, réveille plus puissamment l'attention de quiconque l'entend nommer, que celui de tous les Ministres qui coopèrent aux gouvernemens des royaumes du *Nord*.

Dira-t-on que l'*Angleterre* a une influence bien plus puissante sur les affaires générales, & que c'est-là la balance qui règle la considération respective que chaque peuple obtient de tous les autres ?

Cela ne feroit pas encore juste : la *Russie* prend aujourd'hui une prépondérance qui lui assure certainement dans la politique un rang bien distingué. D'ailleurs la nature des évènements qui ont varié dans un assez petit nombre d'années la scène des successions à son Trône, devroit bien autrement piquer la curiosité des étrangers, que les démêlés qui partagent l'*Angleterre*.

Sans doute la fille du *Czar* PIERRE I, mourant armée contre le *Roi de Prusse* ; le petit-fils de ce même *Czar* lui succédant, faisant servir au salut de l'*Elekteur de Brandeburg* les forces envoyées par la défunte pour l'accabler, & trouvant bientôt après dans une prison la fin de son règne & de sa vie ; une étrangère montant sur ce Trône dont le véritable fondateur, ou du moins le restaurateur avoit le

premier donné l'exemple d'exclurre ainsi sa propre race par un pareil choix, font des incidens bien autrement propres à frapper des auditeurs & des lecteurs, que les extraits informés de quelques harangues prononcées à huis clos à *Westminster*, ou le récit des clameurs de la populace en plein air à *Covent-Garden* : pourquoi donc ces extraits, ces récits allument-ils, nourrissent-ils, satisfont-ils la curiosité que les histoires les plus complètes de ces autres grandes révolutions émeuvent à-peine ?

La raison n'en seroit-elle pas que dans celles-ci le Public ne voit, ne peut voir que les instrumens aveugles & mécaniques du despotisme ? Un retour involontaire sur lui-même afflige chaque lecteur, quand il songe pour combien peu les hommes sont comptés en général dans ces relations, & dans les évènements dont elles parlent. On n'y démêle qu'un personnage, & l'honneur ou les avantages qui lui en reviennent paroissent, non sans raison, assez peu importants au genre humain.

Mais dans les discussions *Britanniques*, ce beau fantôme de la liberté ne cesse de frapper les yeux des orateurs, & de l'auditoire, voisin, ou éloigné : il est toujours reproduit par un des partis, & toujours respecté, en apparence du moins, par l'autre. Tous deux n'en prononcent le nom qu'avec vénération : il est le fondement de la confiance de ceux-ci : il est l'objet des hommages de ceux-là.

Tout homme qui pense un peu ; tout homme que l'habitude de l'obéissance servile n'a point abruti, regarde les *Fox* & ses pareils comme ses défenseurs : il voit dans les ménagemens auxquels sont forcés leurs adversaires, des leçons perpétuelles pour les Ministres de son propre pays ; il trouve souvent dans les discours des uns, comme dans les procédés des autres, des allusions heureuses dont il fait l'application lui-même à ce qui se passe autour de lui. Son cœur s'élève en pensant que tout n'est pas encore avili sur ce globe : il se dédommage de sa propre servitude en jouissant en esprit d'une indépendance dont je ne fais quel espoir secret lui fait entrevoir que sa postérité, ou lui-même jouiront peut-être effectivement un jour.

Enfin accablé chez lui des fers du despotisme, il se console de son humiliation à la vue des outrages que la tyrannie reçoit ailleurs : il lit, il répète avec délices ces sorties énergiques, dont on lui feroit un crime s'il en étoit l'auteur ; il se félicite de pouvoir impunément sous le masque de *Fox* opposer dans son imagination des barrières au pouvoir arbitraire sous lequel il gémit, & rendre à ses oppresseurs l'ignominie dont ils l'accablent, ou l'effroi qu'ils lui inspirent.

C'est-là, n'en doutons point, ce qui rend les nouvelles d'*Angleterre* si intéressantes dans tous les autres pays : c'est-là ce qui a donné aux *Américains* dans tout le cours de la dernière guerre de si nombreux partisans : c'est-là ce qui avoit excité en leur faveur un enthousiasme si violent ;

enthousiasme que les puériles motifs de leur défection n'auroient jamais justifié ; enthousiasme qui n'a cessé de décroître depuis la paix, & qui commence entièrement à s'éteindre, depuis qu'il n'est plus nourri par ces harangues exaltées, par ces pièces inflammatoires qui remplissoient les gazettes au nom de la *Liberté*. C'est exactement le même principe qui fait accueillir sur le théâtre les bravades les plus audacieuses, souvent les plus folles, & applaudir avec transport à un héros dont les maximes conduiroient à l'échaffaud le spectateur qui, en sortant du spectacle, oseroit les mettre en pratique.

Quoi qu'il en soit, une des premières opérations du nouveau Gouvernement a été de déroger à l'un des articles de la célèbre Loi ROIALE, titre ou plutôt fruit de la plus singulière, comme de la plus solennelle renonciation qu'un peuple en corps ait jamais faite de tous ses droits, pour se soumettre sans réserve au pouvoir arbitraire. J'ai déjà observé ailleurs que les Souverains du *Dannemarc* sont les seuls de l'*Europe*, & même du monde entier, qui soient despotes de *droit* : tous les autres le sont de *fait*, tant qu'ils peuvent. Tous, ou plutôt leurs Ministres sont avides de ce plaisir flatteur de commander sans craindre de résistance, & de faire impunément ce qui leur plaît : mais pour se le procurer ils sont obligés d'employer plus ou moins de détours, plus ou moins de violences, qui portent aussi toujours plus ou moins l'empreinte de la faiblesse, ou de l'injustice, ou de la tyrannie.

En *Dannemarc* ils en jouissent légalement, & sans efforts : le Roi a été reconnu par un acte authentique & volontaire, *supérieur à toutes les Loix humaines* ; à lui seul a été dévolu le pouvoir de *faire, de changer, de révoquer les Loix* ; espèce d'abandon inconcevable, quand il est réfléchi, de la part d'un peuple entier ; mais ce qui l'est peut-être encore plus, c'est qu'il ne semble pas avoir produit de grans abus : la nation ne paroît pas avoir encore eu à se repentir de sa confiance dans une Maison qu'elle élevoit très-réellement au rang des Dieux.

Le 20^e article de cette Loi réduit les enfans ou frères du Roi, ainsi que la *Reine Douairière*, à une pension viagère, ou à l'usufruit de quelques terres dont la propriété doit rester au Roi. Une des premières dispositions du Conseil *Danois*, après sa régénération, a été de donner à un de ces Princes, & à la *Reine Douairière* des possessions en toute *propriété* :

Parva ingentis salatia luctus.

Mais en étendant ainsi les prérogatives de la Famille *Royale*, restreintes par une loi, il s'est cru obligé à restreindre celles que la nature semble assurer à tous les particuliers, & que jusqu'ici la politique ne leur avoit pas encore contestées légalement : celle, par exemple, de voyager, de commercer dans les autres pays, sans laisser dans le leur des arrhes pour leur retour : il n'est plus permis à aucun sujet de cette Couronne de sortir du royaume, sans ce préliminaire : chaque homme qui s'embarque

doit donner une caution d'au moins 10000 *liv. Tournois*, qui assure le Souverain de son envie de revenir, ou le dédommagement de sa perte.

Voilà donc déjà pour un peuple de l'*Europe* un des fruits de la liberté de l'*Amérique* : l'emprisonnement de la nation entière dans la sombre enceinte de ses foyers. Ailleurs l'interdiction n'est pas tout à fait si éclatante : mais on fait déjà que dans plus d'un pays où l'on a favorisé l'incident qui produit cette émigration, l'on prend soudainement des mesures pour l'arrêter. Seront-elles efficaces ? J'en doute : ce qui n'est pas douteux, c'est que les expatriations rares ou fréquentes qui auront lieu seront pendant long-tems, comme je l'ai dit (*), des pertes pour l'*Europe*, sans être un gain pour l'*Amérique*. Toutes ces générations transplantées laisseront des vuides dans l'Ancien Monde, sans remplir ceux du Nouveau. Si la découverte de celui-ci, si la liberté de nos jours, sont de grans évènements, leurs suites funestes n'en déparent que trop la grandeur : ce continent nous a envoyé jusqu'ici plus de maladies que de remèdes, plus de misères que de trésors, plus de privations réelles que de jouissances. Après avoir tiré de pareils fruits de sa servitude, que nous vaudra son indépendance ?

(*) Voyez *Réflexions Préliminaires*, Tome I, de cet ouvrage.



*Embarras des HOLLANDOIS. Difficultés au
sujet du STATHOUDERAT.*

LA catastrophe de *Genève* auroit pu inspirer quelque pitié. Cet insecte politique ne nuisoit à personne : cette République imperceptible, brillante, légère, foible, comme le papillon, avide peut-être comme lui, & suçant de même par-tout où l'occasion s'en présentoit, sans faire de grans dégats, avoit des droits à la commisération universelle ; elle en auroit joui sans doute, si, au moment qui devoit décider de son sort, ses Tribuns s'étoient montrés dignes de l'enthousiasme qu'ils avoient su allumer ; si, après avoir imité le langage du Peuple *Romain* soulevé contre l'orgueil & la dureté des *Patriciens*, ils en avoient déployé la noble fermeté ; si, au lieu d'aller mendier dans une terre étrangère des aumones fâcheuses, même quand on les obtient, & douloureuses quand on n'en obtient que la promesse, au lieu d'aller se repaître du projet de fonder dans les marais de l'*Hybernie* une *Genève* nouvelle, il s'étoient présentés sur les ramparts de l'ancienne, déterminés à y trouver leur tombeau dans celui de sa Liberté ; si enfin, après avoir mis en usage ce que leur foiblesse laissoit encore à leur disposition de l'art des *Vaubans* & des *Valières*, ils avoient consommé leur sacrifice, en criant à chacun des agresseurs,

Agent aveugle, ce n'est pas un soldat que tu frappes, c'est un citoyen que tu immoles !

Un tendre intérêt auroit éternellement accompagné la mémoire de leur infortune : aucun souvenir moins honorable n'en auroit affaibli l'impression : n'ayant à reprocher à ce petit Etat aucun abus d'autorité ; son existence civile n'ayant jamais été fondée sur ces brigandages qui font la grandeur & la prospérité des empires ; ses progrès n'étant jamais devenus l'objet de la jalousie, ou de la vengeance, les terribles pacificateurs même qui en auroient écrasé les derniers défenseurs, auroient plaint, & non blâmé l'obstination par laquelle ceux-ci seroient devenus victimes d'une médiation regardée par eux comme oppressive,

Le même sort peut-être menace la Confédération *Batavique* : mais quand ses Chefs se piqueroient dans le danger d'une opiniâtreté plus courageuse, outre qu'ils ne peuvent guère se flatter d'un succès plus heureux, il s'en faudroit bien qu'ils pussent prétendre à la même indemnité, ni que leurs cris, dans le démembrement que l'on semble leur préparer, assurassent à leur fin la même compassion.

Rien de plus éclatant, sans contredit, que le premier âge de cette République. Les berceaux de *Sparte*, d'*Athènes*, de *Rome*, n'ont peut-être plus de célébrité, que parce qu'ils ont été consacrés par de plus grans écrivains, & dans des langues devenues pendant long-tems

les seules sources, les seuls dépôts des connoissances humaines.

Les habitans de sept petites provinces sans autres défenses que leur courage, sans autres armes que leur désespoir, long-tems sans autres alliés que leurs propres citoyens, osent se soulever contre le Monarque tout à la fois le plus puissant, & le plus riche de l'univers : non-seulement ils se séparent de son empire ; mais ils parviennent à s'en approprier les plus fécondes possessions & les plus utiles trésors : victorieux comme les *Athéniens*, du *Grand Roi*, ils conservent dans leur prospérité une frugalité, une tempérance, une valeur, qu'*Athènes* perdit dès qu'elle commença à en goûter les fruits : ils trouvent moyen de concilier les richesses de l'*Attique* avec la sobriété de *Lacédémone*.

A force de multiplier les travaux, les prodiges de valeur, de constance, & de sagesse, ils domptent les élémens & la fortune ; ils fixent les caprices de celle-ci : sur une mer sans profondeur, sur une terre sans solidité ils ouvrent au commerce le plus florissant asile, ils lui assurent le plus immense entrepôt dont il eût jamais joui, puisque *Londres* commençoit à peine à connoître les avantages d'une marine, quand celle de la *Hollande* avoit déjà toute sa perfection : voilà en général, & quand on ne considère que les résultats, le tableau que présentent ses *Annales*.

Mais à l'examen, & en approfondissant les détails, de combien de violences cette gloire

n'est-elle pas souillée ? Combien d'excès ignominieux & de rapines déshonorantes déparent ces palmes & ces lauriers ! Combien ces hommes si modérés pour eux-mêmes, capables d'une réserve si étonnante, d'une circonspection ou d'un désintéressement si rares, quand il s'agissoit de leurs propres avantages, devenoient-ils emportés, impitoyables, avarés, féroces même, sur les ordres, je ne dis pas de leurs vrais Souverains, mais d'une Compagnie de Marchans à qui rien ne répugnoit pour s'enrichir, à qui rien ne coûtoit pour ruiner ses rivaux.

L'histoire n'a pu dissimuler ces attentats, dont plusieurs décèlent autant de lâcheté que les autres prouvent de barbarie : de ce genre est la honteuse tolérance dont le pavillon *Hollandois* jouit sur les côtes du *Japon*, & la proscription du *Christianisme* qui l'a précédée, & l'inconcevable servitude qui continue encore de la flétrir.

Dans le reste de l'*Asie* c'est avec le sang des naturels & des étrangers que la Puissance de la Compagnie a été cimentée : c'est en violant tous les droits, en tyrannisant les princes & les peuples, que le sceptre des *Bataves* s'est affermi sur toutes les côtes, dans toutes les îles ; c'est en s'opposant par des dévastations scandaleuses aux bienfaits de la nature ; c'est en lui défendant d'être féconde sans sa permission, en faisant avorter ses fruits, en les détruisant quand leur abondance paroissoit contraire à une politique adroite autant qu'insatiable, que la Compagnie *Hollandoise* a signalé, & consolidé depuis le *Cap*

de Bonne Espérance jusqu'aux *Molouques* son empire, ou plutôt la tyrannie impérieuse qu'elle a exercée pendant deux siècles sur les trois parties de l'Ancien Monde.

En *Europe* la République a commis moins de ravages apparens que dans l'*Afrique* & dans l'*Asie* : mais d'abord c'étoit par son despotisme destructeur sur ces deux dernières qu'elle perpétuoit la dépendance de l'autre ; & dans celle-ci même il y a peu de Puissances qui n'aient à réclamer contre elle, ou pour des usurpations injustes, ou pour des traitemens injurieux non moins propres à faire des plaies profondes, à nourrir dans les âmes un secret desir de vengeance.

Pour ne parler que d'une seule, est-il possible, est-il permis à la Cour de *Vienne* d'oublier l'orgueil, la dureté avec laquelle on lui a arraché, dans ce siècle-ci même, le sacrifice de son commerce naissant d'*Ostende* ? Et les *Barrières*, l'ignominie de cette précaution prise en apparence contre la *France*, mais dont le Maître des *Pays-Bas* supportoit l'opprobre comme la dépense, est-ce là un grief dont la mémoire puisse s'éteindre ? Elles sont disparues : mais le souvenir de l'humiliation qui en a pendant un siècle accompagné l'existence leur survit.

Et cette clôture non moins honteuse de l'*Escaut* ; cet abus outrageant & cruel des circonstances qui a fait la grandeur d'*Amsterdam*, ne devoit-il pas être sans cesse présent aux yeux des possesseurs d'*Anvers* ? en voyant la solitude de

ce port, si long-tems le rendez-vous de l'*Europe* ; en songeant à l'esclavage de ce fleuve destiné par la nature à être un des principaux canaux de ses richesses, le seul qui puisse dans toute cette partie de l'*Océan* disputer à la *Tamise* cette gloire & ces avantages, ne devoient-ils pas être sans cesse aigris contre les auteurs de cette dévastation, contre les voisins inflexibles qui perpétuoient cette servitude ?

La prétendue réconnoissance que méritoient des services intéressés, pouvoit-elle balancer toujours une oppression ainsi perpétuée, & des outrages dont la durée renouvelle à chaque minute le sentiment ? La *Hollande* avoit paru secourir la Maison d'*Autriche* contre l'ambition des Monarques *François* : mais quel avoit été son motif ? Mais le traité des *Barrières*, mais l'abandon de tous les droits des *Pays-Bas* pendant deux siècles, joints à d'immenses contributions en argent, n'en étoient-ils pas un salaire suffisant ?

Cette disposition où devoit être le Cabinet de *Vienne* n'échappoit point aux politiques : il étoit évident qu'elle ne pouvoit être contenue que par les conjonctures : personne ne doutoit qu'au moment où celles-ci changeroient l'explosion n'eût lieu.

Ce pronostic s'est vérifié, d'abord par l'évacuation forcée des villes de *Barrière* : aujourd'hui l'affranchissement de l'*Escaut*, la restitution de *Mastriçt*, des indemnités de plusieurs

espèces, évaluables en argent, font l'objet d'une négociation entre la Cour *Impériale* qui les exige, & la République qui voudroit bien les refuser (*).

Mais pour se soustraire fructueusement à cette nécessité, il auroit fallu se soutenir au même point où elle se trouvoit quand elle s'est approprié les articles qui en font l'objet : il auroit fallu d'une part entretenir les forces sur lesquelles s'est fondée la grandeur *Hollandoise*, celles qui avoient élevé la Confédération des *Provinces-Unies* au rang des premières Puissances de l'*Europe* ; & de l'autre, conserver entre ses différentes parties l'union qui l'avoit rendue florissante & redoutable. Et on a fait précisément tout le contraire.

Les forces ont dépéri ; la discorde s'est introduite ; en continuant de s'appliquer à la marine *marchande*, parce qu'elle est utile, on a négligé la marine *militaire*, parce qu'elle est coûteuse : à cette économie ridicule pour les Souverains, & encore plus imprudente, on a joint des prétentions, une délicatesse ombrageuse, un goût de faction, non moins ridicules, non moins blâmables, dans des marchans : c'est sur-tout contre le *Statboudérat* que les intrigues & les réclamations ont été dirigées ; les divisions entre les deux partis, dont l'un croit cette charge essen-

(*) Voyez, à la fin de cet article, les demandes de l'*Empereur* aux *Etats-Unis*.

tielle à la République, & l'autre voudroit sans cesse la proscrire comme dangereuse, ont éclaté avec scandale.

Rien n'est plus propre que cette désunion à encourager, à enhardir les voisins qui ont des répétitions à former ; rien ne l'est davantage à en faire venir l'idée, à ceux même qui ne l'auroient pas eue.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la place de *Statboudet*, destinée à être le lien de la Confédération, y a été au contraire une cause de troubles, & d'animosité intestine. Si l'on ne voyoit dans tous les états de l'*Europe* des milliers d'exemples d'une pareille incertitude dans des matières aussi sérieuses, on pourroit s'étonner que la véritable signification de ce mot ne soit pas fixée, ni l'étendue ou les limites du pouvoir qu'il confère déterminées. L'homme que l'on en décore est-il simplement le représentant, ou même l'agent, le Ministre du Souverain ? Est-il lui-même une partie constitutive, essentielle de la Souveraineté ? C'est sur quoi l'on dispute : si une de ces explications semble à ses partisans trop l'avilir, l'autre paroît à ses antagonistes trop l'élever.

Soutenir que le *Statboudet* est une portion essentielle de la Souveraineté, un Membre nécessaire de l'Administration *Batavique*, c'est évidemment aller trop loin : ce seroit presque en comparer le titulaire à un Roi d'*Angleterre*, ce qui semble incompatible avec la vraie constitution des *Provinces-Unies*. D'ailleurs cette di-

gnité a été solennellement abolie deux fois en deux siècles ; & dans les intervalles la Souveraineté n'en a pas paru moins complète.

Mais aussi réduire un *Statbouder* à n'être qu'un agent subordonné, purement passif, des *États-Généraux* ; leur supposer le droit de restreindre ou d'accroître arbitrairement ses prérogatives ; leur accorder celui non-seulement de lui demander à volonté compte de ses démarches, en qualité d'Administrateur Général de leurs forces de terre & de mer ; mais de le citer en quelque sorte devant la nation entière, tantôt dans des discours directs & injurieux répandus avec profusion, tantôt dans les papiers publics multipliés avec la même prodigalité, & destinés à produire les mêmes effets, c'est évidemment aussi manquer à la fois & de justice envers lui, & d'égards envers les créateurs ou les restaurateurs de cette grande dignité ; c'est-à-dire envers les véritables Souverains, qui, après l'avoir abolie, ont cru ne pouvoir s'en passer.

Cette opinion étoit si bien la leur à l'époque du rétablissement, que le *Statbouderrat* a été déclaré héréditaire dans les lignes directes ou collatérales, masculines ou féminines ; avec la faculté, dans les cas de minorité, de la faire exercer par un *Tuteur* ou *Régent*, appelé au secours de l'impuissance du véritable possesseur.

Ce que l'on peut établir de raisonnable, & je crois de plus vrai, d'après les monumens histo-

riques, c'est que l'établissement d'un *Statboudet* a eu deux objets, comme ses fonctions : d'abord dans la liaison bizarre, dans la formation très-peu naturelle de la Ligue *Hollandoise*, il étoit bon qu'il y eût un médiateur toujours prêt à suspendre par son entremise les difficultés inévitables entre les membres de cette étrange association, ou à les terminer par des négociations, & même par des jugemens : c'est aussi là une des principales fonctions du *Statboudet*, comme on le voit dans l'histoire.

En second lieu, tous les républiques dans les dangers, dans ceux sur-tout qui sont occasionnés par la guerre, ont cru qu'il falloit quelquefois à un Magistrat spécial des pouvoirs plus étendus que n'en comportoient des époques plus tranquilles. Les *Dictateurs* à Rome n'avoient pas une autre origine : la seule formule du Sénatus-Consulte qui prononçoit, *Caveant Consules, ne quid detrimenti Respublica capiat*, conféroit à ces Régisseurs annuels & restreints une autorité sans bornes, égale à celle du *Dictateur*.

Voilà précisément la place que remplit dans les *Provinces-Unies* le *Statboudet*, avec cette différence que sa charge ayant plus de durée, & n'étant ni révocable, ni mobile, on n'a pas cru devoir y attacher des pouvoirs aussi illimités. Ainsi il entre réellement dans la constitution, quoiqu'il ne fasse pas une partie essentielle de la Souveraineté : & travailler à diminuer ou l'éclat de sa charge, ou ses prérogatives, ou la confiance

fiance dûe à sa personne, c'est attaquer réellement l'Etat à qui cet éclat est honorable, à qui ces prérogatives sont utiles, de la part de qui cette confiance est nécessaire.

Si les hommes passionnés étoient capables de réflexion, c'est peut-être à ce peu de mots que se réduiroient toutes les discussions respectives. Dans l'effervescence qui paroît aujourd'hui enflammer presque toutes les têtes en *Hollande*, il n'est pas permis de se flatter de les réunir à un parti si sage ; d'autant plus que dans l'intérieur du pays le silence semble être ordonné à toutes les bouches, ou à toutes les plumes qui pourroient soutenir les droits du *Statboudér* attaqué par les prétendus partisans de la Liberté : du moins des exemples récents ont prouvé qu'il seroit dangereux de le rompre.

De tous les écrivains étrangers, il n'y en a qu'un qui se soit hasardé à faire valoir les prérogatives du Prince poursuivi avec fureur par tous les compatriotes : c'est l'auteur d'une gazette digne à tous égards d'être distinguée dans la foule accablante des productions de cette espèce. Le *Courier du Bas Rhin*, rédigé à Clèves par M. Manson, venge & indemnise aux yeux des vrais philosophes la Littérature de ces superfétations aussi honteuses que ruineuses. Il a exposé la cause du *Statboudérat* avec une clarté, il l'a soutenue avec une chaleur, qui ont dû lui faire des amis de tous les lecteurs ennemis de l'op-

pression, & de l'injustice dans quelque sens que ce soit(*)).

Si la raison & l'éloquence seules prévalaient dans de semblables combats, cet appui auroit pu suffire au *Statboudcr* : mais d'autres ressources semblent se préparer à seconder celles-là. Le *Roi de PRUSSE* a déjà plus d'une fois insinué, fait déclarer aux *Hollandois*, qu'il ne voyoit pas leurs troubles, & leur cause avec indifférence. Ces avis devroient bien leur faire sentir la nécessité de la concorde : les démarches de la Cour de *Vienne* devroient leur tenir lieu d'une autre exhortation, non moins efficace. Ils devroient s'appliquer à eux-mêmes la légende d'une médaille frappée autrefois pour leur faire sentir le danger d'une rupture avec l'*Angleterre* :

Si collidimur, frangimur.

Quoi qu'il en soit, il me semble essentiel de consigner ici les répétitions que Sa Majesté *Im-*

(*) Cette chaleur est d'autant plus honorable pour l'écrivain dont je parle, que des vues personnelles d'aucun genre ne l'ont produite. C'est l'élan d'une ame généreuse qui le détermine ainsi à soutenir vivement ce qu'il croit vrai, sur-tout quand cette vérité tient à des persécutions contre lesquelles il faut réclamer. Je l'ai éprouvé moi-même dans le cours de mes infortunes : je dois à sa générosité de publier que je l'ai trouvée aussi désintéressée quand elle ne m'a plus été nécessaire, qu'elle avoit paru intrépide quand elle pouvoit m'être utile.

périale a chargé le Gouvernement de *Bruxelles* de notifier de sa part à celui des *Provinces-Unies*.

“ I. Les limites des frontières de *Flandre* doivent, conformément aux déclarations répétées de feu l'*Impératrice-Reine* & de Sa Majesté l'*Empereur*, actuellement régnant glorieusement, rester fixées d'après la Convention de l'an 1664 ; & si, par le cours du tems, il s'est élevé quelques difficultés à ce sujet, Sa Majesté s'attend que L. H. P. nommeront des Commissaires pour, de concert avec ceux qu'Elle y désignera, rétablir les choses sur le pied sur lequel elles doivent être d'après ladite Convention, comme l'unique base que Sa Majesté reconnoît.

“ II. Sa Majesté s'attend en même tems, que L. H. P. feront démolir cette partie des fortifications du Fort de *Liefkenshoek* qui s'étend plus loin qu'il n'est assigné à la République par le VI^e article de la Convention de 1664 ; & qu'en même tems Elles feront cesser toutes les usurpations qu'on a souffertes, particulièrement sur le pays avancé du *Polder de Doek*.

“ III. Sa Majesté demande que les Forts *Kruls-Schans* & *Frédéric-Henri* soient démolis & évacués, vu que le Traité de 1648 est très-clair là-dessus.

“ IV. Sa Majesté demande que le Fort de *Lillo*, dont les fortifications s'étendent sur le terrain pris sur son territoire, soit remis dans l'état où il étoit auparavant, lorsque la possession en est restée aux Etats-Généraux par le Traité mentionné.

“ V. Sa Majesté, qui, conformément aux Traités, pense avoir la Souveraineté pleine & indépendante de toutes les parties de l'*Escant* depuis *Anvers* jusqu'à *Saftingen*, demande que le vaisseau de garde placé devant le Fort *Lillo*, & que L. H. P. ont fait retirer provisionnellement, soit pour toujours supprimé ; Sa Majesté ne pouvant souffrir dans toute l'étendue de sa Souveraineté sur l'*Escant* aucun navire, ou quelque autre pouvoir ou inspection étrangère.

“ VI. Sa Majesté demande que la République rende les villages de *Bladel* & de *Reusel*, dont la République s'est rendue maîtresse sous prétexte qu'ils auroient fait autrefois partie de la mairie de *Bois-le-Duc*, quoique ce-

pendant il soit avéré que le Roi d'*Espagne* les possédoit lors du Traité de *Munster*, & qu'ils ont toujours appartenu au quartier d'*Anvers*.

“ VII. Sa Majesté demande, que les *Etats-Généraux* faisant cession de leurs prétentions sur le village de *Postel*, qu'ils ont en possession, rendent à l'Abbaye de ce nom les biens qu'ils possèdent sur ce territoire, & dont ils se sont rendus maîtres en contravention du XLIII^e article du Traité de *Munster*.

“ VIII. Sa Majesté demande que les *Etats-Généraux* cessent toutes les usurpations contre sa Souveraineté marquée, à l'égard des pays de *Koningsheim*, *Telogne* ou *Voëlen*, *Grootloon*, *Heer-en-Keer*, *Hoppertingen*, *Moppertingen*, *Nederen*, *Paur*, *Ruffen* ou *Rutten*, *Sluysen*, *Sepperen*, *Falais*, *Argenteau*, & *Hermaal* ; & que de la part de Leurs Hautes Puissances on s'abstienne de toutes levées, soit sous le titre de subside, soit autrement, qu'on s'est arrogé de tirer de ces pays, contre le droit & la justice, & au préjudice du droit de la Souveraineté de l'*Empereur*.

“ IX. Sa Majesté demande que les *Etats - Généraux*, satisfaisant aux engagements qu'ils ont contractés par le Traité du 30 Août 1673, lui remettent enfin la ville de *Maastricht* & le Comté de *Vroenhove*, avec toutes ses dépendances dans le pays d'*Outre-Meuse*, lesquels Ils retiennent injustement, & contre la teneur dudit Traité.

“ X. Sa Majesté demande indemnisation & restitution des revenus, productions, fruits, &c. quelconques perçus par la République ou ses Receveurs, sous quelque nom ou titre que ce soit, de tous les articles contenus dans la note ci-dessous.

“ XI. Sa Majesté demande que les *Etats - Généraux* l'indemnisent pour les pertes énormes qu'Elle a essuyées dans le produit des droits d'*entrée* & de *sortie*, pour (en ajoutant foi à la promesse positive d'un Traité de Commerce, faite par la République, mais toute fois éludée & jamais mise en exécution) avoir maintenu pendant quelques années l'imposition de ce droit, sur un pied défavorable & défavorable à tous égards.

“ XII. Sa Majesté exige que les *Etats-Généraux* lui restituent le montant de tout ce qui lui revient de la part de la ville & du Marquisat de *Bergen-op-Zoom*, de la ville & la Baronnie de *Breda* & d'autres parties de *Brabant-Hollandois* : que les *Etats-Généraux* restituent à Sa

Majesté Impériale leur portion dans les rentes affectées sur l'ancien subside de la province de *Brabant* ; & qu'outre la restitution entière du capital, à compter du moment que ces possessions sont passées sous la souveraineté de la République, les *Etats-Généraux*, pour l'avenir, satisfassent régulièrement au contingent, sur le pied dont on conviendra.

“ XIII. Sa Majesté réclame la restitution ou le paiement de toute l'artillerie & de toutes les munitions de guerre laissées sous leur garde & leur direction, lorsque les troupes de l'Etat sont venues en garnison dans quelques-unes des places de ce pays ; & Sa Majesté exige en même tems le remboursement de deux millions de livres, qu'en vertu du Traité de Paix conclu à *Aix-la-Chapelle* la *France* doit avoir payés à la République pour l'artillerie & les munitions de guerre enlevées de ces places durant les hostilités.

“ XIV. Sa Majesté demande que les *Etats-Généraux* fassent payer aux Corps & aux particuliers nommés dans la note ci-jointe les capitaux qui s'y trouvent spécifiés, avec les intérêts en résultans.

N O T E.

“ 1. Les Etats de *Namur* ont, en vertu d'un arrangement avec le Gouverneur *Hollandois* de *Namur*, & du consentement de L. H. P. le 12 Juillet 1745, fourni pour 8236 flor. 1 sols de bétail pour la subsistance de la garnison, & dont le paiement a été réclamé en vain jusqu'à ce jour.

“ 2. Le Magistrat de *Namur* a de même, en 1749, livré du bétail pour la garnison, sans en avoir pu toucher jusqu'à ce jour le paiement de 5268 flor. 6 sols.

“ 3. Les nommés *Hannouft*, *Gabriel*, d'*Outrebande* & *Manesse*, ont, par ordre du Gouverneur de *Namur*, pour le service de la garnison pendant le siège en 1746, fourni des lits avec ce qui en dépend, dont le total monte à 37862 flor. 2 sols, sans en avoir pu jusqu'à ce jour obtenir le paiement ; quoiqu'après la prise de *Namur* cette fourniture ait été taxée sur le même pied par les otages *Hollandois* restés à *Namur*.

“ 4. Il faut qu'on rembourse à la Régence de *Tournai* le total des dettes qui de la part des *Etats-Généraux* y ont été contractées par le Général de *Dorth* pendant le siège en 1745, formant la somme de 8224 flor. 7 sols 1 denier ;

aussi bien qu'à différens particuliers du même district, la somme de 145 9 flor. 9 sols. Ce dont le Général de *Dorth* passa dans la même année une obligation formelle de la part de Leurs *Hautes Puissances*, quoique jusqu'à présent toutes les sollicitations pour en obtenir le remboursement aient été infructueuses.

“ 5. Les particuliers *Marten Robyns, Pierre Langord, Henry Heyman, & N. Castro* ont, dans les années 1709, 1710, 1712, & 1713, livré aux troupes de la République des vivres & fourrages pour la somme de 253362 flor. 15 sols, argent d'*Hollande*, sans que, non-obstant diverses ordonnances du Conseil d'Etat expédiées en leur faveur, particulièrement en 1721 & 1729, & malgré leurs sollicitations continuelles, ils en aient pu être payés jusqu'à présent.”

Seroit-il si fâcheux que chaque siècle ou chaque demi-siècle tous les Souverains revissent ainsi leurs comptes respectifs, & ceux de leurs sujets; qu'ils se demandassent, ou qu'ils se fissent réciproquement justice des torts & des abus que d'autres circonstances les auroient forcés d'endurer en silence 50 ou 100 ans auparavant? Il me semble que ce *Jubilé* politique auroit plus d'avantages encore que d'inconvéniens.

L E T T R E

A L'AUTEUR des *ANNALLES*.

Paris, le 20 Mars 1784.

MONSIEUR,

TANDIS que toutes les têtes remplies d'air inflammable s'élancent avec les ballons vers le firmament, la mienne humblement inclinée vers la terre jette souvent les yeux sur sa surface; dans ce moment il m'arrive toujours de

desirer que parmi cette foule d'inventeurs de toute espèce il s'en puisse arriver un qui, en déposant dans le sein de cette mère commune un grain de bled, eût l'art de lui faire rendre dix, douze épis, au lieu de quatre, de six qu'elle rend communément : comme j'ai la manie de n'apprécier les nouvelles découvertes qu'en raison de leur utilité générale, je crois que celle qui fait l'objet de mes desirs, vaudroit bien celle des *ballons*, & de la direction du char après laquelle on court maintenant, tout en empochant par des souscriptions l'argent de l'opulence oisive.

Eh bien ! Monsieur, cet homme existe depuis du tems : il a fait ses preuves, & il reste ignoré ; le hasard me l'a fait rencontrer, l'admiration me l'a fait chérir, & la curiosité me l'a fait interroger ; j'ai su mériter sa confiance ; il est prêt à devenir la victime de l'indigence, tandis que tel saltimbanque jouit du superflu pour savoir faire un *entrechat* avec grâce.

Il se disposoit à quitter ce pays, & à chercher des climats où l'on voulût s'occuper de lui, ou plutôt de sa découverte : je l'ai arrêté ; j'ai imaginé que le moyen le plus sûr de le tirer de l'oubli étoit de vous le dénoncer ; j'ai pensé que l'amour de votre patrie étoufferoit vos sujets de plainte contre elle, & que vous ne balanceriez pas à lui faire connoître un sujet aussi essentiel.

Son extérieur est honnête ; mais malheureusement il n'est point courtisan, & il ne possède point l'art de s'énoncer & d'écrire avec facilité ; il

avoit pour protecteur M. le Duc d'*Estissac*, & il l'a perdu. L'examen de son secret, supérieur à toutes les spéculations des *Economistes*(*), a été subordonné à leur avis ; je vous laisse à juger si cet homme, tel que je vous le peins, a pu forcer les ramparts qui lui ont été opposés par la gloriole intéressée d'un parti aussi puissant.

Il veut faire une tentative, présenter un placet au Roi, à l'effet d'obtenir de lui des *Commissaires* pour inspecter & suivre une nouvelle expérience : mais si les soins du Monarque ne lui permettent pas de lire ce placet, il sera renvoyé par devant le Ministre de cette partie qui, forcé de s'en rapporter à l'avis de gens censés à ce connoissant, le leur communiquera ; & voilà mon homme retombé entre les mains des *Economistes*.

Il se nomme *Constant BRONGNIART*, & demeure à *Paris*, rue du *Champ Fleury*, maison du S. *Dépétasse*, perruquier. On voit, par un extrait inséré dans un *Journal de Paris*, que MM. *Cadet* & *Parmentier* l'ont connu, & n'ont pu se dispenser de lui rendre justice : pourquoi ne l'ont-ils pas préconisé ? Je crois en saisir la raison : M. *Parmentier* a toujours eu à faire valoir ses *fecules de pomme de terre*, & M. *Cadet* a prétendu découvrir par son creuset les ingrédients qui composent la poudre végétative de mon homme ; mais ce Prothée s'est dérobé à ses

(*) Les uns veulent un nouveau genre de labour, d'autres des charrues d'une nouvelle forme, d'autres une nouvelle préparation d'engrais, &c. Mon homme laisse à chaque laboureur sa routine,

connoissances, & l'amour-propre regarde toujours de mauvais œil l'objet qui peut l'humilier.

Le Sr. *Brongniart* a par devers lui des certificats, des procès-verbaux, dont j'ai lu & vu les originaux revêtus de toutes les formes légales. J'ai fait le relevé des ensemencemens & des produits comparés que ces pièces annoncent : j'ai choisi deux expériences qui m'ont paru décisives, faites avec 8 boisseaux contre quatre. Je trouve que ces 8 boisseaux de froment, mesure de *Paris*, & par conséquent du poids de 168 liv. ont rendu par la méthode ordinaire 42 boisseaux ou 882 liv. pesant, dont la valeur en argent seroit prix commun de 88 l. 4 f. ; et au moyen de la *poudre végétative*, avec 4 boisseaux du poids de 84 liv. & du prix de 8 l. 8 f. auquel il faut joindre 1 l. 5 f. 3 d. pour le prix de la *poudre végétative* sur le pied de trente fols pour chaque cent pesant de froment, ce qui fait pour les 84 liv. un total de 9 l. 13 f. 3d., on a eu 53 boisseaux du poids de 1113 liv., dont la valeur en argent seroit de 111 l. 6 f.

Ainsi il résulte, 1°. que la dépense comparative entre la méthode ordinaire & celle du Sr. *Brongniart* est en faveur de la dernière justement de moitié moins en nature, & de $\frac{3}{4}$ à peu près moins en argent ; 2°. que le produit est, dans la même comparaison, d'un quart à peu près plus fort en nature ainsi qu'en argent,

D'après cet apperçu, je vais plus loin : je me rappelle avoir lu, je ne sais où, qu'il étoit démontré que chaque individu consommoit l'un dans l'autre annuellement, pour sa nourriture

en froment, 600 liv. pesant : je suppose la *France* peuplée de 20 millions d'habitans ; je trouve qu'il faut annuellement pour leur subsistance 12 milliards pesant de froment ; que pour la leur assurer l'année suivante, il faut mettre en réserve pour l'ensemencement selon la méthode usitée un sixième de la consommation, ce qui fait 2 milliards pesant de froment ; au contraire il ne faut plus, par la *poudre végétatif*, qu'une réserve d'un milliard pesant, & par conséquent il reste à la *France* un superflu d'un milliard qu'elle peut sans risque vendre à l'étranger, & avec lequel elle se procurera, toujours sur le pied de 10 l. du cent pesant, un numéraire de cent millions.

Je regarde cette exportation comme d'autant plus facile & probable, que les produits résultans de cette moitié selon les procédés de *Brongniart* sont d'un quart en sus des produits que donne l'ensemencement selon la méthode pratiquée jusqu'à présent ; & notez que je ne joins point ici la qualité spécifique du grain en poids & en substance constatée par ces mêmes procès-verbaux.

J'ajouterai, pour réplique aux personnes qui pourroient croire que cette fécondité ne peut s'opérer qu'en altérant le sol, que le Sr. *Brongniart* peut facilement leur prouver le contraire, puisque toutes les merveilles de sa poudre consistent à fournir un engrais à la terre, & à donner au grain plus de développement ; de plus son procédé a l'avantage de pouvoir être mis en pratique par le paysan de 15 à 16 ans le plus gauche & le plus stupide.

Je conclus que le secret du Sr. *Brongniart* n'est point de nature à souffrir une publicité qui, rendant les avantages communs entre la *France & l'Etranger*, feroit perdre à cette première la supériorité que ce secret lui assure ; qu'il est donc important, ou qu'il reste entre les mains du propriétaire pour en jouir à perpétuité lui & ses descendans, ou que le Gouvernement s'en assure au moyen d'une récompense, & se charge de la distribution : je conclus aussi que ce secret, sous tous les points de vue possibles est, & fera toujours pour ma patrie d'un prix inestimable.

Telle est, Monsieur, ma manière de sentir dans cette occasion ; je vous en fais part avec confiance, persuadé que vos lumières rectifieront mes écarts si j'en commets, & suppléeront à tout ce que l'insuffisance des miennes m'aura fait omettre.

Le Roi vous lit, dit-on, Monsieur ; le charme de votre éloquence & la force de votre raisonnement ont fixé plus d'une fois son attention : la cause que je vous présente est du ressort de vos *Annales* ; elle intéresse la *France entière* ; daignez la plaider à son propre Tribunal ; par vous le Monarque sera, je crois, plus informé que par tous les placets qu'on pourra lui présenter, & je ne doute pas que ses soins paternels ne s'occupent des moyens de réaliser les avantages que présente la *poudre végétative* du Sr. *Brongniart*.

J'ai l'honneur d'être,

(Signé)

REVERSÉ.

R É P O N S E.

JE crois, Monsieur, ne pouvoir mieux servir *M. Brongniart* qu'en publiant la lettre même dont il est l'objet : la clarté avec laquelle sa découverte y est exposée est le véritable ornement de ces sortes d'annonces : je desirerai bien sincèrement, & que la découverte soit vraie, & que l'auteur ainsi que sa patrie en retirent les fruits dont votre ame honnête & sensible calcule déjà l'abondance : mais je ne puis vous dissimuler que vous trouverez bien des incrédules, dont un grand nombre croira n'avoir pas même besoin de l'expérience pour apprécier vos supputations.

Moi-même, si votre lettre n'étoit pas signée, j'aurois eu peine à me charger de la rendre publique ; j'aurois craint de partager les reproches que l'on prodigue à une crédulité trop confiante ; je tremble que l'on ne regarde *M. Brongniart* comme ces alchimistes qui offrent de faire de l'or, & qui commencent toujours par en demander.

D'autres le renverront à la *Maison Rustique* : vous savez qu'on y trouve 21 multiplications, qui semblent toutes promettre les merveilleux effets de la *poudre végétative* : il y a deux siècles, & peut-être cent, qu'elles sont publiées ; & le pain n'en est nulle part plus abondant, ni les travaux qui les arrachent à la terre moins pénibles, souvent moins stériles.

Le compilateur de ces recettes fertilisantes commence par dire (*) que “ Tout le secret
“ consiste à savoir forcer les germes de la plante
“ à se développer promptement ; car, ajoute-t-il,
“ un grain quelconque contient non-seulement
“ la première plante qui en doit naître, mais
“ encore tous les germes de toutes les plantes
“ qui en naîtront dans la succession des siècles ;
“ en sorte que pour multiplier le bled il ne
“ s’agit que d’ouvrir le trésor enfermé dans
“ chaque grain, & de développer en un an ce
“ qui ne se développeroit qu’en trois ou quatre :
“ voilà tout le mystère.”

Vraiment oui, voilà tout le mystère : mais la Nature a-t-elle laissé sous les mains de l’art des ressources assez puissantes pour éluder, pour violer ainsi ses propres loix ? Il est vrai que dans les terres très-fertiles on voit souvent des espèces de phénomènes qui semblent rendre la possibilité de cette anticipation vraisemblable. Des grains qui n’auroient produit dans des terres maigres qu’un seul tuyau, & un seul épi, produisent dans des jardins, dans des expositions favorables, sous des climats plus heureux, plusieurs tuyaux chargés chacun de plusieurs épis : cela prouve qu’il y a en effet dans les plantes un germe de fécondité, susceptible suivant l’occasion & les ressources qui le favorisent d’être plus ou moins développé, plus ou moins restreint.

Mais alors il faut joindre à ce développement une condition oubliée par la *Maison Rustique* : c’est que ces germes surabondans, ces com-

(*) Voyez Tome II, page 640 & suiv.

pagnons inattendus de celui qui sembloit appelé seul à la vie, trouvent dans le terrain où ils viennent le resserrer une nourriture suffisante, sans quoi au lieu de partager son existence ils ne feront que lui donner la mort, en périssant avec lui ; ils ne trouveront qu'un tombeau dans l'étroite enceinte où une violence indiscrete aura forcé la nature à accélérer leur naissance.

Vous avez, Monsieur, prévu cette objection : vous m'assurez qu'elle n'embarasse point M. *Brongniart* ; que sa poudre est substantielle autant qu'active ; qu'en forçant la production primitive elle produit l'entretien subséquent ; qu'en multipliant les individus sortis d'un seul grain elle prévient dans l'espace circonscrit qui les renferme la disette qui semble devoir nécessairement résulter de leur nombre : mais ne craignez-vous pas que les censeurs ombrageux ne trouvent dans cette promesse même une nouvelle difficulté à lui opposer ?

Ne diront-ils pas, si son secret est si efficace, si sa poudre est si restaurante, si la composition en est impénétrable aux décompositions de la *Chymie*, quel besoin a-t-il de chercher des protecteurs, & d'être appuyé par l'autorité ? Il possède dans son *arcane* un trésor plus précieux que toutes les récompenses de tous les rois du monde : qu'il cultive, qu'il fasse labourer, ensemer pour lui-même.

Quelque modiques que soient ses facultés personnelles, il n'est pas possible qu'il ne trouve ou un fermier intelligent, ou un amateur éclairé

de la culture, avec qui il puisse s'associer : ceux même qui ont fait ou suivi les expériences dont vous parlez ; ceux qui ont signé les certificats que vous avez vus, ne doivent-ils pas être empressés pour une pareille société ? Quelle idée faudroit-il avoir d'eux, si, après s'être rendus témoins & garans envers le Public d'une invention si précieuse, ils étoient capables ou de la négliger, ou de s'en défier ?

M. Brongniart partageroit d'abord avec eux les fruits de son invention, sans les initier au mystère qui les multiplie : il se trouveroit bientôt en état d'opérer seul, & en peu d'années des bénéfices rapides lui assureroient le pouvoir de choisir entre la gloire d'être le bienfaiteur du genre humain entier, en publiant son secret, ou la reconnaissance, soit du Gouvernement auquel il en feroit la révélation, soit des particuliers qu'il en établiroit les dépositaires & les distributeurs.

Pour que ce parti fût impraticable, il faudroit que la composition de la poudre fût très-coûteuse ; & alors la recette indemniferoit-elle de la dépense ? Votre protégé aura toujours contre lui la défiance qu'inspirent les grandes promesses, l'attachement qu'ont pour leur argent presque tous ceux qui en possèdent, & le grand principe que pour ceux-mêmes qui sont capables de le prodiguer, ce ne sont jamais des choses utiles qui leur semblent dignes de cette profusion. Oh, si *M. Brongniart* annonçoit l'art de multiplier les plaisirs, comme il promet celui de doubler les épis, je trouverois tout naturel qu'il exigeât de l'argent d'avance, & je lui promettrous même la plus abondante, la plus prodigieuse moisson.

Encore une fois je desirer bien sincèrement que sur ce que vous dites il trouve les secours & les ressources dont il paroît avoir besoin : je suppose qu'un homme qui vous a inspiré tant de confiance & d'amitié, a un vrai mérite ; quand il se seroit laissé séduire, quand il vous auroit séduit vous-même par cette ardeur, cette effervescence commune aux esprits vivement frappés, qui par-là même sont, ou deviennent souvent capables des plus grandes choses, il pourroit d'ailleurs avoir une capacité réelle qui n'a besoin que d'être encouragée & soutenue : c'est un des principaux motifs qui m'engagent à publier une lettre qui peut donner l'envie de le connoître, & fournir l'occasion de l'apprécier.

Quant à ce que vous me dites d'obligeant sur l'influence que pourroient avoir mes écrits à la Cour, je ne puis que vous répondre avec *Andromaque*,

Tant d'honneurs ne nous touchent plus guère,
Je les lui promettois, tant qu'a vécu son père ;

c'est-à-dire avant des infortunes aussi cruelles que peu méritées ; & dont les suites ne sont pas encore terminées à beaucoup près. Mort aujourd'hui à l'espérance comme à la joie, je n'ai point l'ambition de produire de si grans effets, ni de me flatter d'obtenir pour les autres une attention, une justice que je n'ai pu, que je ne puis encore obtenir pour moi-même.

Je suis, &c.

(Signé) . LINGUET.



A V I S.

LONDRES, ce 4 Août 1784.

LA reprise de cet Ouvrage n'est pas l'évènement le plus funeste de la vie de l'Auteur : mais il peut bien dire que c'est un des plus désagréables. Ce n'est plus, à la vérité, pour son existence ; ce n'est plus pour les débris de sa fortune ; c'est encore moins pour son honneur qu'il peut concevoir des inquiétudes : c'est son repos qui est compromis, & d'une manière très-fâcheuse : au lieu d'assurer sa tranquillité, comme il l'avoit espéré, par son exactitude à remplir ses engagements, & par des sacrifices de plus d'une espèce qui ont précédé & suivi sa rentrée dans la carrière, il n'a fait que s'exposer à des contrariétés presque aussi fatigantes par leur multitude & leur continuité, que de véritables malheurs.

Elles ne viennent point du Gouvernement, qui ne lui en fait éprouver aucune : il n'honore pas de ce nom les pirateries des *Contrefaiteurs*, quoique leur impudence égale leur rapacité : il y en a dont la révélation seroit inutile au Public, sans en adoucir l'amertume pour celui qui les effuie : mais il ne peut en dissimuler une que la raison, & la justice devroient lui épargner, & qui cependant devient pour lui une occasion journalière de chagrins & de dépenses : elle émane d'une partie de ses anciens Souscripteurs, c'est-à-dire de ceux qui ont des droits acquis avant ses désastres.

Les uns ont perdu leurs quittances : les autres trouvent mauvais qu'on leur impose la loi de les montrer, & de les échanger : d'autres encore plus ombrageux se scandalisent qu'on les attende, qu'on n'aille pas au-devant d'eux. Ils supposent qu'on doit les connoître, & les prévenir, parce qu'ils supposent aussi que l'ancien Agent de la distribution des *Annales* a transmis leurs adresses à l'Auteur ; & ils rendent celui-ci responsable de la négligence, ou du dédain dont ils croient être l'objet.

Il l'a dit ailleurs, & il le répète ici ; il ne lui reste pas une seule adresse de tous les Souscripteurs de la troisième année,

Annales Politiques, &c. TOME XI.

R

à qui par conséquent le N° LXXII est dû : il n'en a jamais eu une seule de la quatrième année. On ne lui a fourni que des noms isolés, sans dates, sans indications, sans renseignemens d'aucune espèce ; des noms muets qui ne servent qu'à le tourmenter, parce qu'ils lui rappellent sans cesse des obligations qu'ils ne l'aident à acquitter.

Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ses soins même, ses peines, ses dépenses pour y parvenir le compromettent : il écrit, il fait écrire de toutes parts, d'après de vieilles lettres, d'après d'anciennes adresses, pour se procurer des lumières sur ses engagemens postérieurs ; on en conclut qu'il est instruit : il y a des gens assez injustes pour le soupçonner, d'après ses recherches même, de négligence ou de mauvaise volonté ; au lieu de l'éclairer, on le gronde. Qu'y faire ? Il faut bien se résigner à ces injustices, légères après tout, en comparaison du passé, mais inquiétantes cependant pour un homme qui ne s'est jamais exposé volontairement à l'ombre même d'un reproche fondé. Ce qui est sûr, c'est que depuis un an il a beaucoup plus fait pour parvenir à se libérer, pour se mettre en état de rendre à tous les Souscripteurs l'équivalent de leur souscription, qu'il n'auroit jamais fait pour se la procurer.

Pour se soustraire, s'il est possible, au moins une fois, à une des tracasseries dont il paroît décidé que sa vie sera sans cesse agitée, il prend le parti de faire imprimer, & distribuer avec ce Numero-ci la liste exacte & alphabétique des Souscripteurs qui avoient renouvelé leur abonnement avant le 27 Septembre 1780. Il espère que ceux à qui elle sera indifférente voudront bien la communiquer à ceux qu'elle peut intéresser : chacun y verra ses droits. Ceux qui ont perdu leurs quittances, ou qui n'ont pas pu, ou qui n'ont pas voulu les échanger, voudront bien, en y trouvant leur nom, envoyer, *franche de port*, leur adresse, avec leurs qualités, & un mot de leur main, à M. l'Abbé TABOUEY, *Avocat, rue de la Potterie près l'Hôtel de Ville, à Paris*, chez qui le dépôt des *Annales* est établi du 1^{er} de ce mois d'Août, & à qui il faut désormais s'adresser, en *affranchissant les lettres*, pour tout ce qui concerne, soit les *Annales*, soit leur Auteur.



M É M O I R E S

De V O L T A I R E,

Ecrits par lui-même.

U N des inconvéniens de la célébrité pour les hommes à qui leur rang, le hasard, le caprice du Public, ou leurs talens, ont procuré ce médiocre avantage, c'est la facilité avec laquelle on leur prête des actions, des discours, ou des écrits. C'est aux *gens de lettres* sur-tout que cette imposture est souvent funeste : leur existence publique ayant quelque éclat, tandis que leur vie privée est presque toujours obscure, il est plus aisé de réussir dans ces suppositions quand ils en sont l'objet ; après que des calomniateurs ont empoisonné leur vie, des faussaires compromettent leur mémoire ; & le succès de ces fraudes est presque toujours d'autant plus assuré que le mort a eu plus de réputation, ou qu'il s'est trouvé dans des circonstances plus délicates. La brochure dont il s'agit ici ne justifie que trop cette réflexion.

Si réellement elle étoit de feu M. de Voltaire, elle feroit beaucoup plus de tort à sa gloire qu'à

celle du Monarque dont le détracteur s'est caché sous ce nom imposant. Ces prétendus mémoires ne sont absolument qu'une satire atroce contre le Roi de Prusse ; ou plutôt c'est un ramassis informe des satires anciennes répandues, sans, ou avec fondement, contre la jeunesse de ce Prince.

Je n'en suis point l'admirateur enthousiaste : il y a long-tems que j'ai fait à cet égard ma confession au Public (*). On m'assure, & je n'ai que trop lieu de le croire, que Sa Majesté ne me l'a pas pardonné(†) : ce seroit un malheur dont il faudroit bien me consoler ; mais de ce qu'un Roi seroit injuste envers un particulier, il ne s'ensuivroit pas pour ce particulier le droit de l'être à son tour envers lui, & d'exercer une lâche vengeance, en appuyant un mensonge qu'il peut contribuer à détruire.

Je ne suis ici ni l'apologiste, ni l'accusateur du Roi de Prusse : mais le service que j'ai eu intention de rendre à M. de Voltaire, en purifiant ses ouvrages, m'autorise à tâcher de garantir son nom de la souillure dont une manœuvre criminelle a essayé de le couvrir. Il a laissé après lui d'étranges amis, si, comme on me le marque, ceux qui se font honneur de ce titre, au lieu de se révolter ici contre l'imposture, l'accréditent.

(*) Voyez le Tome IX de ces *Annales*, page 213.

(†) Voyez Tome X, page 41.

Que les faits racontés dans les mémoires apocryphes dont je parle soient réels ou imaginaires, c'est ce que je n'examine pas ; la discussion seroit aussi scandaleuse que l'histoire : mais s'ils étoient faux, & que M. de Voltaire les eut malignement recueillis, fortifiés de son témoignage ; qu'il se fut occupé de sang-froid de les laisser après lui à la postérité, qu'il eut joui d'avance du plaisir de déchirer ainsi par un honteux ressentiment le cœur, & de ternir la renommée d'un Souverain dont il n'a eu qu'une fois, & un seul moment à se plaindre ; dont il a publié sans cesse qu'il avoit eu tout le reste de sa vie à se louer, M. de Voltaire seroit le plus méprisable des hommes. Une pareille action suffiroit pour flétrir tous les lauriers accumulés sur sa tombe. Sa philosophie ne seroit plus qu'un masque odieux, & ses exhortations éternelles à l'amour de l'humanité, de la douceur, de la grandeur d'ame, de la tolérance, une hypocrisie aussi coupable que déshonorante.

S'ils étoient vrais, ce seroit, pour ainsi dire, encore pis. Quoi ? M. de Voltaire, témoin journalier de ces foiblesses, de ces turpitudes, de ces iniquités, auroit pu vivre, s'enorgueillir de vivre avec l'homme dont elles souilloient tous les momens ! Il auroit cru ne pouvoir payer l'encens prodigué à ses *talens*, qu'en encensant plus basement encore les *vertus* du flatteur lui-même ! Après avoir ainsi pendant sa vie menti avec autant de lâcheté que d'audace, à l'Europe entière, à sa propre conscience ; ayant persisté jusqu'au dernier moment dans ce

servile hommage, il en auroit conigné la rétractation dans un monument *posthume*, flétri tout à la fois par la satire & la clandestinité.

Non, je ne puis le croire : & si les preuves matérielles que je vais donner de la supposition n'étoient pas suffisantes, si l'on m'en objectoit de plus démonstratives, telles qu'un manuscrit de la main de M. de *Voltaire*, seule preuve convainquante d'un pareil fait, je la regarderois comme l'anecdote la plus avilissante pour la Littérature qui ait jamais eu lieu : j'aurois autant de mépris que d'horreur pour les éditeurs, qui pouvant par la suppression du manuscrit épargner aux Sciences cet outrage, à la Philosophie cet affront, au Public ce scandale, auroient tout sacrifié au desir de gagner un peu d'argent en se rendant complices de ce crime de leur divinité.

Et qu'on ne dise pas, pour excuser au moins les flatteries, que *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, ont aussi accablé de louanges l'Ordonnateur des proscriptions, le Tyran de *Rome*, le Monstre crapuleux & sanguinaire dont les voluptés & la barbarie étoient tour à tour l'opprobre & l'effroi de l'univers : d'abord au moins ne se font-ils pas contredits eux-mêmes : leur langage a toujours été uniforme : leur filet ne gravoit pas des satires au revers de la page qu'ils chargeoient de leurs éloges.

Mais ensuite il n'est pas vrai que ces éloges s'adressassent à l'Usurpateur impitoyable, au

Débauché dissolu : l'*Auguste* chanté par ces poètes célèbres étoit le réformateur qui s'étoit réformé lui-même. C'étoit le pacificateur du monde, le vainqueur clément qui, par la pratique de toutes les vertus dignes d'un Souverain dans l'âge mûr, fesoit oublier les excès de sa jeunesse ; quand ces poètes écrivoient, tous les honnêtes gens pensoient d'*Auguste*, & en parloient comme eux : il n'existe pas un monument qui contredise ces louanges ; elles n'auroient pas fait sur la postérité une impression ineffaçable, si elles n'avoient été que des fictions poétiques, fruits d'une bassesse mercenaire, & démenties par la vérité.

Mais M. de *Voltaire*, si cette ignominieuse palinodie étoit de lui, si elle étoit fondée sur des faits réels, dans quel tems auroit-il épuisé ce que la flatterie a de plus ingénieux, pour affermir, pour étendre la réputation du *Roi de Prusse*, déjà justifiée par ses exploits guerriers ? Dans quel tems l'auroit-il présenté au Public, comme le plus grand des Rois, le plus sage des Princes, le plus éclairé des Souverains ?

C'est au moment où admis dans son intérieur, il n'auroit vu en lui que des petitesse, des ridicules, & des injustices ; ainsi, également lâche dans ses adulations & dans ses satires ; violant successivement les loix de la délicatesse & de l'hospitalité, il se seroit couvert de la même infamie, soit en publiant avec réflexion un bien qui n'existoit pas, soit en révélant un mal effec-

tif, mais dont il avoit perdu la faculté d'être le dénonciateur.

Il n'existe dans l'histoire, d'ailleurs trop fertile peut-être, des scandales de la Littérature, qu'un seul exemple qui approche un peu de celui-là : ce sont les deux ouvrages de *Procope*, dans l'un desquels il est le vil adulateur de *Justinien*, après en avoir été le détracteur acharné. Mais *Procope*, écrivain mercenaire, domestique obscur d'un courtisan, n'avoit point eu d'obligation personnelle & éclatante au maître de son maître. Il n'avoit point eu avec le Prince, objet successivement de sa bassesse & de sa malignité, ces liaisons intimes qui rendroient plus excusable encore dans l'inférieur une foiblesse adulatrice, qu'une franchise diffamatoire.

La situation de M. de Voltaire étoit bien différente : il en avoit eu de ces liaisons avec le Souverain dont il paroît ici, du fond de sa tombe, vouloir consommer l'opprobre. Si par respect pour la vérité, il devoit s'abstenir de prêter à un ami couronné, même des vertus qu'il n'auroit pas eues, combien ce respect, & le soin de son propre honneur, devoient-ils lui défendre plus sévèrement d'imputer à un cœur qui lui avoit été ouvert avec tant de confiance, les vices qu'il auroit pu y découvrir ! Et que faudroit-il penser de lui, si ses révélations flétrissantes étoient des calomnies, comme ses cajeoleries flatteuses auroient été des mensonges ?

La duplicité de *Procope* n'est qu'une incon-
séquence. Celle de M. de Voltaire seroit une

trahison aggravée par les lâchetés précédentes : peintre flatteur, ou historien fidèle, ses impostures & sa véridicité le dévoueroient au même opprobre.

Encore une fois, quel que fût le moral, & la vie privée du Maître de *Berlin*, c'étoit comme hôte, comme ami, comme un confident cher & vénéré, que M. de *Voltaire* y avoit été associé. Les prétendus *Mémoires* parlent avec une légèreté révoltante de la fameuse lettre du 23 Août 1750, par laquelle le *Roi de Prusse* l'invitoit à rester auprès de lui à *Berlin*, où il étoit venu pour se consoler de la mort de M^{de} du *Chatelet* : on ne peut pas soupçonner que ce soit l'ouvrage d'un Secrétaire : ni l'antiquité, ni les tems modernes ne présentent de pièce plus honorable à l'esprit & au cœur d'un Souverain.

“ J'ai vu la lettre que votre Nièce vous écrit
“ de *Paris*. L'amitié qu'elle a pour vous lui
“ attire mon estime. Si j'étois Madame *Denis*,
“ je penserois de même ; mais étant ce que
“ je suis, je pense autrement.

“ Je serois au désespoir d'être cause du mal-
“ heur de mon ennemi ; & comment pourrois-
“ je vouloir l'infortune d'un homme que j'es-
“ time, que j'aime, & qui me sacrifie sa patrie
“ & tout ce que l'humanité a de plus cher ?
“ Non, mon cher *Voltaire*, si je pouvois pré-
“ voir que votre transplantation pût tourner
“ le moins du monde à votre désavantage, je
“ serois le premier à vous en dissuader. Oui,

“ je préférerois votre bonheur au plaisir extrême
“ que j’ai de vous avoir.

“ Mais vous êtes philosophe, je le suis de
“ même : qu’y a-t-il de plus naturel, de plus
“ simple, & de plus dans l’ordre, que des phi-
“ losophes faits pour vivre ensemble, réunis par
“ la même étude, par le même goût, & par
“ une façon de penser semblable, se donnent
“ cette satisfaction ? Je vous respecte comme
“ mon maître en éloquence & en savoir ; je
“ vous aime comme un ami vertueux. Quel
“ esclavage, quel malheur, quel changement,
“ quelle inconstance de fortune y a-t-il à craindre
“ dans un pays où l’on vous estime autant que
“ dans votre patrie, & chez un ami qui a un
“ cœur reconnoissant ?

“ Je n’ai point la folle présomption de croire
“ que *Berlin* vaut *Paris*. Si les richesses, la
“ grandeur & la magnificence font une ville
“ aimable, nous le cédon à *Paris*. Si le bon
“ goût peut-être plus généralement répandu se
“ trouve dans un endroit du monde ; je fais &
“ j’en conviens que c’est à *Paris*,

“ Mais vous, ne portez-vous pas ce goût
“ par-tout où vous êtes ? Nous avons des
“ organes qui nous suffisent pour vous applau-
“ dir ; & en fait de sentimens, nous ne le
“ cédon à aucun pays du monde.

“ J’ai respecté l’amitié qui vous lioit à Ma-
“ dame *du Chatelet* ; mais après elle j’étois un

“ de vos plus anciens amis. Quoi ! parce que
“ vous vous retirez dans ma maison, il sera dit
“ que cette maison devient une prison pour
“ vous ? Quoi ! parce que je suis votre ami,
“ je serai votre tyran ? Je vous avoue que je
“ n’entends pas cette logique-là ; que je suis
“ fermement persuadé que vous serez fort heu-
“ reux ici tant que je vivrai ; que vous serez
“ regardé comme le père des lettres & des
“ gens de goût, & que vous trouverez en moi
“ toutes les consolations qu’un homme de votre
“ mérite peut attendre de quelqu’un qui l’es-
“ time. Bon soir.”

F R É D É R I C.

Ce fut-là, lui font dire les *Mémoires*, le der-
nier verre qui m’eniivra : & cependant ils ajoutent
encore les plus ridicules détails de séduction :
par exemple, que le Poète laissant toujours
percer sa répugnance pour cet honorable esclav-
age, le Monarque suppliant lui prit un jour
tendrement *la main pour la baiser*, ce qui déter-
mina l’aveu tant souhaité ; & afin qu’il ne
manque à cette narration rien de ce qui pour-
roit en déshonorer l’auteur, si elle étoit de
celui à qui on l’impute, on la lui fait terminer
par dire que le *Roi de Prusse se mocquoit de lui*
dans le fond de son cœur.

Eh, quel intérêt auroit donc eu un Monarque
tout puissant à s’avilir lui-même par cette comé-
die ? Quel intérêt auroit eu M. de Voltaire à ré-
véler au Public qu’il n’avoit jamais été que le
jouet, que l’objet du mépris de celui de tous les

hommes de qui il a reçu dans sa vie le plus de marques d'estime & de considération ? Si ces apparences étoient fausses, feroit-il moins humiliant pour l'Ecrivain d'en avoir été dupe, que pour le Prince de les avoir feints ?

Mais on ne peut reprocher ni à l'un cette crédulité, ni à l'autre cette hypocrisie. L'empressement du Monarque étoit glorieux : la condescendance du Philosophe étoit naturelle : ce persifflage, ce soin d'avilir une époque si intéressante dans la vie de tous deux, décèle dans le rédacteur de ce conte odieux, un cœur aride autant que malfaisant.

M. de Voltaire lui-même s'est exprimé à ce sujet d'une manière bien différente, dans ses *Commentaires historiques*, &c. ouvrage certainement de lui, & que je tiens de sa main ; ouvrage de sa vieillesse où il s'est peint certainement aussi sous les traits par lesquels il desiroit d'être connu de la postérité ; il y raconte sa malheureuse aventure de *Francfort*, & ses préliminaires : après ce récit où le *Roi de Prusse* est plutôt justifié qu'inculpé, il ajoute que s'étant bientôt réconcilié, *il relisoit avec attendrissement cette lettre éloquente & touchante ; & qu'en la rapprochant du passé, il disoit, Après une telle lettre, je ne puis qu'avoir eu très-grand tort. Il ne soupçonnoit donc pas le Prince de s'être moqué de lui.*

Et en effet, je le répète, quelque idée qu'on veuille se former du secret de cette vie philoso-

phique à laquelle le *Roi de Prusse* avoit initié tant de gens de lettres, & qu'aucun Prince instruit ne fera tenté de renouveler, d'après les désagréments que celui-là en a recueillis, toutes les promesses consignées dans la lettre ci-dessus ont été tenues fidèlement. M. de *Voltaire* fut aimé, respecté, libre, heureux, à *Potsdam*, à *Berlin*, tant qu'il ne se lassâ point de l'être.

De misérables tracasseries mirent fin à cette existence fortunée : mais dans la rupture, dans ses préliminaires, dans ses suites, le Roi montra autant d'indulgence que le Poète montrait peu de discrétion : les véritables détails de cette affaire sont inconnus ; & aujourd'hui ils n'ont aucune importance : mais le *Roi de Prusse* paroissant être revenu le premier, quoiqu'assurément il n'eut pas tous les torts, cet effort seul semble indiquer une ame franche, bonne, & généreuse, comme l'aveu de M. de *Voltaire*, au sujet de sa lettre, seroit seul une réfutation suffisante des *Mémoires*, & une preuve de leur fausseté.

Un Roi capable d'écrire une lettre comme celle du 23 Août 1750, & d'exécuter scrupuleusement pendant près de trois ans les engagements qu'il y a contractés envers un particulier, qui n'étoit pas toujours irréprochable, ne peut pas l'être des petitessees que les *Mémoires* lui attribuent : un Ecrivain qui, à 80 ans, conserveroit dans son cabinet une diatribe aussi horrible que les *Mémoires*, contre ce même Souverain, avec l'intention de la transmettre à la

postérité, n'auroit pas consigné dans un ouvrage auquel il attachoit un grand intérêt un aveu comme celui qu'on vient de lire ; ou bien il faudroit avouer que son cœur cachoit une noirceur, une fausseté, dont la dépravation humaine offre bien peu d'exemples. Pour l'honneur de *M. de Voltaire*, il faut donc souhaiter & croire que les *Mémoires* ne sont pas de lui.

Et quand on les examine, le soupçon produit d'abord par la crainte d'être obligé de mépriser un homme si digne d'ailleurs d'admiration, se change en certitude. Il ne faut qu'en ouvrir les premières pages pour se convaincre non-seulement que *M. de Voltaire* n'est pas l'auteur de cette collection licentieuse, mais même que le faussaire, en tâchant de copier sa manière & son stile, en a ou négligé, ou manqué le principal caractère, la correction, & l'élégance, la justesse, & la propriété des termes.

Page 4, édition de *Londres*, en parlant du Marquis *Algarotti*, on trouve qu'il vint à *Cirey* chez Madame DU CHATELET : il *la trouva assez savante dans sa langue, pour lui donner de très-bons avis* Est-ce la langue de Madame du Chatelet, est-elle de l'*Italien*, dont il s'agit ? Le nouveau-venu donne-t-il, reçoit-il des leçons ? Jamais *M. de Voltaire* n'auroit laissé en écrivant une pareille équivoque.

Page 9, on compare le précédent *Roi de Prusse* FRÉDERIC GUILLAUME mort, & son fils le Roi actuel : *Il n'y a, dit-on, peut-être jamais*

en au monde de père & de fils qui se RESSEMBLENT moins que ces deux Monarques. Il falloit se ressemblassent, ou se soient ressemblés. M. de Voltaire, ne comettoit point de solécismes, sur-tout en prose.

Dira-t-on que c'est-là une faute d'impression ? en voici une qui est du texte. On lit page 13, *Il faut avouer que la TURQUIE est une république, en comparaison du despotisme exercé par FRE'DERIC GUILLAUME : M. de Voltaire auroit dit, sans doute, que l'administration de la TURQUIE est celle d'une république, en comparaison du despotisme* Les gens instruits, & d'un goût délicat, sentiront bien la différence ; ce sont-là les traits imperceptibles qui aident les connoisseurs à distinguer dans la peinture les originaux des copies.

Page 34, *Nous lui préparâmes une belle maison, dans le petit château de Meuse* Est-ce là la manière de M. de Voltaire ? Si c'est une antithèse, une plaisanterie, elle est bien plate : si le mot *maison* est pris pour *logement*, le terme est bien impropre.

Page 38, *D'ordinaire CE SONT NOUS AUTRES gens de lettres qui flattons les Rois : quand il n'y auroit dans les Mémoires que ce révoltant barbarisme, je me croirois autorisé à absoudre la mémoire de M. de Voltaire de la honte de les avoir composés.*

Les plaisanteries y sont souvent aussi fades que les phrases sont incorrectes. *Frédéric Guil-*

laume tiroit de l'argent de tout. Une fille fesoit-elle un enfant ? Il falloit que la mère, ou le père, ou les parens donnassent de l'argent au Roi pour la façon, page 11.

Il n'aimoit ni la musique, ni les vers : quand il voyoit dans les mains de son fils un livre, ou une flute, il brûloit le livre, il cassoit l'instrument, & il donnoit quelquefois des soufflets au Prince. *Le Prince lassé de toutes ces attentions* page 17. Cette ironie triviale est-elle de l'homme qui a le mieux possédé les finesse de la plaisanterie, & l'art de la rendre piquante par des tournures nouvelles & imprévues ?

Ce même Roi soupçonne sa fille d'avoir voulu favoriser l'évasion de son frère, *Et comme il étoit expéditif en fait de justice, il la jetta à coups de pied par une fenêtre.* Même trivialité, dans cette promptitude en fait de justice : mais il y a plus : il se trouve que la Princesse *jettée à coups de pied* par la fenêtre, n'a point été *jettée*, parce que sa mère présente à cette *expédition* la *retint par ses jupes, COMME ELLE ALLOIT FAIRE LE SAUT*, page 19.

Il lui en resta une contusion *au-dessus du tétou gauche, qu'elle m'a fait*, dit l'auteur des *Mémoires l'honneur de me montrer* On voit bien qu'il a voulu imiter là une phrase de *Candide* ; la blessure pouvoit en rappeler l'idée : mais assurément ici M. de Voltaire n'en auroit pas fait ce ridicule usage : *Candide* pouvoit demander à *Cunégonde*, dans un roman, à voir une pareille trace : mais

une

une fille respectueuse; une Princesse souveraine, ne fait pas une telle exhibition à un particulier, pour prouver démonstrativement les fureurs de son père, & de son Roi.

Enfin le fauffaire joue sur la promesse qu'avoit faite à M. de Voltaire le Prince Royal de Prusse, de lui donner des marques *solides* de son amitié, quand il seroit sur le trône : à son avènement, le Ministre qu'il envoie en France est chargé d'un présent pour le Poète : on le fait prier de venir le recevoir. *Courez vite*, dit Madame DU CHATELET, *on vous envoie sûrement les diamans de la Couronne* : il se trouve qu'il ne s'agissoit que d'un *cartaud* de vin que l'Ambassadeur avoit apporté pour toute valise, derrière sa chaise : M. de Voltaire, en le recevant, s'épuise en protestations d'étonnement & de reconnaissance, sur les marques LIQUIDES des bontés de Sa Majesté, substituées aux SOLIDES dont elle l'avoit flatté, page 29.

Est-ce donc M. de Voltaire qui auroit eu la mal-adresse de hasarder un si plat badinage ? En voulant imputer à son bienfaiteur une lésinerie ridicule, n'auroit-il pas craint de forcer les lecteurs à s'en rappeler au contraire la magnificence, au moins envers lui ? L'envoi du *cartaud* dans le tems même auroit pu être regardé comme une marque sérieuse d'empressement & de bienveillance. Si c'étoit du vin de Tokay, par exemple, le présent n'auroit-il pas été très-royal, & digne que le diplomatique s'en rendît lui-même le porteur ?

Mais ce préliminaire fut bientôt suivi par des preuves encore plus solides d'amitié : si les largesses pécuniaires, les pensions, les démonstrations visibles peuvent être regardées comme des indices de ce sentiment, quel Souverain a jamais été plus solidement libéral envers un homme de lettres ? *Vingt mille livres-Tournois* de pension annuelle ; un logement dans toutes les maisons royales, la table même du Monarque, des équipages entretenus ; enfin les décorations extérieures que les courtisans préfèrent quelquefois à la fortune, ne sont-ce pas là des supplémens suffisans pour justifier, pour ennoblir l'anecdote du cartaud, qui, après tout, n'est même peut-être pas vraie ? *M. de Voltaire* n'auroit-il pas senti qu'en accusant d'avarice un Souverain si prodigue à son égard, il n'auroit prouvé que sa propre ingratitude, & peut-être son avidité ?

Cette incorrection, ce mauvais goût, cette mal-adresse, sont des preuves d'autant plus décisives, que si cet ouvrage étoit de *M. de Voltaire*, ce ne seroit pas un des fruits de sa décrépitude, ni des derniers tems où la vieillesse auroit pu le rendre moins délicat sur les idées, & moins scrupuleux sur le choix des termes : ces traits sont tous tirés de la première partie, qui, suivant les dates indiquées dans le texte même, auroit été écrite au moins 20 ans avant sa mort, puisque la totalité des *Mémoires* finit au 1^{er} Janvier 1760, & que l'Auteur cite cette époque comme celle du moment où il écrivoit.

Or, assurément à 60 ans *M. de Voltaire*, sans avoir rien perdu de son imagination, avoit acquis tout ce qu'il a jamais eu d'agrément, de pureté, de justesse dans le stile. Il s'est permis à cet âge de bien mauvais *bons-mots* dans ses comédies, & dans quelques-unes de ses feuilles polémiques ; mais dans un de ces genres il étoit au-dessous de lui-même ; dans l'autre il étoit quelquefois au-dessous de ses ennemis, quand la colère du moment l'aveugloit ; ce qui ne pouvoit avoir lieu ici.

Au contraire même, si ce monument de vengeance étoit de sa main ; s'il avoit eu le sang-froid de le fabriquer, de le garder, de le revoir pendant près d'un demi-siècle, pour en poignarder un jour, quand il le pourroit sans risque, le Souverain qu'il caressoit avec tant d'oubli de lui-même ; tant qu'il pouvoit le redouter ; la même méchanceté qui l'auroit rendu capable de cette lâche réserve, lui auroit aussi conseillé de donner à l'instrument meurtrier toutes les graces, toute la perfection qu'il pouvoit recevoir : l'homme pervers qui se dispose à un assassinat, laisse-t-il rouiller dans son garde-meuble le stilet qu'il destine à cet usage ?

Enfin faut-il à ces preuves en ajouter d'une espèce encore plus irrésistible ? En voici : d'abord le prétendu *M. de Voltaire* suppose à un *Jésuite*, mort long-tems avant lui, une intrigue ridicule autant que chimérique. Le *Père de Menou*, suivant lui, imagina en 1748 de donner *Madame du Chatelet* pour maîtresse au vieux Roi *Stanislas* ; il

vint exprès de *Luneville* à *Cirey*, pour négocier cet arrangement : & c'est ce qui amena, disent les *Mémoires*, à la Cour de *Lorraine*, la Femme de qualité philosophe, avec le Poète son ami.

Or la fausseté de ce trait est si notoire, que les éditeurs eux-mêmes ont été forcés de le démentir dans une note : ils citent le témoignage d'un homme qui doit être en effet très-instruit de toutes les tracasseries de cette petite Cour. Mais *M. de Voltaire* ne pouvoit pas ignorer au moins celles qui le concernoient personnellement, ainsi que *Madame Du Chatelet* : s'il vouloit donner du ridicule à un *Jésuite*, il en avoit assez de moyens, sans employer ainsi une anecdote controuvée, dont personne ne pouvoit être dupe, qui ne pouvoit manquer d'exciter des réclamations, & qui n'auroit donné à sa posthume collection aucun mérite de plus.

Veut-on une anecdote plus ridicule encore, plus évidemment fausse, s'il est possible ; qui achève sans réplique de prouver ou que le véritable Auteur de ces anecdotes n'a pas connu les personnages qu'il y fait concourir, ou qu'il ne s'est pas embarrassé de démentir leur caractère, leurs intérêts, les convenances même, de les défigurer dans ses caricatures, comme de les déshonorer ; & que par conséquent cet Auteur n'est pas *M. de Voltaire* ? La voici :

A la mort du Cardinal de *Fleury*, “ Plusieurs
 “ *Académiciens* voulurent que j'eusse sa place à
 “ l'*Académie Française*. On demandoit au sou-
 “ ver du Roi, qui prononceroit l'oraison funèbre

“ du Cardinal à l'*Académie* ? Le Roi répondit
 “ que ce seroit moi : sa maîtresse la Duchesse
 “ de *Chateauroux* le vouloit ; mais le Comte
 “ de *Maurepas*, Secrétaire d'Etat, ne le vou-
 “ lut point. Il avoit la manie de se brouil-
 “ ler avec toutes les maîtresses de son Maître,
 “ & il s'en est trouvé mal.

“ Un vieil imbécille, Précepteur du *Dau-*
 “ *phin*, autrefois *Théatin*, & depuis Evêque de
 “ *Mirepoix*, nommé *Boyer*, se chargea, par prin-
 “ cipe de conscience, de seconder le caprice de
 “ M. de *Maurepas*. Ce *Boyer* ayant la feuille
 “ des bénéfices, le Roi lui abandonnoit toutes
 “ les affaires du Clergé : il traita celle-ci
 “ comme un point de discipline ecclésiastique,
 “ & représenta que c'étoit offenser Dieu qu'un
 “ profane comme moi succédât à un Cardinal.

“ Je savois que M. de *Maurepas* le faisoit
 “ agir ; j'allai trouver ce Ministre ; je lui dis :
 “ une place à l'*Académie* n'est pas une dignité
 “ bien importante ; mais après avoir été nommé,
 “ il est triste d'être exclus. Vous êtes brouillé
 “ avec Madame la Duchesse de *Chateauroux* que
 “ le Roi aime, & avec M. le Duc de *Richelieu*
 “ qui la gouverne. Quel rapport y a-t-il, je
 “ vous prie, de vos brouilleries, avec une pauvre
 “ place à l'*Académie Française* ? Je vous con-
 “ jure de me répondre franchement : en cas
 “ que Madame de *Chateauroux* l'emporte sur
 “ M. l'Evêque de *Mirepoix*, vous y opposerez-
 “ vous ? Il se recueillit un moment, & me
 “ dit : *Oui, je vous écraserai.*”

Je demande à tous ceux qui connoissent la Cour, & qui ont connu M. de *Maurepas*, comme M. de *Voltaire*, si ce passage peut être du dernier. Est-ce M. de *Voltaire* qui, en pareil cas, pour un pareil objet, ayant la parole de la favorite, & la déclaration solennelle du Roi, auroit été tenir ce langage à un Ministre dont la mauvaise volonté auroit été si publique ? Ce n'est pas la crainte d'une rusticité aussi imprévue qui l'auroit détourné de cette visite, mais la certitude au contraire de ne recevoir que des politesses trompeuses, d'autant plus démonstratives qu'elles auroient été plus fausses ? Se feroit-il flatté d'enchaîner le Secrétaire d'Etat par sa franchise, ou s'il en avoit cru l'intervention nécessaire, est-ce par une démarche de cette nature qu'il auroit cru s'en assurer ?

Est-ce de M. de *Maurepas*, le plus léger des hommes, le plus caressant, le plus attentif à ne se pas faire d'ennemis, du moins par des faillies sérieuses, qui auroit répondu à une avance honnête & noble, par une brutalité folle autant que grossière ? Comment se feroit-il promis d'écraser un homme appuyé d'une aussi puissante protection ? Comment sur-tout auroit-il eu l'indiscrétion d'en faire la menace au protégé lui-même ?

Les Ministres sans doute en *France*, comme ailleurs, écrasent, quand ils le peuvent, les particuliers qui ont le malheur d'encourir leur haine par une résistance peu politique à leurs volontés : mais ils n'annoncent pas leur ressen-

minent d'avance ; & c'est précisément parce qu'ils savent cacher leur desir de se venger, que rarement la vengeance leur échappe. Un homme capable d'un propos comme celui-là, en pareille circonstance, ne seroit pas Ministre vingt-quatre heures : il ne parviendroit jamais à l'être.

M. de *Maurepas* avoit la manie de se brouiller avec toutes les maîtresses de son Maître. D'abord cela n'est pas exact : il ne s'étoit pas brouillé avec Madame de *Mailly*, &c. : mais ensuite cette brouillerie, ou plutôt cette rivalité n'existe-t-elle pas dans toutes les Cours, comme dans toutes les maisons, entre les personnes qui semblent prendre de l'ascendant sur le Maître, & peuvent aspirer à partager son autorité ? Quand il y a une favorite, & que les Ministres ne sont pas ses créatures, ou qu'elle n'est pas de leur choix, il faut bien qu'ils soient jaloux, & qu'il en résulte des tracasseries : l'histoire moderne est aussi riche que l'ancienne en anecdotes qui prouvent que les choses ne peuvent aller autrement.

M. de *Maurepas* fesoit donc son métier de ministre en contrariant une maîtresse guidée par d'autres directeurs, entourée d'autres confidens ; à qui il ne devoit point sa place, & qui ne lui devoit pas la sienne : mais un courtisan, François sur-tout, un courtisan François du caractère de M. de *Maurepas* sur-tout, sur-tout quand il a eu un moment pour se recueillir, ne s'exhale pas en propos de cette espèce : il y a une

grande différence entre la chanson contre Madame de *Pompadour* qui produisit la disgrâce de ce Ministre plaissant, & l'hostilité atroce qu'on lui prête ici.

L'indiscrétion du couplet se commit à table, dans une espèce de fête, lorsque le Musicien satirique auroit pu ne se croire entouré que d'amis, s'il étoit permis aux hommes en place de se flatter d'inspirer ce sentiment, & enfin dans un moment où les têtes les plus froides s'échauffent, où les plus sages s'oublient : mais la prétendue menace faite à M. de *Voltaire* auroit été le fruit du sang-froid, de la réflexion même ; puisque le Ministre, suivant le conteur, avoit pris du tems pour la méditer ; ce n'étoit pas une effusion de gaieté, au milieu d'une compagnie de courtisans intéressés à la taire après l'avoir partagée ; c'étoit une déclaration de guerre ouverte, faite à un homme qui ne pouvoit rien avoir de plus pressant que de la publier. Enfin elle suppose une indiscrétion qu'aucun Ministre ne peut avoir, & une intempérance de méchanceté qu'assurément M. de *Maurepas* n'avoit point.

Ce même article si extravagant commence de plus par deux faussetés, ou si l'on veut, deux inadvertences que M. de *Voltaire* n'auroit pas plus commises, que M. de *Maurepas* n'a dit, *je vous écraserai*. Elles concernent le Cardinal de *Fleury* ; mort à 90 ans. “ Ja-
“ mais, disent les *Mémoires*, personne n'étoit
“ parvenu plus tard au Ministère ; jamais Mi-
“ nistre n'avoit gardé sa place plus long-tems.”

Il avoit acquis, non pas le Ministère, car il ne fut jamais Ministre reconnu, mais le pouvoir attaché à ce titre, & même un plus grand, à 73 ans ; & il l'a conservé pendant près de 17. Or est-ce l'Auteur de l'*Essai sur l'Histoire générale* qui n'auroit connu aucun homme constitué dépositaire de la confiance, & de l'autorité d'un Souverain, à un âge plus avancé ? Est-ce l'historiographe de *Louis XV* qui auroit regardé une période de 17 ans, comme *la plus longue* carrière qu'il ait jamais été donné à un de ces Rois subalternes de parcourir ? Ce Prince, à la mort du Cardinal, avoit près de lui deux Ministres qui en avoient déjà fourni une plus longue, M. de *Maurepas*, & M. de *St. Florentin*.

Ainsi l'inexactitude dans les choses les plus notoires, & sur lesquelles il n'est pas permis de paroître mal-instruit, ou de se flatter d'induire personne en erreur, se joint à la fausseté dans les anecdotes moins connues, pour défendre le nom de M. de *Voltaire* de l'infamie dont le couvrirait cette maligne compilation, si elle étoit de lui.

Mais elle n'est pas de lui : elle ne peut pas être de lui. On a pu dans le premier moment être ébloui par des lectures rapides, d'autant plus séduisantes que l'ouvrage ayant tous les caractères d'un libelle, & compromettant de grans noms, il a pour les hommes frivoles le mérite tout à la fois de la clandestinité, & de la méchanceté. D'ailleurs des plaisanteries moins dégoûtantes, quelques morceaux mieux faits le rendent agréable

à parcourir : mais d'après ces exemples pris au hasard, j'ose croire que mon avis deviendra celui du Public : le véritable Auteur pourra rester inconnu ; mais l'Auteur supposé sera justifié.

N. B. J'ai dit que les *Mémoires* parloient de la lettre du 23 Août 1750 : ils en citent même un passage : or j'observe que ce morceau n'est pas conforme à la copie imprimée dans le *Commentaire historique*. On lit dans celui-ci, " Comment pourrois-je *vouloir* l'infortune d'une " homme que j'estime, *que j'aime*, & qui me " sacrifie sa patrie " Les *Mémoires* portent, " Comment pourrois-je *jamais causer* " l'infortune d'un homme que j'estime, & qui " me sacrifie sa patrie "

Ainsi on y a supprimé ces mots, *que j'aime*, honorables ici pour l'objet de ce sentiment, comme pour celui qui l'éprouvoit, & attendrissans dans la bouche d'un Roi. Au lieu de dire comment pourrois-je *vouloir* l'infortune, l'impositeur fait dire au Prince, comment pourrois-je *jamais causer* l'infortune Cette différence seule ne prouve-t-elle pas que les deux copies ne sont pas de la même main, & que la seconde n'a été altérée, que parce qu'elle n'a pas été prise, comme la première, sur l'original ?

Et comment le Roi de *Prusse* se feroit-il alors occupé à écarter l'idée qu'il pût ja-


mais causer l'infortune d'un homme qu'il vou-
loit s'attacher, à quelque prix que ce fût ?
Sans doute M. de Voltaire, dans les raisons qu'il
alléguoit pour conserver sa liberté, & se dispenser
de rester à Berlin, ne disoit pas au Roi : " Je
" crains qu'il ne prenne envie un jour à Votre
" Majesté de me chasser, ou de me mettre à
" Spandaw." Il n'y a cependant que ces
craintes qui auroient pu motiver la leçon de
la lettre dans les Mémoires.

Probablement il lui disoit : " La vie de la
" Cour est un esclavage brillant, une servitude
" dont les désagrémens surpassent les douceurs ;
" elle sera accablante & funeste pour moi ;
" malgré les bontés dont Votre Majesté me
" comble, je serai malheureux." C'est à ces
appréhensions que le Roi répond, en disant :
" Je serois au désespoir d'être cause du mal-
" heur, même d'un ennemi ; comment pour-
" rois-je vouloir l'infortune d'un homme que
" j'aime, ainsi que vous semblez m'en accu-
" ser, en regardant le succès de mes invitations
" comme le sceau de votre malheur ?" Le Roi
de Prusse n'auroit pu, sans une mal-adresse
grossière & ridicule, dire alors à son futur com-
mensal : " Soyez bien sûr que je ne vous chas-
serai jamais." La garantie auroit rappelé l'idée
du danger, plus encore que celle de la sécurité ;
mais il y avoit de sa part autant de noblesse que
de décence à dire à un homme célèbre qui balan-
çoit à s'expatrier pour se donner à lui : " N'ayez
" point d'inquiétude sur les suites de ce sacri-
" fice : je le souhaite vivement ; mais j'y renon-

“cerois si je n'étois sûr qu'en comblant mes desirs il assurera votre bonheur.”

Cette expression, & cette idée digne d'un Roi, se trouvant dans la copie authentiquement publiée par M. de Voltaire pendant sa vie, & dans un tems où il n'avoit aucun intérêt à commettre une falsification, il est évident que l'autre copie donnée après sa mort n'émane point de lui : c'est par conséquent une preuve de plus que l'ouvrage dont elle fait partie, lui est faussement imputé.

Mais de qui est-il ? Je l'ignore : je l'ai déjà dit : je pense que l'Auteur gardera l'*incognito* : & tous les honnêtes gens le lui conseilleront. On pourroit même supposer qu'il est de deux mains différentes : il s'y rencontre quelques morceaux qui portent assez l'empreinte de celle de M. de Voltaire : il ne seroit pas impossible que des esquisses rejetées, ou mises à l'écart par lui, & oubliées dans ses papiers, eussent été retrouvées ; que quelque homme hardi eût imaginé de les ajuster, d'y coudre, pour en faire une espèce de suite, les anecdotes qui lui auroient paru les plus faciles à ramasser, & les plus piquantes pour la malignité. Ces deux avantages se trouvoient dans celles qui concernoient le Roi de Prusse, & le falsificateur n'aura pas hésité.



F R A N C E.

Construction d'un Port à CHERBOURG.

ENFIN voilà donc en *France* une entreprise vraiment grande, vraiment utile, & dont il est permis à la génération présente de se flatter qu'elle verra l'exécution. On peut raisonnablement espérer qu'elle n'aura point le sort du *Louvre*, de la *place de St. Sulpice*, de la *Garre*, du *Canal de Picardie*, &c. &c. &c. ; & de tant de projets commencés, dont il ne reste que des ruines, avec le regret des millions qu'ils ont dévorés sans fruit.

———Pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes.

Ici on travaille sérieusement, & sans doute il n'y aura point d'interruption ; car il s'agit d'un projet militaire : or, comme je l'ai observé plus d'une fois, tout ce qui a pour objet les opérations de cet art terrible prend une bien autre vivacité que les idées relatives à des spéculations tranquilles & fortunées.

C'est une grande singularité que la Nature, si prodigue en ports sur l'un des rivages de la *Manche* ; la Nature, qui semble avoir pris plaisir à découper en quelque sorte le bord *Anglois* de ce canal, à y ménager, ainsi qu'en *Hollande*,

presque par-tout aux navigateurs des retraites assurées, soit en poussant les eaux de la mer dans les terres, soit en y ouvrant de vastes embouchures à des rivières aussi larges que profondes, ait oublié la partie opposée qui appartient à la *France*. Depuis *Dunkerque* jusqu'à *La Hogue*, on pourroit dire jusqu'à *Brest*, à peine les barques de pêcheurs peuvent-elles trouver un abri. Par-tout la côte n'offre que des falaises menaçantes, ou un galet destructeur : les sables encombrant l'entrée des petites rivières qui dérivent comme à regret sur cette plage prosaïque.

La *Seine* même, seul fleuve important qui décore ce long espace, n'est pas exempte de cet inconvénient : tandis que les bourgeois de *Rotterdam* font venir par la *Meuse* les vaisseaux de *Batavia*, de la *Chine*, du *Japon*, jusqu'au pied de leurs magasins ; tandis que l'*Escaut* offre aux habitans d'*Anvers* les mêmes facilités, & peut-être de plus grandes encore dès que les chaînes dont l'a chargé un despotisme jaloux seront brisées ; tandis que les *Anglois* ont à *Portsmouth*, à *Plymouth*, dans la *Tamise*, &c. des rades, & des ports capables de contenir en sûreté toutes les marines de l'univers, à peine la *France* a-t-elle *Dieppe* & le *Havre*, où se cachent, plutôt que ne se logent, tout au plus des frégates.

Pendant quelque tems elle avoit eu le bassin de *Dunkerque*. Le choix de cet emplacement avoit peut-être été déterminé par la réputation des habitans de cette ville, navigateurs hardis

& heureux ; armateurs aussi intrépides pendant la guerre, què négocians habiles & fortunés pendant la paix : mais cette construction plus dispendieuse qu'éclairée ; ce monument de l'humiliation de *Louis XIV*, après avoir été celui de sa fierté, avoit produit plus de honte qu'il n'auroit jamais pu offrir d'avantages : il ne pouvoit pas seulement recueillir de vaisseaux du second rang : dans le tems même de sa prospérité, il tuoit à *Dunkerque* la marine marchande, sans assurer d'asile à la marine militaire. Depuis sa destruction, il falloit remonter jusqu'à *Brest*, pour trouver aux grandes escadres un emplacement favorable, & des retraites sûres.

Et encore l'accès de ce dernier port est-il si difficile, que d'y entrer, ou d'en sortir, est quelquefois une tentative plus périlleuse qu'une longue expédition ; on y a vu des escadres entières bloquées, & tenues captives par des escadres plus foibles, mais assez hardies pour fermer du côté de la haute mer l'allée étroite & longue par laquelle seule on peut y déboucher.

Cet inconvénient a été senti dans tous les tems, & quelquefois bien douloureusement : on avoit éprouvé à la funeste journée de *La Hogue* combien il étoit fâcheux de n'avoir de ce côté, après un combat, ni obstacle à opposer à des vainqueurs, ni refuge à ouvrir à des vaincus. De nos jours, un évènement plus triste encore a renouvelé les mêmes regrets : un armement nombreux a été détruit par la même raison ; il ne seroit presque pas sauvé un des navires qui

le composoient, si la frayeur des hommes, donnant aux vaisseaux de nouvelles forces, ne leur avoit fait trouver un chemin au milieu de la *Vilaine*, dans des vases réputées jusques-là impraticables.

Enfin la *France* va se délivrer de cet opprobre, ou de cette disette : un projet agréé, & déjà commencé, va faire de *Cherbourg* un entrepôt guerrier aussi sûr que vaste ; & présenter pour la première fois à l'*Angleterre* un port digne de rivaliser avec les siens, ainsi que les escadres qu'il doit contenir. Rien de plus hardi peut-être, & en même tems de plus ingénieux que la manœuvre par laquelle on va exécuter un si grand ouvrage.

Cherbourg est situé au fond d'une espèce d'anse dont on avoit déjà essayé de tirer un parti avantageux : la mer y étant en général plus profonde que sur le reste de la côte, le fond d'une bonne tenue, & l'accès facile, on y avoit pratiqué à grans frais un bassin qui donnoit à la marine des espérances, & au pays de la sécurité : un désastre difficile à prévoir avoit tout fait évanouir.

Dans l'avant-dernière guerre les *Anglois* étoient descendus avec des forces inférieures : ils n'avoient éprouvé aucune résistance. Le bassin, ses écluses, ses quais, ses édifices avoient disparu sous les efforts de ces mains victorieuses sans combat ; les milices, les troupes réglées, témoins à un quart de lieue de distance de cette dévastation

dévastation, n'avoient osé même l'empêcher : les *Anglois* s'étoient rembarqués paisiblement, ne laissant derrière eux que des débris, mais emportant par dérision les cloches de la ville qui avoient inutilement appelé du secours, & les canons muets qui n'en avoient pas donné.

Ce n'est pas cet établissement mutilé, & borné par lui-même, que l'on se propose de relever : l'idée est bien plus vaste, & l'entreprise bien plus noble. Sur la droite de la ville, à environ 2000 toises en mer, est un rocher qu'on appelle *l'Ile Pelée* ; sur la gauche à 2200 toises l'anse est terminée par une pointe nommée *Querqueville* : un ingénieur nommé M. de *Cessart* a imaginé, & proposé de fermer l'anse entière par une digue tirée de cette pointe jusqu'à *l'Ile Pelée*, ce qui formeroit une rade, ou plutôt un immense port de 4200 toises de long, sur plus de 1500 de large ; rade ou port d'autant plus favorable, qu'il y a presque par-tout, à *marée basse*, 45 à 50 pieds d'eau, qu'un fond de sable fin & doux y présente un ancrage excellent, & qu'on y peut entrer & sortir de tout vent.

La difficulté étoit d'opérer cette clôture, de dompter la mer qui est fréquemment furieuse dans ce parage : la profondeur seule paroissoit un obstacle insurmontable, & l'immensité de la ligne à parcourir, la longueur de l'abîme à combler, sembloient mettre cette entreprise au-dessus des forces humaines.

La digue d'*Alexandre* devant *Tyr* est devenue un des évènements les plus intéressans, les plus remarquables de son histoire : à peine égaloit-elle la moitié de celle dont il s'agit ici. Celle du Cardinal de *Richelieu* pour boucler le port de la *Rochele* n'étoit qu'un jeu en comparaison : *M. de Cessart*, auteur du projet, a rendu facile, par une manipulation très-ingénieuse, ce qui paroissoit avec raison impossible suivant les méthodes ordinaires.

Ce n'est point un rempart continu qu'il oppose à la mer : il ne lui donne point à combattre une surface sans interruption qu'elle auroit détruite cent fois avant qu'on eût pu seulement en élever la moitié. C'est en divisant cette barrière qu'il trouve le moyen de l'affermir ; c'est en se proportionnant à la nature de l'élément qu'il avoit à subjuguier, qu'il y réussit.

Il construit en fortes poutres solidement assemblées des pyramides circulaires, ou des cones tronqués(*), de 66 pieds de haut, sur 152 de diamètre à la base, & de 60 seulement au sommet : cette espèce de treillage se forme sur le rivage : ensuite on le fait glisser jusqu'à la mer, où on le soutient avec des chaloupes, & des tonneaux vuides attachés autour en nombre suffisant : on choisit un moment favorable, c'est-à-dire un vent doux, & une bonne marée,

(*) C'est la forme d'un pain de sucre dont on auroit abattu la pointe.

pour le conduire en haute mer à la place qu'il doit occuper ; là en coupant les cables qui l'amarrent aux chaloupes, les cordes qui affujettissent les tonneaux, on le laisse couler debout sur le fond où son propre poids lui fait prendre une assiette fixe. On se hâte d'en remplir le vuide de gros cartiers de pierre dont on a eu soin de charger des gabarres.

Cet énorme panier ainsi comblé ne présente plus qu'une seule masse contre laquelle la fureur de la mer est impuissante : les vagues glissent sur ses flancs arrondis, en s'y brisant suffisamment pour que l'agitation n'en soit presque plus sensible dans l'enceinte ainsi défendue. En très-peu de tems le sable remplira tous les intervalles ; & les moules, les huitres, les plantes marines, qui s'attacheront de toutes parts, soit aux bois du revêtement, soit aux pierres de l'intérieur, lui donneront une solidité inébranlable, supérieure peut-être à celle des rochers produits par la nature.

La distance à laquelle on compte placer ces écueils bienfaisans les uns des autres, le vuide qu'on doit laisser entre eux dépendra sans doute de leur position, de l'effort qu'ils auront à soutenir. Il semble que dans le projet on se propose d'en construire environ 80, ce qui donneroit un espace entre chacun, d'à-peu-près 30 toises. S'il se trouvoit trop large, & que la mer dans ses grandes violences troublât encore la tranquillité de l'intérieur, il seroit aisé de rétrécir le passage dans les endroits les plus

exposés, en y intercalant de nouveaux cônes : ce seroit un peu plus de dépense, mais l'avantage est si précieux qu'il n'est pas possible de la regretter.

On avoit fait dès l'an passé le premier essai d'un de ces forts de charpente : des inconvéniens étrangers au projet lui-même, & à son exécution, en avoient empêché la réussite. Ni l'auteur, ni, ce qui est plus étonnant, le Gouvernement ne se sont découragés. On a fait le 6 Juin de cette année une seconde tentative, qui a eu le plus parfait succès. Il existe déjà à près d'une lieue en mer une de ces forteresses, qui servira par la suite à faciliter l'alignement de toutes les autres.

Elle a été coulée & fixée sans aucun de ces accidens qui malheureusement font trop souvent verser des larmes sur ces grans triomphes de l'art. On n'a eu à regretter qu'un seul ouvrier qui a péri.

Une chaloupe chargée de 10 ingénieurs amenés sur les lieux par une curiosité bien louable a cependant été brisée : elle se trouvoit précisément au-dessus d'une des tonnes qui servoient à faire nager la machine, au moment où l'on en a coupé les câbles : la tonne repoussée vers le haut avec impétuosité a rencontré la chaloupe, & l'a fracassée : les hommes ont été secourus sans avoir reçu de blessures, hors l'Ingénieur des *ponts & chaussées* de Bayeux qui a eu la jambe cassée.

Si cette belle entreprise se fait avec la vivacité dont elle est digne, la *France* fera dans peu d'années à couvert des malheurs que le rétablissement même de sa marine doit lui faire redouter davantage : c'est quand on a des chevaux qu'il faut des écuries.

On ne peut trop en louer l'Auteur, & le Ministère qui le seconde : le courage éclairé dans les hommes en place est encore plus rare que l'audace ingénieuse dans les hommes à talents. Il falloit ici combattre les préjugés, & vaincre les esprits, plus encore que la nature : il falloit apprécier les biens à venir, pour ne pas se laisser épouvanter par la dépense présente : elle sera probablement aussi énorme que le projet est hardi. On en peut juger par celle des *pierres* seule : chaque cone en absorbe près de 40 mille tonnes, ou environ 400,000 *pieds cubes*.

Cela coûte : mais les vaisseaux & les hommes que ce sacrifice conservera au royaume vaudront encore davantage : & leur salut ici deviendra d'autant plus flatteur, que jusqu'à présent, faute d'un tel asile, l'opprobre aggravoit souvent les pertes ; les désastres se trouvoient aussi humilians que ruineux.

Nota.—On écrit depuis, qu'un second cone a été placé nouvellement avec autant d'adresse & de bonheur que le premier.

Nouvelles Expériences Aérostatiques.

VOILA une manière nouvelle d'enchaîner la mer, & de reculer malgré tous ses efforts les bornes du domaine de l'homme sur cet élément : mais l'air ! nos tentatives y feront-elles aussi fructueuses ? L'année dernière, tandis que la pile pyramidale par laquelle devoient s'entamer les essais de *Cherbourg* sembloit s'affaisser sous son propre poids, les navigateurs aériens se détachent par-tout sans peine de la terre ; ils s'élevoient de toutes parts avec autant de légèreté que de vitesse : les oiseaux surpris de ces visites répétées auroient été excusables de commencer à concevoir de l'inquiétude pour leur repos dans ces espaces interdits à l'homme en apparence. L'art d'y pénétrer a-t-il fait depuis de grans progrès ? L'hiver étoit venu malheureusement interrompre les expériences, & emprisonner les *ballons* : le retour de la belle saison a-t-il amené le succès que promettoit la découverte d'après les premiers pas des inventeurs ?

On est obligé de répondre *négativement*. Non-seulement de nouvelles épreuves n'ont produit aucune nouvelle certitude sur son usage ; mais il semble au contraire qu'elle ait affoibli les espérances, ou du moins le droit de s'y livrer. Il n'y a encore qu'un point de constant, & il l'a été dès le premier moment ; c'est la possi-

bilité de s'élancer dans l'atmosphère, à l'aide d'un récipient rempli d'un fluide quelconque plus léger que l'air : sur tout le reste, nous en sommes au point où nous étions restés à la fin de l'automne dernier.

Les ballons ont même, comme je viens de le dire, dégénéré en quelque sorte : ils n'ont acquis aucun des avantages dont on s'étoit flatté de les pourvoir : on a au contraire apperçu dans les deux seules méthodes usitées jusqu'ici pour leur communiquer la volatilité nécessaire, des inconvéniens dont on ne s'étoit pas douté d'abord.

Dans l'une, celle de M. de *Montgolfier*, l'incendie est presque inévitable : & l'énorme capacité qu'elle exige rend la manœuvre du vaisseau ainsi gonflé aussi difficile que périlleuse. Dans l'autre, celle de M. *Charles*, si le volume est moins accablant, l'agent employé est encore plus dangereux : la force avec laquelle il se dilate est très-grande, & l'enceinte dans laquelle on le comprime très-fragile ; les moyens de combiner l'attaque & la résistance, de manière à les tenir toujours dans un équilibre parfait, sont aussi délicats que l'enveloppe à laquelle on les adapte est mince. Les trois dernières expériences faites à *Paris*, berceau de l'*Aérostatisme*, ne justifient que trop ces assertions décourageantes : l'une a été inutile, l'autre ridicule, & la troisième presque funeste.

La première a eu pour acteur l'intrépide M. *Pilastre du Rosier* ; le véritable *Colomb*,

comme je l'ai déjà dit, de cette navigation, & à qui il feroit triste qu'il arrivât des accidens, que son courage peut braver, mais dont sa machine ne le garantiroit pas. Son ballon est un des spectacles que la courtoisie *Françoise* avoit préparés à un Souverain étranger(*) pendant son séjour. L'ascension en a été heureuse, & le coup-d'œil infiniment brillant.

Cent mille ames rassemblées dans la première cour du Château de *Versailles*, la place, les fenêtres, les couvertures des maisons chargées de curieux tous animés par la joie, par la crainte, par l'attente d'une espèce de prodige ; l'appareil imposant des procédés nécessaires pour remplir, pour contenir la machine ; cette espèce d'œuf de 80 pieds de haut sur 60 de diamètre, naissant, croissant, parvenant rapidement à sa grandeur, sous les yeux des témoins, se détachant insensiblement de la terre, s'élevant avec autant de grace que de majesté au-dessus des édifices dont il égaloit la hauteur, & se dérochant peu à peu à la vue inquiète qui en perdoit jusqu'à la trace, certainement c'est un spectacle digne de la curiosité d'un Roi, & de celle de tous les hommes.

La masse énorme, & pourtant légère, a été entraînée avec vitesse par le vent qui la soutenait : elle a parcouru en très-peu de tems le chemin de *Versailles* à *Chantilly*, c'est-à-dire environ 13 lieues : mais elle s'est abattue dans

(*) Le Roi de Suède.

la forêt, un peu contre la volonté des pilotes, si l'on en croit le public, & elle y a presque trouvé la mort dans le feu, principe de sa vie : les voyageurs ont eu peine à empêcher qu'elle ne fût réduite en cendres : ils n'en auroient peut-être rien sauvé, si du château où on les avoit apperçus il ne leur étoit venu du secours pour étouffer le feu qui avoit déjà gagné la toile.

M. *Pilastre* n'avoit voulu que satisfaire les desirs du Gouvernement qui mettoit ce grand spectacle au nombre des plaisirs promis au Roi de *Suède* : il ne s'étoit point proposé de diriger sa voiture, ni de maîtriser l'élément auquel il la confioit : ainsi l'accident qui a terminé sa course ne peut lui être imputé. Il prouve l'imperfection de la méthode, sans compromettre en aucune manière la capacité du navigateur.

D'autres physiciens depuis long-tems annonçoient un spectacle bien plus complet : ils construisoient une machine plus énorme encore ; ils promettoient de la conduire à volonté ; l'air devenu docile devoit les ramener, à la vue de tout *Paris*, dans l'endroit d'où ils feroient partis.

Tout *Paris* en effet a été avide de leur triomphe. Ils avoient choisi pour particulier une enceinte pratiquée années dans le vaste jardin du Louvre, où un peuple immense inondoit le moment où l'*Aérostat*, des murailles, l'associeroit aux hommes opulens, admis, l'enceinte intérieure.

cilité de perdre de cet air, & d'en recevoir. Par ce moyen il pouvoit diminuer ou augmenter de poids, en raison de ce qu'il contiendrait plus ou moins d'air commun ; & la machine totale étant en équilibre dans l'atmosphère avec tout son équipage, on comptoit pouvoir monter & descendre arbitrairement : monter en laissant comprimer, & vuidier, par la dilatation de l'air inflammable, ce petit ballon intérieur ; descendre en le remplissant avec un soufflet, & lui rendant par-là le surcroît de pesanteur nécessaire.

C'étoit imiter d'une manière très-adroite la mécanique de la *vesse* dont la Nature a fait présent aux poissons précisément pour le même usage : mais dans les ballons animés qui peuplent les eaux, cette vessie est bien attachée ; le jeu en est toujours facile, & l'effet assuré : les muscles qui en resserrent, ou en relâchent le tissu ne peuvent ni incommoder, ni déranger les autres organes : les ouvrages de l'art, & surtout d'un art enfant n'ont pas la même perfection.

Ici tout alla très-bien dans les premiers momens : le départ fut honoré presque du même concours qui avoit donné tant de pompe à celui dont le *Roi de Suède* a été témoin : la curiosité des *Parisiens* toujours également vive pour ces expériences avoit rempli de spectateurs l'immensité du parc : tous les yeux étoient fixés sur le même point, & une circonstance singulière ajouta à ce moment un intérêt que n'avoit eu aucun des précédens.

Les rangs plus voisins de l'appareil déroboient la vue aux rangs éloignés : ceux-ci se plaignirent ; & ce qui prouve que les expériences savantes portent dans les esprits une certaine impression de douceur, de politesse, ils ne se plaignirent point inutilement. Les premiers rangs, sans distinction de sexe, mirent un genou en terre, manœuvre qui n'auroit vraisemblablement pas eu lieu à tout autre spectacle, & dont la discipline meurtrière des armées avoit jusqu'ici seule fait usage.

C'est au milieu de l'assemblée ainsi graduée, palpitant de crainte & de plaisir, que s'éleva l'*Aérostat* chargé de quatre voyageurs, parmi lesquels on distinguoit le Maître du Logis.

Le tems étoit nébuleux : il n'y avoit point, ou que très-peu de vent à la surface de la terre : mais le ballon parvenu aux nuages, & enseveli dans leur épaisseur, y trouva des tourbillons qui déconcertèrent les foibles & embarrassans instrumens de direction ; il fallut abandonner les rames, déchirer l'immense, l'impuissant gouvernail, devenu, comme je l'avois annoncé, le jouet du vent, au lieu d'être un moyen de le maîtriser, & se livrer sans résistance aux courans variés qui rendoient si orageuse cette partie de l'atmosphère.

Cependant on montoit toujours, & l'agitation devenoit plus violente : les cordons de soie intérieurs qui soutenoient le ballon vessie se cassèrent, ce qui doit donner quelque idée des commo-

tions terribles qui tourmentoient la machine ; il tomba ; & si malheureusement qu'il boucha l'orifice de l'ouverture ménagée, suivant la méthode adaptée aux ballons d'air inflammable, pour lui permettre de se dégager en proportion de sa dilatation, & prévenir la déchirure de l'enveloppe.

Tous ces évènements se succédoient avec rapidité ; l'ascension continuoit : elle porta presque sur le champ le vaisseau désagrée au-dessus de la couche, froide, quoique turbulente des vapeurs : le soleil en frappant alors à plomb la surface commença à raréfier l'air inflammable, qui ne tarda pas à faire effort pour rompre sa prison. Les nouveaux *Icares* s'efforçoient en vain de chasser de l'ouverture l'obstacle qui s'y trouvoit appliqué : n'en pouvant venir à bout, il fallut recourir à la ressource extrême de percer volontairement les parois, pour empêcher qu'ils ne se déchirassent, ce qu'on ne put cependant prévenir qu'en partie ; deux très-petits trous devinrent en un instant des ouvertures de sept à huit pieds : il fallut descendre, avant même que d'avoir eu la pensée de le vouloir ; & c'est par ménagement que je ne dis pas qu'il fallut tomber.

Heureusement dans ce retour précipité les voyageurs conservèrent leur sang-froid : ils étoient portés perpendiculairement sur un étang, qui seroit, comme je l'ai dit, devenu trop fameux : ils se débarrassèrent à-propos d'une soixantaine de livres de fable, qui leur avoit servi de lest : dans le ralentissement que donna

cette différence de poids à leur chute, un zéphir favorable les fit un peu dériver, & ils vinrent surgir en terre ferme, à *trente*, disent-ils eux-mêmes, & *QUELQUES PIEDS du bord*, sans autre fracture que celle d'une *bouteille*. Dieu en soit loué.

Les *Parisiens* toujours raisonnables, toujours justes, toujours conséquens, se sont permis des plaisanteries de toute espèce sur ce voyage raccourci. Ceux qui avoient montré le plus d'empressement & d'admiration à l'embarquement, sont peut-être ceux aussi qui ont le plus multiplié les épigrammes, sur ce qu'on suppose qui a dû se passer pendant la tempête.

Aucun de nous n'y étoit : tous les acteurs dans cette succession rapide d'embarras & de désastres étoient probablement assez occupés du danger commun, pour ne pas étudier malignement les dispositions intérieures de chacun d'eux : les interprétations que l'on en voudroit donner sont donc au moins téméraires.

Mais ce qui est certain & visible, c'est que M. le *Duc de Chartres* mérite de la part des témoins équitables un hommage particulier, & une distinction personnelle : quand la course auroit été heureuse, son courage seroit encore digne de louanges ; d'après l'évènement son intrépidité est digne d'admiration.

Je n'ai point l'honneur d'être son ami : en aucun sens je ne suis sa créature : ce que je

dis ici est un tribut que je paie à la vérité, & non pas à son rang. Quelques succès qu'aient à l'avenir les voyages aériens, je ne crains pas d'affurer qu'il se passera bien du tems avant qu'on voie un autre Prince se piquer d'en être un des acteurs.

Quiconque prendra la peine de comparer ce récit avec celui des deux navigations correspondantes de l'an passé, fera, je crois, de mon avis, & trouvera que les ballons ont rétrogradé plutôt qu'avancé. MM. *Robert* n'ont rien à nous apprendre, si ce n'est qu'il peut y avoir des tempêtes violentes dans l'atmosphère, tandis que la couche d'air où nous sommes plongés est parfaitement tranquille : on le savoit déjà : & cette connoissance est plus propre à donner des inquiétudes que de l'encouragement.

M. *Pilastre*, dans une relation très-fleurie (*) de sa route, nous assure qu'il a trouvé de la
neige

(*) C'est un petit défaut dans lequel on a déjà observé qu'étoit tombé M. *Charles*. Avec le courage très-honorable qu'annonce M. *Pilastre du Rosier*, il devrait avoir celui de dédaigner cette affectation de bel esprit, cette enluminure néologique & académique, qui dépare des récits infiniment intéressans par eux-mêmes, & dont le plus bel ornement doit être la simplicité. On n'aime pas à entendre un physicien élevé au milieu des nuages les appeler des monts escarpés, & dire qu'en se rapprochant de la terre tous les objets lui parurent privés de cette teinte brune qui porte à la mélancholie. Ce qui est noble & simple doit être exprimé avec dignité, mais sans emphase.

neige à 11,732 pieds, hauteur à laquelle il assure aussi qu'il s'est élevé. On ne peut pas le chicaner sur l'exactitude de sa mesure; il seroit en droit de dire aux censeurs de l'aller vérifier. Mais le fait de la neige rencontrée à une élévation quelconque, n'a rien de plus instructif que celui des vens déchaînés un peu plus haut ou un peu plus bas. Ce ne sont-là que des renseignemens stériles.

Redisons-le toujours : il ne s'agit point encore ici de pénétrer dans les nuées, d'aller voir ce qui se passe au-dessus de ce voile tantôt salubre, tantôt funeste, sous lequel la Nature nous cache son vaste & efficace laboratoire : les ballons ne seront plus désormais qu'une amulette puérile, un vrai joujou d'enfans, si l'on se borne à ces élans momentanés, dont le vent dispose, & où il y a plus de hasards redoutables que de chances heureuses.

Il est question de trouver un moyen de les régler, d'assujettir les chars volans à une marche graduée, & constante ; or toutes les expériences à ce sujet peuvent se faire à 40 pieds de terre, comme à 11,732. J'ose penser qu'à l'avenir il ne faudroit plus en risquer sans contenir les *Aérostats* par des cordes qui les arrêtaient à peu près à cette distance, ou qui fussent toujours prêtes à les y ramener.

Mais en fera-t-on encore beaucoup ? C'est ce qui n'est pas probable. Les deux méthodes seules connues jusqu'ici ont trop d'inconvéniens :

celle de M. de *Montgolfier* est infiniment dangereuse pour les machines, pour les navigateurs, & pour la société en général : le feu qui en est le principe peut attaquer les maisons, les chantiers, les magasins de toute espèce : cette considération a déjà déterminé presque tous les Gouvernemens à proscrire chacun chez eux cette manière de vivifier les ballons.

L'air *inflammable* n'est pas aussi à craindre pour nos habitations : mais sans-compter les périls auxquels il expose, & exposera les voyageurs exportés par son moyen, jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'art de le dompter, la dépense en est énorme. Elle sera une excuse très-admissible pour l'indolence où vont probablement tomber à cet égard les spéculateurs opulens, & l'inaction dans laquelle se renfermeront les physiciens peu riches.

Il est peut-être un peu étonnant que depuis plus d'un an que cette découverte a piqué la curiosité universelle, depuis qu'elle est devenue l'objet des méditations, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, de la convoitise de tous les génies inventifs, elle n'ait pas fait le moindre progrès : que personne n'ait trouvé un agent plus commode que le feu naturel, ou plus accessible que l'air distillé. Il ne l'est pas moins que pour moyen de direction on n'ait su imaginer autre chose que des *rames*, & des *gouvernails*, moyens encore une fois dont la seule inspection démontre l'insuffisance, & dont je ne crains pas

d'affirmer que l'épreuve sera toujours honteuse dans la pratique.

Comment ne songe-t-on pas que pour un art nouveau, il faut de nouveaux instrumens ? A l'invention des bateaux, les constructeurs ne se sont pas avisés d'y adapter des roues de charrettes, ou si les barques ont précédé les voitures de terre, pour faire marcher celles-ci on n'a pas emprunté le secours des rames. L'immense surface d'un ballon donnera toujours plus de prise au vent contraire, que des rames, maniables, n'en auront sur l'air qui les soutient.

D'ailleurs le rameur est dans le vaisseau même qu'il fait mouvoir : il s'y appuie avec force, sans ménagement : c'est parce que le support contre lequel il se roidit ne cède pas, que le fluide divisible sur lequel pèse son instrument, se fend sous la barque qui le coupe. Mais encore une fois, les galeries mobiles, attachées à un soutien mobile lui-même, ne peuvent fournir un point d'appui suffisant, à des rames grandes ou petites. Les mécaniciens qui pensent le contraire ressemblent à ceux qui, étant suspendus en équilibre dans le bassin d'une balance, croient augmenter leur propre pesanteur, en pressant avec effort le fond même du bassin.

Mais à quel agent recourir ? Quels expédiens employer ? C'est précisément ce qui reste à trouver.

Hoc opus, hic labor est.

Avant de finir cet article, je dois ajouter un mot sur un fait singulier, qui a produit peu d'impression : les *Anglois* n'ont montré qu'une curiosité froide pour les *ballons*. Ils en ont ri d'abord : aujourd'hui ils ne prennent plus la peine même d'en rire ; ils n'en accueillent les nouvelles qu'avec un silence dédaigneux : si quelques-uns d'eux l'ont rompu dans ces derniers tems, ils n'ont hasardé cet effort que pour demander, d'un ton plus railleur qu'auparavant, quand la diligence aérienne de *Paris* à *Londres* seroit établie.

Il est assez singulier qu'en regardant comme une chimère la possibilité de ce passage, ils se soient cependant ménagés des droits à la gloire de paroître l'avoir tenté les premiers, si jamais il devient praticable & usuel. Un ballon parti d'ici, sans conducteur, mais guidé par un vent favorable, & industrieusement choisi, a été porté du milieu des terres jusqu'à *Warneton* dans la *Flandre Française*.

Plus grand, chargé de deux ou trois hommes aussi intrépides, aussi intelligens que M. *Pilastre du Rosier*, n'auroit-il pas fait la même traversée ? Et si jamais quelque autre ballon muni de ce qui manquoit à celui-ci, coupé dans de plus grandes dimensions, & honoré de la confiance de quelque Argonaute étranger, l'exécute, ne dira-t-on pas ici que le second n'a fait que suivre la trace du premier ?



L E T T R E

A L'AUTEUR DES *ANNALES*.

Spa, 1 Juillet 1784.

JE vois, Monsieur, que vous êtes de nouveau tourmenté ; il étoit aisé de prévoir que vous le seriez, dès qu'on a su quel est le rédacteur *actuel* de

A cela je pourrois ajouter des anecdotes d'une date beaucoup plus récente, & très-curieuses pour ceux qui aiment à connoître la filiation des *gazettes*, & le petit jeu politique qui fait s'emparer de cette espèce d'information publique, dans les pays où l'on ne peut pas la diriger. Tout cela viendra peut-être quelque jour.

En attendant, Monsieur, je profite de la disposition généreuse que vous avez montrée à revenir même sur vos propres opinions, pour relever dans vos *Annales* qui deviennent chaque jour plus estimables, les méprises qui peuvent échapper sur les affaires de la *Grande-Bretagne*, soit à vous-même, soit à d'autres écrivains, qui,

sans être aussi instruits, sont quelquefois beaucoup plus tranchans. Je pense, après les déclarations que vous avez faites, que comme le seul amour de la vérité doit diriger votre plume, les réflexions que je pourrai vous proposer ne vous seront pas désagréables : cette espèce de controverse amicale, dans laquelle vous aurez l'avantage, souvent du côté des connoissances, toujours du côté du style, ne nuira peut-être pas au but que vous vous proposez, qui est de dissiper les erreurs, & de désabuser la crédulité.

Je me borne aujourd'hui à vous parler de l'extrait qui a été donné dans le *Journal de Paris* du 31 Mai dernier, d'un ouvrage imprimé à *Londres*, il y a près de quinze années, sous le titre de *Voyageur Américain*, & que quelqu'un s'est avisé de traduire dernièrement en *François*.

Il est très-vrai, comme le disent les Journalistes, que le livre sur lequel le traducteur s'est exercé a été oublié à *Londres* ; j'ajoute qu'il l'est encore, & que probablement sa métamorphose en *François* ne l'y fera pas revivre. Mais cet oubli est absolument étranger aux causes que le *Journal de Paris* allègue.

Il est d'abord contraire à la vérité, que lors de sa publication la *Cour de Londres* ait eu l'attention d'en retirer les exemplaires, comme les Journalistes l'avancent ; si elle avoit eu, comme ils ajoutent, un intérêt quelconque pour dérober à la connoissance du Public ce recueil

de lettres & d'observations, elle en avoit un moyen sûr, c'étoit d'acheter le manuscrit : l'historique même de la manière dont cet ouvrage a été composé, suivant ce Journal, doit faire sentir combien cette petite négociation auroit été facile.

“ Les lettres qui forment la première partie
“ de ce volume furent adressées, y est-il dit, en
“ 1769, au Lord *Chatbam*, qui, instruit du
“ monopole que *plusieurs Compagnies de Com-*
“ *merce* exerçoient sur les productions des Co-
“ lonies, avoit demandé à un négociant éclairé
“ des détails qui pussent lui donner les moyens
“ d'attaquer & de détruire sûrement les abus
“ dont il s'étoit apperçu : & c'est, ajoute-t-on,
“ le jour résultant de ces observations qui dé-
“ termina la Cour à la manœuvre de retirer
“ en détail les exemplaires de l'ouvrage qu'elle
“ redoutoit.”

Mais vous sentez, Monsieur, que ces deux assertions sont contradictoires : si le fond de ce livre avoit été demandé par un Ministre, le livre n'étoit donc pas inconnu au Ministère, non plus qu'à l'auteur. On auroit apprécié d'avance la nature des révélations qu'il avoit à faire, & sa liaison avec les agens du Gouvernement auroit donné le moyen de les prévenir, si l'on avoit désiré qu'elles restassent secrètes.

On lit à la première page :

“ Au Souverain de l'Empire *Britannique*, le
“ Père de son Peuple, que le Ciel a béni en
“ lui donnant l'inclination, & en le douant du

“ pouvoir nécessaires pour accroître le bien-
 “ être & la prospérité de son Peuple.”

Avec les dispositions qu'annonce une telle dédicace, on peut supposer que l'auteur n'auroit pas eu de répugnance à s'arranger avec la Cour, pour se taire, sur-tout s'il n'avoit parlé que d'après les invitations d'un Ministre. Il n'auroit eu aucune raison de s'obstiner à vouloir instruire le Public, si, en montrant l'envie flatteuse pour son amour-propre de profiter de ses lumières, on l'avoit prié, à des conditions qui assurassent son *bien-être*, de ne pas les divulguer.

Et si l'on veut croire qu'il auroit préféré le plaisir d'instruire sa Patrie, le Public entier, à la satisfaction secrète & lucrative que la Cour auroit exigée de lui, au moins est-ce sous le pavillon du Ministre instigateur de ses idées qu'il les auroit produites, plutôt que sous celui du Roi. Il auroit mieux aimé prendre pour patron un Ministre disposé à la réforme qu'il sembloit indiquer, qu'un Prince dont on accuse le Conseil d'être trop favorable à ce monopole que son ouvrage attaquoit.

Ensuite, dans l'extrait du Journal de *Paris*, on lit que c'étoient *les monopoles de PLUSIEURS Compagnies de Commerce Angloises*, qui se trouvoient dévoilées dans ces lettres étouffées par une manœuvre indirecte : mais l'ouvrage traduit n'en attaque qu'une seule, c'est celle de la *Baye d'Hudson*. Quel que soit, ou que l'on suppose le monopole exercé par ce petit établissement particulier, isolé, resserré, dans un coin du Nou-

veau-Monde, comment les observations qui le dévoient, pouvoient-elles jeter *un si grand jour* sur les opérations de la Métropole avec ses Colonies, & inspirer tant d'effroi à l'Administration Britannique ? Y a-t-il dans celle-là même un monopole réel ? Peut-il y en avoir ? Y a-t-il un moyen d'y remédier ? Y en a-t-il un de donner à ce commerce plus d'extension & de vivacité ?

Cette Compagnie de la *Baye d'Hudson*, dont la chartre est du règne de *Charles II*, & de l'année 1670, consiste en *neuf Associés*, & un Secrétaire. Son commerce est réellement très-lucratif : rarement il arrive qu'un Capitaine d'un de ses vaisseaux fasse plus de deux voyages ; elle en a constamment quatre en mer, sur lesquels elle emploie 150 matelots ; ils partent toujours tous quatre ensemble, & pas un seul n'a été pris durant la dernière guerre. Elle a quatre forts situés sur la côte occidentale de la Baye, & elle entretient 50 hommes de garnison dans chacun. Elle exporte de la Métropole pour environ 18000 *liv. st.* par an : ses importations varient ; mais son commerce produit à la Douane, & par conséquent au trésor de la Nation, 4000 *liv. st.* année commune.

Peu de tems avant la retraite de Lord *North* du ministère des Finances, il lui avoit été proposé un plan qui, en rendant ce commerce *libre*, devoit, selon l'Auteur, produire un bénéfice annuel de 200,000 *liv. st.* à la Nation : on déconcerta le spéculateur *Trans-Atlantique* avec cette question si simple :—“ Est-il croyable “ qu'une Compagnie marchande, qui sur de

“ certains articles de son commerce d'échange
“ avec les Sauvages gagne *mille pour cent*, ne
“ lui donneroit pas elle-même plus d'étendue,
“ s'il en étoit susceptible ?”

Vous voyez, Monsieur, par ce peu d'observations, que le prétendu monopole révélé par le *Voyageur Américain* n'étoit pas un objet assez important pour exciter dans un Ministre tel que Lord *Chatbam* une attention si vive ; vous voyez qu'il n'a rien de commun avec les évènements qui se passoient dans les autres Colonies ; vous voyez que la manœuvre clandestine, & peu honorable, dont le Journal de *Paris* accuse le Ministère *Anglois*, n'a aucun fondement.

Peut-être le traducteur s'est-il flatté, en accédant à cette idée, de donner à sa version, dans un pays étranger, une importance, un succès que l'original a eu le malheur de manquer dans son pays naturel. Mais comment des écrivains aussi éclairés que le paroissent ceux qui rédigent les articles intéressans du Journal de *Paris*, se font-ils rendus les publicateurs d'une pareille ruse ? Depuis que je ne fais quelle magie (effet d'une guerre combinée qui menaçoit le nom *Anglois* sur tout le globe) a anglomanisé en *France* toutes les têtes, & clubifié toutes les sociétés, personne ne peut ignorer qu'un Roi d'*Angleterre*, ou un Ministère *Anglois*, ne se flatteront jamais d'empêcher la publication d'aucun ouvrage quelconque, comme les *Journalistes de Paris* semblent croire qu'ils en auroient les moyens.

Tout homme, en *Angleterre*, publie librement ce qu'il pense, & comment il pense sur le bien-être de la patrie commune; on n'y connoît point de ces écrivains à intrigues qui ailleurs savent se faire une ressource de la gêne même de la presse, en insinuant aux fots qu'ils ont eu des obstacles à vaincre, & des défenses à lever.

Le reproche d'un défaut d'attention dans la *Grande-Bretagne* sur la population de ses Colonies, que les *Journalistes de Paris* rendent général dans leur précis, est pourtant borné par l'auteur de l'ouvrage traduit à la seule *Baye d'Hudson*; & ce reproche lui-même tombe à la simple question—Comment peupler une contrée stérile & incultivable, que les Sauvages eux-mêmes ne peuvent habiter, & à laquelle ils n'arrivent, pour faire l'échange de leurs pelleteries, qu'à travers d'immenses déserts? Ne seroit-ce pas une espèce de parricide dans une métropole que de transporter dans un climat glacial, fermé à toute navigation pendant six mois de l'année, un plus grand nombre de ses enfans qu'elle n'y en peut nourrir?

Quant aux Colonies plus au Sud, & à commencer de la *Nouvelle-Angleterre*, le reproche seroit une insulte au bon sens & à la notoriété publique. Qui est-ce qui ignore que les fondemens de la population de l'*Amérique Septentrionale* ne remontent pas au-dessus de l'année 1606? qu'en 1754, la masse générale de ses habitans étoit déjà d'un million deux cens cin-

quante mille, suivant les meilleurs dénombremens ; & qu'en 1774, année où les troubles commencèrent, ils étoient au moins au nombre de *deux millions cent cinquante mille* ?

Près d'un million d'hommes ajouté à un million, dans l'espace de vingt années ! Les fastes du monde offrent-ils un exemple d'une pareille Colonisation ?

L'exemple que les *Journalistes de Paris* citent d'une exception à faire dans le vice général d'administration, reproché à la *Grande-Bretagne*, auroit pu être mieux choisi, parce qu'il est impossible de séparer l'idée d'un très-grand bienfait, d'avec celle de la récompense qu'il a trouvée ; & on auroit pu ajouter, pour l'honneur de la *Georgie*, qu'elle a été la dernière des Colonies qui ait cru devoir sacrifier la reconnaissance à de plus grands intérêts, s'il en est.

Je n'ai point lu le précis que le traducteur a ajouté à l'ouvrage traduit : d'après ce que les *Journalistes de Paris* en rapportent, il est aisé de voir dans quel esprit il est conçu ; il est à croire qu'il paroîtra bientôt quelque chose de plus satisfaisant sur cette matière.

C'est une très-belle chose, dans la spéculation, que la *liberté du commerce*, & presque aussi belle que la *paix perpétuelle* de l'Abbé de *Saint Pierre* ; mais l'une ne peut venir qu'à la suite de l'autre ; car M. *Franklin* a dit quelque part, qu'une Puissance purement maritime, ne peut

admettre une liberté de commerce indéfinie ; ou du moins si ce ne sont pas là les termes, il a dit l'équivalent(*).

Je vous prie, Monsieur, pour l'honneur *Britannique*, qui ne doit plus vous être indifférent, d'insérer cette lettre dans votre prochain Numéro, & de me croire au nombre de ceux qui favent vous rendre justice.

(Signé)

H. S.

R É P O N S E.

J'ACCEPTÉ avec bien du plaisir, Monsieur, la correspondance instructive que vous me proposez : après la satisfaction de ne pas commettre de fautes, je n'en connois point de plus pure que celle de les réparer : vous me trouverez donc toujours très-empressé à publier les leçons que vous voudrez bien prendre la peine de me donner, & à ceux des écrivains que je crois animés comme moi du desir d'être vraiment utiles & irréprochables.

Vous me pardonnerez sans doute la suppression que j'ai cru devoir faire dans votre lettre : rien de plus généreux que le secours que vous m'apportez ; rien de plus convaincant que les éclaircissements que vous voulez bien me fournir : mais l'Être contre lequel vous prenez la

(*) Voyez ses *Frag. Polit.*

peine de me défendre est si vil, si complètement déshonoré, qu'il ne peut pas même offenser : quand en passant dans un endroit où il y de la vermine on a le malheur d'en être piqué, on ne se croit pas outragé : on rejette en silence loin de soi l'insecte mal-fesant & dégoûtant, qui obéit à son instinct : on craindrait quelquefois de se fouiller soi-même, en l'écrasant.

Quant à l'ouvrage dont vous parlez dans votre lettre, je n'ai vu ni l'original, ni la traduction ; ainsi je ne puis vous rien dire sur les observations que vous me communiquez : mais elles me paroissent trop fondées, & trop honnêtement présentées, pour que je ne me fasse pas un devoir de les rendre publiques, comme vous le desirez.

Addition à l'article des nouvelles expériences

AÉROSTATIQUES.

DEPUIS l'impression de cet article, j'ai reçu le détail d'un autre voyage fait à Rouen par M. Blanchard (*). Ce mécanicien s'est enfin élevé à l'aide des ailes de M. de Montgolfier, ou plutôt de MM. Charles & Robert, puisque c'est la méthode de ces derniers qu'il a adaptée à son char volant. Il prétend, à la vérité, que ses propres ailes n'ont pas nui à sa course, & qu'enfin il a un peu réalisé la promesse par lui hasardée de se faire oiseau, long-tems avant qu'il fut question des ballons.

(*) Voyez le Journal de Paris, N^o 209.

Suivant son récit, il a employé utilement des *rames*, pour *monter*, pour *descendre*, & même pour se *diriger*. Cela contredit l'affertion qui se trouve ici page 309 ; mais on peut soupçonner le navigateur aérien de s'être permis un peu d'hyperbole dans le récit du succès de ses machines.

D'abord il avoue qu'il avoit du *left* ; que vers la fin de sa course *ce left étoit ENCORE considérable*. Il en avoit donc employé. Cet expédient efficace secondoit donc ses rames ; & en effet elles ne semblent, même dans sa narration, qu'un moyen secondaire, qui agissoit sur les yeux des spectateurs, plus que sur l'élément où nageoit le vaisseau.

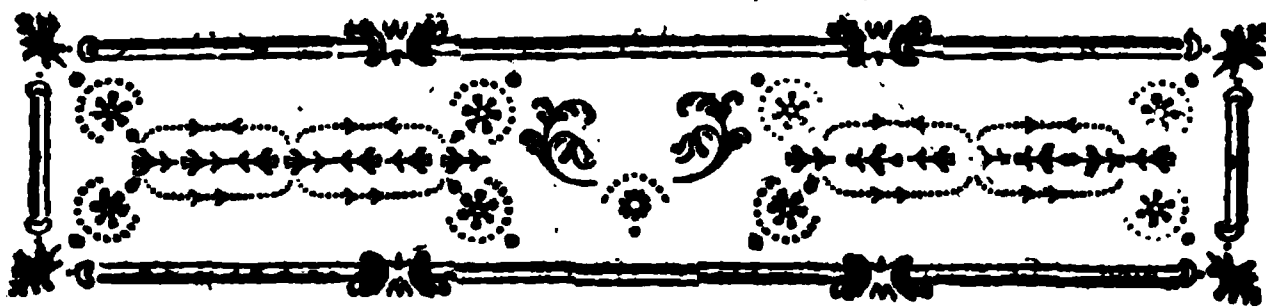
Ensuite, quant à la *direction*, le compte qu'il rend de sa conduite le lendemain, prouve que dans sa course de la veille il a été, comme tous ses prédécesseurs, emporté par le courant aérien, & qu'il ne l'a pas maîtrisé. Au lieu de retourner par le même chemin, sur ce qu'on lui observe que le vent n'y porte pas, & qu'il pourroit bien le pousser à la mer, il désagrée docilement son navire, & le coupe lui-même en pièces, pour le rendre plus facile à ramener par terre. Ce n'est pas là la manœuvre d'un pilote qui se croit le maître de choisir sa route.

Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que ce récit de M. *Blanchard* est encore plus enflé, plus pompeux que tous ceux des navigateurs qui lui ont frayé la voie dans ces espaces, pour ainsi dire, imaginaires. Les mi-

puties y font même jointes à l'exagération, pour le faire paroître plus ridicule : il rend compte en style direct de tous ses colloques avec son associé à *des délices qu'il ne peut pas peindre* : il finit par faire dire en cœur à des payfans qui les voient descendre, *Êtes-vous des hommes, ou des dieux ?* & pour prouver qu'ils sont des hommes, les deux bienheureux se *dépouillent* ; ils jettent leur garde-robe sur le nez des adorateurs, présent dont ceux-ci ne se scandalisent point ; au contraire ils s'empressent de *toucher* ces habits qui viennent de l'*Empirée*, & sont *au moment de les mettre en pièces* pour en conserver des reliques.

Voyager en l'air ne donne pas le droit de fatiguer le Public de ces puérilités. Quand on est à 10,000 pieds de terre, on n'est pas si gai : quand des payfans de *Puissanval* en *Normandie* voient un *ballon* en l'air, ils ne font point de questions en style poétique à ceux qui paroissent y être attachés : & c'est une plaisante réponse à des questions de ce genre, que de laisser tomber des justaucorps sur le visage des curieux.

Messieurs les Revenans, foyez heureux dans cet autre monde : il est permis d'y donner un peu carrière à l'imagination ; & dans la vérité je crois qu'on n'y voit guère encore qu'avec les yeux de l'esprit : mais au retour ménagez un peu la crédulité des gens de celui-ci ; ne vous piquez plus de multiplier des relations inutiles. Jusqu'à ce que vous vous *dirigiez*, elles seront toutes contenues dans la première.



HISTOIRE DE TOUS LES TEMS.

*A M. l'Abbé TABOUE*T, *ancien Avocat*
au Parlement de PARIS.

Vous voulez donc bien, Monsieur, vous constituer mon représentant. Vous aviez des droits à mon amitié : vous allez en avoir à ma reconnoissance ; compris dans l'excommunication universelle lancée contre votre Corps, par le seul Corps de l'univers dont les jugemens soient irréfragables, dont les caprices n'essuient ni revision, ni obstacle (*), vous ne dédaignez

(*) On fait, ou il est bon que l'on apprenne que l'ORDRE, ou Communauté des *Avocats* du Parlement de *Paris*, par une délibération solennelle, & réduite en pratique, a exclus dans ces derniers tems de *son tableau*, c'est-à-dire de l'exercice de cette profession, indistinctement tous les *Eclésiastiques*. Pour être déclaré irrévocablement inhabile à porter le *bonnet carré* de nos Jurisconsultes, il suffit d'avoir mis sur sa tête celui du Clergé : jamais il n'y a eu de résolution plus inconséquente, plus injuste, & même, à en considérer le motif, plus scandaleuse.

pas de vous livrer à l'inspection d'une pauvre petite régie, soumise jusqu'ici à presque au-

Elle est inconséquente : 1^o, parce que la Jurisprudence *Canonique* faisant une partie du droit moderne, il est absurde, autant que tyrannique, de l'interdire précisément à la classe d'hommes dont elle doit fixer l'état, régler les privilèges, & diriger les possessions ; 2^o, parce que l'état, le devoir des *Ecclésiastiques* étant spécialement d'être instruits, & nos mœurs, comme notre politique, assurant à une grande portion d'entr'eux le loisir nécessaire pour acquérir des connoissances, c'est aller contre le bien public & la raison, que de leur ôter un moyen de rendre ces connoissances utiles.

Elle est injuste, en ce qu'il n'appartient pas à une petite Confédération particulière, qui n'a même ni existence, ni prérogatives légales, reconnues, de disposer ainsi du sort de tous les Membres d'un Corps vénéré, & vénérable par lui-même, ainsi que par ses fonctions ; compté au nombre des parties intégrantes de l'Etat ; de les priver des droits que le Souverain, les Tribunaux, la constitution politique du Royaume leur assurent ; l'outrage même se joint ici à l'injustice, & l'aggrave : l'interprétation des Loix, la faculté d'en réclamer l'exécution, ne doivent être interdites qu'à l'incapacité, ou à la prévarication.

Elle est scandaleuse, & même criminelle, parce qu'une jalousie intéressée, une déshonorante avidité, en sont les véritables motifs : les matières *bénéficiales*, par l'obscurité des loix, par l'ancienneté des titres, par la variation des principes, par le mélange & le conflit des pouvoirs, sont une des plus fertiles mines du Palais : quand il y avoit des Jurisconsultes *Ecclésiastiques*, il étoit

tant d'accidens, de traverses que le propriétaire, & que votre attachement pour lui peut seul rendre intéressante à vos yeux : vous en entreprenez la restauration !

Ce n'est pas peu de chose : car enfin, vous le savez, vous ne vous associez ici presque qu'à des infortunes : depuis 15 ans il n'y a pas un évènement de ma vie qui ne m'ait acquis le droit consolant, mais chèrement payé, de dire *tout est perdu hors l'honneur*.

Quoique cette exception put vous suffire, comme à moi, vous espérez pouvoir y ajouter des succès : soit ; essayons : votre courage m'en rend à moi-même : j'avois besoin d'être ainsi ranimé par la confiance dans un *ami*. Malheureux en tout, mon cœur n'a pas été plus ménagé de ce côté-là que des autres. Mes pertes, mes revers en ce genre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sont un des plus habituels, comme un des plus fâcheux objets de mes méditations.

assez naturel qu'on les supposât plus instruits, qu'on leur donnât la préférence, ou du moins qu'on les appellât toujours dans les consultations : les *Laiques* ont voulu s'affurer la possession exclusive de ce trésor, en chassant une bonne fois des rivaux qui le partageoient.

Il est bien étonnant que l'autorité publique, en tolérant une aussi odieuse tyrannie, semble la ratifier ; & que le Clergé, dont elle compromet l'honneur, comme les droits, n'ait encore fait aucune réclamation.

Ces jours-ci, en réfléchissant, non sans cause, sur les manœuvres que couvre trop souvent dans la société le nom de l'*amitié* ; sur le malheur des hommes à qui la Nature a donné du penchant pour ce sentiment si doux, & qui s'y livrent de bonne foi avec la franchise, l'imprudence, ou du moins l'abandon, sans lequel il n'existe pas plus que l'amour ; en cherchant dans des lectures frivoles une ressource, ou plutôt une distraction contre des chagrins nés d'une suite d'expériences trop sérieuses, & trop suivies en ce genre, je suis tombé sur un passage singulier, auquel je n'ai pu m'empêcher de donner place ici. Il peut être regardé comme appartenant aux annales du cœur humain : il n'est que trop vrai que c'est l'*histoire de tous les tems*.

Dans un roman peu connu d'ailleurs, & qui mérite peu de l'être, intitulé le *Garçon de bonne humeur*, le célèbre *Le Sage* fait parler un domestique dont son maître souffroit la familiarité.

“ J’avois remarqué, dit-il, qu’entre les livres
“ qu’il lisoit ordinairement, il y en avoit un
“ gros qu’il feuilletoit tous les soirs avant qu’il
“ se couchât. Il écrivoit dedans quelques
“ lignes & en effaçoit d’autres ; ensuite il
“ l’enfermoit jusqu’au lendemain à la même
“ heure. Cela m’inspira un violent desir de
“ savoir de quoi ce livre traitoit ; & ma curio-
“ sité devint si vive, que ne pouvant y résister,
“ j’osai demander à Don *Enrique* quel étoit ce

“ gros volume qu’il ne lisoit que le soir, &
“ qu’il sembloit affecter de tenir caché dans sa
“ bibliothèque.

“ Il sourit à cette question, bien loin de
“ s’offenser de la liberté que je prenois, & me
“ répondit : Je te pardonne l’envie que tu as
“ d’apprendre ce que c’est que ce livre mysté-
“ rieux ; & je veux bien, mon ami, te donner
“ cette satisfaction. C’est un manuscrit, con-
“ tinua-t-il, qui est mon ouvrage : j’ai em-
“ ployé près de dix années à le composer pour
“ mon utilité particulière.

“ A ces mots, il alla ouvrir sa bibliothèque,
“ d’où il tira le volume ; & me le donnant à
“ feuilleter : Tiens, *Gonzalez*, poursuivit-il,
“ tu vois la liste de mes amis. Ce livre, tout
“ gros qu’il est, ne contient que leurs noms,
“ & les époques de notre amitié. O Ciel !
“ m’écriai-je, est-il possible, Monsieur, que
“ vous ayez le bonheur d’avoir fait tant d’amis ?
“ Mais, ajoutai-je un moment après, qu’est-ce
“ que j’apperçois ? Tous ces noms, ce me
“ semble, sont *rayés & biffés*. Qu’est-ce que
“ cela signifie ?

“ Je vais te l’expliquer, me repartit mon
“ Patron. Ta surprise est juste. Tu sauras
“ que j’ai écrit tous ces noms, lorsque je me
“ suis cru aimé des personnes qui les portent ;
“ & je les ai effacés, quand j’ai reconnu que je
“ me trompois.

“ Est-il croyable, lui dis-je, que vous ayez
“ été la dupe de tant de gens ? Vous les
“ aurez mis apparemment à de trop fortes
“ épreuves. Point du tout, répondit-il ; tous
“ ces faux amis se font eux-mêmes démasqués
“ dans le cours de notre commerce.

“ L’un, après m’avoir ébloui par les dé-
“ monstrations les plus affectueuses, m’a fait
“ connoître dans la suite qu’il n’avoit que des
“ manières, & que son ame étoit vuide de
“ sentiment : j’ai découvert que l’autre n’a re-
“ cherché mon amitié, que dans la vue de
“ m’intéresser à l’aider à obtenir un poste qu’il
“ sollicitoit : celui-ci m’a enlevé le cœur de
“ ma maîtresse ; & celui-là, sans être retenu
“ par la crainte de m’offenser, a fait tous les
“ efforts pour séduire ma sœur (*). Enfin, je
“ ne reconnois plus pour amis tous ceux dont
“ j’ai effacé les noms, que j’avois enregistrés
“ sur la foi de leurs perfides démonstrations
“ d’amitié.

“ Je parcourus des yeux toutes les feuilles
“ du registre, & n’y remarquant aucun nom
“ qui ne fut barré, à l’exception de cinq ou

(*) *Le Sage* auroit pu étendre bien davantage l’énumération des motifs qui produisent des amitiés feintes, & de ceux qui ensuite les démasquent : mais dans cet ouvrage de sa vieillesse il n’a pas la vigueur qu’il a montrée dans les autres : c’étoit un peintre dont l’imagination fournissoit encore des idées, & dont le pinceau trop tôt fatigué ne réussissoit plus à les rendre complètement.

“ fix qui étoient aux deux dernières pages, je
“ dis à mon Maître : ma foi, Monsieur, j’ai
“ d’abord été fort étonné de voir tant d’amis sur
“ votre registre, & présentement je m’étonne
“ qu’il y en ait si peu. Il y en aura peut-être
“ encore moins dans quelques jours, me repli-
“ qua-t-il. Ceux dont je n’ai point rayé les
“ noms peuvent n’être redevables de cette dis-
“ tinction, qu’à la nouveauté de notre con-
“ noissance.

“ Que de réflexions, lui dis-je, me faites-
“ vous faire là-dessus ! Je suis tenté de croire
“ qu’il n’y a dans le monde que de faux amis.
“ On en trouve de véritables, répondit-il ;
“ mais ils sont bien rares, & mille gens se
“ vantent aujourd’hui d’en avoir plusieurs qui
“ n’en ont pas seulement un. J’avois mis,
“ continua-t-il, sur mon registre tous mes pa-
“ rens, les regardant comme mes premiers
“ amis : croiras-tu bien que j’ai été obligé de
“ les effacer tous. Mon père seul m’est resté
“ fidèle, malgré tous les chagrins que je lui
“ ai causés.

“ Trois ou quatre jours après cet entretien,
“ mon Maître étant revenu de la ville un soir,
“ me dit : *Gonzalez*, apporte-moi la liste de
“ mes amis, j’ai deux ratures à y faire. Je
“ veux effacer un *Auditeur* du Conseil de *Cas-*
“ *tille*, & un Chevalier d’*Alcantara* ; mais je
“ suis bien-aîsé auparavant de te consulter là-
“ dessus. Ces deux Messieurs se trouvèrent
“ avant hier dans une compagnie où l’on tenoit
“ sur mon compte des discours médifans.

“ L’Auditeur les écouta fans rien dire, au lieu
“ de prendre mon parti, & le Chevalier les
“ applaudit. Que penfes-tu de ces amis-là ? Je
“ pense, Monsieur, lui répondis-je, que l’Au-
“ diteur est un homme à rayer, & le Chevalier
“ à noyer. Je suis de ton sentiment, reprit
“ Don *Enrique* : en les biffant de mon cata-
“ logue, je ne crains pas de passer pour un
“ ami trop délicat.

“ Je ne connois pas, lui dis-je, les personnes
“ dont les noms ne sont point encore effacés ;
“ mais je crains fort qu’ils ne le soient tôt ou
“ tard, puisque sur quatre ou cinq cens pages
“ il n’en reste pas un qui ne l’ait été. Tu es
“ dans l’erreur, me répondit le Chevalier. Tu
“ n’a pas bien regardé les feuilles du registre.
“ Il y a *trois noms* à la troisième page qui
“ n’ont point été rayés, & qui probablement
“ ne le feront *jamais* !”

Je n’ai, Monsieur, que les deux tiers de cette assurance : je ne connois que deux noms auxquels il me soit permis de joindre l’idée d’un attachement éternel ; & vous sentez que le vôtre en est un : je ne blâme point *Le Sage* d’avoir supposé qu’il pouvoit exister des hommes plus heureux que moi en ce genre, comme dans tout le reste. Il a certainement bien fait d’adoucir par cette image l’impression qu’auroit laissée dans l’esprit de ses lecteurs la triste, l’effrayante vérité que présente ce tableau, trop fidèlement peint d’après l’expérience : mais il auroit dû peut-être s’attacher à rendre sensible.

une autre vérité qui tient à celle-là, & qu'il indique à peine : c'est que la douleur de ces changemens, le regret de se voir exposé sans cesse en *amitié* à de lâches, quelquefois à de honteuses défections, sont le partage presque exclusif des honnêtes gens, des âmes nobles & ouvertes, qui se sentant dignes d'une confiance absolue, donnent la leur sans réserve, & paient presque toujours par des larmes amères le court plaisir qu'elles ont dû à leur méprise.

L'*amitié* a cette ressemblance avec l'amour, qu'elle rend souvent malheureux précisément les cœurs les plus faits pour en goûter, pour en procurer les douceurs. C'est l'ami sincère, comme l'amant fidèle, qui éprouve des trahisons & des infidélités ; rien de plus simple : dans les jeux susceptibles de fraudes, c'est nécessairement le joueur de bonne foi qui est dupe : ceux qui en font ne le sont guère.

Ces deux mouvemens du cœur ont encore une propriété commune : c'est que plus celui qui les éprouve est ingénu & pur, moins ils sont maîtrisés par la réflexion, plus ils sont susceptibles d'excès. Pour le jeune homme ardent, sensible, & honnête, l'amour est un culte : pour l'homme expérimenté, corrompu, c'est une distraction, quelquefois un métier, tout au plus une ivresse.

De même l'*amitié* ne se développe avec tout son pouvoir, que dans l'homme simple, qui conserve à tous les âges l'inexpérience & la

candeur de la jeunesse : celui que le commerce du monde a énervé, ou éclairé, ne cherche que ses avantages dans les liaisons dont il prévoit la fin : l'autre n'est flatté dans cette union qu'il croit devoir être éternelle, que de la douceur d'en jouir. S'attacher vivement, imprudemment, si l'on veut, peut être pour celui que la Nature a doué de cette dangereuse inflammabilité, la source de bien des malheurs : mais il n'en peut jamais résulter qu'un préjugé favorable pour son caractère.

Et ces deux modifications de l'ame ont encore entre elles un troisième rapport ; c'est que quand le fantôme s'évanouit ; quand l'homme franc, jouet de sa crédulité, voit se fermer le cœur qu'il croyoit remplir, ou s'éloigner celui sur lequel il croyoit reposer le sien, l'amertume des regrets, la violence des plaintes sont proportionnées à la grandeur de la perte qu'il croit faire, au prix qu'il attachoit à son illusion : moins il a craint la perfidie, plus il doit en être cruellement affecté.

Quelques spéculateurs, témoins plutôt que victimes de ces erreurs, & de leurs effets, ont cru donner une méthode sûre pour s'en garantir, en disant *qu'il falloit se conduire en aimant, comme si l'on étoit sûr d'avoir à haïr un jour* : sans doute cette flétrissante maxime épargneroit des regrets pour l'avenir ; mais ne détruiroit-elle pas toutes les douceurs du présent ? Pour être capable d'une pareille réserve, ne faut-il pas sentir qu'on mérite soi-même d'en être l'objet ?

Quel cœur délicat, & sensible auroit la force de la mettre en pratique !

Quoi ! n'aimer qu'avec mesure ! graduer à volonté ses sentimens ! fixer des bornes à son propre cœur, comme Dieu en a prescrit à la mer, & conserver dans ses plus doux épanchemens, dans ses plus tendres émotions, le sang-froid de l'arrêter sur la limite qu'il ne doit point franchir ! Associer dans son imagination l'attachement présent, & la haine future, pour la même personne ! Voir d'avance dans la maîtresse qu'on adore, dans le compagnon que l'on chérit, un objet dont on ne s'occupera un jour qu'avec horreur ! Que deviendroient avec de semblables dispositions les transports qui font le charme de l'amour, ou les confidences paisibles qui font celui de l'amitié ? Celui qui en pareil cas pourroit les feindre, seroit nécessairement le plus froid des hommes, ou le plus méchant ; il ne seroit ni amant, ni ami : ce ne seroit qu'un séducteur, ou un intrigant ; voyage à la première occasion, ou traître au premier intérêt.

Il n'est que trop vrai qu'il y a des hommes capables de cette honteuse prescience : mais c'est qu'ils ne le font pas des sentimens qu'elle détruit. Il n'y a qu'un cœur déjà corrompu qui puisse se dire à lui-même, en formant une liaison nouvelle : “ Profitons toujours de ce que
“ l'amitié apparente d'un tel homme peut avoir
“ d'agréable & d'utile, en prenant des précautions
“ d'avance contre la haine qui résultera infail-

“ liblement entre nous d’une connoissance plus
“ intime.” L’homme honnête voit toujours
dans l’objet de son attachement les qualités, ou
les vertus qui le justifient : il peut en venir un
jour à le haïr, quand la triste vérité viendra le
désabuser : mais il n’est pas en lui de prévoir la
possibilité de cette haine : cette affreuse sagacité
ne feroit pour lui qu’une anticipation de mal-
heurs.

Cependant de cette position respective de
l’ami franc & vrai, à l’égard des lâches, des
menteurs qui usurpent ce nom, résultent pour
le premier des désavantages infinis : c’est le
combat d’un homme qui n’a pas même d’épée,
contre des brigands armés de toutes pièces :
tant qu’il est crédule & dévoué, ceux-ci tirent
de lui tout ce qu’ils peuvent ; quand il paroît
s’éclairer, quand ils commencent à craindre
que ses cris n’appellent enfin du secours, ils
s’écartent avec prudence, chargés de ses dé-
pouilles : & lorsqu’il montre ses blessures, en
désignant les auteurs, ils argumentent de sa
solitude pour le convaincre d’être un calomnia-
teur, ou un phrénétique.

Si *Le Sage* avoit un peu creusé ces idées,
elles lui auroient fourni après le tableau des *amis*
rayés, un autre portrait plus intéressant encore,
& non moins vrai, quoique les originaux en
soient plus rares ; celui d’un homme né, comme
je viens de le dire, avec une susceptibilité qui
tient son cœur toujours ouvert à l’espérance de
trouver enfin un véritable ami ; mais qui ayant

toujours à se plaindre des épreuves, & éclatant avec d'autant moins de retenue, qu'il s'est livré avec plus d'abandon, en vient enfin à être décrit lui-même par les intriguans qui ont abusé de sa respectable & périlleuse bon-hommie.

Ceux-ci faisant troupe, & trouvant plus aisément que lui dans le monde leurs semblables, l'emportent sans peine par leurs déclamations sur ses gémissemens. Chacun d'eux justifie son intégrité par celle du perfide qui l'a devancé, & a été congédié comme lui : ces ruptures successives & nombreuses, qui font le supplice de l'infortuné, ces plaintes, qui ne sont que le cri & la preuve de sa douleur, on les retorque contre lui : on en tire la conséquence ÉVIDENTE, qu'il est *difficile à vivre* ; que c'est une *mauvaise tête* ; heureux, quand on n'ajoute pas, & un *mauvais cœur*.

Enfin celui qui a tout sacrifié à cette chimère ; celui qui a été martyr de sa foi en l'amitié, de sa facilité funeste à en croire les autres hommes dignes & capables, on parvient à faire décider presque unanimement qu'il est incapable de la sentir, & indigne de l'inspirer.

Excusez, Monsieur, ces réflexions un peu sombres, mais malheureusement trop vraies, & dont la justesse est en ce moment trop confirmée pour nous, par des incidens qui vous sont bien connus : vous me pardonnerez de m'y être livré un moment, vous qui m'en consolez.

AËROSTAT

Brûlé à L O N D R E S.

EN rendant compte précédemment de l'accident arrivé au malheureux *ballon* du *Luxembourg* à *Paris* (*); en promettant d'instruire le Public de l'accueil que recevrait à *Londres* une tentative du même genre, je ne m'attendois pas que nous autres *Bretons* nous verrions, ou plutôt nous donnerions dans notre île précisément le même spectacle si peu de tems après, & que le *Peuple Anglois* prenant une fois pour modèle le *Peuple de Paris*, livreroit aussi impitoyablement au feu, ou mettroit en pièces une machine coûteuse dont tout le crime étoit de n'avoir pas complètement satisfait l'empressement des curieux : c'est cependant ce qui est arrivé au *ballon aërostatique* dont j'ai parlé la dernière fois en finissant.

Mais entre ces deux délires destructeurs, ou vengeurs si l'on veut, il y a cependant cette différence : qu'à *Paris* la populace n'a sévi que contre un *aërostat* immobile, inanimé, qui n'avoit donné aucun signe de vie ; au lieu qu'ici le ballon assassiné avoit pris sa forme : il avoit

(*) Voyez ci-devant, page 299 de ce volume.

reçu son existence complete : il étoit prêt à s'envoler : c'est un accident-absolument étranger à la manipulation du voyage, & à l'*aërostatisme*, qui l'a seul empêché de prendre son essor.

Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'il a fait une résistance assez longue aux meurtriers : ce n'est que par le nombre, & en multipliant les instrumens de destruction, qu'ils l'ont accablé. C'est la méthode de M. de *Montgolfier*, c'est-à-dire l'air dilaté par la flamme, qu'avoit suivie le constructeur. Le ballon renversé, couché précisément comme un grand animal souffrant & malade, ne se désenfloit pas, quoique totalement ouvert par sa base. Avant de le déchirer, il a fallu l'écraser ; & c'est ce qui n'a pas été le plus facile : piétiné à la fois par cent personnes qui le parcouroient avec fureur, il sembloit se défendre par sa convexité élastique : ce n'est qu'après avoir été totalement éventré, après avoir senti élargir ses plaies à force de coups de couteaux, de bâtons, &c.

Que son ame en courroux a fui dans les Enfers.

Ses tristes reliques n'ont pas manqué, comme on pouvoit s'y attendre, d'être distribuées parmi les complices de son martyre. Dix mille dépêcheurs acharnés se fesoient une joie maligne d'en emporter des morceaux : le chemin au retour étoit couvert de groupes occupés à en faire la répartition. Chacun vouloit participer aux débris de la machine *Françoise* : il n'y avoit pas

le soir une maison dans *Londres* qui n'eût un échantillon du *French air balloon*.

Car outre la généalogie commune de ces joujoux aériens qui est incontestablement *Françoise*, on attribuoit celui-ci en particulier à un *François*, quoique ce soit un *Suisse* : mais le peuple de ce côté-ci de la mer comprend souvent sous cette dénomination tous les hommes nés au-delà du détroit.

Il paroît que le même emportement a eu lieu à *Paris* ; & pour achever la ressemblance, le peuple dans sa fureur a livré aux flammes ici, comme on dit qu'il l'a fait à *Paris*, tous les utensiles qui paroissoient avoir appartenu au défunt, les *bancs* qui avoient été préparés pour les spectateurs, les *mâts* destinés pour le départ ; & ce qui est à peine concevable, même d'une populace déchaînée, les *tables*, les *sièges*, les *palissades* du jardin prêté pour l'expérience, & étranger en tout sens à ce désastre.

Ainsi indépendamment de la perte primitive de toutes ses avances, & des frais de la construction même du ballon, il ne résulte pour l'auteur qu'une dette assez considérable, puisqu'il sera obligé d'indemniser à ses dépens le propriétaire *Anglois* du ravage commis par ses compatriotes. On a même été plus loin : une partie de la recette, peu considérable, qui avoit été faite à la porte, a été pillée, ou divertie avant que d'être parvenue à celui dont elle devoit compenser les dépenses. Ainsi tous les malheurs à la fois se sont réunis pour l'accabler.

Il est bon d'observer au reste que sa conduite a été parfaitement pure. Tout l'argent qui a été remis en son pouvoir a été rendu : quatre négocians qui s'étoient chargés d'abord de distribuer des billets à son profit, & de qui il n'avoit rien touché, l'ont été de le restituer : ainsi il n'y a pas même le moindre soupçon de supercherie, ou de fraude intéressée, dans toute son entreprise : il est malheureux en tout, & ruiné : de tous ses engagements le seul qu'il n'ait pas rempli, est celui de s'élever au firmament. Après ce préliminaire on peut sans doute le nommer, & dire qu'il s'appelle *de Moret*.

On ne doit tirer de ce mauvais succès de plus aucune conséquence fâcheuse contre lui, ni même contre l'art. Encore une fois, avec plus de secours, avec plus d'intelligence dans la disposition des accessoires extérieurs, & plus de ménagement pour lui-même le jour de l'action, il est sûr qu'il auroit réussi. On parle de plusieurs autres tentatives qui réhabiliteront peut-être dans cette île l'honneur des *aérostats*, un peu compromis, il faut l'avouer, par cette fatale catastrophe.

Le commun des *Anglois* ne peut se persuader que l'*aérostatisme* ait produit ailleurs des aventuriers plus fortunés : ils regardent comme des fables plaisantes les récits des voyages dans les nuées. Quel sera donc enfin le *Persée* qui viendra sur les nouveaux *Pégases* combattre & vaincre leur incrédulité ?

É D I T I M P É R I A L

Sur les Sépultures.

L'HOMME naissant exige des soins sans lesquels il perdrait la vie immédiatement après l'avoir reçue : mais en faisant dépendre sa conservation de ces services, la Nature a attaché des plaisirs réels à la tendresse compatissante qui les lui rend : ils sont payés par le sentiment du succès qui en est le fruit : la mère est récompensée des gênes de son laborieux assujettissement, par la satisfaction de voir croître, se développer, se fortifier l'enfant objet de cette servitude.

C'est si bien à l'éducation même que tiennent les douceurs préparées pour dédommager nos premières institutrices, qu'il suffit d'être associée à l'une, pour participer aux autres : une nourrice mercenaire, une servante étrangère en se chargeant presque de toutes les fatigues de la maternité, semblent n'avoir d'autre vue que de gagner les gages modiques attachés par l'opulence à ce ministère ; mais elles s'y livrent avec un empressement qui prouve combien il a d'attrait : exerçant l'office de la mère, elles en recueillent le prix.

Ce charme inexplicable, mêlé par la Nature à toutes les peines qui ont pour but l'homme

enfant, assure des soutiens à sa foiblesse : il le rend cher & précieux à tout ce qui l'entoure. Il n'en est pas de même de l'homme mort : à peine est-il expiré que son aspect devient hideux, & insoutenable même pour l'attachement le plus tendre : dans les premiers instans c'est l'ame qu'il accable ; mais après un court espace il blesse même les organes physiques : il faut se hâter de soustraire à la vue ces tristes restes, sans quoi le dégoût succéderoit bientôt à la douleur : si cette précaution étoit négligée, ils ne tarderoient pas à disparoître d'eux-mêmes par les suites d'une dissolution qui deviendrait le châtiment des voisins indifférens, & trop peu soigneux.

C'est ainsi que par des ressources aussi simples qu'efficaces la Nature tout à la fois a préparé la voie à leur entrée sur la terre, aux individus naissans qui doivent contribuer à la peupler, & s'est ménagé le moyen d'en débarrasser la superficie de ceux qui y ont rempli leur vocation : la vie est comme ces assemblées où à l'arrivée des conviés tout se met en mouvement pour les recevoir ; tant que la fête dure, ils sont comptés pour quelque chose ; à la fin chacun s'éclipse, se retire de son côté, sans que le Maître du Logis s'informe du chemin qu'ils ont pris, ou de ce qu'ils deviennent.

La Société en bien des points a combattu, ou, si l'on veut, réformé les vues apparentes de la Nature ; elle a modifié cet oubli des morts, cette insensibilité pour leurs cendres, qui sembloit devoir se proportionner à leur in-

utilité. Chez presque tous les peuples on ne s'est pas borné à les rendre sans bruit à la terre : on a fait une cérémonie d'appareil de cette lugubre & indispensable formalité.

Les uns, pour s'épargner un spectacle fâcheux, pour n'avoir pas à souffrir des détails d'une destruction graduée & affligeante en tout sens, en ont anticipé le moment, en livrant aux flammes les reliques d'une épouse chérie, d'une maîtresse adorée, d'un ami, d'un père, d'un enfant tendrement aimés.

D'autres au contraire éludant, violant en quelque sorte la loi de la Nature, tâchoient d'assurer l'éternité à ces dépouilles condamnées par elle à périr promptement : les *Egyptiens*, les *Guanches*,(*) &c. avoient fait dans cet art peu utile des progrès dont les monumens existent encore, & nous causent une juste surprise.

Quelques autres plus dociles, & s'écartant de la coutume presque généralement adoptée par toute la terre, sembloient se faire un scrupule égal soit de précipiter l'anéantissement des cadavres, soit de s'y opposer : ils vouloient que les morts se conformassent, comme les vivans, avec exactitude, à l'ordre établi par la Nature : ils les exposoient dans des espaces destinés pour cet usage, à l'action des élémens : ils s'épargnoient seulement par une clôture inac-

(*) Habitans naturels de l'île de *Teneriffe*. Voyez l'Hist. Gen. des Voyages in 4°, Tome II.

cessible le spectacle des suites de cette action sur ces masses incapables de s'en défendre.

Tel étoit l'usage des anciens *Guèbres*, ou anciens *Perfes* adorateurs du feu, conservé, dit-on, par les *Gaures* leurs descendans. Les derniers voyageurs des terres *australes* prétendent l'avoir retrouvé dans quelques îles de la mer du *Sud*. Les *Guèbres* plaçoient leurs morts à découvert sur le haut de certaines tours, où ils les laissoient consumer par l'air: les *Otabitiens* les exposent sur des lits de bois, dans des enceintes qu'ils appellent *Morai*, où ils les enterrent, quand il n'en reste plus que les ossemens(*). C'est le même principe, & à peu près la même pratique.

Enfin la coutume la plus universelle, la plus aisée, la plus raisonnable peut-être, a été, & est encore de rendre naturellement à la terre ce qu'elle semble redemander, ces débris qui par leur nature même ne montrent que trop d'où ils sont sortis, & où ils doivent rentrer: celle des *Romains*, des *Grecs*, &c. étoit ruineuse, par l'énorme consommation de bois qu'elle exigeoit: celle des *Egyptiens* étoit absurde; celle des *Guèbres*, inhumaine & humiliante: la dernière n'a aucun des inconvéniens, elle a tous les avantages des précédentes; elle remplit les vues de la Nature, sans blesser aucune de celles de la Société.

(*) Voyez les premiers Voyages de *Cooke*.

Sous quelque forme que l'on rende aux morts ce dernier office, la Législation & la Religion de concert se sont réunies de tout tems pour en faire un devoir pieux. Chez les sauvages même les plus grossiers les tombeaux sont respectables : chez tous les peuples policés ils ont toujours été sacrés : les violences commises envers ces asiles de la mort ont toujours été regardées comme des profanations.

Cependant cette manière de penser étoit plutôt due autrefois aux mœurs, à un sentiment général & volontaire d'humanité, qu'à une loi précise émanée du sacerdoce : la sépulture dans l'antiquité n'avoit point de rapport avec le culte : on mouroit, comme on naissoit, sans l'intervention des Prêtres. On n'appelloit point dans ces derniers momens d'autres témoins que les parens, & les amis : on n'avoit point d'autre consolation que celle de mourir entre leurs bras.

Suivant les idées de la religion reçue, la suite des actions précédentes, & non pas un repentir instantané, décidoit du sort de la portion de l'homme qui devoit survivre à la dissolution de ses organes corporels ; sort sur lequel il n'y avoit même rien d'établi dans toute l'antiquité. Les religions y étoient plutôt des sectes de philosophie, ou des institutions pompeuses, & propres à procurer des fêtes agréables pendant la vie, que des cultes fondés sur aucun dogme, sur aucune croyance formelle, capable de fixer ce qu'il y avoit à espérer ou à craindre après la mort.

Si donc elles ne statuoient rien de précis quant à l'état futur de l'ame, qui échappoit à ses Ministres, à plus forte raison ne s'occupoient-elles pas beaucoup du corps immobile, qui seroit resté seul entre leurs mains. Elles laissoient aux soins des familles, ou de l'amitié, ou de la reconnoissance, celui de préparer des asiles aux restes des défunts qu'elles pleuroient ; & quoique l'opinion générale rendît ces asiles inviolables, ils n'avoient cependant en eux-mêmes rien que de profane : aucune cérémonie ne les incorporoit aux temples, ni aux institutions religieuses.

Au contraire même ils en étoient formellement séparés. Quoique la sépulture, avec tout ce qui y est relatif, fût regardée comme une fonction sainte, comme un devoir pieux, il étoit défendu, d'ériger aucun tombeau, de déposer aucun cadavre dans les lieux réputés purs, & particulièrement affectés à la religion : dans l'île de *Delos* entière on ne souffroit point de tombeau, ni d'inhumation, parce qu'elle étoit toute entière consacrée à *Apollon*.

En général la même police embrassoit l'enceinte des villes : à *Athènes*, à *Rome*, il n'étoit permis ni d'enterrer les morts, ni même de les brûler, dans l'intérieur des murailles : il falloit en sortir pour remplir ces devoirs funèbres ; & soit qu'on enterrât les corps, soit qu'on commençât par les brûler, c'étoit toujours à la campagne qu'il falloit en déposer les restes : la loi étoit rigoureuse & précise sur cet article.

Mais chacun plaçoit à volonté les monumens, où les asiles auxquels on les confioit : quelques-uns en fesoient des édifices qui décoroient leurs domaines. D'autres se contentoient d'une simple sépulture sur le bord des grans chemins. Plusieurs familles pratiquoient sous terre des caveaux appropriés à l'usage non-seulement de toute une parenté, mais même des domestiques, des esclaves. C'est ce qu'on appelloit en *Grèce* des *hypogées*, à *Rome* des *colombaria*, &c. On en a retrouvé plusieurs de nos jours, remplis d'urnes qui portent encore les noms bien distincts de ceux dont elles contiennent les cendres,

Ces cimetières souterrains étoient souvent de vastes retraits composées de plusieurs allées, de différens embranchemens, qui servirent ensuite, comme je le dirai tout-à-l'heure, à un emploi différent : mais on n'y retrouve rien qui rappellât des idées religieuses : on lit à la vérité sur le plus grand nombre des urnes ces mots, ou tout entiers, ou désignés par des lettres nitiales, *DIS MANIBUS* : mais ils n'indiquent pas une consécration particulière. Cette formule ressembloit à celle qui s'emploie souvent à la tête de nos testamens, *Au nom de Dieu, & de la Sainte Trinité*, &c. L'acte ainsi annoncé n'est pourtant pas un acte de dévotion.

Au moyen de cette police maintenue par les mœurs, & la coutume, les temples exclusivement réservés pour le culte de la Divinité n'avoient rien de commun avec les cérémonies

funèbres. L'œil n'y étoit pas blessé par l'aspect des tombeaux, ni l'air empoisonné par la corruption des cadavres; & ils n'avoient pas besoin de ce surcroît de mauvaise odeur. Les rites sanguinaires du Paganisme suffisoient pour les infecter. Le sang qui ne cessoit d'y couler; les graisses, les chairs qu'on y brûloit devoient les remplir d'exhalaisons aussi dangereuses que défagréables. Si à ces causes de foétidité on avoit joint l'inhumation des cadavres, ils seroient devenus inaccessibles.

Parmi les *Chrêtiens* la suppression des sacrifices sanglans auroit laissé plus pur l'air des édifices où les fidèles se rassembloient pour se livrer aux exercices de la religion : mais différentes causes concoururent insensiblement à familiariser les vivans avec l'habitude d'en faire le dépôt des restes de leurs morts.

1°. Pendant les persécutions la célébration des mystères devoit nécessairement être mystérieuse elle-même : il falloit se dérober à l'œil des surveillans, & des mal-intentionnés. Ces *colombaria*, ces vastes souterrains dont j'ai parlé, connus aujourd'hui des voyageurs sous le nom de *catacombes*, parurent très-propres pour offrir les retraites que l'on cherchoit. On n'en changea point la destination, qui étoit d'y enterrer les morts : on y ajouta celle qu'ils n'avoient pas originellement, de servir de lieux d'assemblée, de centre de réunion commun pour les actes religieux.

Quand les progrès du *Christianisme*, & la conversion des Souverains eurent assuré à l'Eglise les droits d'un culte dominant, ou du moins admis à la concurrence, cet assujétissement disparut : mais la répugnance pour le mélange des habitations usuelles & des tombeaux étoit vaincue : on s'étoit accoutumé à lier ensemble les cérémonies ecclésiastiques, & celles des funérailles ; on fut moins exact à exiger la pratique de l'ancienne police à cet égard.

2°. Dans ces premiers tems presque tous les instituteurs des peuples, les fondateurs des différens sièges, les pasteurs de chaque nouvelle église, laissoient après eux une mémoire vénérable. Le souvenir de leurs vertus, & des souffrances par lesquelles ils avoient scellé leur foi, assuroit à leurs reliques un respect universel : elles ne pouvoient inspirer ni crainte, ni dégoût.

Au contraire, dans l'opinion publique ces restes précieux conservoient des propriétés bienfaisantes constatées journellement par des prodiges. Loin donc de penser qu'ils pussent fouiller les temples par leur séjour, on crut d'un côté qu'il n'y avoit point de lieu qui fût plus digne de les contenir ; & de l'autre, l'efficacité attachée à la protection des ames qui les avoient vivifiés, fut une raison de plus de les déposer dans un emplacement déjà respectable par lui-même, & où il étoit plus facile de se rassembler, pour invoquer cette protection.

Second motif pour tolérer les sépultures dans les églises.

3°. Le Clergé Chrétien ne put pas se permettre sur les derniers momens des hommes soumis à sa direction la même indifférence qu'avoient montrée les Pontifes païens. La loi nouvelle avoit fait du pouvoir de *remettre les péchés* un de ses principaux dogmes : elle avoit attaché des graces spéciales à des onctions pratiquées par ses Ministres sur les mourans, à des prières récitées auprès d'eux, & à leur intention : les Prêtres devenoient donc des témoins indispensables, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, des acteurs nécessaires dans cette dernière crise de la vie. Il étoit naturel que leur attachement survécût au besoin des services spirituels qu'ils avoient rendus, & qu'ils ne négligeassent pas le corps dont ils venoient de purifier l'ame,

Ils continuoient de mêler leurs prières aux larmes des parens : & l'église ayant admis au nombre de ses pratiques l'usage de ces prières, ayant décidé qu'elles pouvoient encore être utiles aux morts dont la sanctification n'étoit pas complète, personne ne dut renoncer pour les siens à un supplément si salutaire. On dut donc en faire une partie des devoirs du sacerdoce ; peu à peu la Liturgie des morts se forma, se développa, comme celle des vivans ; on ne se fit aucun scrupule de transporter les premiers dans les temples.

Leur présence physique sembloit donner plus d'ardeur aux aspirations spirituelles dont ils

étoient l'objet : après avoir commencé par n'y installer que ceux qui paroissent dignes d'un hommage, on s'accoutuma à y tolérer aussi ceux qui pouvoient avoir besoin d'indulgence, la sépulture dans ces terrains privilégiés devint moins une distinction qu'une faveur : peut-être quelques-uns de ceux qui la sollicitoient crurent-ils que les supplications en faveur des morts seroient plus fructueuses pour ceux qui habiteroient le lieu même d'où elles partoient : peut-être attribua-t-on quelque vertu secrète, & une espèce de bonheur, au voisinage de ces ossemens sacrés dont j'ai parlé ; on imagina peut-être acquérir par-là plus de droit à l'intercession des Saints auxquels ils avoient appartenu.

Quoi qu'il en soit, l'ancienne police sur cet article fut non-seulement abandonnée, mais entièrement changée, & en sens directement contraire ; les *Paiëns* n'avoient pas cru pouvoir repousser les tombeaux trop loin de leur séjour, & de celui de leurs Dieux : les *Chrétiens* se firent une loi, un devoir de les rapprocher ; les hommes puissans ne voulurent plus que leurs cendres reposassent ailleurs que dans les emplacements réservés spécialement pour honorer la Divinité. La plupart élevèrent même des édifices exprès ; ils construisirent des églises qui n'avoient pas d'autre objet ; ils les dotèrent richement : presque toutes les fondations pieuses sont le fruit de ce desir, ou du moins s'y rapportent.

L'Eglise n'approuvoit pas ces libéralités intéressées : mais dans les siècles d'ignorance elle

ne put pas toujours les proscrire, ni même les refuser ; & la persuasion étant une fois établie, qu'il étoit avantageux d'être inhumé ou dans un temple, ou au moins à la plus grande proximité possible, autour de chacun de ces bâtimens il fallut désigner un terrain, où ceux qui y avoient rendu vivans leurs hommages pussent continuer en quelque sorte, après leur mort, d'en ressentir l'influence.

La vanité se mêla dans la distribution des places, au sentiment de confiance religieuse qui les avoit d'abord fait ambitionner : on attachâ de la distinction, de l'honneur, à être plus ou moins près du centre ; de l'infamie à être totalement exclus de cette espèce de communauté mortuaire : le facerdoce en fit une de ses ressources contre les pécheurs dont il crut utile & juste de flétrir la mémoire. Les Magistrats même admirèrent cette privation parmi les châtimens de la police civile ; & les ossemens de ceux qu'elle avoit punis furent soumis à cet exil.

Il résulta de cette administration édifiante dans son principe, un très-grand abus : dans les villes peuplées, où les habitations nombreuses étoient nécessairement ferrées, après un certain nombre d'années le terrain des cimetières publics ne se trouvoit plus composé que des débris des cadavres qu'il avoit dévorés : les miasmes qui s'en exhaloient nécessairement aussi, arrêtés, combinés, amalgamés avec ceux qui

naissent non moins nécessairement de la réunion d'un grand nombre de corps vivans, en augmentoient la malignité. Pompés par la respiration ils devenoient les principes de plusieurs maladies.

Les églises fermées, rarement rafraîchies par l'air extérieur, encore plus remplies de foyers de putréfaction, parce que l'espace y étoit plus circonscrit, en devenoient un plus dangereux encore, & plus funeste, de vapeurs pestilentiellles. Des accidens réitérés avoient souvent excité des plaintes (*) ; mais différens motifs les avoient toujours étouffées : dans ces derniers tems les cris étoient devenus plus vifs, parce que la cause toujours subsistante, toujours active, produisoit des effets plus sensibles.

(*) Il existe des Capitulaires rédigés à la fin du 8^e siècle par *Théodulfe* Evêque d'Orléans, où on lit :

“ C'est une ancienne coutume en ces quartiers d'en-
 “ terrer les morts dans les églises, en sorte qu'elles
 “ deviennent des cimetières : nous défendons d'y en-
 “ terrer personne à l'avenir, à moins que ce ne soit un
 “ Prêtre, ou un autre homme distingué par sa vertu.
 “ On n'ôtera pas toutefois les corps qui y sont déjà :
 “ mais on enfoncera les tombeaux, & on les couvrira de
 “ pavé en sorte qu'ils ne paroissent point : que s'il y a
 “ trop de corps le lieu sera tenu pour cimetière ; on en
 “ ôtera l'autel, & on le transférera dans un lieu pur.

Voilà bien une preuve que le desir de la réforme est aussi ancien que l'abus.

Parmi les observateurs qui ont mis plus de force dans leurs représentations à cet égard, *M. de Voltaire* s'est sur-tout distingué : & par une conséquence remarquable, ses parens, ses amis, ont fait consister l'honneur de sa famille, & le sien propre, à le soumettre après sa mort à une pratique qu'il avoit reprouvée toute sa vie : on a voulu, à quelque prix que ce fût, lui ouvrir une tombe au pied des autels qu'il avoit toujours gémi de voir profaner par cet usage : ce n'est pas un des moins remarquables exemples des contradictions tantôt funestes, tantôt ridicules, comme celle-ci, qui agitent & divisent les esprits en apparence les plus éclairés(*).

Ces remontrances avoient produit en *France* une vive impression : elles ont même fait naître des loix auxquelles leur sagesse, & l'autorité dont elles émanent, n'ont pu assurer d'exécution. Le Législateur n'ayant expliqué sa volonté qu'à demi, ou n'ayant pas pris toutes les précautions qui pouvoient en faciliter la pratique, les obstacles ont presque dans tout le royaume prévalu sur l'obéissance.

On ne peut pas prévoir s'il en sera de même ailleurs : sans rien prononcer à ce sujet, bornons-nous à consigner ici une loi nouvelle de l'*Empereur*, dont tous les hommes éclairés doivent souhaiter que l'observation soit littérale.

(*) Voyez le Tome IV de ces *Annales*, page 285 & suivantes.

“ JOSEPH, par la grace de Dieu, &c. &c.
Ayant jugé qu'il étoit de notre sollicitude pour la conservation de la santé de nos sujets, de proscrire l'usage pernicieux d'enterrer dans les églises & les cimetières des villes & des bourgs, ainsi que dans les églises du plat-pays ; nous avons, de l'avis de nos très-chers & féaux les Chefs & Présidens & gens de notre Conseil Privé, à la délibération des Sérénissimes Gouverneurs - Généraux des Pays-Bas, statué & ordonné, statuons & ordonnons les points & articles suivans.

“ ART. I. Personne, de quelque état, condition, rang, ou dignité que ce puisse être, soit laïque ou ecclésiastique, séculier ou régulier, de l'un ou de l'autre sexe, ne pourra dorenavant être enterré dans une église, chapelle, oratoire, ou autre édifice couvert, soit dans les villes, soit à la campagne.

“ II. Nous déclarons de plus, qu'après le 1^{er} Novembre de la présente-année on ne pourra plus enterrer dans les cimetières, ni autres endroits même découverts, situés dans les villes ou dans les bourgs.

“ III. Dans les cas de contravention à ce qui est statué par les articles précédens, le cadavre sera exhumé pour être transporté dans le cimetière où il auroit dû être enterré ; & tous ceux qui auront concouru en quelque manière que ce soit à cet enterrement dans un endroit prohibé, seront non-seulement tenus aux frais
de

de l'exhumation & du transport ; mais ils encoureront aussi solidairement une amende de mille florins, dont un tiers au dénonciateur, un tiers à l'officier exploitateur, & le tiers restant à la caisse de religion.

“ IV. Il sera établi hors de l'enceinte des villes, & hors des bourgs, des cimetières, dans lesquels seulement il sera permis d'enterrer.

“ V. Le Magistrat de chaque ville déterminera & désignera incessamment, sous l'agrément du Gouvernement, l'emplacement de ces cimetières, leur nombre & leur étendue, eu égard à la grandeur de la ville, ou du bourg, & à la population.

“ VI. Il ne sera point nécessaire d'établir autant de cimetières qu'il y a de paroisses dans les villes ; mais on pourra réunir pour un seul cimetière plusieurs paroisses, en raison de leur situation & du nombre de paroissiens.

“ VII. On entourera chaque cimetière d'un mur, on y élèvera une croix, & on y bâtira un logement pour le fossoyeur, qui aura la garde du cimetière.

“ VIII. Le Magistrat désignera pour chaque paroisse dans l'enceinte de la ville ou du bourg, une chapelle, oratoire, ou chambre mortuaire, qui sera uniquement destinée à y déposer les morts, en attendant leur transport & inhumation au cimetière.

“ IX. Les administrateurs des paroisses de chaque ville ou bourg se concerteront, sous l'approbation des Magistrats, sur la construction d'autant de chars couverts qu'il sera jugé nécessaire pour transporter les cadavres de la chapelle, oratoire, ou chambre mortuaire, au cimetière ; & ils commettront pour conduire ces chars telles personnes qu'il trouveront convenir, qui seules pourront être employées à cet effet, & qui devront faire ces transports le soir, ou de grand matin. La rétribution qui se payera pour chaque transport, & que nous nous réservons de déterminer ci-après, se payera auxdits administrateurs, qui seront chargés de salarier les employés.

“ X. Les emplacements désignés pour les nouveaux cimetières par les Magistrats des villes, en conséquence de notre présent Édit, seront acquis par les administrateurs des paroisses ou églises, au prix à convenir avec les propriétaires, soit de gré à gré, ou à dire d'experts ; notre présent Édit leur servant à cet effet d'octroi, & de lettres d'amortissement.

“ XI. Les administrations des paroisses feront aussi construire incessamment, à leurs frais, les murs des nouveaux cimetières, la croix, la maison du fossoyeur, & supporteront les frais de tous ces objets.

“ XII. Elles fourniront également à la dépense des chars funèbres, & de leur entretien.

“ XIII. Pour ne point retarder ces ouvrages, la caisse de religion avancera aux administra-

tions des paroisses qui ne sont point en état de fournir d'abord aux premiers frais de cet établissement, en tout ou en partie, les sommes dont elles auront besoin à cet effet, à charge de faire à ladite caisse le remboursement de ces avances dans les termes qui leur seront désignés par le Gouvernement, & d'en payer dans l'intervalle les intérêts, à raison de 3 pour cent, argent pour argent.

“ XIV. Les administrateurs des paroisses qui auront besoin de ce secours, s'adresseront d'abord par requête au Comité de la caisse de religion, établi en cette ville, en joignant à leur requête un devis des dépenses qu'ils auront à faire en exécution de tout ce que dessus, avec une déclaration du Magistrat, portant la somme qu'ils seront dans le cas de devoir lever à cet effet à ladite caisse.

“ XV. Nous voulons que les administrateurs des paroisses procèdent, sous l'inspection & approbation des Magistrats, à la vente publique & au plus offrant, des cimetières actuels situés dans les villes ou bourgs, en autant de parties qu'ils jugeront pouvoir produire le plus d'avantages ; défendant néanmoins aux acheteurs & à tous autres d'élever sur ces terrains des bâtimens trop près des églises, de façon qu'ils pussent les offusquer ; ou y empêcher la libre circulation de l'air : & pour prévenir tout inconvénient à cet égard, nous déclarons que tous ceux qui voudront construire quelque bâtiment sur ces terrains, devront avant tout présenter leur plan à l'approbation des Magistrats,

sous peine que ces bâtimens, seront démolis à leurs frais.

“ XVI. Nous exceptons de la vente ordonnée par l'Art. précédent les terrains des cimetières qui pourroient utilement servir à l'usage du Public, comme pour des marchés, ou pour l'aggrandissement & communication des rues, &c. Et les Magistrats des villes ou des bourgs pourront, avec l'agrément du Gouvernement, retenir ces terrains, moyennant qu'ils en fassent payer la valeur à dire d'experts à l'administration des paroisses.

“ XVII. Soit que les terrains des cimetières se vendent, ou qu'on les réserve à l'usage du Public, on ne pourra y remuer la terre, sans la permission préalable du Magistrat du lieu, qui ne l'accordera, que lorsqu'il jugera que les cadavres y enterrés seront entièrement consumés.

“ XVIII. Les sommes qui proviendront de ces ventes, appartiendront aux paroisses qui sont chargées des frais de construction des nouveaux cimetières; mais celles qui auront levé des secours à la caisse de religion, devront remettre incessamment ces sommes à ladite caisse, en diminution de ces avances..

“ XIX. Pour assurer les intérêts du restant des capitaux qui auront été avancés par ladite caisse, & pour pourvoir à leur remboursement, à l'entretien des cimetières, & aux autres dé-

penfes ordonnées par le présent Edit, nous voulons que ce que l'on paie actuellement aux paroisses ou fabriques pour la sépulture des morts, soit réservé à l'effet d'être employé à ces différens objets, sans pouvoir être diverti à aucun autre usage; les administrateurs des paroisses en tiendront une caisse séparée, dont ils rendront un compte exact chaque année à un Commissaire que le Magistrat dénommera,

“ XX. Au surplus, notre intention étant de fixer les droits d'enterrement, de façon que leur produit puisse suffire dans chaque endroit aux dépenses auxquelles nous venons de les destiner, nous chargeons les Magistrats des villes ou bourgs d'informer notre Gouvernement général, au plus tard dans le terme de trois semaines après la publication du présent Edit, du choix qu'ils auront fait des terrains, pour y construire les nouveaux cimetières, de l'étendue de ces terrains, & de leur valeur; ils spécifieront en même tems, d'après le jugement d'experts, à quoi pourront monter les frais de la construction des murs, de la croix, de la maison du fossoyeur, & des chars funèbres, & ce que pourra coûter annuellement l'entretien de ces différens objets; ils l'informeront en outre de la valeur de ce qu'ils prévoient que l'on pourra retirer de la vente des cimetières actuels; ils spécifieront quels sont les droits que l'on paie à présent pour la place d'enterrement aux paroisses, ou fabriques des églises, ce que ces droits ont rapporté dans chaque paroisse par année commune des dix dernières, les noms des

paroisses qui seront assignées à chaque cimetière, & par approximation les nombre des paroissiens ; & ils présenteront en outre au Gouvernement le projet d'un tarif pour fixer par classes les droits de transport & d'enterrement à un taux tel qu'en exceptant les pauvres de toute taxe à cet égard, le produit annuel de ces droits puisse suffire à l'entretien des cimetières, des chars funèbres, & au paiement des intérêts des capitaux à lever pour les premières dépenses, & que l'on puisse en outre former chaque année un fonds d'amortissement pour rembourser successivement ces capitaux.

“ XXI. Il sera réservé dans chaque nouveau cimetière, pour les *Protestans*, une place séparée destinée à y enterrer les morts, à moins cependant qu'ils ne préférassent d'avoir un cimetière particulier ; en quel cas les Magistrats leur désigneront à cet effet un emplacement *gratis* hors de la ville.

“ XXII. Finalement, nous déclarons que l'on pourra placer à la mémoire des défunts, dans les nouveaux cimetières, des épitaphes, pierres sépulchrales, ou autres monumens, qui cependant ne pourront être placés que contre les murs, & de manière qu'il ne soit rien pris sur le terrain destiné aux enterremens.

“ *Si donnons en mandement, &c.*”

MORT DE M. DIDEROT.

LA même année a enlevé les deux architectes du plus massif, du plus emphatiquement vanté, du plus inutile, & même du plus ridicule édifice littéraire que notre siècle ait vu construire : M. Diderot a peu survécu à M. d'Alembert son confrère en *Encyclopédie*, & non pas en *Académie*, &c.

Cette différence de confrairie privera le premier de l'honneur inestimable d'être panégyrisé en cérémonie à l'*Académie Française* : M. le Marquis de Condorcet ne dira point de lui, comme de M. d'Alembert, " Que l'Europe
" retentit des regrets des Savans qui ont perdu
" celui qu'ils regardoient comme leur maître
" & leur modèle; que les Nations étrangères se
" plaignent de ne plus entendre cette voix dont
" les sages leçons leur ont été si utiles ;" il ne fera point appelé, par cet Orateur aussi éloquent que véridique, le *Newton* de notre siècle (*), si le reste du discours ne prouvoit par sa froideur, que l'auteur n'a pas voulu plaisanter, on pourroit regarder ces hyberboles comme une ironie cruelle, comme une manière adroite de faire sentir la médiocrité du défunt.

Quel vrai savant a jamais regardé M. d'Alembert comme son maître ? Quel vrai littérateur l'a jamais pris pour modèle ? A quelle nation

(*) Voyez les discours prononcés à la réception académique de M. le Comte de Choiseul Gouffier, page 30.

étrangère les sages leçons de sa voix ont-elles jamais été utiles ?

C'est tout au plus ce que l'on pourroit dire d'un Souverain puissant, d'un Ministre accrédité ; qui auroient profité de leur influence sur les Etats voisins pour leur inspirer le goût de la paix, pour les éclairer sur leurs véritables intérêts : c'est ce que l'on pourroit peut-être appliquer avec justesse à un instituteur tel que le respectable *Fénélon*, qui n'ayant pu jouir du bonheur de voir son élève pratiquer sur le trône les leçons par lesquelles il s'étoit efforcé de l'en rendre digne, a du moins consigné ces leçons dans un ouvrage fait pour contribuer dans tous les tems à l'éducation des Princes.

Mais quel bien a résulté pour les nations étrangères, ou pour la sienne, des petites pointes dont la voix de M. d'Alembert tâchoit laborieusement d'égayer ses lectures académiques ? Ce qu'il a donné de bon sur la *Précession des Equinoxes* ; son *Traité* fort peu instructif sur les *Vents* ; ses calculs sur quelques parties des *Mathématiques*, tous fruits de la patience, de l'habitude, & non du génie ; ces travaux étrangers à la morale, à la politique, très-peu utiles même, à les apprécier d'après leur rapport avec le progrès des Sciences, justifient-ils donc des louanges aussi outrées ?

Je n'ai point parlé de lui dans le tems de sa mort, parce qu'ayant consigné dans cet ouvrage mon opinion sur les siens, & ayant été forcé quelquefois d'y parler de ses procédés, je n'avois rien à ajouter à ce que j'en ai dit, non plus qu'à en retrancher : mais les amis qui se sont chargés

de lui rendre les derniers devoirs littéraires auroient montré plus d'adresse, ils auroient mieux servi sa mémoire, s'il avoient mis un peu plus de ménagement dans les éloges dont ils la surchargeoient: je ne disois rien par humanité; par politique ils auroient dû dire peu de chose.

Faute d'avoir été *d'un Corps*, l'ombre de M. Diderot ne jouira point de ce puérile triomphe, de cette pompe verbale, quoiqu'après tout il eût pu également en devenir le sujet. Deux pièces de théâtre, qui se sont soutenues sur la scène; une espèce de poétique où l'on trouve beaucoup d'idées, si l'on n'y rencontre pas toujours un jugement bien sain; un assez grand nombre de morceaux détachés, caractérisés par un stile décousu, ou par une emphase, une affectation, une obscurité qu'il sembloit prendre pour de la chaleur, souvent aussi par une hardiesse que les esprits modérés appellent de la *licence*; un roman lu dans le tems avec avidité, quoiqu'il n'y ait guère montré plus d'imagination que de respect pour les mœurs, ont pendant sa vie donné à cet écrivain un rang dans la Littérature.

Mais le plus considérable de ses ouvrages, celui qui a le plus contribué à établir sa réputation, ainsi que celle de son associé, c'est surtout cette énorme compilation, commencée d'abord en commun, & dont il a seul, non pas composé, non pas même rédigé, non pas même revu, mais publié les derniers volumes.

Ce recueil plus informe encore que vaste a essuyé bien des critiques; & cependant il a eu

dans les premiers momens un grand succès : jamais aucun évènement n'a mieux prouvé que la fortune des livres, comme celle des hommes, ne dépendoit pas de leur mérite.

Aujourd'hui il est absolument décrié : on l'a même repris sur un autre plan : on refabrique maintenant une autre *Encyclopédie*, dont les rédacteurs ont commencé par déclarer qu'ils ne conserveroient presque rien de l'ancienne : on ne pouvoit faire un aveu plus précis de son insuffisance.

J'ignore à quoi en sont les nouveaux constructeurs de cette entreprise volumineuse ; en général elle a l'air d'une spéculation *de librairie*, bien plus que *de littérature*. Leur premier volume seul m'est tombé sous la main : il m'a donné une idée médiocre des suivans.

Sans discuter d'avance quel sera le mérite d'une tentative qui n'en aura peut-être aucun, qui ne sera peut-être pas suivie jusqu'à la fin, jettons un coup-d'œil sur l'*Encyclopédie* complète qui existe ; tâchons de déterminer ce qu'elle est, ce qu'elle auroit pu être ; & ce que devroit être un ouvrage de cette nature pour justifier l'enthousiasme qu'a excité celui-ci, l'intérêt que le Public y a pris, & les espérances que l'on en avoit d'abord conçues. Cet examen n'est pas étranger à l'article dont je m'occupe ici ; il vaudra mieux qu'une critique personnelle de M. Diderot qui pourroit passer pour une satire, ou une discussion de ses autres ouvrages, qui ne mériteroit ni mon travail, ni l'attention de mes lecteurs.

Réflexions sur l'ENCYCLOPÉDIE.

SANS doute c'étoit un beau projet que celui qui prenant les Sciences en tout genre au point où elles sont arrivées dans notre siècle, auroit d'un côté fixé ce point avec précision, en élaguant de l'autre tout ce qui est devenu inutile dans les livres même qui ont facilité leurs progrès ; & en marquant en même tems par quelles gradations elles se sont peu à peu dégagées des entraves de leur enfance ; en donnant une liste aussi exacte que l'histoire le permet des découvertes successives qui les ont amenées à cette perfection, ainsi que des génies bienfaisans, ou supérieurs, à qui le hasard ou la réflexion en ont fourni l'idée. Toute espèce d'instruction est de nos jours un abyme pour quiconque veut la chercher dans les livres. Ils ont été multipliés en toute matière avec tant d'indiscrétion, que chaque science est étouffée sous le nombre des mains qui s'empressent à la montrer.

C'est donc cette accablante abondance dont il falloit les délivrer : c'est à des élémens concis, & pourtant complets que l'*Encyclopédie* devoit se réduire : il falloit retrancher tout ce qui étoit superflu : il ne falloit rien omettre de nécessaire. La malheureuse *Encyclopédie* regorge de choses inutiles : dans presque tous les articles elle est dépourvue des choses essentielles : pour des superfluités, il y en a de tous les genres.

D'abord celles *de mots* sont nombreuses & ridicules. Y a-t-il rien de plus absurde, par exemple, que de s'être piqué de faire entrer dans l'*Abrégé des Sciences*, tous les mots numériquement, comme dans les vocabulaires communs, dont tout le mérite consiste dans cette exactitude, parce que tout leur objet est de la procurer.

Je tombe sur les pages 358 & 359 du Tome III : j'y trouve, CHITONE, nom de *Diane* ; CHITONIES, fêtes de *Diane* ; CHITONISQUE, tunique des *Grecs* ; CHITOR, CHITPOUR, villes du *Mogol* ; CHITZE, espèce de figue *Chinoise* ; CHIVASSO, CHIVAS, deux villes, l'une en *Piémont*, l'autre en *Espagne* ; CHIUS, jeu inconnu, usité chez les anciens ; CHIUZI, CHIUTAY, CHITSÉ, villes très-inconnues aussi, l'une en *Italie*, l'autre en *Turquie*, l'autre en *Poitou* ; & puis CLAMYDE, & puis CLANIDION, CLANIS, CLENE, quatre espèces de manteaux, l'un pour homme, les autres pour femmes ; CLOIES, fêtes de l'*Attique* ; CLOPIGOROD, ville de *Russie* ; CLOROSE, qui renvoie aux *pâles couleurs* ; CHIELMENIC, CHIM, villes, l'une de *Pologne*, l'autre de *Dalmatie* ; CHOC, qui renvoie à *percussion* ; CHOCA, qui renvoie à *Cboucas* ; CHOENA, ville de *Bobème* ; & enfin CHOCOLAT, qui achève la seconde page.

Voilà ce que contiennent uniquement deux grandes pages, ou quatre colonnes d'impression *in folio*. Hors le dernier article qui a plus de

rapport à la friandise qu'à la science, y en a-t-il un seul qui offre la moindre ressource à la curiosité, à l'imagination, ou même à l'érudition ? Les exemples de ce genre sont innombrables.

Voici une autre superfluité non moins déplacée, non moins incommode : c'est l'affectation à prodiguer les mots techniques, dans les descriptions de certains procédés des arts. Les Editeurs ayant adopté de toutes parts des notices toutes faites, & composées par conséquent dans le patois de chacun des métiers auxquels elles se rapportoient, n'ont pas même pris la peine de les traduire : ce qui fait un argot intelligible pour la plus grande partie des lecteurs.

Ainsi sur la *teinture* vous trouvez qu'il faut **PALLIER** une *cuve bleue*, la mettre **A DOUX** ; y faire tomber **PAR BALLE DE FRASTEL** un **TRANCHOIR** *de cendres*, & placer des étoffes sur une **CHAMPAGNE** : vous trouvez qu'il faut employer des **RABLES**, de **BONS GUESDERONS**, des **BREVETS GRAS**, des **BREVETS RUDES**, des **RABATS**, &c.

Tous ces termes barbares sont inutiles pour tout autre que pour les ouvriers initiés dans ce métier ; ce n'est cependant pas pour eux que l'*Encyclopédie* est faite, puisque ce n'est que de leurs pratiques journalières que l'on y rend compte. Tant qu'ils en auront l'habitude, ils n'iront pas en chercher les recettes dans le dictionnaire : & si jamais ils l'avoient perdue,

ce n'est pas dans cet idiome impénétrable qu'ils pourroient les retrouver. Rien donc de plus superflu, & de plus puérile.

Les instituteurs scientifiques n'ont pas été moins prodigues d'inutilités dans les articles qui étoient en effet de nature à entrer dans leur compilation. Quand vous rencontrez un mot qui a droit de s'y montrer, vous pouvez être presque sûr que les détails qui le suivent sont ceux dont vous n'avez aucun besoin, & que vous avez le moins attendus.

Ainsi vous voulez savoir ce que c'est que l'*Empire*. Vous êtes curieux de vous procurer des détails sur cette grande Confédération *Germanique* qui s'honore du nom d'Empire *Romain*, quoique rien n'ait jamais été plus opposé au gouvernement de *Rome* dans toutes ses périodes ; vous appercevez sous l'indication alphabétique E trois grandes pages, ou six colonnes toutes employées à développer ce qui est relatif à ce mot : vous vous applaudissez de trouver réunies, sans doute, toutes les notions qui peuvent vous intéresser. Vous commencez à lire ; vous parcourez jusqu'au bout, & vous êtes bien surpris de voir que ce long article ne concerne que l'Empire de *Galilée*.

Or qu'est-ce que c'est que l'Empire de *Galilée* ? C'est une confrairie des *Clercs* de la *Chambre des Comptes* de *Paris*, le pendant du royaume de la *Basoche*. Vous trouvez là dans le plus grand détail l'histoire de ce fameux Empire ; &

les noms de ses *Empereurs*, autant que le malheur des tems a pu permettre de les conserver ; & sa jurisprudence, & les arrêts qui l'ont maintenue. Vous lisez ce détail infiniment curieux :

“ L'*Empire* s'assemble tous les Jeudis matin :
 “ les officiers qui s'absentent pendant six mois
 “ sont privés de leurs titres. Lorsque ces Offi-
 “ ciers & les autres Clercs de Procureur entrent
 “ à la *Chambre*, ou à l'*Empire*, ils doivent avoir
 “ le *bonnet de Clerc*, qui est une espèce de petit
 “ chapeau ou toque ; le manteau percé, c'est-
 “ à-dire une robe noire qui va jusqu'aux
 “ genoux ; ceux qui se présentent autrement
 “ sont condamnés à une amende de 15 sols, &
 “ en cas de récidive à 30 sols, & pour la troi-
 “ sième fois à un écu : ” & une infinité d'autres
 articles de cette importance ; & comme si la
 matière n'étoit pas épuisée, on renvoie aux
 mots *Chancelier*, *Comptes*, à un mémoire *acadé-*
mique, au *Mercur*e, &c.

Quant à l'*Empire Romain*, à la Confédération
Germanique, cette bagatelle occupe une petite
 page à côté du formidable Empire de *Galilée* :
 pour trouver quelque chose qui y soit relatif,
 on est même renvoyé à *Constitution* ; c'est là
 qu'à côté de *Constitution de Procureur*, vous
 démêlez enfin les constitutions de l'*Empire*. Et
 encore tout n'y est-il pas rassemblé sous un
 même point de vue : vous êtes renvoyé à *Em-*
pereur pour les formalités de l'élection du titu-

laire de cette Suzeraineté mobile ; à *Électeur* ; pour les prérogatives de ces Souverains dont il faut briguer la voix pour devenir leur chef. Ces notions ne devroient-elles pas se trouver toutes sous le mot *Empire*, ou du moins sous celui de *Constitution*, puisqu'enfin les droits, les fonctions des membres d'un corps, sont précisément ce qui en forme la constitution ?

On s'est récrié avec raison contre ces éternels & accablans renvois qui font d'une recherche de curiosité, ou d'amusement, une véritable fatigue ; qui obligent de parcourir vingt volumes pour se procurer la moindre connoissance ; & traînent alphabétiquement un lecteur de lettre en lettre, de page en page, de colonne en colonne, souvent sans lui rien donner à la fin qui puisse le dédommager de ce long travail : on les a critiqués avec une malignité trop méchante peut-être : on a supposé à cette disposition des vues perfides, & un motif empoisonné : on auroit pu se contenter de faire voir combien elle étoit ridicule, & directement opposée au but apparent de ce grand ouvrage, à celui de faciliter l'instruction. Qu'on en juge par l'article *Soleil*, pris au hasard : le voici copié de la grande Nomenclature des Sciences :

SOLEIL (*Astronomie*). C'est le grand astre qui éclaire le monde, & qui par sa présence constitue le jour. Voyez *jour*.

On met ordinairement le Soleil au nombre des *planettes* Voyez *planettes*.

Et

Et ensuite voyez *terre*, voyez *parallaxe*, voyez *parallelisme*, voyez *distance*, &c. &c. &c. Ainsi c'est à tout ce qui est étranger au Soleil, qu'il faut aller demander ce que c'est que le Soleil.

L'article HOMME est encore pis: on y trouve plus de 150 renvois, de sorte qu'à l'endroit où l'on s'attend raisonnablement à trouver la description morale, physique, religieuse, politique, de ce Roi, ou de cet esclave de la Nature, &c. le recueil de toutes les connoissances que l'on peut acquérir à ce sujet, on ne rencontre que la table de ces connoissances; & la preuve qu'elles sont encore plus éparses dans ce gros dictionnaire que dans tous les ouvrages qui en ont traité chacun à part: ce n'étoit pas la peine de dire que l'on alloit tout rassembler, pour tout disperser.

Si du moins cet appareil gênant autant que futile conduisoit enfin à des révélations satisfaisantes; s'il initioit les curieux patients au secret des Sciences, des Arts, dont l'*Encyclopédie* devoit être le dépôt universel, on pourroit se consoler: mais, comme je le disois tout-à-l'heure, on n'est payé de ses fatigues que par des prolixités inutiles, par des notions incomplètes, quelquefois par des indécences scandaleuses: citons quelques exemples de chaque genre.

Vous tombez sur le mot *Vexin*: est-ce la description de ce pays, la qualité de son terroir? font-ce ses rivières, ses villes, ses productions,

dont on vous donne l'état ? Non, on vous apprend que c'est la patrie d'*Abely* : & que dit-on d'*Abely* ? On cite les vers du *Lutrin* où le poète, par un assez mauvais jeu de mots, le nomme

Le moëlleux *Abely* ?

N'est-ce pas là un pays bien décrit, & un homme de lettres, ou un théologien bien caractérisé ?

Je viens de parler du *Soleil* ; comparez son article à celui de la *Soie d'Araignée*. Dans le répertoire des sciences, le Père de la Nature, l'auteur, le conservateur des êtres, le régulateur universel, est à peine indiqué ; & le fil inutile du plus hideux, du plus sale, du plus indomptable des insectes remplit plusieurs pages. Dans cette dernière description les détails les plus puériles sont entassés : dans la première les notions les plus nécessaires, les plus faites pour être desirées, sont omises.

Pas une observation : pas l'extrait d'un seul des systèmes qui concernent cet astre, sa nature, ses effets, sa marche, ses loix, &c. Son diamètre est exprimé dans le langage hiéroglyphique des *Astronomes*, 30', 38". Quelqu'un qui ne saura pas que ces signes presque *Syriaques* désignent des minutes & des secondes n'y concevra donc rien : & il peut se trouver beaucoup de personnes qui ne le sachent pas ; & parmi même celles qui le sauront il y en aura beaucoup qui ignoreront ce que c'est qu'un diamètre de 30 minutes, 38 secondes.

Ces rédacteurs si brefs sur l'objet de toute la Nature le plus intéressant, se livrent à une diffusion puérile autant que fatigante sur des spéculations qui ne sont d'aucun usage : ainsi au mot *chagrin*, ils dissertent fort au long sur cette affection de l'ame ; ils rapportent les sentimens des *Stoïciens*, ceux d'*Epiète* à ce sujet ; & ils finissent par citer de très-mauvais vers de *Chaulieu*, qui disent *que quand on a du chagrin, on a beau raisonner, il faut toujours finir par pleurer* : n'est-ce pas là un bel article d'un dictionnaire philosophique ?

Mais à la même page, au mot *chaîne*, mot terrible, ou du moins énergique, qui a tant de rapports avec le sentiment moral appelé *chagrin*, *peines de l'ame* ; mot qui a plus d'étendue encore au figuré qu'au physique ; mot qui se rencontre si souvent dans la poésie, & dans la politique ; on n'en a faisi & développé qu'une application : l'*Encyclopédie* fait une énumération sans fin des CHÂÎNES & CHÂÎNONS dont les *Orfèvres metteurs en œuvre*, & *fouailliers* ont usurpé la fabrique sur les *Chainettiers* ; des CHÂÎNES à la catalogue longue, des CHÂÎNES à la catalogue ronde, des CHÂÎNES à la catalogue double, des CHÂÎNES carrées, des CHÂÎNES à trois faces, des CHÂÎNES à quatre faces, des CHÂÎNES en 8, des CHÂÎNES à bout renforcés, des CHÂÎNES sans fin, des CHÂÎNES de marmite ; & puis des CHÂÎNES d'arpenteur, des CHÂÎNES de draps, des CHÂÎNES de montre, &c.

Mais ils n'ont pas dit un mot des *chaînes* demi-morales, demi-physiques, dont un tyran accable l'innocence ; des *chaînes* souvent heureuses, souvent infortunées, par lesquelles l'amour unit deux amans ; des *chaînes* redoutables que le fanatisme, la superstition, étendent sur les peuples & les particuliers &c. &c. : quoique dans toutes ces acceptions le mot *chaîne* soit figuré, il n'en falloit pas moins le définir dans chaque sens ; & c'est sans doute à ce sujet que des citations de vers auroient été permises, pourvu que ces vers eussent été bons, & bien adaptés au sujet.

Plusieurs des articles relatifs à l'*Homme* sont révoltans par la grossièreté des idées, & même par l'obscénité des termes. Voyez *imperforation*, voyez *impuissance*, voyez *impureté* : la dernière phrase de celui-ci sur-tout est abominable, parce qu'elle joint un air de plaisanterie à la plus ordurière saleté : & ce qu'il y a de véritablement plaisant, c'est que les compilateurs se font des complimens sur la décence avec laquelle ils ont traité, disent-ils, les matières délicates ; ils se vantent d'avoir travaillé pour toutes sortes de personnes, *sur-tout pour les dames*.

Ceux même des morceaux relatifs à l'*Homme* dont on peut soutenir la lecture indignent la raison, quand ils n'alarment pas l'imagination : ainsi à l'homme moral, en parlant des femmes, de leur empire, on lit : “ Adorateur de son
 “ propre ouvrage, un jeune homme ardent voit
 “ dans sa maîtresse le chef-d'œuvre des Graces,
 “ le modèle de la perfection, l'assemblage com-

“ plet des merveilles de la Nature. Son at-
 “ tention réfléchie ne s'échappe sur d'autres
 “ objets que pour se concentrer sur celui-là :
 “ si son ame vient à s'épuiser par des mouve-
 “ mens aussi rapides, une langueur tendre l'ap-
 “ pesantit encore sur la même idée : l'image
 “ chérie ne l'abandonne dans le sommeil
 “ qu'avec le sentiment de l'existence. Les
 “ songes la lui représentent ; & plus intéres-
 “ sante que la lumière, c'est elle qui lui rend
 “ la vie au moment du réveil : alors si l'art ou
 “ la pudeur d'une femme, sans désespérer ses
 “ vœux, vient à les irriter par le respect & la
 “ contrainte, l'idée des vertus jointe à celle
 “ des charmes lui laisse à-peine lever des yeux
 “ tremblans sur cet objet majestueux : ses desirs
 “ sont éclipsés par l'admiration Enfin
 “ arrive le moment qu'il n'osoit prévoir, &
 “ qui le rend égal aux Dieux : le charme cesse
 “ avec le besoin de jouir : les guirlandes se
 “ fannent, & les fleurs desséchées lui laissent
 “ voir une femme souvent aussi flétrie qu'elles.”

C'est de je ne sais quel poète appelé *Des-
 mabis* qu'est ce galimathias amphigourique, ter-
 miné par une grossièreté si dégoûtante : il étoit
 impossible d'exprimer des idées plus fausses avec
 plus de prétention & de fadeur. Ce bel esprit
 connoissoit bien peu la Nature, le cœur humain,
 & sur-tout la confiance, la docilité, l'heureux
 enthousiasme de la jeunesse.

C'est pour le libertin énervé que le moment
 du bonheur en est le terme : pour l'ame hon-

nête & tendre qui vivifie des organes neufs, l'attachement, la passion même, bien loin de se dissiper quand le desir est satisfait, puissent de nouvelles ressources dans cette tranquillité apparente. Il n'y a point de jeune homme sensible pour qui le bonheur ne devienne le plus fort des liens : s'il aimoit sa maîtresse la veille, il l'adore le lendemain : n'eût-elle eu jusques-là, même à ses yeux, aucune vertu, aucune délicatesse, il les lui suppose toutes après ce fortuné moment. Ce n'est que malgré lui que le tems, l'expérience, la société, le défabusent ; & il est bien rare que son cœur ne se gâte pas en raison de ce qu'il se guérit de sa première illusion.

L'article est donc aussi mal-adroit que grossier, aussi faux à l'égard d'un sexe qu'injurieux pour l'autre : & il l'est d'autant plus, que l'auteur suppose à la femme dont il anéantit si mal-honnêtement le pouvoir & les charmes, la pudeur, ou l'art de la feindre, ce qui est tout à la fois pour la jeunesse sensible & ardente le charme le plus invincible, & la source de la plus pure félicité.

Les articles purement d'*Arts*, de *Sciences*, les définitions mécaniques, les actions usuelles, ne sont ni moins défectueuses, ni moins tronquées. Qui croiroit que dans une collection scientifique rédigée par deux Géomètres, dont l'un après sa mort a été appelé le *Newton* de notre siècle, on trouve des fautes énormes sur les élémens même de la géométrie ? Rien n'est cependant plus vrai.

Article *Tuyau*, on lit : “ Que les circonfé-
 “ rences des cercles font entre elles en même
 “ raison que les *carrés* de leurs diamètres.”
 Cela n'est pas vrai : c'est entre les surfaces, les
 aires, que se trouve cette proportion : les cir-
 conférences font *comme les diamètres*, & non
comme les quarrés de ces diamètres.

Au même endroit on lit : “ Qu'il faut pro-
 “ portionner la hauteur des réservoirs, & la
 “ sortie des ajutages dans les jets-d'eau, afin
 “ que la colonne d'eau puisse mieux surmonter
 “ la colonne d'air qui lui résiste avec tant de
 “ violence :” ce qui est un principe faux &
 absurde. La colonne d'air n'oppose à celle
 d'eau qu'une très-petite résistance : c'est le
 poids de celle-ci qu'il faut vaincre ; c'est pour
 cela qu'on réunit la force, la pression de plu-
 sieurs colonnes resserrées à la sortie dans un
 plus petit espace ; delà résulte pour les parties
 poussées en avant une augmentation de vitesse
 qui les aide à vaincre leur propre pesanteur,

A l'article VAISSEAU (*Marine*) on trouve
 les vaisseaux de 18 ou 20 canons placés au rang
 des *vaisseaux de ligne*. Cependant il est sûr
 qu'on n'adapte ce nom qu'à ceux qui ont au
 moins cinquante canons : au-dessous ce ne sont
 que des *frégates*.

Au mot *Chaise* on lit : “ Que celle de *Sanct-*
 “ *torius* étoit une chaise attachée au bras d'une
 “ balance, dont l'effet étoit tel qu'aussi-tôt que
 “ la personne qui y étoit placée avoit mangé la

“ quantité prescrite, la chaise perdoit l'équilibre, & en descendant ne permettoit plus d'atteindre à ce qui étoit sur la table : ” ce qui donne à la chaise de *Sanctorius* un air d'appareil de charlatanerie, comme si c'étoit un préservatif contre la gourmandise que ce médecin célèbre eut imaginé, proposé, & exécuté. Sa chaise n'avoit rien moins que cette ridicule destination.

Sanctorius, médecin très-sage, très-honnête, très-occupé de son état, très-incapable de jouer ainsi avec les malades & leur appétit, ayant réfléchi aux effets de la transpiration sur le corps humain, avoit cherché à les calculer. Pour cela il fit une chaise réellement appliquée à une balance, sur laquelle il se plaçoit lui-même à plusieurs heures du jour, soit avant, soit pendant, soit après ses repas : il tenoit une note exacte de son poids à chacune de ces époques. Voilà ce qui nous a procuré l'espèce d'échelle qu'il a donnée des pertes que nous occasionne la *transpiration insensible*.

C'est par-là qu'on a su que d'environ sept livres pesant qu'un homme prendroit d'alimens tant liquides que solides dans un espace donné, cette transpiration en consume environ cinq : ainsi il n'y en a que deux qui servent à l'entretien du corps, ou qui soient emportées par d'autres voies ; ce qui prouve combien il est important d'entretenir cette sécrétion naturelle ; ce qui donne des renseignemens sur le danger

des lieux fermés, dans lesquels se rassemblent de trop grandes multitudes.

Il falloit être aussi sobre pour faire usage d'une pareille machine, qu'éclairé pour l'inventer. Elle assure à *Sanctorius* le respect & la reconnaissance des hommes instruits ; le roman de l'*Encyclopédie* n'en fait qu'un empirique méprisable.

Les omissions n'y sont pas moins fréquentes que les altérations. Cherchez l'article *Cuirasse* : il devoit être intéressant sous tous les points de vue. Si ce qui donne la mort mérite notre attention, ce qui l'écarte en est plus digne encore ; & sans doute une espèce d'arme dont ce qu'on appelle les héros ont si long-tems fait usage, moins pour seconder leur valeur que pour éluder celle des autres, avoit droit à une description détaillée, scientifique même.

On auroit dû y trouver l'histoire des *cuirasses* ; leurs différentes & nombreuses espèces depuis celles de *lin*, qui réunissoient la légèreté avec l'impénétrabilité, jusqu'à celles de *corne de cheval* dont les peintres instruits du costume ont enrichi leurs tableaux ; depuis celles d'*or* enrichies d'*étain*, comme dit *Homère*, jusqu'à celles de *cuivre*, de *fonte*, de *fer*, moins riches, & peut-être moins bonnes.

Il auroit fallu examiner le tems où l'on a commencé à y renoncer ; le motif qui a produit

ce sacrifice, motif qui n'est pas sans doute l'augmentation de valeur parmi les modernes, ni le mépris de la mort ou des blessures (*) : il auroit fallu expliquer comment celles qui se composoient de *lin*, ou de *bandes de toile*, étoient affermies, endurcies, par un apprêt de sel & de vinaigre qui les rendoit aussi impénétrables que le métal, sans en augmenter le poids : il falloit donner une idée de la manière dont s'agençoient celles de *corne*, pour fournir une couverture mobile, flexible, & pourtant solide, qui défendit le corps, sans le gêner, sans le blesser.

Enfin il falloit entrer dans des détails d'*Antiquité*, dans des développemens techniques qui auroient été tout à la fois pour les lecteurs & un tableau satisfaisant, & un repos après la discussion des objets plus graves. Au lieu de tout cela, vous trouvez dans l'*Encyclopédie*, pour toute instruction, que les Anciens avoient des cuirasses de *lin*, de *cuir*, & de *fer*.

Des ramparts de fer qui suffisoient aux anciens guerriers, passez-vous aux *armes à feu*, qui, suivant l'opinion, ou plutôt l'erreur publique, les ont fait supprimer, vous trouvez qu'on y parle du *rebond* des boulets : on ne manque pas de vous renvoyer à *rebond* : vous y trouvez simplement *rebondi*, ce qui signifie, suivant le dictionnaire, des *chairs fermes* & *potelées*, mais n'a rien de commun avec les globes terribles

(*) Voyez les *Réflexions Préliminaires*, Tome I de ces *Annales*.

lancés par un canon : assurément *rebon*di devoit faire songer à *rebon*d, sur-tout après l'avoir promis ; & l'explication de ce mot méritoit bien de n'être pas oubliée, puisque ces fautillemens du boulet sont une partie essentielle, souvent meurtrière de sa course, puisqu'ils sont devenus sous le nom de *ricochet* une des plus efficaces parties de l'attaque & de la défense des places.

A l'article *refroidissement*, pas un mot de la fameuse expérience de *Mairan* qui fesoit de la glace auprès du feu avec de l'eau chaude, expérience répétée à la *Chine* avec tant de succès & d'adresse par le père *Parennin*.

A l'article *vers à tuyau*, on vous en donne une longue description anatomique : vous croyez qu'on en va faire l'histoire ; qu'on vous apprendra d'où ils sont venus ; le ravage qu'ils ont fait ; les alarmes qu'ils ont jettées dans toute la *Hollande* tremblante pour ses digues, depuis la transplantation de ces insectes destructeurs ; dans toutes les marines attaquées au centre même de leurs forces, & de leur existence : vous comptez qu'on vous dira quelque chose des tentatives que l'on a faites pour s'en délivrer ; de l'inutilité des soins à cet égard ; de ce que les constructeurs & les marins les plus éclairés ont cru entrevoir que l'eau douce tuoit ces vers nés dans la mer, & que ceux de la mer ne pouvoient impunément passer dans les rivières, ce qui malheureusement ne s'est pas trouvé aussi exact que l'intérêt général l'auroit fait desirer. L'*Encyclopédie* ne dit pas un mot de tout cela.

Si la décence, si la moralité des actions ou des sentimens humains, ainsi que la marche des arts, & de leurs procédés, sont si imparfaitement traités, il ne faut pas croire que l'on en soit dédommagé par le soin avec lequel la partie historique, celle de la géographie, du commerce, de la politique, auroient été développées : ce sont par-tout les mêmes défauts, la même sécheresse, la même insuffisance.

Dans le Dictionnaire des *Sciences & des Arts*, dans le dépôt universel des connoissances humaines, l'histoire des hommes célèbres devoit occuper un espace étendu : leurs noms devoient être faciles à trouver : c'étoit un des avantages que promettoit l'ordre alphabétique : aussi les rédacteurs fidèles à leur plan de tout confondre, de tout obscurcir, de tout cacher, en feignant de tout montrer, se sont-ils bien gardés de les ranger sous cette désignation littéraire, qui les auroit indiqués tout d'abord : ce n'est pas sous son nom qu'est placé l'homme qui l'a rendu illustre, mais sous celui du lieu de sa naissance.

Et comme ces lieux sont souvent très-obscur, comment y aller déterrer les génies supérieurs qu'ils ont produit ? Il faut les connoître d'avance, & leur généalogie, pour réussir dans cette recherche ; ce qui la rend inutile. Qui s'aviserait, par exemple, de chercher le Cardinal *Ximènes* à *Torre Laguna*, *Facite* à *Terni*, le *Pogge* à *Terra Nuova*, *Descartes* à *la Haye* en FRANCE ?

Les noms consacrés par l'estime publique ne se trouvent pas même rappelés aux morceaux échappés par hasard à l'incapacité, à l'indifférence des rédacteurs, dans ceux où, forcés par la notoriété des choses, ils étoient forcés aussi de parler des expériences brillantes, ou des découvertes utiles : ainsi il n'est pas question de *Bélidor*, à l'occasion des expériences de la *Fère*, dont il étoit le seul auteur, & qui avoient pour but de déterminer au juste la quantité de poudre nécessaire pour donner au boulet la plus grande force possible ; expériences où il avoit contre lui, & contre l'évidence, tout le Corps de l'Artillerie dont il avoit le malheur de n'être pas Membre.

A l'article ferré, mesquin, inutile, intitulé *Litbotome*, on ne parle ni de M. *Le Cat* chirurgien de *Rouen*, qui s'en est si utilement, si fortement occupé, & qui réunissoit une imagination si hardie à des connoissances si étendues ; ni du frère *Cosme*, justement révérend par une pratique de 50 ans en ce genre, presque toujours heureuse.

La *Géographie*, la *Politique*, la *Physique*, l'*Histoire Naturelle*, sont également ou négligées ou manquées : à peine pour les Etats les plus intéressans y a-t-il seulement l'ombre d'un tableau de ce qu'ils ont été, ou de ce qu'ils sont : la *Turquie*, par exemple, ne présente qu'une satire, ou des méprises. Pas un mot d'instructif sur sa formation, sur ses Sultans les plus fameux, sur sa constitution toute militaire ; sur sa tolérance, sur ses dogmes, sur sa législation, sur le

climat de ses provinces, sur ses forces, sur ses productions, sur sa décadence ; le peu que l'on dit sur ces objets ne présente que des erreurs, ou des omissions.

L'article *Constantinople* est curieux : il tient un quart de page : tout ce que l'on y apprend, c'est " que les *Anglois*, les *Hollandois* & les
 " *Venitiens* y portent des draps, & les *Fran-*
 " *çois* du papier ; & qu'au *Jassir barat*, ou
 " marché des esclaves, les jeunes filles sont nues
 " sous une couverture qui les enveloppe ; qu'un
 " crieur en publie le prix ; que le marchand
 " visite la marchandise ; si elle lui convient, il
 " la paie, & l'emmène." Voilà la *Constanti-*
nople de l'*Encyclopédie*.

Pour son gouvernement on renvoie à *Visir*, *Defterdar*, *Liamet* ; vous cherchez *Liamet* ; vous ne trouvez pas même ce mot, & avec raison, puisqu'il n'a jamais existé, ni en *Orient*, ni ailleurs. On a en *Perse* le terme de *Velin hamet*, ou distributeur des graces : c'est le Souverain, & quelquefois le premier Ministre que l'on désigne par ce titre. Le Rédacteur *Encyclopédique* a bien fait sans doute de ne pas justifier son renvoi à *Liamet* par un roman, comme celui de la Chaise de *Sanctorius* ; mais il auroit encore mieux fait de ne pas admettre un renvoi inutile.

Quant au *Commerce* ce fameux dictionnaire n'en donne pas la moindre notion : il auroit fallu à chaque pays, à chaque province, à chaque ville, faire l'observation de ce qu'elles ont eu,

de ce qu'elles ont aujourd'hui d'utile, ou de curieux ; donner l'état de ce qu'elles reçoivent de leurs voisins, ou de l'étranger, & de ce qu'elles leur envoient ; de leurs facilités pour les communications, &c. ; enfin en tracer un tableau qui pût ou servir aux contemporains pour l'usage actuel, ou aider la postérité à se former une idée juste des lieux changés, des usages, des rapports perdus pour elle : rien de tout cela.

Souvent le nom est sèchement placé dans sa niche alphabétique, sans aucun détail. Ceux qui font un peu guillochés, le font d'une manière si désagréable, & si insuffisante, qu'on n'y apprend rien. Au lieu du positif qui seroit utile, l'auteur se jette dans des spéculations souvent injustes & injurieuses, comme il l'a fait à l'article *Genève*, devenu célèbre par la critique qu'en a faite avec raison un homme plus célèbre encore.

On n'a pas pu tout dire, répond-on, dans un espace borné : c'est une défaite illusoire : si cet espace n'étoit pas consumé, comme je l'ai fait voir, par des inutilités, il auroit été plus que suffisant pour contenir tout ce qui manque dans cet ouvrage d'intéressant, & même de nécessaire. Les 17 volumes de la première édition équivalent au moins à 68 volumes *in* 12°. Il y en a aujourd'hui 10 de supplémens. Le tout ensemble tient donc lieu de plus de 100 volumes *in* 12°. Or est-il vrai que cent volumes *in* 12° ne soient pas capables de renfermer ce que les Sciences offrent aujourd'hui de plus essentiel ?

Mais pour les remplir utilement il auroit fallu avoir le talent de choisir, & l'art de réduire. Les *Encyclopédistes* n'ont eu que celui de copier, d'allonger & d'embrouiller.



[Nota,—Dans le Numéro prochain je donnerai le plan d'une *Encyclopédie* nouvelle & vraiment utile; d'une *Bibliothèque* usuelle, & universelle, tel que je l'ai conçu dans un tems où je n'avois que mes idées pour ressources, & mes spéculations, avec des larmes, pour alimens. Ce Numéro ne pourra guère paroître qu'en Octobre prochain; des obstacles que je ne devois, ni ne pouvois prévoir en aucune manière, opèrent malgré moi sur la distribution de cet ouvrage, des retards dont personne en tout sens ne souffre plus que moi. Ma santé, qui succombe enfin à tant de tracasseries, & la nécessité de prendre quelque tems pour m'y soustraire, m'obligent à demander au Public cette espèce de vacance. Je tâcherai de lui en prouver ma reconnoissance par une exactitude qui ne sera plus interrompue, dès qu'elle sera devenue possible.]





REMONTRANCES

DU PARLEMENT DE PARIS.

P A R M I les affaires singulières qui rendent souvent, & rendront probablement encore longtemps la *France* un objet de surprise pour les autres nations, on doit distinguer celle qui a donné lieu à ces *remontrances*, comme dans le nombre infini de pièces qui portent un nom si modeste, ces remontrances elles-mêmes méritent une distinction : on peut en regarder la seconde partie, celle qui concerne les faits, & en présenter les résultats, comme un modèle en ce genre. Si elles appartiennent réellement au rédacteur que désigne la voix publique, elles lui feront plus d'honneur que ses plaidoyers dans son inconcevable, & interminable procès, contre la mémoire du feu Comte de *Lally* (*).

Suivant l'antique & invariable coutume des *François*, un incident puérile, ridicule même dans son origine, & misérable en tout point, a

(*) Voyez les Tomes VIII & IX de ces *Annales*.

occasionné le conflit très-sérieux de Jurisdiction qui est l'objet de ces *remontrances* : il a mis la fierté *Gasconne*, & la fierté de la *Robe*, aux prises avec une autre fierté d'autant plus redoutable qu'elle est accompagnée de la force, & justifiée par de grans titres, & par de grans noms.

La ville de *Bordeaux*, comme toutes les villes marchandes, riches, & peuplées, a un spectacle public & suivi. Ce qu'on appelle la *Pôlice* de la Salle, le droit de surveillance sur tous les employés, *Comédiens*, *gagistes*, ou autres, & par conséquent la jurisdiction sur le Théâtre entier, le droit d'entrer par-tout, appartiennent incontestablement au Corps Municipal, dont les Membres désignés à *Paris* & ailleurs par le nom d'*Echevins*, à *Toulouse* par celui de *Capitouls*, prennent à *Bordeaux* celui de *JURATS*.

La garde des portes & de l'intérieur est commise à un *Suisse* revêtu de la livrée du Roi : mais il est aux gages de la ville ; par conséquent il doit être soumis à ses représentans : car enfin si

Le véritable *Amphitryon*

Est celui chez qui l'on dîne,

le véritable maître, sur-tout d'un *Suisse*, est celui qui le paie : cela est évident.

Depuis quelques années le Commandant de la Province s'étoit attribué l'administration de cette partie des plaisirs de la capitale : il avoit déployé une jurisdiction très-absolue, non-seule-

ment sur les spectacles, non-seulement sur les troupes dramatiques qui les animoient, mais sur les spectateurs : & quoique cette introduction d'une régie toute militaire dans un département pacifique par essence, ne plût pas à tout le monde ; quoique le *Corps-de-Ville* en particulier, & en général, eût pu se permettre des réclamations, elles n'avoient pas eu lieu, par une circonstance particulière :

Ce Commandant décoré de toutes les dignités qui peuvent donner de l'éclat & du crédit, brillant de toutes les espèces de gloire & de succès, adoucissant par les graces de son commerce personnel ce que l'extension de son autorité pouvoit avoir de trop arbitraire, obtenoit des égards que l'on n'auroit peut-être pas eus pour sa place seule, ni pour un autre titulaire : soit qu'on ne vît pas de danger dans une déférence passagère, soit qu'on ne voulût pas hasarder une résistance que les conjonctures auroient pu rendre inutile, on n'en avoit point fait.

Mais lors qu'avec le tems un autre ordre de choses eut éloigné de la province, & fixé à *Paris*, l'homme puissant dont la présence avoit subjugué ou étouffé les oppositions, le *Corps-de-Ville* songea à s'affranchir d'une dépendance, ou d'une rivalité dont les prétextes ne subsistoient plus : il voulut exercer ses droits dans leur intégrité, & exclusivement. Par malheur en ce genre, comme dans les autres, il est plus aisé d'empêcher les innovations, que d'en obtenir la réforme.

Celles dont il s'agit avoient été ou utiles, ou agréables à des subalternes : jouissant des prérogatives des grandes places, plus que les titulaires eux-mêmes, ils en font aussi les plus ardens défenseurs, & ne s'embarrassent guère d'en vérifier la justice. Il ne fut pas difficile de persuader au Commandant éloigné que le Corps Municipal de *Bordeaux* empiétoit sur les droits du *Commandement* : il fut aisé de lui faire envisager comme des usurpateurs des Magistrats qui prétendoient ne faire que se remettre en possession de leurs facultés légitimes.

Aussi bientôt arrive de *Paris* un ordre militaire au *Suisse* Portier, d'interdire l'entrée du Théâtre au Corps Municipal. On ne leur défendoit pas de se placer pour leur argent dans le reste de la Salle : mais on vouloit, par cette exclusion formelle du centre, constater la dépendance du lieu envers une autre autorité que la leur.

C'étoit vouloir engager une querelle. On ne pouvoit pas se flatter qu'une pareille interdiction, en pareille matière, faite à un Corps, & à un Corps abreuvé des eaux de la *Garonne*, fût dévorée dans le silence : ce Corps d'ailleurs avoit pour Chef un homme de condition, il avoit pour Membres des gentilshommes distingués : leur réclamation pouvoit recevoir du poids de leur qualité : elle en reçut.

L'ordre fut bientôt modifié ; & la prohibition restreinte aux Membres de la *Jurade* que la

naissance ne distinguoit point de l'ordre le plus nombreux des Citoyens : le *Caron* de ce *Styx* eut permission d'admettre dans son *Elisée* le *Maire*, son *Lieutenant*, & les *Jurats GENTILSHOMMES* ; mais il lui fut enjoint d'en écarter scrupuleusement tous les autres, tels que les *Avocats*, les *Négocians*, &c.

Peut-être avoit-on espéré par-là défunir la Compagnie : peut-être avoit-on pensé que la vanité personnelle des uns étant satisfaite, & même flattée de cette espèce de triage, son indifférence affoiblirait, rendrait inutile l'indignation de leurs collègues ; & que dans cette scission des Membres, les projets, & le véritable intérêt du Corps seroient peu à peu perdus de vue.

C'étoit mal connoître l'esprit des Corporations : au lieu de voir un hommage pour eux en particulier dans la prétendue faveur qui les distinguait, les Gentilshommes n'y virent qu'un affront commun dont ils devoient partager le ressentiment. On se détermina à ne jouir qu'en Corps d'une prérogative dont l'acceptation partielle auroit été un abandon, & non une reconnaissance des droits du Corps.

On manda un matin le *Suisse* chargé de l'opération délicate du partage entre les élus, & les reprouvés : on lui notifia défense d'en faire aucun, en lui rappelant qu'il étoit à la solde du Corps Municipal ; que la livrée honorable dont il étoit revêtu, ne devoit être pour lui qu'une

leçon perpétuelle de respect, d'obéissance envers les Magistrats qui réunissoient dans la partie relative à son service, la double qualité de maîtres à son égard, & de représentans du Roi, de délégués directs de l'autorité, quant à l'administration. On le renvoya à son poste, donnant des marques de repentance & de soumission.

Le même soir, comptant sur l'efficacité de l'admonition du matin, les *Municipaux* se présentent en *Corps* au Spectacle : ils entrent dans les *Corridors* : tout est ouvert : ils pénètrent dans les *Foyers* : l'accès est libre : alors la colonne se dirige vers la région désirée, & désirable, vers le *Théâtre*.

Le *Suisse* étoit à sa place : les Chefs, la Noblesse, il les admet sans difficulté ; mais, comme dans les anciennes féeries les géans gardiens des pont-levis, accorts & débonnaires pour les chevaliers munis d'armes enchantées, chargeoient avec violence les braves aventuriers qui n'avoient pas la même ressource, il se hérissé à l'approche des *Avocats*, &c. & leur ferme impitoyablement le passage.

On s'arrête : la partie entrée parlemente avec le *Cerbère* qui coupe le *Corps* en deux ; on veut le fléchir en faveur de la partie exclue : on emploie les raisons, les promesses, les menaces ; rien ne réussit : il répète sans cesse qu'il *obéit à sa Consigne*, jusqu'à ce qu'enfin, pour épargner au

Corps le désagrément de ne se réunir que pour reculer, ou le désagrément non moins sensible de ne voir que sa tête admise où il vouloit entrer entier, on se faisoit de l'inflexible *Suisse* ; on le déshabille, on le destitue, on le fait mener en prison.

On ne peut pas dire que la *Jurade* n'eut pas raison : mais en vérité le pauvre *Suisse* avoit-il tort ? S'il avoit cédé, que lui seroit-il arrivé ? N'auroit-il pas été chassé également, également emprisonné au nom du *Commandant* (*) ? Mais

(*) Triste & inévitable effet pour les petits d'une Législation qui ne définit, qui ne fixe rien sur les droits, & les prétentions des grans ! Je l'ai déjà observé bien des fois dans le cours de cet ouvrage : aucun Corps en France ne fait ce qu'il est : aucun pouvoir ne fait au juste où il doit ni s'étendre, ni s'arrêter ; & ce sont les inférieurs agens directs de ces débats, qui en sont les victimes.

Entre mille exemples que l'on pourroit citer, que n'avons-nous pas vu en ce genre, il y a quelques années, dans des querelles que la sagesse du Gouvernement, aidée par la révolution survenue dans les esprits, semble avoir étouffées ? L'objet étoit bien différent de celui dont il s'agit ici ; mais la perplexité pour les intermédiaires étoit la même.

Un ministère infiniment respectable n'étoit pour ceux que leur devoir y appelloit, qu'une occasion d'humiliations & de dangers : pressés entre des injonctions contradictoires, s'ils obéissoient à celles de leur supérieur im-

si sa position étoit fâcheuse dans le moment, il parut par la suite, que dans la nécessité de se décider à un choix entre deux autorités également menaçantes, la *Robe* & l'*Épée*, il avoit judicieusement combiné les périls, & les ressources : sa captivité, comme sa destitution, ne durèrent que le tems nécessaire pour l'expédition & le retour d'un courier,

La première dépêche en réponse aux procès-verbaux de l'Echevinage fut une approbation formelle des procédés du *Suisse* ; une condamnation non moins précise de ceux des *Jurats* ; avec un ordre spécial de mettre à l'instant le prisonnier en liberté, & de le réintégrer dans sa place.

Il semble qu'on ne pouvoit humilier plus douloureusement ses maîtres, devenus ses adversaires : mais ce n'étoit que le commencement de leurs amertumes. Le Commandant, qui croyoit ici son nom outragé, & son autorité compromise, est Chef du Tribunal des *Maré-*

médiat, ils étoient *décrités* ; s'ils les éludoient, ils étoient *interdits*.

N'est-ce donc pas à la Législation à assigner à tous les pouvoirs qui émanent d'elle des limites, & une étendue précise ; de manière que ce nombre infini d'hommes dont le devoir se réduit à l'obéissance, puisse au moins le remplir sans péril ? Dans l'affaire du *Suisse* dont il est question, les deux partis qui le tiraillèrent si étrangement, prétendoient agir l'un & l'autre DE PAR LE ROI,

chaux de France, de ce Tribunal ancien, respectable, respecté de la Nation ; institué sur-tout pour être le médiateur, plus encore que le juge des différens élevés dans la Noblesse.

On lui défère l'emprisonnement du *Suisse* ; il en prend connoissance comme d'une affaire d'honneur : il étoit difficile de sévir contre le *Corps-de-Ville* entier d'une grande cité. On choisit le Maire pour victime : on le rend seul responsable du tort commun de sa Compagnie : on le cite seul, on le juge seul, on le condamne seul ; & par une suite de singularités dont on trouvera tout-à-l'heure le détail, une querelle essentiellement, & en tout sens étrangère à la Noblesse, met dans la plus violente agitation un Tribunal érigé pour connoître privativement des affaires d'honneur des Gentilshommes ; une querelle qui n'a pour objet qu'un affront médité contre des roturiers, compromet de la manière la plus cruelle un Gentilhomme ; une querelle qui intéresse un Corps, où il n'y a rien eu de fait qu'au nom du Corps, où le Chef n'a ni dû, ni pu se dispenser de servir d'organe, d'interprète aux volontés du Corps, retombe entièrement sur lui, comme particulier, comme seul auteur du trouble, comme seul coupable du délit, s'il y en a un.

Ainsi maltraité, le Maire a essayé différens moyens que les Loix permettent : ils lui ont été inutiles : enfin le *Parlement de Paris* est intervenu directement en sa faveur : l'autorité prévoyant le fracas qui alloit naître des secousses

produites primitivement par une si petite cause, s'est avancée pour le prévenir : c'est sur ce mélange d'intérêts, de prétentions de procédures, que le Parlement s'est expliqué en ces termes :

“ SIRE,

“ **L**ES États ne subsistent que par les Loix, & périssent avec elles : l'établissement du *Pouvoir Militaire* est le présage le plus certain de leur commune subversion : tôt ou tard on voit les armes méconnoître l'autorité qui compte sur leur appui. Pénétrés de ces principes, que la raison démontre & que le tems a prouvés par trop d'exemples, les Rois, prédécesseurs de Votre-Majesté, modérant leur puissance pour l'affermir, ont élevé la justice au-dessus de la force, en déclarant qu'ils soumettoient eux-mêmes leurs intérêts aux loix civiles, leurs volontés aux loix fondamentales de leur Empire.

“ Héritier de leur prudence, ainsi que de leur Sceptre, vous avez reconnu, SIRE, les mêmes vérités. Le rétablissement de la Magistrature fut, à l'avènement de Votre Majesté, le triomphe des Loix, & le nouveau garant de la stabilité d'un Trône que ses Ancêtres occupent depuis neuf siècles. Nous venons la conjurer de ne pas laisser compromettre son ouvrage. Un Tribunal purement militaire s'élève dans

le royaume : il a jugé, condamné, cité ensuite un de vos sujets, pour subir ce jugement rendu sans compétence & sans instruction. Les vues d'une Assemblée aussi fidèle à ses Rois qu'à l'honneur ne nous sont pas suspectes : elle ignore jusqu'où le premier pas hors du sentier des loix peut entraîner des Juges militaires. Aussi votre Parlement ne veut-il que l'éclairer aux pieds du Trône sur les suites d'une procédure, qui sans doute n'est pas une entreprise, mais une erreur.

“ Les *Maréchaux de FRANCE* exercent dans vos États deux autorités très-distinctes, l'une à la *Connétablie*, l'autre chez leur *Doyen*.

“ A la *Connétablie* ils ont un *Tribunal* : on y voit des *Gradués*, un *Ministère public*, un *Greffé*, des *Audiences*. Chez leur *Doyen* ils ne tiennent qu'une *Assemblée*. Aucun des caractères extérieurs d'un Tribunal ne s'y rencontre ; & les Loix lui refusent ce nom.

“ A la *Connétablie* ils sont Juges des *délits* ou *contrats militaires*, commis ou passés par les *gens de guerre*, sans distinction de naissance. Chez leur *Doyen* ils sont *uniquement Juges du POINT D'HONNEUR* (c'est le terme des Loix) *entre les Gentilshommes, & ceux de vos sujets qui suivent la profession des Armes*.

“ Prévenir les querelles ou les accommoder, procurer aux offensés une honorable satisfaction,

& prendre, sous le bon-plaisir de Votre Majesté, les précautions convenables envers les offensans, tels sont les devoirs & les droits des Maréchaux de *France* assemblés chez leur Doyen.

“ Les loix, depuis *Louis XIII*, y sont formelles : une ordonnance de *Charles IX* en 1566 les avoit préparées : elle attribuoit aux *Connétables & Maréchaux de FRANCE* le jugement des *démentis*, en défendant toutes voies de fait. *Henri IV* a renouvelé cette attribution, & ces défenses, par son Édit en 1602, enregistré *sans*, que les *Connétables, Maréchaux de France, Gouverneurs des Provinces*, porte l'Arrêt, puissent prendre connoissance des crimes, délits, & voies de fait, non concernans ce qui est estimé *POINT D'HONNEUR* entre les *Seigneurs, Gentilshommes, & autres faisant profession des Armes*.

“ Votre Majesté voit que son Parlement pensoit, dès l'origine, à prévenir les abus de l'attribution, & s'occupoit de la restreindre, suivant la loi, au *point d'honneur*. C'est-là son principe fondamental ; c'est-là l'unique objet du pouvoir des *Maréchaux de FRANCE* assemblés chez leur Doyen. Ils ne sont pas les Chefs de la Noblesse : la Noblesse n'a de Chef que Votre Majesté. A l'égard de *l'honneur*, la loi n'en dispose que par l'organe des Tribunaux : nul Citoyen ne peut le perdre à l'Assemblée des Maréchaux de *France* : & , quant à la *personne* d'un Gentilhomme, elle n'a de Juges que vos *Baillis* en première instance ; & votre *Parlement*, la *Grand*

Chambre assemblée, sur l'appel. Telles sont, SIRE, les maximes *Françoises*.

“ Les défenses de 1602 étoient sans excep-
 tion : elles furent modifiées par l'Édit de 1609;
 lequel portoit, à l'Article XVIII, “ Que toute
 “ personne outragée grièvement pourroit de-
 “ mander, soit au Roi, soit aux *Connétables &*
 “ *Maréchaux de FRANCE*, le combat, qui seroit
 “ accordé, si l'honneur l'exigeoit.” Mais ce
 fut un dernier sacrifice de la loi à l'opinion.
Louis XIII, résolu d'employer tout son pouvoir
 à l'extirpation de l'usage déraisonnable des com-
 bats singuliers, sans blesser néanmoins le véri-
 table honneur, donna l'Édit de 1626. Par cet
 Édit le duel est défendu dans tous les cas sous
 peine de mort, & le pouvoir de l'Assemblée des
Maréchaux de France, au sujet du point d'hon-
 neur, réglé avec autant de sagesse que de pré-
 cision.

“ En effet l'Article XV “ enjoint aux Offi-
 “ ciers de la Couronne qui se trouveront plus
 “ proches de l'offensant, aux Gouverneurs &
 “ Lieutenans - Généraux des Provinces, Capi-
 “ taines & Gouverneurs particuliers des Villes
 “ & Châteaux, sur les avis qu'ils auroient des
 “ différens survenus entre les Gens de Guerre,
 “ ou sur les plaintes de l'offensé, de mander
 “ aussi-tôt l'offensant devant eux, pour, avec
 “ l'avis de deux ou trois Gentilshommes, sages
 “ & bien sensés, ordonner une satisfaction aussi
 “ rigoureuse pour l'offensant qu'honorable pour

“ l’offensé ; mais, au cas que l’un ou l’autre
 “ refusât d’y déférer, les renvoyer par-devant
 “ les Connétables & Maréchaux de France,
 “ auxquels, dit la Loi, nous donnons de nouveau
 “ toute autorité de décider & juger absolument
 “ tous différends de cette nature sur le point d’hon-
 “ neur & réparation d’offense, soit qu’ils soient
 “ arrivés dans notre Cour, ou en quelque autre
 “ endroit de notre Royaume que ce puisse être.
 “ Entendons toutefois, que, les différends arrivés en
 “ notre dite Cour & suite, nos dits cousins les
 “ Connétables & Maréchaux de France, qui s’y
 “ trouveront, en prennent les premières connois-
 “ sances, & pourvoient, selon l’ordre sus-dit, à
 “ tout ce qui sera besoin, sans néanmoins (pour-
 “ suit la Loi) que les offensés ou prétendant l’être,
 “ lesquels pour les réparations des dites offenses,
 “ soit à l’honneur, biens, ou autre intérêt, en
 “ voudront faire leur plainte & poursuite par-
 “ devant nos Juges ordinaires, en puissent être
 “ empêchés, ni appelés pour ce à la requête des
 “ offensans devant nos dits cousins les Maréchaux
 “ de France, Lieutenans ou Gouverneurs de nos
 “ Provinces, devant lesquels ils seront seulement
 “ tenus de répondre aux plaintes que l’on voudroit
 “ faire d’eux, sans préjudice de leurs actions juri-
 “ diques.”

“ Tel est, SIRE, l’Article XV de l’Édit de
 1626. Il renferme tous les principes de la
 matière. Les loix subséquentes n’ont servi qu’à
 développer ces principes. L’Édit de 1626 par-
 loit seulement de Gens de Guerre : les loix sui-
 vantes leur adjoint les Gentilshommes : l’Édit de

1626 laissoit à l'arbitrage des Maréchaux de *France* la punition des offenses; les loix, suivantes ont réglé ces punitions; excuses, éloignement du domicile de l'offensé, emprisonnement. L'Édit de 1626 n'avoit pas, comme celui de 1609, Art. VII, déterminé la forme du commandement des Maréchaux de *France* à l'offensant: les loix suivantes sont revenues à l'Édit de 1609: comme cet Édit, elles ont exigé que ce commandement fût signifié à *personne* ou *domicile* jusqu'à deux fois, suivi contre le défaillant d'un ajournement à trois brefs jours, & sur-tout qu'il contînt la plainte de l'offensé; conformes en ce point au règlement des citations de 1373, qui, sur les doléances parvenues de tous côtés au Roi, ordonne, " Que
" désormais les Maréchaux de *France* seront
" tenus d'exprimer les causes des ajournemens
" par-devant eux dans l'ajournement même; si
" non défend aux Huissiers de les signifier, aux
" parties d'obéir," cette loi est expresse. Enfin, SIRE, comme l'Édit de 1626, toutes les loix, intervenues depuis sur la même matière, ont décidé que la citation aux Maréchaux de *France* ne pourroit empêcher le recours aux Tribunaux, mais que le choix n'appartiendroit qu'à l'offensé; distinction pleine de sagesse, & faite pour nos mœurs!

" Il restoit à prévenir l'exception qui pouvoit en résulter aux droits essentiels des *Officiers de Robe*: c'est ce qu'a fait l'Édit de 1704, en pronçant que les Juges de leurs personnes le feroient aussi de leurs offenses.

“ A cette époque, l'ouvrage de nos loix sur le *point d'honneur* fut complet. Leurs dispositions se résument en peu de mots. Il faut une offense commise par un *Homme de guerre*, ou par un *Gentilhomme*, qui ne soit pas *Officier de Robe*; sur cette offense, une plainte ou des avis; après cette plainte ou ces avis, une citation motivée, réitérée, & suivie d'un ajournement à trois brefs jours contre le délinquant : alors, & non plus tôt, non autrement, les Maréchaux de *France*, assemblés chez leur Doyen, peuvent décider : voilà ce que portent les loix.

“ Pour se pénétrer de leur esprit, il suffiroit d'en méditer les titres : jamais elles ne parlent du pouvoir de l'Assemblée des Maréchaux de *France* qu'à l'occasion des *duels*, des *appels*, des *rencontres*, des *paroles injurieuses*, des *querelles*, des *démentis*, des *coups* : les *duels*, des *menaces*, & les *rencontres* sont réservés aux Tribunaux : le reste seulement est attribué aux Maréchaux de *France* assemblés chez leur Doyen.

“ Le Maire de *Bordeaux*, jugé par eux, étoit-il dans un des cas de l'attribution ? S'agissoit-il d'un coup, d'un démenti, d'une menace, d'une querelle, d'une parole injurieuse ? Non, SIRE : il s'agissoit d'un conflit de Police, non pas même du *Maire*, mais du *Corps Municipal* de *Bordeaux* au Gouverneur de la Province : le *Maire* n'étoit là ni *Gentilhomme*, ni *Militaire*, ni seul.

“ Les

“ Les faits sont convenus, & les principes sont avoués dans cette affaire : la Police du Spectacle de *Bordeaux* appartient au *Corps-de-Ville*. Un *Suisse* à ses gages, un *Suisse*, qui lui prête serment qu’il reçoit, qu’il installe, non un *Suisse Factionnaire*, mais un *Suisse PORTIER*, y garde le Théâtre.

“ Par l’effet d’un premier ordre, que lui donne le Gouverneur, qui, n’ayant pas de Votre Majesté la permission de résider dans la province, ne pouvoit pas y commander, & qui, même en résidant, n’auroit pas eu le droit de Police au Spectacle, l’entrée du théâtre est interdite au *Corps-de-Ville* : il se plaint : l’ordre est levé quant au *Maire*, au *Sous-Maire*, aux *Jurats Gentilshommes* ; mais il est renouvelé pour les *Jurats Avocats & Négocians*. C’étoit une distinction déplacée, humiliante, nulle dans son principe par défaut de pouvoir, déraisonnable dans son objet : sa révocation en est la preuve.

“ C’est en effet au *Corps-de-Ville* entier qu’appartient la Police du Spectacle : les *Jurats Gentilshommes* n’y sont que *Députés*. Le règlement du 6 Avril 1750, émané du feu Roi, votre aïeul, en leur donnant ce titre, n’entend rien innover au fond de la Jurisdiction, mais uniquement assigner à chacun des trois ordres des *Jurats* leur exercice particulier, qu’ils ramèneront à la *Jurade* comme à son centre. Ce sont les propres termes du Règlement.

“ Il va plus loin : il appelle (Art. V.) un Jurat *Avocat* à remplacer au Spectacle le Jurat *Gentilhomme*, qui feroit de Police : il veut, (Art. VIII) que les matières relatives à la Députation des Jurats *Gentilsbommes*, *Avocats*, & *Négocians*, soient délibérées en Jurade sur leur rapport. Et c'étoit à des Jurats qui pouvoient remplacer au Spectacle les Jurats *Gentilsbommes*, à des Jurats qui devoient prononcer sur le rapport des Jurats *Gentilsbommes*, que l'entrée du Théâtre se trouvoit interdite ! Par un tel ordre, on alloit évidemment contre l'esprit, contre la lettre du Règlement de 1759 ; on cessoit de ramener le pouvoir particulier à la Jurade, comme à son centre ; on séparoit un Corps indivisible : un Jurat configné, tous les autres l'étoient.

“ Le Corps-de-Ville adresse de nouvelles représentations au Ministre de Votre Majesté. Ces représentations demeurent sans réponse : deux mois s'écoulent : l'état du Corps-de-Ville étoit violent. En perdant sa considération, il perdoit son autorité : déjà le *Suisse* avoit manqué plus d'une fois au Jurat de Police lui-même.

“ Cependant une Ordonnance de Votre Majesté du 25 Octobre dernier avoit confirmé le principe du Règlement de 1759. Le *Corps-de-Ville* prend le parti d'expliquer le silence de votre Ministère par la raison, la loi, & les intentions connues de Votre Majesté. Le matin du 10 Février de cette année, il s'assemble : on mande le *Suisse* ; on lui rappelle son serment ; on lui prescrit d'être plus circonspect à l'avenir.

Le soir, à 5 heures, le Corps-de-Ville entier, non les Jurats Avocats & Négocians séparément, le *Corps-de-Ville entier*, chaque Jurat avec les marques de sa Magistrature, va visiter la Salle du Spectacle : il pénètre au Foyer, se présente au Théâtre ; le *Suisse* l'arrête : il en refuse, il en dispute l'entrée aux Jurats Avocats & Négocians : le Maire lui remontre de nouveau, en présence du Public scandalisé, ses devoirs, son serment : il résiste ; & le Maire le fait relever, devêtir de la livrée de Votre Majesté, emprisonner, écrouer : on dresse un procès-verbal ; on l'envoie au Ministre de Votre Majesté.

“ A la lecture de ce procès-verbal, la ville est condamnée : le *Suisse* n'avoit pas tort ; il ne faisoit qu'obéir à sa consigne, qui ne regardoit pourtant pas le Corps-de-Ville réuni : on l'a mis en prison très-mal-à-propos. Telle fut la réponse de votre Ministre : il ajoute, “ Que l'intention de Votre Majesté est, que le *Suisse* soit remis en liberté, rétabli dans sa place, & que Votre Majesté feroit connoître sa volonté sur la consigne.”

“ On obéit sur le champ. La ville rend au *Suisse* sa liberté, son poste : on attendoit vos derniers ordres sur ce qu'on appelloit une *Consigne* ; mais du moins l'affaire du *Suisse* étoit finie : on la réveille ; on l'exagère ; on obtient de Votre Majesté, dirons-nous, un ordre exprès ? La lettre écrite le 7 Mars, par le Ministre de la Province, aux Maréchaux de *France*, n'en

est pas un ; on l'a pourtant qualifiée ainsi : sur elle seule on a fondé le renvoi de l'emprisonnement du *Suisse* aux Maréchaux de *France*.

“ On oublioit que Votre Majesté l'avoit déjà désapprouvé ; que la Ville de *Bordeaux* l'avoit réparé ; que le Maire de *Bordeaux* avoit pris part à la réparation, comme à l'action : n'importe, on y revient ; on cesse de s'en tenir à la décision de Votre Majesté. Une *simple lettre* du *Secrétaire d'État* devient le titre d'une attribution sans exemple.

“ Les Maréchaux de *France*, invités plutôt qu'autorisés par cette lettre à décider si l'emprisonnement du *Suisse* n'avoit pas été une *insulte* envers le Maréchal de *Richelieu*, y cherchent, y trouvent un *pouvoir* : ils ne l'avoient donc trouvé ni dans leur qualité, ni dans celle du délit, ni dans celle de l'accusé. Leur Assemblée devenoit donc, ou plutôt se regardoit, comme une *Commission* : la conséquence est évidente ; & leurs *formes particulières* devoient y faire place aux *formes ordinaires* des Tribunaux.

“ Ils s'assembloient ; ils gardent à leur tête le Maréchal de *Richelieu*. Dans tout le *Corps-de-Ville* on ne voit que le *Maire* ; dans ce *Maire*, on ne voit qu'un *Gentilhomme*, qu'un *Homme de Guerre* : un *Homme de Livrée*, le *Domestique de la Ville*, devient un *factionnaire* ; l'Instruction, donnée à ce *Domestique* par un Gouverneur sans commandement, devient une *Consigne Mili-*

taire. Le Maréchal de *Richelieu* donne un Mémoire, & demeure Juge.

“ On condamne, on cite le Maire de *Bordeaux* : le renvoi est du 7 Mars ; la condamnation, la citation, du 8. On le condamne sans l'avoir entendu, sans avoir pu l'entendre : on le cite sans exprimer de causes. Malade, il ne peut obéir ; Officier de Justice, il ne le doit pas : simple Citoyen il ne l'auroit pas dû. La Loi l'encourage, le respect lui parle. Il fait d'abord des protestations soumises ; ensuite il forme son opposition à la *Connétablie*, seul Tribunal contentieux des Maréchaux de *France* : on lui rend sa Requête sans la répondre.

“ Il appelle de ce *déni de Justice* en votre Cour. Les Maréchaux de *France* n'en donnent pas moins des ordres de saisir, d'amener sa personne à *Paris*. Il demande à votre Cour un Arrêt de Sauve-garde, & l'obtient le 25 Mai. Le 31 Votre Majesté évoque l'affaire : on n'attend pas qu'Elle s'explique. Le 4 Juin les Maréchaux de *France* donnent de nouveaux ordres pour arrêter le Maire de *Bordeaux* : le 5, Votre Majesté annule l'Arrêt de Sauve-garde, prononce l'exécution de l'Ordonnance du 8 Mars, enjoint au Maire de *Bordeaux* de s'y conformer ; & par une erreur de date inconcevable, on reproche à votre Parlement dans cet Arrêt du 5, de n'avoir pas connu le 25 Mai l'évocation du 31.

“ Quoi qu'il en soit, l'affaire étoit *évoquée* ; Votre Majesté avoit prononcé ; la question étoit

changée : il ne s'agissoit plus de l'autorité des Maréchaux de *France* ; mais de la vôtre, SIRE, Le Maire de *Bordeaux* avoit incontestablement droit de recourir à Votre Majesté : on ne lui laisse pas le tems de l'exercer : à-peine a-t-il celui de connoître vos ordres. Ces ordres étoient du 5 Juin ; le 9 ils sont signifiés au Domicile élu par lui à *Paris* : ils devoient l'être à sa *personne*, ou du moins à son vrai *Domicile* : l'autre n'étoit élu que pour les actes des Maréchaux de *France*.

“ Mais le 22 ils se rassemblent chez leur Doyen, & là, sans instruction, & sans formalité, s'ils agissoient en qualité de Commissaires nommés par Votre Majesté ; sans instruction, formalité, ni compétence, même apparente, s'ils n'agissoient qu'en qualité de Maréchaux de *France* ; sans viser, sans citer ni l'Arrêt d'Évocation, ni celui d'injonction au Maire de *Bordeaux* de se conformer à la Citation du 8 Mars, ils jugent, & confirment, & même aggravent très-inutilement leur jugement du même jour, déjà couvert du nom sacré de Votre Majesté.

“ Il en coûte à votre Parlement de l'observer ; mais le repos public lui fait une loi d'être sincère. La précipitation & l'inutilité ne sont pas les seuls défauts du Jugement du 22 Juin. Il y règne un oubli de toutes formes, de toutes loix, qui jette vos sujets dans l'étonnement.

“ Oui, SIRE, vos Sujets se demandent comment le Jugement du 22 Juin a pu renouveler,

sans le viser, sans le faire connoître, le Jugement du 8 Mars ; ce jugement qu'on cherche à confondre avec la Citation du même jour, qui n'en est que la suite ; ce Jugement notoire, clairement indiqué par la Citation, expressément renouvelé par celui du 22 ; ce Jugement rendu sans suivre l'Ordonnance, sans ouïr l'accusé, sans l'appeller, sur des pièces fournies par le Secrétaire d'État, & non communiquées au Maire de *Bordeaux* ; sur une lettre inconnue du Commandant en chef de la *Guyenne*, partie intéressée ; sur un mémoire secret du Maréchal de *Richelieu*, plaignant.

“ Vos Sujets se demandent comment il est possible que le Jugement du 22 Juin, en renouvelant celui du 8 Mars, n'ait réparé aucun de ses vices. Il est fondé sur les mêmes pièces ; il est contraire aux mêmes formes ; il part des mêmes erreurs ; il persiste à traiter de Consigne militaire l'Instruction d'un Domestique ; de Consigne légitime, l'Ordre d'un Gouverneur sans autorité : il traite d'*indécence* la conduite la plus régulière ; de *vexatoire*, la plus modérée : il dénature les faits les plus certains, & répand un nuage sur les plus clairs : il appelle *dessein prémédité de vexation* dans le Maire de *Bordeaux* une injonction délibérée de tout le Corps-de-Ville à son Serviteur : il impute au Maire seul l'action du Corps entier : il affecte un ton de doute ou reproche sur les respectueux égards montrés par le Maire pour la Livrée de Votre Majesté, égards constatés par le procès-verbal du Corps-de-Ville : enfin, SIRE, le Jugement

du 22 Juin confond les droits certains, mais litigieux alors, & confirmés depuis, des Jurats *Avocats & Négocians*, avec les droits encore plus certains & reconnus dès-lors, du *Corps-de-Ville* entier.

“ A l’abri de cette confusion, il étend, il applique aux Jurats réunis, au Corps-de-Ville en fonction, un ordre qui ne tomboit que sur les Jurats *Avocats & Négocians* séparés de leur Corps : à l’abri de cette confusion, il punit militairement le Maire de *Bordeaux*, pour un délit prétendu qui n’en seroit pas un ; pour un délit qu’il n’a pas commis ; pour un délit qu’il n’auroit pas commis seul ; pour un délit qui ne seroit pas un délit militaire ; &, ce qui met le comble à tant de nouveautés, le Jugement du 22 Juin est signé de la même main que celui du 8 Mars, que la Citation du même jour, que tous les ordres expédiés durant la litispendance, soit en votre Cour, soit devant la personne de Votre Majesté, de chercher, de saisir, d’amener à *Paris* le Maire de *Bordeaux*, de la main du Maréchal de *Richelieu*, toujours plaignant, & toujours Président,

“ Voilà, SIRE, quels sont les faits. Ainsi s’évanouit l’autorité des Loix : Ainsi menace de s’élever sur leurs débris un Gouvernement militaire ! Ainsi conduit à des extrémités qu’on ne prévoyoit pas, la désuétude des formes juridiques ! Où ces formes cessent de regner, tout ce qui rend les hommes heureux & tranquilles, distinction des pouvoirs, liberté publique, sûreté person-

nelle, légitime autorité, loix civiles, droit naturel, tout chancèle, tout disparoît : mais à la voix d'un Prince ami de l'ordre, les principes renaissent du sein même des abus. Telle est notre espérance. Si le mal est grand, le remède est facile : il est entre les mains de Votre Majesté. Législateur suprême, & premier Juge dans ses États, attentive au présent, occupée de l'avenir, Votre Majesté ne manquera ni de motifs, ni de moyens, pour concilier les intérêts de tous les tems, & toutes les autorités, en ne séparant pas sa puissance de sa justice.

“ Ce sont-là, SIRE, les très-humbles & très-respectueuses Remontrances, qu'ont cru devoir présenter à Votre Majesté,

“ *Vos très-humbles, très-obéissans, très-fidèles, & très-affectionnés Serviteurs & Sujets, les Gens tenant votre Parlement,*

“ Fait & arrêté en Parlement, les Chambres assemblées, le Mardi 31 Août 1784.

Cette pièce intéressante se divise, comme on peut le voir, en deux parties : l'une remplie de principes généraux sur le danger du *pouvoir militaire*, sur la nature de celui de l'Assemblée des *Maréchaux de France* ; l'autre contenant l'exposé des faits dont il s'agit ici, & les conséquences de l'entreprise particulière hasardée par ce pouvoir sur l'autorité *civile* : on pourroit dire que la seconde rendoit la première inutile ; celle-ci présente bien des assertions dont il ne seroit pas aisé d'établir l'exactitude.

Par exemple, les premiers mots sont *que l'établissement du pouvoir militaire est le présage le plus certain de la subversion des Loix & des États*. Il auroit fallu dire l'excessif *agrandissement* : loin que l'établissement de ce pouvoir annonce la mort des États, il en accompagne inévitablement la naissance : loin que par lui-même il pronostique la destruction des Loix, il en est le soutien.

Quand il passe ses bornes ; quand il veut tout envahir, au lieu de tout défendre, il devient nuisible sans doute : mais c'est un danger commun à toutes les espèces de pouvoirs, dès qu'ils excèdent les limites que leur nature & le bien public ont déterminées.

Le pouvoir *militaire* a ses *loix* comme les autres : par ces loix il concourt comme le *Clergé*, comme la *Robe*, au maintien des États ; la première de toutes est l'obéissance aveugle des mains qu'il arme & met en mouvement : si par-là il peut devenir redoutable, ce n'est que par l'abus qu'en feroit le Chef primitif auquel est confié l'usage de cette soumission commune, & qui en détermine l'application.

Si ce Chef est ambitieux, & adroit ; si, au lieu d'employer la force dont il est armé au soutien de l'autorité duquel émane la sienne, il s'en prévaut pour ne la plus reconnoître, sans contredit il renversera les Loix & l'État : c'est ce qui arriva à *Rome*, par l'usurpation des *Césars* ; c'est ce qui eut lieu contre les *Césars*

eux-mêmes, quand les *Légions* se furent mises en possession d'élever arbitrairement leurs Chefs au trône : c'est alors QUE L'ON VOIT LES ARMES MÉCONNOÎTRE l'autorité qui compte sur leur appui.

Mais est-ce ici le cas de déployer ce grand principe ? Est-ce à la Couronne de *France* que les *Maréchaux de France* attentoient, en jugeant le Maire de *Bordeaux* ? Appelloient-ils des armées à leurs secours pour venger le pauvre *Suisse*, obscure & innocente cause de ces débats ? Est-ce uniquement en vertu de leur *force militaire* qu'ils citoient le Chef de la Municipalité *Bordeloise* à leur Tribunal ? N'est-ce pas d'après des lois *civiles* qu'ils se croyoient en droit d'entamer contre lui une procédure ? Les Remontrances elles-mêmes disent que *cette procédure est plutôt une ERREUR qu'une entreprise* : ce n'étoit donc pas ici le cas de mettre en avant le principe effrayant du danger de l'extension de la puissance militaire, pour le Trône même qui compte sur son appui.

On n'est pas moins étonné de lire six lignes plus bas, que le *RETABLISSEMENT de la Magistrature à l'avènement du Roi régnant a été le triomphe des Loix, &c.* Il semble que pour être conséquent, & même politiquement, il auroit fallu dire le *RAPPEL des anciens Magistrats, &c.*

Je ne songe point à entrer dans l'historique de cette révolution singulière dont les détails &

les vrais ressorts sont très-peu connus, quoique nous en ayons tous été les témoins, les acteurs, & plusieurs de nous les victimes : je ne m'arrête qu'à l'inconséquence de cette expression,

Des deux côtés le principe constant, pendant toute la durée de la crise, a été que la Magistrature n'étoit pas détruite. Suivant les exilés & les exilés, les Parlemens subsistoient : aux yeux des uns, les charges n'avoient fait que changer de titulaires; les autres soutenoient que ce changement n'avoit pas même pu se faire : & dans la réalité la Magistrature subsistoit si bien, qu'au moment du rappel des Magistrats dispersés, une de leurs premières opérations a été de reconnoître solennellement la validité de tout ce qui s'étoit passé en leur absence de relatif aux actes judiciaires.

Trouvera-t-on plus de justesse dans une autre assertion sur la nature essentielle du pouvoir des *Maréchaux de France* réunis en corps chez le plus ancien d'entre eux qu'ils reconnoissent pour Président ? Chez leur Doyen, dit-on, ils ne tiennent qu'une ASSEMBLÉE : aucun des caractères extérieurs d'un TRIBUNAL ne s'y rencontre ; & les Loix lui refusent ce nom.

Il est bon d'observer que cette Assemblée le porte exclusivement : c'est le seul siège du royaume auquel cette dénomination soit appropriée comme lui appartenant : quand on parle en général, & sans spécifier la juridiction,

d'un jugement du *Tribunal*, on fait qu'il s'agit d'une décision des *Maréchaux de France*.

Affurément ce seroit un des plus inconcevables traits de l'inconséquence *Françoise*, que cette dénomination caractéristique d'un pouvoir judiciaire, les mœurs, & l'usage l'eussent adapté ainsi privativement à la seule Compagnie du royaume qui n'y eut pas de droit : mais ces mœurs, cet usage ne peuvent pas, au moins ici, justifier ce reproche. L'Assemblée des *Maréchaux de France* chez leur Doyen est un *Tribunal* dans l'acception vulgaire du mot, & les Loix lui accordent le pouvoir que ce mot signifie.

Ainsi réunis ils peuvent *citer* devant eux, *ajourner*, *décréter*, *juger* définitivement. Sans contredit ce sont bien-là les caractères d'un Tribunal, d'une juridiction : tous les Édits, entre autres celui de 1723 enregistré au *Parlement*, enjoint à leurs Prévôts d'*INFORMER des querelles, des outrages, &c.* ; d'envoyer leurs *procès-verbaux, & informations*, aux *Maréchaux de France*, pour être par eux *PROCÉDÉ* contre les coupables, suivant la rigueur des Édits. Quels sont donc les signes distinctifs d'une juridiction légale, si celle qui réunit tous ceux-là n'en est pas une ?

Que lui manque-t-il ? D'être composée de Membres revêtus d'une *Robe* ? Mais un *Conseil de Guerre* ne présente que des Juges en uniforme militaire : cette différence de costume en

apporte-t-elle dans ses fonctions, & dans ses prérogatives ? Si l'on ne peut contester le titre de *Tribunal* à des juridictions momentanées, qui ne reçoivent l'existence, pour ainsi dire, que du délit qu'elles ont à punir, & qui s'éteignent dès que le châtiment en est consommé, comment pourroit-on le refuser à une Compagnie dont l'institution est si ancienne ; qui a une existence assurée, des droits constans, un exercice suivi de ces droits, & des prérogatives que l'incertitude de leurs limites peut rendre embarrassantes, mais non pas anéantir ?

Enfin on ne lit pas sans quelque surprise, dans l'espèce de préambule dont nous parlons, qu'à l'époque de l'Édit de 1704 l'ouvrage des *Loix FRANÇOISES sur le POINT D'HONNEUR* fut complet ; parce qu'afin de prévenir l'exception qui pouvoit en résulter (des droits accordés à l'*ASSEMBLEE des Maréchaux de France*) aux *droits essentiels des OFFICIERS DE ROBE*, cet Édit a prononcé que les Juges de leurs personnes le seroient aussi de leurs offenses.

Certainement cet Édit, en conférant aux *Cours & Sièges* de Justice ordinaires le droit de soumettre leurs propres Membres aux peines dont les *Maréchaux de France* avoient été déclarés les dispensateurs envers la *Noblesse*, & les *Gens de Guerre*, n'a rien complété sur la matière aussi abstraite que délicate du *point d'honneur* : cet ouvrage important n'est pas même commencé ; la jurisprudence du *point d'honneur* est encore aujourd'hui, après l'Édit de 1704, & tous les

précédens, aussi confuse, aussi peu constante que la nature même du sujet dont elle devoit s'occuper.

Elle avoit été fixée par l'Édit de 1609 : cette loi autorisoit les *Connétables & Maréchaux de France* à juger des cas où le duel pourroit être permis, & en conséquence à le permettre : ils avoient donc alors une juridiction précise & connue. Cette juridiction avoit un objet sensible, & palpable.

Le *point d'honneur* consistoit pour l'*offensé* dans le droit de se procurer à lui-même, en exposant sa propre vie, une réparation sanglante des outrages qu'il croyoit avoir reçus, & dans une promptitude implacable à exercer ce droit, comme pour l'*offenseur* dans un empressement scrupuleux à s'y soumettre. Le premier ne pouvoit différer la provocation sans se *désbonorer* dans l'opinion publique : le second ne pouvoit différer de l'accepter sans se dévouer à l'infamie : le *point d'honneur* n'a jamais été, n'est, & ne peut être autre chose.

Le pouvoir des Juges consistoit à décider dans quels cas ces guerres privées devoient avoir lieu, quels griefs donnoient aux simples particuliers la prérogative d'en appeller comme les Rois à la force, & de ne reconnoître pour arbitre que leur épée. Les autres Tribunaux étoient institués essentiellement pour prévenir les meurtres, les combats entre particuliers, ou les punir : celui-là l'étoit pour décider des cas où ils pour-

roient être tolérés, & les légitimer, quand ils auroient paru indispensables.

Cette institution est peut-être ce qu'il étoit possible de faire de plus sage sur une matière aussi réfractaire à la Législation que celle-là : c'étoit le seul moyen de maîtriser, & avec le tems de changer l'opinion publique ; le seul capable de justifier les loix qui proscrivoient les *duels* sous des peines rigoureuses : tout homme même outragé, qui auroit fait un appel sans l'attache du Tribunal érigé pour décider s'il en avoit sujet, auroit été justement condamné, de même qu'un particulier, qui ayant des prétentions fondées sur un héritage, s'en mettroit par la violence en possession : celui-ci aux yeux de la Loi, & même de l'opinion, seroit un *voleur* ; l'autre seroit un *assassin*.

On se feroit accoutumé peu à peu à cette manière de penser : il n'auroit pas été plus honteux de demander aux Juges permission de se battre avec l'épée, qu'il ne l'est d'obtenir leur aveu pour batailler avec des *exploits* : maîtres d'ouvrir la barrière aux combattans, ces Juges l'auroient été de la laisser fermée.

Cette marche, bien loin de multiplier les duels & le scandale, les auroit prévenus, & peu à peu anéantis : les délais de la procédure auroient affoibli le ressentiment : les désagrémens de la discussion, l'attention des Juges à punir l'agresseur lors même qu'ils n'autorisoient pas le combat, & une petite addition à la loi qui
dans

les cas où le duel auroit été admis, ne l'auroit point affranchi d'un châtement ignominieux, même en le supposant absous par la victoire, auroient rendu les préliminaires juridiques plus redoutables que le choc sanglant n'auroit paru nécessaire.

Insensiblement l'opinion auroit pris à cet égard le cours qu'on souhaitoit de lui donner, & qu'elle reçoit journellement des bons livres, d'une communication plus aisée, des mœurs devenues plus douces, des plaisirs devenus plus tranquilles ; la Législation auroit accéléré cette réforme due aux progrès de la société : & il seroit venu un tems où l'on auroit pu dire avec fondement *que l'ouvrage des Loix Françaises sur cette matière étoit complet.*

Mais *Henri IV* ayant peu survécu à son Édit de 1609, qui promettoit des fruits si utiles, & ses successeurs n'ayant pas eu les mêmes vues, ni la même sagacité, cette loi a été abandonnée, & bientôt révoquée : le *duel* en lui-même, l'acte de se battre pour soi, dans tous les cas indistinctement, a été mis au rang des crimes : les particuliers se sont trouvés pressés entre l'opinion qui les flétrit, s'ils ne se font pas à eux-mêmes justice d'une offense, & la loi qui leur interdit la vengeance sans la leur procurer. Dès-lors toute cette matière du *point d'honneur*, & de ses dépendances est restée couverte d'un voile que les efforts apparens de la Législation n'ont point levé.

Maïs au reste il ne s'agit pas ici du *point d'honneur*, du moins entre les parties : s'il y en a un dans l'affaire, c'est entre les Juges même qu'il existe ; & l'on a vu dans la seconde partie des remontrances que l'on vient de lire, de quel côté paroïsoit être l'avantage.

R É F L E X I O N S

Sur les Loix qui interdisent le DUEL.

Q u'ON me permette, puisque l'occasion s'en présente, d'ajouter ici quelques réflexions sur cette matière si peu approfondie, & si intéressante des *duels*, tantôt autorisés, tantôt pros crits par la Législation, & toujours impérieusement exigés dans certains cas par l'esprit national, par les *mœurs* de toute l'*Europe*. Il y existe aujourd'hui un grand Prince, distingué par son goût pour les réformes, remarquable moins encore par la promptitude avec laquelle il les opère, que par la résolution publiquement manifestée de ne les fonder que sur des principes évidemment utiles, & d'accueillir d'encourager ceux qui saisissent des vérités dignes de ce nom, à les lui communiquer.

Le bruit s'est répandu il y a quelque tems que le sujet sur lequel je viens de dire quelques mots alloit devenir l'objet de son attention ; & qu'il préparoit un rescrit foudroyant contre le *duel* en général, & indistinctement : personne n'est plus digne que lui d'être juge & modèle.

en cette matière ; son exemple pourroit ou confirmer chez toutes les autres nations la jurisprudence sur l'usage tempéré par les loix des combats singuliers, dans certains cas, ou les ramener à celle dont la révocation de l'Édit d'*Henri IV* a été le fruit. C'est ce qui me fait croire qu'il est important de dire encore un mot de celui-ci.

Non-seulement la méthode établie par l'Édit de 1609 est la meilleure, comme je l'ai dit, pour subjuguier l'opinion publique, & rendre les duels tout à la fois plus rares & moins sanglans ; mais aussi c'est la seule qui puisse procurer à un galant homme outragé, & à qui les circonstances ne permettent pas d'en tirer sur le champ vengeance, une réparation capable de lui rendre ce qu'un esprit public, indomptable jusqu'ici, appelle son *honneur*. Aujourd'hui il n'en existe point qui puisse produire cet effet.

Qu'un militaire, par exemple, reçoive un soufflet en public, il ne se battra point : on le séparera de son ennemi : l'éclat de l'affaire excitera sur le champ la vigilance des supérieurs. On donnera des gardes aux deux adversaires : l'agresseur sera emprisonné, jugé, condamné à vingt & un ans de prison, &c. La réparation sanglante devient impossible pour l'offensé. Est-il réhabilité dans l'opinion publique par la réparation judiciaire ? Il faut bien l'avouer à notre honte : non.

N'avons-nous pas vu à *Paris*, il y a quelques années, une anecdote déplorable à ce sujet ? N'avons-nous pas vu un vieil Officier, distingué

par ses emplois, ses lumières, & sa conduite, indignement insulté, dans la maison d'un Ministre, par un jeune homme qui abusoit de la force de l'âge, & peut-être du lieu de la scène ?

Il n'y avoit point de satisfaction à se faire dans ce lieu-là : le *Tribunal* intervint : il punit l'agresseur : mais l'offensé ne resta-t-il pas *entaché* aux yeux de l'opinion ? Les épées n'avoient pas été croisées ; du sang n'avoit pas coulé sur la souillure. L'extravagante démente du Public n'exposa-t-elle pas cet homme vénérable, & sa famille, & ses amis même, dans le moment à un affront cruel, & dans la suite à des opprobres répétés ? La victime innocente de ce préjugé, accablée par la vieillesse, par les infirmités, fruits d'une vie consumée dans son dangereux métier, ne fut-elle pas obligée de chercher enfin les occasions de la vengeance ?

Des conjonctures singulières ayant rendu la liberté à l'objet d'une fureur qu'il seroit difficile de blâmer, M. de ne se crut-il pas obligé de l'attaquer en pleine rue, de le charger avec une espèce de rage, de s'exposer à être assassin, ou assassiné, pour ne pas rester flétri ? Et les Loix ne furent-elles pas obligées aussi de rester témoins impuissantes & muettes d'un scandale qu'elle avoient en quelque sorte nécessité ?

Quelle différence si le *Tribunal*, au lieu de se borner à éluder le combat, l'avoit sur le champ approuvé, & même ordonné ; si des Juges militaires, qui devoient en être les témoins & les arbitres, avoient d'abord puni

l'agresseur féroce, en l'exposant au danger d'un choc inégal en apparence, mais où l'égalité auroit pu être rétablie par l'indignation dans l'un des combattans, & dans l'autre par les reproches de la conscience, par la certitude d'un second châtiment inévitable, & d'autant plus rigoureux qu'il auroit eu sur le champ de bataille plus d'avantages ; combat d'ailleurs dont on auroit pu ménager la durée de façon que l'instant du péril ne fût qu'insensible, pour ainsi dire, pour le brave homme qu'il falloit réhabiliter : si ensuite une longue captivité, une confiscation de biens même, une destitution flétrissante avoit terminé ce jour où la justice n'auroit paru confier un moment ses balances à la force, que pour les reprendre l'instant d'après avec plus d'éclat, & d'empire ?

Cette scène mémorable n'auroit-elle pas été plus efficace pour prévenir les écarts d'une jeunesse fougueuse que la menace vague, ou plutôt illusoire d'un échaffaud ; & plus assurée pour rétablir l'honneur d'un brave homme injustement compromis, qu'une punition qui n'étant pas infligée par lui-même, le compromet peut-être encore plus qu'elle ne le réintègre dans l'opinion publique ?

J'ose croire ces observations sans réplique : fortifions-les par une anecdote singulière de l'histoire de *François I* par M. Gaillard : elle prouve que la manière de penser du généreux *François I*, étoit à cet égard la même que celle du non moins brave, & encore plus éclairé *Henri IV*.

“ En 1537, dit l'éloquent Écrivain, ce Prince honora de sa présence, à *Moulins*, un duel solennel, dont voici l'occasion. Trois Gentilshommes du *Berry*, *Sarzai*, *Gaucourt*, & *Veniers*, qui étoient restés fort tranquilles dans leur terres, pendant que le Roi combattoit & succomboit à *Pavie*, voulurent perdre d'honneur la *Tour-Landry*, un de leurs voisins : ils publièrent qu'il avoit pris honteusement la fuite dans cette bataille.

“ Il paroît que tous les trois contribuèrent à répandre ces bruits : la *Tour-Landry* en accusa particulièrement *Sarzai*, & le cita devant les Juges. *Sarzai* convint d'avoir tenu ces propos ; mais c'étoit, disoit-il, d'après *Gaucourt*. “ Vous ne vous souvenez donc pas, lui dit *Gaucourt*, “ que c'est vous-même qui m'avez appris ce “ fait, & qui m'avez dit le tenir de *Veniers* ?” *Sarzai* ne contesta plus, soit qu'il se rappellât ce que disoit *Gaucourt*, soit que peu sûr de sa mémoire il s'en rapportât plus à celle de *Gaucourt* qu'à la sienne.

“ *Veniers* parut à son tour : il soutint à *Sarzai* que jamais il ne lui avoit rien dit de semblable. *Gaucourt* alors se trouva hors de procès, & la honte de la calomnie resta incertaine entre *Veniers* & *Sarzai*.

“ Le Roi ordonna le combat entr'eux, & voulut y assister. Les deux Gentilshommes entrèrent dans le camp, conduits par leurs parrains, & accompagnés de leurs seconds, observés par les Juges du camp avec toutes les cérémonies ac-

coutumées : ils étoient armés d'un *corselet* à *longues tassettes*, avec des *manches de maille* & des *gantelets*, le *morion* en tête, une *épée* bien tranchante à la main, & une *dague* au côté.

“ Après s'être quelque tems servi de leurs épées, ils s'élancèrent l'un sur l'autre, se firent au corps, & tirèrent leurs dagues. Alors le Roi *jetta le bâton*, & les Juges du camp séparèrent les combattans. Ces Juges étoient le Comte de *S. Pol*, Prince du sang, le Comte de *Nevers*, le Connétable de *Montmorenci*, & l'Amiral d'*Annebaut*. Le Roi dit tout haut : “ J'é-
“ teins cette querelle ; je pardonne au calom-
“ niateur, mais quel qu'il soit, il est bien cou-
“ pable. J'ai vu la *Tour-Landry* à la bataille
“ de *Pavie* ; il s'y est comporté comme par-tout,
“ en Gentilhomme & en homme de cœur.”

“ Cette conduite du Roi nous paroît digne de remarque ; elle est juste & paternelle. Si, en permettant le duel, il suivoit trop les usages de son siècle, il les régloit & les corrigeoit. On ignore le coupable : quel qu'il soit, le Roi, pour le punir, le mettoit en danger ; mais il y mettoit aussi l'innocent : c'est pour cela qu'il fait cesser ce danger, dès qu'il le voit devenir pressant. Il venge noblement & avec éclat l'honneur d'un Gentilhomme calomnié.

“ Par-là il apprend aux Rois, continue l'estimable historien, de quel prix doit être à leurs yeux l'honneur de leurs sujets.” J'oserois ajouter, ne leur apprend-il pas encore mieux la

vraie manière dont ils doivent s'y prendre, soit pour guérir cet honneur quand il a été blessé, soit pour prévenir ou les attentats qui le compromettent, ou les funestes effets dont toute autre espèce de réparation est nécessairement suivie ?

La déclaration du Roi au sujet de *La Tour-Landry* étoit entièrement distincte du combat qu'il ordonnoit avec tant d'appareil : mais en réunissant la justice rendue au calomnié, & la grace accordée au calomniateur, resté inconnu, la première devenoit plus authentique, plus pure, en quelque sorte ; la seconde éteignoit sans retour un débat, qui sans cette précaution auroit fait couler beaucoup de sang, & entraîné une suite de meurtres.

Cet exemple seul suffiroit pour faire loi sur cette matière, pour déterminer les Souverains qui se croiroient encore libres de faire un choix, à se décider entre la jurisprudence de l'enfance de *Louis XIII*, adoptée plutôt par habitude que par réflexion sous les règnes de ses successeurs, & celle de l'âge mûr d'*Henri IV*, c'est-à-dire d'un Prince dont le nom est placé au même rang parmi ceux des grans Capitaines, ou des sages Administrateurs, celle de *FRANÇOIS I*, dont on pourroit attribuer les principes aux préjugés de son siècle, s'il n'étoit évident, d'après tout ce que nous venons de voir, qu'ils sont au contraire le seul remède applicable à ceux du nôtre.

CAISSE D'AMORTISSEMENT*CRÉÉE EN FRANCE.*

JE l'ai déjà observé plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage ; l'*Europe*, en tout sens, offre un spectacle absolument nouveau, & tel que n'en présente aucun des siècles précédens, depuis que l'histoire a entrepris d'en tracer le tableau : il y a, comme je l'ai fait voir aussi, beaucoup de ressemblance dans un grand nombre d'événemens : mais la situation des peuples, les maximes des Souverains, celle de la politique en général, la marche des négociations, les alliances entre les Couronnes, la manière de déclarer la guerre, celle de la faire, les raisons pour la faire, les idées sur le culte, le ton, & même le goût de la littérature, enfin tout ce qui peut être susceptible de variations & de différences, en a éprouvé depuis un assez petit nombre d'années de très-grandes.

Quoi de plus singulier, par exemple, que de voir une des premières Puissances de ce continent épuiser dans le même tems ses forces pour consolider l'établissement d'une République dans un autre monde, & se faire un jeu d'en écraser une ancienne à ses portes, dans celui-ci ? Quoi de plus extraordinaire que d'entendre, que de voir, dans un État où par le droit public le Roi

est regardé comme ne tenant sa couronne que de Dieu, comme n'en étant responsable qu'à Dieu, publier, imprimer, avec approbation, que les Souverains ne sont que les Mandataires des peuples ; que quand ils manquent au contrat originaire passé entr'eux & leurs commettans, ceux-ci peuvent les révoquer, les destituer ?

Ces principes sont le fondement de toutes les délibérations, de toutes les résolutions des *États-Unis* : ils se retrouvent mot à mot dans les derniers ouvrages publiés à *Paris* sur leur législation, avec la sanction de l'autorité. Les regarderoit-on comme des plantes exotiques, à qui le climat ne permettroit pas de se naturaliser en *Europe* ; ou comme le *tabac*, qui peut prendre également racine dans tous les terroirs, mais que le Gouvernement *François* a réussi à extirper de ses propres domaines, quoiqu'il consente à le recevoir de l'*Amerique* ?

Quoi qu'il en soit, la plus étonnante, comme la plus accablante de ces nouveautés, c'est l'état des finances de presque toutes nos nations, & sur-tout des deux plus considérables, l'une dans l'ordre des Puissances maritimes, l'autre dans celle des Puissances terrestres ; je veux dire de l'*Angleterre*, & de la *France*.

Dans ces deux royaumes depuis environ un siècle, ce qu'on appelle la *finance* est bien moins l'art d'administrer les revenus publics que de les épuiser, bien moins celui d'éteindre les anciennes charges que de trouver moyen d'en ima-

gner de nouvelles. Eternellement rivales, jusques sur cet article funeste, les deux nations ont poussé la démence de la dissipation, le délire cruel de dévorer d'avance leur postérité, à un excès que celle-ci auroit peine à comprendre, si ses propres infortunes n'en devoient pas être un jour des preuves trop convaincantes : mais si ces deux peuples d'ailleurs si opposés ont paru se rapprocher par une parité prodigue, ils sont jusqu'ici restés très-éloignés par leur manière respective d'envifager, & d'acquitter leurs engagements.

En *Angleterre*, depuis que la nation a eu le malheur de se laisser éblouir par un vain fantôme de grandeur & de puissance, de consentir à s'appauvrir effectivement pour s'assurer la possession exclusive des canaux de l'opulence, au moins une fidélité scrupuleuse envers les créanciers de l'État a rendu honorable, & presque lucrative la facilité avec laquelle on ne cesse d'invoquer leur ruineux empressement. Les *Anglois* oublient les *capitaux* qu'ils ont consommés : mais ils acquittent avec une exactitude qui tient du prodige, les arrérages destructeurs auxquels ils se sont soumis.

C'est vraiment un spectacle admirable que la tranquillité, l'ordre, la promptitude des paiemens : ils ont lieu tous les six mois pour les intérêts des fonds publics ; une partie en *Janvier* & en *Juillet*, l'autre en *Avril* & en *Octobre*. Chacun sait à quel terme correspond le fond dont il est propriétaire : & du moment que le

jour de l'ouverture des livres est arrivé, jour que toutes les gazettes annoncent d'avance, chacun peut indistinctement se présenter à la Banque.

Vous entrez dans une vaste place remplie de bureaux, qui portent tous une des lettres de l'alphabet inscrite au-dessus en gros caractères : vous allez à celui qui se rapporte à la lettre initiale de votre nom de famille : vous le prononcez à un Commis très-froid, très-peu poli, couvert d'un gros habit brun, qui vous regarde à-peine : mais sa froideur n'est pas celle du dédain ; c'est celle de l'indifférence.

A l'instant, sans une seconde de délai, il prend derrière lui un gros livre, dont il feuillette quelques pages, pour y chercher votre article : il vous le présente, en vous marquant la place où il faut signer : vous apposez votre *nom de famille, & de baptême* : il ferme son livre, le loge dans sa tablette ; ouvre un tiroir, y cherche un billet qu'il vous remet ; & sa partie est remplie, ce qui n'est pas long.

Avec ce billet vous passez dans une pièce voisine, où sont d'autres bureaux, d'autres Commis, avec des tas de *guinées* devant eux, & un trésor encore plus précieux, c'est la faculté de faire de l'or avec du papier : vous présentez votre ordre : on vous demande si vous voulez être payé en espèces, ou en *billets de Banque* : si vous préférez des espèces, on vous les compte : si vous voulez des billets, on vous en donne, ou on vous en fait.

Il ne faut que le tems de compter la somme, ou de l'inscrire dans le vuide d'un billet imprimé : ainsi en quatre minutes votre compte est dressé, expédié, soldé : vous vous en allez tranquille avec votre argent, bien sûr de ne pas éprouver dans six mois plus de lenteur, ni d'embarras.

Il n'est pas étonnant qu'avec une exactitude pareille, invariablement soutenue dans les tems les plus déastreux les *Anglois* jouissent d'un crédit public immense, & que ce crédit, au lieu de s'affoiblir, semble se fortifier par l'usage même indiscret qu'ils en font.

La *France*, on ne le fait que trop, ne s'est pas piquée jusqu'ici tout à fait de la même régularité : mais elle semble aujourd'hui se proposer de faire bien plus, de la surpasser. Un Ministre amoureux d'une espèce de gloire inconnue à tous ses prédécesseurs, non-seulement essaie d'introduire dans le paiement des intérêts quelque chose de l'ordre *Anglois*, mais il s'élève jusqu'à la liquidation des capitaux : c'est bien-là le cas de dire,

C'est peu pour lui de vaincre, il veut encore braver.

En effet on auroit pu ne regarder que comme une bravade, comme une espèce d'insulte à la sagacité financière de tous les âges, la promesse de rembourser en 25 ans, & en espèces, sans banque, sans charge extraordinaire, plus de 1200 millions de liv. T. si cette promesse consignée dans

une loi n'avoit été accompagnée de la révélation des moyens qui doivent l'effectuer. Voici cette loi remarquable : le texte porte avec lui son commentaire :

“ **L**ouis, &c. Les soulagemens que nous voulons procurer à nos Peuples, ne pourroient être réels & solides, si le bon ordre dans l'administration de nos Finances n'en étoit le principe & le moyen préparatoire. Pour y parvenir, après avoir donné nos premiers soins à ranimer la circulation & affermir le crédit, nous nous sommes occupés non-seulement de rendre plus prompt & plus régulier le paiement des *Rentes*, qui forment une branche importante de la fortune de nos Sujets, & d'assurer l'acquittement exact des Effets, remboursables à termes fixes ; mais aussi d'établir enfin sur des fondemens inébranlables l'amortissement successif des Capitiaux constitués.

“ Dans cette vue, nous avons porté un regard attentif sur la masse entière de la *Dette publique* : nous en avons considéré toutes les parties pour en bien connoître l'ensemble ; &, après avoir fait discuter en notre Conseil le compte détaillé que nous nous en sommes fait rendre, nous avons reconnu, avec grande satisfaction, que cette Dette s'éteindra facilement dans un période déterminé, par des moyens d'autant plus sûrs qu'ils sont gradués de manière à ne déranger en rien les destinations ordinaires de nos Finances, & qu'ils pourront être

maintenus en tous tems, *même dans le cas de Guerre*, dont nous espérons qu'une Paix durable préservera notre Royaume.

“ En examinant ce qui s'est opposé jusqu'à présent au projet d'une délibération si nécessaire, toujours désirée, souvent entreprise, jamais effectuée, nous avons observé que les principales causes du peu de succès qu'ont eu les *Caisse d'Amortissement* établies en 1749 & en 1764 provenoient, d'un côté, de ce qu'on y avoit affecté, dès leur origine, des fonds trop considérables, pour qu'il fût possible de les y employer toujours; & d'un autre côté, de ce qu'on les avoit surchargées d'opérations compliquées, étrangères à leur objet, & qui avoient fait perdre de vue le vrai but de leur institution.

“ Nous éviterons ces deux écueils par l'exécution d'un plan simple dans sa marche, & modéré dans ses moyens. Le seul produit de l'extinction des Rentes-viagères, évalué à *douze cens mille livres* par an, auquel nous n'ajouterons qu'une somme annuelle de *trois millions*, fera le fonds de la *nouvelle Caisse d'Amortissement*; & ce fonds modique au premier aspect, mais qui prendra de la valeur par sa durée, & se renforcera sans cesse par la progression croissante & rapide de l'intérêt composé, suffira pour opérer dans l'espace de vingt cinq ans une diminution de près de *huit cens millions* sur la Dette constituée.

“ Afin d'assurer la destination de ce produit, & pour que ceux qui seront chargés d'en diriger

l'emploi, puissent toujours connoître, sans aucune discussion, le montant des Intérêts éteints par mort ou par remboursement, & s'en trouver nantis sans être obligés d'en demander la délivrance, nous avons jugé à-propos de faire verser dans la *Caisse d'Amortissement*, pendant les 25 années, la totalité des arrérages, tant viagers que perpétuels, tels qu'ils existent aujourd'hui & sans avoir égard à leur décroissement. Le montant des Rentes dues présentement par l'État étant ainsi fourni tous les ans à cette Caisse, comme s'il étoit fixe & invariable, la somme résultante des extinctions successives s'y trouvera placée d'elle-même, *ne pourra en être détournée*, & y deviendra la source d'une augmentation continuelle de moyens & d'activité.

“ Cette disposition n'apportera aucun changement ni dans l'assignat des Fonds affectés au paiement des arrérages, ni dans le service des Payeurs des Rentes de l'Hôtel-de-Ville, lesquels recevront régulièrement du Trésorier de la *Caisse d'Amortissement* les sommes qui leur seront nécessaires, pour acquitter les Rentes de toute nature, dont nous avons réglé les paiemens par nos Lettres-Patentes du 15 de ce mois.

“ Il nous a paru naturel & conséquent au même principe, que les remboursemens d'effets payables à cette époque fixe, qui se font actuellement, soit par le *Trésor Royal*, soit par la *Caisse d'Arrérages*, n'ayant qu'une même source, & faisant également partie de la dette directe de l'État, s'opérassent aussi par la *Caisse d'Amortissement* ;

tissement; & qu'à cet effet les Fonds qui ont été spécialement assignés à ce genre de remboursement, & qui continueront de l'être, y fussent versés sans aucune interruption. Nous y trouverons l'avantage de voir tout ce qui doit concourir à la libération générale, ne former qu'un seul ensemble, & présenter sous un même point de vue les nouvelles facilités qui doivent en résulter, pour l'affiette des emprunts que les circonstances pourront rendre nécessaires.

“ A l'égard des autres remboursemens qui sont assignés sur des Caisses particulières, telles que celles du *Clergé*, des différens *Pays-d'État*, du *Domaine* de notre bonne ville de *Paris*, & de l'*Ordre du St. Esprit*, quoiqu'ils tendent également à la libération de l'État, comme ils se rapportent à des crédits intermédiaires, & qu'ils doivent se faire sur des recettes distinctes des nôtres, ils continueront de s'effectuer comme par le passé, & sans aucun changement au local de leur paiement.

“ De toutes ces opérations constamment suivies, il résultera que dans l'espace de vingt-cinq années il sera remboursé de plus de *douze cent soixante millions* de la *Dette publique*, dont *sept cent quatre-vingt-trois millions* par le Fond progressif destiné à l'amortissement des Contrats, & *quatre cent quatre-vingt-un millions & demi* par les paiemens d'Effets assignés à époques fixes; ce qui produira par an une diminution de *trente-neuf millions* sur les Rentes perpétuelles, & de *vingt-deux millions* pour les Intérêts d'Effets

remboursés aux termes de leur assignat: il se fera éteint en outre, dans le même espace, *trente millions de Rentes-viagères*, d'après l'évaluation de *douze cent mille livres par an*: ce sera donc un total de *quatre-vingt onze millions* de charges annuelles, dont nous nous trouverons libérés à la fin de l'année 1809.

“ De tels avantages, démontrés par des calculs incontestables dont les tableaux seront joints à notre présent Édit, garantissent la stabilité des opérations qui doivent les procurer: leur nature exigera les soins & la surveillance d'une direction éclairée: la publicité que nous leur donnerons, constatera leur exactitude, en même tems qu'elle mettra leur utilité en évidence.

“ Et comme nous sommes convaincus que cette institution, la seule qui puisse conduire avec certitude à la libération de notre Etat, ne peut produire son effet qu'autant que la totalité de ces moyens sera employée sans interruption, & que rien n'arrêtera le cours des accroissemens progressifs qui doivent s'accumuler continuellement par la marche des Intérêts composés, nous déclarons solennellement que nous regardons les Fonds, assignés par notre présent Édit à la *Caisse des Amortissemens*, comme la *propriété imperturbable des Créanciers de l'État*; & que nul motif, nulle circonstance ne pourra jamais nous faire départir, en aucune sorte, de l'exécution d'un plan qui mettra l'ordre dans toutes les parties de nos Finances, donnera au Crédit de l'État toute la force qu'il doit avoir, étendra par son influence sur le taux de l'Intérêt les progrès

de l'Agriculture, l'effor du Commerce, & l'énergie de l'industrie nationale ; enfin qui, rendant tous les soulagemens possibles, & toutes les améliorations faciles, mettra dans nos mains les moyens de remplir le vœu de notre cœur, & d'augmenter la prospérité de notre Empire.

“ A CES CAUSES, &c.

“ ART. I. Nous avons supprimé & supprimons, à compter du 1 Janvier 1785, la *Caisse des Amortissemens* instituée par l'Édit du mois de Mai 1749 ; & avons créé & créons une nouvelle *Caisse des Amortissemens*, dont les fonctions, qui seront réglées ci-après, commenceront à compter du même jour 1. Janvier 1785, & seront suivies, sans interruption, pendant 25 années consécutives.

“ II. Voulons que le *Trésorier Général* & le *Contrôleur* de la Caisse actuelle le soient pareillement de celle que nous venons de créer, & qu'ils exercent sur les commissions qu'ils ont de nous, sans être tenus de se faire recevoir, ni de prêter un nouveau serment en notre *Chambre des Comptes*, de quoi nous les avons dispensés & dispensons.

“ III. Il sera nommé par nous deux Directeurs de la nouvelle *Caisse d'Amortissement*, pour en suivre & régir les opérations : ils prêteront en notre dite *Chambre des Comptes* le serment d'administrer fidèlement, & de se conformer dans leur gestion aux dispositions de notre présent Édit.

“ IV. Cette Caisse fera essentiellement destinée à amortir successivement les *Dettes de l'État*, & spécialement les *Rentes constituées*, en y employant le montant des extinctions des *Rentes viagères*, ainsi que les Intérêts des Contrats remboursés, & en outre une somme de trois millions de livres, que nous ferons verser dans la dite Caisse pendant chacune des vingt-cinq années de sa durée,

“ V. Pour assurer l'exécution de la précédente disposition, nous ordonnons que le montant des Arrérages & Intérêts de toutes les Rentes, tant perpétuelles que viagères, & autres parties dont nous avons ordonné que le paiement se feroit pareillement à l'*Hôtel-de-Ville*, & aussi le supplément de Fonds qui pourroit être nécessaire pour de nouvelles constitutions, sera versé chaque année en totalité, & sans décroissement, dans la Caisse d'Amortissement; en sorte que la somme destinée à cet objet demeurant toujours la même, les Arrérages & Intérêts des parties éteintes ou remboursées resteront à la dite Caisse, pour être entièrement employés aux opérations d'amortissemens, pendant les vingt-cinq années consécutives de sa durée.

“ VI. Le montant des dits Arrérages & Intérêts, ainsi rendu fixe & constaté invariablement par l'État arrêté en notre Conseil, sera remis au Trésorier de la dite Caisse en cinquante-deux paiements égaux, de semaine en semaine, tant par les *Receveurs-Généraux* de nos Finances, que par l'Adjudicataire de la Ferme-

Généralé & les Régisseurs de nos Droits, à commencer du 1 Juillet 1785 pour l'exercice de la dite année, & continuant dans le même ordre pour les années suivantes.

“ VII: Le Trésorier de la dite Caisse remettra chaque semaine aux *Payeurs des Rentes* de l'*Hôtel-de-Ville* les sommes nécessaires pour le paiement des Arrérages des dites Rentes : voulons qu'à dater de l'exercice 1786 les Rentes de chaque Sémestre soient toujours acquittées en entier, dans le Sémestre suivant, ainsi qu'il a été par nous réglé.

“ VIII. La nouvelle Caisse d'Amortissement fera chargée à l'avenir, & à compter de l'échéance du 1 Janvier 1785, des remboursemens ainsi que du paiement des Coupons de tous effets au Porteur, directement à la charge de nos Finances, & remboursables à époques fixes, qui se paient actuellement tant au Trésor Royal qu'à la Caisse des Arrérages ; & leur acquittement sera désormais effectué par la dite Caisse aux mêmes échéances & dans les mêmes formes prescrites pour chacun des dits Effets, lors de leurs créations respectives ; à l'effet de quoi les Fonds qui y sont destinés seront remis annuellement au Trésorier de la dite Caisse par le Garde de notre Trésor Royal, de même que les autres Fonds, qu'il seroit nécessaire d'y ajouter pour de semblables paiemens à termes, qui pourroient être ordonnés par la suite tels que le remboursement des Offices supprimés depuis 1770 qui n'a point

encore d'assignat spécial, & auquel nous nous réservons de pourvoir particulièrement.

“ IX. Quant aux autres remboursemens, pareillement à époques, mais qui s'opèrent, soit par le Clergé, soit par les Pays d'États, le Domaine de la Ville de Paris, l'Ordre du St. Esprit, & autres intermédiaires, ils continueront d'être acquittés par les mêmes Caisses & dans les mêmes formes qu'ils l'ont été jusqu'à présent, sans qu'il y ait à leur égard aucun changement, non plus que pour les rescptions qui se paient par le Sr. Geoffroy d'Assi, Caissier de la Recette générale de nos Finances.

“ X. Les Directeurs de la Caisse d'Amortissement seront chargés d'en suivre les opérations, & de veiller à ce que le produit des extinctions viagères, ainsi que les trois millions qui y seront joints, & le montant des Arrérages amortis par remboursement de Contrats & Effets constitués, soient exactement employés aux amortissemens les plus utiles à la libération de l'État, suivant l'ordre qui en sera par nous arrêté chaque année, lequel indiquera l'espèce de Rentes & autres effets, qui seront remboursés successivement.

“ XI. Les remboursemens ainsi indiqués se feront sur le pied de *Denier-Vingt* de la Rente actuelle; & il ne sera fait aucune déduction sur le Capital, pour raison des retenues, auxquelles les dites Rentes seroient sujettes. Ceux qui voudront être remboursés rapporteront leurs Con-

trats & Titres de propriété, avec Certificat des Conservateurs des Hypothèques, qu'il ne subsiste aucune opposition au remboursement des dites Rentes. Pourront en outre être faits des remboursemens sur le pied de la valeur publique des Contrats, lorsque les Propriétaires le desireront, & pour le plus grand avantage de la libération.

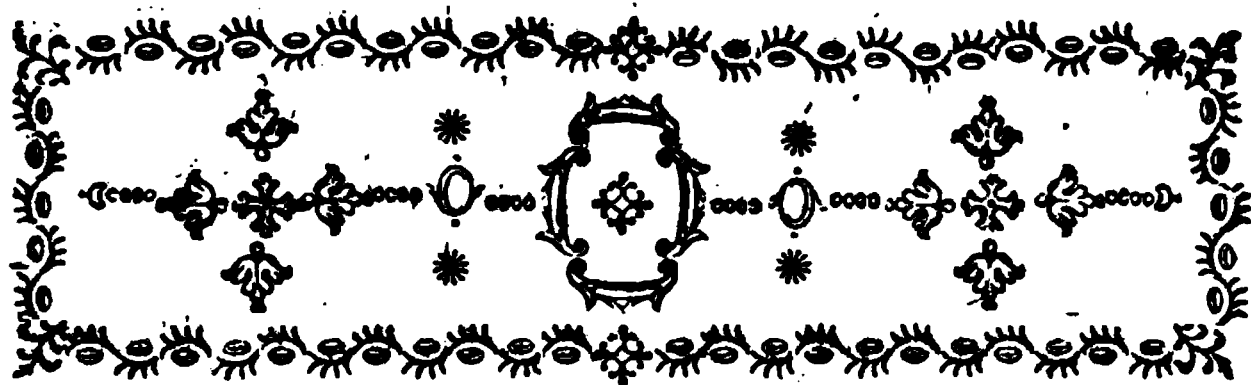
“ XII. Il sera dressé tous les ans, par les Directeurs de la *Caisse d'Amortissement*, un état des remboursemens en tout genre qu'elle aura effectués, ainsi que des Fonds & accroissemens progressifs qu'elle y aura employés. Les Contrats de Rentes & autres effets, qui auront été remboursés, seront à l'instant par eux anéantis, à peine de concussion ; & il en sera fait mention dans le dit état, lequel sera remis chaque année au Contrôleur-Général de nos Finances, pour nous être présenté, & ensuite rendu public par la voie de l'impression.

“ XIII. Les Fonds nécessaires aux opérations de la dite Caisse d'Amortissement, & que nous lui avons assignés par notre présent Édit, y demeureront spécialement & invariablement affectés par préférence à toute autre destination, & comme étant totalement séparés de nos Revenus : ils ne pourront être alloués en dépenses par notre Chambre des Comptes, dans les différentes comptes de ceux par qui nous avons ordonné qu'ils seroient versés dans notre dite Caisse des Amortissemens, qu'en rapportant par eux les quittances comptables du Trésoriers de la dite Caisse ; & seront tellement réputés ap-

partenir aux Créanciers de notre État, qu'ils ne pourront en aucun cas, *même celui de Guerre*, ni pour aucune cause ou raison quelconque, être employés à aucun autre usage, dérogeant à toute Loi à ce contraire, notamment à la Déclaration du 21 Novembre 1763. Si donnons en mandement, &c."

Après cela les *François* n'ont plus que deux vœux à former, l'un que le Ministre qui a conçu ce projet, & le Souverain qui l'a adopté, vivent au moins les 25 ans nécessaires pour en compléter l'exécution; l'autre, que le premier conserve sa place, & le second ses principes le même espace de tems; & encore qu'aucune circonstance imprévue, aucune tracasserie étrangère, aucune révolution politique de voisinage ne vienne déranger la pratique d'une théorie si consolante.





*Ouverture de la Navigation sur l'ESCAUT.
Etat de la question agitée entre Sa MA-
JESTE' IMPERIALE, & les PROVINCES
UNIES, à ce sujet.*

ENFIN le signal funeste a fait retentir les rivages de ce fleuve : les Ministres de l'Empereur avoient déclaré que le premier coup de canon seroit regardé par Sa Majesté comme une déclaration de guerre : les *Hollandois* ont tiré non-seulement un coup, mais une *bordée* ; ils ont arrêté par force un vaisseau qui se présentoit pour sortir, & un autre qui aspirait à entrer.

A la vérité ni le pillage, ni la confiscation n'ont eu lieu : le sang n'a pas coulé : suivant les *procès-verbaux* il n'y a eu de blessées, dans ces premières hostilités qu'une *voile*, & une *marmite*(*) ; ce ne seroit pas un grand obstacle à la conciliation : mais le passage dans les deux sens reste interdit : les équipages ont reçu par la

(*) Procès-verbal du Cap. *Van Iffegben*, du 8 Octobre 1784.

bouche des foudroyans interprètes l'ordre de retourner aux lieux d'où ils étoient partis.

Ainsi, quoique la rivière n'ait pas été ensanglantée, cette violence mitigée n'en doit pas moins paroître à la Puissance qu'elle brave un outrage, & aux peuples qu'elle asservit une injustice. Ainsi elle rend à-peu-près inévitable l'usage de la terrible manière dont se réparent les outrages & les injustices entre les nations. *L'Europe* à-peine pacifiée, va donc retomber dans les convulsions dont elle sortoit !

Si ce malheureux évènement arrive, ce sera la huitième guerre dont aura été souillé ce siècle de *philosophie*, de *lumières*, d'*humanité*, ce siècle où les droits des hommes à entendre certains écrivains ont été si soigneusement discutés, si clairement établis, tandis, comme je l'ai déjà observé plus d'une fois, que jamais leur sang n'a été exposé avec plus de facilité ; tandis que jamais on ne l'a versé avec plus d'abondance, ni prodigué avec un mépris plus injurieux, même des formes qui précédoient autrefois ces terribles effusions.

Ce n'est cependant pas en ce moment, il faut l'avouer, que seroient placées ces lugubres & inutiles réflexions : au moins n'est-ce pas aux deux partis, comme dans presque toutes les autres guerres, qu'elles peuvent ici s'appliquer. Si jamais Souverain a été excusable d'employer une si triste ressource, & d'en appeler à son

épée contre des prétentions injustes, il me semble que c'est le Libérateur de l'*Escaut* ; c'est le Monarque qui réclame pour les provinces soumises à sa domination le libre usage des dons de la nature, la fin d'une tyrannie réprouvée par la raison, par l'équité, par la saine politique même.

Les *Pays-Bas Autrichiens* ne sont pas les seules contrées de l'*Europe* qui offrent aux voyageurs attentifs des marques de décadence : ce ne sont pas les seules dont la vue excite à la fois la surprise & les regrets, où le spectateur comparant en imagination ce qu'elles ont dû être, avec ce qu'elles sont, ce qu'on lui raconte, avec ce qu'il voit, déplore l'affligeante vicissitude qui les a ainsi dégradées : une partie de l'*Allemagne*, l'*Espagne*, l'*Italie* sur-tout inspirent à chaque pas cette admiration compatissante.

Mais dans tous ces pays on gémit sur l'indolence des habitans autant que sur leurs malheurs : en les plaignant de fournir une si triste preuve de l'inconstance des choses humaines on sent qu'ils ne font rien pour se régénérer ; on sent que si les ravages de la guerre, les sacrifices de la politique & de l'ambition, les barbaries de l'ignorance, ont commencé leur infortune, c'est leur propre insensibilité qui la perpétue.

Esclaves dociles & avilis ils laissent dépérir journellement, même les restes de leur grandeur passée ; ils végètent sans inquiétude & sans douleur sur les débris des palais où se dévelop-

poit la magnificence de leurs pères ; au milieu des ruines qui peuplent de toutes parts ces pays désolés, les habitans eux-mêmes font le monument qui en atteste le mieux la dégradation.

Il n'en est pas ainsi des provinces arrosées par la *Lys*, par la *Dendre*, par l'*Escaut* : ce n'est plus le spectacle de leur ancienne prospérité qu'elles offrent ; mais ce n'est pas non plus celui d'une léthargie qui en expliqueroit l'éclipse. On y voit par-tout, non pas une industrie languissante, mais une industrie enchaînée : les villes sont désertes ; mais elles ne sont pas détruites. *Louvain*, *Gand*, *Bruges*, *Anvers*, ne sont plus ces prodiges de population qui réalisoient presque les fables des poètes ; ces villes à cent portes, dont chaque porte produisoit une armée : mais ce ne sont pas non plus des mœurs.

Au *Champ de Mars* on cherche, sans le trouver, le lieu célèbre où se délassoient, où se formoient les conquérans du monde ; cette enceinte où les bourgeois de la reine des cités, créaient les chefs de leurs légions ; mais les places où un *Tisserand*, un *Brasseur*, tantôt l'effroi, tantôt la ressource de leurs propres souverains & des étrangers, haranguoient leurs camarades devenus soldats, & levoient des armées que les plus puissans Monarques alors n'auroient pu foudroyer, ces places existent encore en *Flandres*, ainsi que le souvenir de leurs exploits.

Les canaux de *navigation*, monumens plus consolans, & réellement plus glorieux, d'une

grandeur utile, continuent d'y multiplier de toutes parts des ressources pour le commerce, des facilités pour l'agriculture : ils sont entretenus avec autant de soin que s'ils remplissoient entièrement leur destination.

Les hôtels où se discutoient les intérêts de ces grandes associations formées pour favoriser l'un & l'autre ; les vastes entrepôts où se rassembloient les plus célèbres, les plus puissans négocians de l'*Europe*, où l'industrie active qui produit, ne cessoit de fournir des alimens à l'industrie spéculative qui répand les fruits de la première, tous ces bâtimens se soutiennent encore avec gloire. (*)

Si leur solitude indique les pertes que leurs maîtres ont souffertes, leur conservation en conf-

(*) Parmi les monumens qui constatent l'ancienne splendeur d'*Anvers*, on admire sur-tout la Maison des *Osterlings*, vaste, immense bâtiment qui servoit de magasin commun aux négocians des villes *Anséatiques*. L'*Europe* moderne n'en a pour cet usage aucun qui soit comparable à celui-là.

Quand on en rapproche les sales cabanes de bois qui forment sur une des rives de la *Tamise* les *Keys* de *Londres* ; quand on compare à cette majestueuse simplicité la petitesse incommode, comme la mal-propreté dégoûtante, de l'entrepôt ferré, où, dans la capitale même de l'*Angleterre*, le commerce est soumis aux vexations des *Douannes*, on sent que si cet art est aujourd'hui cultivé avec plus d'activité, & peut-être d'intelligence, il l'est aussi avec moins de magnificence & de grandeur.

tate le courage, & la magnanimité. On sent par-tout que quelque grand obstacle s'oppose invinciblement sur une terre si bien disposée, parmi une nation si heureusement organisée, au bien que la nature y veut faire aux hommes, au desir ardent que les hommes auroient de répondre aux vues de la nature.

Et c'est sur-tout quand on arrive au port d'*Anvers*, au canal de l'*Escaut* qui en baigne les murs, que la supposition de cet obstacle destructeur devient nécessaire : jusques-là c'est la fécondité dans toute sa magnificence ; c'est la richesse dans toute sa pompe : le travail, l'industrie, se disputent pour tout peupler, pour tout vivifier ; franchissez une simple muraille, ce n'est plus que le silence de la mort : les rives du plus beau fleuve de l'*Europe* sont frappées de la même aridité que les déserts de l'*Arabie*.

En vain deux fois par jour il se soulève, il se hausse, pour ainsi dire, afin de rendre sa présence plus palpable, & sa docilité plus tentante : en vain il sollicite du pied de ces ramparts qu'il chérit, & qu'il voudroit enrichir, ces convois, ces expéditions qui fesoient autrefois sa gloire & leur opulence : une lugubre taciturnité est toute la réponse qu'on peut lui faire ; au lieu de ces flottes brillantes qui lui valoient la reconnoissance de l'*Europe* entière, il ne porte plus à la mer que l'opprobre de son impuissance, & l'humiliation de son inutilité.

Il n'y a point de voyageur qui puisse à cette vue cacher sa surprise : il n'y en a point qui ne

demande à quelle cause il doit attribuer une indifférence qui ne lui paroît pas plus tenir au génie des habitans, qu'à l'insuffisance de ce canal abandonné : il n'y en a point qui ne veuille savoir d'où vient une désertion aussi honteuse, si elle est volontaire, aussi cruelle si elle est forcée.

L'étonnement augmente quand on leur répond que c'est un fruit de la paix, un arrangement de famille. Par-tout ailleurs, leur dit-on, la cessation des hostilités est le gage du repos qui va renaître, même entre des ennemis : elle garantit pour le reste des hommes la liberté, l'abondance : elle ne nous a produit que la servitude & la disette.

Vous voyez ce superbe fleuve : vous savez qu'il étoit autrefois un des entrepôts communs de l'univers, un des liens du monde : il étoit aussi le centre d'un Empire désigné par un nom modeste, mais florissant par tout ce qui peut honorer l'industrie, & justifier l'admiration : des millions de mains laborieuses versôient ici les fruits de leur infatigable activité : cette rivière leur en rapportoit le prix ; peuples, cités, souverains, tout alors ici étoit riche ; tout étoit libre ; tout étoit glorieux & respecté.

Des divisions ont partagé nos provinces : de dix-sept qui fleurissoient par notre union, la plus petite partie a abjuré la confédération commune : elles ont appelé des droits du Prince, au

droit de l'épée : la victoire a légitimé leur réclamation, & changé en un affranchissement honorable, ce qui sans le succès n'auroit été qu'un flétrissant attentat.

Nous avons partagé les malheurs dont il a fallu payer ce succès : nous n'en avons point partagé le fruit : au contraire les pertes précédentes n'ont produit pour nous que des pertes nouvelles : restés soumis à des maîtres foibles, qui n'ont pu ni réduire nos frères révoltés, ni nous en défendre, c'est à nos dépens qu'a été conclue la paix dont vous voyez les déplorables suites.

Ce-majestueux canal est resté dans notre partage : nos anciens compagnons n'ayant osé, ou n'ayant pu se l'approprier, ne s'étant pas flattés d'en faire pour eux un serviteur utile, ont exigé qu'il ne fût plus pour nous qu'un voisin infructueux : ils nous l'ont laissé, mais mutilé, mais impuissant, comme ces animaux dont des propriétaires avarés ne permettent le transport de leurs haras qu'après avoir tari en eux les sources de la fécondité.

Depuis ce tems nos richesses ont fui de ces murs déshonorés : elles ont passé chez nos rivaux ; après avoir forcé chez nous la nature pour la détruire, ils l'ont forcée chez-eux pour la féconder : ils y ont réussi ; mais leur opulence même ne les a pas rendus moins inflexibles envers nous : ils n'en sont devenus que plus opi-

maîtres à éterniser la durée du fœau ignominieux dont ils nous ont flétris.

De tout ce qui peut donner à un État de la gloire, de la force, de la richesse, il ne nous est resté qu'une terre fertile, un air pur, des bras laborieux, quelques capitaux, débris de nos anciens trésors, & le regret de ne pouvoir en faire qu'un usage borné : par la clôture obstinée de cette porte, un pays si avantageusement traité par la nature, si honteusement sacrifié par la politique, n'est plus qu'une vaste prison, où nos peuples gémissent sans honneur, où leurs talens s'éteignent sans emploi.

Un enchaînement de circonstances fâcheuses nous a retenus pendant près d'un siècle & demi dans cet anéantissement. Jouet de la rivalité de deux Maisons puissantes ; destinés dans tous les traités qui ont disposé de nous à être la proie du plus foible, & la consolation du vaincu ; toujours soumis à des maîtres éloignés & indifférens, qui n'ayant pas la force de nous protéger, n'avoient que celle de nous contraindre ; condamnés à voir sans cesse nos privilèges, & nos droits les plus naturels, sacrifiés à des spéculations étrangères, & souvent illusoires, nous languissions tristement, ayant perdu même l'espoir de la restauration.

Enfin sur ce trône dont jusqu'ici l'ombrage ne nous avoit été que funeste, la Providence a élevé un Prince, équitable & ferme, autant qu'éclairé : portant sa vue, ainsi que sa puis-

fance, des bords de la Mer *Adriatique* à ceux de l'Océan *Germanique*, il a rougi de voir une de ses plus belles possessions enveloppée d'un filet destructeur dont on l'obligeoit d'être lui-même le conservateur & le garant.

Il a été surpris d'un côté de trouver les murailles de ses villes confiées à des défenseurs qui ne reconnoissoient pas ses ordres ; & ses finances chargées d'une dette énorme, contractée sous prétexte de payer ces gardiens étrangers pour un service qu'ils ne fesoient pas : de l'autre il a frémi de cette scène de dévastation qui vous scandalise vous même, vous étranger, qui n'y prenez d'autre intérêt que celui de la nature, & de la raison.

Il a examiné & pesé les fondemens de cette double oppression : il nous a sur le champ délivrés de la première ; & il n'y a pas même eu de réclamation : ces satellites inutiles & suspects ont évacué en silence, des murs qu'ils avoient laissé détruire, & qu'on les dispensoit de paroître garder plus long-tems : mais notre délivrance sur le second point semble devoir être plus orageuse.

Notre auguste Protecteur, avant que de rompre des fers injustes, a cependant employé tous les ménagemens qui convenoient à la justice. En examinant même ces traités dont nous avons été si long-tems la victime ; en discutant ces accords passés entre une violence impérieuse, &

une foiblesse trop docile, il a trouvé matière à des révendications de toute espèce : il a développé, exposé ses droits.

Mais ne voulant point procéder par des expédiens sanguinaires & mortels à une régénération vivifiante, après avoir établi ces droits dans l'idiôme de la politique, il a offert de les oublier, pourvu qu'on nous permît d'user de ceux que nous donne la nature : pouvant contester des provinces à nos oppresseurs, il a consenti à les leur abandonner, pourvu que la liberté de cette seule rivière fût le prix, l'indemnité de ses renonciations. Un refus obstiné est la seule réponse qu'il ait reçue.

Enfin nous avons cru sous son égide pouvoir hasarder de franchir ce passage si long-temps inaccessible : un appareil de destruction nous attendoit à la barrière de prohibition. De paisibles marchans ont été accueillis, & foudroyés comme des forbans redoutables : une pluie de feu, de fer, & de plomb, leur a signifié les ordres de nos tyrans ; ils auroient payé leur tentative de la vie, si nos ennemis avoient été aussi adroits qu'ils se montroient furieux & barbares (*).

(*) Il paroît constant qu'en arrêtant le *bricq* le *Louis*, les *Hollandois* ont tiré à *mitraille*. Ils ne vouloient donc pas seulement *arrêter* ; ils vouloient *massacrer* : ils savoient que l'entreprise du malheureux petit vaisseau n'étoit

A ces mots la *Hollande* se présente, & dit, je ne suis point barbare ; je n'ai fait que ce que toute autre nation auroit fait à ma place.

qu'une formalité ; ils étoient prévenus de son départ ; ils connoissoient sa mission : ils ne pouvoient donc le regarder que comme un *hérault*, comme on regarde sur terre (depuis que les *héraults* sont devenus surannés, ainsi que leurs cottes d'armes) un *trompette*, un *tambour*, qui va faire des propositions, ou des sommations : on a droit de lui fermer le passage, de lui défendre d'avancer ; mais le tuer, ou même tirer sur lui, quand il ne se défend pas, c'est un attentat.

Le *Louis* ici n'obéissoit pas : mais montrait-il le dessein d'employer la force ? Il n'avoit pas de canons ; quand il en auroit eu, on savoit bien qu'il n'en feroit pas usage : les *Hollandois*, dans leur propre rapport, attestent qu'il ne se défendoit qu'en montrant un papier, & ce papier c'étoient les ordres de son Souverain : il étoit clair qu'il ne vouloit que constater un refus, ou une permission : un boulet dans ses voiles, un mouvement de la frégate embusquée, l'abord d'une simple chaloupe, l'auroient rendu immobile aussi promptement qu'une décharge meurtrière dirigée sur l'équipage.

Son approche seule étoit une hostilité, une violation des accords, &c. ! Soit : mais il n'étoit pas armé : il ne présenteoit pas un appareil menaçant. Dans le feu même d'une guerre ouverte il n'est permis, de l'aveu des nations les plus féroces, d'employer les armes qui tuent, que parce que si l'on ne prévenoit pas, si l'on n'écrasoit pas les ennemis qui en ont de pareilles, on risqueroit d'en

C'est des mains de la victoire, il est vrai, que j'ai reçu ma liberté : mais c'est à mon adresse que je dois mes trésors. Je cultive tous les arts, & sur-tout celui de m'enrichir : il me convenoit que l'*Escaut* n'existât plus ; n'ayant pu le dessécher, j'ai pris le parti de le fermer. N'est-ce pas la politique de tous les peuples dont la fortune seconde les armes ?

Cette politique consacrée par un traité solennel à *Munster*, a depuis encore été légitimée par la reconnoissance : j'ai servi de mon sang & de mes trésors cette Maison dont j'ai anéanti un des domaines : ne voyez pas le tort que j'ai fait aux peuples : appréciez le bien que les maîtres ont reçu de moi : mettez dans la balance avec

être soi-même accablé : mais du moment où ils renoncent à s'en servir ; dès que leur impuissance est notifiée, ou leur inaction promise, tous les coups qu'on leur porte sont autant d'*assassinats*.

Les *Hollandois*, dans les préliminaires de la dernière guerre, se sont avec raison recriés contre quelques violences de cette espèce trop multipliées envers eux par des Capitaines *Anglois*. Il est triste qu'ils semblent vouloir ouvrir la campagne en imitant des excès dont une expérience si récente leur a montré la honte, & l'inutilité.

D'après ces réflexions on voit que le bourgeois d'*Anvers* qui parle ici n'a pas eu tort de n'attribuer qu'à la mal-adresse de leurs canoniers l'innocence de leur premier feu, & de voir dans leur intention une barbarie que les effets heureusement n'ont pas réalisée.

le spectacle d'inertie, de stérilité factice, qui vous révolte, le respect dû à des conventions authentiquement stipulées, librement, volontairement acceptées, & la gratitude qu'exigent des secours aussi multipliés qu'utiles : vous verrez alors si la clôture de ce fleuve sur lequel vous pleurez, n'est pas plus que compensée par la stabilité que me doit le trône dont il dépend.

Voilà les deux ressources des *Provinces Unies* pour éluder les instances de l'Empereur, & insister sur la *justice* de l'arrêt prononcé contre l'*Escaut* ; le traité qui le constate, les services qui l'ont suivi : discutons en peu de mots, mais avec quelque détail, ces deux motifs donnés pour soutien à une condamnation de mort. Dans un ouvrage consacré à éclaircir, à soutenir les véritables droits du genre humain, dans un ouvrage dévoué à la seule vérité, & dont l'auteur a chèrement payé le scrupule de réserver pour elle exclusivement ses hommages, qu'il soit permis de lui en rendre encore un, à l'occasion de cette importante querelle.



§ II.

Si la reconnaissance des services rendus à la MAISON D'AUTRICHE par la HOLLANDE peut être un motif d'endurer la clôture de l'ESCAUT.

DANS le code de la politique le chapitre de la reconnaissance se trouve rarement, ou du moins il est bien court : dans ceux de l'honnêteté, de la véritable philosophie, il ne doit être ni omis, ni mutilé, même en traitant des intérêts des Souverains. Commençons par apprécier les droits qui peuvent en résulter en faveur des *Hollandais*.

Cette *clôture* préjudiciable en apparence pour les sujets, disent-ils, n'est-elle pas devenue infiniment utile à leurs maîtres, par l'alliance protectrice de la République qui paroïssoit en profiter seule ? Les trésors qu'elle a prodigués pour les soutenir contre la *France*, toujours disposée à les dépouiller, ne valent-ils pas bien ceux que l'*Escaut* libre auroit pu procurer à leurs vassaux ?

Si nous avons voué à une éternelle stérilité ces domaines que nous partageons avec la branche *Espagnole* de la *Maison d'Autriche*, nous en avons conservé la possession à la branche *Allemande*.

Sans nous le rival de *Philippe V* auroit-il arraché cette portion d'une monarchie qui lui échappoit entière ? L'auroit-il transmise à ses successeurs ? N'est-ce pas au prix de notre sang & de notre argent que la *pragmatique* de *Charles VI* a reçu sa validité ? Comment l'héritier de celle qui sans eux n'auroit été ni *Impératrice*, ni *Reine*, peut-il avoir la pensée de violer des engagements sacrés dans leur origine, scellés depuis par tant de services, sur les mêmes terrains où ils sont devenus si avantageux à sa mère ?

Le seul dédommagement que nous en ayons ambitionné, c'étoit d'une part le privilège plus onéreux qu'utile de garder nous-mêmes contre des ennemis toujours redoutables des murs dont nous les avons éloignés, ou dont nous craignons qu'ils ne voulussent s'emparer encore ; & de l'autre la certitude de n'avoir plus pour rivaux dans la lucrative carrière du commerce, des hommes autrefois nos alliés, nos frères, il est vrai, mais qui n'ayant pas su comme nous profiter des avantages de la force, ont été sans injustice privés de ceux de la nature & de l'industrie.

De ces légères compensations, nous en avons abandonné une sans murmure : devons-nous craindre que cette facilité pût devenir un encouragement à exiger le sacrifice de l'autre ? Devons-nous penser que perdant le souvenir de tant d'efforts, d'un dévouement si généreux, une puissance délicate ne voudroit en employer les fruits qu'à nous en enlever le prix ?

Voilà

Voilà à quoi se réduisent sur cet article, les défaites des *Hollandois* pour éluder les résolutions de leur redoutable adversaire : font-elles bien imposantes ? Peuvent-ils se flatter qu'elles laissent dans l'esprit des observateurs impartiaux cette vive & longue impression, qui, dans les querelles politiques, prescrit quelquefois contre les arrêts de la fortune ?

D'abord ne pourroit-on pas répondre que ces services rendus dans un siècle avoient été déjà compensés d'avance dans le précédent par d'autres obligations non moins essentielles, & peut-être bien plus efficaces ? Il n'est pas sûr que *Marie Thérèse*, sans le secours des *Provinces Unies*, avec son propre courage, avec l'attachement de ses peuples, avec le dévouement intéressé, & pourtant prodigue, des *Anglois*, avec la politique versatile d'un de ses ennemis, avec les fautes de l'autre, n'eût pas également triomphé du foible *Charles VII*, & de ses protecteurs.

Mais il est sûr que sans la double l'intervention de la Maison d'*Autriche* en 1673, lors de la fameuse invasion de *Louis XIV*, la République disparoït de la face de la terre, ou n'y subsistoit que dans un état de dégradation pire que l'anéantissement. Par-là, en admettant, comme je l'ai dit, que la reconnoissance est une vertu à l'usage des couronnes, & que dans ce tourbillon d'événemens qui changent à chaque instant les intérêts comme les positions, la grati-

tude peut trouver sa place, les anciens maîtres des *Provinces Unies* devenus successivement leurs protecteurs, & leurs protégés, feroient sans doute plus qu'acquittés.

Et quand on en viendrait à examiner la nature comme les motifs de ces prétendues obligations, ne trouveroit-on pas la dette encore plus légère ? On verroit que les uns & les autres ayant réellement tout fait pour eux-mêmes, n'ont réellement ni rien donné, ni rien reçu : dans toutes ces confédérations politiques où plusieurs s'unissent pour le salut d'un seul, celui-ci est-il plus redevable à ses sauveurs, qu'un soldat dans une bataille au camarade qui le seconde ? Tous deux concourent mutuellement à se débarrasser de leurs ennemis ; mais tous deux ont pour premier, pour unique objet, d'empêcher ceux-ci de prévaloir : le secours qu'ils se donnent respectivement n'est que le desir de n'être pas accablés eux-mêmes.

D'ailleurs quels que fussent ces services, c'est aux Souverains seuls qu'ils auroient été rendus ; mais pourroient-ils devenir un titre qui confirmât une main étrangère dans le droit de les assujettir à opprimer leurs sujets ? On n'avoit pas réclamé contre la clause qui donnoit aux *Hollandois* la jouissance des *barrières*, & la solde immense qui y étoit attachée : cette convention étoit bien indifférente aux peuples des *Pays-Bas Autrichiens* : leurs murs auroient dû être gardés par des *Suisses*, des *Tiroliens*, des *Hongrois*, ou d'autres mercenaires soudoyés à leur dépens : ils

l'alloient être par des *HOLLANDOIS* à la même condition. Que leur importoit ?

Les garnisons changeant perpétuellement de poste, ne connoissant absolument que le Prince qui les emploie, n'étant plus que des machines aveugles montées uniquement pour l'obéissance & la destruction, on les promène de pays en pays, de place en place, comme l'artillerie qui en écrase les ramparts : le changement dans le nom, dans l'uniforme, dans le drapeau blasonné de ces Corps toujours étrangers, n'intéresse donc absolument en rien les habitans sur le terrain desquels ils végètent.

Le grand objet pour ceux-ci c'est que leurs propriétés soient respectées, & protégées ; c'est que leur commerce soit favorisé ; c'est que leurs personnes soient libres : voilà les jouissances qu'il est du devoir d'un Souverain d'assurer à ses sujets.

Le Traité des *Barrières* n'y dérogeoit point : il étoit donc légitime : le Prince pouvoit y souscrire, puisque c'étoit un moyen de s'acquitter des secours qu'il avoit reçus : & si les *Hollandois* en avoient de leur côté rempli les conditions, il n'auroit probablement pas reçu d'atteinte, ou du moins la résiliation auroit donné pour eux ouverture à une demande en indemnité.

Mais en est-il de même de la sentence de mort prononcée contre l'*Escaut* ? A-t-elle pu

dans aucun tems être envisagée comme le prix des prétendues obligations des Souverains de cette rivière ? Ont-ils pu, pour se montrer reconnoissans envers d'anciens rebelles, devenus des rivaux despotiques & avides, s'engager à être éternellement cruels & oppresseurs envers des sujets fidèles, les livrer à une oppression dont on les forçoit de se rendre eux-mêmes les instrumens ?

Quoi ! Pour ne pas paroître ingrats envers les *Provinces Unies*, il faut que le *Comte de FLANDRES*, le *Duc de BRABANT* soit jusqu'à la fin du monde le geolier de ses peuples, le dévastateur de ses États ! Exécuteur complaisant d'une détention politique, ruineuse pour lui-même ; porteur servile d'une *lettre-de-cachet* expédiée par la *Hollande*, au nom de la force, au mépris des droits de la nature comme de la société, il faut qu'il tienne ses propres domaines dans l'esclavage, & qu'il mette le plus beau fleuve de l'*Europe* à la *Bastille* ?

Quelle étrange compensation de ces secours supposés ! Le prétendu bien fait aux maîtres seroit donc la proscription des sujets ! Eh quoi ! S'il avoit plu à ces Républicains enorgueillis par le succès, au lieu de la stagnation de l'*Escaut*, & de la ruine de ses riverains, d'exiger la stérilité des campagnes de ceux-ci, comme celle de leur rivière ; s'il leur étoit venu dans l'idée d'ordonner aux *Brabançons* comme aux *Moluquois* de laisser leurs terres en friche, ainsi que le vaste canal dont ils habitent les bords, & que le

foible *Philippe IV* se fût soumis à cette vexation de plus, la marche d'une charrue dans l'enceinte frappée de cet anathème feroit donc un attentat aux yeux des *Hollandois* ! ils réclameraient contre l'ouverture d'un sillon, avec autant d'éclat & de justice que contre l'expédition d'un bateau !

• Ils diroient également à l'actif successeur de l'indolent *Philippe*, “ Vous ne pouvez, sans violer les loix de la reconnoissance, fertiliser ces plaines que nous avons condamnées : nous vous les avons laissées, & ensuite conservées, mais pour qu'elles vous fussent inutiles : nous n'avons concouru à vous en assurer la propriété, qu'à condition que vous en éterniseriez l'indigence & la désolation : nous vous défendons d'être juste & bienfaisant envers vos peuples, à peine d'être injuste & ingrat envers nous ; & de peur qu'ils ne profitent des présens de la nature que nous leur envions, comme de votre résipiscence en leur faveur, nous allons les égorger si nous sommes les plus forts, pour soutenir un traité signé dans un tems où nous l'étions.”

Ce langage feroit-il bien conforme aux règles de l'équité, ou même à celles de la raison ? N'est-ce pas cependant littéralement celui que tiennent aujourd'hui les *Hollandois*, en fermant à coups de canon l'entrée comme la sortie de l'*Escaut* ? Il l'ont, il est vrai, tenu avec succès, à *Tydor*, à *Ternate*, à *Ceylan* : mais ces climats favorables à la propagation des aromates ne le sont pas à celle de la raison, & des

maximes de la vraie politique, c'est-à-dire de celle qui a la justice pour base, & les droits de la nature pour objet. Pour faire prévaloir la leur les *Hollandois* avoient à cette extrémité de l'*Asie* des argumens qui leur manquent ici ; des forces prépondérantes, & des flottes capables de tout écraser.

§ III.

Si le Traité de MUNSTER entre les PROVINCES UNIES & l'ESPAGNE oppose, DANS LE DROIT, un obstacle invincible à la libération de l'ESCAUT. Première observation à ce sujet.

LA branche *Allemande* de la Maison d'*Autriche* ne possède les *Pays-Bas* qu'aux mêmes conditions qu'avoit acceptées la branche *Espagnole* : or celle-ci, par le Traité de *Munster* (*), s'est

(*) Il s'agit ici du Traité particulier signé à *Munster* entre ces deux Puissances le 30 Janvier 1648, & non du grand Traité général, connu sous le nom de Traité de *Westphalie*, signé seulement le 24 Octobre de la même année, entre la *France*, l'*Empereur*, & l'*Empire* : ces deux actes n'ont de commun que l'humiliation des deux branches de la *Maison d'Autriche*, réduite alors à expier de toutes parts l'effroi qu'elle avoit inspiré à l'*Europe* du tems de *Charles V* & de *Philippe II*.

soumise à laisser *clorre l'Escaut* du côté des domaines dont on lui laissoit la possession. Ce texte est précis, & ne souffre point d'interprétation.

Aussi tous les accords postérieurs, loin d'y déroger, l'ont-ils consacré par un respectueux silence. Il faut bien qu'il ait paru juste, puisque l'*Espagne* dans des tems moins défavorables pour elle n'a pas eu même l'idée de l'enfreindre. Et en effet par cela seul qu'une stipulation est dure & onéreuse à l'une des parties, le contrat qui la constate doit-il être résilié ? Pour l'apprécier ce n'est pas la rigueur apparente qu'il faut examiner : ce sont les circonstances, les motifs qui l'ont fait proposer & accepter.

Celle-ci semble révoltante ; mais c'est parce que les conjonctures sont changées : dans le tems elle n'avoit rien que de modéré, rien que d'honnête, parce que nous pouvions au nom de la victoire en dicter de plus fâcheuses : nous pouvions refuser de signer la paix à *Munster* sans la cession absolue des terrains même que l'*Escaut* arrose, de la ville qu'il enrichissoit alors. Qui peut assurer qu'on nous l'eût refusée ? Nous nous sommes contentés d'obstruer la source de son opulence : étoit-ce abuser de nos avantages ?

Si elle nous avoit appartenu, on ne nous auroit pas contesté le droit de la détruire : nous nous sommes bornés à l'appauvrir : ce qui paroît aujourd'hui une excessive oppression, n'étoit donc réellement qu'une très-grande modé-

ration ; c'étoit un véritable sacrifice de nos droits. Peut-on nous punir de n'avoir pas été aussi impitoyables que nous aurions pu l'être ; d'avoir, en fixant nous-mêmes des limites à nos prétentions, compté sur la foi publique ; d'avoir laissé subsister une rivale dont la décadence même est encore un bienfait, puisque sa subversion absolue auroit pu être un acte légitime ?

Un Prince qui montre le goût de la justice, autant que celui de la réforme, voudroit-il compromettre la gloire de ses premières armes, en les employant à soutenir l'infraction d'un accord si solennel, & si motivé ? Voudroit-il donner aux Souverains l'exemple funeste de rompre les *traités*, quand la convenance d'une des parties conseille la rupture ; & de se dérober aux engagements les plus authentiques, parce qu'il est plus puissant que ceux de ses prédécesseurs qui s'y sont soumis ?

Cette réponse est plus spécieuse que la précédente ; &, comme on le voit, je n'ai pas cherché à l'affoiblir : voilà bien le résultat de tout ce que les manifestes de la République ont déjà présenté, ou de ce qu'ils pourront offrir par la suite : mais de combien de répliques est-elle susceptible, sans compter celle du canon ?

D'abord dans quelle bouche se trouve-t-elle ? Quelle est la Puissance qui réclame ainsi la foi des conventions, & le scrupule qui devroit toujours flétrir l'infidélité ? Est-ce une de ces vieilles domi-

nations dont l'origine perdue dans l'antiquité, ne permet d'appercevoir à leur naissance la violation d'aucun droit ; dont on peut croire que le berceau n'a été ombragé que par la justice, parce qu'on ne voit pas distinctement s'il ne l'a été que par la violence ? Celles-là dans l'âge mûr peuvent quelquefois au besoin en appeler, sans rougir, à l'équité qui semble avoir dirigé leur enfance.

Mais ici c'est un État dont les prétentions à l'indépendance remontent à-peine à deux siècles, & la véritable existence à-peine à la moitié. Pour se la procurer cette existence, les *Hollandois* n'avoient-ils enfreint aucun traité ? N'avoient-ils brisé aucun lien pour parvenir à la vigueur qui les mettoit en état d'enchaîner l'*Escaut* ?

La même convention scella tout à la fois son esclavage, & leur liberté. Qu'étoit-elle autre chose que la rupture opérée à main armée de toutes les conventions précédentes ? Mais celles-ci assuroient aux Souverains des dix-sept Provinces la soumission de ces vastes domaines ; tant que l'*Escaut* n'étoit pas asservi elles garantissoient à *Anvers* son opulence, à la *Hollande* son obscurité. Les manœuvres qui ont fait décheoir l'une, & prospérer l'autre ; les expédiens qui ont consommé cette étrange variation sont encore sous nos yeux : les détails en sont consignés dans toutes nos histoires. Que seroit une variation en sens contraire, sinon le retour

de l'ancien ordre, le rétablissement de la véritable justice ?

Peut-on réclamer des droits tyranniques, si tyranniquement obtenus, sans rappeler aussi des droits antérieurs, certainement plus légitimes, & brisés uniquement par la force ? Quand le puissant adversaire des *Hollandois* leur diroit nettement, j'affranchis l'*Escaut* en vertu du droit par lequel vous vous êtes affranchis vous-mêmes, qu'auroient-ils à répliquer ?

Ils voudroient qu'on ne prît ici pour règle qu'une stipulation récente : mais à quel titre avoient-ils déployé à la fin du 16^e siècle, & dans la première moitié du 17^e, la force qui en rendit l'acceptation nécessaire ? Ce titre n'étoient-ce pas les cruautés de *Philippe II*, leur Roi légitime, leur Souverain reconnu, leur Maître avoué, confirmé par toutes les loix divines & humaines ? Tout ce qu'ils disoient alors pour se justifier d'avoir abjuré les sermens qui les lioient à son obéissance, le Libérateur de l'*Escaut* peut le leur opposer avec encore bien plus de fondement.

Ils citoient des violences ! La clôture de cette rivière est-elle une opération bien douce ? Les *Espagnols* méprisoient leurs privilèges ! Ont-ils respecté ceux des *Brabançons* ? Le despotisme *Castillan* avoit un prétexte spécieux, le maintien de la religion établie ; & un motif réel, la crainte trop bien fondée d'un soulèvement. Il étoit par-là susceptible d'excuse, ou

d'adouçissement ; & cependant il parut aux *Provinces Unies* suffisant pour autoriser leur défection.

Combien donc doit paroître légitime aux yeux de l'Héritier des droits de ce Souverain dépouillé, la réclamation contre un monument de révolte ; contre un acte qui éternise non-seulement la mémoire d'une rébellion fortunée, mais le châtiment des provinces scrupuleuses qui ne l'ont point partagée ?

L'Empereur peut-il oublier que si les habitants d'*Anvers* n'étoient pas ses sujets, ils auroient été ses ennemis ? Lui est-il permis de continuer de concourir à leur dégradation, fondée uniquement sur ce qu'ils n'ont pas concouru à celle de ses prédécesseurs, & de tolérer plus long-tems la ruine d'un pays qui n'auroit pas cessé d'être florissant, s'il avoit pu cesser d'être fidèle ?

Sans doute la foi est due aux traités : sans doute les conventions qui fixent la destinée des États doivent avoir leur effet, comme celles qui règlent le sort des particuliers : mais ce principe général, à l'égard des unes comme des autres, n'est-il pas quelquefois susceptible d'interprétation, de modification ; & n'est-ce pas ici le cas de mitiger la rigueur du texte par un commentaire, ainsi que le texte lui-même par les variations de la fortune, & le changement des circonstances ?

Dans les Tribunaux ordinaires on présente un contrat solennel, muni de toutes les formalités qui paroissent le rendre autentique : on en demande l'exécution : mais les Juges découvrent qu'il a été le fruit d'une usure criminelle : il a été signé par un fils de famille qui, dans une détresse produite par des manœuvres artificieuses, a cru ne pouvoir éviter sa ruine qu'en contractant ces engagements ruineux. Croit-on violer les règles de la justice en le résiliant ?

N'est-ce pas là précisément la nature de l'accord dicté à *Manster* par les *marcbans* couronnés qui, en arrachant au dissipateur *Philippe IV* le sacrifice d'une partie de ses domaines, lui fesoient signer la ruine de l'autre ? S'il y a jamais eu un traité contre lequel la minorité des Souverains, quand il s'agit du démembrement de leurs couronnes, pût être alléguée, ou l'inaliénabilité des droits attachés à leur grandeur pût être légitimement rappelée, n'est-ce pas celui-ci ?

Quiconque traite avec ces augustes & terribles mineurs, ne doit-il pas savoir qu'ils ne sont que les titulaires d'une grande substitution, contre les droits & les limites de laquelle ils ne peuvent prescrire ; qu'il y n'a de traités solides que ceux qui sont fondés sur la justice, & même, autant qu'il est possible, sur l'intérêt mutuel des contractans ; que tout ce qui émane du redoutable droit de la force ne peut cesser d'en dépendre ; que pour réclamer utilement, *équitablement* même, l'observation des clauses qu'elle a dictées,

il faut avoir toujours la supériorité qui n'a pas permis de les éluder ; qu'enfin quand un engagement n'a d'autre caution de sa justice que le canon, cette justice passe avec la foudroyante machine dans le parti qui fait le mieux en faire usage.

Si les *Hollandais* se flattent d'avoir ce bonheur ou cette adresse aux 18^e siècle, comme au 17^e, ils peuvent en risquer l'essai : mais qu'ils cessent alors d'invoquer les loix d'une justice positive, qui n'a rien de commun avec l'état de la question actuelle ; qu'ils cessent de vouloir rejeter sur leurs adversaires la honte de les avoir violées. Ils ne les ont point consultées à *Munster* : le Traité qu'ils réclament comme le fondement de leurs droits, n'est donc pas au nombre de ceux qu'un Souverain ne peut rompre sans s'exposer à payer ses succès par ses remords, sans avouer qu'il préfère l'extension de son pouvoir à la tranquillité de sa conscience.



§ IV.

La clause du Traité de MUNSTER qui stipule la clôture de l'ESCAUT, est-elle conforme au DROIT NATUREL ?

LE principe que je viens de développer est évident ; cependant il est aussi susceptible d'exception : un traité dicté par la force, un engagement exigé par la contrainte, pourroit être respectable, & dévouer à la haine publique le foible qui l'ayant signé par détresse, oseroit le rompre quand il seroit devenu le plus fort.

Ainsi quand un Roi de *Syracuse*, vainqueur des *Cartbaginois*, stipula pour condition de la paix, qu'ils renonceroient à sacrifier des enfans à leurs dieux, en se montrant supérieur à ces dieux sanguinaires autant qu'à leurs lâches adorateurs, il acquit des droits sacrés à l'obéissance des uns & des autres : si *Carthage* avoit osé se soustraire par la suite à ce joug bienfaisant, sous prétexte que la violence seule l'avoit imposé, le respectable *Gelon* n'auroit pas perdu ses droits, quand même il se seroit trouvé dépourvu des forces nécessaires pour le faire valoir ; & le triomphe des pontifes assassins n'auroit été qu'un crime de plus.

Pourquoi ? Parce que la clause convenue dériroit du droit de la nature ; parce qu'en leur ordonnant d'être humains, elle ne leur prescrivait qu'un devoir indépendant de toutes les combinaisons politiques : mais ici quelle différence !

D'abord nous venons de voir que les *Hollandois*, au lieu de déployer à *Munster* le despotisme compatissant de ce héros trop peu célébré, avoient même excédé le despotisme cruel interdit par lui aux *Carthaginois* : non-seulement ils avoient sacrifié à leur jalousie des provinces entières, mais ils avoient exigé d'un grand Roi qu'il se fît le ministre de ce sacrifice : ils l'avoient forcé de promettre que ses enfans seroient immolés de sa main au Dieu qui du fond de ses marais exigeoit impitoyablement & les victimes, & la manière de les offrir ; première infraction au droit de la nature(*).

Mais ils pourroient la pallier en disant qu'elle étoit moins funeste, opérée par la main pater-

(*) L'esprit du Traité de *Munster* étoit visiblement que les Rois d'*Espagne* se chargeassent d'interdire à leurs sujets la navigation où les *Hollandois* trembloient de les avoir pour rivaux : & cet esprit s'est développé dans tout son appareil lors de la suppression de la Compagnie d'*Ostende* ; à ce moment où ils concoururent à forcer le Souverain des *Pays-Bas* de révoquer une concession qu'il venoit d'accorder, de renverser lui-même un édifice qu'il venoit de construire, de ruiner physiquement une foule de sujets qui avoient sur sa parole hasardé leur fortune dans une association dont il étoit le garant.

nelle, qu'elle n'auroit pu l'être par des mains ennemies; qu'il valoit mieux pour les *Brabançons* recevoir de leurs propres Souverains la défense de sortir d'une enceinte déterminée, que de se livrer à une perte assurée, en franchissant les limites : & que leur résolution étant formelle, inébranlable, de voir l'*Escaut* sans navigateurs, ou d'en faire le théâtre d'une scène non interrompue de pillages & de massacres, l'interdiction qu'ils prononçoient par la bouche de ses Souverains étoit encore un égard pour les droits de la nature, dont on auroit dû leur savoir gré.

Soit : mais cette interdiction elle-même quel en est aujourd'hui l'objet ? Quelles sont les prétentions dont une flotte menaçante, postée à l'embouchure de l'*Escaut*, est l'interprète, & le soutien ? Est-ce une possession utile qu'ils veulent s'approprier, & faire valoir ? Est-ce une jouissance précieuse à laquelle il leur coûte de renoncer ? Est-ce un terrain favorable, fertilisé par leurs travaux, dont ils ne puissent se résoudre à sacrifier les productions ? Leur résistance alors seroit *naturelle*.

Sans doute si jamais la Maison d'*Autriche* prétendoit remettre les *Suisses* sous le joug que leurs ancêtres ont secoué, on leur pardonneroit de recourir, pour conserver leur affranchissement, aux armes qui l'ont procuré. Ils diroient, sans qu'on pût raisonnablement les contredire, que ce sont des droits *naturels*, qu'ils défendent.

Le tribut imposé par les *Dantzikois* aux flots de la *Vistule* est injuste, mais il leur est profitable : il ne détruisoit rien sur cette rivière ; il vivifioit leur cité : on n'a pas été surpris de l'acharnement avec lequel ils en ont revendiqué la continuation. Si ce n'est pas là un droit *naturel*, c'est du moins un droit civil auquel on peut être excusable d'adapter le premier de ces noms.

Dans la nature un être qui tue pour se nourrir, paroît en suivre les loix : sa cruauté est couverte par ses besoins, & par la nécessité de sa conservation : mais celui qui égorge sans besoin, & déchire sans nécessité ; celui qui donne la mort uniquement pour se procurer le spectacle d'un cadavre, & jouir de l'image de la destruction, est regardé comme un monstre dangereux qu'il faut se hâter de détruire lui-même.

Aussi quoique le lion & le tigre vivent également de proie & de carnage, l'un qui ne tue que pour vivre est-il resté l'emblème de la magnanimité, tandis que l'autre qui attaque moins pour soutenir sa propre vie, que pour se procurer le plaisir de l'ôter, est devenu celui de la bassesse & de la barbarie.

Ainsi dans le droit naturel pur, le meurtre n'est excusable que quand il devient pour l'être carnacier un moyen d'existence. Dans le droit naturel modifié par les institutions politiques, l'usurpation, & ses funestes accessoires, ne peuvent être légitimées, ou plutôt excusées, que

quand le terrain envahi se trouve au moins utile à l'usurpateur, quand l'exploitation sous sa main est aussi avantageuse au moins qu'elle pouvoit l'être sous celle du propriétaire dépouillé : si l'injustice du *droit de convenance*, soutenu par l'audace, & ratifié par la fortune, peut jamais être adoucie, ce ne peut être que par cette exactitude à se rapprocher des vues de la nature, en s'éloignant de celles de l'équité.

Est-cela ce que font, ce qu'ont fait, ce que veulent faire les *Hollandois* ? Il s'en faut bien : ce n'est pas le droit d'exploiter lucrativement un de leurs domaines qu'ils réclament : c'est celui de vouer à une honteuse stérilité un domaine qui ne leur appartient pas : c'est celui de perpétuer chez leurs voisins une mort qu'ils y ont portée.

Qu'on y prenne garde : eux-mêmes ne tirent aucun parti de l'*Escaut* : possesseurs des deux embouchures de ce fleuve, & de son cours au-dessus pendant plusieurs lieues, ils en négligent impitoyablement tous les avantages : ils n'ont pas un seul port dans toute cette étendue, qui n'est elle-même qu'un des plus superbes ports dont la nature ait voulu gratifier le commerce & la navigation(*).

Parcils à ces despotes de l'*Asie* qui dévastent d'immenses contrées sur leurs propres posses-

(*) *Flessingue, Middelbourg*, appartiennent à la mer, & non pas à l'*Escaut*.

sions, pour ôter à leurs ennemis l'idée & l'espérance de s'approcher d'eux, ils ont mieux aimé, de peur de réveiller, d'alimenter l'industrie de leurs voisins, priver la leur propre d'une de ses plus précieuses ressources ; ils ont préféré de condamner à une flétrissante inutilité un fleuve qui vaut à lui seul tous les entrepôts de la *Hollande* entière, que d'en partager le moindre avantage avec leurs anciens frères, à qui ils feignoient d'en laisser la propriété.

Il faut le dire nettement : c'est-là un esprit de destruction, & non pas un esprit de possession : des sacrifices de ce genre sont un attentat contre la nature elle-même ; & malheureusement il n'est que trop dans la politique, dans le génie de ces républicains de les multiplier.

C'est par ce même esprit qu'ils ont ravagé presque toutes les îles à *épiceries*, pour s'en assurer le domaine exclusif : tous les arbres dont ils n'étoient pas sûrs de recueillir seuls les productions, ils les ont détruits ; toutes les mains qui pouvoient être tentées d'en hasarder le commerce sans leur aveu, ils les ont coupées : dans les leurs le fer & le feu sont devenus les liens, les gardiens de ce commerce.

Et ce despotisme incendiaire ils l'exercent jusqu'en *Europe* : à leur arrivée les bâtimens chargés de *gerosfe*, de *cannelle*, &c. sont accueillis par une avarice inquiète & impitoyable, qui en pèse les cargaisons : préférant une disette qui en rend la vente plus lucrative, & moins embarrassante, elle

livre aux flammes tout ce qui excède la quantité fixée dans ses calculs : également ennemie des hommes dans les deux contrées, les sacrifiant également à sa cupidité dans celle où naissent ces denrées funestes, & dans celle où on les débite, pour se délivrer d'une abondance importune, elle prodigue avec une égale facilité, & le sang sur les racines, & le feu contre les moissons : voilà l'esprit qui a tissé les fers de l'*Escout*.

D'après ces considérations seules, que lui manquoit-il pour avoir le droit de les briser ? Une protection puissante, des circonstances heureuses : ces deux avantages se sont réunis de nos jours : rien donc n'a dû empêcher son Maître de lui dire, "*Sois libre*" ; & le véritable agresseur sera celui qui s'opposera à cet affranchissement équitable.

Si vos principes sont justes, dira encore un *Hollandois*, les conséquences que vous en tirez ne le sont pas : il est vrai que dans le droit de la nature toute destruction qui ne sert pas à une vivification est une lâcheté cruelle ; mais nous sommes loin de mériter ce reproche : vous nous devez au contraire la louange qui le prévient.

Si nous avons attaqué, c'est en lions, & pour dévorer, pour nous nourrir nous-mêmes : après quatre vingts ans de batailles & de victoires, nous avons enfin fait notre proie : nous lui avons sans scrupule donné à *Munster* le coup mortel, parce que notre propre existence en dépendoit :

c'est le grand axiome de tous les tems : *væ victis !*

Vous pleurez sur la décadence d'*Anvers* : mais songez à la prospérité d'*Amsterdam* : ne voyez pas l'*Escaut* fermé, & désert ; voyez le *Texel* ouvert, & peuplé : si l'aspect de l'humiliation des *Pays-Bas Autrichiens* vous afflige, vous trouverez de quoi vous consoler en fixant vos regards sur les nôtres.

Songez que sans la léthargie de l'*Escaut*, cet entrepôt immense d'*Amsterdam*, & cent autres dont notre industrie aussi courageuse qu'infatigable l'a entouré n'existeroient pas. Des millions d'hommes y cultivent en paix tous les arts utiles & agréables : ils y font fleurir le commerce, la navigation ; ils sont dans l'univers entier les nourriciers de l'agriculture, & les pourvoyeurs généraux de tous les peuples.

Levez la barrière qui a repoussé de ce côté les trésors, & l'activité dont autrefois l'*Escaut* étoit la source, ces cités si animées redeviendront ce qu'elles étoient, des marais inaccessibles, le tombeau des générations futures, & la honte du siècle qui aura produit cette affreuse révolution(*).

(*) C'est-là le langage des *Hollandois* : les *Etats-généraux*, dans la résolution du 9 Octobre, disent, positivement que l'ouverture de l'ESCAUT est de la dernière conséquence pour l'Etat, & étroitement liée avec le maintien & la sûreté

Cette raison peut paroître excellente aux matelots du *Pampus* : mais doit-elle sembler décisive aux Bourguemestres d'*Anvers*, aux peuples dont ils surveillent les intérêts, au Souverain éclairé qui ne peut, sans manquer au premier de ses devoirs, sans compromettre sa justice & son honneur, continuer d'être le complice de leur oppression ?

Elle se réduit à la considération que j'ai dit que je ne discutois pas, & qui en effet n'a pas besoin d'être discutée ; à l'intérêt personnel, au droit du plus fort : en ce sens j'avoue que l'interdiction de l'*Escout* sera conforme au droit naturel ; mais ce droit en approuvera également la réhabilitation.

Dans l'exemple que j'ai cité, l'animal carnacier est justifié par son appétit : mais si la proie qu'il a cru saisir lui échappe, & se venge ; si étant abattue, elle peut se relever, & l'étrangler lui-même, elle n'en aura rien fait que de très-louable, de très-légitime.

Cette raison séparée du droit que produisent les conventions politiques ou civiles, n'est pas admissible entre les hommes ; ou bien, comme je l'ai observé, elle justifie également la défense

du pays. Nous verrons par la suite, si cette assertion, qui sert de fondement à leur opiniâtreté, est véritablement fondée.

& l'attaque : elle seroit aussi contraire que favorable aux *Hollandois*.

Appuyée par les traités, elle pourroit être de quelque poids, si ces traités en eux-mêmes étoient valides ; s'ils étoient originaiement fondés sur la justice, ou sur une convenance mutuelle : mais celui de *Munster*, comme je l'ai fait voir, n'étoit que l'abus de la force ; la clause qui exige la stagnation de l'*Escaut*, est contraire au droit de la nature, puisqu'elle opère une inertie que ce droit réprouve ; ou si les *Hollandois* prétendent qu'elle y est conforme, parce qu'elle leur devient profitable ; l'infraction qui l'abroge s'en rapproche également, puisqu'elle fait revivre une possession, des jouissances plus anciennes encore que les leurs, & non moins utiles aux propriétaires.

§ V.

*La clôture de l'ESCAUT ne blesse-t-elle pas
le DROIT DES GENS ?*

IL leur reste une ressource : c'est de dire qu'ils n'avoient pas même ici besoin d'une convention particulière : la prohibition qu'ils ont fait ratifier par un traité, ils pouvoient l'ordonner sans cette forme. Maîtres de l'embouchure de l'*Escaut*, & des deux rives qui la

bordent, ils en ont interdit le passage : qui peut leur en contester le droit ?

Les Souverains, les simples particuliers ne peuvent-ils pas fermer à des étrangers l'accès de leurs domaines ? Je possède des terres qui séparent de la grande route celles d'un voisin situé au-dessus de moi : certainement il lui seroit commode & avantageux de les traverser pour arriver directement au chemin commun : cependant ne puis-je pas me refuser à cette servitude ? Si elle n'est pas stipulée par un aveu formel de moi, ou de mes prédécesseurs, dois-je me faire un scrupule de l'obliger au détour fatigant qui diminue la valeur de sa propriété ?

Voilà, ajoutent les *Hollandois*, le cas où nous nous trouvons, excepté que non-seulement il n'y a point de contrat qui nous assujettisse à livrer le passage réclamé ; mais qu'il y en a un au contraire qui défend même de le convoiter.

Le raisonnement seroit bon si la comparaison étoit exacte ; mais elle ne l'est, ni dans le droit, ni dans le fait : jamais on n'a prétendu soumettre à la même jurisprudence les deux éléments au sujet desquels on voudroit ici que la propriété de l'un emportât celle de l'autre.

La terre, cette masse lourde & grossière, théâtre de nos vertus, comme de nos excès, est dévouée en général, & en détail à la tyrannie de la propriété ; elle est soumise aux chaînes de toute espèce qui se fabriquent à sa surface, &

dont les matériaux ou les objets sont sortis de son sein. On la charge de remparts : on l'entoure de barrières : on la divise, on la dépèce par des contrats : la stabilité ne lui permet de se dérober à aucune des loix qu'on veut lui imposer.

Il n'en est pas de même de cet autre élément qui l'entoure, la pénètre, l'embellit ; de cet élément dont la mobilité est l'essence ; qui n'existe qu'autant qu'il est fluide, & qu'une loi inévitable précipite sans cesse vers un bassin commun.

Vous pouvez en emprisonner quelques portions : l'industrie laborieuse peut construire à grans frais des étangs : si la nature d'elle-même a oublié de donner une issue à quelques-uns de ces dépôts qu'elle laisse se former à l'écart, & que vous en possédiez les bords, sans doute vous en aurez le domaine entier : il vous sera permis d'en interdire l'accès, puisque personne ne pourra ni en sortir, ni y pénétrer, sans passer sur les terres qui vous appartiennent.

Mais ce magasin général qui contient la terre, plutôt qu'il n'y est contenu ; ce dépôt universel où la nature puise & verse sans cesse les eaux de l'usage desquelles elle a fait dépendre l'existence de tout ce qu'elle animoit, ce réservoir bienfaissant dont le dessèchement seroit la proscription absolue de toutes les races vivantes, il n'appartient à personne parce qu'il appartient à tout le monde.

Et cet élément dont il étoit nécessaire que la possession restât commune, l'ordonnateur fu-

prême l'a pour ainsi dire organisé, de manière que l'idée même de l'enchaîner pût paroître incompatible avec son essence. Cette eau qui baigne les rivages dont vous êtes propriétaire, vous ne pouvez en prétendre l'empire, non seulement parce que tous les êtres en ont un besoin égal, mais parce qu'au moment où vous allez la marquer du sceau de la servitude, elle vous échappe, elle est déjà sur un domaine étranger.

D'ailleurs vous n'avez point d'intérêt à l'asservir : sa fuite vous est plus utile que ne le feroit sa stagnation : en paroissant se dérober à votre joug, elle emporte pourtant avec complaisance les vaisseaux chargés des productions de vos domaines : elle y verse celles qu'elle a recueillies dans les terres plus éloignées : docile pour tous les hommes, sans être l'esclave d'aucun ; emblème de la liberté qui s'entretient par les orages, & vivifie par ses agitations le séjour qu'elle semble troubler, elle est la bienfaitrice universelle, le lien de tous les peuples, & l'ornement du monde.

Aussi la franchise de la mer est-elle devenue un des plus sacrés axiomes du code du *droit des gens*, & peut-être le seul qui mérite un hommage sans exception. Les tentatives de quelques nations pour l'éluder n'ont jamais eu de succès : pour s'assurer l'empire des eaux il faudroit une fortune aussi constante que leur surface est variable, des forces égales à son étendue.

Mais cette indépendance, cette propriété de n'appartenir qu'aux hommes qui ont l'audace

de les parcourir, & pour l'instant seulement où ils en sillonnent la superficie, s'étend à leurs divisions, comme à leur totalité. Si quelques Puissances ont eu quelquefois le délire de se croire, & le bonheur de se faire croire propriétaires d'un *bras de mer*, d'un *détroit*, ce n'est pas en les rendant inaccessibles qu'elles ont prétendu signaler leur possession : ce n'est pas pour régner sur un désert qu'elles y ont étendu leur sceptre.

Le Roi de *Dannemarc* se dit le maître du *Sund* : on ne lui conteste pas le léger tribut qu'il lève sur ce passage : mais il seroit bien fâché qu'on le soupçonnât de vouloir le fermer.

Les *Venitiens* se prétendent les maris de la *Mer Adriatique* ; mais époux complaisans, possesseurs tranquilles, ils sont bien loin d'écarter du lit conjugal où ils reposent, les navigateurs curieux d'en partager les droits.

Les *Turcs* ne voient pas sans inquiétude les *Européens* se hasarder dans les rochers, & les bancs de sable de la *Mer Rouge* ; mais c'est le fanatisme de la religion qui excite leurs scrupules, & non celui de la propriété qui anime leur jalousie. Aux *Dardanelles*, ils arrêtoient les vaisseaux de guerre, ils visitoient les marchans : le soin de leur propre sûreté excusoit cette vigilance ; & les *Russes* viennent de leur prouver qu'elle n'étoit pas irréfragablement ratifiée par le *droit des gens*.

En général si la volonté divine a fixé des bornes à la mer ; si Dieu lui a dit, *Tu viendras*

jusques-là, & non plus loin ; l'aveu unanime de toutes les nations lui assure le droit de venir librement jusqu'à cette limite tracée par l'ordre suprême. La mer est reconnue indépendante de tout autre pouvoir que celui de son auteur(*) : mais cet avantage que personne ne peut lui contester, les fleuves qui en font partie peuvent-ils en être privés ?

Quel est sur un canal tel que l'*Escaut* le point où les *États-généraux* fixeront le commencement de leur empire, & la fin de celui de la mer ? A quelle marque distingueront-ils la ligne préfixe où les eaux descendues le matin cessent d'être *Brabançonnnes*, celle où les flots repoussés le soir par l'océan, & libres comme lui, reçoivent la livrée funeste qui décide leur servitude ?

(*) Non-seulement par leur situation politique & physique, les *Hollandois* sont plus intéressés que les autres nations à soutenir cette vérité ; mais c'est un de leurs plus célèbres auteurs qui l'a le premier développée avec quelque étendue : l'ouvrage de *Grotius* intitulé *Mare Liberum* a été composé sur-tout en faveur de sa nation : cet écrivain y établit, ainsi que dans son grand traité du *Droit de la Guerre & de la Paix*, que la mer ne peut devenir la propriété d'une nation particulière.

Il est vrai qu'il ne pense pas de même à l'égard des *rivières* : mais ses décisions ne tombent que sur des cas tout différens de celui dont il s'agit ici ; il n'avoit pu le prévoir, puisqu'il étoit mort en 1645.

Est-ce le moment où ils s'enclavent dans les rives *Hollandoises*, est-ce leur simple passage sur la terre des *Provinces Unies*, qui produit cette métamorphose ambulante ? Est-ce cette filière politique qui les transmue sur le champ avec tant d'efficacité ; qui dénature également à chaque marée le torrent qui s'éloigne d'*Anvers*, & celui qui s'en rapproche ?

Mais l'air suit le même cours ; l'air passe, & repasse aussi de la même manière sur leurs domaines. Pourquoi les *Hollandois* ne prétendent-ils pas qu'il doit subir les mêmes vicissitudes dans son existence politique ? Que n'interdisent-ils aux oiseaux le droit de passer du *Brabant* dans la *Zélande* ?

Les ballons *aérostatiques* sont encore un peu loin de devenir des voitures commodes & assurées ; d'offrir des ressources pour le commerce, & la curiosité : mais enfin s'ils acquerroient jamais une perfection qui les rendît propres à cet usage, tomberoit-il dans l'esprit d'un peuple quelconque de stipuler, en traitant avec des voisins même vaincus, que les *aéronautes* ne pourront traverser les nuages qui ombrageront son pays ? Un *Roi de FRANCE* interdira-t-il à l'*Espagne* la faculté de faire voler ses couriers en ligne droite des *Pyrénées* aux *Alpes*, sous prétexte que ce seroit déroger à sa souveraineté ?

Ce projet paroîtroit fou autant qu'injuste, par l'impossibilité d'asseoir des Corps-de-garde sur ce courant variable, par l'atteinte que cette ten-

tative, si elle réussissoit, porteroit au *droit des gens*, fondé sur celui de la nature, qui a voulu que l'air fût & restât commun à tous les hommes, quoique partagé entr'eux tous, & passant perpétuellement, mais librement, de l'un à l'autre.

La stipulation des *Hollandais* contre l'*Escaut* n'est pas si folle, parce qu'il est plus aisé d'établir des vaisseaux stationnaires sur un fleuve, & des frégates à mitraille à son embouchure, qu'auprès des réservoirs de la neige & de la grêle ; mais est-elle moins injuste ?

Quoi ! cette masse d'eau qui ce matin descendoit d'*Anvers*, qui ce soir y remonte, vous appartient ! Essayez donc de la fixer sur ce terrain qui vous en confère la propriété : signalez votre force & votre domaine, en lui fermant le passage. Ce n'est pas aux flottes qu'elle charrie qu'il faut adresser vos ordres ; c'est à elle-même : renouvellez, éternisez donc le prodige de *Josué* ; ou si votre ambition est obligée de céder en ce point à la nature ; si pour votre propre salut, vous êtes obligé de laisser écouler mes eaux, n'y a-t-il pas de votre part une injustice révoltante à ne vouloir permettre que le passage qui vous est salutaire, en interdisant celui qui me feroit utile ?

Supposons qu'à *Munster*, au lieu de mutiler l'*Escaut* & le *Brabant*, on en eût cédé la propriété aux *Hollandais*, & que les Princes *Autrichiens*, restés *Comtes de FLANDRES*, eussent

entrepris avec succès de détourner ce fleuve dans le grand canal de *Gand* à *Bruges* ; qu'ils eussent pu lui ménager une embouchure digne de lui, à travers les dunes entre *Ostende* & *Blankenberg*, les *Hollandois* ne se feroient-ils pas recriés contre cette innovation violente ? N'auroient-ils pas dit qu'on enfreignoit les loix les plus sacrées de la nature & de la justice ; que par leur position ils avoient des droits sur les eaux de la rivière, avant même qu'elles fussent arrivées jusqu'à eux ; qu'entreprendre d'en changer ainsi le cours étoit un attentat intolérable contre les principes qui font la sécurité des peuples ?

Eh bien, ce qu'ils n'auroient pas voulu endurer physiquement du *Comte de FLANDRES*, pourquoi osent-ils se le permettre politiquement contre le *Duc de BRABANT* ? Lui fermer l'embouchure de sa rivière, n'est-ce pas pour lui la même chose que si on la desséchoit ? Les *Hollandois* se feroient crus autorisés à remonter jusqu'à *Gand*, pour rappeler ces eaux fugitives dans leur véritable canal ; ils auroient fait valoir même sur ce territoire étranger la destination qu'elles devoient avoir sur le leur : pourquoi donc leur voisin ne pourroit-il pas en descendant exercer aussi le même droit *de suite* ? Maîtres d'*Anvers* ils auroient exigé pour soutenir la prospérité de cette ville, que son canal fût toujours plein, & que l'*Escaut* y coulât librement dans les deux sens : l'Empereur ne demande pas autre chose.

Mais avec la franchise des eaux qui s'échappent de son pays, ou qui y remontent, il veut aussi celle des flottes qu'elles porteront ! Sans doute : eh, l'une n'est-elle pas la suite nécessaire de l'autre ? Ces eaux sont-elles des ennemies avec qui vous soyez en guerre, & dont vous ayez droit de confisquer la charge ?

Un point aussi solennellement consacré par le *droit des gens* que celui de la franchise de la mer, c'est que, même au milieu de ces terribles infractions de tous les droits qu'on appelle la *guerre*, l'enveloppe extérieure des cargaisons suffit pour les rendre respectables : qu'un *vaisseau AMI* sauve la marchandise *ENNEMIE*. Toutes les nations sont convenues de ne pas attenter à la propriété du navire, & d'en étendre la sauve-garde à ce qu'il contient.

Eh bien, pourquoi ces eaux qui sortent d'*Anvers* chargées de vaisseaux, dont vous respecteriez la propriété en pleine mer, n'ont-elles pas le même privilège que l'océan avec lequel elles vont se confondre ? Pourquoi la franchise du bâtiment qu'elle porte ne s'étend-elle pas jusqu'à elles, pourquoi la leur ne s'étendrait-elle pas jusqu'à lui ? Puisque vous ne pouvez pas les arrêter, pourquoi arrêtez-vous ce qu'on lui confie ? De quel droit leur défendez-vous de porter à la mer ce qu'elles ont reçu pour elle ? N'est-ce pas-là un véritable brigandage ?

Sans doute un Souverain dans les États duquel une rivière prend naissance, peut se dire
en

en droit d'en dominer le cours, jusqu'au terme où elle abandonne ses États : elle est alors dans le cas d'un lac, ou d'un étang. En montant, en descendant, on ne peut que pénétrer chez lui, ou en sortir : si par des considérations particulières il veut interdire cette facilité au commerce, il fera mauvais politique ; il sera administrateur aveugle, ou injuste, envers ses sujets ; mais il ne violera point le droit commun des nations : tous les hommes qui pourroient profiter de cette ressource étant soumis à ses volontés, en la leur enlevant il fait un usage peu éclairé, mais légitime, de sa puissance.

Mais si ce même courant traverse successivement plusieurs royaumes, & leur présente par conséquent un moyen facile de communication, celui qui en interceptera le passage, violera le *droit des gens* autant de fois qu'il y aura de parties intéressées à cette prohibition ; & si c'est un fleuve qu'on boucle ainsi, le droit de toutes les nations sera violé, puisque c'est la mer, puisque c'est la propriété commune à toutes qui se trouvera tyrannisée dans cette partie.

Qu'on y prenne garde, en fermant l'*Escaut* les *Hollandois* semblent n'avoir voulu maîtriser que les sujets d'une Puissance trop faible alors pour repousser leurs exactions : mais n'étoit-ce pas réellement à tous les peuples qu'ils imposeroient ce joug honteux ? Pourquoi un négociant *Anglois*, un *Russe*, un *Italien*, qui veut envoyer par mer ses effets à *Anvers*, ne le pourta-t-il pas ? Qu'ont de commun ces nations

avec la molle condescendance des *Espagnols* de l'autre siècle, & le traité du 30 Janvier 1648 ? Y ont-elles concouru ? L'ont-elles signé ? L'ont-elles ratifié ? L'ont-elles garanti ?

Je suis bien surpris qu'au lieu de faire tenter le passage par des bâtimens *Autrichiens*, on n'ait pas fait apparaître sur le *Hondt* un pavillon *Russe*. Qu'auroient dit les *Hollandois* à la vue d'une patente *Esclavonne*, signée *Catherine*, & d'un chargement de *Petersbourg* déclaré destiné pour *Anvers* ?

Je m'étonne que cette Puissance qui semble de nos jours en possession de résoudre les problèmes politiques, & d'ouvrir les passages enchaînés par la force, n'ait pas ambitionné la gloire d'affranchir celui-ci : certainement la flotte gardienne de *Flessingue* auroit été embarrassée ; & si la mitraille de *Lillo* avoit eu lieu, au moins ce n'est pas au nom du Traité de *Munster* qu'elle auroit été lancée.

Ainsi ce Traité est injuste : il est contraire à toutes les espèces de droits reconnus parmi les hommes, autant qu'à celui de la nature : il est sans exemple dans l'histoire (*) : il feroit par

(*) On voit des rivières, & de très-belles rivières presque devenues inutiles à la navigation, par la tyrannie des péages : la *Meuse*, le *Rhin*, l'*Elbe*, & bien d'autres, gémissent sous ce despotisme extravagant, reste des institutions de la barbarie, de l'ignorance, autant que de l'avi-

lui-même très-facile à éluder, sans que la politique la plus subtile pût trouver le moindre prétexte pour en réclamer l'exécution : voyons maintenant si les *Hollandois* ont un intérêt effectif à le soutenir ; si le sacrifice en seroit aussi ruineux pour eux qu'ils le prétendent.

Jusqu'ici j'ai parlé en Jurisconsulte qui discute des droits positifs : parlons maintenant en Philosophe qui apprécie les convenances, qui, sans abandonner les principes de la justice, voudroit en faveur de l'humanité, pour prévenir s'il est possible l'effusion du sang, & les calamités de la guerre, établir ceux de la prudence. Je m'adresse à des hommes assez éclairés pour m'entendre, à moins que le funeste prestige de l'intérêt ne les rende aussi inaccessibles à la raison, qu'ils voudroient que l'*Escaut* le fût au commerce.

dité ; leurs bords sont infestés de corsaires insolens sous le nom de *commis*, chargés de rançonner, au nom des Princes dont elles fertilisent les domaines, les malheureux marchans qui s'exposent à ces ruineuses excursions : cette avarice aveugle sans doute en élude la destination : elle en détruit l'utilité ; mais il n'y en a aucune dont on se soit jamais avisé de barrer le passage, avec l'intention avouée de la rendre inutile.



§ VI.

Si l'Ouverture de l'Escaut seroit aussi préjudiciable aux HOLLANDOIS qu'ils paroissent le craindre ; & si dans tous les sens ils ne devoient pas la préférer à la guerre.

HÉRITIERS des *Maurices*, des *Ruyters*, vous croyez dans la régénération de l'*Escaut* voir l'arrêt de votre décadence : vous vous imaginez qu'il faut que le *Brabant* reste dans sa léthargie, pour que la *Hollande* n'y tombe pas : vous tremblez que ces magasins qui font fleurir les bords de l'*Amstel*, n'aillent bientôt vivifier ceux d'un fleuve si supérieur : l'immense population qui écrase les pilotis d'*Amsterdam* vous paroît déjà transportée de ces marais fangeux, & souvent infects, dans les plaines si fertiles, si riantes, si salubres du *Brabant* ? Vous aimez mieux, pour en prévenir la transplantation future, en sacrifier dès à présent une partie : vous consentez à voir aujourd'hui les frontières de vos Etats ensanglantées, ravagées de toutes les manières, de peur qu'un jour le centre ne se dépeuple.

Mais cet augure funeste est-il donc si bien justifié ? Cet avenir terrible est-il donc si certainement inévitable ? Est-il bien vrai que dès

que le *Brabant* cessera d'être de vos côtés une prison, vos provinces deviendront des déserts ? Il n'y a pas d'observateur sensé qui puisse croire qu'à cet égard vos alarmes soient sincères, ou du moins qu'elles aient pour objet une décadence prochaine.

D'abord vous avez des avantages qui ne sont pas aussi aisés à acquérir, que l'est à rompre un traité inique. Vous possédez des capitaux immenses : vous connoissez tous les canaux, toutes les ressources, toutes les facilités, &, s'il faut le dire, toutes les ruses du commerce : votre marine *militaire* est humiliée & dégradée ; mais votre marine *marchande* est encore brillante. Vous navigez avec une hardiesse rarement démentie par la fortune, avec une économie qu'aucune autre nation ne voudroit, ne pourroit peut-être imiter.

Votre *Compagnie des INDES* expie aujourd'hui par sa langueur & sa détresse le despotisme atroce, le monopole injurieux & dispendieux pour les autres nations, qui, après en avoir fouillé la naissance & la prospérité, accompagne encore l'approche de ses derniers momens : mais il n'est pas prouvé que sa dissolution fût une calamité pour l'État : peut-être au contraire y feroit-elle une source de régénération.

Les lumières qui deviennent plus communes ; le desir de tirer soi-même parti des avantages de la situation ou de l'industrie, commence à prévaloir chez tous les peuples de l'*Europe*, & tend imperceptiblement à diminuer votre in-

fluence sur le commerce général : mais il vous reste cependant la matière d'un vaste commerce particulier, & lucratif encore, au moins pour long-tems, dans l'énorme quantité d'espèces que vous avez su accumuler, dans l'habitude où sont presque toutes les places d'user de votre entremise, pour s'en transmettre les équivalens ; dans vos propriétés des deux mondes, propriétés dont la possession seroit bien plus affermie par une jouissance modeste, & même obscure, que par une ostentation brillante de force & de grandeur.

Ces avantages sont-ils du nombre de ceux que l'ouverture de l'*Escaut* peut vous faire perdre ? Sont-ils du nombre de ceux qu'elle peut en un moment procurer à vos rivaux ?

Ce fleuve est un superbe canal : il étoit autrefois le rendez-vous de la navigation du *Nord*, & un des centres de celle du *Midi* : sa situation & ses avantages n'ont pas changé : mais les pays qu'il traverse sont-ils aujourd'hui ce qu'ils étoient alors ? Les autres nations qui l'enrichissoient, sont-elles au point de mal-adresse & de grossièreté dont il profitoit ? Admire-t-on encore dans la *Flandres*, dans le *Brabant*, ces immenses manufactures où se travailloient les laines de l'*Angleterre*, assez aveugle alors pour dédaigner de les mettre elle-même en œuvre, ou en ignorer l'art ? Ces provinces ont-elles encore pour associée, pour soutien, la ligue de la *Hanse*, cette association de marchands industrieux qui en faisoient leur entrepôt, & leur principal débouché.

Alors elles étoient le centre d'un vaste empire auquel il n'a manqué pour jouir d'un éclat, d'une prospérité durables, que de compter parmi ses institutions la loi *salique* ; d'appartenir à un Souverain moins puissant, mais qui n'ayant pas d'autres domaines, se crût vivement intéressé à prévenir la dégradation de celui-là.

Aujourd'hui elles en sont le plus foible dé-membrement. Les productions de leur industrie sont bornées, comme celles de leur terroir : elles se multiplieront sans doute ; mais dans quelle proportion ? Leurs progrès ne seront-ils pas toujours gradués sur leurs ressources effectives ?

L'*Escaut* redeviendra un entrepôt commode & sûr : mais l'empressement à le rechercher aura des limites, comme l'emploi qu'il sera possible d'en faire : les négocians de tous les pays liés à vous par une longue correspondance, abandonneront-ils tout d'un coup ces maisons célèbres, plus affermies dans le commerce que leurs fondemens physiques ne le sont sur le terrain tremblant qui les soutient ?

Avec le tems peut-être ils se partageront entre *Amsterdam* & *Anvers* : mais peut-on craindre sérieusement que l'abandon ne soit subit & total ? Sommes-nous au tems où ces révolutions rapides s'effectuoient si aisément, où en deux siècles *Venise* succédoit à *Constantinople*, & *Lisbonne* à *Venise* ? Combien de cités opulentes se sont élevées depuis que votre capitale fleurit, sans que leur grandeur ait anéanti la sienne !

De quelle époque datent dans le commerce *Londres*, *Bordeaux*, *Nantes*, *Marseille*, *Cadix* même, & *Lisbonne* ? Cette dernière a déchu depuis le 17^e siècle ; mais les autres, ce même siècle les a vues naître, & vous existez encore, Croyez donc que la résurrection d'*Anvers* ne vous fera pas beaucoup plus fatale que leur naissance. Ce qui ne peut manquer de vous être funeste, ce sont les convulsions sanglantes auxquelles vous voulez vous livrer pour l'empêcher.

Il y a plus : non-seulement l'ouverture de l'*Escaut* ne peut porter à la prospérité de la *Hollande* en général qu'un léger préjudice, qu'un préjudice éloigné même ; mais ce n'est qu'à une petite portion de cet État qu'elle pourroit faire ce tort insensible, & à venir : dès à présent plusieurs de ses provinces en retireroient un avantage réel & durable : la *Zélande* par exemple, & tous les pays voisins ne peuvent qu'y gagner.

L'*Escaut* leur est inutile aujourd'hui ; plus, pour ainsi dire, qu'au *Brabant* : pareils à ces frians, avares qui n'osent quelquefois se faire servir des vins précieux, de peur d'être obligés d'en faire part à une trop nombreuse compagnie, de peur de partager avec les bourgeois d'*Anvers* cette navigation, ils se l'interdisent à eux-mêmes, comme je l'ai déjà observé : du moment que la barrière sera détruite, ce scrupule de convoitise ne subsistant plus, c'est pour eux, comme pour les sujets de l'*Empereur*, que l'*Escaut* cessera d'être fermé,

Ils auront pour leur propre commerce un débouché de plus ; ils auront les bénéfices at-

tachés à la possession des deux bords d'une route fréquentée, & sur-tout d'une route maritime : ils feront pour long-tems, pour toujours peut-être, les constructeurs, les directeurs, presque les propriétaires de ces navires dont l'idée semble vous inspirer un effroi si peu fondé.

Les habitans d'*Anvers* voudront négocier par mer. Ils ont de l'argent : ils ont le génie du commerce ; ils en ont le goût : mais ont-ils des vaisseaux ? ont-ils des matelots ? Ne prendront-ils pas naturellement, forcément même ceux qu'ils trouveront à leurs portes ? La petite diminution d'affaires qui résultera à *Rotterdam*, à *Amsterdam*, de la multiplication de celles d'*Anvers*, ne sera-t-elle pas abondamment compensée pour l'État par la solde que vaudra ce service étranger à une partie de ses sujets ?

Dans tous les sens votre opposition à l'ouverture de l'*Escaut* n'est donc que la suite d'un caprice injuste, déraisonnable en lui-même, & que les circonstances rendent encore plus imprudent.

Le Traité de *Munster* a pu dans le tems faire honneur à votre politique : elle étoit alors cruelle, mais éclairée : les *Pays-Bas* dont vous vous sépariez appartenoient à une Puissance qui restoit maîtresse du Nouveau-Monde, & ne pouvoit manquer de conserver le souvenir de ses pertes dans l'ancien : vous étiez peut-être excusables, vous que la ruine avoit enrichis, vous

qui jouissiez de la plupart des possessions arrachées à sa foiblesse, de craindre qu'elle ne prît un jour sa mémoire pour un droit ; & que ce que l'*Escant* auroit conservé des débris de son commerce ne nourrit la tentation perpétuelle de le rappeler à son ancienne splendeur.

Si le coup qui brisa tous ses rapports avec le reste des dominations de ses maîtres ne fut pas un trait d'équité morale bien épurée, c'en fut un de politique très-adroite, & très-profonde : mais ce fil une fois rompu ne sera pas aussi facile à renouer que vos appréhensions sembleroient le faire supposer. Même après la rétractation du Traité de *Munster* l'influence en fera encore long-tems sensible : peut-être ne sera-t-elle jamais détruite.

L'*Empereur* cependant a raison de desirer l'extinction de ce monument avilissant pour une couronne qu'il possède : vous n'en avez aucune, ou du moins vous n'en avez que de bien foibles pour vous y opposer : quelque bornée que doive être la revivification de ce squelette si long-tems engourdi dans la captivité ; quelque lents que puissent être ses progrès, il sera toujours plus honorable pour le maître de commander à un corps animé qu'à un cadavre, plus flatteur, plus utile pour les peuples de faire partie d'un domaine affranchi que d'un empire esclave.

Mais quelque rapide que dût être sa régénération, quelque tort même qu'elle dût vous

faire, elle vous fera toujours moins préjudiciable qu'une guerre dont il ne vous est pas permis d'espérer une issue pareille à celle de MUNSTER, qu'une tracasserie dont les plus heureux succès ne compenseront jamais, sur-tout pour vous, les calamités. Un retour sérieux sur vous-mêmes, sur votre situation, ne devoit-il pas vous rendre ou plus modestes, ou plus faciles ?

Qu'à *Munster*, traitant avec l'*Espagne* abattue, consternée, pressée par vous-mêmes dans toutes les *Indes*, par la *France* dans les *Pays-Bas* ; attaquée sur ses propres foyers par le *Portugal* déjà libre, par la *Catalogne* qui travailloit à le devenir ; succombant enfin par-tout sous sa propre masse, & la foiblesse de son gouvernement, vous ayez eu la hardiesse de lui proposer, & le bonheur de lui faire ratifier, le sacrifice douloureux des plus beaux droits d'une province, qui alloit lui échapper si elle s'y étoit refusée ; on le conçoit.

Mais aujourd'hui vous êtes presque vous-mêmes réduits à la position où l'*Espagne* se trouvoit en 1648. De forces maritimes, vous n'en avez point : de forces terrestres, vous en avez peu : vous sortez d'une guerre ruineuse, terminée par une paix peu honorable : une Compagnie de commerce regardée si long-tems comme la source de la prospérité commune de votre État, & associée à sa gloire, n'est plus qu'une charge embarrassante qui vous prépare peut-être autant

de désastres, que vous avez cru autrefois lui devoir de succès(*)).

Toutes les nations successivement éclairées conspirent à vous enlever ce commerce précaire, ce trafic regrattier, auquel l'ignorance universelle a donné dans vos mains tant d'importance & de grandeur : depuis plusieurs années vous n'attirez l'attention de l'*Europe* que sur des démêlés intérieurs incapables, quel qu'en soit le succès, quelle qu'en soit la véritable cause, d'augmenter au-dehors votre crédit, & votre considération.

(*) C'est une remarque singulière que les trois Compagnies des *Indes* les plus brillantes, les seules qui aient réellement été, ou paru être des Corps puissans, se soient à-peu-près dans le même tems trouvées dans une décadence commune. La Compagnie *Françoise* n'a pu résister aux premiers symptômes de la détresse : elle s'est évanouie sans résistance. Les deux autres plus robustes ont un peu combattu : elles traînent encore : combien durera leur langueur ? On n'en fait rien.

Mais enfin il est certain que dans le tems où le Ministère *Anglois*, quel que fût son motif, déclaroit publiquement la Compagnie des *INDES* insolvable, celle de *Hollande* avouoit non moins publiquement son insolvabilité : des deux côtés il a fallu venir à leur secours : on verra quel fera l'effet des remèdes : mais la maladie seule ne justifie-t-elle pas les censures que tant de gens éclairés n'ont cessé de multiplier contre cette manière de faire, & d'administrer le commerce ?

Est-ce là le moment de provoquer à une lutte sanglante le Souverain de l'*Europe* muni à l'époque actuelle de l'état militaire le plus nombreux, le plus complet, le plus redoutable ; un Souverain qui ayant des droits, ou au moins des titres sur votre pays tout entier, se bornerait à affranchir le sien d'une servitude honteuse autant qu'inique ; un Souverain qui pour assurer votre repos, & respecter même vos autres usurpations, ne demandait que le silence sur une opération que la justice comme sa propre gloire lui ordonnoient d'effectuer, tandis que cette justice, soutenue par la politique, vous défendait de la troubler ; enfin un Souverain qui offrait de payer ce silence ; qui ayant sur une portion de ces États autrefois démembrés par vous un droit incontestable, reconnu, recréé, pour ainsi dire, par vous-même, postérieurement au grand accord de 1648, titre de votre indépendance & de votre tyrannie, consentait à faire de la cession de ce droit le prix de la ratification de l'autre ; qui, sans vous croire fondés à lui retenir un domaine offert & promis par vous en échange d'un secours donné & reçu, se soumettait à ne pas faire valoir une prétention que vous n'auriez jamais pu éluder, pourvu que vous en abandonnassiez une que vous n'auriez jamais dû élever(*)).

(*) Les droits de l'Empereur sur *Mastricht*, sur le Comté de *Wroonhoven*, & le pays d'*Outremeuse*, sont si évidens, qu'on ne conçoit pas que les *Hollandois* aient pu, ou se flatter de les obscurcir, ou ne pas saisir l'occasion de les éteindre.

L'attaquer dans de pareilles circonstances ; l'outrager ; insulter son pavillon, ses ordres directs, avec une affectation de mépris & de cruauté, qui semble avoir eu pour but de compromettre son honneur personnel, autant que celui de sa couronne, de l'avilir aux yeux des Puissances étrangères, autant qu'à ceux de ses propres sujets, est-ce là la démarche d'une république prudente, d'une administration sage & réfléchie ? Voilà, je crois, ce que tout homme impartial, ce que tout observateur sensé, se croira en droit de dire aux *Hollandois*.

Leur obstination seroit-elle fondée sur l'espoir secret de trouver des Alliés qui les appuient, & d'échapper à la fin de ce siècle à l'invasion qui les menace, aussi heureusement qu'à celle qui les avoit presque submergés à la fin du précédent ? Se flatteroient-ils que les canons de leurs voisins à-peine refroidis vont se rallumer en leur faveur dans l'incendie dont ils semblent se faire un jeu, & un plaisir ? Ce seroit sans doute un horrible malheur pour l'*Europe* déjà trop justement inquiète des troubles que semblent présager plus d'une succession dont les échéances ne sont pas éloignées suivant le cours ordinaire de la nature.

Si une déplorable fatalité ne nous permet pas d'échapper à ceux-là, l'importance de l'objet paroîtra les annoblir, & en quelque sorte les excuser : mais ici l'anticipation sanglante que les *Hollandois* veulent nécessiter, seroit d'autant plus affreuse que le sujet en seroit plus léger.

& que la phrénésie de raisonner à coups de canons s'étendrait à un plus grand nombre de peuples.

Heureusement la politique est ici d'accord avec la philosophie pour sauver cette honte aux administrations, & au genre humain cette infortune. Il n'y a point de Couronne en ce moment qui ait le moindre intérêt à soutenir la déraisonnable opiniâtreté des *Hollandois* : le changement qu'ils redoutent est absolument indifférent aux deux Puissances maritimes qui sont en droit de porter sur ces parages une attention plus vigilante. Qu'*Amsterdam* conserve sa prépondérance, ou qu'*Anvers* soit admise à la partager, peu importe à la *France*, à l'*Angleterre*.

Peut-être même ce nouvel ordre de choses, envisagé du côté du commerce, leur seroit-il plus avantageux que l'ancien : dans tous les cas, encore une fois, il se passera bien du tems avant que l'*Escaut* ait englouti le *Zuyderzée*, en tout, ou en partie ; & les voisins ne peuvent que gagner à la lutte de ces deux rivaux jaloux : ce n'est pas à leurs dépens que le plus foible peut prospérer, & il n'est pas impossible qu'ils recueillent quelques débris de la décadence de l'autre.

Cette révolution appréciée à *Londres*, & à *Paris*, d'après les intérêts guerriers des deux Cours, ne peut non plus inspirer d'alarmes ni à l'une, à l'autre. *Anvers* n'est, & de long-tems ne sera point un arsenal : si ce port ressuscité prenoit

des accroissemens militaires autant qu'il doit en espérer de pacifiques, les deux Nations doivent concourir à les favoriser, puisqu'ils feront une ressource de plus pour celle qui se procureroit alors l'alliance du Souverain des *Pays-Bas*.

La *France* y a plus de prétention aujourd'hui : elle s'est si bien trouvée du système qui l'a rapprochée de la Maison d'*Autriche*, sa sécurité de ce côté-là lui a donné de si grandes facilités pour la revivification de sa marine, qu'elle sembleroit blesser les règles ordinaires de la raison en enviant une petite existence navale à un Allié si cher aujourd'hui pour elle par la parenté des deux Trônes, & si précieux dans tous les autres points de vue.

Elle a encore un motif de plus, un motif personnel, de ne le pas contrarier : elle est maîtresse d'une partie du cours de l'*Escaut* : ses possessions dans le *Haynaut* lui en rendent l'ouverture maritime avantageuse : l'*Artois*, & la *Picardie*, y sont intéressées par sa jonction avec la *Lys*, rivière navigable qui traverse ces provinces, & se perd à *Gand* dans le fleuve qu'on veut ramener à la vie.

Dans une guerre comme la dernière. & celle qui l'a précédée, combien il seroit utile à la *France* d'avoir ce débouché ouvert pour l'entrée de ses bois de construction, de toutes les munitions navales qu'elle tire du *Nord*, & qu'aucun de ses havres ne peut ni loger sur cette côte, ni même faire venir sans péril, quand c'est contre
la

la *Grande Bretagne* que ces préparatifs sont destinés ! Elle a donc un intérêt réel & sensible à laisser le Beau-frère de son Roi dompter, en faveur de la rivière si long-tems tyrannisée; l'obstination des *Hollandois*.

Quelques spéculateurs supposent que la crainte de paroître concourir à l'aggrandissement d'un rival redoutable, leur promet un appui dans une Puissance qui peut en effet avoir cette crainte, & qui depuis peu d'années a soulevé toute l'*Allemagne* par une suite de cette politique : mais les circonstances ne sont-elles pas changées ? Les intérêts réels, les prétextes ostensibles sont-ils ici les mêmes que dans l'affaire de la *Bavière* ?

Il importoit alors au Roi de *Prusse* de se montrer le défenseur du Traité *Germanique* de *Munster*, le vengeur de cette espèce de pacte de famille qui assure un ordre, ou si l'on veut un désordre, mais au moins un désordre constant & réglé en *Allemagne*. L'accommodement qu'il accusoit d'y déroger, peu intéressant en lui-même, pouvoit mener à des innovations plus essentielles : il réclamoit contre une condescendance qu'il appelloit foiblesse & séduction ; il se disoit le protecteur d'une Maison qui croyoit voir ses droits compromis avant même que d'en avoir joui.

Sans prétendre rien décider du fonds de la querelle, on peut observer qu'au moins y avoit-il alors une prise de possession dont on contestoit

la justice : il y avoit une propriété réelle enlevée à une partie, & transmise à l'autre. Le Roi de *Prusse*, en intervenant avec cent mille témoins bien armés pour demander la résiliation du contrat passé sans lui, jouoit le beau rôle de protecteur du foible, de réparateur *désintéressé* d'un tort fait, suiyant lui, par le Chef de la *Confédération Germanique* à l'un de ses Membres(*).

Mais ici il n'y a rien qui puisse motiver ni son intervention, ni sa réclamation. Les *Hollandois* n'appartiennent point à l'*Empire* : on ne leur ôte rien : l'*Empereur* ne les dépouille de rien : il ne se propose au contraire que de les empêcher de continuer à le dépouiller lui-même ; ce n'est pas un tort qu'il leur fait ; c'est un tort qu'il souhaite de ne plus recevoir d'eux : & dans la balance toujours scrupuleuse de Sa Majesté *Prussienne*, une semblable différence l'emporteroit sans doute sur tous les intérêts possibles, s'il en existoit ici quelques-uns pour lui.

Mais il y a plus ; ce que veut faire ici l'*Empereur* sur l'*Escaut*, n'est-ce pas ce que fait en ce moment le Roi de *Prusse* sur la *Vistule* ? Les *Dantzikois*, comme les *Bataves*, se prétendent les maîtres de l'embouchure dont ils occupent les bords ; ils soutiennent qu'ils ont droit de tyranniser le canal dont ils dominant la largeur : mais plus excusables que les *Hollandois*, comme je l'ai fait observer, ce n'est pas pour le condamner

(*) Voyez ci-devant, Tome V, page 279 & suivantes.

à une inutilité absolue, qu'ils l'enchaînent; c'est pour s'en approprier exclusivement les fruits.

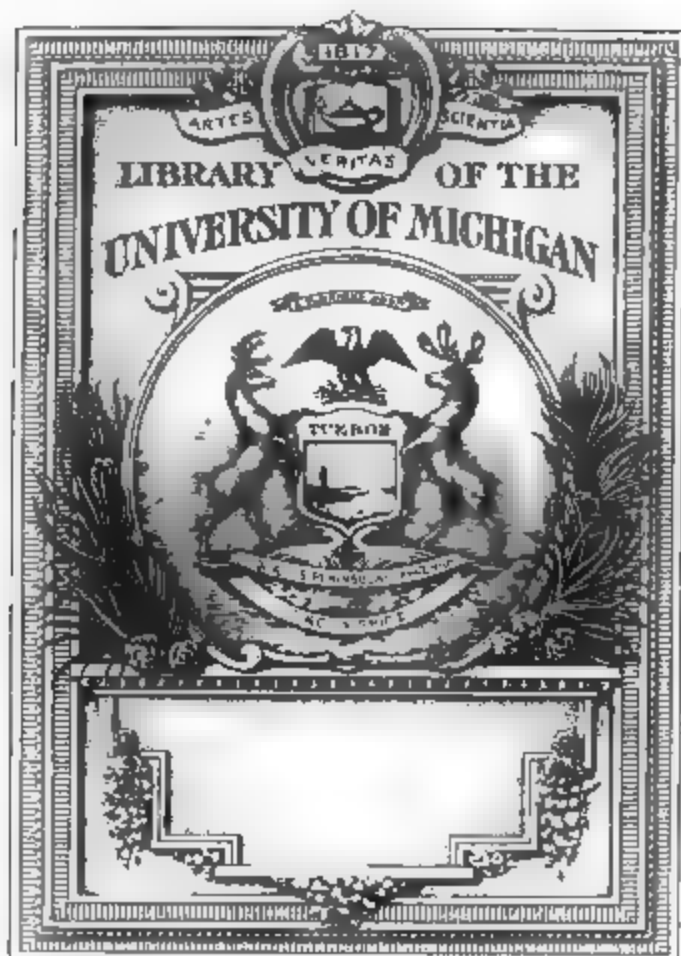
Ils avoient en leur faveur une longue possession : la *Pologne* sembloit l'avoir confirmée par une non moins longue tolérance : le Roi de *Prusse* substitué aux droits de la *Pologne* sur la *Vistule*, comme la Maison d'*Autriche Allemande* l'est à ceux de la Maison d'*Autriche Espagnole* sur l'*Escaut*, n'a pas cru que sa conscience fût engagée à respecter plus long-tems ce vieux lien : il l'a rompu sans hésiter ; & la médiation qui semble travailler à en renouer quelques mailles, fera probablement plutôt un moyen de le faire peu à peu disparaître sans bruit que de lui rendre aucune consistance.

Le *Salomon du Nord* ne se présentera donc pas en armes sur le *Hondt* pour y interdire à son voisin une opération qu'il se permet à lui-même sur le *Farwabasser* : tout autorise à croire, à espérer, ou qu'il n'y aura pas de guerre sur, ni pour l'*Escaut* ; ou que, s'il y en a une, elle n'embrasera que les dominations intéressées à ouvrir, ou à fermer ce passage ; que dans cette querelle pour la liberté d'un fleuve, celui pour lequel on se battra aura seul le funeste, le déplorable avantage d'être grossi par des torrens de sang humain AINSI SOIT-IL.





A 55988 3



AP

24

.A6

Rom. Lang.
Guereuil
5-20-37
33983

BRUXELLES ce 12 octobre 1787.

LA reprise de cet ouvrage est une époque décisive, en tout sens, dans ma vie; &, s'il m'est permis d'en juger par les marques journalières de joie & d'estime que me vaut la publicité de cette résolution, elle n'est pas indifférente au plus grand nombre des honnêtes gens.

D'après des arrangemens aussi flatteurs pour moi, que tranquillisans pour le public, j'ai promis une exactitude non interrompue; je tiendrai ma parole: mais plusieurs incidens, auxquels je ne m'attendois pas, m'obligent de reculer de quelques semaines le terme auquel j'avois cru pouvoir fixer ma réapparition en forme dans la littérature; j'ai besoin de ce tems, d'un côté pour m'arranger de manière à réparer autant qu'il est en moi le désordre de mes précédentes distributions; désordre dont je n'avois pu jusqu'ici me former d'idée juste; & de l'autre pour appeller le public à mon aide contre une espèce de guerre qu'on me déclare en ce moment avec fureur, guerre qui, heureusement, est aujourd'hui la seule manœuvre mal-honnête dont j'aie à redouter l'issue. Je veux parler des *contrefaçons* (1).

(1) S'il y avoit des lecteurs qui trouvassent que je m'occupe trop de cet article; à qui la sensibilité que j'en marque parût trop peu noble, je les prie de ne pas me juger, sans avoir lu sur-tout les pages 10, 11, 17 & 18 ci-après: s'il y en avoit à qui cette espèce de préjudice, & le desir d'y remédier, s'il est possible, ne parût pas une considération

Il n'y a point d'exemple d'une voracité en ce genre, pareille à celle dont ces *Annales* ont été l'objet. Quand j'y ai renoncé, en 1785, il y en avoit VINGT-DEUX éditions frauduleuses existantes : & toutes étant ouvertement tolérées, encouragées, favorisées ; toutes jouissant du droit d'une circulation, que rien ne retardoit, sur-tout en *France*, tandis que la mienne, surchargée d'entraves, languissoit des mois entiers sur la frontière ; les souscripteurs peu délicats avoient pour excuse de cette préférence donnée à l'empressement de lire l'ouvrage, sur les égards pour les intérêts de l'auteur, cette promptitude qu'il ne pouvoit attendre : la modicité du prix étoit encore, à bien des yeux, une considération non moins décisive.

Aujourd'hui, que je suis sûr de partager au moins cette liberté ; aujourd'hui, qu'un ministère honnête, qui ne craint point une franchise décente, est incapable de s'abaisser envers un particulier aux manœuvres honteuses, qui pendant quinze ans ont empoisonné ma vie ; aujourd'hui, que, sur la foi d'une préférence à laquelle j'avois des droits de toute espèce, j'ai baissé le

suffisante pour justifier le délai que j'annonce, je les invite à peser le second motif que j'en donne : ils verront qu'il suffiroit seul indépendamment du premier.

D'ailleurs ici tout ne m'est pas personnel ; & dans cet avis, qui ne semble concerner que moi, il y a, comme dans tous ceux qui m'ont tant de fois exposé au reproche d'*égoïsme*, beaucoup d'objets qui intéressent encore plus le public.

prix , je pouvois m'attendre que les contrefacteurs seroient déconcertés. La température adoucie qui me promet des jours plus sereins , me faisoit espérer de trouver ma moisson purgée des insectes qui l'ont si long-tems dévorée à la faveur des orages.

Je m'étois trompé : non-seulement au rayon bienfaisant qui m'a ranimé moi-même , ils ont repris une nouvelle vie : mais ils m'ont devancé : en bien des endroits c'est par eux que la reprise des *Annales* a été connue : à Kehl , à Avignon , à Lausanne , à Francfort , à Liège (1), à Bruxelles même , sous mes yeux , & sans doute bien ailleurs , ils distribuent des *prospectus* ; ils poussent la friponnerie au point d'insinuer , que c'est de mon aveu qu'ils s'annoncent , que c'est pour moi qu'ils reçoivent des souscriptions : ils désignent leur édition par le nom de *Secondaire* , ce qui semble supposer un accord de ma part avec eux ; enfin ils fixent pour leur distribution les mêmes termes que pour la mienne ; ils la promettent également pour le 15 & le 30 de chaque mois ; d'où il résulte qu'ils se flattent de corrompre les ouvriers employés à l'impression , & de pouvoir , même pour l'enfancement physique de l'ouvrage , aller aussi vite que moi.

Il y en avoit un autrefois qui promettoit de faire plus encore : il s'étoit engagé à donner les *Annales* ; PLUS COMPLETTES que celles de

(1) Un nommé LE MARIÉ , pour donner plus de succès à sa filouterie , trompe le public au point d'annoncer chez lui la souscription comme si c'étoit celle de mon édition ; & qu'il y fût autorisé par moi.

l'auteur. Un nommé B. LE FRANCO, de *Bruxelles*, manifeste aujourd'hui une autre espèce d'impudence : il a réimprimé, mot pour mot, mon *prospectus*, en le faisant précéder seulement de l'exorde que voici.

A N N A L E S

Politiques, Civiles, & Littéraires,

PAR M. LINGUET.

Laqueus contritus est, & nos liberati sumus.

» **O**N Souscrit pour la *Contrefaçon* (1) de ces
 » ANNALES, chez B. Le Franco, Imprimeur-Li-
 » braire, rue de la Magdelaine, à BRUXELLES;
 » ainsi que chez les principaux Libraires de la
 » Flandres, du Hainaut, de la Hollande, &c. au
 » prix de vingt-un livres de France pour l'année
 » complète de 24 Numéros de quatre feuilles
 » chacun, sur le même caractère & papier de ce
 » Prospectus. Chaque Numéro se distribuera de
 » 15 en 15 jours. MM. Les Souscripteurs sont
 » priés de ne payer que 10 livres 10 sols d'avance
 » pour la demi-année, & s'il arrivoit que M. Lin-
 » guet ne remplit point les conditions ci-dessous,
 » l'Imprimeur Le Franco ou ses Correspondans
 » rendront l'argent à MM. les Souscripteurs qui
 » ne feront tenus de payer qu'au prorata de
 » chaque Numéro sur le pied de 17 & demi sols
 » de France. Il espère que ces Conditions lui atti-
 » reront la confiance du Public ».

(1) Ce mot est en italique dans l'original.

Ainsi dans la même ville que j'habite, presque sous le même toit que moi, voilà un homme qui déclare hautement, en toutes lettres, la résolution où il est de me voler; qui affiche au coin des rues; qui colporte dans les maisons, le plan, le détail des mesures qu'il prend pour y réussir, avec l'invitation au public de s'associer avec lui pour ce vol, & le tau du gain qui en résultera par les *parténaires*. Enfin il espère jouir de *la confiance* générale, parce que si j'avois la mauvaise foi de ne pas lui fournir la proie sur laquelle il compte pour la justifier, il fera, lui, assez délicat pour restituer une partie du prix qu'il en aura reçu. Si M. Linguet *ne remplit pas ses engagements*, c'est B. LE FRANCO qui sera l'honnête homme (1).

(1) Cette phrase, *si M. Linguet ne remplit pas les engagements ci-dessous*, est une insulte réfléchie, & gratuite : elle est même atroce, si l'on songe à la nature de l'obstacle qui a apporté une interruption momentanée à l'exécution de ces engagements. Je les ai plus que remplis dans tous les lieux, dans tous les tems, où un despotisme sans pudeur ne m'en a pas ôté le pouvoir : & à l'égard de ces lieux - là même, ma conduite actuelle, mon attention de me tenir toujours à portée de profiter des momens qui pourroient me rendre la faculté de me libérer envers le public, ma promptitude à les saisir, justifient assez ma régularité. Sur quoi donc porte le doute du Consciencieux Brigand?

L'abus qui fait presque par-tout ranger les contrefaçons

Attaqué avec un cynisme aussi révoltant, il faut bien que je me ménage l'intervalle nécessaire pour tâcher d'éluder les efforts de ces voleurs; pour désabuser les lecteurs honnêtes, qui pourroient être induits en erreur par eux; pour prévenir les mains peu scrupuleuses, qui pourroient être tentées de conniver à ce brigandage, par l'espoir d'en partager le bénéfice; pour employer même les voies juridiques & légales, contre une filouterie, plus odieuse réellement, plus criminelle au fonds que la plupart de celles dont les tribunaux font justice.

Je fais qu'en général on n'attache pas un caractère si grave à ce genre de larcin. Je fais que les gens-de-lettres sont souvent les premiers à en favoriser la tolérance : les uns regardent la *contrefaçon* comme un titre de célébrité; & ceux qui penchent à cet égard le plus vers l'indulgence, sont aussi ceux qui courent le moins le risque d'en avoir les honneurs; d'autres savent s'assurer des indemnités : comptant plus sur leurs

en littérature, au nombre des *secrets d'état* & des malversations utiles en politique, peut-il autoriser un vil contrebandier à outrager ainsi un écrivain, dans l'affiche même où il s'en déclare le voleur; à changer en diffamation contre l'homme honnête qu'il dépouille le manifeste même où il notifie son vol au public, & l'invite à s'en rendre le complice? Si le choix de la place où il manifeste ses étranges doutes, est une inconséquence absurde, ces doutes mêmes sont un attentat criminel, dont je ne renonce pas à poursuivre juridiquement la punition.

intrigues que sur l'empressement de leurs lecteurs, ils aiment mieux recevoir des pensions des grands qu'ils encensent, que de se borner à la rétribution que l'estime publique attache au débit d'un bon ouvrage (1).

Pour moi, comme je l'ai déjà observé plusieurs fois, je n'ai pas plus leurs principes, que leurs procédés. Je ne me pique ni de leur orgueilleuse modestie, ni de leur désintéressement illusoire. Je n'ai point de pensions : je n'en veux point. Jamais je n'ai su ramper aux pieds des princes, à qui la naissance ne m'avoit point soumis, ni mandier de ces aumônes *à brevet* qui attestent bien moins la générosité du bienfaiteur, que la vénalité du soudoié. J'ai consigné cette manière de penser dans plusieurs endroits de mes ouvrages ; sur-tout aux tomes VII de celui-ci, page 462, & IX, page 294.

Dans ce dernier, en Juin 1780, date hélas bien remarquable, je disois ces propres mots :
» Il n'y en a qu'un (souverain) de qui je puisse
» accepter les bienfaits sans scrupule, & sans
» rougir : mais celui-là, je ne lui ai jamais de-
» mandé, je ne lui *demandrai jamais que justice* ».

Les circonstances m'ont depuis mené aux pieds, & donné quelque accès dans le cœur d'un autre : mais à cette époque, la plus heureuse

(1) Voyez à ce sujet, sur-tout le tome III de ces *Annales*, page 14 & suivantes.

de ma vie, qui succédoit à la plus infortunée; autorisé par ce grand prince à déterminer en quelque sorte moi-même les marques de bonté qu'il me destinoit, il fait ce que j'ai osé prétendre de sa noble & flatteuse sensibilité: je me suis borné à une adoption décorée par un accessoire propre à constater son estime pour le nouveau sujet qu'il daignoit s'acquérir, avec une protection qui m'assurât dans mon ancienne patrie la faculté *d'y demander cette justice*, refusée pendant quinze ans d'iniquités accumulées; faculté dont j'aurois dédaigné d'user, si mes répétitions n'avoient eu pour objet autre chose que de l'argent (1).

(1) L'inconcevable procès jugé le 10 Mars dernier, n'avoit rien moins que l'intérêt pécuniaire pour motif. Des personnes que je respecte infiniment d'ailleurs, ont été bien cruellement induites en erreur à ce sujet; elles ont cru, elles croient encore, que ce procès étoit une *affaire d'argent*: c'est le mot qu'on a employé. Les Magistrats qui l'ont jugé; la partie du public qui a si hautement applaudi, & à la discussion, & à l'arrêt, savent bien le contraire.

J'ai demandé un prix quelconque, un *honoraire*; il m'étoit dû: j'ai voulu recevoir, j'ai reçu celui qui m'a été adjugé: sans doute. Le dédaigner; ou en faire comme des novellistes peu réfléchis, ou mal intentionnés, l'ont débité dans le tems, l'objet d'une libéralité fastueuse, auroit été de ma part une extravagance répréhensible: mais si la répétition d'*argent* n'avoit été le préliminaire indispensable d'une autre demande, & sa légitimation *Juridique*, le moyen décisif de *la requête Civile*, dont j'ai sur le champ saisi le *Parlement*, je ne l'aurois pas formée.

Cependant, étant né sans fortune; les services & les travaux les plus propres à m'affranchir de la nécessité d'en chercher, n'ayant été payés à ma jeunesse que par la plus odieuse ingratitude; n'ayant cessé pendant quinze ans d'essuyer des abus d'autorité sans fin, & des spoliations éternelles; les fruits de ma longue & laborieuse économie aiant, surtout à l'abominable fraude du 27 Septembre 1780, été presque entièrement absorbés par les horreurs secrètes jointes à cette horreur publique; quand je me dévoue de nouveau à un travail pénible, j'ai bien droit sans craindre d'être accusé de cupidité, d'avouer qu'il ne m'est pas indifférent d'en recueillir le prix, même pécuniaire : mais ce prix, c'est du public aujourd'hui, ainsi que dans tous les tems, que je veux le recevoir.

Comme j'ai toujours eu soin que son empressement pour mes écrits n'eût qu'un motif honorable, je n'ai jamais cru qu'il fût honteux de réclamer le fruit physique qui en résultoit : & s'il y a un de mes ouvrages dont ce fruit me soit précieux, c'est celui-ci, parce qu'il m'a exposé à de plus cruelles traverses; parce qu'en tout genre il me coûte de plus grands efforts; parce que, s'il m'est permis de rappeler ce que j'ai dit au N^o. 94, pag. 321, » dans les 12 volumes » qui le composent, il n'y a pas une ligne qui, » dans aucun tems du reste de ma vie, puisse » me donner l'ombre d'un remords; parce que » d'un bout à l'autre, il a le mérite rare, dans » les productions les plus célèbres de ce siècle, » de n'avoir ni fait rougir une femme honnête,

» ni inquiété un honnête homme » ; parce qu'enfin certainement ce que j'ai à y ajouter aura également cette espèce de mérite qui dépend de moi ; & si l'équité du public en fait l'objet d'une rétribution avantageuse, pourquoi rougirois-je, nonseulement de l'accepter de sa part, mais même de manifester mon ressentiment contre les voleurs qui m'en privent ? Plus une source est pure, plus il est permis au propriétaire de travailler à n'en rien laisser dériver.

Ajoutons, que ce n'est pas seulement sur la partie de la recette *matérielle* qu'un *Contrefacteur* exerce son brigandage, quoique ce soit la seule dont il est jaloux. Une des récompenses les plus flatteuses pour un écrivain sensible & délicat dans la position où je me trouve, c'est de connoître l'espèce d'hommes de qui il est estimé & recherché ; c'est d'être en quelque sorte en correspondance journalière avec ses lecteurs ; de pouvoir, en parcourant sa liste, faire une espèce de destination de ses idées, & de deviner à qui tel ou tel passage pourra être, ou plus utile, ou plus agréable.

Les lettres même par lesquelles on s'aggrège à cette liste sont une jouissance, souvent bien supérieure, au moins pour moi à l'assignation pécuniaire qui les accompagne. Je n'avois jamais connu cette satisfaction ; ayant toujours eu la bêtise de laisser des entremetteurs mercenaires entre le public & moi, ces aspirations de son estime ne me parvenoient point ; ou par leur propre corruption, ou d'après des ordres

Secrêts, & pour me voiler plus sûrement le reste de leurs manœuvres, ils interceptoient ces déclarations honorables, qui m'auroient consolé, soutenu dans ma carrière: elles me parviennent aujourd'hui, & mon cœur en est pénétré.

Ce n'est pas un vain orgueil qu'y excitent ces témoignages non mandiés, non concertés, secrets, & par là même plus flatteurs. C'est une joie douce & pure; c'est la certitude restaurante d'avoir des amis zélés dans toutes les classes, dans tous les rangs de la société; de vivre, & de vivre avec honneur dans leur souvenir, malgré quinze ans de traverses, dont il seroit en apparence permis de croire au moins quelques-unes méritées; malgré quinze ans de calomnies, qu'il étoit enjoint, *de par le Roi*, d'accréditer, & défendu de combattre.

C'est cette justice privée, ce sont ces arrêts domestiques, & cependant souverains, qu'un *Contrefacteur* attaque, annéantit pour moi, autant qu'il est en lui. Il ne m'ôte pas le suffrage des Souscripteurs honnêtes dont il subtilise l'argent; mais il m'ôte la douceur d'en être instruit: ce scrutin intérieur que je pourrois pour ma propre tranquillité opposer dans mon cabinet, à ce qui y pénètre des déclamations, des efforts de mes ennemis, se trouve affoibli d'autant de voix que cet associé frauduleux réussit à en intercepter: ce n'est que par le nombre des misérables qui me dépouillent, que je puis apprécier combien il y a, loin de moi, de gens honnêtes qui me goutent.

Et ce ne sont pas seulement des plaisirs qu'ils m'enlèvent; ce ne sont pas seulement des supports consolans qu'ils écartent; c'est un moyen de perfectionner mes écrits dont ils me privent. Il y a tel souscripteur *fraudeur*, qui, s'il ne rougissoit de me présenter un nom inconnu, de s'avouer comme l'associé réfléchi d'un voleur, me communiqueroit des observations utiles: la pudeur, qui ne l'a pas empêché de contribuer à me tromper, l'empêche de concourir à m'éclairer.

Il y a plus : ce manège peut me devenir infiniment nuisible. Le brigand qui annonce que son édition de mon ouvrage sera *plus complète* que la mienne, y fera donc des additions. Celui qui s'engage à le publier *le même jour* que moi, comme je l'ai déjà observé, aura donc pratiqué dans mon imprimerie une intelligence qui le rend maître de mon manuscrit: mais, si je veux faire un retranchement, quand il aura déjà reçu & imprimé la feuille infidèle, je n'en ai donc plus la faculté. S'il m'est échappé une erreur, que je veuille corriger au moment de la publication, je ne puis plus la rétracter : ainsi à la bassesse par laquelle l'un répand la défiance, la corruption dans mon intérieur, tous deux joignent une prévarication qui compromet mon existence publique. Y a-t-il donc dans la société beaucoup d'attentats plus graves contre la propriété, tout-à-la-fois, & contre la personne?

Les casuistes politiques qui apprécient cette espèce de larcin, si légèrement, voudroient-ils quand ils ont une terre en *Brabant*, qu'un homme

d'*Avignon* en vendit, en livrât la moisson; & que pour se procurer des chalans il promit de livrer à plus *grande mesure*, & à *meilleur marché* que le propriétaire? N'invoqueroient-ils pas avec succès les loix & les maréchauffées contre ce stellionat? Pourquoi donc la même règle ne s'étend-elle pas aux propriétés littéraires, dans ce qu'elles ont de matériel, & d'absolument semblable aux autres propriétés?

Le Contrefacteur vend non-seulement ce qui ne lui appartient pas, mais souvent ce qu'il n'est pas en son pouvoir de fournir. Par exemple, quand ce B. LE FRANÇO de *Bruxelles*, ce Muller de *Kehl*, &c. que je viens de citer, ont ouvert, ont reçu sans doute des souscriptions, pour la reprise de mes *Annales*, je n'en avais pas encore composé un seul mot. Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont prétendu vendre au public, ce que le public a cru acheter d'eux. C'est donc ma promesse; c'est donc l'engagement contracté entre mes Souscripteurs & moi, dont ils ont trafiqué. Mais y a-t-il un commerce plus odieux, plus frippon que celui-là?

Moi, de qui il dépend de créer ce que je promets; moi, dont la tête, ou plutôt le cœur est le champ où croîtra la moisson proposée à l'empressement des amateurs, je ne fais rien que de légitime quand j'en dispose d'*avance*. Si j'en traite lors même qu'elle n'existe pas, j'ai pour titre, & mes Souscripteurs pour caution, mon pouvoir de produire quand il me plaira ce qu'ils attendent de moi.

Mais *B. Le Francq*, mais *Muller*, & les autres malheureux de cette espèce, quel est leur titre ? Quelle sureté donnent-ils à leurs Souscripteurs ? Enfin, quel est l'objet de la relation mutuelle des uns aux autres, du commerce établi entre eux, sinon l'engagement d'entreprendre un vol en commun, & la parole donnée par les premiers, moyennant un peu d'argent de la part des seconds, d'en partager avec eux le bénéfice, dès qu'il sera consommé ?

Car, voilà la grande raison qui semble à bien des jeux légitimer les contrefaçons littéraires. Le contrefacteur donne à meilleur marché ! C'est le SANS DOT d'*Harpagon*.

Cela n'est plus tout-à-fait vrai ici, depuis la réduction que j'ai faite au prix de ces *Annales* ; mais en général cette considération est-elle pour des hommes honnêtes, & sur un pareil objet, un motif de préférence ? Je ne vois que les voleurs de grand chemin sur qui elle pût faire impression, par l'intérêt qu'ils auroient à l'accréditer.

A la vérité, la police ne permettoit pas à feu *Cartouche*, comme à *B. Le Francq*, à *Muller*, &c. d'afficher au coin des rues, qu'ayant fait le projet de dévaliser la maison de Monsieur un tel, il en vendroit les meubles tel jour, à un tiers au-dessous du prix que pourroit les estimer le propriétaire ; mais la différence ici n'étant que dans l'accessoire, & le fond du procédé étant réellement le même ; ceux qui ne se font pas

scrupule de recevoir à *bas prix* le larcin des *Cartouches* vivans, ne s'en feroient donc pas fait non plus de conniver par le même motif à ceux du *Roué* : certainement cette conséquence est juste, & elle va loin.

Et qu'on ne dise pas que ce parallèle est un jeu d'esprit; que le manège du pirate littéraire n'est pas tout-à-fait aussi odieux que celui du forban des grandes routes, &c. Que l'on compare ensemble ces deux affiches, dont l'une est celle qui a été réellement & physiquement publiée :

ANNALES POLITIQUES, &c.
par M. Linguet.

» On souscrit pour la con-
» tréfaction de ces *Annales*,
» chez B. Le Francq... à Bru-
» xelles, au prix de vingt-une
» livres de France pour l'année
» complète.... Chaque nu-
» méro se distribuera de 15
» en 15 jours. Les souscripteurs
» ne sont priés de payer que
» 10 liv. 10 s. d'avance pour
» la demi-année, & s'il ar-
» rivoit que M. Linguet ne
» remplit pour les conditions
» ci-dessous, Le Francq ou ses
» correspondans rendront l'ar-
» gent en retenant par numé-
» ro livré 17 & demi sols de
» France. Il espère que ces
» conditions lui attireront la
» confiance du public. »

Maison MEUBLÉE de M.
LINGUET.

On s'assemble pour voler
cette maison chez B. Cartou-
che..... Les meubles en seront
vendus à un tiers de rabais de
leur vraie valeur.... La vente
aura lieu le.... Les amateurs
qui connoissent ces meubles, &
voudront se les assurer, sont
priés de les désigner, en payant
d'avance seulement la moitié du
prix : & s'il arrivoit que par
la faute de M. Linguet on ne
put pas les emporter de chez lui,
B. Cartouche, ou ses correspon-
dants rendront l'argent aux ama-
teurs, qui ne seront tenus de
payer que ce qui leur sera réelle-
ment délivré, sur le pied ci-des-
sus. B. Cartouche espère que
ces conditions lui attireront la
confiance du public.

Je demande laquelle de ces deux annonces est la plus audacieuse, la plus criminelle, quant au droit, quant à la justice; à laquelle de ces deux opérations des hommes délicats doivent le plus répugner de s'associer; enfin lequel est le brigand le plus lache, le plus audacieux de *B. Cartouche*, ou de *B. Le Francq*.

Il y a des contrefaçons excusables, parce que ce ne sont pas des vols; mais des imitations; parce que l'artiste qui se les permet contribue pour quelque chose, à la fabrique, comme au succès; parce qu'il court des risques, & fait des dépenses; parce que s'il s'approprie les idées de l'inventeur, c'est ordinairement à une distance à laquelle l'éloignement, les loix du pays, & d'autres obstacles ne permettoient pas à celui-ci d'aller en personne la réaliser.

Ainsi dans cette industrie qui naturalise d'une contrée à l'autre d'après un modèle étranger, une étoffe utile, ou une clincaillerie agréable, l'ouvrier met quelque chose du sien : il y met la sagacité intellectuelle qui a faisi la manipulation de l'original, l'adresse physique qui se l'est appropriée, la patience, le tems qui lui ont procuré le moyen de le faire naître à son tour dans ses ateliers. Chaque pièce qui sort de ses mains devient une production dont tout lui appartient, hors l'idée primitive : pour la fabriquer il lui en a quelquefois coûté autant qu'à l'inventeur lui-même.

Mais un contrebandier littéraire ne fait rien de
tout

tout cela : quand il travaille d'après le succès assuré de l'ouvrage, & une souscription remplie, il ne court point de risque : quand il imprime dans le même lieu ; quand le moule frauduleux où il jette son édition est placé à côté, dans la même enceinte, que la presse du propriétaire, il ne peut pas donner pour prétexte le desir, ou la faculté de servir avec plus de promptitude l'empressement du public.

Il ne peut pas même dire qu'il soit l'entrepreneur matériel de la *main-d'œuvre de l'impression*, ni le marchand du papier qu'il y emploie : Il n'est que le commissionnaire des souscripteurs qui lui ont fait l'avance du prix de ce papier, de cette main-d'œuvre : & en les comparant ; en rapprochant ce qu'il reçoit de ce qu'il a à déboursier, on trouvera que c'est lui seul qui rançonne indignement le public ; malgré sa réduction apparente c'est lui qui devient un exacteur intolérable.

Il donne à *meilleur marché* ! mais a-t-il aucun des frais inséparables d'un premier établissement ? En général, & sur-tout dans une entreprise comme celle-ci, les dépenses ignorées & impérceptibles ne surpassent-elles pas souvent, & toujours, celles qu'il est possible au public d'apprécier ? Les seules correspondances, objet essentiel pour la perfection d'un ouvrage périodique, ne sont-elles pas infiniment coûteuses ? Le talent, le travail de l'auteur ne sont-ils pas sa propriété ? Le contrefacteur, encore une fois, n'est-il pas, comme je l'ai déjà dit, le vo-

leur qui porte la faux dans une moisson mûre ! il en offre la récolte à 16 liv. le septier, au lieu de 24 ? Soit : mais il seroit pendu, quand il s'agit de *gerbes* ; pourquoi est-il toléré, quand il s'agit de *livres* ?

Qu'on ne pense pas que ces idées me soient nouvelles, ni que ce soit l'intérêt seul du moment qui m'engage à les développer ici. Il y a déjà plus de quinze ans que j'en ai fait usage dans ma précédente carrière, en plaidant pour un *homme de lettres*. Je les ai depuis présentées plusieurs fois dans ces *Annales* sous un autre jour, avec encore plus de force ; mais toujours d'après les règles de la justice, & de la raison (1). J'étois alors, j'ai toujours été, je suis encore aujourd'hui, le défenseur, l'interprète des véritables *gens de lettres*, des libraires honnêtes même, qui ne fondent leur fortune que sur des correspondances, & des entreprises légitimes. Je soutiens les vrais intérêts du public.

Ces *contrefaçons* si audacieusement multipliées, si indiscretement tolérées, sont une source d'abus nuisibles en tout sens. Les éditions qui sortent de ces presses vouées à la fraude, sont incorrectes, infidèles, monstrueuses souvent par les fautes qui les défigurent : rien de plus simple : elles doivent porter l'empreinte de la basse cupidité qui les engendre.

Mais il y a plus : elles ne se bornent pas

(1) Voyez le Tome III, page 22 & suiv.

à abuser de la tolérance qui les enhardit pour tromper le public ; elles en profitent pour le corrompre : quand elle n'ont point de bons ouvrages à reproduire, elles multiplient les mauvais. Les contrefacteurs les plus intrépides sont les imprimeurs les plus scandaleux (1).

De là vient cette quantité effrayante de brochures obscènes, satiriques, impies, factieuses, dont nous sommes inondés, tandis que les bons ouvrages deviennent de plus en plus rares, non qu'il n'en existe pas, mais parce qu'il ne trouvent pas de mains qui veuillent risquer à leurs dépens d'en faire le présent au public. L'écrivain licentieux est encouragé par la facilité de l'impression clandestine : le libraire honnête est dégoûté par la certitude d'être plus compromis par le succès que par la chute, même d'un écrit estimable.

De là résulte la dégradation de l'imprimerie, de ce bel art si favorable dans sa destination primitive au maintien des mœurs, aux progrès des sciences ; de ce présent fait par le hazard

(1) On peut ajouter les plus ignorans : en général ce ne sont pas plus les imprimeurs instruits, que les libraires honnêtes qui se mêlent des contrefaçons. La contrebande de la littérature, comme celle des *Douanes* a presque toujours pour agens des hommes grossiers, sans éducation comme sans scrupule : B. Le Francq, un des plus distingués, ne fait pas lire.

au génie, comme je l'ai dit autrefois; & cette dégradation a ensuite influé sur la *littérature*, par l'étroite liaison qu'à celle-ci, avec la première. C'est ainsi que dans les gouvernemens les abus tiennent les uns aux autres.

On ne voit pas au premier coup d'œil qu'il y ait de rapport entre l'impunité accordée au contrefacteur d'une édition de *Bossuet*, & la publication d'une brochure impregnée d'*Athéisme*, ou d'un roman cinique : il y en a cependant un très-sensible. Les contrefacteurs commencent par dépouiller un écrivain, ou un libraire honnête, par attaquer une propriété privée; ils finissent par réimprimer indistinctement tout ce qui peut compromettre le repos commun, & la sûreté générale de la société : ce sont des voleurs qui mettent pour se chauffer le feu à une forêt, en attendant l'occasion d'y détroufser un passant.

Puisqu'il est de ma destinée de rendre toujours à mes dépens, des services au public, & aux particuliers, je donnerai, autant qu'il dépendra de moi, l'exemple de poursuivre, de reprimer ces pestes publiques qui attentent aux propriétés particulières; de les reprimer non-seulement en les dénonçant à l'indignation commune, mais en provoquant contre eux la sévérité des loix, & la rigueur des tribunaux. Si *B. Le Francq*, *Muller* & leurs imitateurs, &c. persistent dans leur projet; si, à l'intervalle auquel je me recule, je les retrouve à côté de moi, je les citerai devant leurs gouvernemens respec-

tifs : je demanderai sauve-garde , & justice ; & je l'obtiendrai.

Les considérations que je viens de présenter & d'autres qui me restent à développer, m'en assurent : j'entamerai au moins une discussion qui ne fera pas sans utilité : elle engagera peut être les gouvernemens , à fixer les regards sur cette partie de la police trop négligée en général , soumise en de certains lieux à une servitude honteuse , & abandonnée dans d'autres à une indépendance presque aussi révoltante ; peut-être en viendront-ils à prendre en commun des mesures pour assurer la *liberté de la presse* , qui peut seule rendre l'imprimerie respectable , & utile , en reprimant la licence qui l'avilit , & la rend meurtrière.

Or , la vraie liberté de la presse , est la faculté assurée à tout homme honnête de publier ses pensées par cette voie , en munissant ses livres de son nom , en se rendant par sa signature , caution personnelle de ce qu'ils contiennent ; & non le pouvoir laissé à de vils mercenaires d'abuser de cette ressource , pour dépouiller l'écrivain scrupuleux qui veut éclairer ses lecteurs , ou pour seconder le misérable qui veut les empoisonner.

Je crois mon retard déjà justifié aux yeux de ceux des souscripteurs de cet ouvrage qui seuls auroient droit d'en murmurer , c'est-à-dire , des miens : il n'y a pas d'apparence que les autres osent s'en plaindre. Soit que *B. Le Francq* les

initie à la connoissance de mes motifs, en réimprimant ce numéro, & le distribuant, comme moi, *gratuitement* : soit que pour commencer à signaler ses scrupules, il le supprime, j'ignorerai leur mécontentement, ou je jouirai de leur récipiscence : mais le parti que je prens est encore fondé sur une autre raison qui suffiroit seule pour le nécessiter.

C'est le désordre jetté dans la distribution des numéros précédens, & dans les époques des quittances, par les agens auxquels cette distribution a été jusqu'à présent subordonnée. J'en soupçonnois bien quelque chose : je savois que par une fatalité singulière, ou plutôt par la suite d'un système très-réfléchi de la part de mes oppresseurs, les changemens de choix, d'adresses, de personnes, n'avoient apporté de réforme; ni aux malversations, ni aux négligences de mes *contrôleurs-généraux*; je m'attendois bien qu'une révision sérieuse de ma petite régie *fisco littéraire*, m'y feroit trouver aussi un *deficit*.

Mais je ne m'attendois pas à l'énormité du vuide, ni à l'excès de la confusion que je découvre. J'étois loin de soupçonner jusqu'où avoit été porté l'abus de confiance envers les souscripteurs, & envers moi. J'ignorois complètement, & j'ignore encore jusqu'à quel point j'ai été compromis par des recettes frauduleuses d'une part, & de l'autre par des soustractions, comme par des distributions infidèles.

Jusqu'en septembre dernier, non-seulement je n'avois pas promis une *cinquieme année*; mais

En 1780 , j'avois nettement annoncé qu'elle n'auroit pas lieu : en promettant la *quatrième*, j'ai dit alors que je ne reprenois mon travail que pour *une année*; & depuis, j'ai toujours défendu à mes agens de recevoir des souscriptions qui s'étendissent au-delà de ce terme : jamais on ne m'en a compté en recette. Cependant tous les jours il m'arrive des réclamations d'après des quittances reçues *pour une cinquième année* (1).

Depuis trois ans, & plus, j'ai révoqué toute espèce de pouvoir sur cette matière : & l'on m'annonce des souscriptions reçues *l'année dernière*.

Les numéros 72, 73, 74 & 75 ont été expédiés par moi de *Londres*, & remis à mes agens à *Paris*, au moyen d'un sacrifice énorme de ma part. Je payois en *Angleterre* SIX FRANCS par *exemplaire*, aux entremetteurs qui se chargeoient de passer ces vérités, comme la contrebande, fort assez ordinaire aux vérités. Jamais fraude

(1) Ces quittances paroissent, & sont en effet signées de moi. Mes agens en avoient toujours en main d'avance un grand nombre d'imprimées, & signées, de l'emploi desquelles il ne m'a jamais été possible d'obtenir de compte, quand ma confiance venoit à cesser. Pour les adapter à leurs manœuvres, ils n'avoient besoin que d'en changer les chiffres, comme chacun de ceux qui les ont reçues peut se convaincre qu'ils l'ont fait, non-seulement pour m'engager à mon insu, à une cinquième année, mais comme on va le voir, pour dénaturer l'engagement de la quatrième.

n'avoit été si cherement payée , & si légitime en tout sens. Cependant aucun souscripteur *françois* ne les a reçus en mon nom.

Et ce n'étoit ni le scrupule , ni la crainte qui arrêtoient mes fidèles correspondans : car ils vendent les exemplaires aux curieux le même prix que j'avois donné pour les leur transmettre ; ainsi ils commettoient une exaction scandaleuse envers les souscripteurs , & un double vol envers moi. Pour s'assurer le produit de cette manœuvre , ils dénatureroient mes quittances , même les anciennes déjà distribuées , qui repassoient entre leurs mains , pour y être *échangées* par un motif que j'ai expliqué ailleurs : cet expédient imaginé pour me procurer des lumières sur les fraudes précédentes , en a favorisé une nouvelle. Sur ces quittances imprimées , qui portoient primitivement de 73 à 96 *inclusivement* , ils faisoient 76 à 100 , en poussant l'inadvertence ou l'indifférence au point de ne pas remarquer que de ce mot *inclusivement* , qui ne changeoit pas , résultoit une stipulation de VINGT-CINQ numéros au lieu de VINGT-QUATRE , division indiquée dès le commencement de cet ouvrage , & depuis invariablement fixée sur-tout dans le tome 5 page 519.

Instruit par hasard , & par mes relations directes avec quelques souscripteurs , de cette manipulation , j'avois cru d'abord qu'elle n'avoit eu lieu que sur un certain nombre de quittances ; sur celles où la vente frauduleuse des numéros désignés ci-dessus ne permettoit pas de les laisser compris : mais je vois qu'elle a été pratiquée sur

toutes les quittances délivrées en *France* indistinctement; de sorte que, par un abus de confiance difficile à qualifier, en dérochant clandestinement une partie des objets destinés à remplir à grands frais mes engagements, on en changeoit à mon insu la nature & l'étendue.

Il m'est arrivé dans mon orageuse carrière bien des contrariétés cruelles & bisarres: il n'y en a point d'aussi inconcevable que celle-là, & d'aussi bien constatée. J'en ai déjà 500 preuves écrites, & probablement il m'en viendra bien d'autres.

Enfin, quand j'ai ouvert il y a quelques années ma souscription pour la collection de mes ouvrages que je réalise aujourd'hui, l'empressement du public avoit amené un grand nombre de souscripteurs, qui avoient consigné leur argent chez l'homme honoré alors de ma confiance. Ayant trouvé des obstacles invincibles, j'ai renoncé alors à mon projet; j'ai invité les souscripteurs à se faire connoître; je les ai priés par des avis imprimés de répéter leur remboursement; j'ai donné ordre qu'il fût effectué: j'ai dû croire qu'il l'avoit été, puisqu'on m'a compté des sommes considérables pour cet article, & des sommes dont la dépense surpasse bien la recette. Cependant je reçois tous les jours des répétitions pour le même objet (1).

(1) Les personnes qui seroient d'abord étonnées de cette suite interminable de malversations, de cette espèce de succession d'agens toujours déprédateurs, acharnés, sur la for-

Ainsi tandis que je prodiguois l'argent pour que personne ne fut mécontent, personne n'étoit satisfait.

Toutes ces découvertes accumulées à-la-fois m'accablent. Il me faut du tems pour m'arranger de manière à réparer tout le passé. Le nouvel ordre sera inaltérable, parce que c'est MOI qui en serai le gardien, & la caution : mais avant que de l'établir, ou en l'établissant, il faut remédier au désordre qui l'a précédé. Il faut que les souscripteurs qui se sont déjà déclarés, ou qui se déclareront, connoissent mon plan ; qu'il soit expliqué sans ambiguïté, pour prévenir une multitude de questions auxquelles je ne puis ré-

tune d'un simple particulier, cesseront de l'être, si elles songent à toutes les autres singularités de ma vie, aux évènements qui ont influé sur mon état, sur ma liberté, sur mon existence dans tous les sens, au système évidemment formé, & soutenu pendant quinze ans, de *m'étouffer*. Pendant quinze ans, j'ai vécu en *état de guerre* avec tous les hommes qui avoient du pouvoir, ministres, corps, sectes : ayant eu l'avantage que donne la force, ils s'en sont prévalu, comme de raison. Ils ont adopté contre moi la formule usitée, dit-on, dans les pillages militaires, de *tout permettre hors de tuer* : & encore . . .

Il n'est pas étonnant qu'avec un tel signal, une telle autorisation, & la certitude de l'impunité, mes agens se soient permis dans l'intérieur les mêmes manœuvres que de bien autres personnages se permettoient ouvertement en public.

pondre en détail, sans une fatigue accablante; pour aller au-devant des mécontentemens que je ne pourrois blâmer, & qui seroient cependant injustes; pour ne pas constituer les souscripteurs & moi, dans des frais de correspondance inutiles pour les deux parties. Voici donc ce que j'ai à leur observer.

1°. Si beaucoup de personnes tenoient à la division du 76 au 100 *inclusivement*, il en résulteroit une petite injustice envers moi, une dépense, un embarras assez considérables, quant à la manipulation typographique, une complication pénible dans la tenue des registres, & des livraisons, avec une inexactitude singulière sur les citations que je pourrois faire par la suite: les divisions des volumes n'étant plus les mêmes pour tout le monde, le numéro XCVII étant pour les uns le commencement, & pour les autres le milieu d'un tome, mes lecteurs & moi nous serions dans le cas d'être à chaque instant déroutés, ou trompés par les renvois; les personnes que j'emploie pour le manuel de la distribution seroient sans cesse exposées à des méprises involontaires, embarrassées à distinguer les restes de l'ancienne souscription de la totalité de la nouvelle; & cette incertitude toujours renouvelée se perpétueroit dans les divisions suivantes.

Je m'en tiendrai donc à la seule naturelle, à la seule commode, & en même tems la seule légitime: je recommencerai par le N°. 97 (1).

(1) Le véritable, celui du 1er. Décembre prochain, fera

Ce terme est indifférent aux souscripteurs qui n'ont point les années précédentes. Quant aux autres, il sera à leur choix de réclamer les objets qui ont été retranchés dans leur collection, ou de m'indiquer comment ils veulent en être indemnisés, s'ils ont pris le parti de se les procurer séparément.

2°. En général, tous ceux qui ont fait des réclamations ou qui en feront, soit pour les *Annales*, soit relativement à l'ancienne souscription des *Œuvres*; soit pour des objets nouveaux, peuvent être tranquilles. Je fais tenir une note exacte de leurs demandes. Si je n'y satisfais pas sur le champ, c'est qu'elles exigent des préliminaires longs; tels que la réimpression des numéros qui en sont l'objet; ou leur expédition, &c. Mais tout sera acquitté avec exactitude.

3°. Il en sera de même des tables qui manquent aux volumes précédens de l'ancienne édition des *Annales* : elles seront fournies à ceux des souscripteurs *anciens*, qui en souscrivant de nouveau, ou en réclamant les numéros qui ne leur ont pas été délivrés dans le tems, en marqueront le désir. Je leur réitere l'invitation de se faire connoître au plutôt. Ces tables ont existé : elles ont même été envoyées & reçues à *Paris* : mais, ou parce qu'elles ne pouvoient guère se vendre à part, ou par pure négligence elle n'ont pas été distribuées. Ce qui en restoit

la suite de celui-ci : & ils ne feront ensemble qu'un seul numéro.

chez moi a été détruit, dans le tems de mes défastres, par les déplacemens, & les pillages de toute espèce qui en ont résulté. Il faut donc les réimprimer, ce qui exige du tems, & la connoissance à-peu-près du nombre des personnes qui y ont droit.

4°. La table manque encore au second volume de la nouvelle édition qui est à *Paris* : elle est sous presse, & parviendra à tous ceux qui ont ce volume. A l'avenir on peut être sûr que la table accompagnera la fin de chaque tome.

5°. On me fait au sujet de ma nouvelle édition des *Annales*, une infinité de questions auxquelles je vais tâcher de répondre par une explication nette. J'ai omis, je ne sais pourquoi, de l'insérer dans le *prospectus* publié dernièrement.

En réimprimant cet ouvrage je ne le dénaturerai point : il conservera la même division, & le même nombre de volumes : ainsi la nouvelle édition se rejoindra comme l'ancienne au N°. 97, qui en fera la suite : mais dans celle-ci se trouve, comme dans ma vie, une lacune plus aisée à remplir dans l'une que dans l'autre. Il y manque le tableau de ce qui s'est passé dans le monde, ou lorsque je n'y étois plus, ou depuis que malgré mon retour à la lumière des tracasseries méditées m'ont fait abandonner le pinceau. C'est ce vuide auquel je me propose de suppléer dans la nouvelle édition.

Et pour me ménager l'espace nécessaire, sans

augmenter le nombre des volumes, voici ce que je fais. Dans ceux qui ont été publiés ci-devant se trouvent plusieurs morceaux de littérature, de philosophie, qui appartiennent plus au raisonnement qu'à l'histoire, qui sont plutôt des spéculations que des récits; tels que la *dixième* roiale; les *réflexions sur la validité des privilèges en librairie*; l'examen des *œuvres de feu M. de Voltaire*; &c. Je les retranche, j'en fais des morceaux séparés, qui pourront également, ou faire suite des *Annales*, ou se comprendre dans la collection littéraire de mes œuvres.

Les anciens volumes contenoient aussi beaucoup d'*avis*, personnels à moi, nécessités par les circonstances, mais inutiles aujourd'hui, &, je l'avoue, regardés dans le tems même par les personnes médiocrement bien intentionnées, comme un des défauts de cet ouvrage. Je les supprime absolument.

Le vuide qui résultera de ces réformes sera occupé par le récit que j'aurois fait dans le tems, si les loix, la pureté de ma conduite, mon innocence démontrée & connue, avoient pu prévaloir sur l'acharnement de mes ennemis; les trois volumes que je compte avoir à y employer suffiront, parce qu'aujourd'hui, il ne sera plus question que de grands objets; parce qu'une partie, tels que la guerre d'*Amérique* & sa conclusion, ayant déjà reçu une décision des arrêts de la fortune, ne comportent plus les détails attachés à l'histoire journalière du moment.

Mais, pour être plus rapide, celle-là n'en fera pas moins intéressante; c'est sur-tout dans ce court espace que s'est vérifié, ce que je disois, il y a dix ans, en commençant cet ouvrage, que » la partie déjà écoulée de ce siècle, ayant été » remplie des singularités les plus imprévues en » tout genre, . . . : ce qui nous reste à parcou- » rir de la même période préparoit peut-être à » la postérité un spectacle encore plus éton- » nant! » Tout ce qui est s'est passé dans ces derniers tems, & à-peu-près dans les limites de l'intervalle que je désigne ici, porte en effet un caractère de singularité bien frappant, bien propre à fixer les regards d'un observateur attentif.

C'en est une par exemple, que les trônes de deux des plus puissantes monarchies de l'*Europe*, ceux qui se sont choqués de nos jours avec le plus de violence & de fracas, se soient trouvés vacans presque dans le même tems; que *Marie-Thérèse* & *Frédéric Second*, aient transmis leurs brillantes couronnes à d'autres possesseurs, presque à la même époque, après des regnes à-peu-près de la même durée, également mémorables, l'un sur-tout par de grandes vertus, l'autre par de grandes qualités.

L'hommage à rendre aux unes & aux autres, la distinction à établir entre elles, l'appréciation équitable de ces renommées qui commencent à mûrir par le tems, est un des devoirs de l'*historien*. C'est celui dont je n'ai pu m'acquitter sur ces articles délicats, & ce que je ferai dans ma nouvelle édition.

Il en fera de même de plusieurs autres noms qui ont également droit au souvenir de la postérité, parce qu'ils ont de même fixé l'attention des contemporains, ou par le mérite personnel de ceux qui les ont illustrés, ou par leurs fautes, ou par les grands événemens auxquels ils ont concouru : tels qu'un *Chatam* révérend dans sa patrie, mais bien convaincu d'avoir été, de sang-froid, par système, le perturbateur de l'*Europe*, & par conséquent du monde entier; un *Vergennes*, regardé, peut-être avec moins de justice, comme son pacificateur; un *Pombal*, malheureux d'avoir survécu à sa faveur, ou plutôt au prince dont il avoit subjugué l'esprit, & plus malheureux encore d'avoir abusé de sa confiance; un *Choiseul*, célébré par des amis ardens, même depuis sa disgrâce, & déchiré par des ennemis implacables même pendant sa prospérité, & dont la vie comme l'administration pouvoit en effet justifier un attachement constant, ainsi que des haines violentes; un *Turgot*, qui auroit toujours paru digne du ministère s'il n'y étoit point parvenu; un *Maurepas*, destiné à éprouver successivement ce que l'instabilité de la fortune a de plus cruel, & sa constance de plus flatteur; un *Christophe de Beaumont*, principal acteur dans une des plus bruyantes querelles qui aient divisé l'église de *France*, & successivement mis aux mains tous les pouvoirs dans ce royaume; vanté, comme un nouvel *Athanase* dans l'un des partis; déprimé dans l'autre, comme un brouillon impétueux, & inflexible, plus opiniâtre que ferme, plus indiscret que zélé, mais constamment digne du respect des honnêtes gens de tous les partis.

par

par la franchise de son caractère, par la pureté de sa vie, par la bienfaisance de son ame, & la profusion de ses charités.

Enfin, j'aurai encore à ramener sous les yeux du public dans cette addition de mes *Annales*, d'autres hommes distingués dans d'autres genres, les uns dont je n'ai point parlé, d'autres dont les circonstances ne m'ont permis de dire que peu de chose; car, comme si une destinée spéciale avoit attaché à l'époque dont il s'agit, la propriété d'être funeste à presque tous les talens, ou à tous les noms honorés de l'attention des hommes, c'est dans le même intervalle qu'on a vu disparoître les *Voltaires*, les *J. J. Rousseaux*, les *Tronchins*, les *Hallers*, les *Linnès*, les *Coustoux*, les *Pigals*, &c.

Jamais les triomphes de la mort sur la grandeur, ou si l'on veut sur la foiblesse humaine n'ont été aussi multipliés, aussi éclatans dans un aussi court espace; jamais, je le répète, l'histoire n'a offert une matière aussi abondante à la franchise désintéressée d'un vrai philosophe, ni aussi favorable au développement des idées utiles, vraies dans tous les genres, puisque toutes ces pertes rappellent ou des richesses acquises, ou des innovations fâcheuses, ou des révolutions brillantes, & des événemens propres dans un sens, ou dans l'autre, à servir de leçons à la postérité.

Voilà le supplément par lequel je travaille à compléter la nouvelle édition des *Annales* : par ce moyen elle deviendra en quelque sorte

un nouvel ouvrage, sans cependant ôter à l'antienne l'espèce de valeur qu'elle peut avoir aux yeux des propriétaires ; & la reprise actuelle s'incorporera sans inconvénient à l'une & à l'autre.

Voilà aussi tout ce que je crois avoir pour le moment à présenter au public. J'invite les *souscripteurs*, anciens & nouveaux, à se presser un peu ; mais quelque chose qui arrive le vrai numéro 97 sera à *Paris* ; & s'y distribuera le 1^{er} Décembre prochain, sans faute. Les autres se succéderont à la distance & aux époques indiquées, avec la plus grande régularité. Ils auront l'intérêt que promet la situation actuelle des affaires.

La littérature est bien stérile, il est vrai ; mais la politique est bien abondante. Quels matériaux que la dissolution probablement prochaine, d'un Empire qui, après avoir été pendant huit siècles le fléau & la terreur de la chrétienté, paroissant ne pouvoir plus en exciter que la convoitise, a eu l'imprudence de provoquer lui-même les mains les plus intéressées à sa chute, les plus à portée de l'opérer ! Quelle source d'ailleurs d'événemens remarquables que la situation respective de nos différentes puissances ; le changement de leurs intérêts, & de leurs liaisons, l'épuisement des finances de la plupart ; la multiplication des ressources des autres, & sur-tout la disposition générale des esprits, la tendance à désirer un nouvel ordre de choses ; disposition dont nous venons de voir par un concours peu commun de circonstances, les effets se manifester à la fois dans trois pays voi-

sins, mais bien éloignés par les mœurs, par les loix; par le caractère des habitans.

Dans tous on étoit en garde contre l'extension de l'autorité; dans tous on demandoit un *redressement*: dans tous on procédoit avec un appareil, avec des accessoires qui sont ordinairement les présages des grandes secousses, & même des changemens absolus dans l'existence politique.

L'issue de ces mouvemens d'ailleurs si semblables, a été bien différente. En *France*, une condescendance sage a prévenu une révolution, sans rien décider sur le redressement. Dans les *Pays-Bas Autrichiens* le redressement a été complet sans révolution: en *Hollande* la révolution est complète sans redressement; aussi n'y a-t-on consulté que la loi des bayonnettes.

Quelles en seront les suites? C'est ce que nous allons voir: quelle carrière pour les spéculateurs & les historiens!

P. S. Au moment où l'on finit d'imprimer cet avis, il me vient une idée qui achève de justifier ma réclamation contre les brigandages des contrefacteurs. De tous les ouvrages périodiques sans exception, celui-ci est le seul que l'on envahisse avec cette impudence. Le *Mercur de France* même échappe à la voracité des *B. Cartouches*.

On ne peut pas dire que ce soit *faute de succès*: le *Mercur*, a dit-on, 11000 Souscripteurs;

on ne peut pas dire que ce ne soit pas un bon ouvrage : la réputation du *Mercur* est faite. Les auteurs actuels soutiennent celle de leurs devancées : c'est aujourd'hui la besogne d'une société de gens de lettres, tous prédestinés ou prétendans aux grans honneurs de la littérature : c'est une menagerie où s'élèvent à la becquée de petits académiciens.

Et ils ont déjà la hardiesse, & sur-tout la décence des grans. En ouvrant dernièrement le N^o 40 de cette année, j'ai été édifié d'y trouver page 8 dans l'explication d'une *Charade*, qui a pour mot le *Cheval*; que le *Cheval* avoit trois rapports avec la *Femme*, la *poitrine*, LE *FESSIER*, & les *crins* : C'EST-A-DIRE, ajoutent les diserts interprètes, la *poitrine large*, la *CROUPE remplie*, & les *crins longs*, commentaire aussi curieux, aussi poli que le texte.

Eh bien, un journal honoré d'un succès aussi prodigieux; produit des travaux combinés d'une foule d'hommes aussi célèbres; rempli d'une *anatomie comparée*, aussi instructive, aussi élégamment exprimée, ce journal n'est point *contre-fait*. D'où vient donc cette distinction dévorante en faveur des *Annales*? Seroit-ce parce que le *Mercur* est devenu le patrimoine d'un Libraire, & que je ne suis qu'un *homme-de-lettres*? Ou seroit-ce une suite de la destinée inverse, & plus inconcevable encore, qui depuis 15 ans fait envisager mes démêlés littéraires comme des affaires d'état très-sérieuses, & mes réclamations civiles, juridiques les plus sérieuses, comme des spéculations littéraires?



ANNALS

POLITIQUES,
CIVILES ET LITTÉRAIRES.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES,
ET PRÉLIMINAIRES.

AVANT que de reprendre l'histoire du présent, & une histoire vraiment philosophique, sans faste, comme sans intérêt en aucun sens, exempte de prétentions, comme de préjugés, une histoire consacrée uniquement à la vérité, à l'utilité publique, arrêtons un moment nos regards sur la partie du passé qui nous touche de plus près : facilitons par un tableau rapide la sorte de comparaison qui pourra avoir lieu entre la période qui précède immédiatement l'époque à laquelle nous sommes, & celle qui va la suivre.

Les annales du monde entier n'ont eu jusqu'ici à conserver le souvenir d'aucun intervalle sans exception, où les événemens remarquables se soient pressés, accumulés, en quelque sorte, avec plus d'abondance & de rapidité. Cet espace resserré en renferme déjà plus de ce genre, que

TOME XIII. N^o 97 bis.

D

n'en offrent dans le cours ordinaire des choses les fastes de plusieurs siècles.

Et ces incidens ne sont pas seulement nombreux : ils sont bizarres, opposés même à la marche usitée des affaires, aux principes admis, & raisonnables, en apparence, de la politique : il semble que ce soient les caprices des administrations encore plus que ceux de la fortune, qui disposent aujourd'hui du sort des peuples & des empires. Tout est contradiction depuis le terme que je viens d'indiquer ; tout est, pour ainsi dire, conséquence, dans les grans mouvemens de ces machines qui semblent cependant ne pouvoir subsister que par l'ordre.

Nous avons vu des divisions, des réunions, des Créations même d'empires, projetées, désirées ; & les unes exécutées avec une aisance, une promptitude qui tient du prodige ; les autres contrariées, anéanties par des oppositions invincibles ; & les plus difficiles, à n'en juger que suivant les règles communes, sont celles qui ont éprouvé le moins d'obstacles.

Ainsi l'affranchissement de l'*Amérique*, le démembrement de cette partie précieuse de la *Grande-Bretagne*, s'est consommé aux yeux de l'univers, en trois années d'une guerre plus bruyante, plus ruineuse que meurtrière ; d'une guerre signalée par des *paroles*, des *défis verbaux*, & des promenades navales, plus que par des combats. Ainsi l'invasion de la *Crimée*, son incorporation à une couronne étrangère, éloignée, s'est opérée avec

une patente : il n'en a coûté à la *Russie* qu'une rente viagere, avec une déclaration de sa volonté.

Et le malheureux petit embrion de *Geneve* a été écrasé au premier mot de liberté qui s'est fait entendre dans ses murs ; & la réunion de quelques districts voisins de l'*Autriche*, fondée sur des titres aussi anciens qu'authentiques, ratifiée par le possesseur actuel, a échoué, après avoir armé cinq cens mille hommes, les uns pour l'anéantir, les autres pour la favoriser ; & l'*Escaut* est resté esclave au mépris des droits les plus clairs, entre les mains d'une puissance assurément bien en état de les soutenir ; & l'échange des pays qu'il arrose contre la *Baviere*, échange plein de raison ; échange avantageux à toutes les parties ; échange que la maison de *Sultzbach* auroit dû solliciter, si on ne le lui avoit pas offert ; échange bien moins inquiétant pour l'*Europe* que la cession de la *Lorraine*, ou le partage de la *Pologne*, n'a pu avoir lieu.

En continuant d'approfondir ces incidens si extraordinaires déjà par eux mêmes, l'étonnement va bien augmenter encore. On trouvera que ceux de ces projets qui ont réussi, ont été favorisés par les mains qu'un intérêt bien entendu devoit ce semble porter à les désapprouver ; & les autres ont avorté par des oppositions que ce motif devoit changer en facilités.

La défection des colonies *Américaines*, la révolte du *Congrès*, ont été solennellement auto-

risées au bruit du canon, ratifiées à la lueur des bayonnettes par la *France*, par l'*Espagne*, par la *Hollande*, dont l'opulence est presque toute fondée sur leurs colonies; par la *France*, par l'*Espagne*, par la *Hollande*, qui partagent presque seules avec l'*Angleterre* l'empire du nouveau monde; sur les domaines desquelles peuvent aussi à tout moment se former des *Congrès*, & qui n'auroient certainement pas de forces suffisantes pour subjuguier leurs sujets de cet hémisphère, si ceux-ci s'avisent au nom de la raison, & des *droits primitifs* du genre humain, d'imiter l'insurrection dont leurs métropoles ont si imprudemment consacré l'exemple.

C'est la *Russie* qui, la tête récemment couverte du diadème de la *Tauride* arraché aux *Turcs*, à l'aide de l'*Autriche*, n'a pas peu contribué à arracher des mains des *Autrichiens* ce que le nouvel électeur de *Bavière* leur avoit déjà cédé de son héritage : un mot de sa part auroit consommé le fameux échange, & ce mot, elle ne l'a pas dit.

C'est le feu roi de *Prusse* qui a le plus hautement contrarié cette cession; c'est lui qui a soulevé toute l'*Allemagne* contre l'idée du troc déjà convenu, exécuté, entre les cours de *Vienne* & de *Munich*. Son prétexte étoit « que les loix de l'*Empire* défendent, que l'intérêt général de tous
 » ses membres doit faire proscrire toute incor-
 » poration des domaines d'une des grandes mai-
 » sons qui le composent, dans une autre; qu'il
 » faut pour maintenir la liberté commune de cette
 » fourmillement de souverains maintenir aussi la di-

» vision de leurs propriétés » ; & sa maison même est à la veille de réunir, de s'incorporer deux principautés considérables qui en accroîtroient sensiblement la puissance : & la maison d'*Autriche* qui n'avoit pris les armes que pour assurer l'exécution d'un traité de ce genre, a cédé à un rival, qui, en raisonnant ainsi, ne les avoit prises que pour le rompre.

Enfin, c'est la *France* encore qui, en protégeant à *Philadelphie*, à *New-York*, le fantôme de la liberté, en a étouffé la réalité aux bords du lac *Leman* ; & elle a été aidée dans cette opération, dont la petitesse du sujet a rendu l'inconséquence, la cruauté, moins sensibles, par une *République*. C'est elle qui en prodiguant ses trésors, la vie de ses matelots, pour assurer l'indépendance de la *Delawarre*, a prodigué de même les négociations, & compromis quelque chose de plus précieux que l'argent, sa foi, & l'attachement d'un allié nécessaire, pour perpétuer les fers de l'*Escaut*.

Et pour porter la surprise au plus haut degré, ces succès contre nature, s'il est permis de le dire, ces efforts monstrueux, en quelque sorte, à les apprécier d'après les règles de la politique reçue, & de la raison, n'ont été d'aucune utilité réelle aux nations fortunées, en apparence, qui s'en sont enorgueillies. L'affranchissement est un fardeau, plutôt qu'une jouissance pour les *Etats-Unis*. Une banqueroute honteuse qui ne les a point enrichis, a flétri ce berceau qui sembloit dressé par les mains de l'honneur & du patrio-

tisme. Des marques de jalousie plus que de reconnaissance, une décoration illusoire & devenue presque ridicule, sont l'unique prix qu'aient reçu les guerriers accourus d'*Europe* pour les affermir. Une nullité absolue au dehors; une foiblesse incurable au dedans; peut-être des troubles domestiques sanglans, & prochains; peut-être la nécessité de rechercher bientôt les prétendus fers qu'ils ont brisés, & de recevoir comme une grace la réintégration dans une dépendance abjurée si légèrement, voilà les fruits de cette émancipation opérée avec tant de fracas, & proclamée avec tant de scandale.

L'*Angleterre* séparée de ces enfans indociles & présomptueux, consternée un moment de l'énormité apparente de sa perte, a bientôt repris ses forces, & sa splendeur. La *France* après s'être épuisée pour porter un coup qui sembloit devoir être si funeste au commerce de sa rivale, s'est empressée immédiatement après de solliciter, de dresser, de signer des traités qui assurent à ce commerce plus de vigueur dans un des deux mondes, qu'il n'en avoit pu perdre dans l'autre.

On l'a vue créer dans son sein une compagnie des *Indes*, vouée tout à la fois au despotisme & à l'esclavage, surchargée tout ensemble de privilèges, & de chaînes; une société *Asiatique* par le nom, dont la destination spéciale est de tyranniser les *François*, & de servir la compagnie *Angloise*.

Ce n'est pas tout : remplie de manufactures

qu'il a peut-être été imprudent de laisser établir, mais qu'il seroit encore plus dangereux de laisser éteindre ; habitée par une nation aussi légère qu'aimable , pour qui la nouveauté est un besoin , chez laquelle l'opulence n'a jamais calculé les ménagemens dus à ses sources , qu'il faut défendre , comme les enfans , de son penchant pour les choses agréables , & nuisibles , en lui ôtant l'occasion de s'y livrer , on l'a vue tout d'un coup ouvrir ses ports à des productions non-seulement étrangères , mais ennemies ; détruire entre elle & la *Grande-Bretagne* , sous la seule réserve de la réciprocité , une barrière qu'un patriotisme intéressé , & éclairé saura toujours bien perpétuer du côté de cette île , & qui en repoussera sans cesse les fruits de nos fabriques , tandis qu'elle vomit de tous ses ports ceux des siennes pour nous en inonder.

Ainsi , après la seule guerre heureuse que la *France* ait soutenue depuis 500 ans contre ces redoutables voisins , elle a , par des traités confirmatifs , en apparence , de la paix , reçu un joug qu'elle auroit dû , ce semble , s'opiniâtrer à refuser , même après les campagnes les plus désastreuses : au péril de s'exposer sur ses propres domaines à la concurrence de l'industrie manuelle des *Anglois* , elle a joint l'opprobre de se constituer tributaire de celle de leur vassaux *Asiatiques* , & de leurs navigateurs *Européens* (1).

(1) Je n'entends pas ici blâmer sans exception le traité de commerce , dernière opération d'un ministre *François* ,

Quant à la *Russe*, dont les succès depuis vingt ans fatiguent en quelque sorte la renommée, dont les invasions semblent avoir été toutes heureuses, dont les reverses ont été autant de triomphes; que moi à vain la plus brillante, la plus complète, & , sous un certain point de vue, la plus facile jusqu'ici, parce qu'elle n'avoit point cours de sang; c'est-à-dire l'envahissement de la presqu'île ravagée plutôt qu'habitée par les *Tartars*?

La gloire d'avoir ressuscité les noms *Grecs* de deux ou trois villes, & ramené dans l'histoire des lieux qui n'étoient presque plus connus que par la fable; le vain hommage de quelques petits tyrans des environs du *Caucase* toujours inquiets, toujours prêts à recevoir des fers, & à les briser, aussi foibles que perfides, vassaux aussi indociles que voisins dangereux; le plaisir d'avoir fixé sur cette conquête aisée les regards du premier souverain de l'*Europe*, & du plus éclairé; de lui avoir montré une femme couronnée dans des lieux où l'esclavage du sexe semble être une des propriétés du climat: voilà

dont la politique éprouve aujourd'hui plus d'une réforme: l'administration éclairée qui l'a remplacé sans adopter ses principes, a sans doute eu de bonnes raisons pour ne pas s'en écarter dans cette matière: j'en connois quelques-unes, dont l'avenir seul peut confirmer, ou détruire la justesse; mais il me semble qu'il n'y en a point, même pour pallier l'établissement de la prétendue compagnie des *Indes*.

jusqu'à ce jour tout ce qu'a retiré la cour de *Pétersbourg* de l'acquisition de la *Crimée*.

Et cette acquisition devient en ce moment la cause d'une explosion menaçante de la part de l'ancien *Suzerain*; explosion toujours à craindre malgré la foiblesse supposée du peuple qui l'éprouve, parce que deux espèces de fanatismes s'y joignent à l'intérêt politique; parce qu'une nation entière déjà échauffée par les préjugés religieux, est encore alarmée par la crainte de sa destruction totale; parce que si les *Turcs* n'ont pour eux ni la discipline, ni les bayonnettes de l'*Europe*, ils ont des déserts, & la *peste*, qui sont encore plus redoutables; explosion enfin dont les risques, tout compensé, feroient au moins égaux, si une puissance formidable ne donnoit aux *Ottomans* par ses préparatifs sur les bords du *Danube*, autant d'inquiétude qu'ils peuvent en porter sur ceux de la *mer noire*; si l'héritier des *Ferdinands*, des *Mathias*, ne se montroit disposé enfin à venger sur ceux des *Solimans*, des *Mahomets* seconds, les invasions qui ont si longtemps dévasté l'héritage de ses peres.

Enfin la *Hollande* expie cruellement le court honneur d'avoir bravé avec autant d'indiscrétion que d'audace un prince dont elle auroit dû acheter à tout prix l'alliance & la protection. Ces *républicains* si fiers, ces négociateurs si sages, ont épuisé en deux années les derniers excès de la démence outrageuse, & ceux de la lâcheté pusillanime. Complices de l'émancipation des *Américains*, & de l'humiliation passagère de la *Grande-*

Bretagne, après avoir insulté de sang froid le chef de la confédération *Germanique*, nous les voyons céder sans résistance à l'un des membres de cette confédération. Moins de quinze mille *Prussiens* ont fait évanouir en un clin-d'œil ces nuées de *patriotes*, qui, énorgueillis de l'indulgence humaine de l'empereur, en avoient si solennellement, si insolemment provoqué la vengeance.

Un autre caractère de ces incidens non moins propre à exercer l'esprit d'un spéculateur attentif, c'est qu'ils ne se sont opérés ni avec l'appareil, ni au moyen des accessoires qui dans les autres siècles, & même dans les trois quarts de celui-ci, accompagnoient, & facilitoient les grandes révolutions politiques. Il étoit d'usage jusqu'aujourd'hui de pré luder par des négociations propres à se procurer des amis, avant que de faire marcher des soldats. On cherchoit à *faire troupe*: pour attaquer l'adversaire dont on convoitoit la dépouille, on attendoit qu'il eût déjà d'autres embarras, ou l'on avoit soin de lui en susciter: on contractoit des alliances: on prodiguoit les *subsidés*: enfin les tracasseries diplomatiques précédoient le choc des régimens.

C'est ainsi que *Guillaume III*, & le cabinet de *Vienne* s'étoient conduits envers *Louis XIV*, qui dans ses aggrès sions, ou ses défenses avoit soigneusement suivi la même méthode. C'est ainsi que dans les longues, & nombreuses guerres qui, jusqu'à la paix de *Paris*, avoient déjà agité, & fouillé ce siècle philosophe, des ligue

adroitement concertées, des unions nouées, ou rompues par l'intérêt, quelquefois avec une mobilité bien voisine de la perfidie, avoient pour ainsi dire combiné les tems comme les ressources des couronnes, semé les orages dans les orages, & poussé contre des collections d'ennemis des nuées de défenseurs.

Quand vers le milieu du siècle la *France*, secondée par la *Bavière* & la *Prusse*, vouloit accabler l'héritière de la maison d'*Autriche*, après avoir juré de la défendre, celle-ci s'étoit glorieusement soutenue à l'aide de l'*Angleterre*, de la *Hollande*, & des variations peu philosophiques, mais très-lucratives du *Salomon* du Nord. Quand ce chef de la maison de *Brandebourg*, devenu à son tour l'objet d'une espèce de conjuration de rois, osa porter les premiers coups aux confédérés qui se promettoient, non sans vraisemblance, de l'écraser en une campagne, l'*Angleterre* le servit, le soutint en *Europe*, en foudroyant la *France* dans les *Deux-Indes*; & la défection aussi subite qu'imprévue des *Russes*, produisit au milieu de la bagarre un renversement d'idées, d'intérêts, de mouvemens qui assura son salut.

Aujourd'hui, c'est-à-dire depuis dix ans, ce n'est plus cela. On marche, on agit seul; on a l'air de négocier toujours : mais, je ne fais pourquoi, si ce n'est pour se tromper. La fonction des ambassadeurs respectifs semble être moins de travailler à former des alliances, qu'à en dissoudre. Chacun a ses systèmes, ses vues, ses intérêts à part. Les guerres sont des espèces

de duels d'empire à empire , où les seconds ; quand il en intervient , sont dirigés par les circonstances qui les entraînent , plutôt que par des plans médités & réfléchis.

Quand en 1778 l'*Autriche* & la *Prusse* s'ébranloient pour quelques bailliages de la *Bavière* ; quand à la même époque la *France* , rompant enfin un silence , ou plutôt une tergiversation peu honorable , abandonnant un déguisement frauduleux & mal couvert , se déterminoit à porter à la *Grande-Bretagne* un défi long-tems diffimulé , les mouvemens de part & d'autre n'avoient aucune relation. Rien ne lioit les 500,000 hommes qui se dispofoient à inonder l'*Allemagne* de sang , aux 600 vaisseaux guerriers qui annonçoient à l'*Océan* le même scandale , & de plus grandes horreurs.

A ce même terme , non-seulement la *Grande-Bretagne* n'a pas paru empressée de chercher des secours étrangers : non - seulement elle semble avoir affecté de les dédaigner : mais elle a tenu une conduite qui devoit nécessairement multiplier le nombre de ses ennemis ; elle a provoqué l'*Espagne* , la *Hollande* , long-tems incertaines. Ce n'est qu'avec la plus vive répugnance , & en cédant à la plus pressante nécessité qu'elle a tacitement accédé à la *neutralité armée* , plan si raisonnable & si juste , dont la première idée consignée dans cet ouvrage (1) a été faisie par

(1) Tome VI, page 64.

les cabinets encore exempts alors en *Europe* de la fièvre belligérante, & qui devroit à l'avenir dans les cas pareils être le code des nations.

Les troupes que nous avons vues descendre de la *Hongrie*, de la *Bohême* vers les *Pays-Bas*, pour briser la barrière qui en captive encore le fleuve, ne comptoient sur l'assistance d'aucun allié. Dans l'extravasion subite des troupes *Prussiennes* envoyées avec des boulets rouges, pour apprendre la politesse aux *Bataves*, & leur montrer à coups de canon comment il faut se comporter envers les dames, sur-tout quand elles sont princesses, & sœurs de roi, il ne paroît pas que la cour de *Berlin* ait cherché à balancer par des engagemens secrets l'impression que pouvoit produire dans le voisinage ce fait d'armes aussi hardi, aussi imprévu, que fortuné.

Enfin, le *Turc* en ce moment leve un bras menaçant sur une puissance qui sembloit depuis douze ans en possession de l'effrayer, de le désarmer sans combattre; & non-seulement il n'a pas d'allié déclaré, mais, s'il est permis de prononcer de si loin sur des objets si délicats, il ne peut plus dans la situation actuelle des affaires de l'*Europe*, se flatter d'en trouver. Si l'union des cours impériales pour repousser ses efforts est un retour vers l'ancienne politique, sa hardiesse à se présenter isolé dans la lice, le met en quelque sorte au courant de l'esprit du siècle.

Au nombre de ces événemens inversés, pour ainsi dire, de ces nouveautés qui semblent cho-

quer les habitudes reçues & affermies par l'usage ; n'oublions pas de compter le déplacement d'un *pape*, la visite rendue par le successeur du premier des *Apôtres* à celui des *Césars*. Le 16^e siècle avoit encore été témoin d'une entrevue entre ces deux principaux personnages de la grande république *chrétienne* : mais c'étoit alors le chef de l'empire qui se rapprochoit du chef de l'église ; au lieu que de nos jours c'est le pontife qui a été chercher le monarque ; le but de son voyage a été de solliciter une indulgence que les prédécesseurs de l'un n'avoient pas toujours trouvée auprès de ceux de l'autre.

Ajoutons à cette liste de prodiges politiques la conclusion d'un traité formel entre l'*Espagne* & la *Turquie*, l'entrée d'un ambassadeur *Musulman*, débarqué avec les simboles de la paix sur les côtes du premier de ces états , qui ne connoissoient jusqu'aujourd'hui le *Turban* que comme un signal de guerre & de désolation ; singularité d'autant plus frappante que jamais peut-être ces deux nations n'avoient eu moins de motifs pour se rapprocher , & que cette fraternité tardive leur sera probablement à toutes deux parfaitement inutile. Elle ne peut assurer aux *Castillans* la protection contre les corsaires *Africains*, qui seule auroit pu la leur rendre précieuse, ni aux *Ottomans* un abri contre les puissances du *Nord*, dont l'espoir auroit pu justifier leur empressement à rechercher l'amitié de celles du *Midi*.

Si de ces considérations générales qui embras-

sent toute l'*Europe*, nous descendons à une inspection détaillée de chacune de ses parties ; si nous arrêtons nos regards sur ce qui se passe chez les principales nations , examinées chacune séparément , les sujets de surprise ne feront que se multiplier : on ne cessera d'admirer la contradiction formelle , frappante , qui existe entre *ce qui est* , & *ce qui étoit*.

Quoi de plus étrange , par exemple , de moins prévu , que ce qui s'est passé en *France* , dans les premiers mois seulement de cette année 1787 ? Un ministre y regnoit avec autant d'éclat que d'empire sur la partie la plus importante peut-être de l'administration , dans nos gouvernemens modernes , sur celle des *finances* : doué de toutes les graces qui font l'homme aimable , il y joignoit l'activité de corps & d'esprit nécessaire au courtisan pour obtenir les grandes places , & à l'homme d'état pour les remplir. Toutes les spéculations réunissoient une grandeur apparente dans les vues , avec la rapidité dans l'exécution.

Le crédit public paroissoit rétabli. Quoique des emprunts successifs eussent encore accru sous ses mains la dette nationale , fardeau déjà immense avant lui , les arrérages sembloient s'en acquitter avec facilité.

Le commerce quoique gêné , contrarié dans presque toutes les branches , jouissoit cependant d'une espece de prospérité générale. Une opération hardie , consommée aussi-tôt que conçue , avoit rendu , ou paru rendre à la circulation

intérieure du royaume, une quantité prodigieuse de numéraire en nature ; & une caisse copiée d'après la banque de *Londres*, parvenue, au moins dans la capitale, à un crédit assez étendu, multiplioit encore par la multiplication de son papier cette source, ou cette représentation de richesse.

Enfin la mer maîtrisée avec des dépenses dont la seule idée auroit effrayé les administrateurs les plus audacieux dans les tems les plus fortunés, alloit offrir à force d'art sur les côtes de *Normandie*, à la marine guerrière, un entrepôt, un asile comparable, supérieur à ceux que la nature a prodigués sur les rivages opposés.

Au milieu de tant de splendeur, tout inspiroit, tout tendoit à nourrir la sécurité. Un langage décidé, une contenance imposante reduisoient presque au silence les spéculateurs les plus défiants.

Tout d'un coup, & , sans préliminaires, la nation se trouve convoquée : on en annonce l'assemblée, non pas sous cette forme antique, & consacrée, qui en ajoutant à l'éclat extérieur du trône, peut en gêner les confidens intimes, mais avec un appareil modifié, qui devoit en reduire les représentans, à n'être que les témoins passifs, & les appuis forcés d'un plan déjà concerté, résolu sans eux.

Alors on découvre subitement à leurs yeux un abyme, immense, inconnu, où la nation elle-même

même est près de tomber : on leur déclare qu'il faut le combler sur le champ : on leur en présente les moyens ; on insiste sur la nécessité d'une obéissance empressée de leur part, qui doit devenir une contrainte pour la nation.

Et, ce qui est inconcevable, en leur enjoignant de combler le gouffre on leur défend d'en sonder, d'en constater la profondeur : & , ce qui est plus inconcevable encore, la mesure de cette profondeur varie dans la bouche de l'architecte qui présente les plans nécessaires suivant lui, pour la remplir.

Et ce qui achève de donner à cet événement un caractère unique de singularité, cette mesure est restée, elle est encore problématique. Le ministre auteur, ou accusé du vuide, y a été englouti : il a disparu emportant avec lui les lumières qui auroient pu fixer l'opinion publique : il n'est resté de réel après lui que l'incertitude sur les causes d'une dissipation trop certaine, & l'affreux embarras de ses successeurs pour y remédier.

Les suites qu'aura cet incident sans exemple dans les annales de toutes les monarchies, appartiennent à l'histoire du *futur* ; mais on peut observer, pour compléter le tableau des contrastes dont il s'agit, le calme, la parfaite immobilité de l'*Angleterre* ; dans le moment même où les esprits recevoient dans tout son voisinage des semences de troubles, qui y germoient avec tant de rapidité. Cette île aussi orageuse, &

dit un homme célèbre, que la mer qui l'entoure; cette île, que nous avons vue en effet livrée aux convulsions les plus violentes, à la veille, en apparence, de tomber dans l'anarchie qui résulte des guerres civiles après les avoir produites, quand la *France* ne connoissoit de troubles que ceux qui naissent quelquefois de l'obéissance la plus passive, cette même île jouit aujourd'hui d'un repos absolu, quand sa rivale éprouve des secousses inquiétantes.

Et ce qui doit mettre le comble à l'étonnement, ce repos qu'elle n'a pu connoître sous les mains les plus expérimentées, sous les ministres auxquels l'âge, la longue habitude des affaires, & la jouissance constante des hommages au moins d'une partie du public, sembloient assurer le plus de consistance, elle le doit à un jeune homme, dont l'élévation à l'exercice du pouvoir suprême, a paru d'abord une espèce de prodige; & dont la conduite, ainsi que les succès, sont une bien autre merveille.

C'est ainsi que la providence, la destinée qui se joue des hommes & de leurs projets, semble avoir pris plaisir à ramasser dans le court espace que je désigne ici, toutes les sortes de contradictions apparentes, toutes les singularités qui suffiroient, je le répète, pour rendre intéressante l'histoire d'une longue suite d'années.

Au milieu de ces bisareries, les unes sans conséquence; les autres inquiétantes peut-être,

les autres propres à donner l'espoir d'un avenir qu'elles contribueront à améliorer, ne manquons pas de faire observer un changement avantageux, qui peut encore être comptis au nombre des singularités du siècle. C'est celui qui semble en cet instant avoir modifié, transformé, les accessoires de la souveraineté; qui montre de toutes parts aux peuples attendris des hommes vraiment dignes de leur affection sur les marches des trônes, sur les trônes même, où ils n'étoient que trop accoutumés à ne voir que des dieux farouches, & justement redoutés.

Jamais peut-être on n'a vu chez les souverains, & chez les dépositaires de leur autorité, plus de cette affabilité franche qui rend la grandeur aimable; & moins de cette morgue puérile, ou de cette dureté vindicative qui la rend odieuse sans l'affermir. Jamais, parmi les noms qu'elle est obligée de prononcer souvent, la renommée n'en a eu moins à flétrir, & il y en a plusieurs qu'elle a déjà d'un accord unanime consacrés à la vénération publique. Jamais il n'y a eu tant de rois, & de ministres, bonnes gens, honnêtes gens.

Ce n'est pas, à la honte du genre humain peut-être, ou par une fatalité trop aisée à expliquer, une raison pour compter sur des règnes plus calmes, & sur des administrations plus prospères: mais l'historien impartial, & même la postérité, n'en doivent pas moins tenir compte de ces vertus, dont des conjonctures malheureuses empêchent quelquefois les contemporains

de connoître le prix, & même d'éprouver les influences.

C'est sans doute à cette disposition affectueuse des princes, & de leurs ministres, que l'on doit l'activité remarquable avec laquelle les gouvernemens se livrent presque généralement à des réformes utiles, à des institutions salutaires, à des établissemens faits pour honorer les rois qui les créent, & pour consoler les peuples qui en profitent. De toutes parts en *Europe*, depuis quelques années, on se livre au soin trop long-tems négligé de réunir dans ces amas d'habitations que l'on nomme *villes, cités, &c.* des embellissemens qui concilient la sûreté avec la commodité. On voit par-tout se développer en cette partie une sorte d'émulation universelle qui justifie entre les voyageurs des différens pays un échange mutuel de félicitations, comme de surprise.

A *Vienne*, après avoir ouvert au peuple de superbes jardins, jusques-là réservés exclusivement à la *noblesse* qui les dédaignoit (1), après

(1) Les jardins de l'*Augarten*, promenades auxquelles pour être aussi célébrées que les *Thuilleries*, & le *parc St. James*, &c. il ne manque, ainsi qu'à beaucoup d'autres belles choses répandues dans l'*Allemagne*, qu'un peu moins de bonhomie, & s'il est permis de le dire, un peu plus de charlatanisme dans leurs possesseurs. Il est sûr que sous le regne de l'empereur, ces jardins sont devenus dignes

les avoir garantis des inondations qui les rendoient souvent innaccessibles; après avoir ainsi ménagé des plaisirs, ou des délassemens, aux hommes oisifs, ou laborieux, un grand prince a construit pour les malades, pour les indigens sur-tout, des asyles où la magnificence consiste principalement dans l'abondance & la promptitude des secours. Les témoins de ces fondations répandues de toutes parts dans ses vastes états, ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer, de la grandeur des plans, ou de la rapidité de l'exécution.

Le même souverain s'élevant au-dessus du préjugé gothique, qui, dans la division, absurde en elle-même, des différentes parties de l'*art de guérir*, attribue une prééminence injurieuse, à celle qui semble se borner à des paroles, sur l'autre qui opère de la main, a fondé chez lui une *académie*, vraiment digne de ce nom; une compagnie où la *chirurgie* réunie inseparablement à sa sœur cadette, la *médecine*, jouit des mêmes honneurs, & des mêmes prérogatives (1); exemple unique, qui cessera bien-

de l'admiration des voyageurs; & ce qui en est aussi digne c'est la modestie de la retraite presque imperceptible que s'y est réservée ce monarque, en abandonnant tout le reste au public.

(1) On trouve des détails concernant les hôpitaux fondés par l'empereur, & l'*académie CHIRURGICO-MEDICALE*, créée à Vienne par le même prince, dans le discours *sur la*

tôt de l'être, si du moins les progrès du véritable esprit philosophique peuvent influencer ailleurs sur les établissemens de ce genre.

A *Paris* le même esprit a ordonné la construction de plusieurs hôpitaux dont il a été plus facile dans ce pays-là de combiner les plans, qu'il ne le sera peut-être de les exécuter; mais d'autres réformes salutaires & agréables, conçues avec intelligence s'y sont opérées avec vivacité. Ces masses énormes qui écrasoient les ponts, en interceptant l'air au centre de la ville; ces maisons absurdes suspendues sur une rivière qu'elle sembloient emprisonner, ou entassées sur les rives dont elles faisoient un foyer d'infection, ont déjà disparu, ou vont disparaître.

Ce même centre étoit occupé par des cloaques qui, sous le nom de *cimetiere*, absorboient depuis vingt siècles la population de cette capitale, où il n'y avoit pas un grain de terre qui ne fut l'extrait d'un cadavre; dégagés de cette servitude dévorante, ils ont pris une forme moins lugubre, & reçu une destination plus consolante. On en a fait de vastes *marchés*. Ces réceptacles des dépouilles de la mort sont devenus des entrepôts commodes pour la distribution des alimens nécessaires à la vie.

prééminence due à la chirurgie sur la médecine, traduit par l'auteur des ces *Annales*, du latin de M. *Brambilla*, premier chirurgien de Sa Majesté Impériale.

Il n'y a pas jusqu'aux *prisons* qui n'aient senti l'influence bienfaisante de cette espece d'inquiétude aussi rare que louable , qui semble pour ainsi dire , depuis quelques années , agiter une partie des hommes en place , de ce désir de remédier aux abus , & de diminuer les défordres.

A *Vienne* elle a eu tout son effet dans cette partie : dans les *maisons de force* même , on s'aperçoit d'une impression de bonté qui ne leur laisse de celle de la dureté , que ce qu'il faut qu'elles en aient pour être utiles (1).

En *France* même , celles au moins que la justice est censée diriger , ont cessé d'être l'opprobre de la justice. Le débiteur dont un préjugé extravagant assigne encore l'inaction , & l'esclavage au créancier , pour gage de la sûreté chimérique de ses droits , ne croupît plus dans les cachots , avec les scélérats dont la sûreté réelle de la société exige le sacrifice. L'infortune , ou l'indigence , l'inconduite même n'y sont plus confondues avec le crime.

L'*inquisition* même a perdu quelque chose de la férocité qui l'a rendue si long-tems odieuse

(1) Voyez l'avertissement en tête du même discours de M. *Brambilla* , cité ci-dessus , lequel se trouve à *Bruxelles* , chez LEMAIRE , rue de l'Impératrice ; & à *Paris* , chez ROYEZ , quai des Augustins.

autant que redoutable. Ses *bûchers* sont changés en *disciplines*. Ses sentences ne méritent presque plus d'autre reproche que celui d'être prononcées par des *Jacobins*; & encore, quand elles se borneront à des *pénitences*, la disparate entre le caractère des juges, & leurs fonctions, ou leur rigueur, fera-t-elle moins choquante.

A^o *Londres* où le bien trouve à la fois moins d'obstacles, & de facilités, où les institutions utiles ne sont ni contrariées, ni favorisées, où tout doit être *volontaire*, jusqu'aux *hôpitaux*, jusqu'aux *écoles*, les exemples ne sont pas rares du dévouement spontané, qui a créé les établissemens les plus estimables en ce genre. La pratique n'y répond peut-être pas tout-à-fait à la *théorie*, & la magnificence des dehors, le faste des inscriptions n'est pas toujours vérifié exactement par l'inspection de l'intérieur : mais enfin ces efforts secrets d'une charité compatissante se soutiennent à *Londres*, tandis que des embellimens multipliés par une opulence intéressée s'y accumulent de toutes parts.

Depuis dix ans une ville absolument nouvelle a accru cette ville superbe déjà réputée une des plus grandes, une des plus belles cités du monde. Deux cens rues sorties dans cet intervalle du sein de la terre qu'elles couvrent & décorent, feroient croire aux étrangers que l'*Angleterre* entière se presse, s'entasse dans cette enceinte fortunée, si à chaque pas qu'ils font en s'en éloignant ils ne rencontroient d'autres

merveilles, qui prolongent leur surprise & leur admiration, en leur montrant *Londres* dans tous les points de la *Grande-Bretagne*, comme ils ont crû trouver toute la *Grande-Bretagne* dans la banlieue de *Londres*,

L'*Allemagne* s'est enflammée de la même émulation; &, si ce n'est pas l'exemple des *Anglois*, au moins ce sont leurs *guinées*, qui en ont facilité le développement. Plusieurs princes qui, n'ayant à vendre que des hommes, en ont fait le commerce, qui ont fourni des soldats par entreprise, à tant la tête, aux marchands guerriers de la *Tamise*, ont fait de ces bénéfices honteux un usage qui semble en solliciter le pardon. Ils ont embelli leurs villes : ils y ont créé des arts; ils y ont naturalisé des ressources inconnues jusqu'à eux,

Enfin il est très vrai que pour la décoration, pour l'utilité, pour la commodité publiques, on a fait en général plus de pas, & de plus grans pas d'un bout de l'*Europe* à l'autre depuis dix ans, qu'on n'en avoit fait peut-être depuis dix siècles; ce qui suffiroit sans doute pour justifier ce que je dis de la place distinguée & honorable que mérite, qu'occupera certainement dans l'histoire l'époque dont il s'agit ici,

Je ne prétens pas que l'on ait fait tout ce que l'on devoit, ou même tout ce que l'on pouvoit faire, ni même que tout ce qui a été fait mérite des éloges. La mendicité bien loin d'être diminuée, ni soulagée, s'augmente jour.

A N N A L E S

par-tout ; & les causes funestes qui s'accroissent de même, sans que les gouvernemens paroissent s'occuper de cette maladie vraiment honteuse, qui les tuera (1).

Les exactions financières, naturalisées par toute l'*Europe*, avec le régime qui les rend odieuses, & le besoin qui les nécessite, ne semblent pas près d'être réformées.

Le système inconcevable, & destructeur des *emprunts*, fruit de l'*égoïsme* qui déprave aujourd'hui les empires, comme les particuliers; qui donnent la postérité pour gage aux complices des dissipations présentes; qui hypothèquent les générations futures pour sûreté des prêts ruineux, mandés, hasardés, & absorbés par les générations actuelles, prévaut de plus en plus chez les nations les plus opulentes.

Celles qui ont le malheur d'avoir *du crédit*, usent sans ménagement, comme sans scrupule, de ce palliatif terrible, & ne se laissent plus d'alternative, entre l'opprobre dangereux d'une banqueroute, ou les suites funestes d'une surcharge non moins redoutable. Celles qui n'ont pas la facilité meurtrière du *crédit*, n'en ont pas moins la tentation, elles sont forcées peut-être, de se livrer aux mêmes dépenses, sur-tout, sur

(1) Voyez à ce sujet le tome III de cet ouvrage, pag. 339 & suiv.

un article effrayant, sur celui de leur état *militaire*.

Il n'y a plus de bornes à la multiplication des soldats, symptôme effrayant de décadence, & de corruption; source de misère, de despotisme, de désordre en tout sens; fléau terrible pour les princes autant que pour les sujets: elle réduit les premiers avec le meilleur cœur, avec les intentions les plus pures, à adopter les procédés de la tyrannie, pour subvenir à l'entretien de ces prétendus gardiens du trône, ou plutôt de cette foule oisive, & dévorante.

Elle rend souvent inutiles pour les seconds les vertus de leurs maîtres; parce que d'un côté la certitude d'être obéi aveuglement, au premier signe, par deux cens mille hommes armés, peut induire un prince, même équitable, en erreur sur la véritable étendue de son pouvoir: elle peut lui donner l'envie, & lui faire naître la tentation de ne mesurer ses droits que sur ses forces.

De l'autre la première vertu de l'*uniforme* étant une soumission machinale dans le subalterne, & un désir furieux de s'*avancer* dans les supérieurs, ceux-ci doivent être moins délicats sur les moyens de le satisfaire, en raison de ce qu'ils ont plus de rivaux: l'emploi des bras qu'ils commandent étant pour eux le seul chemin des honneurs, & de la fortune, ils doivent moins réfléchir sur la nature des motifs

qui leur procurent l'ordre de les mettre en mouvement.

Cet état forcé, qui fait des caisses publiques de vrais tonneaux des *danaïdes*, où s'engloutissent, comme je l'ai dit ailleurs, les espèces, & les larmes des peuples, réduit les administrations à regarder comme le premier, le plus essentiel de leurs devoirs, le soin d'*augmenter les revenus*. Tourmentées sans cesse par des besoins renaissans, il n'y a point de moyens honteux qu'elles n'adoptent, point d'expédiens criminels qu'elles rejettent. La force qui ravit, l'espérance qui attire, les promesses qui séduisent, sont tour-à-tour employées, & prodiguées pour vider les poches des sujets, & faire filtrer vers le *trésor royal* ce métal envié, qui se dissipe en vapeurs au moment même où il y touche.

Aliénation de domaines; rentes viagères; rentes perpétuelles; anticipations de services; établissemens de banques, de caisses, de concessions exclusives; LOTTERIES sur-tout; LOTTERIES, gouffre dévorant, piège abominable tendu à la crédulité du pauvre; LOTTERIES, foyer de corruption & de crime; appas perfide & absurde, qui tue le scrupule dans les basses classes, la délicatesse dans les autres, la sûreté, la confiance dans toutes; voilà le grand secret de la finance; voilà les ressources des états, & les bases de la prospérité des administrations.

Enfin un *philosophisme*, bavard, intolérant,

& encouragé, parce qu'il est aussi bas qu'audacieux, a usurpé le nom, & les droits de la véritable *philosophie* : joignant le mépris des scrupules aux ménagemens, à la souplesse de l'intrigue, il corrompt également, & les grans qu'il adule, & le peuple qu'il égare, en feignant de l'éclairer. Sous prétexte de visiter, & d'affermir sur-tout la législation, & les vrais principes des gouvernemens, il en a relâché tous les liens, ébranlé toutes les bases. A force de discuter sur l'origine, sur la validité des droits, il en est venu à les rendre presque tous problématiques.

Ceux qui connoissent déjà mes écrits & qui continueront à lire celui-ci, verront bien que ce ne sont pas ces imprudences là, & beaucoup d'autres, que je mets au rang des pas de notre siècle vers la perfection.

Au milieu de tant de nouveautés; avec une fermentation générale qui en annonce encore d'autres, il semble que les *sciences* & les *arts* devroient en présenter d'intéressantes. Les tentatives, les réformes en ce genre ne sont pas toujours le gage du succès : mais elles ont l'avantage d'entraîner moins d'inconvéniens : cependant une stérilité affligeante, un froid peu honorable même, & encore inverse, semblent avoir frappé ce département de l'esprit humain. Ce qui, cinquante ans plutôt auroit excité une attention universelle a été reçu avec indifférence ; & l'admiration, ou du moins le concours du public n'ont eu pour objet que des frivolités, dont nous blâmerions nos peres de s'être oc-

cupés sérieusement : c'est encore un des caractères de l'inconséquence attachée, en quelque sorte, à toutes les démarches, à tous les mouvemens de cette partie de notre siècle.

Par exemple, de nos jours, on a vu s'étendre tout-à-coup le système *Solaire*. Un *Allemand*, d'abord simple *Violon*, guidé par son seul génie, devenu sans maître fondeur de verres astronomiques, & bientôt astronome aussi clairvoyant qu'infatigable, a reculé avec ses lunettes les limites de ce système, à un degré d'éloignement que l'imagination & le calcul ne peuvent presque plus atteindre. Il a saisi à une distance aussi énorme de *Saturne*, que celle de *Saturne* à nous, une huitième *Planète*, qui s'étoit jusqu'ici dérobée non-seulement à tous les yeux, mais même aux meilleurs télescopes; ou du moins qu'on avoit apperçue, sans en distinguer la nature (1).

Cette découverte en elle même, & par ses accessoires, étoit certainement bien plus pi-

(1) L'existence constatée de cette planète est un nouvel argument démonstratif, accablant, contre la chimère si fameuse, & si absurde, de l'*attraction*. C'en est un de plus au contraire, non moins démonstratif, en faveur du système, ou plutôt *du fait*, que j'ai osé présenter & développer dans *mes réflexions sur la lumière*. Le principe des *attractionnaires* détruiroit tout mouvement même à un pied de distance : le mien l'entretiendrait à des milliards de milliards de lieues.

quantes que celle des *Satellites*, si bien accueillie dans le tems, si prônée même de nos jours. Il semble que le monde étant devenu *savant*, cette extension d'une science aussi curieuse auroit dû y causer une vive sensation, une espece d'enthousiasme, & l'apothéose de son auteur.

Cependant elle n'y a fait aucun bruit. Elle paroît même avoir à peine réveillé l'indolence de ces compagnies prétendues instruites; de ces greffes scientifiques, destinés au moins à n'en juger que par l'esprit de leur institution, à tenir, sous le nom d'*académies*, registre des progrès des arts, à aider, à encourager les efforts des artistes, à constater, à récompenser leurs succès.

Une nouveauté qui a fait bien une autre fortune, qui a joui de toute sa gloire, ce sont les *ballons*, nés subitement, parvenus subitement à toute leur perfection, & à-peu-près éclipsés avec autant de promptitude qu'ils avoient brillé avec éclat. C'étoit, je l'avoue, une idée bien propre à exalter l'esprit de la multitude que celle de cette conquête sur un élément inaccessible jusqu'ici à l'audace, à l'industrie humaines : on devoit aimer à se représenter les oiseaux surpris, inquiets, de voir des hommes suspendus comme eux, sans appui, au milieu de ce fluide invisible, qui semble leur appartenir exclusivement.

Mais faute de trouver des moyens de direction, les *ballons*, comme je l'avois pronostiqué,

qué (1), après avoir eu la même vogue que l'électricité, ont eu le même sort : ils ont fait aussi des enthousiastes : ils ont eu aussi des martyrs. Ils ont fini de même par devenir un joujou de l'oisiveté, & une ressource du charlatanisme (2).

Encore même comme les préparatifs de ce spectacle d'enfans sont très-dispendieux ; comme la jouissance en est très-courte ; insensiblement

(1) Voyez le tome II de ces *Annales*, pag. 307.

(2) Observons que les corps, les *académies*, ont dédaigné la découverte d'*herschel* ; ou du moins n'ont pas daigné s'en occuper. A peine sa planète a-t-elle produit quelques *mémoires* obscurs ; & ignorés, ensevelis dans ces collections accablantes qui, croissant chaque année de plusieurs volumes, menacent l'avenir d'une inondation *typographique* aussi fastidieuse qu'embarrassante.

Mais une de ces sociétés, & une des plus célèbres, s'est hâtée de s'emparer du *ballonisme*, à sa naissance : elle a calculé, spéculé, disserté ; & ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à peine a-t-elle été saisie des aérostats, que son influence frigorigène les a glacés : l'art de ce moment est resté où elle l'avoit pris. Ce n'est pas même le ballon *Académique* qui a franchi le pas de *Calais*. L'aventurier ignorant avec sa routine, a été le *Jason* fortuné ; & le savant, le professeur du *Lycée*, le correspondant de plusieurs académies, brillant de titres, de patentes, & de *théories*, n'a eu que le sort d'*Icare*.

Puis fierz-vous à Messieurs les Savans ?

on a vu se ralentir l'épidémie qui faisoit attacher dans les principales villes de l'*Europe* une sorte d'honneur à s'y procurer une de ces représentations aériennes, à provoquer la témérité de l'homme qui s'est distingué par son adresse & son bonheur, sur ce théâtre périlleux. Si le délire trop encouragé du fortuné voltigeur n'est pas encore guéri, au moins celui des spectateurs qui lui prodiguoient des témoignages d'admiration, de sensibilité, dont les plus grans talens, les plus sublimes vertus n'ont jamais été l'objet, paroît enfin calmé.

Cet engouement qui peut avoir ses excuses, seroit sans exemple, si, précisément à la même date, une autre jonglerie, encore plus hardie dans un sens, moins frappante pour les yeux, mais bien plus extraordinaire pour son objet, pour ses opérations, n'avoit partagé les esprits, & produit une impression encore plus vive à quelques égards.

Dans le *Ballonisme* l'appareil du spectacle étoit imposant, ses accessoires curieux, le courage du principal acteur intéressant. Si ses retours étoient ridicules, ses départs étoient majestueux; & quoi qu'à voir le soir, ou le lendemain, rentrer lourdement en charrete, avec ses ailes en paquet derrière lui, l'oiseau qu'on avoit vu s'envoler pompeusement, la veille, les gens sensés lui eussent plus volontiers décerné des sifflets que des couronnes, cependant comme ces deux scènes si différentes n'avoient pas les mêmes témoins, on conçoit comment

en reparoissant intact, & sans fracture, devant ceux de la premiere, il pouvoit, en recevoir un accueil proportionné à l'admiration dont il les avoit laissés pénétrés.

Mais le *Mesmérisme* étoit absurde dans ses principes, extravagant dans ses détails, dégoûtant ou licentieux dans ses accessoires; coupable peut-être, ou du moins dangereux par ses effets, conciliant l'appareil des farces les plus grossieres, les plus voisines du scandale, avec le langage mystérieux des sectes naissantes, on ne conçoit pas qu'il ait pu trouver des apôtres, ni faire des prosélites.

Il en a eu cependant, & dans un tems, & dans les rangs, où la raison que l'on dit perfectionnée, où les connoissances que l'on prétend étendues, devoient le plus multiplier les préservatifs contre une semblable folie. Heureusement pour l'honneur de la partie du siècle qui l'a vu naître & mourir, il n'a été ni persécuté, ni durable.

Enfin, ces fievres de la frivolité n'ont eu que des paroxismes passagers : elles ne doivent occuper qu'un coin dans le tableau mobile & surchargé du passé, dont je viens de tracer l'esquisse. Occupons-nous maintenant du présent; voyons ce que vont produire sur la grande scene du monde des dispositions qui ne promettent que trop, comme je l'ai déjà observé, des matériaux abondans pour l'histoire.

*P A Y S - B A S A U T R I C H I E N S .**Sula si bona norint !*

SI ces belles provinces concourent à la fécondité dont je parle, il est permis désormais d'espérer que ce ne sera plus à celle qui naissant du désordre est funeste, & affligeante comme sa cause. Nous venons d'y voir les peuples développer, au nom des loix, une fermeté que le succès a couronnée, & le prince montrer une condescendance d'autant plus noble, qu'elle est le fruit d'une réflexion peu familière aux souverains, de la répugnance à faire du mal, même pour opérer le bien.

Il en résulte maintenant un calme qui reproduira sans doute la confiance mutuelle, d'après l'examen, & la vérification des intentions respectives : c'est du moins le vœu, c'est l'espoir de tous les sujets fideles, & des vrais patriotes ; qualités qui ne peuvent en général se séparer dans aucun pays ; mais qui sont inséparables sur-tout dans celui-ci, où une heureuse *constitution*, une *constitution* vraiment légale, vraiment existante, lie d'une manière indivisible le trône & la nation, en unissant leurs intérêts, sans confondre leurs droits.

J'en vais parler avec quelques détails ; je me les permettrai avec d'autant plus de confiance, qu'en jettant du jour sur le passé, ce que j'ai à dire sera peut-être de quelque utilité pour

l'avenir. Il est tems qu'un observateur impartial s'explique enfin sur des objets où jusqu'à ce moment, il a été difficile à la raison même de se manifester, sans quelque nuance de passion. Je suis dans une situation où non-seulement cette impartialité m'est aisée, mais même où elle devient pour moi sous un double point de vue, un devoir précieux, & cher à remplir.

Attaché par la plus tendre, la plus respectueuse, & , si j'ose le dire, par la plus délicate reconnoissance, à la personne du souverain; mais attaché aussi aux vrais intérêts du peuple dont il m'a admis à faire partie, à des privileges auxquels je regarde comme un de ses bienfaits d'être associé; tant que j'ai vu ceux-ci compromis, & la pureté des vues de l'autre méconnue, je me suis renfermé rigoureusement dans le silence & la douleur. Je n'ai pris de part aux opérations de l'autorité, que pour en représenter secrètement le danger, & aux réclamations des sujets que pour en excuser quelquefois l'emportement.

Cette attention scrupuleuse à remplir ici, comme en *France*, à tâcher de concilier tous mes devoirs, ne m'a cependant pas plus sauvé ici qu'en *France* des soupçons injustes, & des imputations calomnieuses. J'ai ressenti ici, comme en *France*, les effets de cette destinée qui me condamne à passer ma vie au milieu des tempêtes, à être mêlé malgré moi, dans tous les troubles privés, ou publics, des pays où je crois pouvoir trouver du repos.

On m'a attribué ici des démarches , dont je n'ai jamais eu l'idée. On m'a supposé des écrits , on m'en suppose encore , dont les titres mêmes m'étoient inconnus. Dernièrement un homme très-honnête , très-pieux , mais qui est bien le plus brutal chrétien que le zèle *de la maison de dieu* ait jamais enflammé , m'a écrit à ce sujet une lettre pleine de reproches aussi violens qu'absurdes.

J'aurois pour ces bavardages le mépris qu'ils méritent , si une longue expérience ne m'en avoit appris le danger , au moins pour moi ; ma rigidité à rester neutre dans toutes les querelles où mon ministère *légal* n'est pas requis *légalement* , ne sert qu'à me dévouer aux soupçons des deux partis , à leur haine ; & l'éclaircissement même qui en démontre l'injustice , ne fait ensuite que la confirmer. Ceux qui me fesoient un crime d'avoir attaqué leurs opinions , quand ils m'en croyoient coupable , m'en font un de ne les avoir pas soutenues quand je m'en défens.

Il y a quinze ans que je suis ainsi l'objet , & la victime de ces ressentimens contradictoires. Ce mois-ci , encore , j'arrive à *Paris* : le mémoire justificatif d'un ministre que les suites de la régie rendront aussi fameux au moins que la régie même , étoit dans toutes les mains ; il occupoit toutes les têtes : n'ai-je pas trouvé une portion du public imbue de l'idée que j'en étois l'auteur , tandis que l'autre me désignoit , comme celui de la *réponse* ? Et j'ai eu en effet autant de part à l'un qu'à l'autre.

Quel parti prendre au milieu de ces contrariétés bien plus inquiétantes que flatteuses ? Je n'en vois point d'autre que de réitérer ici solennellement la déclaration déjà faite plusieurs fois , que jamais , dans tout ce qui peut intéresser le public , je n'ai écrit , jamais je n'écrirai une ligne sans y mettre mon nom : tout ouvrage , bon ou mauvais , qui m'est , ou me sera imputé , sans ce passeport , ne pourra l'être que par une calomnie ; & s'il m'est permis de le dire dans un mouvement , non pas d'amour propre , mais d'une sensibilité trop légitime , pour reconnoître les miens , les honnêtes gens , devroient - ils avoir besoin d'y trouver mon nom ? Je reviens aux *Pays-Bas Autrichiens*.

Les dix provinces qui composent ce domaine précieux ne sont , comme on le fait , qu'un démembrement de l'ancienne *Belgique* , laquelle étoit comprise par les *Romains* dans la dénomination générale des *Gaules* : elle en étoit une des trois divisions : elle avoit pour bornes la *Seine* , la *Marne* , le *Rhin* , & l'*Océan* : ainsi elle réunissoit non - seulement plusieurs provinces considérables de la *France* actuelle , telles que la *Picardie* , la *Champagne* , la *Lorraine* ; mais la *Hollande* entière , les électorats de *Treves* , de *Mayence* , de *Cologne* ; l'évêché de *Liege* ; les duchés de *Berg* & de *Juliers* ; enfin les *Pays-Bas Autrichiens* d'aujourd'hui.

Les habitans de ce vaste terrain étoient regardés comme les plus courageux des *Gaulois* ,

nation de tout tems si célèbre par sa valeur. César le dit formellement. *Horum omnium (Gal-lorum) fortissimi sunt Belgæ*. Mais il semble vouloir en quelque sorte rétracter ce témoignage honorable par l'explication qu'il y joint. Il prétend « que la bravoure des *Belges* ne devoit » être attribuée qu'à leur indifférence pour les » mœurs , & la politesse des provinces *Romai-* » *nes* ; au défaut d'un commerce capable de » faire circuler chez eux les jouissances , & la » mollesse du luxe (1) ». Au lieu de la fermeté naturelle à ces peuples , il semble ne leur supposer par là qu'une férocité grossière , produite , & nourrie par l'ignorance.

L'expérience de vingt siècles les a bien vengés de cette interprétation injuste : ils ont connu depuis toutes les ressources de l'industrie. Ceux sur-tout qui habitent les contrées dont il s'agit ici ont acquis les arts , les lumières qui naissent de l'opulence , ou l'accompagnent , après l'avoir produite. Non-seulement ils ont reçu du commerce les jouissances qu'il peut procurer , mais ils l'ont exercé eux-mêmes avec éclat , & leur courage n'en a point souffert. Une valeur noble a continué de distinguer les descendans devenus polis & riches , comme une rustique intré-

(1) *Horum omnium fortissimi sunt Belgæ, propterea quod à cultu , atque humanitate provinciæ longissime absunt, minimeque ad eos mercatores sæpè commeant , atque ea quæ ad effeminandos animos pertinent , important. Vid. Cæs. Com. de Bello Gallico , lib. 1.*

pidité distinguoit leurs peres encore sauvages & indigens.

Avec ce caractère élevé il n'est pas étonnant que ceux sur-tout, qui ont conservé spécialement le nom de *Belges* aient toujours attaché un grand prix à la liberté. Il ne l'est pas qu'en se pliant à un gouvernement monarchique, ils aient toujours pris des mesures pour se ménager le moyen de ne pas confondre l'exercice de l'autorité avec ses abus; qu'ils se soient toujours occupés du soin de s'assurer des ressources pour n'être pas écrasés par l'accroissement du pouvoir, même légitime dans l'origine; & qu'en jurant d'être soumis, fideles à leurs souverains, ils aient mis de bonne heure à leurs sermens des conditions, pour empêcher l'obéissance de dégénérer en servitude, & le commandement en tyrannie.

Leur promptitude à s'alarmer de ce qui paroît menacer leurs droits; leur fermeté à en réclamer l'observation, ont contribué peut-être à leur donner une réputation, qui sans contredire leur renommée du côté du courage, sembleroit indiquer de leur part moins de scrupule sur le choix des occasions propres à le manifester. On ne peut se dissimuler que, depuis deux siècles sur-tout, les historiens semblent s'accorder à les accuser d'un esprit d'inquiétude, qu'ils confondent avec le penchant à la révolte.

Il est si difficile d'assigner des limites justes dans cette matière délicate; il l'est tellement

de déterminer le point précis où le refus de l'obéissance, de la part d'un peuple qui prétend n'en pas devoir une aveugle, devient une rébellion, que les écrivains, & , à plus forte raison les politiques, ont pu se tromper sur le vrai nom que méritoient les mouvemens de celui-ci, au moindre danger vrai, ou apparent, de ses prérogatives.

Peut-être même sa délicatesse ombrageuse sur cet article a-t-elle pour principe; ou pour excuse, deux faits singuliers auxquels ceux qui ont rendu compte de ses explosions, & ceux qui s'en sont plaints, peut-être après les avoir provoquées, n'ont pas attaché assez d'importance. Le premier c'est que depuis une longue suite d'années ces provinces ont toujours fait partie d'une domination étrangère, & éloignée, dont les mœurs, dont la langue, ainsi que le climat, & les intérêts, n'avoient aucun rapport avec elles: ce qui semble justifier la crainte qu'on ne se portât plus aisément à enfreindre leurs privilèges faute de les bien connoître; & justifier par conséquent aussi leur attention à prévenir par une vigilance, même excessive, les surprises, ou les méprises, sur cet article essentiel.

Le second fait, c'est que ces mêmes nations ont eu le malheur, & le désagrément, de se voir condamnées à n'être pour ainsi dire, même pour ces souverains étrangers, en quelque sorte, qu'une propriété précaire, passagerement transmise, acceptée sans gratitude, & abandonnée sans regret. Elles ont vu leur couronne

errer sans cesse de maison en maison, d'après des alliances, des spéculations subordonnées à la politique, & souvent au caprice, plutôt que dirigées par la raison, ou le bien des peuples. C'est une chose remarquable, & unique, je crois, dans l'histoire, que leur destinée ait toujours dépendu des mariages de leurs princesses.

Ainsi, pour ne pas remonter plus haut que le douzième siècle, après avoir été au onzième, la récompense, ou la réparation d'un rapt, le comté de *Flandres* entra en 1194, par un mariage, dans la maison du premier usurpateur, lequel étoit lui-même devenu par violence le gendre de *Charles le Chauve*.

Ensuite un *Bourbon* ayant épousé la fille de *Baudouin* devenu empereur d'*Orient*, & mort sans enfans mâles, fut comte de *Flandres* du chef de sa femme. Sa postérité bientôt réduite à une fille, fit place à une race nouvelle, par le mariage de cette fille avec un *Valois*, duc de *Bourgogne*.

A la troisième génération, par une méprise inconcevable, ou une politique folle du politique *Louis XI*, un autre mariage donna pour maître aux *Belges* un prince *Allemand*, souche de cette tige célèbre divisée bientôt après en deux branches, de la maison d'*Autriche* : & un autre mariage ayant porté cette possession dans la branche *Espagnole*, c'en est un encore qui l'a restituée à la branche *Allemande*, quand *Louis XIV* imitateur en cela seul de *Louis XI*,

rejetta le partage volontaire & utile, qui auroit donné à la *France* la propriété inappréciable de vingt riches provinces, pour la gloire chimérique & ruineuse de procurer aux dépens des trésors, & du sang de son peuple, un trône à un prince de sa famille, que la nature, & les loix n'y avoient pas destiné.

L'archiduc, depuis l'empereur *Charles VI*, ne prétendoit à l'héritage entier du roi d'*Espagne*, *Charles II*, qu'en vertu du mariage de son pere avec une fille de *Philippe IV*; ce titre n'eut d'efficacité, par les arrêts de la fortune, que dans ce qui concernoit les *Pays-Bas*; & ce que *Louis XIV* lui-même s'en étoit déjà approprié quelques années auparavant, il ne l'avoit réclamé qu'au nom de l'*Infante* devenue la compagne de son lit, & comme pere des enfans à qui elle avoit transmis ses droits.

Cette destinée singulière s'est étendue même jusqu'aux possessions momentanées qui sembloient annoncer à ces états une race de souverains désormais immuables, & fixés chez eux, jusqu'aux especes de vice royautés que l'éloignement des princes regnans, & le desir de soutenir la splendeur de la famille y ont fait constamment perpétuer depuis trois siècles. Les infans *Albert* & *Isabelle* devenus vraiment souverains, ne l'étoient que par une cession d'un roi d'*Espagne* à sa fille: & avant & depuis, ce sont presque toujours des princesses qui ont exercé le gouvernement général avec des patentes de *Madrid*, ou de *Vienne*: Leurs époux sont des asso-

ciés admis au partage des titres qu'elles possèdent, & exercent en personne; de sorte que le droit de commander à des peuples reconnus par le plus grand des guerriers, *pour les plus braves des hommes*, est de tems immémorial un présent de noces fait par des femmes à leurs maris.

Je laisse à des spéculateurs plus clairvoyans que moi le soin d'approfondir, de déterminer le degré d'influence que peuvent avoir eue ces deux singularités, sur l'administration d'une part, sur les dispositions des sujets de l'autre : je me borne à observer les faits qui sont incontestables.

Le palladium de ces provinces ; la grande chartre, objet de leur amour, & de leur vigilance ; le dépôt de leurs privilèges ; le mot sacré qui ne s'y prononce jamais sans émotion, & pour la défense duquel elles se montrent toujours prêtes à sacrifier ce qu'elles ont de plus cher, est la *Joyeuse Entrée*

Ce mot qui ne désigne rien de ce qu'il signifie, est le titre d'un acte bien solennel, & bien respectable ; c'est une convention unique aujourd'hui dans l'*Europe*, & par conséquent dans l'univers, entre le souverain, & les peuples : elle est soigneusement renouvelée à chaque inauguration : c'est dans le serment du prince futur qui l'accepte, que consiste son couronnement : & les clauses en sont aussi précieuses que le nom paroît bisarre.

(*La suite à l'un des numéros prochains.*)

L E T T R E

A L'AUTEUR DES ANNALES.

RENNES, ce 8 gbre. 1787.

J'AI, Monsieur, l'honneur d'être *Breton*, & en cette qualité, je vous l'avoue avec franchise, je vous ai détesté cordialement une partie de ma vie : vos malheurs vous ont rendu mon estime, parce qu'ils tenoient à la même cause qui vous avoit valu ma haine ; quand je vous ai vu oublié, trahi, persécuté, écrasé, par la même main que vous aviez servie, j'ai dit : allons, la faute est expiée ; & une preuve incontestable de ma résipiscence à votre égard, c'est que je vous choisis pour confident d'une observation assez frappante, sur un point remarquable de l'histoire de notre siècle.

Elle m'est venue à la lecture de la fameuse *requête au roi*, d'un ministre expatrié ; à celle de votre plaidoyer de cette année ; elle tend, s'il m'est permis de le dire, à la justification de la providence : elle rentre sous ce point de vue dans le plan de vos *Annales*.

Nous connoissons tous M. *de la Chalottais*. Le nom de ce magistrat célèbre & vertueux, ne se prononce pas dans ma province, sans arracher des larmes. Il réveille encore aujourd'hui les sentimens les plus vifs de douleur & d'indignation.

Nous l'avons vu poursuivi par le despotisme le plus atroce, promené de cachots en cachots, avec un mépris de toutes les formes, de toutes les loix, & ensuite avec des formes, en vertu d'un prétendu respect pour les loix, qui ne rendoient ce mépris que plus affreux ; enfin, après avoir languï plusieurs années dans la crainte journaliere de trouver un bourreau, avant que d'avoir eu des juges, nous l'avons vu périr consumé par le chagrin & l'infortune, à la vérité sans qu'on eut pu lui trouver de crime, mais aussi sans avoir pu obtenir de constater son innocence. Jusques-là, c'est la providence qui a tort : l'homme honnête & sensible, mais précipité, peut se croire en droit de murmurer.

Cependant qu'il attende, & qu'il voie ce que sont devenus les persécuteurs de l'homme juste, les oppresseurs de l'innocent calomnié. Je ne veux point faire une satire, ni une énumération qui en auroit l'air, par les étranges détails dont elle feroit remplie : mais cherchez où sont les complices du procès absurde, intenté au procureur-général de *Rennes*, depuis le duc de la *Vril*. delateur des deux prétendus billets *anonymes* qui en ont été le prétexte, & la base, jusqu'à M. de *Cal*. . . . procureur-général intègre de la *commission* saisie de cet extravagant grief, & assez clairvoyant pour y démêler de quoi motiver des conclusions à mort contre un magistrat dont les plus violens ennemis ne pouvoient contester les talens, & dont les témoins les plus indifférens vénéroient les vertus.

Le duc de la *Vril*. est mort destitué, méprisé, oublié; désespéré d'être tombé dans une nullité absolument imperceptible, après cinquante ans d'une nullité malfaisante & trop remarquable. On fait quel a été le sort de la famille par lui placée dans une maison étrangère, assez foible pour l'adopter, pour voir avec satisfaction dans son sein, comme dit un poète, d'une adoption un peu différente:

Semine non suo
Crescere furculos.

Un autre de ses associés, éloigné sans retour de tous les emplois, est éclipsé par des brigues dont il ne lui est pas permis de s'enorgueillir, puisque ce sont des *représailles*: il languit dans une retraite obscure, où chaque promotion porte le désespoir, & renouvelle le supplice de *Prométhée*.

Un autre devenu à son tour l'objet d'une procédure infamante, Enfin M. de *Cal*. après une administration dont les détails seront aussi inconcevables pour la postérité que l'issue, après un ministère plus ressemblant à une orgie dont le désordre, & la dissipation sont l'essence, qu'à l'exercice sérieux du pouvoir suprême dans une grande monarchie, a joint au scandale de la plus affreuse prodigalité des fonds publics, celui d'une fuite trop justement suspecte, & dont l'accueil qui semble en être le prix ne fait qu'aggraver l'opprobre. Il ne peut en justifier la nécessité qu'en s'avouant criminel.

Vous même, Monsieur, vous qui n'avez contribué qu'indirectement à la perte, aux douleurs de notre illustre infortuné, voyez quel fruit vous en est revenu. Objet de la plus coupable jalousie; & de la plus monstrueuse ingratitude, vous avez perdu un état, que vous auriez continué d'honorer par vos talens, si vous les aviez consacrés à sa défense : vous avez essuyé des travers, des catastrophes

Réfléchissés sur ce texte; & j'ose croire que vous, & vos lecteurs vous y trouverez la vérification du mien : vous verrez que ce trait de notre histoire suffiroit seul pour consoler les malheureux dont le sort peut avoir du rapport avec celui de notre cher, & immortel *procureur général* : il peut aussi fournir une leçon utile, à ceux qui pourroient, en quelque tems que ce soit, être tentés d'imiter ses prétendus juges. C'est-là où l'on peut dire avec le poète latin, *absolvit que deos*.

Je suis, &c.

Signé KERKERANDER, *avocat*.



RÉPONSE.

R É P O N S E.

JE me conforme à vos intentions, Monsieur, en publiant votre lettre : mais c'est sans en adopter entièrement la conséquence. Le rapprochement qu'elle présente, est frappant, je l'avoue. D'ailleurs je ne suis point du nombre de ceux qui nient la providence ; il s'en faut bien : je n'ai jamais dit avec le poète professeur en *Athéisme*.

Scilicet hoc superis cordi est, ea cura quietos
Sollicitat.

Je suis convaincu qu'un pouvoir secret, & supérieur dirige imperceptiblement l'existence des hommes, & que les malheurs qui l'affligent sont souvent la punition des écarts qui les ont précédés. Mais cette règle n'est ni générale, ni constante ; il y auroit peut-être autant de danger à lui donner trop d'extension qu'à la méconnoître absolument. Ce seroit prononcer la condamnation de l'innocence qui n'auroit pas été vengée, & l'absolution du crime constamment heureux.

Souvenons-nous, Monsieur, de la tour de *Siloé* : les dix-huit hommes qu'elle avoit écrasés par sa chute, furent déclarés innocens par la sagesse elle-même. Laissons aux familles des opprimés dont la justice divine, ou humaine, n'ont point réhabilité la cendre, la consolation de pouvoir nier que ce silence soit une preuve contre eux.

Oui, il y a une providence : oui, ses décrets nous maîtrisent, nous dirigent imperceptiblement : mais son but, ses motifs sont souvent aussi cachés que son influence est insensible. Voilà les *Turcs* & les *Russes* qui vont se choquer avec fureur : les premiers, *en ce moment*, sont incontestablement les agresseurs : cependant au premier pas qu'ont fait les seconds pour se défendre, une tempête affreuse a dispersé leur flotte. Le plus beau de leurs vaisseaux a été désarmé, forcé de se rendre aux ennemis, qui n'ont eu que la peine d'en recevoir la soumission.

Les *Musulmans* sont persuadés que c'est le Saint Prophète qui a soufflé ce gros vent là. Les *Imans* le publient dans toutes les mosquées, à tous les carrefours de *Constantinople* : ils voient dans cet incident le doigt de dieu, & un coup de la providence. Etes vous de leur avis ? Leur cause vous en paroît-elle meilleure ?

Mais quand la flotte des *Russes* sera ralliée, & réparée ; quand leurs troupes de terre seront réunies, & en face des *Janissaires*, si la providence cesse de favoriser ceux-ci, vous paroîtra-t-elle, inconséquente ?

Catherine Seconde compte bien de son côté, comme elle le dit dans son manifeste, sur la justice de sa cause, & sur la protection divine, qui se manifestera probablement par l'intervention de *Joseph Second* ; il est probable, Monsieur, que la providence laissera agir ces causes

secondes; & si les *Turcs* sont battus, il sera encore permis de croire que leur plus grand tort sera de s'être laissés battre.

Ne jugeons jamais des choses par l'événement. Dans la matière qui fait le sujet de votre lettre, je ne suis ni l'apologiste, ni le censeur de ceux que votre réflexion inculpe : mais en ce qui me concerne personnellement elle est injuste : loin de justifier la providence, si cette portion de ma vie légitimoit les traverses du reste, j'aurois droit de l'accuser, & de m'en plaindre.

Relisez mes mémoires trop vrais, trop convaincans, & funestes pour moi seul, dans l'affaire de *Bretagne*; relisez ce plaidoyer que vous cités : vous verrez que je n'y ai point compromis M. de la *Chalottais* : j'ai conservé pour lui, au milieu de la sincérité qu'exigeoit la sévérité de mon ministère, les égards dûs à un homme illustre par lui-même, par sa place, & respectable par ses malheurs.

Mais savez vous que si votre principe étoit vrai, si tout ce qui arrive aux hommes de désastreux devoit être regardé comme la compensation, le châtiment d'une faute antérieure, il seroit encore confirmé par l'exemple même de ce magistrat : c'est par sa propre histoire qu'il faudroit commencer à justifier la providence. Il étoit innocent des billets *anonymes* qui ont fait tant de fracas, j'en suis convaincu; mais étoit-il irrépréhensible dans l'origine, dans la vraie cause des fameuses, & des fatales tracasseries

de *Bretagne*. Jugez en d'après une anecdote aussi vraie, aussi singulière, qu'ignorée.

M. de la *Chalottais* avoit été d'abord le conseil, & en quelque sorte le tuteur du commandant à qui il a fait ensuite, & qui a paru à son tour lui faire une guerre si cruelle. Ce magistrat, homme d'esprit, doué d'une imagination ardente, avoit, même avant son compte rendu, une réputation à *Paris*. Il étoit déjà lié avec la secte soi-disant philosophique, dont on a cru retrouver les maximes, & les expressions dans ses ouvrages. Il avoit de plus contracté une liaison intime avec la duchesse d'*A.....* la mere, femme habile, adroite, amie, comme les grands peuvent l'être, des gens d'esprit, & dont les choix prouvoient plus le desir d'accueillir le mérite, que le talent de le découvrir. Quand son fils partit pour la *Bretagne*, c'est au procureur-général de *Rennes* qu'elle le confia. M. de la *Chalottais* fut l'ange à qui elle recommanda son *Tobie*.

Tout alla bien d'abord. Les premières années furent sans trouble, & l'administration du duc d'*A.....* aussi chérie que respectée. Il satisfaisoit sa mere en marquant de la déférence au magistrat, & celui-ci s'acquittoit en paroissant l'aimer.

Malheureusement un jour ce dernier, assistant aux états avec d'autres gens de robe, en qualité de commissaire du roi, titre que sa place lui donnoit, il imagina de s'y présenter en *simarre*. La *simarre* est une espece de robe de chambre de soie noire, dont les juges d'un or-

dre supérieur en *France*, sont habillés *chez eux*. Quand ils sortent, ils la couvrent d'un manteau de dessus, ample & plissé; d'une espèce de *froc* assez semblable à celui des *bénédictins*, & qui devient leur parure de cérémonie.

Qu'un commissaire du roi de *France*, en fonction, se chargeât de quelques aunes d'étoffe de plus ou de moins, cela ne paroîtra pas aux lecteurs sensés, un objet de querelle. Probablement à *Rome*, on n'auroit pas fait un crime à *Cicéron* de monter à la tribune avec quatre clous de pourpre à son *laticlave*, au lieu de six; à *Rennes*, les autres commissaires furent scandalisés. Une députation solennelle vint déclarer au commandant, représentant spécial du souverain, qu'ils ne siègeroient plus, à moins qu'on ne forçât leur collègue à porter le même uniforme qu'eux, ou qu'on ne les autorisât à montrer leur déshabillé comme lui.

Le duc d'*A.*,... eut le bon esprit d'apprécier cette étrange affaire. Il s'efforça d'abord, en riant, d'engager le procureur-général à ne rien retrancher de sa garde-robe d'appareil; mais l'ayant trouvé inflexible; une longue négociation, où des gens de la première qualité avoient épuisé leurs talens, ayant échoué auprès de lui, il lui notifia nettement que sa prétention étant contraire à l'usage, devoit être proscrite, & que la porte des états ne s'ouvreroit dorénavant pour les hommes de loi, qu'au signe de l'uniformité.

Le magistrat aima mieux cacher sa *simarre*, que de se voir exclus d'un théâtre favorable à

ses talens & à son ambition ; mais il ne pardonna pas à l'auteur de l'insulte qu'il croyoit avoir reçue. De ce moment le commandant n'eut pas de plus violent ennemi : son ressentiment s'exhala en *bons mots*, & se satisfit par des intrigues.

Je ne suis point suspect en racontant cette anecdote. Je révere les talens de M. de la *Chalottais*, je le répète ; je plains ses malheurs ; je parle de lui *sine irâ & studio*, comme disoit *Tacite*, *quorum causas procul habeo* ; mais je rapporte la vérité simple & naïve. Telle est la source des troubles que nous avons vu pendant dix ans bouleverser la *Bretagne*, & dont elle se ressentira peut-être encore long-tems : c'est un chapitre à ajouter à l'histoire des *grans événemens par les petites causes*.

M. de la *Chalottais* regnoit au parlement : il fut aisé d'y rendre le duc d'*A.....* odieux. Quand le parlement fut gagné, on subjugua les *états* sans peine ; & les prétextes ne manquoient pas pour susciter des ennemis dans cette république aussi fière qu'orageuse, à l'homme condamné, par sa place, à proposer les vexations que l'imprudence du ministère multiplioit, avec la plus révoltante indiscretion.

D'après ce fait peu connu, mais certain, jugez, Monsieur, de l'importance qu'il est possible d'attacher à votre remarque, malgré ce qu'elle a d'abord de spécieux : si le sort de tous, ou de presque tous ceux qui ont eu le malheur d'être mêlés directement, ou indirectement

dans l'affaire de *Bretagne*, ou dans ses accessoi-
res , étoit un trait de la vengeance divine , son-
gez qu'ils en auroient été eux-mêmes les instru-
mens contre le véritable auteur de cette affai-
re , contre celui qui , par un caprice puérile
d'abord , & ensuite par un ressentiment inexcus-
able , auroit provoqué cette discussion suivie
de tant de calamités. Mais cette filiation pré-
senteroit plus d'idées douloureuses , que la vo-
tre n'en offre de consolantes.

Ne creusons point trop les choses : respec-
tons sans vouloir les approfondir les decrets de
la providence. Encore une fois, Monsieur, ne
jugeons point du présent par le passé ; interdi-
sons-nous des allusions que les circonstances
rendroient odieuses, quand même elles n'au-
roient point de danger. Laissons à la sagesse du
ministère actuel le soin de réparer le désordre
dont celui de M. de *Calonne*, a été la cause, ou
l'époque. Souvenons-nous seulement que celui-
ci demande des juges , & qu'il est malheureux.
Res est sacra miser.

Je suis, &c.

Signé LINGUET.

N. B. Au moment, où l'on achevoit d'impri-
mer ceci , je reçois une autre lettre où je trouve
les détails suivans.

P A R I S , ce 20 Novembre 1787.

» Hier lundi, le roi est arrivé au parle-
ment, à neuf heures du matin, à l'improviste : du

moins le public n'étoit pas prévenu : mais la présence des princes, & des pairs, donne lieu de croire que l'assemblée avoit été convoquée à dessein.

» Sa majesté a fait lire, en sa présence, deux édicts, l'un, pour autoriser un emprunt *de 450 millions*, l'autre pour donner aux protestans en France une existence légale. La lecture, & quelques discussions ayant tenu jusqu'à cinq heures du soir, le roi a ordonné que l'on procédât à l'enregistrement qui a eu lieu. Mais après le départ de sa majesté, la cour a déclaré *la transcription faite sur ses registres, de l'édit d'emprunt, illégale, comme ayant été faite sans compter les voix, & les réduire, suivant l'ordonnance.*»

On ajoute dans cette lettre que le gouvernement a donné sa parole d'assembler les *Etats-Généraux* à un terme fixe. On ajoute mais ce qu'on ajoute sera assez promptement connu, si c'est la vérité. Cet incident me donnera enfin l'occasion naturelle, de traiter, comme je l'ai promis il y a long-tems, la matiere importante des *enregistremens*, & de plus, ce que je n'avois pas promis, celle des *Etats-Généraux* : regardés autrefois comme un des droits de la nation, & aujourd'hui comme sa ressource:

Faute à corriger.

Page 39, ligne 18. maison de Sulzbach, lisez maison Palatine.

F R A N C E.

SÉANCE DU ROI AU PARLEMENT
DE PARIS:

*EDITS pour des EMPRUNTS graduels & successifs,
& pour assurer l'état CIVIL des Protestans.*

UN ancien proverbe en *France*, dit : où il n'y a rien le roi perd ses droits; on pourroit en faire un second pour ce même pays, qui seroit : où le roi parle, il faut se taire. Il ne s'agit point là de raisonner, de distinguer, d'alléguer des titres, des dignités, des droits même, des constitutions, &c : le mot, *il faut*, répond à tout.

Je me bornerai donc à configner ici ce que le roi a dit ce jour mémorable du 19 novembre 1787, tant par lui-même, que par la bouche du magistrat qui est en *France* son organe immédiat, sa voix, pour ainsi dire. Ces deux discours sont intéressans à plus d'un égard, ainsi que les deux grans actes, l'un d'administration, l'autre de législation qui y étoient annoncés.

J'observerai seulement que si un usage effrayant de ce que l'autorité absolue a de plus rigoureux, n'avoit suivi sans intervalle la séance du souverain; au milieu des magistrats qu'il appelloit pour demander leur avis; si cet usage ne sembloit motivé par celui d'une liberté que sembloit aussi prescrire cette invitation, le pu-

blic, la nation en général, n'auroient pas à s'affliger de l'issue par laquelle se sont terminés ces débats qui depuis huit mois en agitoient la capitale, avec un danger imminent de voir les secousses s'étendre jusque dans les provinces.

Pour qui n'auroit pas connu les *François*, de quel funeste présage n'auroient pas été les mouvemens, les propos, les écrits, multipliés dans ces derniers tems avec presque tous les symptômes qui supposent, & qui, presque par-tout ailleurs prouveroient, l'excès de la licence, & la proximité des plus tristes catastrophes !

L'assemblée des *notables*, destinée en apparence à être l'époque d'une restauration, & réduite à n'être que celle d'une confession, aussi allarmante qu'imprévue; le *lit de justice* du mois d'août dernier; & ses suites; la *translation* d'un tribunal justement vénéré, à trente lieues de la capitale, dans un moment où ce palliatif imaginé pour éluder une effervescence naissante, sembloit propre au contraire à en accélérer l'explosion; les arrêtés qui l'ont suivie; & les échos inquiétans qui répondoient de toutes parts à ces arrêtés;

La réintégration même de cette cour dans ses fonctions, avec les accessoires, plus propres à déceler, ou à couvrir des besoins pressans & une défiance mutuelle, qu'à garantir une conciliation complète & sincère; l'appareil de la

Rentrée après les vacances; le résultat que paroïssoit offrir le discours remarqué, & vraiment remarquable, d'un prélat qui, après avoir rempli à *l'autel* un ministère de paix, sembloit avoir voulu, à *l'audiance*, disoient les esprits inconfidérés, jeter les fondemens d'une ligue, & lier par l'intérêt d'une défense commune le sacerdoce & la magistrature; corps jusque là soupçonnés, sans doute avec aussi peu de raison, d'une jalousie, d'une rivalité mutuelles, & inextinguibles, entre eux;

L'aveu réitéré, constaté par les préliminaires même d'une économie inconnue jusques - là, d'une détresse dans les finances publiques à laquelle l'histoire n'offre rien de comparable; l'impression fâcheuse de ces préliminaires, presque aussi chagrinans que la dissipation, &, pour ainsi dire, encore plus propres à augmenter les murmures, parce que la prodigalité ne nuit qu'au public qui est long-tems sans se plaindre, sans même s'appercevoir qu'il pourroit se plaindre; au lieu que les réformes semblent léser, lésent réellement les particuliers, dont les cris devancent toujours, & souvent exagèrent les pertes;

Enfin le passé, & le présent ne justifioient que trop en apparence les inquiétudes, & les allarmes. Des partis respectifs que prendroient le *gouvernement* & la *magistrature* sembloient dépeindre le sort de la nation d'un côté, & de l'autre celui d'une partie de cette nation à qui

le malheureux régime des finances , ou plutôt des profusions de ce siècle, a donné pour ainsi dire une existence séparée, des intérêts directement opposés à ceux du reste de leurs concitoyens : je veux parler des *rentiers*, classe si énormément multipliée , à *Londres* comme à *Paris*, & ailleurs ; classe si onéreuse , si absorbante ; classe dont l'accroissement présenté des ressources momentanées, si commodes, & opere des maux si durables. Les spéculateurs ne voyoient point de milieu entre une *banqueroute*, ou de nouveaux *impôts*, c'est - à - dire, entre un sacrifice cruel, ou une surcharge accablante.

Des bruits indiscretement, ou artificieusement semés, avoient encore accru l'effroi, & la perplexité : la capitale, le royaume entier attendoient avec une certaine angoisse quel seroit le succès des efforts annoncés du gouvernement, ou de la résistance présumée des magistrats : le silence de la cour ; le secret gardé sur les délibérations du conseil ; la certitude de l'existence d'un besoin pressant, & l'incertitude, comme le danger des moyens qu'on emploieroit pour y subvenir, aiguisoient, nourrissoient, tourmentoient la curiosité oisive, ou intéressée. Telle étoit la disposition des esprits, quand le 18 novembre, au soir, l'ordre fut expédié aux princes, aux pairs, & aux magistrats de se trouver le lendemain 19 au parlement : & ce lendemain, le roi étant arrivé, ayant été reçu, étant entré & assis, avec l'appareil qui accompagne ces cérémonies, a tenu ce discours.

» MESSIEURS, je viens tenir cette séance, pour rappeler à mon parlement des principes dont il ne doit pas s'écarter ; pour vous entendre sur deux grands actes d'administration & de législation, qui m'ont paru nécessaires ; enfin, pour vous répondre sur les représentations que m'a fait la chambre des vacations, en faveur de mon parlement de *Bordeaux*.

» Les principes auxquels je veux vous rappeler, tiennent à l'essence de la monarchie, & je ne permettrai pas qu'ils soient méconnus, ou altérés.

» Je n'ai pas eu besoin d'être sollicité pour assembler les notables de mon royaume. Je ne craindrai jamais de me trouver au milieu de mes sujets. Un roi de *France* n'est jamais mieux que quand il est entouré de leur amour & de leur fidélité ; mais c'est à moi seul à juger de l'utilité & de la nécessité de ces assemblées, & je ne souffrirai pas qu'on me demande avec indiscrétion, ce qu'on doit attendre de ma sagesse & de mon amour pour mes peuples, dont les intérêts sont indissolublement liés avec les miens.

» L'acte d'administration que je me propose, est un édit portant création d'emprunts successifs pendant cinq années. J'aurois voulu n'avoir plus recours à cette ressource des emprunts ; mais l'ordre & l'économie ne peuvent suffire qu'avec le temps. Des emprunts bornés & bien combinés reculeront un peu la libération, mais ne l'empêcheront pas. De nouveaux

dont vous allez entendre la lecture, le roi m'ordonne de répondre d'abord explicitement au vœu que vous lui avez porté, d'assembler les *Etats-généraux* de son royaume.

» Sa majesté, justement mécontente d'une demande que vous fondiez sur le prétendu défaut des pouvoirs que vous tenez d'elle, & qui sembloit avoir le caractère d'une réquisition, que les droits sacrés de son autorité repoussent & réprouvent, n'a pas voulu jusqu'à présent s'arrêter à cette question, pour ne se point distraire du but qu'elle se proposoit, & qu'elle veut atteindre. Mais la dignité du trône ne permet pas à la majesté de garder sur cet objet un plus long silence, & le moment est enfin arrivé de confronter les demandes des cours avec les principes de la monarchie. Sa majesté doit à la nation, à ses descendans, elle se doit à elle-même, de ne souffrir jamais que l'autorité que Dieu a mise dans ses mains, éprouve la plus légère altération, & qu'elle soit méconnue par ses propres officiers, qui en ont toujours été les premiers défenseurs.

» D'abord, Messieurs, il vous étoit facile de prévoir que la juste considération dont jouit le premier Parlement du royaume, propageroit la doctrine nouvelle & irréfléchie que vous adoptiez, & établiroit un concert dangereux entre vos principes & les réclamations des autres Cours de Justice du royaume. Cette commotion générale pouvoit vous préparer les regrets les plus amers, en excitant dans les es-

prits une fermentation très - contraire à vos vues.

» En blâmant l'exemple que vous donniez à ses tribunaux, sa majesté n'a point douté de votre retour aux vrais principes : ils sont gravés dans le cœur de tous ses sujets ; & s'ils pouvoient jamais s'y altérer , ce seroit dans son parlement de *Paris* que le roi devoit être sûr de les retrouver dans toute leur pureté primitive. Ces principes universellement admis par la Nation , attestent qu'au roi seul appartient la puissance souveraine dans son royaume ;

» Qu'il n'est comptable qu'à Dieu seul de l'exercice du pouvoir suprême ;

» Que le lien qui unit le roi & la nation est indissoluble par sa nature ;

» Que des intérêts & des devoirs réciproques entre le roi & ses sujets , ne font qu'assurer la perpétuité de cette union ;

» Que la nation a intérêt que les droits de son Chef ne souffrent aucune altération ;

» Que le roi est chef souverain de la nation , & ne fait qu'un avec elle ;

» Enfin , que le pouvoir législatif réside dans la personne du souverain , sans dépendance & sans partage.

» Tels sont, Messieurs, les principes invariables de la Monarchie française. Le Roi ne les a point puisés dans une source qui puisse être suspecte à son parlement. Sa majesté les a trou-

vés littéralement consacrés dans votre arrêté du vingt mars mille sept cent soixante-six, dont je ne fais que vous répéter ici les paroles.

» Il résulte de ces anciennes maximes nationales, attestées à chaque page de notre Histoire, qu'au roi seul appartient le droit de convoquer les *Etats-généraux* ; que lui seul peut juger si cette convocation est utile, ou nécessaire ; qu'il n'a besoin d'aucun pouvoir extraordinaire pour l'administration de son Royaume ; qu'un roi de *France* ne pourroit trouver dans les représentans des trois Ordres de l'état, qu'un conseil plus étendu, composé des membres choisis d'une famille dont il est le chef, & qu'il seroit toujours l'arbitre suprême de leurs représentations, ou de leurs doléances (1).

(1) Ce principe est incontestable : en *Angleterre* même le roi rejette ou approuve *arbitrairement*, sans donner de motifs, les projets le plus solennellement adoptés par les *deux chambres* ; & cependant ces chambres ont des pouvoirs encore plus étendus que les *états-généraux* de *France*.

Mais le grand avantage (on pourroit dire la grande supériorité) de ces assemblées, consiste en ce que la discussion, & une discussion publique, y précédant toujours les décisions, il est difficile, presque impossible même, hors dans les tems de troubles, de discordes civiles, que le roi & son conseil, instruits par ces *débats* du vœu commun, & de ce qui tend au vrai bien de l'état, refusent de s'y conformer : le souverain n'en est pas moins absolu : mais il dé-

» Cette prérogative de la couronne que vous avez tous fait, Messieurs, le serment de défendre, suffira toujours au roi pour n'envisager les états-généraux de son royaume, que comme *les grands jours* de l'amour des françois pour leur souverain. Sa Majesté ne redoutera donc jamais de se voir à la tête d'une nation qu'elle aime, dont elle est aimée, & sur laquelle son auguste famille règne depuis huit cens ans.

» Eh ! N'est-ce pas, Messieurs, la bonté paternelle avec laquelle le roi a voulu se rapprocher de sa Nation, qui vous a suggéré à vous-mêmes la pensée de solliciter les *états-généraux* ? c'est sans aucune réclamation antérieure, que sa majesté a appelé, de son pro-

ferre volontairement à la raison, à la justice, comme la nation lui défere à lui-même.

C'est ce que disoit le célèbre *l'Hopital*, en ouvrant les états d'Orléans en 1560. » Il ne faut point écouter ceux qui prétendent qu'il n'est pas de la dignité d'un roi de convoquer les états : car qu'y a-t-il de plus digne d'un roi que de rendre justice à ses peuples ? Et, quand le peut-il faire plus facilement que quand il donne à tous la permission d'exposer leurs sujets de plaintes, avec une entière liberté, publiquement, & dans un lieu où l'imposture & l'artifice ne peuvent se glisser ? »

Je reviendrai sur cet article quand je traiterai spécialement celui des *états-généraux*.

pre mouvement, les *Notables* de son Royaume autour du trône, pour les consulter sur les projets d'administration, & sur les besoins de l'état.

» Depuis plus d'un siècle & demi, cet usage national étoit tombé en désuétude. Sous les deux plus longs règnes de la Monarchie ; & quoiqu'on eût vu sous deux minorités des orages très-alarmans ; quoiqu'on eût vu sous ces deux règnes de grans changemens , & de grandes révolutions , des impositions auparavant inconnues , des factions , des batailles perdues , l'ennemi dans l'intérieur du royaume , des désastres publics de tout genre ; aucune voix ne s'étoit élevée , durant un si long intervalle , pour réclamer les conseils d'une partie de la nation dans ces momens de crise ; & cette grande pensée attendoit pour éclore , que le zèle du bien public dont le roi est animé , vint devancer le vœu de ses peuples.

» A peine le roi a-t-il réuni les *notables* de son royaume , qu'il leur a proposé , par la seule inspiration de sa bonté , d'établir dans toute la *France* , des *assemblées provinciales* , qui lui seront plus utiles sans doute que n'ont jamais pu l'être les *états-généraux*. Ce nouveau lien d'intérêts , toujours subsistant entre le monarque & les peuples , a été béni dans tout le royaume , comme un grand bienfait national , qui suffiroit pour immortaliser le règne de sa majesté.

» Des faits si récents attestent assez combien le roi aime à communiquer avec sa nation. Mais plus le roi se montre bon, quand il se livre aux seuls mouvemens de son cœur, plus il saura se montrer ferme quand il pourra entrevoir que l'on abuse de sa bonté pour contester ses droits, ou pour exercer sur ses résolutions quelque apparence de contrainte.

» Après cette réponse que le roi devoit à vos remontrances & à vos arrêts, Messieurs, sa majesté veut faire connoître à son parlement quelques détails sur les économies, & les bonifications qu'elle vient d'opérer, & le convaincre de la certitude qu'elle a de subvenir à toutes les dépenses nécessaires, sans manquer à ses engagements.

» Toute la nation est témoin des retranchemens, & des sacrifices, qu'a faits le roi pour rétablir l'ordre dans ses finances, ainsi que des mesures qu'il prend pour le perpétuer. La rigueur des économies est telle, Messieurs, que vous n'eussiez pas osé la demander vous-mêmes. Le compte des finances, que sa majesté a promis de faire publier tous les ans, va paroître dans les commencemens de l'année prochaine ; & chaque année il sera perfectionné par les précautions que sa majesté a ordonnées pour fixer & réduire les dépenses de tous les départemens.

» Le roi a arrêté que le compte particulier du département de la guerre, le plus dispendieux

de tous, & le plus susceptible de réformes, seroit publié à part chaque année, par le conseil de la guerre, qui va porter la lumière & l'économie sur tous les détails.

» Sa majesté n'a encore que des aperçus généraux sur les départemens si importans de la guerre & de la marine. Mais déjà le roi est assuré d'y trouver environ *vingt-cinq millions* d'économie, sans diminuer ses forces pour le double service de terre & de mer.

» La retenue à laquelle le roi s'est déterminé à regret, pendant cinq années, sur les pensions, & qui est un impôt qu'il se voit obligé d'établir sur ses propres bienfaits, excédera *cinq millions*. Les retranchemens sur les *écuries du roi*, montent au-delà de *trois millions*.

» Les dépenses de la maison du roi & de la famille royale ont déjà subi un retranchement de plus de *deux millions*; & celles de la maison de la reine ont été diminuées de *neuf cens mille livres*, par un travail personnel de cette auguste princesse, qui, en ordonnant cette réduction prompte & volontaire, s'est empressée de marquer son zèle pour le bien public.

» Les bureaux du conseil, ou les bureaux particuliers des finances ont fourni au roi une économie annuelle de *sept cens mille livres*.

» La dépense des *bâtimens* sera diminuée, au moins d'un *million*, dès l'année prochaine, &c

ramenée, comme toutes les autres, au niveau des besoins réels. Les arrangemens arrêtés avec la recette générale, les fermiers & les régies, ont produit une bonification de *trois millions*. Les conventions stipulées avec les administrateurs de la *poste aux lettres*, & de la *poste aux chevaux*, indépendamment des dédommagemens passagers qu'elles nécessitent, augmentent le revenu du roi, au moins d'un *million*.

« Si l'on ajoute à ces bonifications & à ces réformes, les économies qui frappent sur des parties moins importantes, mais qui font masse par leur réunion; si l'on y ajoute une réduction de neuf millions qu'on a retranchés des dépenses imprévues; si on y ajoute enfin les réformes qui vont être faites sur tous les détails qui en seront susceptibles, il sera évident qu'en suivant le même système d'ordre & d'économie, dont les effets sont incalculables, le roi surpassera, d'une manière fort supérieure aux espérances de la nation, les ressources qu'il comptoit trouver dans l'économie.

» Il est vrai, Messieurs, que tous les bénéfices en ce genre, ne sont pas effectifs pour le premier moment. Il est vrai encore que certains retranchemens exigent des remboursemens, qui les rendent d'abord plus onéreux que profitables au trésor public. Mais il n'en est pas moins démontré que ce bénéfice sera, dès l'année prochaine, assuré pour plus de *cinquante millions*, & qu'il doit s'élever encore au-dessus de cette somme dans les années suivantes.

» Je m'arrête ici, Messieurs, je ne peux plus me défendre d'une réflexion qui m'attendrit. Je m'estime heureux dans ce moment d'être l'organe de cette promesse du roi; & je regarde comme le plus beau jour de ma vie, celui où je peux annoncer à la nation, avec la plus ferme assurance, un si grand bienfait de son souverain.

» Pour donner à ses peuples une nouvelle preuve de son amour, sa majesté veut que l'on procède à la perception plus exacte des *vingtièmes*, avec une modération qui rendra l'augmentation de cet impôt plus lente, & moins productive. Mais le roi ne regrettera jamais les tempérans que lui suggérera sa bonté, pourvu qu'il puisse remplir ses engagemens envers les créanciers de l'état.

» L'accroissement du revenu public ne peut donc être que progressif. L'augmentation de l'impôt ne sera effective pour le trésor public, qu'à la fin de l'année 1788. Les préparatifs de guerre, auxquels le roi s'est vu récemment obligé, pour assurer la conservation de la paix, ont encore augmenté les besoins & les dépenses de l'année courante, & ils nécessiteront un équivalent de fonds pour le remplacement. Toutes ces considérations & ces causes réunies ont obligé sa majesté d'élever le premier emprunt qui va s'ouvrir au-dessus de ceux qui le suivront.

» Ces emprunts ont été annoncés durant les délibérations

délibérations de l'assemblée des notables; & le roi déclare aujourd'hui qu'ils se renouvelleront chaque année *pendant cinq ans*. Au défaut d'emprunt, il eût fallu nécessairement recourir à des diminutions, dont la nécessité la plus absolue est toujours une source amère & féconde de regrets, d'injustices, & de malheurs, sous quelques noms qu'on les déguise.

» Le seul inconvénient seroit que ces emprunts ne répondissent pas aux besoins réels; mais tous les calculs certifient que leur quotité les surpassera; & pour lors l'excédent sera employé à diminuer les services particuliers qui alimentent le trésor royal, & à éteindre les anticipations qui l'épuisent. L'emploi de ces excédens, s'ils ont lieu, sera connu par le compte publié annuellement, qui en énoncera l'application.

» Par la nature & l'étendue des engagements de l'état, il est prouvé à sa majesté, que, sans sacrifier l'avenir au présent, des emprunts successifs employés à la libération du royaume, sous l'inspection immédiate de la *chambre des comptes*, & combinés de manière à s'éteindre graduellement les uns par les autres, ne seront point une nouvelle charge pour la nation. Le roi fixera chaque année le taux de ces emprunts & il en déterminera la forme de la manière la plus satisfaisante pour les prêteurs.

» Le plan adopté par le roi, pour rétablir l'ordre & commencer la liquidation de l'état;
TOME XIII. N° 98. I

exige pour son parfait développement, une période de *cinq années*. Toutes les opérations de finances sont réglées conformément à ce calcul. C'est dans *cinq ans* que doivent expirer les baux & les régies. C'est pour la durée de *cinq ans* que le roi a prorogé le second vingtième, qui étoit déjà établi jusqu'en 1790. C'est pour *cinq ans* qu'il a ordonné une retenue relative sur les pensions.

» Ces divers plans de sa majesté, qui se rapportent tous à une véritable unité de principes & de vues, sont développés dans le préambule de son édit, avec une clarté & une loyauté qui doivent inspirer une confiance universelle. Ainsi la fortune publique fera évidemment assurée pendant ces cinq années; & dans cet intervalle, les économies se perfectionneront, & produiront tous les bénéfices qu'il est possible d'espérer sans illusion.

» La répartition égale des vingtièmes aura été établie par les assemblées provinciales. Des améliorations utiles auront été exécutées sans surcharger les peuples, dans toutes les branches des revenus publics. Et avant que cette période de la régénération des finances soit révolue, Messieurs, le roi se propose de communiquer à la nation assemblée tout ce qu'il aura fait pour son bonheur, & les mesures qu'il aura prises pour le rendre durable.

» Ce sera au milieu des *Etats-généraux* de son royaume, que sa majesté, entourée de ses

fidèles sujets , pourra leur présenter avec confiance le consolant tableau de l'ordre établi dans les finances , de l'agriculture & du Commerce réciproquement encouragés sous les auspices de la liberté, d'une Marine redoutable, de l'armée régénérée par une constitution plus économique & plus militaire, des abus détruits, d'un nouveau port formé dans la *Manche* pour assurer la gloire du pavillon *françois*, des loix réformées, de l'éducation publique perfectionnée & florissante, du soulagement des peuples préparé par les nobles sacrifices du souverain; enfin de tous les établissemens destinés à rendre indépendans des hommes, & stables comme la loi, les divers genres de bien qui doivent perpétuer dans cet empire la félicité publique.

» Le grand acte de législation que le roi vient de vous annoncer, Messieurs, pour accorder un état civil à ceux de ses sujets qui ne professent pas la religion catholique , va concourir avec ses plans d'administration , dont vous venez d'entendre le développement , à la splendeur de la *france* , & au bonheur des peuples. Le législateur, en observant les abus qui invoquent le remède des loix, a vu qu'il falloit nécessairement , ou proscrire de ses états la portion nombreuse de ses sujets qui ne professe pas la religion catholique , ou lui assurer une existence légale. Dans une pareille alternative l'opinion du roi n'étoit pas difficile à prévoir; & sa sagesse ne pouvoit hésiter que sur le choix des moyens.

» Le roi a concilié, dans la nouvelle loi,

les droits de la nature avec les intérêts de son autorité & de la tranquillité publique. Sa majesté ne veut point d'autre culte public dans son royaume que celui de la religion *catholique, apostolique, & romaine*. Cette religion sainte dans laquelle le roi est né, sous laquelle le royaume a été florissant sera toujours la seule religion publique, & autorisée dans ses états.

» Sa Majesté prescrit les formes légales qui doivent constater la naissance, les mariages & la mort de ses sujets *non catholiques*; & elle borne sa justice à leur égard à ces facultés primitives, qui sont un droit sacré de la nature, plutôt qu'un bienfait arbitraire de la loi.

» Toute la partie éclairée de la nation sollicitoit depuis long-tems cette loi, que sa majesté n'a soussignée qu'après les plus mûres délibérations. Aux grans avantages qui doivent en résulter pour la population, pour l'agriculture, pour le commerce & pour les arts, se joindra encore celui de ne plus voir de contradiction entre les loix & la nature, entre les loix & les jugemens des tribunaux, enfin entre les suppositions des ordonnances, & l'évidence invincible des faits. Les sujets non catholiques du roi, seront protégés par des loix qui assureront leur état sans les rendre dangereux; & la sage tolérance de leur religion, ainsi restreinte aux droits les plus incontestables de la nature humaine, ne sera point confondue avec une coupable indifférence pour tous les cultes.

» Mais pour ne laisser aujourd'hui, Messieurs, aucune de vos réclamations sans réponse, sa majesté veut vous communiquer avec bonté les motifs qui l'empêchent d'acquiescer aux vœux que vous avez portés aux pieds de son trône, en faveur du parlement de *Bordeaux*. Les principes généraux sur lesquels sont fondées vos respectueuses représentations, ne sauroient s'appliquer aux circonstances actuelles.

» D'abord, Messieurs, une *translation* ne présente aucune irrégularité. Le roi n'a point interrompu l'exercice de la justice, en transférant son parlement de *Bordeaux*, en corps de cour, dans l'une des villes de son ressort, avec toute la plénitude de ses fonctions. Nos souverains ont souvent assigné diverses résidences à cette même cour; & elle n'a vu jusqu'à présent aucune infraction à la capitulation de *Guienne*, dans les ordres du roi qui l'ont éloignée pendant plusieurs années de la capitale de cette province.

» Mais cette compagnie, qui semble vouloir ainsi disputer à son souverain, le droit de la transférer quand le bien de son service l'exige, se croit-elle donc autorisée à exercer ses fonctions, sans la participation du roi, & à se transférer elle-même hors de la ville de *Bordeaux*? Il est difficile de ne pas lui attribuer cette étrange conséquence, quand on lit les divers arrêtés qu'elle a publiés. Une pareille prétention n'a besoin que de se manifester pour être confon-
due.

» Puisque vous u'avez vu d'abord, Messieurs, dans cette translation également sage & légale, qu'une acte *purement arbitraire*, des réflexions plus approfondies vous convaincront que l'autorité se devoit à elle-même un tel exercice de ses droits, & qu'elle a dû donner au parlement de *Bordeaux* cette marque publique de son mécontentement.

» Ce parlement n'a pas osé s'élever ouvertement contre le vœu unanime du royaume qui demande les *assemblées provinciales*; mais il a prétendu qu'il ne pouvoit pas vérifier l'édit de leur établissement jusqu'à ce que le roi eût fait présenter à l'enregistrement le règlement définitif qui doit en déterminer la forme, & en régler les facultés.

» Le Roi a déjà publié un règlement provisoire pour les *assemblées provinciales*, & il a déclaré qu'il le consacrerait irrévocablement par l'enregistrement dans ses cours, lorsque l'expérience de quelques années en auroit garanti les dispositions. Une circonspection si paternelle ne sembloit devoir exciter dans la magistrature que des applaudissemens, & des hommages de reconnaissance.

» Sa Majesté a considéré en effet, que ces assemblées naissantes, & soumises à des essais incertains, n'étoient pas encore susceptibles d'une constitution invariable; que formées d'abord par le choix du roi, elles avoient besoin de se renouveler par des élections, pour recevoir leur

forme morale & représenter le vœu des peuples ; qu'il ne falloit pas se priver des lumières de l'expérience , en adoptant avec précipitation un règlement exposé à toutes les représentations des *assemblées provinciales* ; Que déjà les observations & les demandes des provinces & des parlemens , n'étoient pas uniformes ; Enfin que dans trois ans, les *assemblées provinciales* auroient leur organisation, & que le législateur devoit s'être assuré des bons effets d'un règlement public, avant de lui donner sans nécessité la sanction des loix.

» Vous avez senti, Messieurs, la sagesse & l'évidence de ces considérations. Les mêmes observations ont suffi pour rassurer le parlement de *Rouen*. Vous n'avez vu aucun piège caché dans la prudence du gouvernement, & vous n'avez point montré à votre Roi certe méfiance offensante, qui calomnie ses intentions, en méconnoissant ses bienfaits.

» Loin d'imiter l'exemple de soumission & de confiance que vous lui avez donné, le parlement de *Bordeaux* a répondu à l'édit & aux ordres réitérés du Roi, par un *arrêt de défense*, qu'il a fait signifier aux *assemblées provinciales*, de se former dans son ressort. C'est un attentat également contraire à la raison, au bien public, au respect dû à Sa Majesté, & à l'obéissance qu'elle a droit d'attendre de ses Tribunaux.

» Quand nos Rois ont établi les Parlemens, Messieurs, ils ont voulu instituer des Officiers chargés de la distribution de la justice & du maintien des Ordonnances du royaume, & non pas

élever dans leur Etats une puissance rivale de l'Autorité Royale.

» Sa Majesté examinera avec l'amour de la vérité qui la caractérise, les remontrances que son Parlement de *Bordeaux* vient de lui adresser ; mais c'est de sa seule soumission aux ordres qui lui ont été notifiés, que cette Compagnie doit attendre le retour des bontés du Roi. ».

Après ces discours on a procédé à la lecture des édits. Le préambule de celui d'*Emprunt*, indépendamment des vues sages, & consolantes déjà présentées par M. le *Garde-des-Sceaux*, & des promesses générales qu'il faut toujours bien faire, quand on *emprunte*, offre des combinaisons réfléchies, qui prouvent avec quelle profondeur il a été médité, & des assurances solennelles qui ne doivent pas être indifférentes aux créanciers présents, & futurs, de l'état.

» Du moment, dit le Monarque, où la situation de nos finances nous a été véritablement connue, nous n'avons cessé de nous occuper de la recherche & de l'emploi de tous les moyens qui pouvoient rétablir l'ordre & l'équilibre entre la recette & la dépense; & nos peuples ont eu lieu de reconnoître qu'aucun sacrifice ne nous a coûté pour y parvenir.

» Mais les économies les plus multipliées ne peuvent procurer sur le champ tout le produit

qu'elles promettent; plusieurs ne font qu'éventuelles ou successives, & quelques-unes nécessitent des remboursemens, qui, dans le moment, les rendent plus coûteuses que profitables.

» D'un autre côté, notre amour pour nos peuples, nous éloigne de toute proposition de nouveaux impôts, tant que nous pouvons espérer d'autres ressources; & toute opération qui pourroit altérer la fidélité de nos engagements nous est encore plus sévèrement interdite, non-seulement parce que nous compterons toujours l'obligation de les remplir religieusement, comme un de nos devoirs les plus sacrés, mais encore parce que la fortune des particuliers se trouvant liée à la fortune publique, il est impossible que celle-ci éprouve la plus légère secousse, sans que le contre-coup se fasse sentir jusqu'aux extrémités de notre royaume, & attire sur toutes les classes de nos sujets une foule de maux, dont avec l'aide de la protection Divine, & les efforts infatigables de notre tendresse pour eux, nous espérons les préserver.

» Il est donc indispensable de recourir encore à quelques emprunts; mais si ces emprunts ne pourvoient qu'au besoin du moment; s'ils n'embrassent pas le présent & l'avenir; s'ils n'annoncent aucun système de libération, ni aucun terme pour l'opérer; s'ils ne présentent qu'un soulagement momentané pour nos finances, on ne verra en eux qu'une nouvelle dette, dont

devenir tellement supérieure, que les emprunts eux-mêmes puissent être diminués & leur dégradation devenir un signe non équivoque de la diminution progressive de la dette.

» Un avantage non moins précieux que nous espérons retirer de cette combinaison, c'est que les emprunts ainsi annoncés d'avance, se feront nécessairement à des conditions plus avantageuses, & notre crédit s'affermissant de jour en jour, il nous fera possible d'espérer que par l'accroissement de la circulation, le taux actuel de l'intérêt de l'argent baissera, en sorte que des emprunts moins défavorables, succédant à des emprunts plus onéreux, se réuniront encore à toutes les autres causes de libération pour en assurer les progrès.

» Une seule crainte a dû nous occuper en nous proposant de suivre ce régime salulaire : c'est qu'une guerre ne vint en interrompre le cours ; mais indépendamment de ce que nous avons la douce satisfaction d'annoncer à nos Peuples que nous sommes aujourd'hui rassurés à cet égard ; indépendamment de ce qu'un des préservatifs des plus certains contre la guerre, est de faire voir qu'un système suivi va faire évanouir l'embarras que nos finances ont éprouvé, nous nous sommes proposés encore dans notre sagesse d'y pouvoir d'une manière plus spéciale.

» Nous avons résolu en conséquence, en cas de guerre, d'en séparer les dépenses de nos

dépenses ordinaires, de manière que l'excédent de dépense qu'elle pourroit entraîner, alimenté, soit par des emprunts particuliers soutenus par des impôts qui s'éteindroient avec eux, soit par d'autres secours extraordinaires, ne puissent jamais, sous aucun prétexte, & dans aucun cas, être confondus avec nos dépenses ordinaires; & c'est pour arriver à cet ordre que nous nous appliquerons sans cesse à accélérer le jour heureux où nous pourrons remettre à nos Peuples le second Vingtième, ou quelque impôt équivalent, afin que, destiné à servir à ces besoins extraordinaires, & tenu, en quelque sorte, en réserve, il devienne une ressource toujours subsistante pour un tems de calamité.

» Nous n'avons pas craint davantage que nos peuples doutassent de la sincérité & de la stabilité de nos intentions; la précaution que nous venons de prendre par la publicité que nous entendons donner tous les ans à notre administration & à nos dons, nous a paru devoir être, pour eux, un garant assuré de la fermeté de nos résolutions, & des mesures que nous prenons contre toutes les surprises que l'on pourroit faire à notre religion & à notre bienfaisance.

» Enfin, pour affermir encore davantage la confiance, nous avons voulu que la partie qui est destinée à des remboursemens, soumise dès le moment à l'inspection des *Magistrats de notre chambre des Comptes*, ne laissât aucun doute

sur l'emploi auquel elle est destinée, en même tems que le compte qui sera publié tous les ans de nos recettes & de nos dépenses, fera connoître à nos peuples qu'aucune charge n'est restée sans être acquittée, & aucun engagement sans être rempli.

» Après avoir pris toutes ces précautions, il ne restoit à notre sagesse que de régler, de la maniere la plus convenable, la proportion, la durée & la forme de ces emprunts.

» Quant à la proportion, nous l'avons calculée sur les besoins que présente la situation actuelle de nos finances ; & si les produits incalculables de l'ordre & de l'économie rendent encore, comme nous l'espérons, une partie de ces emprunts inutile, nous ne regretterons pas de les avoir portés au-delà de l'absolue nécessité, puisqu'indépendamment de l'avantage de ne laisser aucune incertitude sur la suffisance des moyens auxquels nous avons recours, nous emploierons l'excédent à éteindre, au moins en partie, ces anticipations ruineuses dont il a été impossible de se passer jusqu'à présent, & qui, absorbant tous les capitaux & les rendant plus rares, ont par conséquent aussi rendu les emprunts publics plus difficiles, & plus chers.

La proportion de ces emprunts a dû être plus forte cette année, tant parce que les extinctions & bénéfices sont moins sensibles, que parce que les préparatifs de guerre auxquels nous avons été contraints, ont exigé des dépenses

auxquels nos revenus ordinaires ne pouvoient satisfaire : elle sera moindre les années suivantes , & diminuera d'année en année , de manière que les emprunts nécessaires seront réduits au plus à soixante millions en 1792, après laquelle nous espérons, qu'au moyen des extinctions successives dont nos finances auront profité , & de certaines réformes importantes qui ne pourront avoir lieu qu'à cette époque , ils deviendront entièrement inutiles.

» Quant à la forme de ces emprunts , nous aurions désiré ne plus recourir , dès cette année à celle des *rentes viagères* ; mais forcés de céder , pour le premier de ces emprunts , à la circonstance , nous nous sommes attachés cependant à prévenir , autant qu'il étoit en nous , les dangereux effets de ce genre d'emprunt , en offrant aux prêteurs la faculté de prêter avec remboursement , ou de constituer à *rentes viagères* ; de manière que le père de famille qui veut conserver & revoir ses capitaux , & l'homme isolé qui veut augmenter ses jouissances , puissent également être admis dans l'emprunt.

» Telles sont les vues que nous nous sommes proposées & que nous voulions faire connaître à nos sujets.

Nous les avons adoptées d'autant plus volontiers , que sans nouveaux impôts , sans nécessité d'en établir , sans que les intérêts à payer soient une nouvelle surcharge , nous aurons par une administration économique & combinée

de nos revenus, pourvu pendant les années qui paroissent les plus difficiles, aux dépenses indispensables & à l'acquit de nos engagements. Nous nous ferons aussi mis en état de préparer & d'opérer l'heureuse révolution que nous nous proposons dans nos finances; & quelle satisfaction n'éprouverons-nous pas, *lorsqu'avant l'année 1792*, nous pourrons montrer à la nation assemblée, comme nous nous le proposons, que l'ordre est rétabli; que les emprunts ne sont plus nécessaires; que la libération de l'Etat peut marcher avec assurance, & qu'enfin il n'est ni sacrifices, ni soins qui aient pu nous coûter, pour assurer la prospérité intérieure de notre Empire. A CES CAUSES, &c.

Le dispositif de l'édit présente pour cet emprunt une combinaison nouvelle, & propre à exciter la confiance, ainsi que l'empressement du public. Il y en aura *cinq* successifs, d'année en année, jusques en 1792, mais dont la quotité ira toujours en décroissant. Le premier, celui qui portera le nom de 1788, quoi qu'ouvert dès à présent, est de 120 millions; il sera au choix des prêteurs de prendre des constitutions en *rentes perpétuelles à cinq pour cent*, ou des obligations à *quatre pour cent* remboursables dans le cours de *vingt années*: les unes, & les autres exemptes de toute retenue sur les *arrérages*.

Ces conditions sont ordinaires; mais ce qui peut les rendre tentantes, c'est l'adoption de la méthode déjà usitée en *Angleterre*, des RENTES VIAGERES à distribuer par la voie du sort,

ce

ce qui réunit la triple amorce de *l'intérêt courant*, de l'augmentation *viagere*, & des *lotteries*.

Il y a vingt mille lots, dont un de *quarante mille livres* de rente, UN de 30, UN de 20, DEUX de 10, CINQ de 8, DIX de 5, TRENTE de 4, CINQUANTE de 3, & ainsi de suite, le nombre des lots croissant toujours en raison de la diminution des sommes, jusqu'à 120 liv, dernier terme de cette diminution, qui fera encore DIX-HUIT MILLE heureux.

Et pour dernière facilité les prêteurs auront dans tout le cours de l'année 1788, celle de convertir leur premier titre en *rentes viagères* à 8 pour 100, sur une tête, ou 7 sur deux. Il seroit difficile à la détresse emprunteuse d'émouvoir la cupidité prêteuse par un appas plus puissant : car le porteur d'une reconnoissance de *mille livres*, qui auroit eu le bonheur de gagner au tirage un des dix-huit mille billets fortunés, & qui convertiroit ensuite sa créance en rente viagere sur sa tête, s'assureroit 200 liv. de revenu; par conséquent il auroit placé son argent à *vingt pour cent*.

Si cet avantage excessif semble d'abord propre à motiver la défiance de la partie opulente du public, & les plaintes du reste contre la facilité apparente de l'administration, une idée présentée dans le préambule, & indiquée dans les discours que l'on vient de lire, est faite pour justifier celle-ci, & pour dissiper tous les murmures, ainsi que les inquiétudes. Il est sûr

que cet arrangement, indispensable pour l'inst-
tant, puisqu'il faut de l'argent, ne peut être
onéreux aux peuples; du moins loin d'empirer
leur sort, il prépare, il cautionne des facilités
pour l'améliorer très-promptement.

Le Roi, & son Ministre garantissent une éco-
nomie sur les revenus actuels, déjà portée à
plus de *Cinquante millions*, & susceptible d'ac-
croissement: il est donc vrai que non-seulement
les arrérages de l'emprunt ouvert en ce moment,
& ceux des mêmes opérations arrêtées pour les
quatre années prochaines, se trouveront acquit-
tés, sans augmenter les charges actuellement
existantes; mais même leur excédent, ainsi que
celui des emprunts & des économies futures,
pourra être employé à les alléger. Jamais l'ad-
ministration, en demandant de l'assistance, n'a
tenu un langage plus raisonnable, & plus plau-
sible.

Des censeurs importuns murmurent, dit-on,
entre leurs dens, que jamais aussi les préambu-
les n'ont été denués de beaux tableaux; qu'en...,
en..., en... il y en avoit de bien consolans;
qu'en 1784, sur-tout on avoit affiché clairement
une liquidation générale de 1200 millions, ré-
partie en colonnes sur le papier, avec une évi-
dence infiniment satisfaisante: & que ces colon-
nes ont abouti à une subversion sans exemple
dans les Annales de tous les peuples.....

Ces censeurs là, ont évidemment tort : je
finirai cet article comme je l'ai commencé,

par les mots décisifs, *il faut se taire*; & quand la prudence ne donneroit pas ce conseil, le bien public en ce moment, l'intérêt commun, le salut du royaume, l'avantage de l'*Europe* entière, intéressée à ce qu'aucune de ses grandes parties n'éprouve de grandes secousses, imposeroient silence à tout écrivain bien intentionné.

D'ailleurs, dans les beaux préambules de 1784; & des époques précédentes, au milieu des plus magnifiques promesses, il n'y avoit aucune précaution prise, aucune mesure déterminée pour en assurer l'exécution : il n'y avoit de public que les chiffres qui constatoient la dette; les prétendus remboursemens n'avoient d'autres témoins que les agens même de l'agiotage mystérieux, dont ces belles phrases devoient couvrir; & faciliter les manœuvres.

Au lieu qu'ici, le monarque se soumet, s'il est permis d'employer ce mot, à une *inspection* (1); une compagnie dont les fonctions jusqu'ici avoient été moins reconnues que l'ancienneté, en va exercer la plénitude, & tiendra réellement la balance entre le trésor royal & ses créanciers : la nation elle-même sera en quelque sorte associée à cette surveillance par la publicité des comptes imprimés, qui instruiront chaque année du véritable état de ces deux termes si difficiles à égaliser dans les finances *Françoises*, de la dévorante *dépense*, & de l'insatiable *recette*.

(1) Ci-devant, page 123.

Par conséquent, s'il est trop vrai que la détresse fiscale est en ce moment à un point où jamais on ne l'avoit vue, il l'est aussi que pour y remédier l'administration prend une marche, elle s'astreint à des mesures, elle s'impose des règles qu'elle n'avoit jusqu'ici jamais connues : & tout cela est couronné par la promesse d'assembler les *Etats - généraux* au plus tard dans quatre ans.

L'arrêté du parlement, dont j'ai parlé à la fin du N° précédent, ayant été *raïé* de ses registres en présence, & par ordre exprès du roi, & cette compagnie n'ayant point fait sur cet objet de réclamation postérieure; l'édit ayant été publié dans la forme usitée pour ceux qui ont reçu une sanction solennelle, & légale; le trésor royal en conséquence ayant été ouvert, & l'affluence des porteurs d'argent ayant, dit-on, été grande, dès le second jour, ce qui équivaut, au moins *par le fait*, à une ratification de l'enregistrement; enfin la sagesse du Ministère actuel, l'autenticité des engagements pris, la publicité comme la profondeur de la blessure découverte depuis six mois, & la peine avec laquelle on s'est procuré le spécifique qui seul pouvoit en opérer la guérison, étant autant de cautions qu'aucune branche de ce courant salutaire & précieux ne sera infructueusement détournée; cette grande affaire pourroit être regardée comme terminée, si les effets de la rigueur du Roi envers le premier *Prince de son sang*, & deux Magistrats distingués par leurs talens, comme par leur zèle, ne duroient encore.

Le parlement a présenté à ce fujet les représentations les plus touchantes, les plus énergiques : il est permis de se flatter qu'elles seront bientôt écoutées, On assure que celui de ces Magistrats qui avoit été traité le plus durement, par le choix du séjour, par la circonstance de sa situation lors de l'enlèvement de sa personne, a déjà reçu un adoucissement : il a, dit-on, été transféré du *Mont Saint-Michel* à *Fecamp*.

Du MONT SAINT-MICHEL ! Ce nom est celui d'un bon ange ; & ce séjour n'est pourtant pas le *Paradis*.

N. B. L'édit concernant les *Protestans* n'ayant pas encore reçu sa sanction légale, & complète, je différerai d'en parler jusqu'au moment où il sera devenu public : mais on me permettra bien, sans doute, de rappeler ici qu'il y a 17 ans, dès 1771, en plaidant *juridiquement* pour une infortunée de cette communion, j'ai osé en pleine audience annoncer le desir, & la possibilité de ce grand acte de législation : voici ce que je disois aux Magistrats, en parlant pour la D^e. de *Bombelles* (1).

» Je ne toucherai point ici à cette question
» si délicate, si intéressante, & tout à la fois si

(1) Voyez page 40, au premier volume du Recueil de mes *Plaidoyers & Mémoires*, qui se trouve à Paris chez M. PERROCHON, rue du Sentier N^o 19 ; & chez ROYER libraire, Quay & près des Augustins.

» redoutable, à ce que l'on a cru du moins, de
 » l'état des *protestans* en *France*. La politique
 » s'étonne de la trouver encore indécise. La
 » politique éclairée ne s'opposeroit peut-être
 » point à ce qu'on la décidât : la raison, la jus-
 » tice, l'humanité l'exigent, & il semble qu'il
 » ne seroit pas impossible de trouver des tem-
 » pérans qui conciliasse dans cette grande
 » affaire la dignité du culte dominant, le res-
 » pect dû aux loix qui le rendent exclusif, l'in-
 » térêt particulier, avec la paix & la sûreté
 » commune.

» Mais en attendant ce grand événement
 » dont l'auteur seroit béni de toutes les géné-
 » rations.»

La cause étoit vraiment célèbre; l'affluence des
 auditeurs prodigieuse; mes confreres en *Parle-*
rie, point jaloux, & merveilleux catholiques,
 prétendirent que c'étoit là une impiété auda-
 cieuse; que je ne tendoisi pas à moins qu'à déchirer
l'Eglise & l'Etat : c'est un des griefs en vertu
 desquels trois ans après on m'a déchiré ma
 robe.

Depuis, ces Messieurs, & leurs échos m'ont
 accusé avec la même équité d'être le flatteur du
 clergé, l'esclave des prêtres; & cependant je
 n'ai pas plus changé de langage que de prin-
 cipes. On peut voir ce que j'ai dit sur cette
 même matiere dans ces *Annales* toutes les fois
 que l'occasion s'en est présentée, & sur-tout
 au Tome III. page 490.

J'ai toujours cru , & déclaré que je croyois, l'édit de *Nantes* une très-mauvaise opération en *politique* ; que sa révocation (séparée des accessoires de l'exécution) étoit non-seulement juste , mais nécessaire. Mais j'ai toujours soutenu aussi , & démontré, qu'en supprimant en *France* comme par-tout , les démonstrations extérieures d'un culte ennemi de la religion dominante, il ne falloit pas refuser une existence civile, aux sujets qui avoient le malheur de le professer. J'ai tâché de développer de mon mieux, par anticipation, les principes qui vont enfin être consacrés par une loi, & qui le sont déjà, comme on vient de le voir, par l'éloquence d'un grand Magistrat.

L O N D R E S.

Rentrée du Parlement d'ANGLETERRE. Discours du Roi à cette occasion.

LE mois de Novembre 1787, aura eu l'avantage d'être l'époque de deux discours de Rois, parlant *en personne* aux représentans de leurs nations : cette singularité, moins commune à *Paris* qu'à *Londres*, en a amené une autre non moins remarquable. Si les deux Orateurs couronnés ont chacun chez eux rempli la même fonction, leur langage n'a pas été le même à beaucoup près : & il y a long-tems que je l'ai observé (1), on devoit s'y attendre.

(1) Dans le *parallèle des mœurs, des usages, des loix &c.*

Dans tout ce qui peut être différent, on doit être sûr de trouver l'opposition la plus constante d'un rivage du pas de *Calais* à l'autre. S'il étoit possible que les flots ne fussent pas de la même couleur, ou les poissons de la même espèce, la mer & ses habitans porteroient infailliblement des livrées contrastées, indice, sinon de l'antipathie, au moins de la contrariété dont la nature, autant que la politique, a imbu les deux peuples.

Le parlement s'étant donc assemblé à *Westminster*, le 27 Novembre, avec les formalités dont j'ai autrefois donné le détail (1), le Roi a dit :

» MYLORDS, ET MESSIEURS!

» A la cloture de la dernière session, je vous ai fait part de la douleur que j'éprouvois en voyant les troubles, qui, malheureusement, existoient dans la République des *Provinces-Unies*.

des François, & des Anglois, déjà esquissée dans ces *Annales*. J'en ai annoncé une édition nouvelle, séparée, & considérablement augmentée. L'empressement du public à me demander ce morceau, m'honore, & me flatte infiniment. Des méprises, & depuis des embarras typographiques, ne m'ont pas permis encore d'y mettre la dernière main. Ce n'est que le mois prochain que je pourrai satisfaire aux desirs nombreux de mes lecteurs à cet égard.

(1) Voyez page 312, du tome I, de ces *Annales*.

Sa situation est devenue bientôt après plus critique , & plus alarmante. Le danger qui menaçoit sa constitution , & son indépendance , s'est accru de maniere a compromettre la sûreté & les intérêts de mon empire.

» J'ai fait tous mes efforts pour contribuer par mes bons offices , au rétablissement de la tranquillité , & au maintien du gouvernement légal de la *Hollande*. J'ai jugé aussi qu'il étoit nécessaire de manifester l'intention que j'avois de m'opposer à tous les moyens de force que pourroit employer la *France* , dans l'arrangement des affaires intérieures de la République.

» Dans ces circonstances, le Roi de *Prusse* ayant pris les mesures nécessaires pour assurer la réparation d'une insulte faite à la Princesse d'*Orange* , le parti qui avoit usurpé le gouvernement, s'est adressé au Roi *Très-Chrétien*, pour en obtenir des secours , & ce souverain m'a fait notifier que son intention étoit d'accorder ce qui lui étoit demandé.

» Conformément aux principes qui m'avoient dirigé , je n'ai pas hésité en recevant cette notification , à déclarer que je ne pouvois rester tranquille spectateur d'une interposition armée de la part de la *France* ; & j'ai donné sur le champ les ordres d'augmenter mes forces de terre & de mer. Dans l'intervalle j'ai cru également nécessaire de conclure un traité avec le Landgrave de *Hesse-Cassel*, par lequel je m'affuerois de l'assistance d'un corps de troupes confi-

dérable, en cas qu'elles fussent nécessaires au bien de mon service.

» Les succès rapides des troupes *Prussiennes* commandées par le Duc de *Brunswick*, ont, dans cet intervalle, fait obtenir au Roi de *Prusse* la satisfaction qu'il demandoit : ils ont en même tems donné aux *Provinces-Unies* le moyen de se delivrer de l'oppression sous laquelle elles gémissaient, & de rétablir leur gouvernement légal.

» Tout sujet de dispute étant détruit par là, une explication amicale a eu lieu entre moi, & le Roi *Très-Chrétien* : nous sommes de part & d'autre convenus de réduire nos marines respectives sur le même pied qu'au commencement de cette année.

» J'éprouve la plus vive satisfaction, en voyant que les événemens que je viens de vous communiquer, se sont passés sans priver mes sujets, des *bénédictions de la paix* ; & j'ai un très-grand plaisir à vous apprendre que je continue à recevoir de toutes les puissances étrangères, les plus fortes assurances de leurs dispositions amicales, & pacifiques envers ce pays-ci. Je suis fâché de voir, malgré ces dispositions, que la tranquillité d'une partie de l'*Europe*, est malheureusement compromise par la guerre qui est commencée entre la *Russie*, & la *Porte*.

» Une convention qui explique le treizieme article du dernier traité de paix, a été agréée

entre moi, & le Roi *Très-Chrétien*, à l'effet d'empêcher les jaloufies, & les disputes qui pourroient s'élever entre nos fujets refpectifs dans les *Indes Orientales*. J'ai ordonné que les copies des divers traités dont je viens de vous faire part, & des déclaration, & contre-déclaration échangées à *Versailles*, vous foient préfentées.

Meffieurs de la Chambre des Communes,

» J'ai ordonné qu'on mit fous vos yeux les états de dépenses néceffaires pour l'année prochaine, ainfi que celui des dépenses extraordinaires que la fuation des affaires publiques a rendues néceffaires.

» J'attens avec la plus grande confiance de votre zele, & de votre efprit patriotique, que vous prendrez les mefures néceffaires pour afurer le fervice de l'année courante. Je ferai toujours attentif à renfermer ces dépenses dans les limites que comportent la prudence, & le foin de pourvoir à la fureté publique. Mais je dois en même tems vous rappeler combien il eft effentiel de veiller à maintenir mes poffeffions éloignées dans le meilleur état de défenfe.

Mylords, & Meffieurs,

» L'état *floriffant du commerce, & des finances* du pays, ne peut manquer de vous encourager à pourfuivre les mefures qui peuvent confirmer, & améliorer une fuation auffi favo-

nable. Ces circonstances doivent aussi vous faire désirer la continuation de la tranquillité publique, que mon desir est de maintenir.

» Vous penserez certainement comme moi, que rien ne peut assurer plus efficacement les bénédictions inestimables de la paix, que le zèle, & l'unanimité, dont tous mes sujets ont fait preuve en dernier lieu; c'est pour moi une assurance tranquilisante qu'ils seront toujours disposés à s'exécuter pour seconder tous les efforts que l'honneur de ma couronne, & les intérêts de mon empire pourroient exiger».

Ainsi le Roi de la *Grande-Bretagne* se félicite aujourd'hui de l'empressement docile, de l'unanimité de ses fideles sujets : il s'applaudit de la situation *prospere* du commerce & des finances de son Royaume : mais il y a *dix ans*, il gémissoit douloureusement de l'indocilité d'une partie de ces mêmes sujets, & de la révolte du reste : il demandoit qu'on pourvût aux *pressans besoins* de l'état : & une partie de la nation lui répondoit par des plaintes ameres sur sa détresse, attribuée à l'incapacité, à la prévarication de ses Ministres.

Chaque séance parlementaire étoit le signal de l'ouverture d'un *budget* onéreux : chaque année l'administration mandioit, ou achetoit, s'il faut en croire ceux qui étoient exclus des graces de la cour, la permission d'emprunter 10, 12 *millions* sterlings, c'est-à-dire, le double des emprunts qui causent dans le voisinage tant d'allarmes & d'embarras.

Rien n'a pourtant changé de ce côté-là : le fardeau n'y est pas diminué : au contraire, il s'est encore accru : il va peut-être s'accroître encore, malgré l'assurance de la paix; & si la *France* n'avoit pas eu la sagesse de regarder la leçon de politesse *Prussienne* donnée aux *Bataves*, comme une affaire qui ne méritoit pas de troubler le repos de l'*Europe*, il auroit fallu, à *Londres* comme à *Paris*, recourir aux expédiens les plus onéreux, pour trouver de l'argent.

Le Monarque *Anglois* avoue indirectement que ses précautions pour l'avenir ont causé des dépenses extraordinaires considérables : en complimentant ses sujets sur leur disposition à s'exécuter pour seconder ses efforts, il leur annonce de la disposition de sa part à en profiter; & il est permis de croire que dans la suite de la séance l'administration *Britannique* se rapprochant en cela de celle de sa rivale, proposera aussi un *emprunt*; mais avec cette différence, que, dans ce moment les opérations fiscales de la *France*, ne nécessitent point de nouvel impôt, & donnent au contraire aux peuples la certitude d'en être affranchis; au lieu que suivant la coutume invariable de l'*Angleterre*, si l'ouverture du *Bugdet* a lieu pour engloutir les fonds des *Capitalistes* opulens, & confians, il faudra que le génie inventeur des Ministres accouche de quelque nouvelle taxe, pour en assurer les arrérages : & de manière ou d'autre ce sera une chose curieuse que le fruit de leurs spéculations en ce genre.

PAYS - BAS AUTRICHIENS.

*Edit de Sa Majesté L'EMPEREUR ET ROI
pour un E M P R U N T.*

A LA premiere inspection du titre de cet article on fera tenté de croire que la manie *emprunteuse* gagnant de proche en proche, commé il n'arrive que trop souvent à la fièvre *belligérante*, nous venons sans trop savoir pourquoi, ou pressés par des nécessités secretes, figurer sur ce théâtre des dissipations. On imaginera peut-être que notre petit pays placé entre ces colosses insatiables & prodigues, qui dispersent l'argent avec autant de profusion qu'ils l'aspirent avec avidité, n'a pu se défendre d'en imiter en quelque chose les procédés; & que pour satisfaire à des besoins importuns, au lieu de fouiller avec violence dans les poches de ses sujets, le souverain veut bien les induire doucement à les vider entre ses mains sous l'appât d'un contrat, &c...

Rien cependant de tout cela. L'Empereur *emprunte* aussi, il est vrai: mais quelle différence entre les motifs, la forme, les accessoires, les résultats de cette demarche de sa part, & tout ce qui se passe sous le même nom chez ses voisins de *Londres*, & d'ailleurs.

La *France* EMPRUNTE, comme un grand seigneur obéré, dont les terres écrasées de dettes

immenses, mais capables d'offrir des ressources plus immenses encore, peuvent également justifier l'inquiétude, & la sécurité de ses créanciers; dont le crédit subordonné à la réputation de ses intendans est plutôt compromis que régénéré par son intervention directe dans leurs négociations; qui, sans cesse tourmenté du besoin d'*argent comptant*, partagé entre l'humeur & la politesse qu'inspire la disette, donne toujours de bonnes paroles à ceux qui peuvent lui procurer des especes; gracieuse quand on lui en apporte, se fache quelquefois quand on lui en refuse, & parle merveilleusement d'*économie*, sur-tout quand il est question de subvenir à ses prodigalités.

L'*Angleterre* EMPRUNTE comme un gros marchand, qui gagnant beaucoup, & avec facilité, dépense de même; dont les soins, & tous les efforts tendent moins à mettre de l'ordre, de l'arrangement dans ses affaires, qu'à y entretenir une circulation qui dispense d'en examiner le fond; qui n'existant que par son crédit, sacrifie tout au besoin de le soutenir, &, dans les momens de détresse, depose au *Mont de piété* des effets pour se procurer de l'argent; manœuvre qui devroit décrier sa caisse, & qui cependant l'alimente sans inconvénient, parce que la détresse dont elle est le palliatif est couverte par l'affectation du débiteur de tenir toujours son bilan sous les yeux de ses créanciers; parce qu'il les enchaîne à force de les braver; parce qu'instruits de l'énormité de ses charges, mais intéressés à ne pas le laisser succomber,

ils concourent de toutes leurs forces à éloigner sa banqueroute , par de nouveaux prêts , qu'il justifie de son côté par sa ponctualité à payer les arrérages.

Veut-on voir un bon pere de famille , attentif à proportionner toujours sa *dépense* à son *revenu* , exact à remettre l'égalité entre ces deux principes de la vie politique des empires , comme des menages particuliers , quand des accidens extraordinaires , & des extravasions forcées l'ont dérangée ; économe des fonds de ses vassaux , comme des siens propres ; ne les chargeant qu'autant que la prudence le permet & que leur intérêt commun l'exige ; ne se déterminant à des *emprunts* , que quand ils sont un bienfait euvers eux autant qu'un soulagement pour lui ; & joignant dans ses opérations le scrupule pour l'avenir , à la franchise la plus tranquilisante pour le présent , on le trouvera dans l'édit dont il s'agit.

Le préambule , & le dispositif n'offrent point de belles phrases : les *François puristes* croiront y trouver des fautes contre leur langue ; mais il n'y en a point contre celle du cœur ; & cet idiome est toujours pur , quand il est entendu de ceux à qui il s'adresse.

JOSEPH , *par la grace de Dieu , Empereur des Romains , toujours , Auguste , &c. &c. &c.* A tous ceux qui ces présentent verront , salut :

Les dépenses extraordinaires que nous sommes dans le cas de faire pour le bien de notre
service

service exigeant, que, sans toucher à nos revenus ordinaires, nous nous procurions d'autres ressources, & voulant donner à nos fideles sujets *Belgiques* les moyens les plus assurés de faire fructifier leurs argens, & de remplacer les fonds qui leur sont successivement refournis par les remboursemens partiaires des emprunts faits précédemment pour notre royal service, lesquels remboursemens continueront toujours avec la même exactitude;

» Desirant aussi d'exciter leur zele, & leur empressement à préférer les levées qui se font dans le pays, en leur accordant encore un taux d'intérêt de quatre pour cent, argent pour argent, nous avons de l'avis de notre conseil royal du gouvernement, & ouï notre chancelier de Cour & d'Etat, résolu de faire dans notre Ville de BRUXELLES un emprunt, suivant les points & conditions ci-après. »

Cet emprunt est de *deux millions quatre cens mille florins de change*, (près de cinq millions tournois.) La célèbre maison de banque *Veuve Nettine, & Fils*, est autorisée à recevoir l'argent, & à en délivrer des reconnoissances, depuis *cinq florins de change*, & au-dessus. Les obligations sont pour *huit années*, au bout desquelles le remboursement aura lieu en quatre ans, par portions égales, & les rangs seront fixés par le sort, avec la continuation de l'intérêt pour les parties remboursées les dernieres.

Les arrérages seront acquittés par la même
TOME XIII. N^o 98. L

maison. Pour la sûreté des prêteurs le Souverain remplit la formule accoutumée d'hypothéquer ses revenus, ses droits, &c. : mais il y joint une précaution peu ordinaire, & qui feroit même difficile à pratiquer ailleurs.

Il existe à *Vienne* une banque accréditée dont les effets sont accueillis dans le commerce, & circulent avec avantage. Le prince en fait délivrer à la maison qu'il institue pour servir d'intermédiaire entre le public, & lui, quatre obligations, égales à la somme qu'elle doit recevoir, & dont elle restera dépositaire jusqu'à l'entier accomplissement du contrat formé par l'édit ci-dessus ; c'est - à - dire jusqu'au parfait remboursement des 2,400000 *florins de change* empruntés.

Observons que le prince qui donne cet exemple de délicatesse remarquable, n'a établi depuis qu'il regne aucun impôt, & qu'il en a de lui-même abrogé plusieurs ; observons que quand il y a eu dans ces provinces de la probabilité qu'elles deviendroient le théâtre d'une guerre motivée par un intérêt pressant pour elles, il y a envoyé de lui même de l'argent, au lieu d'en tirer : une caisse militaire considérable y avoit précédé les troupes destinées à soutenir leur querelle.

Observons qu'en ce moment même il est occupé des préliminaires dispendieux d'une guerre imprévue ; & qu'il n'a encore été de sa part question d'aucun impôt, dans aucun de ses do-

maines, quoique par la situation de ses états, & par la nature des pays qui les composent, les marches des troupes y soient plus frayeuses que dans le reste de l'*Europe*; quoi qu'à raison de leur étendue le Souverain en soit peut-être un des moins riches de l'*Europe*; quoique d'après les efforts contre nature, pour ainsi dire, de ses voisins, pour élever leur état militaire au-delà de toutes les proportions, il se soit crû obligé de donner lui-même au sien une extension accablante.

Mais observons aussi que les provinces qu'il invite à la confiance avec un menagement si circonspect, ne sont pas moins dignes de celle de leur Souverain, & se sont dans tous les tems empressées d'y répondre. Il n'y a point d'exemple depuis plus d'un siècle, que dans les momens de calme intérieur ceux-ci aient jamais esuié de refus, quand ils ont fait des demandes d'*argent*, soit à titre de contributions fiscales, désignées par le nom d'*Impôt*, soit comme *levées volontaires*.

Au milieu des orages des guerres anciennes qui sembloient devoir en tarir la source, les unes & les autres ont souvent été doublées par le zèle intarissable des peuples. Dans ces derniers tems, lorsqu'ils avoient à se défendre des innovations dont la forme les allarmoit encore plus que le fonds, une seule province, a démontré qu'en 31 années elle a fourni au Trésor Royal près de 75 millions de florins, ou de 140 millions tournois, indépendamment des

droits d'*entrée* & de *sortie*, des *domaines*, &c. qui composent les revenus annuels : & la *Flandre*, proprement dite, qui a donné cette preuve inconcevable de bonne volonté, encore plus que d'opulence, ne fait pas la cinquième partie effective des *Pays-Bas Autrichiens*. Elle n'a qu'un commerce très borné, qu'un port très défectueux; & qu'on y prenne garde cette immense contribution n'est point arrachée : une partie est librement accordée : l'autre est offerte.

Les troubles qui sembloient encore il y a trois mois, menacer d'une dévastation inévitable un domaine si précieux, sont heureusement apaisés : mais il est encore impossible aux spectateurs attentifs, & désintéressés, de concevoir comment ils ont pu naître chez des peuples capables d'un dévouement si généreux; sous le regne d'un Souverain si bien fait pour en sentir la valeur, & le justifier

O B S E R V A T I O N

Sur un article injurieux, & dangereux pour les Pays-Bas Autrichiens, inséré dans quelques papiers publics.

J'ARRÊTE un moment l'effusion de mon cœur sur cette intéressante matière : je quitte la finance, qui n'a ordinairement guère de rapport avec la sensibilité, pour parler d'un point de politique, plus propre à l'exercer.

Ci-devant, page 97, j'ai dit un mot du discours prononcé le 12 Novembre dernier, à *Paris*, à la suite de ce qu'on appelle la *Messe-rouge*, par le prélat qui l'a célébrée; & puisque l'occasion s'en présente, il est bon d'apprendre à ceux de mes lecteurs qui n'en feroient pas instruits, d'où vient ce nom ridicule adapté à la messe qui précède la rentrée solennelle du Parlement de *Paris*, après les vacances : il vient d'un usage plus ridicule encore que le mot.

Le *Parlement* assiste à cette messe, en Corps, & en *Robe-rouge* : c'est sa nuance les jours de cérémonie : rien de plus décent, & de plus naturel : mais ce qui n'est ni l'un ni l'autre, c'est un baladinage absurde & gothique que l'on s'opiniâtre à y joindre.

Ce jour-là les présidens du grand banc, ou à mortier, le parquet, ou ce qu'on nomme le ministère public, les secrétaires de la cour, &c. quittant leurs places tour-à-tour, au milieu de la messe, s'avancent au milieu de l'enceinte, & y font successivement, à l'autel, au célébrant, à la compagnie, plusieurs révérences à la manière des femmes. Cet exercice extravagant se répète trois fois sous les yeux d'une jeunesse évaporée, qui se rend en foule à ce spectacle, pour jouir de la bonne, ou de la mauvaise grace, des vieux Sénateurs qui s'y prostituent. Le service divin est interrompu trois fois par ce scandale.

Cette messe n'est donc pas *rouge*; mais les acteurs & les témoins devroient rougir également, les uns de leur puérile empressement, les autres de leur absurde condescendance. J'en ai déjà parlé autrefois dans ces *Annales* (1).

Quoiqu'il en soit, d'après un autre usage plus raisonnable le Prélat qui a officié, est au sortir de l'autel, introduit dans la *grand'chambre*

(1) Inutilement voudroit-on justifier cette farce en disant qu'elle est encore en vigueur à la cour; qu'elle a lieu dans les cérémonies les plus graves, même dans les plus lugubres, telles que les *Catafalques*; que c'est un reste vénérable des rites antiques, comme les *robes*, les *Mortiers*, en font un du vieux costume &c. Ces prétendues raisons ne sont que de vains subterfuges.

Une étiquette de cour ne justifie point l'asservissement d'un corps de magistrature à une habitude devenue extravagante. Elle est excusée, couverte dans les autres cérémonies dont il s'agit, par ce que le reste de l'appareil y a d'imposant. Au lieu qu'à la messe *rouge* rien n'en déguise la difformité : au contraire tout concourt à la rendre plus sensible.

Il y a des momens où, sans cesser de respecter nos pères, il faut savoir abandonner ce que le laps du tems a rendu intolérable dans leurs usages. Nos magistrats ont bien osé substituer des *Carosses*, pour se rendre au Palais, aux *mules* de leurs prédécesseurs. Tiennent-ils plus à leurs réverences qu'à leurs montures ?

où il prononce un discours. auquel répond le *premier Président*. Celui de M. l'Evêque de *Nevers*, choisi cette année pour cette fonction, n'ayant point été imprimé, nous autres qui ne l'avons point entendu, nous ne pouvons en juger que d'après ce que nous ont transmis les auditeurs directs, & ensuite les papiers publics qui en ont recueilli le témoignage.

Le rapport verbal des premiers dont il est question à la page 97, étoit déjà bien extraordinaire, bien peu croiable : mais ce que les seconds y ajoutent, le rendent bien autrement révoltant. Je viens de lire un de ces papiers assez accrédité dans ce pays-ci, où je trouve ce passage.

» Monseigneur l'Evêque de *Nevers* a fait voir que pour le bien de l'Etat & de la couronne, la Magistrature & l'Eglise devoient se réunir l'une à l'autre, pour conserver les privileges de la nation, & maintenir les droits qui la constituent, en suivant l'exemple qu'ont donné tout récemment le Clergé, les Etats, & la Magistrature Beligiques, AVEC LE SUCCÈS QUE TOUT LE MONDE SAIT. »

Est-il croiable, est-il possible qu'un Prélat françois, distingué en tous sens, ait hasardé une pareille assertion, & cité un semblable exemple, au milieu de *Paris*, dans une enceinte qu'on appelle vulgairement le temple de la Justice, & qui doit certainement au moins être le séjour

de la décence, où les droits des différentes nations doivent être mieux connus qu'ailleurs, ainsi que leurs limites? Tout est injuste autant qu'étrange dans cette citation, & dans ce parallèle.

D'abord en *France*, & par-tout, ce langage feroit celui de la révolte: & quel moment auroit-on choisi pour le hasarder? Dans quelle conjoncture croiroit-on devoir appeler à grands cris le *Clergé*, la *Magistrature*, à se confédérer, pour la conservation de leurs droits? C'est quand la *Magistrature* a à sa tête un ancien chef du *parlement de Paris*; célèbre par sa fermeté à en soutenir les prérogatives; c'est quand le principal administrateur du royaume est lui-même membre du *Clergé*, & un des membres les plus zélés à en défendre les privilèges, comme des plus exacts à en remplir les fonctions.

Ensuite la comparaison est défectueuse autant que répréhensible. Il n'y a point eu d'association faite, ni à faire, entre le *Clergé BELGIQUE*, la *Magistrature*, & les *Etats*, pour le soutien des droits du pays. Le *Clergé* dans ces contrées est par lui-même une partie essentielle des *Etats*. La tête d'un même corps ne fait pas ligue avec le cœur.

Ils sont unis du moment qu'ils existent: ils n'existeroient point s'ils étoient séparés. Leur vie dépend du concert entre leurs opérations; mais leur imputer une union extraordinaire,

accidentelle, uniquement motivée par un plan fortuit de résistance, c'est les calomnier.

Quant à l'intervention de la *Magistrature* dans les incidens dont il s'agit, elle n'a pas été davantage le résultat d'une confédération méditée. Le Conseil de *Brabant* a exercé son ministère légal, quand il en a été *réquis*. Les actes qui en sont émanés n'ont point paru au souverain exiger de réforme, puisqu'il les a ratifiés.

Et enfin *Ce succès que tout le monde fait*, quand il ne seroit pas dû aux bonnes intentions du Prince, à son penchant connu pour l'équité, pour la douceur; à la droiture de cœur, à la justesse d'esprit qui lui rendent agréables toutes les représentations motivées, & fondées sur la raison, il seroit d'une politique bien entendue d'en faire honneur à ces vertus. Pourquoi vouloir s'opiniâtrer à flétrir par l'idée de la contrainte, une facilité dont les fruits seront d'autant plus solides qu'elle paroîtra plus volontaire ?

Ce qui est incontestable, & notoire, c'est qu'armé de six cens mille bras aveugles & dociles, le monarque a bien voulu céder à des remontrances faites au nom *de la loi*. Au lieu de lui donner du dégoût de cette démarche, il faudroit au contraire la lui rendre précieuse & chère, par des éloges.

Si ces déclamations plus qu'indiscrettes arrivoient jusqu'à lui; s'il apprenoit que dans ses

propres états on dégrade le principe de sa condescendance ; que chez les étrangers au lieu de la citer comme un exemple unique de modération, c'est la résistance de ses sujets qu'on loue comme un modèle heureux de fermeté ; que pour intimider, ou enchaîner les trônes voisins, on propose des associations illégales, comme ayant déjà réussi à frapper le sien d'effroi, ou d'impuissance, qui peut prévoir les suites des atteintes douloureuses qu'en recevrait son ame, & des inquiétudes très-excusable que cette idée y feroit naître ?

Si sa magnanimité dédaigne ces imputations hasardées, elles peuvent produire dans l'esprit des particuliers même une impression facheuse ; elles tendent à diminuer dans le cœur des sujets une reconnoissance dont il faudroit leur apprendre au contraire à s'exagérer à eux-mêmes les motifs ; elles tendent à leur inspirer dans leurs propres forces une confiance illusoire.

Oui, tout le monde fait que les représentations des *Provinces Belghiques*, portées *légalement* aux pieds du Souverain, par les *Etats* nationaux, ont eu du succès ; mais ce que tout le monde devroit savoir, ce qu'un prélat *François* n'ignore pas, ce qu'aucun écrivain, périodique, ou autre, ne devroit dissimuler, c'est qu'il y a cent, mille souverains sous qui elles n'en auroient pas eu.

Il y a mille souverains qui, sans discuter le

droit auroient refusé , & rougi même de paroître reculer à la fin d'une réforme déjà presque consommée : il y en a mille qui auroient cru leur obstination justifiée par les préliminaires silencieux de la plus complète obéissance ; par l'adhésion des particuliers , & de plus d'un corps , à la nouvelle constitution , par l'empressement des individus à accepter , à solliciter des places dans les nouveaux tribunaux.

Il y en a mille , qui , joignant au moment décisif , & même auparavant , la politique à la force , la négociation à la menace , auroient réussi à convertir ces gémissemens de douleur , dont nous avons été témoins , en acclamations de joie , au moins de la part de la multitude. Le *patriotisme* , sans cesser d'être la bonne cause , n'auroit pas été la cause fortunée : & en *politique* , ce qui est *bon* , c'est en définitif ce qui réussit : Voyez la *Hollande*.

Souvenons-nous que s'il n'avoit pas été ici dans l'intention du Prince , d'agir uniquement par la persuasion ; si c'étoit l'exécution matérielle , ostensible de ses plans , & non la satisfaction morale de ses Sujets , dont-il avoit été jaloux , il avoit dans les *Pays-Bas* , il y a deux ans , *quarante mille hommes* qu'il pouvoit y laisser au nom des loix (1), S'il avoit voulu

(1) Par les traités qui assurent à la maison d'*Autriche* la propriété des *Pays-Bas* , le Souverain doit y entretenir perpétuellement ce nombre de troupes : une partie même des subsides , est destinée , & spécialement affectée à cet emploi.

renverser ces loix , il s'en assuroit le moyen infallible , en paroissant leur rendre cet hommage :

C'est en signant le rappel de ces terribles législateurs qu'il a signé l'ordre de travailler à la nouvelle législation. En prenant la plume pour autoriser ses nouvelles ordonnances, il a commencé par écarter les bayonnettes.

Qu'il ait été trompé ; que ses idées aient été mal suivies dans la rédaction ; que la pureté de ses vues lui ait fait illusion à lui-même , cela est possible , & c'est ce qu'il ne s'agit plus d'examiner ; mais que son désistement ne mérite aucune gratitude ; qu'il soit uniquement le fruit d'une *Ligue* assez bien concertée pour s'être rendue redoutable ; qu'à l'avenir quand on craindra en *Europe* des usurpations domestiques , on se croie endroit de dire , armons-nous des expédiens qui en ont garanti la *Flandre*, c'est ce que personne d'honnête , ce qu'aucun bon Citoyen ne doit , ni dire , ni croire , ni autoriser à dire , ou à croire.

Quand de tout cet édifice il ne reste plus qu'un débris près de disparaître comme le reste ; quand il ne s'agit plus entre le Chef de l'Etat, & les ministres de l'Eglise que de savoir dans quel lieu la génération destinée à remplacer ceux-ci recevra sa première éducation ; quand il n'est plus question que de déterminer si le novitiat des aspirans au sacerdoce sera concentré dans une seule Ville, ou partagé en dix ; quand le concours général des premiers Pasteurs semble promettre à leurs instances la même efficacité

sur cet article, qu'ont eue celles de la nation pour tous les autres ; qu'enfin on peut présumer que le souverain déférera à leurs raisons, ou à leurs prières, ne tendons point de piège à sa grande ame. Laissons le maître d'en suivre les mouvemens en liberté. Ne l'exposons point à la tentation de vouloir se montrer une fois opiniâtre, parce qu'on l'auroit injustement soupçonné d'être foible.

C L O T U R E

DE LA CLOTURE DE PARIS.

Pendent opera interrupta, minæque.

DE tous les sujets de surprise, on pourroit dire de scandale, que l'inconséquence, la frivolité, la facilité *françoises*, n'ont que trop souvent offerts aux étrangers, & aux nationaux, le plus inconcevable, le plus révoltant peut-être, est la construction de l'édifice, ou plutôt de la multitude d'édifices dont il s'agit dans cet article.

Si les monumens de ce délire *maçonique* n'existoient pas ; si nous ne les avions pas vu s'élever, s'amonceler avec autant de rapidité que d'insolence ; si le cri public long-tems bravé n'avoit enfin attiré la proscription qui paroît les avoir frappés dans leur base, & ne les laisser subsister, que parce qu'à la folie qui en a dirigé les plans on a joint dans la batisse une pesanteur qui en rendroit la destruction infiniment coûteuse, on seroit en droit de les revoquer en doute. On

ne pouroit imaginer qu'il s'est trouvé un artiste capable de prostituer son talent à en dresser les projets, ni des hommes en place assez aveugles pour en seconder, en presser l'exécution. Je ne crois pas que depuis les *pyramides* on ait conçu & réalisé dans aucun pays, à aussi grands frais, avec une impétuosité aussi violente, & une somptuosité aussi infructueuse, des plans aussi absurdes.

Et encore les *pyramides* consacrées à une destination lugubre n'offroient à l'œil rien qui en démentit l'emploi. Elevées pour ainsi dire, pour lutter avec le tems; pour dérober aux influences de son pouvoir destructeur les tristes restes des hommes puissans qui les avoient commandées, leur forme réunissoit ce qu'il y a de plus simple, à ce que l'art a pu trouver de plus solide: elles ne tendoient à tromper personne: elles étonnoient, elles étonnent encore les vivans, sans les affliger par l'étalage d'un luxe criminel.

Mais ces masses semées, & ciselées sur toute la convexité de *Paris*; ces portiques *grecs*, *égyptiens*, substitués aux barrières, pour loger les commis du fauxbourg *Saint-Jacques* ou des *Porcherons*, présentoient tout à la fois l'apparence du faste le plus recherché, la destination la plus ridicule, & la réalité de l'emploi le plus chagrinant. De ces palais, comme on l'a dit dans un écrit célèbre, qui auroient paru être le séjour de la noblesse, de la magnificence, devoient s'élancer de toutes parts des mains vouées

à la rapine ; & le seul art cultivé dans ces guérites , que tous les arts sembloient concourir à enjoliver auroit été celui de dépouiller , de rançonner les passans.

Et ce qui acheve de confondre toutes les idées , c'est que l'intérieur en étoit aussi ténébreux , aussi incommode , que les façades en paroïssent riantes & décorées. Les tyrannies manuelles du dehors auroient exigé des écritures perpétuelles au dedans ; & l'intelligent architecte sembloit s'être appliqué sur-tout à en exclure le jour. Les malheureux mercénaires cantonnés dans ces citadelles inquisitoriales y auroient envain cherché la lumière auprès des croisées obscurcies par les ornemens , par les colonades , par les sculptures.

Etoit-ce de la part du constructeur une épigramme détournée contre ses propriétaires , ou une manière de se conformer à leurs principes ? Avoit-il voulu à des bâtimens *financiers* adapter le faste extérieur auquel se livrent trop aisément les suppôts de la Finance , avec l'obscurité tortueuse qui caractérise trop souvent leurs opérations , & leurs procédés ?

Il se feroit piqué d'une conformité bien plus reprehensible encore , si ce que quelques spéculateurs lui ont reproché étoit vrai. Dans ces constructions flétries à leur naissance par l'indignation publique , on a démêlé des caveaux ménagés avec une affectation , & des soins qui ont excité des soupçons. On a prétendu que

c'étoient des *géoles* préparées pour entrepofer fans bruit les individus à l'examen desquels la paresse, ou la curiosité des *employés* auroit voulu travailler à loisir : ainsi chaque entrée de *Paris* auroit eu une trape de cette espece, ou tout passant isolé auroit pu être englouti, sans laisser après lui le moindre vestige de sa disparition.

Cette idée fait frémir : car jusqu'où peut-elle mener ? Ou plutôt jusqu'où ne peut-elle pas mener ? Si cet abus des ressources de l'art étoit réel, le nom de l'inventeur mériterait d'être dévoué à l'horreur générale : mais quand il y auroit contre lui ce grief de moins, il en reste assez pour motiver de sa part un long repentir, & de celle du public, une juste défiance de toutes les propositions auxquelles ce nom suspect se trouveroit accolé. Il seroit toujours évident que sa clôture avec ses accessoires, est un monument unique de la docilité la plus blâmable, & du goût le plus dépravé.

On en sera moins surpris si l'on songe à d'autres monumens de la même main qui existent dans *Paris* : tel, par exemple, que celui qui a été élevé aux *frais* d'une Mde. *Thel*..... à la *chaussée d'Antin*.

Ailleurs on bâtit des portes pour les maisons, on proportionne l'entrée à l'édifice dont elle est le passage. Là se trouve une porte plus grande que la maison ; & l'architecte les a détachées l'une de l'autre ; il a isolé la première, caché

caché la seconde avec tant d'adresse que le spectateur obombré de cet arc immense, seul offert à sa vue, est forcé de croire que la maison est dans la porte.

En rapprochant toutes ces disparates, on ne peut s'empêcher d'être de l'avis de l'amateur humain, & généreux, qui en souscrivant pour une somme considérable, à l'édification des *nouveaux hôpitaux*, a mis pour condition de son bienfait, que le *S. Lid....* ne seroit pas du nombre des artistes appelés à la direction de ces grans & salutaires ouvrages.

Mais en voyant une compagnie particuliere animée par le seul esprit d'intérêt, & encore par un intérêt trompeur, & abusé, réussir en un moment à entourer, à presser, à écraser une enceinte comme celle de *Paris*, d'une aussi épouvantable maçonnerie qui pourroit se défendre de pleurer à l'aspect des ruines du *Louvre*, palais superbe, qui réuniroit la décoration à la commodité, & dont la perfection coûteroit à peine ce qu'a coûté la *grande muraille*.

Et les débris de la *garre*; entreprise utile, dont chaque hiver ramene le desir, & démontre la nécessité; & l'étranglement du passage plutôt que de la rue où sont étouffés les portails de *St. Sulpice*, de *St. Gervais*, & tant d'autres monumens dont *Paris* est plein, mais qu'une léfinerie impardonnable laisse imparfaits, ou condamne à rester imperceptibles, ne peuvent-ils pas motiver les mêmes doléances?

Cependant prenons patience, & espérons. *Le petit châtelet* est évanoui. Les ponts sont dégagés : les *quais* obstrués de même vont être de même rendus à la circulation de l'air, à la vue des spectateurs, à la facilité de la communication. On a pensé au *Louvre*. Il y avoit un superbe projet pour y réunir une des plus belles parties des arts. Le pied d'estal de *Henri IV* est débarrassé des ronces accumulées, qui menaçoient d'en ombrager la statue; *Le jardin du Roi* est devenu, même comme jardin, un objet digne d'accompagner le célèbre cabinet dont il est la dépendance.

On fait en ce genre tant de bonnes choses nouvelles, que sans doute on songera à finir les bonnes choses anciennes qui ne sont que commencées. Un jour viendra où il n'y aura d'imparfait dans *Paris*, & autour, que la grande muraille. AMEN.

T A B L E.

| | |
|---|---------|
| F RANCE. Séance du Roi au Parlement. | pag. 95 |
| <i>Edit d'Emprunt.</i> | 118 |
| A NGLETERRE. Rentrée du Parlement : discours du Roi. | 133 |
| P AYS-BAS AUTRICHIENS. Edit de l'Empereur pour un Emprunt. | 140 |
| O BSERVATION sur un article injurieux, & dangereux pour les Pays-Bas Autrichiens inséré dans quelques papiers publics. | 146 |
| C LOTURE de la Clôture de Paris. | 155 |

F R A N C E.

LES *bilboquets*, les *pantins*, l'*électricité*, le *produit net*, les *ballons*, le *deficit*, ayant tour-à-tour exercé la sagacité *françoise*, & successivement allumé de siècle en siècle l'enthousiasme approbateur, ou satyrique des *Parisiens*, c'est aujourd'hui le *rappel des Protestans* qui absorbe l'attention des ces têtes sulphureuses, si bien faites pour goûter la raison, & quelquefois si promptes à la méconnoître. Ce grand objet de conversation a heureusement ranimé la langueur qui assoupissoit les cercles depuis qu'on avoit épuisé M. de *Calonne*, & le *traité de Commerce*. On a vivement discuté le pour & le contre : les opinions se sont partagées.

On a parlé, il y a deux mois, d'un gros, long, & lourd mémoire laborieusement compilé par un Avocat de la *Quarantaine*, pour prouver, dit-on, qu'il falloit donner aux *Protestans* une LIBERTÉ SANS BORNES : & sans doute il auroit eu beaucoup de suffrages si l'on avoit pu le lire. On en cite aujourd'hui un autre dont j'ignore l'auteur, mais que l'on dit très-bien fait, dont le but est de prouver qu'il ne faut rien accorder du tout.

Je ne connois ni l'un ni l'autre : mais au moment où j'écris, la promulgation de la loi qui fixeroit les idées, ou du moins les principes, étant encore suspendue, & par conséquent une discussion impartiale pouvant con-

tribuer à déterminer les esprits , je crois remplir le devoir de bon citoyen , de véritable ami des hommes , en ramenant en ce moment sous leurs yeux des vérités que je leur ai déjà présentées autrefois ; j'y suis d'autant plus obligé que le peur qui m'est échappé à ce sujet dans le précédent n^o , m'a déjà exposé à des reproches contradictoires , fort inévitable pour tout écrivain sincère , & désintéressé.

J'ai déjà reçu des lettres où l'on m'accuse d'avoir *trahi la cause de la religion* , en paroissant favoriser la condescendance que le législateur promet aux réformés , & celle de *l'humanité* en approuvant la *révocation de l'édit de Nantes*. Rappelons donc ici en peu de mots ce que j'ai dit autrefois de ces deux opérations ; & de la *tolérance* en général , avant que de parler de celle qui se prépare : c'est sans contredit aujourd'hui le moment , ou jamais , de travailler à éclairer le public sur ces grans objets , de tâcher de lui fournir des préservatifs contre des préjugés dont la bonté des intentions ne garantit ni l'un ni l'autre des partis , & que cette bonté n'empêche pas d'être dangereux.

§ I.

DE LA TOLÉRANCE. *Ce qu'il faut entendre par ce mot. Qu'il ne peut pas y avoir de tolérance Religieuse , ni deux cultes dans un même Etat.*

ON a beaucoup parlé de tolérance *Civile* & de la tolérance *religieuse*. L'habitude , le goût

fervile de l'imitation, bien plus enraciné dans ce qu'on a la complaisance d'appeller *Philosophie*, que par-tout ailleurs, a fait adopter cette distinction: j'avoue que je ne l'ai jamais bien entendue: il m'a toujours semblé qu'il n'y avoit qu'il ne pouvoit y avoir, qu'une sorte de *tolérance*. Renfermée, comme toutes les autres vertus, dans de justes bornes, elle fait la gloire, la force des empires, & la consolation des sujets. Déggradée par des modifications, ou poussée à l'excès, elle devient dangereuse, elle cesse d'être vertu: elle n'est que foiblesse, ou licence: elle ne fait que des rebelles, ou des victimes.

Tout ce qui s'appelle administration, en quelque maniere que ce soit, exige un concert, une unité, une soumission, sans lequel il n'y a ni repos ni bonheur à espérer. Un prince qui en promulguant une loi, déclare qu'elle n'oblige qu'une portion de ses sujets, ouvre lui-même la porte à une multitude de petites guerres intestines. Si l'édit est un fardeau, chacun cherchera des prétextes pour se dispenser d'être compromis dans la partie lésée: si c'est une faveur on épuîsera les subtilités pour se faire agréger à la division privilégiée: on ne s'en apperçoit que trop dans les Etats ou le défaut de réflexion, le malheur des tems, les vices de la constitution formée par le hazard, & toujours altérée, obligent de souffrir cette anarchie destructive de toute véritable police.

Cependant les inconvéniens sont moindres

dans les matieres *Civiles*. L'autorité de qui émane la loi défectueuse, est là pour assoupir les débats, par son intervention : elle explique sa volonté, ou y supplée par une volonté nouvelle. Les organes qu'empruntent les contendans, pour lui faire parvenir leurs représentations, subsistent de ce métier, comme les vers s'alimentent dans la partie blessée d'un corps uivant. On ne conteste ni au Législateur, ni à ses représentans, le droit de terminer, par des décisions tranchantes, les difficultés que leurs réglémens ont pu faire naître.

Il n'en est pas de même en matiere de *Religion* : toutes remontent à *Dieu* : toutes ont une fierté digne de cette illustre origine. Chacune d'elles rend des oracles, qu'elles prétendent toutes également infaillibles. Loin de vouloir reconnoître la supériorité de quelqu'une des concurrentes, il n'y en a aucune qui n'y prétende pour elles-mêmes, & le premier principe que toutes ces meres inculquent à leurs enfans, c'est de haïr les Docteurs que leurs voisins réverent, & de s'en mocquer.

Or, toutes leurs observances étant contradictoires, & tous leurs rites opposés, comme leurs dogmes, & cependant n'y ayant aucun tribunal commun où elles veuillent consentir à porter leurs querelles, aucun pouvoir devant qui elles s'accordent à discuter leurs prétentions, il s'ensuit qu'elles ne peuvent pas vivre ensemble sans se heurter : il s'ensuit que celle

que les conjonctures, l'adresse, ou la providence ont rendue la plus forte, doit jouir, dans ses domaines, d'une prééminence exclusive; qu'elle doit, non pas proscrire, mais régner; que la puissance *Laique* appelée à son secours, est obligée, par les règles de la saine politique, de l'appuyer, d'éteindre à sa réquisition tout ce qui tient à un culte étranger.

Comme cependant il n'est, ni dans l'esprit, ni de l'intérêt d'aucune religion d'attenter à la vie, ou à la fortune des hommes, jamais ses ministres ne doivent être autorisés à employer le glaive, sous prétexte de faciliter leurs progrès : mais aussi, comme le repos public est le premier objet des gouvernemens, & que dans la main des ennemis de la Religion dominante, l'apparence même du pouvoir est dangereuse, quiconque persiste dans la dissidence, doit être à jamais exclus de toute espèce de participation à l'autorité : il doit être réduit au rang de sujet subordonné, protégé par la loi, mais inhabile à en devenir l'agent, tant que par une rétractation volontaire, il ne s'est pas purgé de la souillure qui l'en rend incapable. Voilà mon opinion, ma profession de foi en *tolérance* : faisons l'application de ces principes.

Quiconque arrive, ou est né dans un pays, & s'abstient d'en violer les loix au préjudice des habitans naturels, doit être comme eux sous la protection de ces loix. Quand l'assassin des *Templiers*, & le fougueux Pere du plus saint de nos Rois, publioient sans motif des Edits

fulminans contre la nation *Juive*; que quelquefois ils se contentoient de la dépouille de ces infortunés, & que plus souvent, pour se garantir de leurs réclamations, ils les pouffoient dans les bûchers, ils faisoient l'action d'un tyran, & non pas celle d'un Roi.

Mais il y a un milieu entre voler ou assassiner les gens, & les faire asseoir à sa table. Un *Protestant*, un *Turc*, un *Guebre*, un *Juif*, doit par-tout vivre tranquille, tant qu'il y reste paisible. La police ne doit pas même s'informer si, dans sa maison, il chante des psaumes en mauvais *François*, ou en *Allemand*, ou en *Anglois*; s'il fait ses ablutions, en se tournant vers la *Meque*; s'il adore le feu; s'il met son mouchoir sur son chapeau, & chante du *Caldéen*, en faisant des grimaces. Dès que sa porte est fermée, & que l'ordre public n'est troublé par aucune de ces farces qui nourrissent sa piété, il faut respecter son erreur & son secret: mais s'il sort en dogmatifant, mais s'il prêche, mais s'il veut faire des prosélites, mais s'il refuse aux objets du culte dominant les marques de respect dont la nation lui donne l'exemple, il blesse la loi qui veut le repos, l'unité extérieure: il est coupable: il faut l'arrêter & le punir.

Voilà, si je ne me trompe, les vrais principes de la *tolérance*; voilà les bornes au-delà desquelles il n'y a plus que désordre & confusion.

Jamais jusqu'ici personne n'a osé, dans la

théorie, les développer ces principes, trop simples en effet pour avoir des partisans, trop vrais pour persuader l'esprit humain, toujours amateur des chimères, & passionné pour le mensonge : mais dans la pratique, tous les peuples jaloux de leur repos, & chez qui une police sévère en est la caution, y ont été conduits peut-être sans s'en appercevoir.

Les *Romains* brûlerent de l'encens devant les autels de la déesse de *Pessinonte* : mais c'est lorsqu'un décret du sénat en eut fait une des divinités de l'Empire : jusques-là les *Flamines* & les *Saliens* se feroient allarmés d'un temple qu'on lui auroit bâti, & ses dévots auroient été très-mal venus à outrager le JUPITER *divûm atque hominum Sator*, ou la VESTA *magna Parens*, &c. Une loi formelle condamnoit à la mort quiconque introduiroit dans l'état des dieux étrangers, ou blasphémeroit ceux dont la liturgie avoit reçu la sanction publique.

Les *Athéniens* avoient une statue dédiée au Dieu *inconnu* : mais cette imagination bisarre d'un particulier, n'étoit pas honorée d'un culte public ; on ne la portoit pas en procession. Elle n'auroit autorisé personne à refuser de s'incliner devant le dieu *Hermès*, ou à insulter les *Canephores* dans leurs fonctions.

Bien loin de-là ; l'histoire nous montre un *Diagoras* condamné à mort, pour avoir simplement, & en général, mis en doute l'existence des Dieux. Un *Anaxagoras* soupçonné

du même scepticisme, périt dans les fers. Le voluptueux *Alcibiade* expia par l'exil une insulte faite dans l'ivresse aux statues d'un Dieu peu estimé.

Les prêtres d'*Atis* & de *Cybelle*, qui achevoient, par le sacrifice d'une portion de leur être, le droit de parcourir les villages de *Syrie* en demandant l'aumône, n'excitoient pas l'animadversion des *Préteurs*, ou des *Proconsuls*; mais ce n'étoient que des especes de *Bohémiens* dont le Gouvernement dédaignoit la personne & les grimaces. Ils étoient trop ridicules pour être dangereux : encore ne hasardèrent-ils jamais de transporter en *Italie* leurs *treteaux* & leur *Déesse* : le siege de l'Empire fut toujours préservé de ces ordures.

Les *Turcs*, les *Persans* tolerent des Patriarches *Grecs*, *Arméniens*; mais les *Mahométans* ne connoissant pas de *Clergé*; ils n'ont pas même l'idée d'un corps spécialement & exclusivement consacré au service de Dieu. Chez eux, la religion est inséparablement incorporée avec la politique. Le *Muphti*, interprète privilégié de l'*Alcoran*, n'est qu'un homme de loi, une espece de *Chancelier*, chargé par l'Etat de régler la jurisprudence, d'après les oracles de ce livre sacré.

En *Persa*, il n'y a pas même de *Muphti*; ni rien qui y ressemble. C'est le *Sophi*, qui prend la peine d'en exercer les fonctions. Ces peuples n'ont donc jamais regardé les *Papas* des

églises que le sort leur a assujetties, comme les chef d'une hiérarchie ecclésiastique. Ce ne sont à leurs yeux que des *Magistrats*, à qui ils veulent bien laisser l'administration toujours subordonnée, des affaires sommaires, & des supplications adressées à l'Etre divin, objets qui se confondent à leurs yeux.

Cela est si vrai, qu'en effet les chrétiens dispersés dans ces vastes contrées, n'ont pas d'autres inspecteurs civils immédiats. Les *Evêques*, & les *Prêtres*, dans les villages, & même dans les villes, sont tous premiers juges de leurs ouailles. Ils réunissent, comme les *Cadis Turcs*, les deux pouvoirs. Ce ne sont pas des *religions* rivales de la leur que les *Osmanlis* tolèrent & protègent. Ce sont des *sujets* à qui ils permettent de conserver leurs coutumes, leurs loix, leur police nationale, ce qui se peut sans inconvénient, parce que des administrateurs civils sont toujours comptables, au lieu que des directeurs religieux ne le sont jamais.

Cette pratique, devenue la règle de tous les cultes étrangers au *catholicisme*, a été soigneusement conservée dans toutes les églises qui se sont séparées de la véritable. J'admire la hardiesse avec laquelle tous nos déclamateurs du jour osent inviter le gouvernement *François* à supprimer chez lui la distinction de tous les cultes, à employer les hommes, sans s'informer de ce qu'ils croient. A les entendre, telle est ailleurs la politique universelle de tous les Chrétiens. Ils ne cessent de

citer les Protestans de toutes les réformes, & sur-tout les *Anglois*, chez qui, disent-ils, la prospérité civile ne s'est introduite qu'à la suite de la *tolérance*. Est-ce audace, est-ce ignorance, ou l'une & l'autre ensemble?

La chimere qu'ils présentent sous ce beau nom est un monstre inconnu dans tout l'univers, & qui n'a jamais eu d'existence que dans leur imagination. Par tout, & sur les bords de la *Tamise*, comme ailleurs, il y a une religion DOMINANTE, *exclusive*, qui non-seulement prévaut sur les autres, mais les étouffe; une religion sans laquelle on ne parvient, ni aux honneurs, ni aux emplois; pour être pourvu d'une charge à *Londres*, il faut prêter le serment du *Test*, jurer que l'on croit à la *suprématie* du *Roi* dans les matieres ecclésiastiques, &c. comme il faut, à *Paris*, donner un certificat de *catholicité*.

Les fonctions mêmes les plus simples, les plus indépendantes, sont soumises à cette formalité; on n'est pas admis parmi les *Counsellors*, ou les sergens *ès loix*, qui sont à peu près ce que sont les *Avocats* en *France*, mais qui n'en ont pas le despotisme, sans être marqué du sceau de la foi *Anglicanne*.

Dans ces dernières années, tandis que les vapeurs de je ne fais quelle liberté *anglicanne* corrompoient l'atmosphère de la *France*, les spéculations d'un fanatisme inverse éclos, développé à *Paris* avec éclat, ayant passé la

mer, & pénétré jusqu'à *Londres*, elles ont occasionné dans le Parlement une espèce d'émotion passagère. Nous avons vu les amis de ces prétendus philosophes demander à cette compagnie pour nos frères la tolérance qu'on prétendoit chez nous être due aux leurs : le Sénat *Breton* ne s'est point laissé écarter de ses principes : il a un peu mitigé la sévérité de ses ordonnances en un sens, & il les a aggravées dans l'autre (1).

C'est la même chose en *Suisse*, république qui ne passe pas pour être le siège du *Despotisme*, ni de l'*Intolérance*. Les non-conformistes y sont exclus de toutes les fonctions civiles : il faut être de la religion du peuple pour partager les honneurs, ou le pouvoir que le peuple ou ses représentans distribuent. Dans ces pays, vous ne trouverez qu'une communion qui ait l'exercice libre de ses rites, de ses cérémonies. Les autres n'y jouissent que de la sorte de liberté due, comme je l'ai dit, partout à l'homme prudent & calme, qui mettant un mur entre la police & lui, évite de scandaliser, par un culte apparent, le Souverain & les possesseurs de la terre où il se le permet.

On y a plus d'indulgence peut-être pour les autres sectes, qu'on ne leur en montre dans les pays *Catholiques* : mais cette indulgence n'est que la compensation de la rigueur excessive avec laquelle le *Catholicisme* lui-même y est traité.

(1) Voyez ces *Annales*, tome 9.

L'une & l'autre vont trop loin, & sont incon-
séquentes : la première sur-tout est une déro-
gation au principe général qui astraint toutes
les religions, que le Prince ne professe pas, à
se cacher. Ces filles sorties d'une même tige,
& ne s'en détestant pas moins, se ménagent un
peu entr'elles, soit pour se fortifier contre la
mere commune, soit pour se réserver le droit
de pouvoir attribuer la haine qu'elles lui por-
tent, à la nécessité, plus qu'à l'humeur, puis-
qu'elles admettent un choix, & des modifica-
tions.

Au reste, quand leur sévérité ne seroit sou-
tenue que contre ce que l'on appelle *Papif-
me*, voilà donc, dans les Etats où la religion
Reformée est dominante, une exclusion bien éta-
blie. Le *Catholicisme* est quelque chose dans l'or-
dre civil. La *Réforme* n'est donc pas *tolérante*,
puisque'elle le proscriit.

Quand l'attention de celui-ci à jouir seul,
dans les lieux où il prévaut, des privilèges
d'une église victorieuse & Reine, ne feroit fon-
dée que sur les *représailles*, elle seroit encore
légitime ; & ces *représailles* - là ne seroient ni
odieuses, ni inconséquentes comme celles de
la guerre, parce qu'elles tomberoient sur les
vrais coupables, sur les hommes de qui il dé-
pend de lever l'obstacle qui les arrête, de faire
évanouir l'anathème qui les a frappés : elles
seroient de plus justifiées par la raison, par
l'intérêt public, pour le bien des sujets.

Enfin l'unique exception qu'offre & qu'offrira

probablement l'histoire au grand principe que je viens de développer, à celui de la nécessité d'une religion *dominante, exclusive, maîtresse chez elle*, se trouve en *Amérique*. Il est vrai qu'une loi formelle y abroge la distinction des cultes, & donne en effet une existence réelle à la chimère d'une tolérance religieuse absolue.

Mais qu'il soit permis de le dire, cet empire enfant, cette nation chez laquelle une subite & prodigieuse croissance politique a devancé l'âge de la raison, n'est faite pour servir d'exemple en aucun genre : elle ne peut être citée comme un modèle ni en administration, ni en politique : elle a l'inconséquence, les caprices, les disparates de son âge. A cette douceur sans réflexion ne l'avons nous pas vue joindre une cruauté froide, & impitoyable ? N'avons-nous pas vu les proscriptions politiques les plus scandaleuses, les exils, les confiscations, les assassinats s'y multiplier avec les formes de la loi, au moment même où la législation sembloit promettre une indulgence inconnue dans le reste du globe ?

Des gens qui voulant établir un signe de confraternité entre les guerriers des deux hémisphères, & pouvant le décorer d'un nom moderne illustre, ou l'attacher à l'époque d'un événement mémorable, ont été choisir la dénomination absurde & inintelligible de *Cincinnatus*, ne peuvent gueres être des guides en matière d'innovations, même légères ; combien leurs procédés doivent-ils inspirer peu de confiance,

quand il s'agit de réformes sérieuses ! Leur cordon n'a pas excité en *Europe* une convoitise bien véhémente. Tâchons de nous garder de leur tolérance, comme de leurs insurrections.

§ II.

De l'Edit de Nantes , & de sa Révocation.

CETTE opération du Gouvernement *François*, devenue trop célèbre, par les désastres & les scandales qu'elle a produits, n'a eu ces funestes effets que parce que les Ministres qui l'ont dirigée ignoroient probablement eux-mêmes ce qu'ils faisoient & ce qu'il devoient faire. La révocation de l'édit de *Nantes* est encore l'horreur d'une partie de l'*Europe* : elle a en effet rempli les royaumes ennemis du nom *François*, de victimes malheureusement trop autorisées à la détester.

Il est sûr que l'exécution en fut affreuse ; mais le projet en étoit-il blâmable ? Voilà ce que personne n'examine, & ce que n'a pas assez approfondi un homme décrié, perdu de réputation par les philosophes, pour avoir fait l'apologie de l'expulsion des Protestans, & pros crit par les parlemens, pour avoir blâmé celle des *Jésuites* (1).

(1) L'Abbé de *Caveyrac*, qui n'a point fait, quoi qu'on en dise, l'apologie de la *St. Barthelemi*, & qu'on détestera jusqu'à la fin des siècles, comme s'il l'avoit faite, parce qu'il a plu à des menteurs, qui se font appeller *Philosophes*,

L'édit de *Nantes* étoit l'ouvrage de la nécessité, du besoin qu'avoit *Henri IV* de s'affermir, du reste de son penchant pour d'anciens alliés, dont il avoit si long-tems reçu les services & partagé les erreurs avant que devenir leur maître : c'étoit la suite de l'influence qu'avoient dans ses conseils & dans ses armées, la multitude de *Protestans* qu'il auroit été injuste & même dangereux d'en exclure : mais ce n'en étoit pas moins un accord monstrueux, avilissant pour la Couronne, préjudiciable au royaume : un foyer toujours prêt à s'enflammer, de séditions, de défiances, & de scandales.

C'étoit une *République* conservée dans le sein d'une *Monarchie* : c'étoient des sujets reconnus indépendans, puisqu'ils avoient des *places de sûreté*, puisque toutes les guerres qu'ils ont faites aux Souverains, jusqu'à la réduction de la *Roche*, ont été des guerres en règle, où les loix de ce genre de choc politique étoient suivies, & que des traités en forme aussi les terminoient.

C'étoient des sujets exposés à la tentation de se faire justice eux-mêmes, chaque fois qu'ils se croiroient lésés, puisqu'ils avoient des

de l'en accuser ; une calomnie qui a une secte pour organe, s'établit toujours, malgré la preuve contraire, parce que chez les hommes la hardiesse & l'obstination du calomniateur à répéter ses impostures devient une raison pour y croire, au lieu que l'attention de l'accusé à se justifier commence par fatiguer, & finit par le faire paroître coupable.

assemblées, des *Synodes*, où en veillant aux désordres spirituels, il étoit impossible qu'on ne s'occupât point des intérêts temporels. Il l'étoit également que les prétentions & les écarts de cette église soupçonneuse n'allarmassent & ne révoltaient pas journellement la hiérarchie rivale, aux yeux de qui chacun de ses pas étoit un outrage, & chacun de ses privilèges une usurpation.

Comment souffrir, dans la même enceinte, un *Consistoire* & un *Evêque*, des *Temples* & des *Paroisses*, des *Ministres* & des *Curés*, tous également avoués par la loi? Comment, dans une ville où *Dieu* est adoré sous une forme sensible, où il est porté physiquement avec une pompe religieuse & politique; où la loi ordonne de lui rendre les hommages dus par des êtres aussi foibles que les hommes, au Créateur de l'Univers, tolérer l'exercice d'un culte qui ordonne de lui dénier ses titres & son existence, de qualifier les vœux qu'il reçoit sous cette forme de *blasphêmes*, & l'humiliation de ses adorateurs en sa présence, d'*idolâtrie*?

Le monde entier n'offre point d'exemple d'un pareil mélange, & n'en offrira jamais, je le répète, qu'au grand malheur des pays qui en feront le théâtre. S'il doit être pros crit, s'il l'est généralement dans tous les pays, dans tous les cultes, c'est en *France*, & dans le *catholicisme* surtout qu'il doit inspirer plus d'effroi. Les têtes dans l'une étant plus inflammables, les deux pouvoirs dans l'autre étant, plutôt d'après l'usage,

sage , que d'après la nature des choses , essentiellement distincts , il faut de toute nécessité que l'église du Prince y subjugué , ou écarte toute espèce de rivale.

Le Gouvernement de *France* avoit été long-tems forcé de méconnoître cette vérité. Quand *Louis XIV* est rentré dans le chemin que les circonstances & le besoin avoient fermé à son ayeul , il n'a fait qu'une opération indispensable , justifiée par l'exemple universel , nécessaire au repos de ses états , & à laquelle il auroit fallu revenir tôt ou tard , s'il ne l'avoit pas consommée.

Mais en justifiant la révocation de l'édit de *Nantes* , je suis bien éloigné d'approuver l'expulsion des *Protestans* , ou la tyrannie avec laquelle on demandoit leur résipiscence : elle étoit pire mille fois qu'une proscription. Le principe étoit bon : l'exécution fut horrible.

Il ne falloit pas sans doute laisser à des sujets non-conformistes , à des enfans qui méconnoissent la femme de leur pere , & s'opiniâtrent à rester dans la famille en abhorrant l'épouse qui la gouverne , les privileges des enfans soumis & respectueux : il falloit établir une distinction entre les sujets que l'identité du culte consacré dans l'Etat incorpore en tout point au Gouvernement , & ceux qu'une communion réprouvée en détache , au moins sur cet article essentiel.

Mais en punissant leur opiniâtreté religieuse par la perte des prérogatives dont la politique peut & doit disposer, il falloit leur conserver celles de la nature ; il falloit se souvenir que le malheur d'être Chrétiens rebelles, ne les a pas privés de la qualité d'hommes, & que la religion n'ordonne pas à la politique de flétrir d'avance leur postérité, en leur refusant tout moyen de la légitimer.

Il ne falloit pas chasser ces sujets infortunés & utiles : il ne falloit pas ôter du royaume, ces colons laborieux, ces artistes intelligens, ces commerçans actifs ; il ne falloit pas les forcer de porter ailleurs leurs talens & leur vengeance : il ne falloit pas déclarer leurs enfans bâtards, & ôter à ceux qui avoient le courage, ou la patience de braver tous les maux dont on accabloit leur communion, l'espoir de transmettre leurs biens à des héritiers que la nature & les loix y appelloient.

Encore une fois, *Louis XIV*, & ses ministres, en ce moment terrible, n'avoient point du tout dans l'esprit la spéculation qui les auroit justifiés : ils mirent dans une opération qui ne devoit être que politique, la rigueur, le despotisme, la fureur qui accompagnent la guerre & la superstition ; ils adopterent même une jurisprudence fondée sur une méprise volontaire qui n'a jamais eu d'exemple dans la législation.

Assez éclairés pour sentir qu'il ne falloit pas tolérer plus long-tems dans le Royaume une hiérarchie étrangere, mais trop peu pour affi-

gnier les limites précises dans lesquelles devoit être restreint le châtement civil que les loix peuvent attacher à l'endurcissement du cœur, au lieu de les étudier, & les définir, & ensuite de les faire respecter, ils se persuaderent qu'il n'en falloit pas; qu'il n'en existoit pas. Il leur parut plus facile d'abord de persécuter les *Protestans*, & ensuite de supposer qu'ils étoient détruits.

Ce fut sur cette erreur de *fait* que la législation se modela dans toutes les Ordonnances qui ont suivi. Au lieu de fixer aux Tribunaux en *France*, comme en *Angleterre*, comme dans l'ancienne *Rome*, dans l'*Asie*, & par-tout, à quelles modifications devoit être soumise l'existence morale des non-conformistes, on enjoignit de leur refuser toute existence morale, & de ne leur en même pas supposer de physique; ce qui étoit tout-à-la-fois aussi dangereux qu'absurde.

C'étoit en paroissant se proposer d'éteindre les vexations, en éterniser le sentiment, & dévouer à une persécution journaliere, la classe d'hommes qu'on sembloit vouloir en garantir.

On se familiarise avec une maniere d'être, quelque fâcheuse qu'elle soit, pourvu qu'on puisse se flatter qu'elle est assurée & légale, comme le prouve l'exemple des *Catholiques*, si durement traités, jusqu'à nos jours, en *Angleterre*. On plie sous un Gouvernement rigoureux de qui l'on est reconnu, ne fut-ce que pour en être maltraités; mais on ne s'accoutume pas à être regardés comme des chimères,

à n'avoir , dans l'ordre civil, que le rang des fantômes : aussi cette nullité ignominieuse n'a cessé d'exciter la réclamation des *Protestans* ; & elle leur a donné des prétentions dont un système plus raisonnable leur auroit ôté même l'idée.

D'ailleurs, en ordonnant de les regarder comme annéantis, la législation réduite à se mentir à elle-même, ne les annéantissoit pas. Ceux sur qui l'amour de la patrie, la force de l'habitude, la douceur des liaisons, l'emportoient sur les désagréments d'une existence aussi précaire, restoient dans le royaume. Ils y contractoient des alliances, ils avoient des enfans : ils laissoient des successions à recueillir, des biens à partager.

La discussion de ces intérêts entretenoit une guerre perpétuelle entre l'avidité des Collatéraux armés de la lettre de la loi, & les enfans réduits à ne pouvoir qu'en tremblant, & à l'aide des subterfuges revendiquer les droits de la nature. C'étoit dans tous les tribunaux une source intarissable de procès scandaleux, d'arrêts barbares, quand les Juges croioient devoir s'attacher à la jurisprudence plutôt qu'à la justice, ou de condescendances ressemblantes à des prévarications, quand ces Magistrats guidés par leur cœur & la raison, se refusoient à une inhumanité absurde & inique, mais légale.

La perplexité des tribunaux *Laïques* à cet égard ; l'embarras de se décider entre une ri-

gueur qui répugnoit à toute ame bien née, & une indulgence incompatible, en apparence, avec le devoir, s'étendoient souvent jusqu'aux Ministres de l'église. Le gouvernement n'ayant plus voulu supposer de *Non-conformistes* dans ses limites, parce qu'il avoit abattu leurs temples, il n'avoit plus admis qu'une maniere de contracter les liens civils les plus précieux à la société, puisque ce sont eux qui la perpétuent. Il n'avoit plus reconnu pour légitimes que les *Mariages* célébrés avec l'intervention du ministre ecclésiastique.

Or, comme dans le *Catholicisme*, cette intervention est accompagnée d'une communication des graces du ciel que nous appellons *Sacrement*, à laquelle les *Protestans* ne croient pas, & qu'en général les sectateurs d'un culte persécuté sur-tout, regardent comme une véritable apostasie toute démarche qui peut induire les témoins en erreur sur leur foi, le plus grand nombre d'entre eux refusoit d'acheter la bénédiction de leurs alliances par cette ignominie: d'autres moins rigides, se prêtoient à une docilité apparente, & alloient devant le prêtre sceller par une perfidie la promesse d'être fideles.

D'où s'ensuivoit d'abord, ou une incertitude perpétuelle sur leur état, & celui de leurs enfans, ou une occasion perpétuelle aussi de honte, de remords; ils étoient, ou exclus des avantages temporels auxquels la nature, la justice, & le bien public exigeoient qu'ils fussent

admis, ou contraints d'en acheter la participation par des mensonges, de feindre d'abandonner leur église pour tromper la nôtre, & de combiner ainsi une bassesse avec une imposture.

Mais ce n'étoit pas tout : quelquefois, dans les grandes villes sur-tout, on ne prenoit pas même la peine de sauver les apparences dans ces sacrifices politiques ; on affectoit de manifester les sentimens intérieurs, comme pour se dédommager de la soumission de la main

Alors il se trouvoit des Pasteurs timorés qui croiant voir l'église bravée, & la sainteté de ses rites compromise, refusoient de recevoir ces vœux imparfaits, & dérisoires. Les exemples n'étoient pas rares de ce scrupule provoqué, & quoique cette délicatesse même fût encore un surcroît de scandale il étoit difficile de la blâmer.

§ III.

Objections contre l'Edit concernant l'Etat Civil des Protestans.

IL étoit tems d'instituer enfin une loi qui conciliât la raison, la politique, & la justice, en leur épargnant à toutes des outrages commis sans cesse contre l'une, au nom de l'autre : il étoit tems que le législateur sans rétablir ce que *Henri IV* s'étoit laissé arracher, sans retracer ce que l'opération de *Louis XIV* avoit de judiciaire, s'occupât d'une jurisprudence exempte des dangers de l'*Edit de Nantes*, & des

abus de sa révocation; qui mit fin aux proscriptions, aux sacrilèges, & aux scandales; c'est ce que l'on est autorisé à se promettre de la loi qui occupe en ce moment la cour, les tribunaux, & la nation.

Depuis quelques années le Parlement de *Paris* avoit manifesté son vœu à ce sujet : au commencement de celle-ci même, il avoit fait une tentative que le choix de la circonstance rendoit plus éclatante, & à laquelle ce choix a peut-être nui : on ne devoit pas douter qu'un projet qui répondoit, ou paroissoit répondre si directement aux desirs de cette compagnie, n'y fut accueilli, & enregistré sans difficulté.

Ce n'est donc pas sans surprise qu'on voit depuis un mois les suffrages suspendus, & en quelque sorte en balance; les cœurs sont pour l'enregistrement : on s'étonne, non sans quelque raison, que la main semble refuser de le souscrire.

Les malheureux accessoires de la première présentation ont d'abord justifié ces délais : il est fâcheux, même pour une loi, d'être en mauvaise compagnie; & celle là si douce, si humaine, si sage, si utile, ayant contre toute attente, concouru avec des ordres d'exils, avec des enlevemens violens, décernés contre les Magistrats même appelés à légitimer une ordonnance qui défavoue des exils injustes, & des violences déplorables, les protestations de leurs collègues en leur faveur, ont un peu retardé l'effet de la bonne volonté du corps en faveur des *Protestans*.

On a appris depuis que des éclaircissements désirés à la pluralité des voix, avoient encore nécessité de nouveaux retards. Il paroît que les objets se sont réduits à trois. Au lieu du mot de *Protestans*, usité en général dans la conversation, & les écrits, sans que ceux qui l'emploient songent souvent à en déterminer la signification, mais qui cependant est susceptible d'une restriction effective, l'édit a employé celui de *Non Catholiques*. Le Parlement demande si celui-ci a une acception plus étendue & désigne tout culte dissident du véritable, toute association religieuse séparée de l'église Romaine.

En parlant des *mariages* l'édit n'a paru en supposer que d'une espèce, celle où les deux parties contractantes sont de la même communion; mais il peut y avoir de la variété; un *Réformé* qui ne va point à la messe, qui ne croit pas la présence du *Curé* nécessaire, qui se réserve en formant un nœud durable, la faculté d'en demander cependant la dissolution en certains cas, peut vouloir épouser une Catholique, qui ne le refuse pas.

Pour celle-ci l'usage exige une messe & l'intervention du *propre Pasteur*, c'est-à-dire du *Curé*, La célébration une fois constatée, le nœud dont elle est garante devient indissoluble. Quelle sera la règle des tribunaux, si le premier réclame la résiliation de son contrat, dans les cas où les principes de son église la lui accordent?

En troisième lieu, c'est au *juge royal* ou à

défaut de juge, au *Curé*, que l'édit confere la qualité de ministre du mariage des *non-catholiques*. Les magistrats demandent si cette disposition n'est pas susceptible de quelque modification.

On ne sauroit blâmer les interpretes supérieurs de la loi, ceux dont la fonction est d'en diriger l'application journaliere, d'apporter le plus grand scrupule à l'examen qui doit en précéder la sanction, & d'aller au devant même des obscurités qui échapperoient à d'autres yeux qu'à ceux des jurisconsultes, mais qui les embarrasseroient à chaque instant dans leur marche. Ces obstacles apparens apportés par une compagnie si sage à une réforme précieuse, ne pouvant qu'en assurer la solité, ne peuvent aussi qu'exciter la reconnoissance des intéressés.

S'il est permis à un simple particulier de prévenir la solution que les lumières du Parlement & la prudence du ministère ont peut-être déjà déterminée, j'oserois observer ici que celles dont il s'agit sont aisées.

Quant au troisieme article, je n'y vois point de difficulté : je ne fais pas même ce qui a pu embarrasser le Parlement. Si les deux parties sont également d'une communion dissidente, leur mariage n'est qu'un *contrat civil* : il ne leur faut que des témoins qui en certifient, en consolident les clauses par leur présence. Le *jugé royal*, le *Curé*, un simple *notaire* même, tout homme public, peut envers eux remplir ce ministère.

Craindrait-on en laissant l'option du *Curé*, qu'il ne se trouvât quelquefois des pasteurs timorés, dont les scrupules fissent naître des lenteurs, ou des refus, qui les exposeroient ensuite eux mêmes à des procédures fâcheuses, ou ameneroient des infractions de la loi, dont le danger seroit pour les parties ignorantes, ou trop précipitées?

Il semble qu'il est facile d'obvier à cet inconvénient, en fixant bien littéralement dans la loi même le caractère des unions entre les *non-catholiques*; en spécifiant qu'elles ne sont aux yeux du législateur, comme à ceux des parties, que de simples *contrats civils*: en autorisant tous les juges, ou tous les notaires, à les rédiger; en faisant porter la formalité rigoureuse sur les préliminaires, sur les *bans*, dont la publication ne peut être omise, & peut être opérée de cent manières, sans intéresser la conscience des ecclésiastiques les plus ombrageux.

Mais les parties peuvent être divisées de foi, en se préparant à une alliance qui suppose la plus grande union des cœurs. C'est le second cas proposé. Eh bien! alors où seroient les embarras? Dans la rédaction de l'acte civil! Il n'y en a aucun: cet acte est étranger à l'église, & ne change point ici de nature. Dans la célébration! Il n'y a pas d'apparence, ou du moins il y a mille moyens de les prévenir.

La présence du curé, du *propre pasteur*, est indispensable, puisque par la loi de l'église, de

venue loi de l'Etat en *France*, il est *témoin nécessaire*. L'obligation de se présenter devant lui, fera pour la partie *Catholique* un devoir, & pour l'autre un hommage, dont l'amour s'acquittera avec empressement, & l'intérêt sans répugnance.

Quant à la *Messe*, ce n'est qu'un préalable religieux, & volontaire, qui peut sans inconvénient être séparé de la bénédiction : il peut la précéder, ou la suivre : la fille dévote, l'amant timoré, qui redouteroient ce préliminaire, ou ne voudroient point s'en priver, trouveroient bien le moyen d'accorder leurs scrupules, & leur inclination. Ce ne sera jamais là une difficulté sérieuse, quand on aura vaincu toutes les autres, pour en venir à la cérémonie qui donne la perfection au contrat.

Mais les effets de ce contrat, quant à sa durée, sont plus difficiles à bien déterminer. Il ne faut point risquer de se trouver entre la licence des *consistoires*, & la rigueur des *officialités* ; cette union déjà si redoutable, si surchargée d'entraves, & de devoirs pénibles, seroit trop injuste, si l'une des parties avec son acte de dissolution dans sa poche, pouvoit à chaque instant menacer du *Divorce*, celle qui gémiroit sous le triste joug de l'indissolubilité.

A cet égard, je n'ai pas dissimulé autrefois mon opinion : je suis fortement persuadé qu'il seroit à désirer que ce qui a été pendant plusieurs siècles la discipline de la primitive égli-

se; ce qui est encore celle de l'église *Grecque* & celle de l'église *Catholique* de *Pologne*, la faculté du **DIVORCE**, redevînt celle de l'église *Romaine*. Je regarde la loi du *Divorce* non-seulement comme une loi sage, juste, nécessaire, mais comme un spécifique infailible contre le divorce même.

Je suis convaincu que cette permission apparente de rompre le nœud conjugal seroit le vrai moyen de l'affermir; qu'elle est aujourd'hui le seul capable de produire cet effet. Dans ce siècle où les Tribunaux ne rétentissent que des querelles de ménage, où l'on semble ne s'unir avec solennité que pour acquérir le droit de demander avec scandale à la justice une *séparation*, on deviendrait bien plus réservé à user de ce pouvoir, quand on l'auroit sous la main. J'ai développé ailleurs mon opinion à ce sujet (1).

Mais en attendant cette réforme à laquelle il faudra bien venir, j'avoue aussi qu'il y auroit de l'indiscrétion & même de l'injustice à l'accélérer en faveur des dissidens dont il s'agit ici. Ce seroit les traiter mieux que les enfans de la maison, & outrer pour eux l'indulgence, quand il n'est question que de mitiger la rigueur.

L'éternité conjugale est aujourd'hui une loi

(1) Voyez ces *Annales*, & le premier volume de la Collection des Plaidiers, *Mémoire pour le M. de G.*

politique , autant qu'ecclésiastique ; c'est la jurisprudence nationale. Quelque fâcheux que soit ce joug , il faut bien s'y soumettre quand on prétend faire partie de la nation qui le porte. Le danger seroit même ici joint à l'injustice. Les douceurs apparentes du *Divorce* seroient un moyen de prosélitisme trop puissant pour les églises réformées. C'est bien assez pour nos femmes des avantages que leur assurent les contrats de mariage faits suivant la coutume de *Paris* : ne les exposons point à la tentation , ou au danger , d'être mariées suivant celle de *Luther* , ou de *Calvin*.

Les disciples de ces fameux réformateurs n'auroient pas à se plaindre que la jurisprudence fût plus sévère pour eux que la religion. Le *divorce* n'est pas pour eux un cas de conscience : la concession de ce privilege est un avantage purement politique. Le refus n'en est pas une tyrannie , & quand la privation est commune , c'est , je le répète , une justice.

Enfin , le troisième objet de l'indécision des magistrats , semble être l'étendue dont est susceptible la dénomination employée par l'édit : ils veulent savoir à quelles communions doivent être appliqués les privileges qu'il accorde. J'ignore la réponse que fera le Gouvernement à cette question : mais d'après les principes développés ci-dessus , qui sont ceux du discours prononcé le 19 Novembre dernier , par

M. le *Garde-des-Sceaux* (1), elle paroît facile à prévoir.

Si par ces privilèges on entend l'affiliation aux emplois, l'admission aux charges politiques, la liberté d'un culte avoué, d'une profession de foi ouverte, & qu'on demande à laquelle des églises étrangères ils sont dus ? A aucune. Si l'on ne parle que des droits de la nature ; que de la légitimité des unions & des fruits qui en proviennent, que de la jouissance de l'état civil, &c. à toutes.

Et pourquoi établir une distinction ? Pourquoi préférer le rigorisme affecté de *Geneve*, à la scission modifiée d'*Ausbourg* ? Il ne s'agit pas ici d'un choix, mais d'une tolérance. Tous sont des enfans aveugles, à qui vous tendez une main secourable ; la charité doit être commune, ainsi que l'erreur. Si c'étoit la pureté de la croyance qui déterminât vos bontés, tous doivent en être exclus : si c'est la compassion dirigée par l'équité, tous doivent y être admis ; leur titre c'est d'être hommes.

En cette matière, tout ou rien. Aux yeux de la politique, & de la saine raison, il n'y a point de différence entre le *Luthérien*, qui admet trois sacremens, en proscrivant les quatre autres ; & l'*Anabaptiste* qui les rejette tous : le premier est même peut-être plus inconséquent, mais peu importe ; la législation qui n'a pas droit de leur

(1) Voyez ci-dessus, page 113.

demandeur compte de leur foi, est obligée de leur assurer également l'existence civile, dès qu'ils se soumettent également aux formes prescrites pour en jouir.

Je fais qu'un grand prince dont je chéris la personne, & dont je respecte les lumières, n'a pas jugé à propos d'adopter ces maximes, dans ses loix sur la tolérance : il a restraint la sienne aux trois communions établies, légalement reconnues dans l'empire. Il a probablement été déterminé par des motifs particuliers que j'ignore. Peut-être s'est-il réservé de modifier, d'étendre, ou de restreindre ses loix, d'après l'expérience, d'après les rapports de ses tribunaux, & la situation de ses domaines.

Je ne censure rien : je pose ici le principe général, & je présente à un état où la législation n'est pas encore formée sur cet article, les considérations d'après lesquelles je suppose que la formation sera plus avantageuse. Si je me trompe, ma bonne foi me servira d'excuse : & je n'aurai point fait de mal. La simplicité, la candeur avec lesquelles je tâche de développer mes idées en rendront la réfutation plus facile.



*Très-humbles REPRÉSENTATIONS du Parlement
de Paris, sur les Evénemens qui ont suivi la
Séance Royale du 19 Novembre 1787.*

DES actes de rigueur, comme je l'ai observé, ayant concouru ce jour-là avec des actes de bonté; la révélation d'une ordonnance qui constate l'amour du Prince pour la justice, ayant été suivie fans intervalle d'une marque terrible de sa colere, le Parlement, en s'occupant d'une loi qui restitue à des infortunés un *état civil* dont ils ont été privés au nom de la loi, n'a point cessé de réclamer en faveur de ceux de ses membres qui ont perdu davantage, & dont la loi n'a point prononcé la proscription. Parmi les différentes supplications qu'il a portées aux pieds du trône, à ce sujet, on doit distinguer celles du 8 de ce mois (Déc. 1787).

On n'avoit que trop souvent, & avec trop de fondement, reproché à ces compagnies de ne s'occuper que de leurs intérêts personnels; de réclamer des *privileges*, plutôt que des *droits*; de ne mettre au rang des objets dignes de fixer leur attention, & d'enflammer leur zele, que ceux qui touchoient les *Corps*, ou les *Membres*. De tant de troubles qui ont mis aux mains la *Robe* & le *Ministère*, il y en a peu qui n'aient eu des mobiles de ce genre: & l'on n'oubliera pas que la fameuse bagarre de *Bretagne*, la plus longue, la plus mémorable par ses suites, la plus funeste

neste en un sens, n'a pas eu d'autre origine la grande infraction qui échauffoit alors les esprits, c'étoit celle des prérogatives *de la Magistrature.*

Les représentations dont il s'agit ont plus de grandeur, & peut-être plus de véritable adresse : l'intérêt *public* y est pour quelque chose. Le Monarque en ayant reçu de premières, où les exécuteurs des *ordres* contre la personne des Magistrats enlevés, étoient directement accusés de s'être permis des *violences*, avoit répondu que les griefs étoient *exagérés* ; il s'étoit borné sur le surplus à déclarer que le Parlement devoit lui croire de bonnes raisons pour faire ce qu'il avoit jugé à propos de faire. Cette compagnie lui a exposé sa douleur & sa consternation en ces termes.

.

» Les vrais magistrats, & les bons citoyens, sont également consternés du reproche que renferme la réponse de VOTRE MAJESTÉ, & des principes qu'elle manifeste. Nous sommes loin d'attribuer ces reproches aux sentimens personnels de VOTRE MAJESTÉ. Il seroit bien affligeant qu'elle désapprouvât une exagération pardonnable dans le premier moment de la douleur, & de l'effroi.

» La décence publique n'étoit sans doute que trop blessée dans le choix des exécuteurs de vos ordres. S'ils n'ont pas poussé l'atrocité jusqu'à porter leurs mains sur la personne d'un de vos magistrats, l'exposition des autres faits, loin d'être *exagérée*, est incomplète, & votre Par-

lement auroit dû ajouter que ce magistrat dont la maison étoit investie par des hommes armés, livré lui-même à des supôts de la police, comme un malfaiteur, s'est encore vu réduit à l'humiliation d'effuyer plusieurs fois les interpellations d'un commissaire, sur sa soumission aux ordres de SA MAJESTÉ.

» Qu'il nous soit permis, SIRE, de vous représenter qu'en nous dévouant au service public, en promettant d'acquitter VOTRE MAJESTÉ de sa première dette envers la nation, celle de la justice : en lui consacrant nos veilles, nos fortunes, notre existence ; en élevant nos enfans pour les mêmes sacrifices, nous n'avons pas crus nous destiner, nous & nos enfans, à de pareils malheurs, moins encore à de pareils outrages.

» Cependant nous venons moins réclamer les bienfaisances, que les loix. Ce n'est plus seulement à votre humanité que nous nous adressons, ce n'est point une grace que votre parlement revient solliciter ; il revient, SIRE, vous demander justice.

» La justice a des regles indépendantes des volontés humaines, & les Rois mêmes y sont assujettis. HENRI IV reconnoissoit qu'il avoit deux souverains, *Dieu & la loi*. Une de ces regles est de *ne condamner personne sans l'entendre* : elle est de tous les tems, de tous les lieux : c'est le devoir de tous les hommes ; (1) & VOTRE

(1) Hélas oui ! mais vous Magistrats qui le réclamez, l'avez-vous toujours rempli ? Le moment n'est pas loin où je vous rappellerai cet axiome, en vous demandant

MAJESTÉ nous permettra de lui représenter que ce devoir l'obligeroit autant que ses sujets.

» Mais VOTRE MAJESTÉ n'a pas même à le remplir ; & c'est ici que votre Parlement aime à lui rappeler son plus beau droit, celui de faire grace aux criminels condamnés. Les condamner elle-même n'est pas une des fonctions de VOTRE MAJESTÉ : cette pénible & dangereuse fonction, le Roi ne peut l'exercer que par ses juges. Et les personnes qui se plaisent à voir sortir de la bouche de VOTRE MAJESTÉ ces redoutables mots de punition ; qui lui conseillent de punir sans entendre, de punir elle-même, d'ordonner des exils, des enlevemens, des emprisonnemens ; qui supposent que la bonté peut se mêler à ces actes effrayans, blessent également & l'éternelle justice, & les loix du royaume, & la plus douce prérogative de VOTRE MAJESTÉ.

» Si de fortes raisons motivent l'exil de M. le Duc d'Orléans ; si c'est une bonté que de ne pas laisser deux magistrats exposés à périr dans des prisons étroites, ou dans des lieux malsains ; s'il faut qu'à leur égard ce soit l'humanité qui tempère la justice, ils sont donc bien

justice de vos propres arrêts. Le 4 Février 1775 ; vous m'avez déclaré NON-RECEVABLE à demander d'être entendu, avant que d'être condamné. Le 4 Février 1775 un Avocat général vous a dit en propres termes, & vous avez jugé, qu'il existoit dans le temple de la justice, une Compagnie qui avoit le droit de condamner ses membres sans les entendre ; de les dégrader, sans alléguer de griefs, &c. SANS EN AVOIR.

coupables ? C'est à votre Parlement à les juger. Nous demandons seulement que leurs crimes soient connus. Le dernier de vos sujets n'est pas moins intéressé au succès de nos réclamations, que le premier prince de votre sang.

» OUI, SIRE, non-seulement un magistrat, non-seulement un Prince, de votre sang, mais tout François puni par VOTRE MAJESTÉ, & sur-tout puni sans être entendu, devient nécessairement le *sujet de l'allarme publique*. La liaison de ces idées n'est pas l'ouvrage de votre Parlement; elle est celui de la nature : elle est le cri de la raison : elle est le principe des plus saines loix; de ces loix qui sont gravées dans toutes les consciences, qui s'élevent dans la vôtre, & nous assurent l'approbation intime de VOTRE MAJESTÉ; de ces loix qui ne séparent pas dans les vues d'ordre public, la liberté des citoyens d'avec l'autorité du Prince, & placent la sûreté personnelle à la tête de toutes les propriétés; de ces loix enfin que de fideles ministres n'oseroient pas combattre, parce qu'on ne peut les violer suivant les magnifiques expressions de *Bossuet*, sans ébranler les fondemens de la terre, & préparer la chute des empires.

» La cause de M. le Duc d'Orléans, & des deux magistrats est donc, sans nous, par la seule force de ces principes, la cause du trône, & de la nation; du trône dont la justice est l'unique fondement; de la nation, qui ne peut être heureuse que par la justice. C'est au nom de ces loix qui préservent les empires, au nom de cette liberté dont nous sommes les interprètes

respectueux, & les modérateurs légitimes; au nom de votre autorité dont nous sommes les premiers & les plus sûrs ministres, que nous osons réclamer le jugement, ou la liberté de M. le duc d'Orléans, & des deux magistrats éloignés, emprisonnés par des ordres surpris, aussi contraires aux sentimens qu'aux intérêts de VOTRE MAJESTÉ «.

RÉFLEXION relative à ce qui précède.

QUELQUE délicate, quelque redoutable même que soit cette matière, j'oserai ajouter un mot à tout ce qu'on vient de lire sur les condamnations prononcées, exécutées, *sans entendre* : on le pardonnera sans doute à un homme qui en a bu les horreurs jusqu'à la lie; qui pendant vingt mois entiers n'a point eu d'autre objet de méditation.

Ce sont aujourd'hui des *Magistrats* qui réclament contre les détentions arbitraires en général. Elle leur semblent opposées à la justice, à la bienséance, à l'intérêt commun : mais le préjugé invetééré à ce sujet dans l'administration *Françoise*, qui attache des qualifications moins graves aux ordres du Roi, qui les fait presque regarder dans les bureaux, comme des cérémonies sans conséquence, n'est-il pas né en partie d'une méprise absurde, & volontaire des *Juriconsultes* ?

N'est-ce pas la jurisprudence des Juristes, & une jurisprudence qu'aucune loi n'a autorisée, qui a prononcé, que la prison n'étoit pas une

peine ; que ce qui étoit bon à prendre , étoit bon à rendre ? N'est-ce pas d'après ce prétendu axiome aussi extravagant que barbare , que les fondemens de la procédure criminelle ont été posés ; qu'il a été enjoint au juge par exemple de fermer sa porte , quand il *informe* , c'est-à-dire quand il travaille à acquérir les lumières d'après lesquelles il usera des plus terribles ressources de la justice ?

N'est-ce pas d'après ce mépris pour la liberté des hommes que le secret a été recommandé sur les formalités qui doivent en précéder la perte ? N'est-ce pas d'après cette insulte au bon sens , à la sûreté générale , que le plus méprisable des praticiens , appelé dans le siége le plus obscur , à exercer , même passagèrement , les fonctions de juge , peut d'après une procédure ignorée , lancer des décrets de *prise de Corps* , qui ne sont connus qu'au moment où on les exécute ?

Il ne pourroit pas adjuger définitivement contre moi la valeur d'une pistole : & il dispose de ma liberté , par une sentence provisoire en apparence , mais qui peut entraîner ma ruine définitive ; puisque de là résulte si j'obéis tout ce que la captivité , & une instruction longue , humiliante , dispendieuse ont d'accablant ; & si je me dérobe aux fers , la *saisie & annotation* de mes biens , non moins dévorante , avec une condamnation par *contumace* , condamnation d'autant plus étrange qu'elle est attachée à l'absence , & non pas à la conviction du crime , quoiqu'elle emporte toutes les peines que cette conviction seule pourroit justifier ?

En général dans toute notre *Europe*, la facilité avec laquelle on dispose de la liberté des hommes, est un des grands vices de la législation. Il s'en faut bien même que l'*Angleterre*, avec son fameux rempart de l'*Habeas Corpus*, puisse à cet égard se glorifier d'une sécurité plus parfaite qu'ailleurs.

A la vérité, les emprisonnemens par *lettre de cachet* n'y sont point à craindre, ou du moins ne peuvent être prolongés : mais les réclusions juridiques s'y opèrent avec une aisance encore plus dangereuse peut-être dans un sens. Les juges de *Paix* y font, ou sont autorisés par la loi à faire arbitrairement une guerre perpétuelle à tous les citoyens : leur despotisme n'est pas même contenu par la crainte de la *prise à partie* : & ils sont aussi nombreux aussi multipliés dans la *Grande - Bretagne*, que les *Conseillers du Roi* le sont en *France*.

On assure que le Magistrat chef aujourd'hui du département de la justice, dans le second de ces deux royaumes, s'occupe sérieusement d'un projet de réforme pour la jurisprudence criminelle. Sans doute que cet abus, & ce danger, sera un de ceux qui fixeront son attention. Sans doute il trouvera un temperamment capable de conserver à l'épée de la justice la mobilité dont elle a besoin pour écarter, pour réprimer les perturbateurs de l'ordre, en assujettissant cependant les mains qui en disposent, à des mesures qui préservent les bons citoyens de leur mal adresse, ou de leur précipitation.

H O L L A N D E.

Étrange Rescrit du Magistrat D'AMSTERDAM.

IL n'est pas question ici de donner l'histoire de l'inconcevable révolution dont nous venons d'être témoins dans ces contrées, préservées depuis plus d'un siècle des ravages de la guerre, ou du moins qui ne les avoient connus, que quand elles les avoient portés chez d'autres nations. Pour trouver quelque expédition qui semble en approcher, il faut remonter presque jusqu'au milieu du siècle dernier, jusqu'à la descente du fameux *Guillaume III* en *Angleterre*.

Mais le *Stadhouder*, gendre de l'infortuné *Jacques Second*, se présentait comme le libérateur d'un peuple opprimé par *un Roi* : c'est aux drapeaux de la liberté qu'il appelloit ses sujets futurs ; & c'étoit avec l'aide d'une République, qu'il venoit les défendre des abus de la monarchie. C'est ici précisément le contraire.

Ce sont les Républicains à qui l'on reprochoit d'être des tyrans, & des usurpateurs : c'est le Prince qui se plaignoit d'être dépouillé de ses droits : c'est d'un Monarque absolu qu'il a reçu l'assistance à laquelle il en doit le recouvrement : dans l'un & l'autre pays le redresseur charitable étoit un parent ; mais en *Angleterre* il marchoit pour renverser du trône le

pere de sa femme ; & ici pour y remettre le mari de sa sœur. Il n'y a donc dans ces deux expéditions de véritable ressemblance que celle du nom des principaux intéressés , & de l'issue.

Mais une différence bien remarquable , & digne d'être observée , c'est celle des prétextes déduits dans l'une & l'autre de ces occasions. L'invasion du gendre étoit fondée sur des griefs sérieux & publics ; celle du beau-frere l'est sur une insulte privée , faite à sa chere sœur ; sur la nécessité d'expier l'impolitesse des patriotes envers elle.

La Cour de *Berlin* n'allegue que ce motif dans le manifeste précurseur rapide de son armée. C'est sur le refus d'une réparation exigée dans les 24 heures , que ce flot prussien a inondé la république depuis la *Westphalie* jusqu'à la *Zélande*. Et nous venons même d'entendre Sa M. le Roi d'*Angleterre* , assurer gravement ses fidelles Chambres , que Sa M. le Roi de *Prusse* n'avoit eu d'autre objet , en envoyant ses *Hussards* , ses *Grenadiers* , ses *Canons* , son Général *Kalkreut* , &c. que d'assurer une satisfaction convenable à l'*Altesse Royale* , épouse de l'*Altesse Sérénissime*.

Si les puissances par la grace de Dieu , quand elles se servent du terrible droit de l'épée , devoient compte au public de leurs vrais motifs , ou se piquoient de franchise dans celui qu'elles daignent paroître en rendre ; qu'on pût par conséquent regarder celui - là comme sincere , ce seroit encore une singularité de plus dans

les événemens de ce siècle. Ce motif seroit aussi bisarre, que le succès en est surprenant.

L'occasion se présentera peut-être de lever le voile sur les vrais intérêts qui ont produit & décidé cette manœuvre fortunée : pour le moment, en supposant qu'en effet le désastre des patriotes *Bataves* n'est dû qu'à une grossièreté trop brutale, je me bornerai à remarquer qu'il n'y a point de nation à laquelle le défaut de politesse ait attiré plus d'affaires sérieuses.

Au dernier siècle, avant que les artifices de leur *Stadhouder* lui assurassent la couronne de la *Grande - Bretagne*, ils avoient vu *Charles II* & *Louis XIV* ligués pour les détruire : & ce qui avoit motivé l'union, difficile à prévoir, de la *France* avec l'*Angleterre* contre eux, c'étoit leur impolitesse : un *Bourguemestre* patriote avoit insulté la première : un *Général* patriote avoit refusé de saluer le pavillon de la seconde.

De nos jours une insulte au pavillon impérial leur a coûté une amende de vingt millions *tournois*, sans compter les frais des protections qu'il a fallu implorer alors, & les superbes services de vaisselle, donnés aux dépens de l'*Escaut* au ministre médiateur de son esclavage, &c.

Enfin voilà que tout - à - l'heure une insulte envers une grande princesse les a exposés à l'animadversion fraternelle. Certainement s'ils profitent de ces leçons de politesse multipliées, les *Bataves*, d'ici à quelques siècles, feront le peuple le plus honnête qui ait jamais existé; &

l'on peut supposer qu'ils y ont de la disposition.

La ville qui étoit le théâtre de la plus vive effervescence *anti-stathoudérienne*, vient de donner une preuve de dévouement, de soumission au parti contraire, qui n'a point d'exemple, & n'en aura peut-être jamais. Le corps municipal d'*Amsterdam* vient de rendre (le 9 Décembre 1787) l'ordonnance que voici :

» MESSIEURS du Magistrat de la ville d'*Amsterdam*, persuadés que dans une ville grande & peuplée comme celle-ci, rien ne peut contribuer davantage à sa prospérité & à la faire fleurir, que lorsque la bonne intelligence & l'esprit pacifique regnent entre ses habitans, ont remarqué d'une part avec satisfaction qu'un grand nombre de Bourgeois & Habitans se sont comportés, suivant la publication du 11 Octobre 1787, par laquelle Messieurs du Magistrat susdit, pour prévenir toutes rencontres désagréables, & pour l'avancement du repos public, avoient exhorté tous, & chacun, à *se pourvoir d'une marque d'Orange*, couleur à laquelle on attache en ce tems-ci le signe du désir de voir renaître dans la patrie la bonne intelligence, le repos & la tranquillité, après tous les malheurs où la discorde l'avoit plongée.

» Mais d'un autre côté, Messieurs du Magistrat susdit ont appris avec regret, que non-obstant les desseins salutaires & les vues pacifiques qui constituoient cette publication, quelques Habitans au contraire de tant d'autres,

qui, suivant le caractère ancien des braves Bourgeois d'*Amsterdam*, coopèrent au maintien du repos, & de la concorde, peuvent persister à trouver bon de nourrir un esprit de parti, & paroissent vouloir mépriser ouvertement par leurs actions le bon conseil de Messieurs du Magistrat, par où naguères le repos & la sûreté ont été troublés d'une manière extrême à la Bourse de cette ville, & ailleurs (1).

» C'est pourquoi Messieurs du Magistrat susdit trouvent bon d'exhorter & d'aviser encore de la manière la plus sérieuse tous, & chacun, de se pourvoir à l'extérieur d'une marque d'Orange, Cocarde, Nœud ou Ruban, comme une preuve qu'on est bien intentionné pour la Constitution, afin que le repos ne soit maintenant plus troublé dans cette ville.

» Tous ceux qui en négligeant de satisfaire à cette exhortation, auront mis au jour leurs sentimens turbulens, séditieux & enclins à la dissension, seront considérés & traités par Messieurs du Magistrat comme fauteurs desdits sentimens.

» Défendent néanmoins Messieurs du Magis-

(1) Je copie ce Placard d'après les Gazettes prétendues *Françoises de Hollande* : il est inconcevable que les rédacteurs se permettent ce langage barbare sur-tout dans des pieces où la justesse de l'expression est un mérite nécessaire. Il est impossible de le réformer, puisqu'il ne donne pas l'original.

trat susdit , qu'il ne soit fait aucune violence pour ces raisons à de telles personnes, par qui que ce soit, soit à la bourse, soit dans les rues, & sur-tout qu'il ne soit fait aucune molestation ou violence à cet égard aux Loyaux Habitans qui se conduiront suivant ce Conseil; tous ceux qui seront rendus coupables de ces faits séditeux, seront punis comme perturbateurs du repos & de la sûreté publics, de la manière la plus sévère & exemplairement. Fait à *Amsterdam* le 9 Décembre 1787. »

Signé J. VAN DER DUSSEN.

L'embarras même des conjonctures, la nécessité d'assurer le repos public, ne peuvent pas justifier une semblable ordonnance: elle réunit tout ce qui peut rendre un règlement de police odieux, injuste, humiliant, contradictoire même.

Qu'une populace effrénée, dans son ivresse, adopte une livrée qui caractérise sa sujétion au moment même où elle la regarde comme un signe de son indépendance; que les gens sages, en gardant au fonds du cœur la véritable liberté de leur opinion, se chargent sans scrupule d'un symbole qui ne les engage à rien, & qui devient un passeport nécessaire à leur sûreté, rien de plus naturel; l'honnête homme qui se refuse alors à porter la *Cocarde* est plus fou que le peuple qui exige de lui cette complaisance.

Mais que le magistrat donne à ce caprice une sanction légale; qu'il attache à cette démonst-

tration le caractère d'une profession de foi; qu'il déclare qu'elle sera tout-à-la-fois l'interprete moral du cœur, & le gage de la sûreté politique; c'est de sa part une absurdité dangereuse, une conséquence cruellement indiscrete: c'est mettre l'homme honnête & délicat dans la nécessité de choisir entre son repos & sa conscience; c'est l'exposer à la crainte de se souiller d'une perfidie, & de s'accuser d'imposture. Il veut bien cacher ses sentimens; mais non pas paroître les abjurer: c'est en même tems armer l'audace du parti opposé, & l'accroître.

La seule demarche qui convienne à l'autorité en pareil cas, la seule qui lui soit permise, si elle veut intervenir, c'est d'interdire tout signe ostensible qui pourroit servir au raliement, ou à la division. La municipalité d'*Amsterdam* ici n'auroit fait aucun tort aux *Stathouderiens*, en supprimant leur nuance favorite. Leur dévouement se manifestoit assez par leur obéissance; & l'uniformité commune à laquelle on les auroit astraits se seroit trouvée bien compensée par la nullité politique de leurs antagonistes.

Si le Magistrat avoit craint de n'être pas obéi, il falloit se taire: il falloit tolérer l'enthousiasme despotique du vainqueur, & laisser aux *Patriotes* le choix entre une fierté périlleuse, ou une complaisance tranquillisante. Avant l'ordonnance on pouvoit sévir légalement contre les enragés, à qui le refus de porter un ruban *jaune*, auroit paru une raison suffisante pour piller, pour assassiner le fanatique capa-

ble de ce refus : aujourd'hui , ils auroient des excuses , & même des motifs à alléguer.

La menace de les poursuivre *comme perturbateur du repos public* , insérée dans le même placard , où l'obligation de se prêter à leur manie est imposée , *comme une preuve qu'on est bien intentionné pour ce repos* , n'est , je le répète , qu'une conséquence de plus , ajoutée à celles dont ce règlement fourmille.

Au reste , cette administration produit les effets qu'on devoit en attendre. Il en résulte une émigration prodigieuse : ces contrées , si long-tems l'asile des *réfugiés* de toutes les autres , perdent journellement des habitans qui vont au loin chercher des asiles : on leur en ouvre , dit-on ; ils s'y précipitent.

Et ce qui est assez remarquable , c'est que le plus grand nombre de ces fugitifs est composé d'artisans , d'ouvriers , à qui assurément il devroit être bien indifférent par qui la terre est gouvernée. Dieu veuille qu'après la première effervescence ils ne s'en repentent pas : en restant chez eux , auroient-ils porté *deux* *bais* ? Ailleurs , n'en porteront-ils pas un ?



E S P A G N E.

Tracasseries entre cette Couronne & les Etats-Unis.
 ACADEMIE de Femmes, fondée à MADRID.

HEUREUX les peuples, comme les particuliers, dont on ne parle gueres ! Si ce n'est pas toujours une preuve qu'ils aient à se louer de leur état présent, c'en est une au moins qu'il n'empire pas ; que de nouveaux abus, de nouveaux dangers n'inquiètent, ne tyrannisent pas les sujets, & que s'ils n'ont pas à se féliciter d'une régénération, ou d'une gloire éclatante, ils n'ont pas non plus à souffrir les convulsions qui accompagnent nécessairement les réformes, ou les grans exploits.

Depuis la paix de *Paris* l'*Espagne* a joui de ce bonheur. Elle a continué de recueillir obscurément, & sans bruit, la moisson d'or qui l'appauvrit ; *Cadix* a reçu, & reversé à l'ordinaire la récolte précieuse, dont cette puissance est la dispensatrice plutôt que la propriétaire.

On prétend qu'elle travaille sans relâche à accroître sa Marine ; qu'on ajoute journellement dans ses ports de gros, & grans vaisseaux guerriers, à ceux qui y languissoient déjà. Comme l'usage s'y est conservé de mettre ces bâtimens, ainsi que les églises, chacun sous la protection d'un Saint, dont on leur adapte le nom, cette liste présente une nomenclature plus édifiante, que celle des autres marines.

En

En Angleterre c'est le *Victory*, le *Thunderer*, le *Scipio*, l'*Annibal*, &c. En France, c'est le *Formidable*, le *Vengeur*, le *Foudroyant*, qui ont souvent justifié leurs noms : on a même vu le *Voltaire*, le *Raynal*, & qui pis est le *Thomas* ; mais cette livrée philosophique n'a porté ni honneur ni profit aux bâtimens qui s'en étoient chargés.

En Espagne c'est le *St. Janvier*, le *St. Jacques*, la *Vierge Marie*, &c. il faut espérer qu'avec des noms si pacifiques, & si religieux, ils n'auront de long-tems une destination meurtrière & profane. Puissent leurs canons ne servir qu'à solenniser la fête de leur baptême !

L'Ambassade *Musulmane*, dont j'ai parlé ci-devant ne paroît avoir eu d'autre effet jusqu'à présent que de présenter à la gravité *Castillane* le spectacle d'une gravité plus fière, & plus taciturne : on pourroit dire plus dangereuse, si ce que l'on a débité dans le tems étoit vrai, que le Plénipotentiaire *Turc* avoit prétendu être dispensé par son titre de la quarantaine : & qu'on n'avoit réussi à faire sentir à l'*Excellence* circoncise la nécessité du délai préservateur, qu'en lui bâtissant un lazaret exprès.

Une des prérogatives *diplomatiques* est bien d'annoncer, & quelquefois de produire impunément la guerre : mais on n'y avoit pas compris jusqu'à présent le droit de donner la peste. Il est heureux pour l'*Europe* que l'*Espagne* se soit obstinée à ne pas adopter cette addition au code du *droit des gens*.

Les nouvellistes de l'autre monde prétendent encore qu'il y a quelques semences de troubles entre l'immensité *Américaine* de cette couronne, & l'indiscipline ambitieuse des *Etats-Unis*. Le fameux fleuve du *Mississipi* est, comme on fait, devenu *Espagnol*, par la cession de la *Louisiane* : il est inutile à ses maîtres actuels, autant que son nom a été funeste aux *François* au commencement de ce siècle ; ce nom, par une fatalité singulière a toujours été approprié à des chimères.

C'en est une que celle d'un commerce à faire par l'entremise de ce vaste canal : il n'arrose que des déserts. C'est le plus beau climat du monde, à la vérité ; ce sont les terres les plus fertiles : mais ce climat ne favorise que la végétation des forêts : mais ces terres ne nourrissent que des animaux, & des hommes, également sauvages ; il se passera probablement bien du tems encore, avant que le papier des *Chicachas*, & des *Tioux* ait cours sur la place.

Quelques Colons échappés du nouvel *Empire* des *Etat-unis*, & voisins des possessions *Espagnoles*, comme on est voisin en *Amérique*, c'est-à-dire à trois ou quatre cens lieues, ont imaginé cependant de descendre de chez eux à la mer, par le *Mississipi* : ils se sont exposés à cette navigation, hardie, ou extravagante, dans leurs barques, avec des échantillons de leurs trésors, c'est-à-dire des peaux, & quelques farines : la perspective d'un pareil voyage, étoit certainement le danger de mourir de faim,

ou d'être écrasés entre les rochers, plutôt que l'espoir de s'enrichir.

Cependant cette escadre formidable ayant été déconverte, avec des lunettes, par quelques spéculateurs *Espagnols*, il en est résulté de grandes plaintes du Ministre de cette couronne; & de grans murmures de la part des compatriotes de ces aventuriers. Le cabinet de *Madrid* veut que l'embouchure du *Mississipi* soit fermée comme celle de l'*Escaut*.

C'est toujours l'histoire du *Chien du Jardinier*, avec cette différence que par l'article tyrannique & frauduleux du traité de *Munster*, les *Hollandois* s'assuroient des avantages trop réels, & causoient à leurs rivaux un préjudice trop effectif; au lieu qu'ici c'est sur rien que portent également la jalousie des *Espagnols*, & la prétention des *Américains*. Qui auroit jamais crû que le *Mississipi* seroit la première pomme de discorde entre des peuples qui ont, les uns à défendre, les autres à envier les trésors du *Mexique*, & les mines du *Pérou*?

On vient de faire à *Madrid* une spéculation d'une autre espèce, & dans un genre où les illusions sont moins déplacées, & plus excusables. On fait que ce royaume, sans compter les *Académies Littéraires*, fourmille de sociétés patriotiques, économiques, &c. elles y font toutes, comme ailleurs, autant de bien les unes que les autres.

On a des patentes; on s'assemble : on pro-

pose, on donne des prix aussi mesquins que mal appliqués, ou peu mérités : on couronne ces puerilités par des harangues & des dîners, où l'on félicite le peuple absent sur son bonheur, & la compagnie présente sur son goût, sur ses lumières. Car, ce qui est assez plaisant, en *Espagne* même, on soutient, dans les *Académies*, que le dix-huitième siècle est le siècle des lumières, & des *lumières PHILOSOPHIQUES*.

Ailleurs les femmes se sont bornées à donner par leur présence de la solennité à ces explosions de démente, & de vanité mensongères. Elles font foule aux *assemblées publiques*; mais elles ne font point corps avec le corps.

Il est vrai qu'on en a vu une élevée à *Petersbourg* au grade de *chef* d'une de ces associations; ce qui étoit assez naturel : l'empire étant gouverné par une femme, le sceptre de la littérature devoit être dévolu au sexe. Mais ce qui est remarquable, & prouve la prudence de la directrice, c'est que l'*Académie Russe* est devenue muette depuis qu'elle a une femme à sa tête. Elle ne parle pas plus qu'on ne parle d'elle.

En *France*, à *Londres*, &c. il n'y a point eu de ces promotions; la littérature & les arts n'y font point tombés en quenouille; quand des artistes distinguées s'y sont illustrées par leur mérite, elles ont été agrégées simplement aux corps qui cultivent les mêmes talens : les *Rosalba*, les *Lebrun* ont été inscrites sur les catalogues des grands peintres réunis en forme; & ces adoptions se sont bornées aux genres qui en

effet conviennent le mieux aux femmes, à ceux qui exigent que la délicatesse du goût, & la sensibilité du cœur, soient réunies à la dextérité de la main. (1)

On a vu des femmes nées avec le goût des lettres, & portées par celui de la domination

(1) S'il y a une Académie à laquelle les femmes pussent, dussent être admises, c'est celle de *Peinture* : les réglemens de celle de *Paris* ne prononcent pas leur exclusion : mais ils réduisent à QUATRE le nombre des initiées. Cette restriction est une injustice, & une absurdité.

L'Académie du *pinceau* prétendrait-elle qu'il ne peut y avoir à la fois en femmes, que QUATRE talens dignes d'elle, tandis que celle du *parlage* est autorisée à voir QUARANTE hommes capables de justifier sa fastueuse inutilité ? Dans celle-ci l'extension, comme l'exclusion, est sans conséquence : l'homme de lettres dont le nom est rejeté de ses *Dyptiques* a mille raisons de s'en consoler, mille moyens de s'en dédommager : il peut quelquefois s'en honorer. La littérature est un fallon où tout écrivain à chaque instant peut exposer sans l'aveu de la confrerie, & où les productions des confreres tiennent rarement le premier rang.

Il n'en est pas de même en *Peinture* : le titre d'*Académicien* suppose toujours du talent ; il est presque nécessaire pour annoncer le talent : & en général tous les talens en hommes en sont décorés. Pourquoi cette réserve préjudiciable à l'égard des femmes ? Il y en a peut-être trente dans *Paris* pour qui c'est une injure, un tort effectif, & une privation de tout moyen de se faire connoître.

On me pardonnera d'en citer une : elle se nomme Mad. de *La Perche* : mere de famille estimable, autant qu'artiste supérieure, & pour qui la peinture n'est pas une spéculation de simple amusement : il n'est guere possible dans le genre du *Portrait*, de réunir plus de promptitude, plus de graces dans l'exécution, à plus de facilité pour saisir la ressemblance : c'est ma parente ; mais c'est le talent que j'apprécie, & non pas l'alliance qui m'aveugle.

qui, dit-on, caractérise leur sexe, s'ériger elles-mêmes chez elles de petits trônes *littéraires*, *philosophiques*, & s'entourer de courtisans : on en a vu, on en voit encore présenter, au public des productions honorées de leur nom, & de ses suffrages. Ces confédérations volontaires, & leurs fruits, ne forment pas des établissemens politiques avoués par l'autorité. La femme auteur, ou protectrice, est applaudie chez elle, & dans les journaux : mais elle n'est ni chef, ni membre d'une compagnie à *patentes*, à *jettons*.

La malignité même verse quelquefois son fiel sur ces couronnes domestiques : elle conteste à ces modernes *Aspasies* la fécondité dont elles ambitionnent & reçoivent les honneurs : elle cherche toujours à approfondir un mystère qui semble n'avoir rien de secret : elle donne des aides à ces *Minerves* dont la gloire seroit d'être devenues meres sans secours, & prétend que dans ces accouchemens de l'esprit, comme dans ceux d'un ordre plus naturel, l'intervention d'un pere est toujours nécessaire, & prouvée.

Madrid va enfin offrir au monde littéraire un établissement solennel, qui garantira ses membres de ces imputations, ou de ces soupçons. Le gouvernement vient d'y consacrer une *Académie* toute féminine, un *Gynécée* parfait, qui pourra, d'après les privilèges des *corps*, ou dédaigner ces calomnies, ou écraser ces mauvais plaisans.

Et ce n'est pas, comme on l'a dit du sénat *féminin* créé par *Eliogabale*, pour régir l'empire des *Modes*, que celui-ci est institué. Ce n'est pas sur la direction des *Bonnets*, ni même sur la

fabrique des *Rubans*, & des *Gazes*, qu'il est autorisé à donner des lumières, & des facilités : son département sera la vertu ; son inspection, ses discours, ses assemblées, porteront sur les moyens de réveiller chez les femmes le goût du travail, & l'industrie.

Améliorer les mœurs, par des exemples, & par des écrits tout-à-la-fois : inspirer au sexe l'horreur du luxe ; lui apprendre à se défier de ce penchant perfide, & si commun, qui préfère étourdiment une étoffe brillante, mais étrangère, à des productions plus massives, mais nationales ; leur persuader qu'aux yeux de la raison, la main pesante d'un peigneur *Castillan*, peut faire éclore sur une tête patriotique autant de charmes, & de graces, que l'écaille aérienne d'un coëffeur *François* ; tels doivent être les objets respectables de l'émulation, & de l'éloquence des nouvelles *Académiciennes*.

Le choix des membres de la raisonnable, & vertueuse association a déjà été fait, & promulgué. Il y a eu même une assemblée. Pour se conformer en tout aux usages des autres *Académies*, on a commencé par mettre sur la liste, des *Princesses*, des *Ministresses* ; ensuite on a élu une madame la Présidente, une madame la secrétaire, qui se sont mises en possession de leurs emplois respectifs par des discours parfaitement convenables à la solennité du jour. Il y avoit, dit-on, une foule immense de curieux. On sent bien que les graces n'ont point manqué aux lectures, ni les claquemens aux lectrices.

On attend de grans fruits de cette institution.

SOUSCRIPTION proposée en faveur des Ouvriers de la Fabrique des Etoffes , Or, Argent, & Soie DE LYON , par les Jurés Gardes de cette Communauté.

SI le luxe énerve les riches qui se gorgent de ses douceurs, il devore, il consume les indigens dont le travail les fournit; il y a long-tems qu'on en a fait l'observation. Ceux-ci sont sans cesse exposés à mourir de faim au milieu des amas de matieres précieuses qu'ils emploient, & des chefs d'œuvres d'industrie qu'ils ne cessent de multiplier. Toujours mesquinement payés, toujours réduits à la subsistance du moment, lors même que la fabrique *va le mieux*, ils ne profitent point de sa prospérité, & tout le risque de ses revers est pour eux.

La détresse où se trouvent aujourd'hui ceux de Lyon, est un' des milliers d'exemples que l'on pourroit citer à l'appui de ce triste, & trop veritable axiome. Les chefs de la communauté n'ont pas cru pouvoir mieux faire que d'appeller la commisération publique à leur aide. Je commence par concourir à la publicité des invitations qu'ils font à la bienfaisance: je harfarderai ensuite quelques idées sur les vrais moïens de s'assurer des secours prompts & efficaces. Voici le *prospèctus* qu'ils ont imprimé.

» Les manufactures de cette grande ville éprouvent aujourd'hui l'un de ces événemens qui

précèdent toujours la misère la plus absolue : des milliers d'hommes vont être exposés à mourir de faim , si la sensibilité de nos concitoyens ne s'élève en leur faveur.

» La cause en est dans la disette des soies , occasionnée par une intempérie générale. (1) Plus de nouvelles commissions : les anciennes même sont révoquées ; & le fabricant , privé des matières premières , est dans l'impuissance d'occuper ses ouvriers. Que deviendront ces pères de famille dans la saison rigoureuse de l'hiver ? Déjà ils ne devoient leur subsistance qu'à une vie laborieuse & pénible : le travail la leur procuroit , & ce travail va leur manquer.

» Triste , mais consolante vérité ! Nos ouvriers n'ont dans ce moment de ressources que dans la bienfaisance : nous le déclarons , parce que nous connoissons leurs besoins ; & nous osons en espérer les plus heureux effets , parce que nous savons que nos concitoyens compatissans ne demandent qu'à être éclairés sur la manière d'y pourvoir.

» Déjà nos ouvriers ont éprouvé les effets de cette bienfaisance salutaire en 1750 ; le même événement menaça de les accabler ; une souscription fut ouverte , & son produit soutint l'existence de cette classe d'hommes , aussi utile qu'intéressante. C'est ce même moyen que nous

(1) Et aussi par la négligence des fabricans à s'approvisionner. Il est averé qu'ils se sont laissés prévenir par les *Anglois* pour qui cette disette devient , grace à leur activité , une double source d'abondance.

croyons devoir proposer à l'humanité & à la générosité de nos concitoyens ; nous devons y contribuer, & comme citoyens, & comme représentant la Communauté de la grande fabrique ; en cette dernière qualité, nous sommes autorisés à y employer une *somme de 5000 liv.* sur celle de 7000 *liv.* qui se trouve dans la caisse de notre Communauté.

» Les soumissions de ceux qui daigneront souscrire seront reçues indistinctement à *Lyon* par MM. TERRET, *rue Puits Gaillot* ; JACOB, *rue Lafont, &c.* ; & à *Paris*, par MM. Boscary aîné, Banquier, *rue Faydeau*, & Le Normand, Négociant, *rue St. Honoré*, près celle de l'Echelle.

» Comme chaque mois on doit imprimer à *Lyon* la liste des sommes reçues ou souscrites dans cette ville, on y joindra celles reçues à *Paris*, & les noms de MM. les Souscripteurs qui voudront être connus, y seront inscrits.

» Secourir cinq ou six mille familles, & pouvoir se compter au nombre des bienfaiteurs de sa patrie, quelle jouissance plus flatteuse pour des cœurs sensibles & généreux ! Déjà une foule de malheureux Ouvriers, peres de famille, veuves & orphelins, sans ouvrage & sans ressources, viennent près de nous déplorer leur misère, & solliciter des secours ; mais nos faibles moyens nous permettent à peine de pourvoir à leurs besoins d'un instant : le zèle actif de nos concitoyens peut seul essuyer leurs larmes, & les rassurer contre l'extrême indigence dont ils sont menacés.

» Fait à *Lyon*, au bureau de la grande Fabrique,»

Puissent ces instances être suivies d'un heureux succès ! Puissent les bourses s'ouvrir, comme les cœurs, à cette description touchante, à l'idée de cet avenir accablant : mais qu'il soit permis de faire une observation essentielle : il n'y entre point d'amertume : elle est dictée par un esprit de justice, qui doit accompagner & diriger la bienfaisance.

La fabrique de *Lyon* a depuis cent cinquante ans un succès constant, & assuré : cinq cens maisons opulentes de cette ville sont fondées sur les fruits de ces succès : toutes celles qui s'y distinguent aujourd'hui par la richesse remontent à cette origine par des branches plus ou moins éloignées : il y en a encore en ce moment plus de cent dont l'existence porte sur cette base respectable, & lucrative.

Il n'y en a par conséquent aucune qui ne doive mettre au nombre de ses devoirs une contribution directe, & prompte, pour la subsistance des bras laborieux qui labourent le champ dont elles recueillent la moisson. Ceux-ci ont des droits au retour de quelques-uns de ces épis toujours arrosés de leurs sueurs, & plus d'une fois de leurs larmes.

Cependant que se passe-t-il à *Lyon* ? La génération présente des *Gardes* de la Communauté, les interprètes nés de cette Communauté, ses représentans, donnent bien l'exemple, au nom du corps d'une promptitude secourable : ils se hâtent au nom du corps de paroître payer leur dette : mais, par leur proclamation même ils avouent qu'il existe de leur connoissance, cinq à

six mille peres de famille, que la misere assiege déjà, dont la faim commence à miner les forces : ce sont donc au moins VINGT MILLE infortunés qui vont manquer de pain, qui vont périr, si une assistance journaliere ne leur donne journellement, je ne dis pas de quoi vivre, mais de quoi ne pas mourir.

Et que leur offrent les *Jurés-Gardes* de la communauté des fabricans en *or, argent & soie* ? CINQ MILLE LIVRES une fois payées. Ce n'est pas même *cinq sols* par tête : ce n'est pas la subsistance d'un jour !

Et pour les six mois & plus, pour les deux cens jours au moins, qui restent à franchir jusqu'à la récolte prochaine des *soies*, ils les recommandent à la charité publique. Leurs fabricans, disent-ils froidement, sont *dans l'impuissance* de les employer : ils croient leurs devoirs remplis quand après avoir fermé leurs ateliers, ils s'en rapportent à la compassion du public pour conserver la vie aux mains qui les vivifioient.

Mais, pourroit-on leur dire, c'est ici pour vous plus encore que pour ces infortunés, que vous demandez l'aumône. Quoi ! riches de leurs travaux, vous croiriez votre dette payée, votre sensibilité seroit satisfaite, quand vous avez annoncé à haute voix que vous ne leur donnerez pas plus de pain que d'ouvrage ! La soie vous manque ! mais l'argent ne vous manque pas. Votre fastueuse oisiveté ne doit-elle donc pas nourrir leur pénible, leur douloureuse inaction ?

C'est votre bénéfice qui cesse : mais c'est leur

vie qui s'éteint. C'est l'accroissement de la fortune destinée à vos enfans qui est suspendue ; mais c'est la respiration des leurs qui va s'arrêter ; & tandis que vous calculez à l'aise, dans quel intervalle pourra reprendre le mouvement de vos metiers, la faim va tuer aujourd'hui, à votre porte, les malheureux que vous en avez chassés.

Ces idées ne sont que trop justes. Eh ! pourquoi donc appeller des bienfaits étrangers, incertains, insuffisans, quand il vous seroit si facile de trouver en vous-mêmes l'assistance que vous demandez ? Vous allez, dites-vous, perdre *six mille* familles utiles ! Ce n'est pas une existence dispendieuse qu'elles demandent, pour se conserver la force de vous rendre de nouveaux services ; c'est l'entretien de la vie : *vingt sols* par jour à chacune les mettront dans l'aisance. Eh bien, pour l'espace fixé par vous-mêmes, pour ces 200 jours calamiteux, ce sont *douze cens mille livres*. Est-ce donc pour une fabrique, pour ville comme celle de *Lyon* un fardeau si accablant ?

A ne compter que quatre cens maisons seulement qui, ayant pompé pendant un siècle tout l'or monnoyé qu'a produit l'or filé par ces mains que la misère dessèche, & se conduisant ici les unes par un principe de justice éclairée, les autres par un esprit de reconnoissance, contribueroient par portions égales à fournir cette somme, ce ne seroient que 500 francs par mois, que 3000 liv. en tout pour chacune ! Seront-elles plus ruinées par ce léger, par cet imperceptible sacrifice, qu'elles ne le seront par la mort, ou

par l'expatriation des malheureux qu'elles refu-
furent d'alimenter?

Mais les nourrir à rien faire! Qui vous dit
de ne pas les occuper? Ils ne feront pas d'é-
toffes! Mais n'avez-vous pas des travaux aux-
quels vous puissiez les employer? D'après les
loix irrévocables de la politique, & de la so-
ciété, le pauvre est condamné à payer, même
le pain qu'on semble lui donner: soit. Que votre
largesse soit un salaire & non pas une aumône;
j'y consens.

Lyon est entouré de montagnes qui rendent
ses abords de plus d'un côté, pénible & même
dangereux: Ouvrez-les: rasez-les. Armez les
mains de vos gens d'un pic, au lieu d'une na-
vette: à l'or qui les amolissoit, substituez le
fer qui les endurcira. Quand vous n'auriez rien
d'utile à leur commander; quand des terres
déplacées à prix d'argent il ne résulteroit que
des monceaux changés de lieu, croyez-moi,
vous n'auriez point à rougir de cette apparente
inconséquence: ce seroient toujours des monu-
mens précieux d'une activité compatissante, &
d'une bienfaisance éclairée.

Vous pâlissez: la somme vous effraie encore!
L'avance du moment vous paroît plus onéreuse
que l'espoir de l'avenir ne peut être consolant:
vous tremblez de consacrer, 1200,000 liv. à
sauver d'une mort affreuse, & inévitable, vingt
mille hommes utiles, vos nourriciers, les vrais
auteurs de vos fortunes, les bienfaiteurs de vos
familles; ouvrez-moi vos registres: voyons
ce qu'a coûté votre théâtre.

V E R S

Pour le Buste du Marquis DE CONDORCET.

Esprit mâle & fécond, vrai, sage, ami sincere.
 En instruisant l'Europe, il respecta les mœurs,
 Et mérita de vivre au Temple des neuf Sœurs,
 Entre d'*Alembert* & *Voltaire*.

Ce quatrain a été inséré dans le N^o 347 du journal de *Paris*. Un critique difficile observeroit peut-être que le madrigal philosophique est un peu indiscret : c'est sans doute le caractère du VRAI SAGE, que de *respecter les mœurs*. Mais le dernier vers présentant le nom précisément d'un des hommes de lettres qui les a le plus dangereusement, le plus audacieusement outragées, la prétendue louange donnée au vivant est une satire de l'un des morts bien inconséquente, ou bien maligne.

Un mauvais plaisant n'envisageant les trois personnages que du côté des talens littéraires, a répondu par cet autre quatrain mathématique, qui ne fera point imprimé dans le journal de *Paris*.

Voltaire :: *Condorcet* :: d'*Alembert* ; vont très-bien,
 Sur le Parnasse, ainsi qu'au pays des problèmes,
 C'est juste entre les deux extrêmes
 Qu'on place le teme moyen.

A V I S.

ON me confirme de plusieurs villes de *Languedoc*, & de *Provence*, que le nommé *Guichard* imprimeur d'*Avignon*, prétend être autorisé par moi, à débiter une ÉDITION SECONDAIRE des *Annales*; qu'il a des *arrangemens*, &c.

Je déclare ici que le nommé *Guichard* est un imposteur; il est plus coupable que ses confreres en piraterie, parce qu'après avoir voulu me surprendre un aveu que j'ai refusé, il s'annonce comme l'ayant obtenu, & joint ainsi l'impudence au vol, & au mensonge. Loin de l'avouer, je viens de porter directement mes plaintes contre son double larcin, au Gouvernement d'*Avignon*. Tout souscripteur qui se laissera abuser par lui sera son complice.

Signé LINGUET.

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|----------|
| FRANCE. § I. De la Tolérance. Ce qu'il faut entendre par ce mot. Qu'il ne peut pas y avoir de tolérance Religieuse, ni deux cultes dans un même Etat. | pag. 162 |
| § II. De l'Edit de Nantes, & de sa Révocation. | 174 |
| § III. Objections concernant l'état civil des Protestans | 182 |
| Très-humbles Représentations du Parlement de Paris, sur les Evénemens qui ont suivi la Séance Royale du 19 Novembre 1787. | 192 |
| RÉFLEXION relative à ce qui précède. | 197 |
| HOLLANDE. Etrange rescrit du Magistrat d'Amsterdam. | 208 |
| ESPAGNE. Tracasserie entre cette Couronne & les Etats-Unis. Académie de Femmes, fondée à Madrid. | 200 |
| SOUSCRIPTION. proposée en faveur des Ouvriers de la Fabrique des Etoffes, Or, Argent, & Soie de Lyon, par les Jurés Gardes de cette Communauté. | 218 |
| VERS pour le Buste du Marquis de CONDORCET. | 225 |

R É P O N S E

A deux questions que l'on fait souvent à l'Auteur de cet ouvrage.

QUELQUE répugnance que j'aie à multiplier des avis inutiles pour une partie des lecteurs, & qui, par conséquent ne peuvent ~~pro-~~
~~curer~~ ou dissiper des mécontentemens qu'au risque d'en occasionner d'autres, je suis cependant forcé de m'interrompre encore un moment pour satisfaire à ces deux questions : je ne dois point paroître les dédaigner : & je ne puis les résoudre en détail, sans consommer un tems que ceux mêmes qui exigent cette explication, doivent être bien aises de me voir employer plus utilement.

La premiere vient d'une multitude de souscripteurs *François* : » Nous vous avons écrit » en Décembre, en Novembre même : nous » avons mis notre argent à la poste, où nous » l'avons adressé à *M. Perochon*, d'après votre » indication : cependant au 15, au 20 Décembre nous n'avions rien reçu : & *Cartouche* HEUBACH de *Lausanne*, *Cartouche* GUI- » CHARD d'*Avignon*, ont déjà satisfait l'impatience de leurs complices. Ceux-ci ont reçu » les N°. 97, 98, & nous rien : pourquoi » notre délicatesse est-elle si mal récompensée ? » pourquoi tant de lenteur à reconnoître notre » empressement ?

Seconde QUESTION. Ce ne sont point des *François* qui la font, quoique de leur part elle fût plus excusable, & même en quelque sorte fondée. Comme elle suppose de la défiance sur la possibilité *politique* de remplir les engagements, dont les souscripteurs avancent le prix, sur la liberté de l'introduction de l'ouvrage, sujet de leur estime, & de leur empressement, elle ne seroit pas injurieuse dans un pays, où un caprice, un mécontentement obscur, peuvent sans examen interdire, anéantir cette possibilité, cette liberté :

Mais c'est en *Allemagne*, c'est en *Hollande*, c'est dans les *Pays-Bas Autrichiens*, où il n'y a ni obstacles à craindre, ni caprices d'aucune espèce à redouter, où j'ai au contraire droit à quelque protection, c'est de-là qu'on répugne à une consignation anticipée. Pourquoi dit-on, & m'écrit-on, *souscrivons-nous d'avance* ? Pourquoi, Messieurs ? voici une petite histoire qui vous l'apprendra.

Du tems que les parterres *François* étoient encore tumultueux, & despotiques, on apperçut un jour aux premières loges de l'*Opéra* un *abbé*, avec le costume de son caractère. Aussi-tôt cent voix s'écrierent : *à bas, M. l'Abbé, à bas, M. l'Abbé.* Celui à qui s'adressoient les clameurs, essuya sans rien dire les premières interpellations : mais quand il vit qu'elles se soutenoient, il se leva, & dit à haute, & intelligible voix, aux crieurs.

M E S S I E U R S ,

» Il est vrai que je serois plus décemment
» parmi vous : aussi n'avois-je point autrefois

» d'autre place : mais depuis qu'on m'a volé
 » au *Parterre* ma montre, & ma bourse, je cher-
 » che au spectacle des stations plus sûres : voilà
 » pourquoi je suis ici. Et j'y resterai. »

Je n'ai point l'honneur d'être *Abbé*; mais je n'ai que trop acquis le droit de tenir au public récalcitrant dont il s'agit, le même langage. Je me suis autrefois soumis avec la plus docile confiance à l'usage usité dans ces pays, disoit-on, de ne faire aucune *prénumération* : on n'en recevoit pas moins les *prédistributions*; & au moment de s'acquitter, des hommes.... très-honnêtes, s'en sont dispensés sur des prétextes frivoles, &, plus d'une fois sur des prétextes odieux.

Je ne veux point entrer dans des détails fâcheux, ni humilier des débiteurs qui ont pris peut-être mon silence pour un acquiescement à leur infidélité. Tout ce que je puis dire, c'est qu'au moment où je m'épuise en tout sens, pour que personne n'ait à se plaindre d'avoir été dupe par le passé sur la foi de mon nom, je ne veux point l'être moi-même, s'il est possible, pour l'avenir.

D'ailleurs ici l'engagement des deux parts est purement volontaire : comme personne ne peut être obligé d'y accéder, personne non plus ne peut me blâmer d'y mettre les conditions qui me conviennent. Et la *Prénumération* en est une dont je ne me départirai pas :

CAR AINSI NOUS PLAÎT-IL.

V. I E N N E.

*Préparatifs de la guerre contre les TURCS. Réflexions
sur les effets qui peuvent en résulter.*

Nous venons de voir déjà deux germes de guerre étouffés avant leur développement ; l'un sembloit devoir être la suite de l'autre. Tous deux menaçoient l'*Europe*, & par conséquent le monde entier d'un embrasement général.

Le premier a disparu sous une correction un peu verte, mais indispensable, & devenue *juste* EN POLITIQUE, puisqu'elle est heureuse. Si des pillages déplorables, dont cependant les *Prussiens* paroissent innocens, n'avoient souillé la fin de l'éducation par eux donnée aux *Bataves* ; si ce rude moyen de mettre fin aux désordres chez des voisins foibles, ne tiroit pas à conséquence ; si le succès de ce préceptorat guerrier n'étoit pour l'avenir un exemple redoutable, plus propre peut-être à motiver des invasions, qu'à prévenir des troubles, on ne pourroit que se féliciter de l'expédition qui a métamorphosé en trône, ou à-peu-près, la *Chaise curule* du dictateur de la *Hollande*.

Une négociation paisible, & plus égale, a eu la même issue entre la *France* & l'*Angleterre*. Autant les préliminaires, en étoient menaçans, autant la conclusion en a paru loyale, & raisonnée, comme raisonnable : on s'est donné

des paroles : on a pris des arrangemens : on a désarmé. On a fait, sans grande dépense, sans effusion de sang, ce qu'il auroit bien fallu faire en définitif, après avoir sacrifié l'argent par *milliards*, & les hommes par millions.

Je l'ai déjà plus d'une fois observé dans le cours de cet ouvrage, & ailleurs; si les puissances *Chrétiennes* n'ont pas renoncé au droit honorable de s'égorger mutuellement, tous les douze ou quinze ans, pendant six ou sept, elles se sont ôtée la faculté de se détruire, ou de se dévorer. Toutes ces effrayantes prises d'armes qui agitent le globe entier, aboutissent à des *cessions*, qui n'intéressent point l'existence du vaincu, & n'ajoutent rien de solide à celle du vainqueur, *quand il y en a un*. Hors la *Silésie*, le *Canada*, & le *Bengale*, il n'y a point eu de *conquêtes réelles* depuis un demi-siècle; quoique dans ce court intervalle les puissances intéressées aient prodigué plus de trésors, & perdu plus de soldats que n'en a coûté aux *Macédoniens*, aux *Romains*, aux *Arabes*, la formation de leurs vastes Empires.

Et encore la *Silésie* a été arrachée à l'ancien propriétaire par des manœuvres politiques, bien plus que par des batailles. Quant au *Canada*, on fait ce qu'a valu aux *Anglois* sa funeste acquisition; & si le *Bengale* est aujourd'hui pour eux une source de richesses, graces aux excès de la plus scandaleuse tyrannie, outre que ce n'est pas précisément sur une puissance *chrétienne* qu'ils l'ont envahi, il peut aussi à cha-

que instant être une occasion de guerre (1) :

Ainsi il est très-vrai de dire que l'épuisement, la détresse des principales Couronnes de l'*Europe*, la surcharge, la misère, le mécontentement général de leurs sujets, viennent des guerres entreprises sans intérêt réel, & terminées sans avantage effectif.

Aujourd'hui la scène va changer. Ce ne sont plus des *chapeaux* que nos sabres vont pourfendre, ni des *justes-au-corps* que nos bayonnettes vont percer, nos boulets déchirer, nos bombes écraser, &c. Ce n'est plus pour le massacre de nos frères *baptisés*, que nous chanterons des *Te Deum*, à grande pompe, si nous en avons à chanter.

Les horribles instrumens qui font la gloire, & la ressource de nos guerriers, ne s'exerceront que sur des *Turbans*, des *Dolimans* ; & si nous sommes assez heureux pour avoir à remercier Dieu de quelque grande boucherie faite à notre profit, les victimes seront des *infidèles* ; sous ce point de vue le choc meurtrier qui s'annonce peut paroître un peu moins désolant.

D'ailleurs on ne doit pas le dissimuler : il y a plus d'une raison pour justifier le desir de voir

(1) Et la *Crimée*, dira-t-on ! mais la *Crimée* n'est pas une conquête : c'est un transport par contrat qui n'a pas profité au vendeur. Il faut maintenant voir ce qu'il vaudra à l'acheteur.

enfin disparoître du nombre des puissances de l'*Europe* & même de l'*Asie*, ce colosse insolent qui les a si long-tems humiliées toutes , & l'empire des *Ottomans* céder à la destinée qui condamne à la mort toutes les institutions humaines , ainsi que leurs auteurs. D'abord il y en a une générale , & qui suffiroit seule pour motiver leur proscription , c'est la *peste*.

L'existence de ce fléau , sa perpétuité semble être un vice , je dirois presque un crime , personnel aux *Turcs*. Il est inconnu sur le reste du globe , ou du moins il ne s'y répand qu'autant qu'il part de ce foyer empoisonné : & ce n'est que depuis que les dominateurs actuels de *Constantinople* , les destructeurs de l'Empire *Grec* , en ont infecté ces beaux climats , qu'il s'y nourrit , qu'il s'y propage ainsi par une circulation non interrompue.

J'en ai déjà fait l'observation autrefois : la peste a été de tout tems une calamité terrible ; mais elle n'avoit que des éruptions passageres. On comptoit souvent plusieurs successions de siècles exempts de ses ravages.

Mais depuis que les *Turcs* ont chassé les *Arabes* , & asservi les *Grecs* , toute la côte de la *Méditerranée* , est devenue le siège habituel de cette maladie affreuse : pompée sans cesse , & sans cesse renvoyée par la capitale , à peine laisse-t-elle à ces peuples malheureux de courtes intermittences , qui sont moins un repos pour eux , qu'un moyen pour elle de laisser renouveler , & multiplier les victimes qu'elle se prépare à dévorer.

Que ce soit à leur défaut de police , ou à leur régime domestique , ou à quelque autre cause , que cette propriété redoutable doive s'imputer , peu nous importe : le fait est certain : & comme par leur position , par la nature du climat , par la fertilité des pays qu'ils tyrannisent , le reste de l'*Europe* doit avoir avec eux des relations indispensables , sans la vigilance , presque excessive , sans l'inquiétude poussée jusqu'à la cruauté qui tend sans cesse à réprimer les extravagances de ce venin , l'*Italie* , l'*Espagne* , la *France* en seroient journellement infectées : & l'exemple de *Marseille* , dans ce siècle-ci , prouve assez que l'excès en ce genre ne peut être porté trop loin (1).

Il est plus que probable que si les lieux ou l'indifférence des possesseurs actuels le naturalise ,

(1) Une chose bien étonnante , c'est que la partie de l'*Allemagne* qui a avec les *Turcs* une communication journalière , n'est pas la voie par laquelle la peste se propage , quoique les précautions en général ne soient pas à beaucoup près aussi rigoureuses de ce côté-là , qu'elles le sont du côté de la *Méditerranée*. Quelle est la cause qui étonne ainsi le venin vers la *Hongrie* , & lui conserve une activité si terrible vers l'*Archipel* , & dans tout ce qui part des *Echelles* du Levant ? Ce n'est pas la dureté du climat , puisque c'est en été sur-tout , & par conséquent dans les tems où ces ravages sont plus sensibles , que la correspondance est plus suivie tant par terre que par le *Danube* , entre les états que la maison d'*Autriche* a dérobés à la rapacité du *Turc* , & ceux qu'elle n'en a pu préserver.

& le provigne , changeoient de maître : s'ils appartenoi-ent à des propriétaires qui y introdui-ssent le régime , & la police de l'*Europe* , ce régime , cette police , qui réussissent à nous en préserver , parviendroient aussi à l'éteindre. Cette considération seule suffiroit pour justifier une *croi-ssade*. La guerre qui auroit cet objet , ou cet effet , ne pourroit être flétrie par les vrais philosophes comme une conjuration contre le genre hu-main : au contraire : il faudroit y applaudir. On pourroit regarder les régimens employés à cette bonne œuvre comme une armée de médecins conservateurs , & presque de philosophes.

C'est le jour où seroit portée dans *Constanti-nople* , dans chaque échelle du *Levant* , l'ordon-nance contre la peste ; c'est le jour où seroit prescrit de par sa majesté l'*Empereur des Romains* , où l'autocratrice des *Russies* , le régime propre à la supprimer , c'est ce jour là qu'il seroit beau de chanter des *Te deum*. C'est alors que les peu-ples feroient en droit de se réjouir, même des tueries qui auroient produit cette restauration , & les pontifes excusables de prêter leurs voix pour en remercier le Ciel.

A cette considération , qui , malheureusement ne paroitra peut-être pas la plus décisive aux politiques , on peut en joindre une autre , non moins importante , mais qui ne peut guere frap-per que les puissances du *Nord* , celles précisé-ment qui semblent se disposer sérieusement à opérer cette grande révolution.

En partie par la fatalité des circonstances , en partie aussi par le désavantage de leur

situation, elles se trouvent sur l'article de plusieurs productions devenues nécessaires, telles que les *épices*, le *sucré*, le *café*, &c. soumises à un monopole toujours onéreux en lui-même, & souvent odieux par les circonstances. Ces Empires sont exclus, *par le fait*, de la navigation aux deux *Indes*, puisqu'ils n'y ont point d'établissements.

La jalousie, &c. écarteroient bientôt des *Isles*, ou des *comptoirs François, Anglois, Hollandois*, ceux de leurs navigateurs qui oseroient se hasarder d'y entrer. Des loix formelles les repoussent des rivages *Espagnols*, & ces loix ne peuvent avoir d'exécution que contre ceux qui n'ont ni prétexte, pour en éluder la sévérité, ni point d'appui pour une contrebande ennoblie dans ces contrées par le nom de commerce *interlope*.

Nous avons vu de nos jours les usurpateurs de celui des *épiceries* précieuses, en renouant avec insolence les chaînes presque rompues de l'*Escaut*, demander de la reconnoissance au souverain qu'ils outrageoient, parce qu'ils avoient bien voulu ne pas laisser périr faute de secours, à la vue de leurs ports, des vaisseaux partis d'un des siens, pour ce commerce interdit par eux à ses sujets. Nous les avons entendu se targuer de cette abstinence de cruauté, comme d'un bienfait essentiel qu'on ne pouvoit méconnoître sans la plus monstrueuse ingratitude.

Et aujourd'hui même, quoique ce point ait paru discuté en 1785, il n'est rien moins que décidé. En replaçant l'*Escaut* dans l'état d'in-

certitude morale , & de nullité physique , auquel l'avoit réduit le traité de *Munster* , on n'a rien prononcé sur la navigation des sujets *Autrichiens* aux *Indes*. Ce n'est qu'en tremblant que le pavillon du premier souverain de l'*Europe* peut se déployer en *Asie* ; & en *Amérique* il n'a pas un coin de terre où l'on puisse impunément l'arborer.

Celui de *Russie* y est encore bien moins connu : il ne l'est même dans la *Méditerranée* que par l'expédition romanesque de la guerre précédente , qui a réussi , contre toute vraisemblance : tandis que l'invasion par la *Mer Noire* , dont tout sembloit en dernier lieu garantir le succès , a été dérangée , sans retour peut-être , par le coup de vent du mois d'Octobre.

Mais enfin si ce qui paroît devoir arriver arrive ; si cet Empire qu'on nous représente depuis plusieurs années comme dissous , vient enfin à céder au choc violent qu'il a provoqué , ses ruines ne pourront-elles pas fournir à des destructeurs un moyen de s'affranchir de la dépendance dont je parle ? Les plus grosses branches sans doute appartiendroient aux moyens qui auroient le plus contribué à renverser la tige. Alors les *Isles* de l'*Archipel* n'offriroient-elles pas à une administration industrieuse des champs tout préparés pour les productions de l'*Amérique* ?

La canne à sucre réussit déjà très-bien en *Sicile* : la seule paresse des habitans , ou les vices du gouvernement les empêchent d'en tirer un parti avantageux. Mais les colons laborieux qui se transf-

porteroient avec empressement dans les nouveaux domaines d'un prince éclairé, ne réveilleroient-ils pas sur le champ, ces terres languissantes, stériles aujourd'hui sous l'impuissance des Grecs, & la férocité des Turcs ?

Le sucre, le café, le cacao, la cochenille, tout ce qui enrichit, ou énerve aujourd'hui les nations propriétaires des *Isles Américaines*, se naturaliseroient sans peine à Candie, à Lesbos, à Chypre. Ces noms qui n'existent plus que dans les fastes de la mythologie, reprendroient dans les fastes du commerce une existence réelle.

D'un autre côté, si le croissant s'évanouissoit; si ce sceptre de fer qui écrase aujourd'hui la moitié des côtes de l'*Asie*, se brisoit, les fers de l'*Egypte* seroient aussi bientôt rompus; quoi de plus facile alors aux puissances devenues prépondérantes dans le voisinage, que de diriger au moins la révolution qui rétabliroit le trône des *Ptolémées*, si elles ne se l'approprioient pas ?

Alors aussi la vraie route des *Indes Occidentales* seroit-elle si difficile à rouvrir ? La *Mer Rouge*, l'isthme de *Suès*, le *Nil*, ce fleuve si célèbre, & aujourd'hui si peu utile, tous ces lieux dont on ne fait si l'on doit plus admirer la gloire passée que la dégradation actuelle, ne pourroient-ils pas recouvrer leur ancienne & naturelle prérogative, d'être le lien, l'entrepôt commun du commerce des trois parties de l'ancien monde ?

Je dis que la *Mer Rouge* est la vraie route des *Indes Occidentales* : & ce n'est pas au hasard que

j'emploie ce terme. Si celle du cap de *Bonne-Espérance* a prévalu, ce n'est que par un concours de circonstances singulieres, & même une suite de manœuvres, comme on voit dans la société des hommes sans mérite parvenir aux grandes places, & s'y soutenir malgré les maux qui résultent de leur promotion.

La route par l'isthme de *Suez* n'a-t-elle pas été indiquée, tracée, ouverte, par la providence elle-même? Est-il possible à la simple ouverture d'une carte de méconnoître ses intentions?

Elle n'avoit pu se dispenser, ou elle a jugé à propos de faire un groupe de la portion du globe qu'elle destinoit à être le séjour des hommes, & des animaux, instrumens, ou victimes de leurs besoins : l'épaisseur de ce groupe privant le centre des avantages que donnoit aux côtes l'Océan qui les baigne, elle a percé ce centre par deux vastes enfoncemens qui le rendent accessible, & invitent les navigateurs à y pénétrer. La *Mer Rouge* d'un côté, la *Méditerranée* de l'autre semblent se chercher, tendre à s'unir, à se confondre.

En établissant des limites immuables entre les parties les plus voisines des trois divisions de l'ancien monde, elles ont été disposées de maniere à rapprocher les plus éloignées, à joindre les climats les plus fertiles, & les plus tempérés; les terres de tout tems les plus favorisées de la nature, avec celles qui devoient être un jour l'entrepôt de l'industrie la plus active, & la plus entreprenante.

En ouvrant cette voie à une correspondance sûre & utile, la Providence y a laissé des obstacles à vaincre ! La *Mer rouge* est pleine de *bas fonds*, qu'il faut creuser par un travail intelligent, ou éviter par une manœuvre adroite ; il y a un isthme à percer, des canaux à construire, des sables à consolider, &c. Sans doute, mais le pouvoir qui a peuplé la terre a suivi sur cet article sa marche habituelle dans tout le reste.

En général, il dispose toujours les présens qu'il destine à l'homme, de manière que celui-ci ne puisse en jouir qu'en payant, en justifiant sa jouissance par des efforts. Ces vastes champs ouverts au commerce devoient être défrichés, fertilisés, par une industrie laborieuse & opiniâtre, de même que ceux dont la fécondité n'est due qu'aux succès de l'infatigable agriculture ; & ces efforts les anciens les avoient fait : cette industrie, ils l'avoient déployée dans les sables de l'*isthme* ; sur les bords des deux mers qu'il sépare. Un canal de la même date que les *Pyramides*, ouvroit aux pieds de ces masses immobiles un passage aux vaisseaux qu'elles sembloient appeller, & guider.

La science qui obscurcit quelquefois plus de vérités qu'elle n'en découvre, a cherché vainement à élever des doutes sur le monument de la hardiesse éclairée, & bienfaisante des anciens Rois de l'*Egypte*. L'existence du canal qui joignoit les deux mers est démontrée (1).

(1) Un des forts argumens employé par les *savans* contre la probabilité de ce canal, & contre le fait de sa réa-

Ce

Ce monument utile a disparu : Les *pyramides* inutiles ont subsisté : c'est la marche usitée des choses humaines , & les navigateurs repoussés des rivages de la *Mer Rouge*, se sont accoutumés au circuit effrayant , meurtrier , on pourroit dire extravagant, du cap de *Bonne-Espérance*. Les annales du genre - humain n'offrent pas d'expéditions plus folles que celles qui ont

lité, c'étoit que le niveau de la *Mer Rouge* étoit plus élevé que celui de la *Méditerranée*, d'où auroit résulté disoient-ils, l'inondation, la submersion de toutes les terres de la *Basse Egypte*, & même un déluge universel dans toutes les contrées intermédiaires.

Je me souviens d'avoir entendu dans ma jeunesse un mathématicien parvenu à quelque célébrité, feu M. *Camus*, soutenir ce principe avec violence. Il submergeoit les auditeurs incrédules par un flux de paroles qui ne permettoient point de répliques. Il soutenoit là cependant une des plus révoltantes absurdités qui aient jamais motivé l'entêtement d'un savant.

Les deux mers étant également des extensions de l'*Océan*, ont nécessairement le même niveau. Il ne peut changer qu'accidentellement, & par des causes locales : telles que les vents, la hauteur des marées, variée elle-même d'un rivage à l'autre par des causes variables, & momentanées.

D'ailleurs la communication avoit lieu par le *Nil*, lequel est constamment plus haut que la *Méditerranée*, puisqu'il y tombe, & offroit par conséquent des ponts de jonction à choisir, d'une hauteur égale à la prétendue élévation de la *Mer Rouge*.

consolidé cet établissement , comme les contrées les plus malheureuses n'offrent point de rives plus sauvages ; ni de mers plus redoutables. Ce seroit un relevé curieux , mais bien triste , que celui de tous les vaisseaux , de tous les trésors , de tous les hommes , que cette navigation funeste a engloutis.

Si la guerre dont nous parlons devoit avoir pour effet , même indirect , le retour à la raison ; à la saine politique , à la véritable humanité en cette matière ; s'il nous étoit permis d'espérer d'y voir nos *Grenadiers* tuer la peste & ressusciter l'*Egypte* ; si un de ses fruits devoit être le salut de vingt mille matelots que dévore annuellement l'extravasion actuelle de nos correspondances aux *Indes* , il seroit permis de considérer avec moins de regret & d'effroi les préparatifs immenses qui la précèdent.

Depuis le siècle des *Darius* , & des *Xerxès* , il n'y a point d'exemple d'une invasion préparée avec autant de fracas , & un aussi terrible appareil. Le destructeur de leur empire n'avoit que 30000 hommes à sa suite : & il dissipa les multitudes que ses antagonistes tramoient à la leur.

C'est presque leur héritage qu'on va se disputer : mais ce n'est pas l'économie du héros de *Macedoine* qui sert d'exemple aux deux cours *Impériales* : elles déploient les efforts (on pourroit dire le luxe guerrier) qui sembloient avoir jusqu'ici caractérisé les puissances de l'*Asie*. Elles ont dit-on , sous les armes plus de cinq cens mille hommes.

Louis XIV, au dernier siècle, en a eu pendant quelque tems 400,000 à sa solde; mais il avoit à se défendre. C'étoit presque toute l'*Europe* conjurée contre lui, qu'il falloit contenir. Ici, ces effroyables amas de soldats sont poussés par deux Couronnes contre une seule, qui est en possession de prodiguer les hommes avec encore plus de légèreté.

Il y aura donc la campagne prochaine, depuis la *Crimée* jusqu'en *Hongrie*, plus d'un million de Stipendiaires armés pour égorger, & dévoués à être égorgés; sans compter les *Pionniers*, aussi peu estimés, aussi peu ménagés, que les *fascines* qu'ils entassent; sans compter les ministres du bagage, ces palfreniers, ces goudats, bien moins estimés, bien moins ménagés que les chevaux qu'ils servent; sans compter les malheureux de tout genre ruinés par le séjour des armées, qui les suivent par la nécessité, ou vont traîner ailleurs leurs gémissemens, & leur misère.

Songeons que la plus grande partie de ces multitudes, la totalité peut-être, sera dévorée par la peste, par la fièvre, par la dysenterie, plus redoutables, plus destructives que le fer & les batailles; & dont les ravages n'empêchent point ceux des mines, des bombes, des canons; songeons à ce qu'il en coûtera pour les marches, pour les contre-marches, pour les sièges, pour les approvisionnemens, pour les transports, pour les hôpitaux, nous verrons qu'il faudra, comme je l'ai dit en commençant, compter les morts par millions, & les dépenses par mil-

liards. Alors que le vainqueur, quel qu'il soit, veuille bien calculer de sang froid ses bénéfices.

Ce n'est pas à ces *chiens de Turcs* que je présente cette image : ils ne manqueroient pas, dit-on, de me répondre, qu'ils ne sont pas philosophes, & qu'ils veulent tuer sans scrupule les *chiens d'infidèles* qui leur ont manqué de foi. Mais puisse-t-elle frapper des Princes chrétiens, philosophes, qui ne veulent régner que par les loix ; qui peuvent s'immortaliser par les arts ; qui comptent déjà dans leurs vastes domaines plus de déserts qu'ils ne peuvent se flatter peut-être d'en arracher aux *Ottomans*....

Mais tandis que je me livre en frémissant à ces réflexions, le signal est donné : on bombarde *Oczakow* ; on bombarde *Belgrade* : le sang coule ; la vraie humanité pleure, & le vrai philosophe.... se tait.

Non : pour se distraire, pour se consoler, il cherche des traits plus honorables, plus satisfaisans ; il en trouve : il se hâte de les publier : en voici un.

Les renversement presque absolu des saisons cette année, la quantité de pluies qui a reculé l'hiver, & noyé l'automne dans presque toute l'*Europe*, mais sur-tout en *Allemagne*, ont produit des débordemens, des inondations multipliées. Le *Danube*, fleuve aussi triste à l'œil, aussi dangereux pour ses voisins que célèbre, a surmonté ses bords : il a fait des ravages considérables dans tout son cours, mais sur-tout

aux environs de *Vienne*, où, par une réunion trop fréquente de population, & de négligence, une grande capitale offre à ces calamités plus de victimes, & moins de défenses.

Cet objet, comme je l'ai déjà observé, est un de ceux qui ont fixé l'attention vigilante & bienfaisante de l'Empereur régnant. Une partie des fauxbourgs a été mise à l'abri de ces désastres : au premier bruit du danger qui menaçoit celle qu'on n'a pu encore en garantir, il y a fait porter les secours les plus prompts & les plus actifs : & après avoir empêché le mal qui pouvoit arriver, il s'est occupé du soin de réparer celui qui avoit été fait. Il a distribué *Cent mille Florins* (1) aux habitans, ou propriétaires, qui ont souffert de l'inondation. Ainsi avant que d'avoir à rouler les cadavres que les fureurs de la guerre lui promettent, le *Danube* aura été témoin de la reconnoissance des vivans qu'une générosité bienfaisante lui a dérobés.

(1) d'*Allemagne* ; près de cent mille écus de *France*.



CONSTANTINOPLE.

QUAND j'ai osé, il y a vingt ans, avancer le premier (1) que les prétendues Monarchies de l'*Asie* n'étoient que des *Républiques*, & les *Despotes* qui éprouvent sur ces trônes chancelans autant de terreur qu'ils en inspirent, de simples *dictateurs perpétuels*, comptables au peuple de leurs démarches, de leurs ordres, de leur existence, la secte qui régnoit alors dans la littérature, & qui a perdu ses chefs, sans avoir perdu tout son empire, s'est scandalisée; elle a prononcé contre moi une espece d'anathème qui a eu sur le reste de ma vie une influence trop réelle. Ce qui se passe aujourd'hui suffiroit pour prouver que j'ai dit une très-grande vérité (2).

(1) Dans la *Théorie des loix*, & dans les ouvrages que j'ai donnés dans le même tems.

(2) Vérité peu utile, à la prendre isolée, indiscrete même si l'on veut, par le peu de ménagement avec lequel je l'ai présentée, & par les conséquences qu'elle sembloit offrir; mais elle tenoit à d'autres vérités plus intéressantes, même dans nos climats.

Au surplus une anecdote assez singulière, c'est que feu M. De Vergennes, arrivant de *Constantinople*, au moment où il n'avoit pas encore adopté les principes plus que Turcs dont il a fait depuis usage envers moi, m'a dit à moi même que je n'avois dit sur cet empire si peu connu, rien que d'exact; & qu'à la lecture de mes écrits, il avoit soupçonné que j'avois eu aux *affaires étrangères* communication de ses dépêches.

C'est le peuple qui ordonne, qui nécessite la guerre; c'est lui qui dirige les choix, les résolutions de la Cour: le Divan n'est que l'exécuteur de ses volontés: & ce peuple est dirigé lui-même par un principe *d'honneur*, de *patriotisme*: sentimens inconnus, disent nos rêveurs politico-philosophiques, à cette sorte d'administration.

Ce peuple a conservé une indignation profonde de l'opprobre des traités avec la *Russie* depuis vingt ans; il a ressenti avec plus de délicatesse que ses Chefs la surprise de la *Crinée*, le démembrement de l'Empire, l'humiliation de la patrie; il a forcé l'Administrateur suprême à se donner enfin des aides qui partageassent la sensibilité de la Nation.

Et la dernière preuve, la plus complète de l'influence *populaire*, un trait caractéristique de *patriotisme*, c'est que ce peuple n'ayant qu'un *grand Général*, qu'un homme au moins dont le bonheur, & les succès supposent de grandes qualités, ou y suppléent, c'est entre ses mains qu'on veut remettre le sort de l'Empire. La jalousie même des rivaux se tait, la supériorité des titres s'abaisse en sa présence: cet homme est le fameux HASSAN PACHA, *l'Amiral de la Mer*, à qui réellement paroît confiée aujourd'hui la destinée du *Croissant*.

Il a été rappelé à *Constantinople*, comme les *Camilles*, les *Scipions*, l'étoient à *Rome* dans les dangers éminens. Il s'est montré chargé des dépouilles de l'*Egypte*, reconquise & pacifiée

après une scission de plus de vingt ans : son retour a été un véritable triomphe : il a repris , aux acclamations universelles , la direction des armées , & du cabinet : le faste même du *Sultan* , cet orgueil indomptable , disoit-on , s'est incliné devant lui. Si ce ne sont pas là des symptômes de *patriotisme* , où en trouvera-t-on ?

Je ne dis pas que ce patriotisme soit vertueux , du même du genre ~~de~~ celui des *Curius* , des *Fabius* , des *Aristides* , des *Phocions* ; je ne prétends pas que l'expédition d'*Egypte* ait été consommée avec une politique bienfaisante , ni que les trésors qui ont accompagné le retour du vainqueur soient les fruits d'une équité bien exacte : il ne s'agit pas ici des principes moraux des conquérans *Turcs* : ce sont , je crois , ceux de tous les conquérans. Il ne s'agit pas même des talens militaires , ou pacifiques de celui-là : je ne parle que de la confiance qu'il a su inspirer à sa Nation , & de l'enthousiasme qui l'a mis à sa tête.

Les Mémoires du Baron de *Tot* , écrits avec la légereté d'un *François* , donnent de ce Général une idée peu avantageuse : ils le représentent comme un aventurier audacieux , sans capacité , sans intelligence , sans autre mérite qu'une intrépidité féroce , & un bonheur extraordinaire : c'est déjà beaucoup à la guerre. Le Cardinal *Mazarin* , quand on lui parloit du choix d'un Commandant militaire , demandoit *est-il Houroux ?*

Celui-ci l'est , incontestablement : par malheur pour ses compatriotes , il est très-vieux : & c'est encore un trait de fermeté d'ame , peu

commune à son âge, de se devouer à des campagnes telles que celles auxquelles il se prépare : il paroît que c'est la *Crimée*, à laquelle il se destine, à moins que les derniers mouvemens des troupes *Autrichiennes* ne le retiennent en *Europe*. Un Amiral de 80 ans dans un pays, où la carrière politique & phisique des hommes directement attachés au prince est ordinairement assez courte,

Où jamais ses chagrins ne les laissent vieillir, est déjà une chose assez remarquable : mais s'il étoit vainqueur !

F R A N C E.

ROUEN. Absolution des trois hommes condamnés à la Roue.

A LA Guerre le courage n'est employé qu'à la destruction des hommes : les talens, & l'émulation n'ont que leur perte pour objet : en revêtant la terrible livrée on se dévoue spécialement au meurtre ; & en la portant on n'est grand, on ne devient célèbre, on n'est caressé, récompensé, exalté même par le public, qu'autant qu'on tue.

Dans l'administration *de la Justice*, le courage n'est quelquefois pas moins nécessaire : mais il peut avoir un emploi plus consolant : il peut arracher des victimes à la mort, sans la donner à personne, & combattre avec des armes qui excitent la sensibilité, qui lui assurent la reconnoissance des adversaires même dont elles

opèrent la défaite. C'est ce courage dont M. *Dupaty* vient de donner un grand exemple, & le Parlement de *Rouen*, par un autre courage non moins louable, de couronner la constance.

On connoît le procès malheureusement trop célèbre des trois infortunés dévoués au dernier supplice à *Chaumont*, comme coupables d'un vol avec effraction. D'après la formule effrayante, & vraiment *Criminelle*, de la procédure *Françoise*, de la procédure *Brabançonne*, de la procédure *Allemande*, de la procédure *Italienne*, hélas, de la procédure de toute l'*Europe*, hors de l'*Angleterre*, & de la *Turquie* (1), ils avoient été accusés clandestinement, décrétés de prise de corps sans être entendus, emprisonnés avec autant de précipitation que scandale; car l'exécution des Décrets, & ensuite celle des Jugemens, est de tous les actes de cette *Justice*, le seul auquel on mette de la publicité.

(1) Oui de la *Turquie*. Toutes les exécutions précipitées dont le récit excite avec raison dans l'histoire ancienne & moderne l'horreur des lecteurs, ne s'y consomment qu'en vertu du pouvoir militaire : mais quand il s'agit de justice réglée ; quand c'est une Sentence dont il est question, le *Cadi*, le *Mutsellem*, le *Caïmacan* de qui elle émane, est obligé d'instruire publiquement. Il entend les témoins en présence de l'accusé : si cette publicité n'empêche point toujours l'injustice, au moins elle ne laisse point de lieu à la surprise : il n'y a là que le Magistrat corrompu qui peut être inique ; au lieu que chez nous, c'est la vertu même, qui peut, sans scrupule, malgré elle, devenir à la fois injuste & barbare.

Interrogés dans la solitude, & la nuit, suivant les regles; privés, suivant les regles, de tout moyen personnel de défenses, & par leur pauvreté des foibles ressources d'une défense étrangere, ils avoient été condamnés par le premier Juge, contre toutes les regles, sur une instruction fouillée de tous les vices qui peuvent infecter, annuler une instruction, à une peine capitale, & à quelle peine? à *la Roue!* à LA ROUE! Grand Dieu!

Il y avoit eu *appel*; heureusement pour les misérables proscrits, leur procès commencé par la juridiction qu'on nomme *du Prévôt*, avoit été transmis à un tribunal réglé: s'il étoit demeuré au juge *Boité*, dont probablement la décision auroit été la même, celui-ci étant *souverain* dans sa partie, & les prétendus coupables n'étant pas d'un rang qui ait paru à la loi mériter un second examen, il n'y auroit point eu d'intervalle pour eux entre la sentence & l'échaffaud.

Ayant à être dévoués à la roue, c'étoit donc un bonheur, & un très-grand bonheur, de n'y être envoyés que par un juge *en robe*, puisque la sentence de celui-ci, quoique supérieur à l'autre, étoit susceptible d'*appel*, de révision. Au fonds, c'est une inconséquence de plus dans la législation: mais sans cette inconséquence le meurtre étoit consommé! à quoi tient la vie des hommes!

Ici, l'*appel* même devenoit, par la suite de la formule, une dérision cruelle, un affront

encore plus sanglant à la Justice : c'est le ministère public qui l'interjette : & sa raison est, en termes de palais, *a minima*. Il est censé trouver la peine *trop douce*, & ne réclame *au nom du Roi*, le recours au Tribunal supérieur, que pour en provoquer une plus rigoureuse.

La *minima* parut une *maxima* au Parlement de *Paris* : cette Cour n'ajouta rien à la Sentence de *Chaumont* ; mais elle la confirma.

On ne peut pas douter que ces Magistrats respectables n'eussent d'eux-mêmes fait ce que l'évidence, ce qu'une instruction nouvelle viennent d'obtenir de celui de *Rouen*, s'ils avoient eu les mêmes ressources : mais une autre suite de la *formule*, c'est que le Juge d'*appel* ne prononce que sur la procédure instruite par le *premier Juge*, dont la décision est attaquée.

Il n'en voit même qu'une copie quelquefois tronquée, souvent négligemment expédiée, & dont l'authenticité consiste dans la signature du seul Greffier qui a rédigé l'original, d'où résulte, sur-tout quand les accusés sont, comme ici, des hommes obscurs, isolés, abandonnés en quelque sorte, une véritable impossibilité de rien approfondir, une espèce de nécessité de *confirmer*.

Si le premier Juge, rédacteur de la procédure, est honnête, & éclairé, l'erreur qu'il a commise, les préjugés qui l'ont aveuglé, malgré ses ressources pour s'en défendre, doivent bien plus invinciblement entraîner les Juges supérieurs, qui ne voient, ne décident que d'après ses ren-

feignemens : s'il est corrompu, on peut croire qu'il a pris des mesures pour assurer le succès de sa prévarication ; & comment la découvrir, quand la loi en ôte le pouvoir aux malheureux que cette découverte intéresseroit seuls, quand mille raisons détournent de s'en occuper les Juges mêmes dont ce seroit le devoir ?

On rit du mot atroce de cet Officier *Suisse*, qui ayant eu la commission de faire enterrer les morts après une bataille, répondit à ceux qui lui faisoient observer des signes de vie dans quelques-uns de ces corps mutilés : *si on les écoutoit, il n'y en auroit pas un de mort.* Les Juges assis pour prononcer des sentences capitales, ne disent peut-être pas la même chose : mais n'agissent-ils pas souvent d'après la même idée ?

L'habitude d'entendre de vrais coupables tenir le langage de l'innocence ne les endurecit-elle pas sans qu'ils le veuillent, sans qu'ils le sachent contre des réclamations fondées ? La crainte de compromettre l'honneur de la Justice, d'altérer la confiance, la soumission envers les premiers sieges, la foi due aux *pièces* qui ne semblent attaquées que par des *allégations*, la difficulté de vérifier ; l'embarras des lenteurs, la nécessité d'expédier, disons-le à des Magistrats humains, la facilité à faire ce que l'on fait tous les jours ; enfin, la certitude de ne pouvoir être contrariés, puisque les greffes où l'on pourroit puiser les moyens de contradiction, sont, ou du moins doivent être des dépôts impénétrables, voilà autant

de motifs qui contribuent en matiere d'appel, à rendre les examens plus légers, & les *confirmations* moins réfléchies.

Tout cela tient à la clandestinité de la procédure. C'est elle qui est coupable; ~~ce ne sont pas~~ les Juges qu'elle induit en erreur.

Cependant, comme l'exécuteur de ces arrêts précipités a encore moins que les tribunaux la faculté de réfléchir, l'échaffaud se dressoit; la garde se préparoit, le fer meurtrier s'élevoit sur les misérables déclarés *atteints & convaincus*, quand un Magistrat, membre d'un Parlement aussi, mais d'un autre Parlement, a conçu quelque doute sur la vérité de cette énonciation. Eclairé sur le fond de l'affaire par ses recherches, & sur les vices de la forme par une heureuse infidélité, il a vu que la seule chose prouvée au procès étoit la précipitation de la sentence, l'insuffisance des preuves, & par conséquent l'injustice du jugement: il a pris la défense des accusés avec un zèle, une chaleur, une éloquence, aussi rares qu'honorables.

Il a fait des mémoires qui ont attendri, & instruit l'*Europe*. Il a porté un jour terrible, mais salutaire, sur ces abymes dont les défauts de la procédure criminelle entourent l'administration de la Justice: l'absolution des malheureux dont il a embrassé la cause, a été le fruit de ses généreux efforts, & l'admiration, comme la gratitude de l'*Europe* entière en est la récompense.

Mais il y a un autre homme dont on ne parle point, & dont je ne puis me dispenser de parler, quoique j'aie peut-être à craindre de lui nuire en un sens, en parlant de lui : c'est l'*A-vo-cat* qui a, non pas signé, mais approuvé par une courte consultation, les *Mémoires* dont un arrêt solennel vient de consacrer les principes, du moins quant à la justification des accusés, & aux vices de la procédure.

M. *Dupaty*, quoique membre du premier ordre de la Magistrature à *Bordeaux*, n'avoit point de caractère *légat* à *Paris*; & le droit D'IMPRIMER des *Mémoires*, c'est-à-dire, de faire promptement des copies d'une défense juridique, ne dépend pas en *France* du besoin, mais d'une *formalité*. Pour pouvoir employer à cet office une *presse*, & des *caractères de fonte*, au lieu d'une *plume*, & de la *main* d'un écrivain, il faut, ou se procurer l'attache d'un censeur, ou être membre de l'ORDRE, du fameux *tableau*.

Sur le fameux *tableau*, il y sans doute beaucoup d'hommes honnêtes qui pensent, comme M. *Dupaty*, comme la raison, comme la justice, comme tous les Magistrats désintéressés, que le préjugé, ou la circonstance n'aveuglent point : il s'en est trouvé un qui a osé le dire, & le déclarer *par écrit*.

Si l'affaire n'avoit pas fait du bruit ; si la publicité de la signature n'avoit pas associé à la gloire de l'auteur, le consultant dont le choix constatoit le courage, & autorisoit à présumer les talens, le fameux *tableau* se feroit-tu : l'avo-

cat indiscret, absurde, calomniateur même, auroit pu continuer de voir son nom paisiblement, & obscurément couché sur le répertoire de la confrérie.

Mais l'éclat de l'affaire ayant fixé les regards du public, & par conséquent alarmé l'envie, il s'est fait une subite explosion dans l'ORDRE: les furieux se sont ameutés; les lâches les ont suivis: les honnêtes, comme il se pratique, se sont tenus à l'écart, & M^e *Legrand de la Leu*, sans autre crime que d'avoir prêté son ministère à une action pleine de noblesse, à une réclamation qui a été couronnée par le succès le plus complet, s'est vu RAYÉ du fameux tableau, *par provision*, le tout en vertu de la discipline de l'ordre.

C'est une étrange *provision*, que celle qui dépouilloit de son état un homme irréprochable, qui compromettoit son honneur, son existence civile, pour avoir rempli les devoirs de cet état; qui faisoit plus de mal au défenseur que la méprise des premiers Juges n'en avoit fait à ses cliens: car le conseil du Roi accueilloit, consacroit la réclamation des accusés, au moment même où l'ORDRE *des Avocats* s'efforçoit de flétrir la main qui l'avoit présentée. Sans doute il rétractera cette provision, d'après l'événement, & rappellera M^e *Legrand de Laleu* dans son sein, si M^e *Legrand de Laleu* daigne y rentrer.

Mais je ne puis me refuser à une courte observation; c'est que cet *Ordre* ombrageux aux
yeux

yeux de qui on peut devenir criminel en se livrant à la défense des innocens, a maintenant à sa tête un homme décrété, il y a dix ans, pour *crime* de suggestion de témoignage; un homme mis *hors de cour*, sur cette accusation, par une sentence confirmée par arrêt; & qui ayant fait des démarches pour obtenir la rétractation de ce *hors de cour* inquiétant, n'a reçu du Tribunal suprême pour toute réponse, qu'un second arrêt qui le confirme (1) : & cet homme est aujourd'hui *Bâtonnier* du tableau. Vraiment, il en est digne.

*RÉFLEXIONS sur ce qui précède, & sur la
Clandestinité de la PROCÉDURE CRIMINELLE.*

C'EST le Parlement de *Rouen* qui vient de délivrer le Parlement de *Paris* du danger d'avoir concouru à la consommation d'une bien déplorable injustice. Il y a deux ans le Parlement de *Paris* a rendu à celui de *Normandie* le même service, & dans une affaire dont les circonstances n'étoient pas moins effrayantes, ou plutôt dont toutes les particularités avoient un caractère encore plus douloureux.

Ici, c'étoient des hommes d'un état grossier, d'une condition abjecte, à qui l'on n'imputoit après tout, qu'un fait probable; si aucune preuve ne justifioit la cruelle inflexibilité des premiers

(1) Voyez le tome premier de cet ouvrage, page 115 de l'ancienne édition, & 234 de la nouvelle.

juges , quelques indices sembloient pouvoir excuser leur prévention. Les témoins , les déclarations qui les ont induits en erreur ne méritoient pas leur confiance : mais enfin il y avoit des témoins , des déclarations : leur rigueur étoit provoquée par une accusation directe , par des délateurs qui s'en rendoient garans , & , sans vouloir troubler le triomphe du Valeureux défenseur des accusés , on peut dire que l'injustice de leur condamnation , est encore mieux prouvée que leur innocence.

Mais dans l'autre affaire dont je parle , dans celle de la fille *Salmon* , les juges avoient-ils au moins les mêmes prétextes , pouvoient-ils se retrancher sur les mêmes motifs d'erreur , & de surprise ?

C'étoit une jeune fille , une fille dont la conduite précédente n'annonçoit aucune disposition à des crimes atroces , que l'on accusoit d'avoir , pour son début , commis , sans intérêt , le crime le plus lâche , & le plus atroce tout-à-la-fois , un empoisonnement. Elle n'avoit pour partie que le *Ministère public* , à qui l'imperfection de nos loix impose en général , il est vrai , le devoir d'être toujours impitoyable , souvent indiscret , quelque fois injuste , mais qui cependant ne peut pas craindre de devenir jamais criminel , ni à ses propres yeux , ni à ceux de la loi , en se montrant équitable , réservé compatissant.

Sur sa délation , sur ses poursuites , il faut le dire , d'après son acharnement , une pre-

mière sentence avoit condamné la fille *Salmon* au feu. *AU FEU ! la roue ! le feu :* voilà donc les mots les plus familiers à la justice, chez les *François*, chez la nation la plus douce, la plus gaie de l'univers, & à la justice..... qui se trompe !

Trainée à *Rouen* sur l'appel *a minima*, la fille *Salmon* s'étoit entendu prononcer une condamnation. Un surcis accordé à une fausse grossesse n'avoit paru éteindre un moment les flammes du bucher déjà allumé, que pour prolonger ses angoisses & sa terreur : n'ayant point réalisé la faute qui lui avoit conservé la vie pendant un intervalle fixé, elle alloit expier par le plus effroyable des supplices un crime qu'elle n'avoit point commis, quand cet appareil funebre a disparu aux cris de la vérité attendrie & scandalisée.

La cassation de l'arrêt, la révision de la procédure, l'absolution de l'infortunée, son mariage, le bonheur, la splendeur qui ont succédé à ces défastres, sont des faits connus. Elle respire ; elle deviendra mere sans délit, ou restera stérile sans alarmes, & sans imposture.

Mais si un géolier officieux ne lui avoit pas suggéré ce vertueux mensonge, ce mensonge que la justice devoit récompenser ; puisqu'il lui a épargné un meurtre, & de quel genre ! si les *matrones* généreuses complices du géolier, n'avoient certifié que ce sein palpitant d'effroi, desséché par la terreur, étoit réellement gonflé par la nature, *Salmon* marchoit au bu-

cher : elle auroit été *brulée VIVE* : il n'existeroit plus d'elle que le souvenir de son prétendu forfait, réputé démontré, & celui de son supplice trop effectif.

Maintenant qu'on me pardonne une courte réflexion : il y a en *France* au moins trente tribunaux supérieurs, qui peuvent journellement *confirmer* de semblables sentences; il y a dans ce royaume plusieurs centaines de juridictions dont l'ignorance, la légèreté, l'aveuglement volontaire, ou motivé par des préjugés quelconques, peuvent journellement donner matière à de semblables confirmations; il y a un nombre presque infini d'autres juges qui *dans les cas prévotaux* prononcent *en dernier ressort*, & pour qui la condamnation, & le meurtre d'un accusé peuvent journellement n'être qu'une seule opération.

Et tout cela *informe*, tout cela *décrete*, *interroge*, *examine*, *prononce*, *condamne*, DANS LE SECRET. L'accusé, comme je l'ai dit au n° précédent (1), ne fait qu'on le soupçonne, que quand il est captif; il n'apprend de quoi on le charge, que quand les témoignages qui ont motivé ses fers ont reçu leur perfection : il n'est admis à les discuter (toujours en secret), que quand le témoin surpris, ou imposteur, ne peut plus se rétracter sans danger par lui-même.

Car par une autre absurdité non moins inconcevable, non moins révoltante que tout le

(1) Voyez page 198.

reste, le *Récolement* des témoins PRÉCEDE la *confrontation*; & la loi défend au témoin *récolé* de rien changer ^{du positif} à sa déposition ainsi ratifiée: elle le lui défend *sous peine de mort* (1), de sorte que si, à la *confrontation* il est éclairé, ou confondu par l'accusé, ce n'est que par son silence, ou par des aveux indirects, qu'il peut rendre hommage à la vérité. Il est obligé, pour sa propre sûreté d'étouffer ses remords: & la Loi laisse à l'arbitrage du Juge les conséquences qu'il faut tirer de son embarras, ou de ses reticences.

Tel est le cahos, tel le mystère effrayant qui se nomme *Procédure criminelle*, dans un des plus florissans Royaumes de l'*Europe*; cahos, mystère, au reste, communs, ainsi que je viens de l'observer, à toutes les autres contrées de cette partie du monde: mais ailleurs du moins ils n'ont point de défenseurs. Si la malheureuse force de l'habitude les protège; si elle suffit, pour étouffer la voix publique qui en sollicite la proscription, il n'y a point de motifs capables d'engager personne à les louer, à les défendre.

Et dans ce même pays, dans cette même affaire, nous avons entendu un Magistrat honoré des fonctions du ministère public, dire en propres termes, en s'efforçant de justifier l'arrêt qui vient d'être rétracté, que le *secret de*

(1) A peine d'être traité comme *faux témoin*: or le *faux témoignage* est susceptible d'une peine capitale.

la Procédure criminelle, pendant TOUTE L'INSTRUCTION, est la base inébranlable de la Loi (1).

Et dans la même pièce, on ajoute : » Le secret de la procédure ne cesse-t-il pas d'être » un secret, après la confrontation ? L'accusé » n'a-t-il pas eu connoissance des charges ? Il est » libre alors de communiquer avec son Avocat » & son procureur ; il est admis à présenter des » requêtes de toute espece, . . . » Il y auroit des volumes à faire sur ce peu de mots, & l'on ne peut que gémir d'entendre l'organe direct du Législateur employer de pareils argumens, pour excuser une méprise évidente de la législation.

Non : l'accusé n'est point admis à présenter des requêtes de toute espece, puisque la Loi ne lui laisse pas même le choix de ses moyens justificatifs, pas même celui du moment où il peut les présenter. C'est le Juge qui doit les lui indiquer ; & ce Juge doit les prendre dans la procédure : & ce n'est que quand elle est complète, au moment de la décision qu'il doit faire cette recherche, ce triage qui guide, ou plutôt qui enchaîne l'accusé,

De sorte que si le malheureux a obmis, négligé, oublié, dans le cours de la procédure, un moyen de défense ; si le Juge, par erreur, par prévention, par foiblesse d'esprit, par obf-

(1) Voyez le Discours imprimé en tête de l'Arrêt du Parlement de Paris, du 11 Août 1786, page 246, édition de Paris, chez Simon & Nyon.

mination, par par un motif quelconque, trouve inutile le moyen qui à tout autre paroîtroit décisif, ce moyen est anéanti : l'usage en est interdit au *prévenu*; & s'il s'obstine à l'employer, le Juge peut en conscience, *légale*, n'y pas faire attention.

Non : l'accusé ne peut pas être censé *avoir eu connoissance des charges*, quoi qu'elles lui soient communiquées à la *confrontation*, & la procédure est toujours un *secret*, quoi qu'il puisse *après la confrontation* voir son Avocat, son Procureur. Quelle étrange connoissance, quelle insuffisante communication, que celle d'une lecture rapide, faite à un homme souvent ignorant, presque toujours intimidé par l'appareil de l'instruction, souvent affoibli par la durée de la captivité, & même par celle des séances prolongées quelquefois au-delà de toute mesure; nécessairement troublé à la vue du témoin qu'il doit regarder comme un ennemi; partagé entre la diversité des efforts d'esprit qu'exigent de lui 1^o les *reproches*, qui n'ont qu'un moment pour se produire, & qu'il n'a pu préparer, puisqu'il ignore quels témoins on doit lui opposer jusqu'au moment où on les lui oppose; 2^o l'attention à donner à la lecture de la déposition, qu'il doit suivre, graver dans sa mémoire, apprécier, discuter, combattre, dans le même instant; 3^o la combinaison des réponses, ou des interpellations qu'il doit faire, sur le champ, sans secours, sans réflexion, ou plutôt avec la réflexion accablante, que de ce qu'il va dire, ou ne pas dire, dépendra son

fort en définitif, sa ruine, son opprobre, sa destinée, celle de sa famille & tout cela s'appelle avoir eu *connoissance des charges* !

Il peut voir son *Avocat* son *Procureur*, après ce combat, qu'on peut vraiment appeller un *combat à mort* ! Il peut les instruire, s'instruire avec eux ! Mais de vingt personnes qui, dans un cercle paisible, ont pris part pendant une heure à une conversation intéressante, il n'y en a peut-être pas une qui en sortant put rendre un compte exact, de ce qu'elle a entendu.

Et l'on veut qu'un infortuné, dont l'esprit est troublé, dépecé, pour ainsi dire, comme on vient de le voir, entre dix opérations toutes différentes, toutes opposées ; qui n'a ni l'habitude de réduire ses idées, ni celle de les rendre ; qui en sortant des mains acharnées à sa perte, n'en rencontre, sur-tout s'il est pauvre, que de très-indifférentes à sa défense, arme celles-ci des ressources que souvent lui-même n'a pas saisies, ou qui lui sont échappées !

Ce ne seroit pas précisément un préjugé contre l'innocence de l'accusé, que son sang-froid, l'exactitude de sa mémoire, au sortir de cette arène, où pourtant l'innocence doit être encore plus agitée que le crime ; où le Juge semble ne l'assister que pour mieux assurer son dénuement ; mais ce sang-froid, cette ~~in~~exactitude, supposent une fermeté si extraordinaire, des dons naturels si prodigieux, qu'une Loi

qui compromet évidemment l'honneur , la fortune , la vie , de quiconque n'en est pas doué , est nécessairement une Loi injuste & barbare.

Le danger auquel cette terrible jurisprudence expose sans cesse la nation , dans toutes ses parties , est un peu diminué , il est vrai , par l'intégrité qui caractérise en général la Magistrature en *France* ; il l'est par les mœurs dont cette législation cruelle n'a pas tout-à-fait corrompu la douceur , quoique souvent elle la rende inutile. Il l'est sur-tout par un usage abusif , mais si hautement toléré , par une prévarication si ouvertement , si impunément commise , qu'il n'en faudroit pas davantage pour nécessiter la révocation de la Loi.

Ce secret , qui doit être si inviolable , est sans cesse violé : cette procédure qu'il a paru si important à la Justice dont nous parlons , de rendre inaccessible , aux mains sur-tout à qui la vraie Justice ordonne impérieusement de la rendre commune , elle leur est ouverte à volonté : elle leur est offerte souvent , quand les accusés sont en état de mettre le prix à l'infidélité qui leur rend ce service. La communication n'en est refusée qu'à l'infortune , que la partialité du Juge rend l'objet d'une sévérité plus rigoureuse , ou à l'indigence qui ne peut soulever une facilité plus relâchée.

En matière de loix , de loix *criminelles* sur-tout , il ne peut y en avoir de plus mauvaise que celle qui tend essentiellement à corrompre les suppôts subalternes ; qui proportionne les moiens

de défense de l'accusé, à ses moïens pécuniaires; & qui expose sans cesse les Juges à des erreurs, à une acception de personnes affreuse, quand elle est exécutée, tandis que le cri de leur conscience les force de conniver à son infraction.

Mais malgré tant de subterfuges pour l'éluider, malgré tant de ressources pour en adoucir l'influence, voilà cependant depuis peu d'années, une multitude d'exemples déplorables de ses funestes effets; qui peut nous assurer qu'ils sont tous connus, qu'ils ont tous été prévenus, ou réparés: qu'ils le seront jamais? Ceux mêmes qui ont amené des rétractations éclatantes n'autorisent-ils pas à soupçonner, ou du moins à craindre qu'il n'y en ait eu bien d'autres dont un triste silence couvre, couvrira sans retour les détails & l'issue!

Que seroit devenue *Salmon*, si on ne lui avoit pas suggéré l'idée de s'accuser faussement d'une foiblesse, de se calomnier elle-même, pour obtenir le tems de se justifier d'un délit horrible, non moins chimérique? Que seroit-elle devenue, si les *matrones* plus justes que le premier juge, n'avoient arrêté la main impitoyable qui la pouffoit dans les flammes? Que seroient devenu les *Bradiers*, &c. si le parlement de *Bordeaux* n'avoit donné des dégoûts à leur protecteur? Il ne seroit pas venu à *Paris* sauver un crime à la justice, s'il n'avoit éprouvé dans sa patrie une espece d'interdiction de concourir à la rendre.

Grandes & augustes compagnies, que cette *Roue* renversée, que ce *Bucher* éteint par vous, après avoir été dressée, allumé par vous, restent donc à jamais sous vos yeux. Ce n'est pas seulement de la circonspection que doivent vous inspirer ces monumens terribles; c'est de la hardiesse. Vous avez des droits sans bornes à notre gratitude, pour avoir su dans ces occasions vous défendre de *l'esprit de Corps*, pour avoir eu le courage d'absoudre sans hésiter, avec empressement, des infortunés que vos pairs avoient proscrit avec précipitation : mais, j'ose vous le dire, ce n'est pas assez.

Successivement égarés par une jurisprudence meurtrière, qui rend souvent vos lumières inutiles, & votre fermeté dangereuse; qui à chaque instant place votre intégrité entre la douleur d'un remord tardif, & l'embarras d'une rétractation facheuse, ayez un autre courage non moins honorable, celui de concourir à en solliciter la réformation.

Commencez-là de vous mêmes. Le *secret de la procédure* n'est point prescrit par la loi : c'est une coutume affreuse, une *discipline* barbare, digne des tems qui l'ont admise pour la première fois, & qui a survécu par l'effet de la routine, au reste de l'édifice dont elle faisoit partie. Elle étoit autorisée par l'ordonnance de *Blois* : mais l'ordonnance de *Blois*, & toutes celles qui ont suivi dans le même esprit, ont été abrogées par celle de 1670, & celle-ci n'a point renouvelé l'injonction de ce funeste mystère.

Elle ordonne, il est vrai, que les témoins soient ouïs *secrettement*, & *séparement*, *PAR LES JUGES* : ce qui peut avoir des prétextes, & même des motifs : mais elle ne défend pas que les dépositions une fois rédigées, soient connues de la partie qu'elles intéressent.

Elle défend au Greffier de communiquer les *informations*, & *autres pieces secretes du procès* : sans doute : rien de plus sage que cette précaution : il ne faut pas faire de ces pieces la pâture de la curiosité publique : il ne faut pas divulguer des *secrets* qui peuvent porter le trouble dans les familles, allumer, perpétuer les alarmes, & les haines, occasionner des soupçons, des débats, plus dangereux souvent que le procès même enseveli dans une prudente obscurité.

Mais cette obscurité doit elle être éternelle, indistincte ? Sont-ce les parties dont l'honneur, la fortune, la vie, dépendent de cette communication ; ou seulement les curieux oisifs ou malins, que la loi en a voulu écarter ? C'est évidemment l'indiscrétion, & l'avidité des Greffiers qu'elle a prétendu reprimer ; le commentaire meurtrier de cette disposition, a été fait par une jurisprudence aveugle, par des *arrêts de règlement* surpris à vos prédécesseurs. Un règlement plus éclairé, qui ne passe point vos pouvoirs, peut le faire disparaître.

Ordonné que les *informations* seront accessibles aux parties, à leurs défenseurs : brisés ce verroux corrupteur qui ne reste immobile

à la porte de vos Greffes, que quand l'argent ne le force point de rétrograder : & qu'à l'avenir la défense des accusés ne soit pas une preuve toujours palpable de la perversité de vos suppôts , soit que par le refus intéressé *des charges*, elle reste insuffisante, soit que leur communication cherement payée, l'ait rendue complète.

Mais les *mémoires IMPRIMÉS*, mais le public Et qu'importe ! Pour être plus éclairés, plus à l'abri des surprises, en ferez vous moins grans ? Ces discussions nécessaires seront moins fastidieuses, même pour vous, parcequ'elles porteront sur des fondemens plus solides, sur des moyens d'une vérification plus aisée.

Quant au public, la part qu'il pourroit y prendre n'a rien qui doive vous allarmer. Son intervention ne peut devenir impérieuse, que quand elle est motivée par la conviction, par l'évidence, & alors ne doit elle pas vous être précieuse ? Ne vaudroit-il pas mieux que les organes immédiats de la justice reçussent, même des étrangers, d'après cette publicité tranquillisante, des renseignemens, & des lumières, que de s'occuper par un funeste échange, & avec une publicité bien autrement facheuse, à désavouer, à réparer successivement, & mutuellement leurs erreurs ?

Jamais époque ne sera plus favorable peut-être, pour l'accomplissement de ce vœu. Au nombre des dépositaires directs de l'autorité souveraine, on compte en ce moment deux

hommes du même nom, & d'un nom cher à la Magistrature, vénéré de la nation. On assure qu'ils sont enclins par eux-mêmes à réunir leurs efforts pour consommer une réforme si long-tems désirée. Puisse ce pacte de famille avoir un si heureux effet. La Loi dangereuse a dû sa consistance au ministère infâme d'un *Poyet* : puisse la Loi salutaire signaler celui de deux *Lamoignons*.

Court Supplément à l'article qui précède. Trait inconcevable de l'indiscrétion des COMMENTATEURS des Loix.

QU'ON me pardonne encore un mot sur cette matière délicate, & non moins intéressante. Avant que d'écrire cet article j'ai voulu relire quelques paragraphes de nos plus célèbres *Criminalistes*. J'ai voulu me rappeler le langage que tenoient ces interprètes toujours prolixes, souvent plus que bavards, d'une Loi dont la *secret est la base inébranlable*.

J'ai fremi souvent ; souvent des soupirs ont interrompu ma lecture, & plus d'une fois des larmes m'ont ôté le pouvoir de la continuer : mais à la page 155 du tome IV, du *Traité de la Justice Criminelle*, par M. *JOUSSE*, Conseiller au *Présidial d'Orléans* (1), j'ai jetté le livre

(1) Edition en 4 volumes in-4to, chez de Bure pere, 1771.

avec horreur. L'article 2 du titre LVI, intitulé, *Vagabons, & gens sans aveu*, commence par ces mots : *LE CRIME DE MENDICITÉ est un des plus communs qu'il y ait en FRANCE . . .*

Le crime de mendicité ! Le crime d'avoir un estomach, & point d'argent ! Le crime de ne trouver personne qui veuille louer des bras de l'emploi desquels les regles sociales font dépendre la subsistance du corps auquel ils appartiennent ! Car le furieux commentateur ne fait point de distinction. Les Loix qu'il interprète n'appliquent du moins la dénomination de *crime* qu'à la qualité de *Vagabons, de gens sans aveu* : mais dans la balance du Conseiller d'Orléans, pour être *criminel* il suffit d'être *mendiant*.

Ainsi les vingt mille infortunés, dont la communauté des fabricans en *or, en argent, & soie*, de *Lyon*, nous a, en dernier lieu, dénoncé l'impuissance, & la misère, seront autant de *Criminels*, si la mesquine contribution de la communauté n'étant pas suffisamment suppléée par une compassion étrangère plus fructueuse, ils préfèrent l'humiliation d'aller chacun en particulier, demander du pain aux portes des richards dont ils ont fait la fortune, plutôt que de périr de faim, & de désespoir, dans leurs galetas, sous ces fenêtres de *papier huilé*, plus propres à dérober la vue de leur indigence, qu'à éclairer leur travail.

A *Nismes* la générosité active, éclairée d'un grand Magistrat, secondée par celle des citoyens devenus à son exemple, actifs, & généreux, a

fauvé fix mille autres individus utiles du même métier d'un danger pareil. Mais ils auroient été autant de *criminels*, si la Providence n'avoit pas placé à la tête de cette généralité, un cœur compatissant & noble, qui mit au nombre de ses devoirs le soin de prévenir ce prétendu crime, plutôt que celui de le punir (1) !

Observons que ce M. *Jouffe* est un des plus féconds Commentateurs, & même en général, un des plus raisonnables qu'ait produits la jurisprudence *Françoise*; un de ceux dont les principes sont le plus aveuglement adoptés dans les Tribunaux. Quelle idée donc se former d'une jurisprudence dont les plus vives lumières peuvent se livrer à des écarts aussi barbares, ou aussi indiscrets ?

Ces réflexions ne sont point étrangères au procès revu, & rectifié par l'arrêt du Parlement de *Rouen*. Les *Bradiers*, &c. n'avoient d'abord été constitués prisonniers sur des présomptions chimériques que parce qu'ils étoient réputés *Mendiants*. Ce crime avoit rendu la *maréchaussée* plus

(1) La contribution fournie sur la proposition, & d'après l'exemple de M. de *Balainvillers*, par les Négocians de la ville de *Nismes*, pour la subsistance des ouvriers dépourvus d'ouvrage dans cette ville, est tout-à-la-fois l'éloge du Magistrat qui en a été le premier moteur, comme des citoyens sensibles qui se sont empressés de le seconder, & un moyen d'apprécier la véritable mendicité des *Fabricans* en or, argent & soie de *Lyon*, dont j'ai parlé au n^o précédent.

légère, il a rendu successivement les juges plus impitoyables.

Il est vrai que les recherches en ont fait évanouir l'imputation : mais elle étoit liée à celle du *vol*, de la *violence*; & qui fait combien la première, quoique reconnue fausse, a contribué à rendre la seconde probable, aux yeux des juges de *Chaumont*, & même de *Paris*? D'après les vices démontrés de la procédure; d'après le fait constant que les juges n'ont point été poussés par l'animosité, que les premiers n'ont à se reprocher que de l'inadvertence, & les seconds de la précipitation, n'est-il pas plus que vraisemblable que si ces malheureux n'auroient pas été arrêtés injustement comme *mendians*, ils n'auroient jamais été condamnés comme *voleurs*?

Mais dans la confusion d'idées, de principes, que produit la facilité de la jurisprudence à prodiguer le nom de *crime*, les juges se sont déterminés plus facilement à regarder, à traiter comme coupables d'un brigandage forcené, des hommes que la Loi, & plus encore ses commentateurs sembloient leur enjoindre de punir, quand ils n'auroient été prévenus que d'une indigence innocente.

PARIS. Au voisinage de cette capitale, dans une petite ville, célèbre, non par la mort, mais par les tombeaux des Rois de *France*, & dans un cloître, vient de mourir une grande Princesse, regrettée des compagnes qu'elle s'étoit choisies, pleurée des pauvres qu'elle com-

bloit de bienfaits, immortelle pour la Maison qu'elle a restaurée, dotée, &, ce qui fera peut-être le plus beau trait de son éloge, oubliée des courtisans que rien ne rapprochoit d'elle, comme elle ne cherchoit point à s'en rapprocher.

La liste des retraites de cette espece devient de jour en jour moins nombreuse : mais dans aucun tems elle n'en a beaucoup offert d'aussi remarquables, d'aussi courageusement soutenues, d'aussi dignes de respect en tout sens.

Le voile donné au commencement de ce siecle à des Princesses du sang, n'avoit pas toujours paru conserver la régularité dont il doit être le simbole. Au siecle dernier une femme devenue célèbre, & par une grandeur momentanée, & par son expiation, avoit des faiblesses à se reprocher : elle portoit des remords dans son asile : une jalousie profane & désespérée étoit entrée pour quelque chose dans les motifs de l'échange que fît la Duchesse de la Valliere du calme d'un couvent, contre son existence devenue douloureuse, & incertaine à la cour.

Une Reine un peu auparavant, en France encore, avoit aussi paru chercher dans le cloître des consolations, & des distractions : mais ce fut sans quitter le monde, qu'*Anne d'Autriche* devint la bienfaitrice, & quelquefois l'habitante du Val de grace. Le faste du trône la suivoit jusques dans sa solitude passagere ; au milieu des recluses timides qu'elle éblouissoit, elle étoit toujours la Mere du Roi.

Ici l'abjuration avoit été complete autant que volontaire, & le sacrifice aussi pur qu'imprévu. C'est des marches du trône, c'est des bras d'un pere, c'est du sein d'une famille unie, autant qu'auguste, que *Madame LOUISE* de *France* s'étoit arrachée, pour monter à l'autel où elle a prononcé ses vœux, où elle s'est consacrée à un genre de vie, dont elle a embrassé toute l'austérité.

Ce ferment n'a été chez elle, ni le cri d'un cœur déchiré par une perte irréparable, ni le fruit de cet ennui, de ce vuide que ce qu'on appelle les grandes affaires laissent, produisent, dans les âmes des grans; mais l'expression paisible d'un choix sans effort. C'est un goût réfléchi pour le silence, pour l'obscurité, *pour la vertu*, & non le regret d'un éclat, d'un pouvoir évanoui, qui l'a vouée à un régime institué pour faciliter la pratique de toutes les vertus.

La bouche des courtisans ne respecte aucune démarche, peut-être parceque leur cœur n'en conçoit aucune de pure, de désintéressée. Quelques détracteurs ont osé dans le tems attribuer celle dont il s'agit, à des vues politiques; à une combinaison adroite de l'état présent de la cour avec l'espece de révolution qu'annonçoit dans les sentimens du feu Roi l'approche de la vieillesse, & la probabilité de pouvoir prendre plus d'ascendant sur lui, quand la religion parlant à son esprit, comme la nature à son cœur, les insinuations d'une fille chérie deviendroient les inspirations d'une religieuse édifiante.

Avec de semblables commentaires il n'y a point de vertus dont on ne pût empoisonner les résultats; point de héroïsme qu'on ne pût dégrader. Ils ne prouvent que l'audace des calomniateurs, & leur corruption. Outre que ce n'est guere d'un calcul aussi subordonné aux évènements que font dépendre la réussite de leurs projets, ceux que l'on sembloit soupçonner d'être les instigateurs, de celui-là, il ne laisseroit pas moins tout le mérite de ses sacrifices à la Princesse qu'on feignoit d'en regarder comme l'instrument. Sa conduite, avant, & après la perte prématurée qui fit changer la couronne de possesseur, a assez justifié ses principes, & sa magnanimité.

*Incendie d'un petit théâtre à PARIS. Réflexions
sur les THÉÂTRES en général.*

IL n'y a qu'un fanatisme absurde qui puisse voir *la main de Dieu*, & les signes d'une punition expresse, dans les incendies qui dévorent les salles destinées aux grande assemblées, qu'on nomme parmi nous *spectacles*; si c'étoient les mœurs des acteurs, ou la licence des pièces, ou la trop grande généralité de ce goût, qui motivât la vengeance divine, sa rigueur ne trouveroit-elle pas ailleurs des mœurs plus corrompues, des productions plus licentieuses, & des goûts plus pervers, comme plus étendus?

Il est vrai que depuis quelques années le public a été plus à portée d'être instruit de

ces accidens, parceque la multiplicité des gazettes, & des lecteurs de gazettes, a rendu les nouvellistes plus avides d'anecdotes, & repand la connoissance de ces anecdotes, au nombre desquelles on comprend aujourd'hui une infinité de choses, qui n'auroient certainement pas auparavant figuré dans les journaux. L'incendie de la salle de *Barcelonne*, ou des *Délassemens comiques* à Paris est de ce genre : mais aujourd'hui on ramasse tout, pour remplir ; & ces sortes d'historiettes paroissent plus fréquentes, non pas qu'elles le soient réellement, mais parce qu'elles sont moins dédaignées.

Quoiqu'il en soit, l'illustre théâtre des *Délassemens Comiques*, à la Foire, ayant pris feu, . . . on a éteint le feu : personne n'y est péri : loin de voir dans ces accidens une preuve de la fureur de Dieu, on devroit en trouver à chaque instant une de sa bonté. Si dans la nombreuse liste des extravagances humaines il y en a une qui semble déceler un parti pris de tenter la Providence, de la pousser, en quelque sorte à bout, c'est la construction, en général, des théâtres.

Celui de l'Opéra de *Paris*, en *PIERRE*, ayant été brûlé deux fois, en peu d'années, pour se rassurer contre le feu, on l'a construit entièrement *EN BOIS* & il subsiste . . .

Le *Palais Royal*, dans son faste moderne, au milieu de ces amas de pierre, qui mettent les maisons sur le jardin, & le jardin sous les maisons, on a construit deux théâtres ; deux

théâtres très-fréquentés ; & non-seulement ces deux théâtres , sont en bois ; mais en planches ; non-seulement en planches , mais en *sapin* ; escaliers , clôtures , décorations , loges , fondemens , tout est allumette ; & le feu n'y prend pas.

Dans les provinces , on est aussi audacieux , & d'une audace non moins fortunée : si dans quelques villes , telles que *Lyon* , *Bordeaux* , &c , on a devancé la capitale dans la construction d'un théâtre qui pût procurer au public des plaisirs sans danger , presque par-tout ailleurs il n'y a point de salle qui ne fournisse chaque jour des motifs de réflexions aux spectateurs capable d'en faire , sur l'imprudence qui les y entasse , & de gratitude envers la Providence qui les préserve d'y être brûlés vifs.

Le propriétaire le plus inconsideré trembleroit de mettre son argent , les moins précieux de ses effets , dans une maison aussi combustiblement construite ; aussi remplie de semences de feu , que le sont celles où il risque chaque soir sa vie , celle de sa famille entière ; où il se dévoue lui-même , & tout ce qui lui est cher , au plus effroyable des supplices.

Ici , à *Bruxelles* , dans une grande capitale , dans une ville où le goût du spectacle est infiniment répandu , où le spectacle est nécessaire à toutes les classes de la société , qui n'ont ni les mêmes ressources pour varier leurs amusemens , ni la même facilité à se communiquer , qui est elle-même un amusement , ni peut-être le goût , la tournure d'esprit , qui rend inventif

en ce genre, on a un théâtre, *unique*; c'est le rendez-vous forcé de toute la ville. Ce théâtre est convaincu de réunir toutes les espèces de périls, comme d'incommodités.

Il est obscur; il est sourd: il est froid, quoique l'air ne puisse s'y renouveler; quoiqu'à chaque instant la respiration des spectateurs y soit étouffée par la fumée qu'y répandent des loges à *cheminée*: il est à l'œil d'une pesanteur dégoûtante, & , à l'examen des experts il offre une caducité qui les effraie.

Les appuis de la plus grande partie des loges sont pourris; & raccourcis avec des bandes minces de sapin, vermoulues comme les soutiens qu'elles soutiennent. Ces loges sont *hors de leur aplomb*, au point que sur une profondeur de six pieds, il y a une différence de près d'un pied du devant, qui porte sur des piliers; à l'arrière qui est arrêté au mur.

Faute de magasins pour serrer les décorations il faut les laisser entassées dans le fonds, & sur les côtés de la scène, au milieu des lumières qui l'éclairent, & des chandelles sans cesse en action dans les coulisses pour diriger les mains qui les font mouvoir: outre ces lumières visibles, qui sont indispensables, l'usage à prévalu dans chaque loge louée à l'année, & elles le sont toutes, d'avoir *une*, quelquefois *deux* bougies allumées; espèce de faste, qui nuit à la clarté, en la multipliant, & place derrière la tête des femmes un jour qui les rend invisibles, en augmentant le nombre des foyers, dont

un seule étincelle peut produire un embrasement général.

Joignez à tout cela des corridors aussi étroits que tortueux; une privation absolue de dégagemens; privation telle, qu'au moindre signal de feu, l'issue unique, ménagée pour la plus grande partie des spectateurs, n'en laisseroit peut-être pas sortir un seul, par ce passage que la foule ne manqueroit pas d'obstruer.

Eh bien, une salle ainsi combinée, est presque tous les jours remplie. On connoît le danger: on a proposé divers moyens pour le prévenir. Il y a quelques années un architecte célèbre, d'une capacité déjà exercée, & constatée par des succès (1) a proposé une *restauration*. Une compagnie de *Financiers* s'étoit proposée pour avancer les fonds: on l'a trouvée trop chère: on l'a écartée: peut-être a-t-on eu raison; mais il ne falloit pas écarter le projet; c'est ce que l'on a fait.

Aujourd'hui le même artiste en propose un autre plus vaste, vraiment magnifique, qui réuniroit la sûreté, la commodité, à la décoration, mais dispendieux. Aujourd'hui d'après ses premiers plans, on offre d'en revenir à la *restauration*, & par des expédiens qui ne coûteroient rien à personne, qui même feroient le bénéfice de beaucoup de particuliers, sans être onéreux au public; & on balance, . . .

On balancera tant qu'au premier moment, le

(1) M. de Vailly.

feu prendra à la salle : nous y serons brûlés , étouffés. Dira-t-on que c'est par la vengeance divine ? Hélas ! non , ce ne sera que par une négligence inhumaine , dont chacun en particulier devient trop aisément coupable dans tout ce qui concerne le public.

DÉPRÉCATIONS très-humbles de l'Auteur des Annales , aux RR. PP. FELLER , BROSIUS , & Confors , Auteurs d'une IMPRÉCATION consignée contre lui , dans un Journal historique , politique , &c.

MA résolution , mes Révérens Peres est prise invariablement de ne plus répondre à aucune espece de critique : je suis déterminé de même à pardonner les injures : mais pour les *malédiction*s , les *imprécations* c'est autre chose : il faut bien les repousser ; il faut tâcher de s'en défendre , sur-tout quand elles semblent émanées d'une bouche sacrée , & qu'elles sont réellement prises du *Bréviaire*.

Vous êtes deux grans hommes choisis par la providence , & payés par des Libraires , pour soutenir conjointement dans ces provinces la foi *Catholique , Apostolique & Romaine*. C'est ce que vous opérez merveilleusement au moyen de deux Journaux *historiques , politiques , &c.* imprimés , l'un à LUXEMBOURG , comme tout l'univers fait , chez les héritiers d'*André Cheva-*

lier; l'autre à LIEGE, chez TUTOT, en *Vinave-d'isle*, lieu connu de tous les Géographes instruits, comme le *Journal*, & l'*Almanach de Liege*, le font de tout le beau monde chrétien.

L'un de vous étant, en esprit, fils de l'autre, ainsi que vos œuvres, il résulte de cette communauté d'auteurs, d'écrits, d'intérêts, que quiconque a le malheur de déplaire à l'un des deux Patriarches, est sûr d'être mordu par l'autre, sans que le premier paroisse s'occuper de son ressentiment. Votre catholique rancune a toujours, par ce moyen, & sans trop se compromettre, un soupirail ouvert pour s'exhaler. Quand *Castor* veut faire une méchanceté, c'est *Pollux* qui s'en rend l'instrument : ce manège est adroit; mais est-il chrétien?

Vous avez joué tous deux dans les derniers troubles de ces pays-ci, un rôle remarquable : vous avez été les oies du *capitole*, les surveillans du souverain, les guides des Evêques, les échos des frondeurs, souvent leur oracle; rien de mieux; le Gouvernement vous ayant tolérés, la lumière pouvant sortir de la discussion, m'étant alors voué au silence le plus exact, je vous ai laissés différer, sans rien dire, mais sans être, à beaucoup près, en tout de votre avis.

Depuis que les troubles sont finis, & que le silence étoit le vœu, comme le devoir de tous les bons citoyens, vous vous êtes avisés, dans le répertoire de *Luxembourg*, & dans un seul passage, tout-à-la-fois de calomnier un Prélat *François*, de compromettre doublement la Na-

tion *Belgique* , & ses Représentans , & d'en outrager le Souverain de la maniere la plus reprehensible, comme la plus dangereuse en tout sens.

Moi, plein d'un attachement sincere pour cette Nation, & d'un respect non moins sincere pour le Souverain, j'ai cru devoir, dans le N^o 98 de ces *Annales*, page 146, relever cette faillie *inconstitutionnelle, impolitique* , & même un peu *incatholique*. Je l'ai fait avec des égards : en réfutant l'indiscrétion coupable, je n'en ai pas nommé la source.

Un écrivain bien intentionné, un bon chrétien, qui n'auroit failli que par méprise, auroit gémi de son erreur : il se feroit hâté peut-être de la réparer : mais certainement il n'auroit pas cru la Religion intéressée à la défendre : il n'auroit pas cherché dans les textes sacrés des armes pour se venger d'un censeur circonspect, modéré, autant que véridique.

Ce ne sont pas là vos maximes : en conséquence le *Luxembourg*, compromis en apparence, s'est tu, mais dans le répertoire de *Liege*, n^o 1 1788, page 45, on a inséré l'article instructif, édifiant que voici :

» M. *Linguet* paroît avoir trouvé à *Bruxelles*,
 » l'écueil de sa réputation littéraire. Il vient de
 » donner son n^o 98, qui est du plus mince inté-
 » rêt, étant presque entièrement composé (pour
 » me servir d'un terme du métier) de découpu-
 » res de gazettes, & de quelques réflexions vagues,
 » incohérentes, & qui ne conduisent à rien. »

« Aussi les *Annales* ne font-elles pas fortune :
 « on m'a assuré qu'à la poste de *Liege* il n'y avoit
 « que 3 Souscripteurs ; & il en est probablement
 « ailleurs à proportion. Un bon homme latiniste
 « & dévotement simple disoit, il n'y a guere, à
 « cette occasion : *Fiant sicut fœnum tectorum, quod*
 « *priusquam evellatur, exaruit : de quo non implevit*
 « *manum suam qui metit, & sinum suum qui mani-*
 « *pulos colligit : (Pl. 128.)*

Ce passage, traduit en *François* signifie littéralement « puissent-elles devenir comme le foin
 « des toits qui sèche avant qu'on le recueille ;
 « qui ne remplit point la main du moisson-
 « neur, ni le sein de celui qui le met en gerbe ». Savez-vous Mes Révérends Peres, que voilà un latin bien dur & un terrible bon homme. Sa dévotion simple veut que les *Annales* deviennent comme du foin. Ce n'est pas, en effet, pour les bêtes que je les écris : si votre vœu avoit quelque efficacité, je serois à l'aumône, je l'avoue. Si c'étoit contre vous ou les vôtres, qu'on le fut permis une semblable application, vous crieriez à la profanation : mais les sacristains usent sans cérémonie des choses sacrées : on voit bien que vous n'êtes pas des littérateurs ordinaires.

Je suis bien heureux que votre bon homme, voulant me battre avec le psaume 128, n'en ait pris qu'un verset, & qu'il ait choisi le 5^e. qui ne tend à dessecher que mon ouvrage. Le précédent, le 4^e. porte que le Seigneur juste coupera la tête des ennemis de SION : si vous aviez mis dans celle du dévôt si simple & si bon latiniste,

que *Luxembourg*, en *François* étoit une autre *SION*, & lui un *Seigneur juste*, qui fait ce qu'il auroit crû pouvoir se permettre pour vous venger ?

Mais dans cette modération même n'y a-t-il pas bien de la cruauté ? Au fond que vous aï-je fait ? J'ai voulu vous rappeler avec ménagement, à la décence dont vous vous écartiez, à la raison que vous bleffiez, à la vérité que vous outragiez, au respect pour l'ordre public que vous compromettiez : y avoit-il là de quoi motiver l'anathême le plus terrible qui soit sorti d'une face tonsurée, depuis ceux qui soit racontés au quatrième livre *des Rois* ?

Et encore la plaisanterie que fit un prophète à des *lavandieres* qui s'étoient tenues dans une posture indécente en sa présence, la correction donnée aux polissons de *Bethel* par des *ours*, avoient des motifs : ces histoires, la seconde sur-tout, sont peut-être des *figures*. Ces *ours* ne signifient peut-être que des précepteurs grossiers, des pédans qui tenoient école, & faisoient des journaux *politiques*, en *Juda*, & à qui l'homme de Dieu rappella à la nécessité de châtier cette jeunesse pétulante.

Quoi qu'il en soit, ces filles dont il fit subitement blanchir la chevelure, avoit fait rougir son front : ces enfans lui avoient manqué de respect. Mais ici de quel côté étoient la licence, & l'audace ? Quel est le plus criminel du N° 98 des *Annales*, ou de celui de *Luxembourg*, qui y est réfuté sans fiel, sans animosité, avec la seule énergie de la raison ?

Mais on ne lit point les *Annales* : personne n'en veut : vous avez découvert à la poste de *Liege* qu'elles n'y avoient que trois souscripteurs?.... Vous ne prenez pas garde que vous vous accusez d'abord là d'un espionnage bas, & honteux, qui ne convient guere à des Peres de l'église. Si une curiosité maligne vous avoit poussés à surprendre, ou à violer le secret d'une correspondance de confiance, entre des officiers publics, & un particulier, ce seroit un délit odieux, punissable : vous devriez en rougir, en gémir le reste de vos jours, quand il vous auroit produit des renseignemens fondés, ce qui n'est pas.

Ensuite, quand réellement je n'aurois à *Liege* que trois souscripteurs; quand je n'y aurois même que trois lecteurs; quand cette sécheresse de la poste ne seroit pas occasionnée par l'abondance frauduleuse des *contrefaçons*, qu'en résulteroit-il pour ou contre les raisons consignées dans le n° 98. Est-ce d'un succès à *Liege* que dépend le sort des *Annales*? Le peu d'empressement qu'elles inspireroient à *Liege*, seroit-il un fait, une *nouvelle* à consigner dans un journal *historique*?

Si les *Annales* étoient si complètement ignorées dans ce vaste empire du *Liégeois* : la fureur de votre ressentiment en seroit bien moins pardonnable : ce seroit donc uniquement pour mortifier un pauvre auteur, assez puni par le délaissement général, que vous vous seriez permis la note de votre n° 1. Or j'oseraile dire à vos paternités, cela n'est point du tout apostolique, pour vous porter envers un écrivain aussi aban-

donné, à des marques de ressentiment si furieuses, si indécentes, il faut que votre religion soit bien amère, & votre orgueil bien vindicatif.

Je ne me suis permis ni perquisition, ni inquisition pour savoir si vous aviez ou non, soit à *Liege*, soit ici, beaucoup ou peu de lecteurs : mais je n'ai pas de peine à croire que vous en avez un grand nombre. Depuis deux ans, sur-tout, vous vous êtes institués trompettes d'un parti. Non contents de faire de vos Journaux l'entrepôt, le canal immédiat, & circulaire, des soupçons qu'il falloit dissiper, des plaintes qu'il falloit concourir à calmer, des murmures que tout homme honnête devoit chercher à appaiser, vous vous êtes avisés, pour la plus grande gloire de Dieu, & le maintien de la foi, de les revendre à des Libraires, & au Public, sous une autre forme.

Profitant des circonstances, vous avez réuni en masse des pieces dont ces circonstances pouvoient excuser la premiere publicité, mais dont la collection ne peut tendre qu'à perpétuer un schisme *laïque*, & *ecclésiastique* infiniment dangereux. Vous en avez fait un recueil qui auroit pu être utile, en un certain sens, si l'impartialité l'avoit dirigé, & curieux, si le goût en avoit disposé l'arrangement; mais qui ayant été subordonné dans la rédaction à une avidité honteuse, présente avec un but politique très-repréhensible, une forme littéraire dégoûtante, & ridicule.

L'excessive indulgence, ou l'extrême mépris du gouvernement ont laissé long-tems un libre

cours à ces rapsodies : la curiosité publique a dévoré, a payé chèrement ce qu'elles contenoient d'absurde, ou de criminel, pour s'assurer la possession de ce qu'elles renfermoient de bon & d'instructif. Mais, pour cela, ne vous imaginez pas que vous soyez des *Jerômes*, ou des *Athanasès*.

Le St. Evêque d'*Alexandrie* défendoit, en son tems, la *consubstantialité* du Verbe avec énergie, parce que c'est un dogme, & le fondement du Christianisme : mais il n'a jamais fait de la *réforme des Tribunaux*, ou de l'*emplacement d'un séminaire* le prétexte d'une révolte. Si un de ses prêtres, de ses docteurs même, avoit osé à ce sujet injurier l'Empereur, attaquer ses édits, prêcher ouvertement la désobéissance, ce prêtre, ce docteur, il l'auroit pour le moins envoyé au *Séminaire*.

TABLE DES MATIERES.

| | |
|--|----------|
| <i>Réponse à deux questions que l'on fait souvent à l'Auteur de cet ouvrage.</i> | pag. 227 |
| <i>VIENNE. Préparatifs de la guerre contre les TURCS. Réflexions sur les effets qui peuvent en résulter.</i> | 232 |
| <i>CONSTANTINOPLE.</i> | 248 |
| <i>FRANCE. ROUEN. Absolution des trois hommes condamnés à la Roue.</i> | 251 |
| <i>RÉFLEXIONS sur ce qui précède, & sur la Clandestinité de la PROCÉDURE CRIMINELLE.</i> | 259 |
| <i>Court Supplément à l'article qui précède. Trait inconcevable de l'indiscrétion des COMMENTATEURS es Loix.</i> | 272 |
| <i>Incendie d'un petit théâtre à PARIS. Réflexions sur les THÉÂTRES en général.</i> | 278 |
| <i>DÉPRÉCATIONS très-humbles de l'Auteur des Annales, aux RR. PP. FELLER, BROSIUS, & Consors, Auteurs d'une IMPRÉCATION consignée contre lui, dans un Journal historique, politique, &c.</i> | 283 |

R É P O N S E

*De l'Auteur des Annales à un Souscripteur;
concernant l'accident arrivé le 22 Janvier 1788,
à BRUXELLES, & sur ce qui semble encore
rester de sujets d'inquiétude dans les PAYS-BAS
AUTRICHIENS.*

HÉLAS oui, Monsieur, il n'est que trop
vrai que le sang a coulé le mois dernier dans
nos Provinces; un détachement de ces hommes
institué pour être par état

Des vengeances des Rois Ministres rigoureux,

a exercé le 22 Janvier sa terrible mission,
sur une petite partie de Bourgeois désarmés,
qui certainement ne s'attendoient guere, & ne
devoient pas s'attendre à une exécution si ra-
pide; ainsi ce malheur qui n'avoit eu lieu ni en
Mai, ni en *Juin*, ni même en *Septembre* dernier,
au milieu des troubles réels, & de l'appareil le
plus menaçant, est arrivé en pleine paix, lors
qu'on ne croyoit entrevoir ni matiere, ni cause,
ni aucun prétexte à une si cruelle explosion.

Tous les témoins, les acteurs même de cette
scene tragique ont éprouvé autant de surprise
que de douleur : il est encore aussi difficile de
la comprendre que de l'expliquer : elle a été
très-mal rendue dans tous les papiers publics
qui en se copiant les uns les autres ont calom-

nié le peuple , fans justifier les soldats. Voici le fait dans l'exacte vérité.

Le premier Avril 1787 ayant été l'époque de la réclamation solennelle faite par les Etats de *Brabant*, & des autres Provinces, des prérogatives consacrées dans l'accord devenu si célèbre, de la *Joyeuse Entrée*, le Souverain en promettant de ratifier la révocation promise en son nom des objets réputés contraires à ces prérogatives, avoit exigé pour *préalables* nécessaires, quelques marques de déférence sur certains points, & une soumission effective sur d'autres, déjà agréés, exécutés même avant la date dont il s'agit.

Par une suite de circonstances dont les papiers publics ont rendu compte l'année dernière, il n'y avoit eu qu'une partie de ces préalables réalisée; mais la ratification n'en ayant pas moins eu lieu, le Gouvernement étoit, où se croyoit fondé à exiger les *préalables*, à les regarder comme convenus, comme acquis.

L'attente de l'arrivée d'un nouveau représentant du Souverain avoit fourni un prétexte pour en suspendre la concession, & même la demande. Depuis son arrivée ce Ministre avoit fait des instances à ce sujet; mais le desir de tout obtenir à l'amiable les avoit rendues moins pressantes, & il ne s'étoit pas même borné à temporiser.

Une des grandes objections qu'on lui avoit opposées c'étoit que depuis plusieurs années nombre d'*Abbaies* restoient vacantes, & qu'au

terme de la *Joyeuse Entrée* elles devoient être pourvues : il en avoit rempli quatre, en insinuant que la nomination aux autres suivroit l'entier accomplissement des *préalables* : ainsi, en tout genre, c'étoient le Souverain & les représentans qui paroissoient céder, & compléter leurs engagements.

Enfin, une dernière difficulté avoit été l'obligation de faire *enregistrer* au Conseil de *Brabant* ces *préliminaires* si difficiles, & de leur donner par ce moyen une forme légale. S'il avoit été question d'une première sanction, qui ne concernât en général que des projets; s'il s'étoit agi de les présenter pour la première fois à ce corps intermédiaire entre le Souverain & le peuple, représentant de l'un, gardien des droits de l'autre, il est probable que l'administration lui auroit permis l'examen, &, en quelque sorte la voix consultative.

Mais c'étoient en partie des articles déjà passés par ce *Conseil* même; d'autres, agréés par les *Etats*, d'autres exécutés, & dont la révocation auroit produit peut-être autant d'inconvéniens que leur exécution, à supposer même que la légalité en fut problématique. Le Ministre se crut donc en droit de regarder l'enregistrement comme une formalité purement matérielle, qui ne devoit souffrir ni difficultés, ni délai.

C'est sous ce point de vue qu'il la prescrivit au *Conseil* de *Brabant*; & ayant vû de la disposition à tergiverser, il signifia à ces Magistrats dé-

fense de lever le siege, jusqu'à ce qu'ils eussent obéi.

L'incertitude, la répugnance, le refus même de ce Corps désarmé, & soumis sur-tout le reste, n'auroient certainement causé aucune émotion. Malheureusement, peut-être par le souvenir de l'effervescence de l'année précédente, ou par l'espoir d'accélérer les délibérations, on crut devoir employer l'appareil militaire. On entourra de troupes le lieu de la séance du *Conseil* : des détachemens, des patrouilles de la garnison se repandirent dans les rues; la cavalerie manœuvra avec fracas dans les places; enfin on fit marcher du canon, avec les mèches allumées, sur la *grande Place*, lieu le plus habité de la Ville, & l'entrepôt du plus grand passage.

Ces mouvemens extraordinaires produisirent, comme il étoit naturel, un concours de spectateurs oisifs, mais rien n'étoit moins redoutable. La bonne Bourgeoisie instruite de l'objet réel de ces démarches n'en avoit point conçu d'alarme. Le peuple même n'y portoit qu'un regard curieux, & la tranquillité continua d'être si grande que les relations d'affaires, la communication des quartiers ne fut pas interrompue un instant, sur-tout par la *grande Place*, centre, comme je viens de l'observer, de toutes les divisions de la Ville.

Par un autre malheur, le *bas peuple* ici, ses enfans en particulier, ont l'habitude plus choquante que criminelle de marquer leurs sentimens, sur-tout quand ils sont défavorables,

par ce qu'on appelle des *Huées*. Les manœuvres des troupes sur la *grande Place*, la vue du canon, & des mèches fumantes qui s'y mon-
troient contre l'usage, y avoient attiré certain nombre de spectateurs de cette classe, & rete-
noient plus ou moins longtems les honnêtes gens même qui ne vouloient que la traverser.

Mais l'officier *jeune*, qui commandoit le dé-
tachement, ayant fait faire un mouvement à sa troupe, il s'éleva quelques cris, quelques-unes de ces *huées*, dont j'ai parlé. Le jeune homme, soit méprise, soit précipitation, donna le signal funeste. Les soldats tirèrent au hazard, mais à bout portant, & en plongeant, sur les quatre côtés de la Place tout-à-la-fois. Plusieurs person-
nes furent tuées roide; plusieurs blessées sont mortes depuis, & certainement ce n'étoient pas des *Hueurs*.

La mort de ceux-ci même auroit encore été un désastre vraiment déplorable; mais toutes les victimes par une fatalité bien affligeante n'avoient eu d'autre part à cet éclat indiscret que d'en être malheureusement les témoins; & sans une bonté particulière de la Providence, le nombre devoit en être bien plus considéra-
ble, dans une enceinte de maisons très peuplées, dont les balles ont criblé les vitres, & les portes; dans une foule qui, sans être ni turbulente, ni excessive-^{ment} nombreuse, ne présentait qu'une surface trop étendue aux glo-
bes meurtriers ainsi lancés au hazard.

Entre autres personnages utiles, que leurs affaires avoient amené dans cette bagarre, &

dont la perte auroit été irréparable , on peut comprendre le premier *Chirurgien* de ces Provinces , un des premiers de l'*Europe*. Il arrivoit à la porte d'un malade ; il descendoit de voiture au moment de la fusillade : son cocher a eu sa redingotte percée d'une balle.

Un de ses prédécesseurs en science , & en succès , le célèbre *Ambroise PARÉ*, courut moins de péril la nuit sanglante du 24 Août 1572. Le Roi le fit coucher dans son cabinet, de peur, dit-il, d'exposer la vie d'un homme à l'existence duquel tenoit celle de plusieurs milliers d'hommes. M. *Langran* dont il s'agit, auroit certainement trouvé ici le même empressement à le sauver de ce danger, s'il avoit été possible de le prévoir.

Ce moment funeste n'a pas eu de suite : le *Conseil* ayant enregistré, d'après un consentement donné par la députation des *Etats*, & ayant fait des réserves, des modifications, que le Gouvernement a agréés, ou qu'il a feint d'ignorer, la paix semble consolidée; les bons citoyens, ceux à qui la tranquillité publique, & la gloire du Prince sont chères, ont d'autant plus droit de l'espérer qu'à en juger impartialement, les sujets contestés ne semblent justifier ni de part ni d'autre, tant d'empressement, ou tant d'opposition. Car enfin quoique des *Docteurs* y jouent un grand rôle, il n'y est point question de *Doctrines*. Ni la suprémacie Royale, ni la prérogative populaire, ni la surveillance Ecclésiastique n'y sont intéressées quant au fonds.

Parmi les articles passés avec le plus de répugnance on distingue l'abolition de quelques

Confreries, avec celle de certaines fêtes connues dans le pays sous le nom de *Kermesses*, & l'institution d'une école de *Théologie*, sous le nom de *Séminaire-général*, unique, pour tous les Diocèses de ces Provinces, au lieu qu'auparavant chaque Evêque avoit la sienne, sous celui de *Séminaire Episcopal*.

Quant aux premières, aux *Kermesses* sur-tout, si l'objet primitif en étoit édifiant, il est trop vrai qu'on s'étoit bien écarté dans la pratique de l'esprit qui en avoit établi la *Théorie*: elles étoient devenues des rendez-vous profanes, des espèces de foires dans lesquelles un appareil au moins bizarre, s'allioit à l'exercice des actes les plus respectables de la piété. La vraie philosophie pouvoit à cet égard justifier également, & la sévérité, & la condescendance, l'une par l'amour de l'ordre, l'autre par ménagement pour l'habitude & le préjugé.

La première avoit paru au Gouvernement mériter la préférence, & personne n'avoit d'intérêt réel à la combattre. Les vrais dévots n'avoient pas reçu défense de se livrer aux mouvemens de leur piété le jour voué autrefois aux parades de la *Kermesse* supprimée. Les convives moins graves pour qui ces jours célèbres étoient un signal de réjouissance, & qui passoient au cabaret la fin de la journée commencée par l'assistance à l'Eglise, n'étoient pas exclus de ces rendez-vous chéris: la tolérance ne sembloit avoir guère de danger: la prohibition ne sembloit pas bien douloureuse: & certainement par l'Ordonnance qui abrogeoit les *Ker-*

messes la Joyeuse Entrée n'étoit pas compromise dès que les cabarets n'étoient pas fermés.

Quant au *Séminaire*, la matiere est plus sérieuse, du moins par le nom ; mais l'intérêt est-il plus réel ? J'ignore si ce noviciat du clergé avoit des inconvéniens dans la forme projetée d'abord : mais quel inconvénient effectif peut avoir la nouvelle ?

Dans le plan primitif il s'agissoit, dit-on, d'une réunion générale des élèves de tous les Diocèses, sous la même administration. Les rejettons destinés à véger dans les Cloîtres devoient même dans cette pépinière royale, se trouver confondus avec ceux qu'attendoit la vie active des cures, des bénéfices à *charge d'ame*. Tous devoient non-seulement être soumis à une culture uniforme, mais revêtir un *uniforme* commun.

On prétendoit qu'un *Carme* se dépouillât pour entendre les leçons d'un Théologien *Allemand*, du manteau d'*Elie*, un Cordelier du froc de *St. François* : enfin on avoit poussé le despotisme, le scandale, le sacrilège, jusqu'à ordonner aux jeunes *Capucins* de couper leur barbe. Il falloit qu'ils abjurassent ce signe naissant de leur vocation & qu'ils allassent au milieu d'un auditoire ou malin, ou attendri, présenter non-seulement des cœurs tristes, mais des visages déshonorés.

Et pour comble de malheur, cette réforme comme on devoit s'y attendre, ayant excité des gémissemens, & trouvé de la résistance, on

avoit décerné des ordres rigoureux : des supérieurs qui n'avoient pû voir sans frémir, sans pousser un cri, sans s'y opposer, le rasoir menacer les faces *Nazaréennes* confiées à leur vigilance paternelle, avoient été chassés de leurs maisons, & du pays, par un ordre arbitraire.

Ils avoient réclamé en obéissant : si le sujet de leur douleur étoit voisin du ridicule, on ne peut se diffimuler que leur langage méritoit quelque attention. L'enthousiasme n'en excluait point la raison : c'étoit trop d'avoir en même tems à quitter un habit de leur choix, & à recevoir des leçons qui n'en étoient pas. Cette bigarrure de frocs dans une classe de *Théologie* n'auroit pas été plus choquante au fonds que celle des uniformes à une parade où manœuvrent plusieurs régimens.

Il étoit fâcheux qu'une violence aussi précipitée eut été commise au nom du Prince : il l'étoit qu'un nom auguste, un nom qu'il ne faudroit jamais accompagner que de ce qui peut motiver & justifier l'amour, comme le respect, eut été ainsi compromis, & pour un semblable sujet.

Mais enfin la raison, & la barbe avoient triomphé. Le Souverain toujours prêt à se rendre à la première, avoit eu pitié de l'autre. Le plan du Séminaire-général, repris sous œuvre, comme les bâtimens qui devoient en être le séjour, avoit reçu les modifications les plus satisfaisantes.

Le clergé *régulier* avoit été dispensé du changement de costume qui lui avoit causé tant d'inquiétude : la génération naissante du *clergé séculier* res-

toit toujours astreinte, il est vrai, à la nécessité de recevoir une éducation Théologique commune : mais les distinctions des Diocèses, & les droits des premiers pasteurs subsistoient. Chaque Evêque conservoit sous sa main pendant le cours d'étude, les jeunes bergers destinés à les aider un jour dans la direction de leurs ouailles : ils pouvoient nommer chacun pour ces especes de Colonies des inspecteurs de leur choix, veiller à ce qu'on n'y admit que des livres de leur choix : & à la fin des études, les élèves rentroient sous leur pouvoir pour être examinés, éprouvés, tant sur les mœurs, que sur la doctrine.

Ce tempéramment paroïssoit d'autant plus propre à ramener, à consolider la paix, qu'il avoit été indiqué d'abord, & ensuite formellement, solennellement agréé par un Prince de l'*Eglise Romaine*, par un Prélat que la dignité de son siege, & la pourpre, semblent placer à la tête de l'*Eglise Belgique*. Dans deux écrits de sa main le *Cardinal Archevêque de MALINES*, avoit approuvé l'établissement du *Séminaire-général*, ainsi corrigé.

Il s'étoit élevé des soupçons contre l'enseignement, contre le fonds même de la doctrine, contre la forme *Allemande*, suspecte à des *Catholiques* zelés & ombrageux. On y avoit substitué un institut à l'abri de toute espece de suspicion, un institut *Italien*, celui qui est en vigueur dans la *Lombardie*, à *Milan*, depuis deux siècles, celui qui joint à l'avantage de cette antiquité le mérite d'avoir pour Auteur St. *Charles Borromée*, & ce nom vénérable pour garant de son Orthodoxie.

Enfin il y avoit pour tranquiliser les esprits contre l'influence redoutée de ce malheureux Séminaire un préservatif bien plus sûr; c'est que l'ouverture en ayant été faite par autorité, un Professeur destiné à y remplir une chaire essentielle s'y étant produit protégé par des soldats, la salle étoit restée déserte : la curiosité même n'avoit pas amené d'auditeurs : il étoit difficile de craindre que des leçons ainsi perdues contre les murailles eussent jamais des effets funestes.

Quand le Gouvernement, pour persister à vouloir réaliser cette institution, & la consolider par la forme *légale*, n'auroit pas eu de motifs bien pressans, il semble que le bien public, le bien réel du pays, étoit encore moins intéressé à combattre l'institution même, ou à en refuser la *légalité*; parce que la demander, c'étoit en reconnoître la nécessité; parce que les réformes convenues prévenoient le danger, quel qu'il fut, & qu'enfin la solitude du Docteur installé suffisoit pour écarter même l'idée d'un danger. Enregistrer avec appareil le grand Séminaire, ainsi que son école, & n'y point aller, auroit été une assez bonne plaisanterie : avec le tems tout se feroit dissipé, ou concilié sans fracas.

Mais il semble que le caractère de tout ce qui touche à la *Théologie* soit la dispute, l'aigreur, & ensuite quelquefois l'abus du texte sacré dont elle revendique l'explication. Ce n'est pas simplement par l'absence que les *Théologiens* novices ont prétendu combattre la

la nouvelle institution, c'est par des reproches graves, & des inculpations sérieuses. D'après des représentations attribuées ou suggérées à cette jeunesse exaltée, & très indiscretement rendues publiques, il sembleroit qu'il s'agit ici de ce que la religion a de plus essentiel. On croiroit que le Gouvernement veut toucher à l'encensoir : & que l'existence du *Catholicisme* est incompatible avec celle de ce pauvre Séminaire.

Ces idées sont confirmées par des lettres devenues publiques aussi, où l'on voit des Evêques employer pour justifier leur opposition, presque les mêmes raisons, & manifester les mêmes craintes. On en distingue sur-tout une de ce Prélat qui, ayant à *Vienne*, comme je l'ai observé, promis solennellement, avec réflexion, par écrit, l'exemple de la soumission, a crû devoir à son retour donner celui de la résistance. Il s'accuse aujourd'hui de sa première démarche comme d'une foiblesse : il prétend que la seconde est une résipiscence. Après avoir, comme *Pierre*, fléchi dans le *Prétoire*, il demande d'être admis, comme le chef des Apôtres, à pleurer, & à se repentir.

Mais il ne se borne pas à ce trait d'humilité édifiante. Exagérant également & sa faute, & l'espece de prérogative qu'il se reproche d'avoir sacrifiée, il oppose à l'influence qui l'a fait tomber, un texte justificatif du courage avec lequel il se relève. C'est un droit émané de J. C. lui-même qu'il revendique : il cite dans une lettre directe au Souverain le passage de

St. Mathieu , où le Fils de Dieu dit à ses Apôtres. *Data est mihi omnis potestas in Cælo , & in Terra. Euntes ergo docete omnes gentes , baptisantes eos , &c.*

Rien n'est frivole sans doute dans ce qui concerne une matiere aussi grave ; & le texte sacré est toujours respectable , sur-tout dans les bouches à qui l'interprétation en est spécialement confiée : mais les vrais amis de la paix , les citoyens éclairés , honnêtes , sensibles , qui desirerent pour le bien public que les deux pouvoirs se contiennent chacun dans leurs bornes ; qui gémissent , qui tremblent de tout ce qui peut compromettre l'un ou l'autre , ne doivent-ils pas s'affliger de voir en pareille occasion employer de pareilles ressources ? Des hommes qui prétendent au privilege exclusif de l'enseignement , devroient-ils hazarder des applications aussi peu réfléchies du titre duquel ils font dériver leurs prétentions ?

Il est évident que ce texte en lui-même est susceptible de quelques restrictions. *TOUTE puissance* m'a été donnée , dit le divin législateur , *sur la Terre , & dans le Ciel* : il est clair qu'il n'a pas entendu transmettre à ses Apôtres cette universalité de pouvoir , puisqu'il les a bornés à la juridiction *spirituelle*.

Il n'a pas davantage prétendu que l'exercice des fonctions qu'il leur conféroit fut indistinctement exclusif dans leurs personnes , puisqu'à la faculté d'*enseigner* il a joint celle de *baptiser* ; or , celle-ci de l'aveu de l'Eglise entière appar-

tient dans certains cas à quiconque se trouve à portée d'en faire usage.

Ce verset de St. *Mathieu* est donc susceptible d'interprétation, de modification. C'est terriblement en forcer le sens, que de vouloir y lire une interdiction formelle à tous les Souverains d'augmenter ou de diminuer chez eux le nombre des *chaires de Théologie*; & un ordre précis d'en tolérer juste autant qu'ils auroient d'*Evêchés* dans leurs états. Soyons sincères, soumis à l'Eglise, mais d'une soumission éclairée, & puisque ses Princes veulent bien nous confier le sujet de leurs scrupules, comme les motifs de leurs alarmes, tâchons de concourir à les soulager des uns, comme à dissiper les autres.

Est-il bien vrai que l'essence de la religion dépende de la forme, du nombre, de l'emplacement des lieux où l'on enseigne la *Théologie*? Les premiers Pasteurs, les Docteurs par essence de l'Eglise, tiennent sans contredit leur mission de J. C.; mais c'est par la médiation du Souverain, c'est d'après son choix qu'ils reçoivent le caractère en vertu duquel ils l'exercent : en conférant à un Evêque son titre, & les gros revenus qui en sont l'accessoire, ou en les recevant, le Prince collateur, & l'heureux élu ne contreviennent assurément point au précepte *euntes docete*; pourquoi ce précepte seroit-il violé par la nomination des Docteurs inférieurs, à des places qui ont le même objet, quoiqu'avec moins de pouvoir & d'illustration? Si le chef laïque d'un état a le droit de nommer

les Evêques eux-mêmes, les dispensateurs en chef du *Pain de la Parole*, les surveillans suprêmes de la hiérarchie Ecclésiastique, à plus forte raison peut-il quelquefois se permettre le choix des bouches destinées à remplir sous eux, sous leur direction, les fonctions de l'enseignement public.

Et observons que ces prétendus intrus reprochés avec tant de fracas ; ces enseignants suspects, dénoncés par les pasteurs & les brebis comme des especes de loups déguisés que le salut commun oblige d'écarter de la bergerie, ont déjà reçu une mission solennelle, légale, *Ecclésiastique même, Apostolique, & Romaine*. Ce sont des gradués, des *Docteurs* qui ont pris dans des Universités orthodoxes le bonnet scientifique ; ils ont reçu avec ce bonnet la puissance d'enseigner.

Ils ont donc par eux-mêmes un caractère légal, conféré de l'aveu de l'Eglise, par des corps qu'elle avoue, dont elle s'est engagée à ratifier les agrégations : pour faire valoir ce caractère, pour en réaliser les fonctions, ils n'ont besoin que de l'aveu de l'autorité civile ; suivant le langage de l'école, ils sont toujours & par-tout *MAITRES virtuellement* : pour le devenir *actuellement & localement* il ne leur faut qu'une patente.

Encore une fois, il seroit bien étrange que le pouvoir qui peut à sa volonté faire d'un *Docteur* un *Evêque*, ne put pas de ce même *Docteur*, ou d'un autre, faire un *Professeur*, subor-

donné à cet Evêque. C'est vraiment ici la cause des *Universités* plus encore que celle de l'administration, & dans ces Provinces en particulier, le Gouvernement devoit s'attendre à être fécondé vivement par le corps de cette espèce qui les illustre.

Je veux parler de l'Université de *Louvain*, célèbre par son ancienneté, par son opulence, par le nombre de ses Colleges, par son orthodoxie. Des quatre facultés entre lesquelles suivant l'ancienne formule y est encore partagée l'éducation des jeunes gens comme ailleurs, elle en possède trois exclusivement, les *Arts*, le *Droit*, la *Médecine* : elle a fait en différens tems des tentatives pour étendre son privilege exclusif jusqu'à la *quatrième*, pour obtenir qu'on ne pût parler de *Théologie* que dans son enceinte.

En 1749, sous un regne non suspect, & où l'on n'étoit point armé contre les innovations, elle présenta des Mémoires très forts pour obtenir cette faveur qui lui paroissoit une justice, & même une nécessité. En 1784, elle a repris ce projet avec plus de chaleur que jamais ; & pour en faciliter l'exécution, pour en assurer la réussite, que demandoit-elle ? Que l'Empereur voulut bien établir à *Louvain* un *SÉMINAIRE-GÉNÉRAL*, sur le modele de ceux qu'il avoit déjà institués dans ses états d'*Allemagne*.

Elle insistoit avec force sur les inconvéniens, sur l'indécence, sur les dangers des chaires Theologiques établies dans les Séminaires particuliers. Elle présentoit comme une opération utile, *essentielle*

tielle à la religion , la réunion de toutes ces branches éparſes ; elle affirmoit que l'inſtitution d'un enſeignement uniforme , concentré dans ſon ſein , étoit le moyen le plus efficace d'aſſurer l'uniformité de la Doctrine.

Cependant, faut-il l'avouer, cette Univerſité aujourd'hui ſe déclare avec violence en faveur du ſyſtême oppoſé ; on diſtingue ſa voix parmi celles qui ſoutiennent qu'un Séminaire-général , avec la faculté Théologique exclusive , eſt une nouveauté dangereuſe pour la religion ; & que les *Séminaires* particuliers avec leurs écoles privées , ſont des citadelles précieuſes, dont la deſtruction entraîneroit dans nos Provinces celle du *Catholicisme*. Pour répoſe à ſes cris d'aujourd'hui on a réimprimé ſes Mémoires d'autrefois , avec cette épigraphe *ex ore tuo te judico*.

Je fais bien que ces variations d'un corps qui ne fait pas précifément partie du clergé , qui peut avoir, qui a eu, comme tous ceux de ſon eſpece , des intérêts particuliers, des querelles avec les ſupérieurs Eccléſiaſtiques , dont par conſéquent le langage peut changer avec les circonſtances , ne ſont pas une réfutation directe des allarmes de ceux-ci. Il ſe pourroit que les maîtres en *raisonnement* de *Louvain*, euſſent mal raiſonné il y a quatre ans, il y a quarante ans, ſans qu'il en réſultât de preuves pour, ou contre l'opinion dont-ils étoient alors, ou dont ils ſe conſtituent maintenant les panégiriſtes. Mais comme leurs raiſons aux deux époques ſont maintenant connues du public, il lui eſt

aisé d'en apprécier la valeur, & de déterminer le degré de force qu'elles ajoutent aux systèmes opposés, successivement embrassés, & combattus par la même *Université*.

Mais, dit-on, cette variation, les circonstances la justifient. Autrefois il ne s'agissoit que d'une police paisible, & innocente : elle étendoit nos droits, sans compromettre nos propriétés, ni celles de l'Eglise ; au lieu qu'aujourd'hui il s'agit d'une subversion totale ; & d'autant plus dangereuse qu'elle est mieux déguisée. Sous ce nom d'un *Séminaire* voué à la saine Doctrine on cache des vues, & des manœuvres profondes ; on veut sourdement, imperceptiblement insinuer dans les esprits de la jeunesse ainsi entassée dans ces *cazernes ecclésiastiques* (1), le venin du *Protestantisme* ; la dégouter peu-à-peu du cloître, & des mœurs régulières, comme des dogmes, & s'emparer avec le tems des biens religieux restés sans maîtres, ou sans défenseurs.

J'ignore si ces vues sont réellement celles du Prince, ou de ses représentans. Je ne suis point initié aux mystères de l'administration, & n'en suis curieux en aucun sens : je ne tiens ici ma mission que de la raison, du désir de voir regner la paix, du sentiment intime de la vérité.

Mais si le Gouvernement avoit en effet ce

(1) Terme employé dans les pièces multipliées pour rendre cet établissement odieux.

but, il y auroit une bien singulière contradiction entre ses plans, & ses moyens. S'il y a une Université distinguée par son attachement à la foi *Romaine*, c'est celle de *Louvain*. Le *Catholicisme* y a toujours régné : quand quelques-uns de ses Membres ont été soupçonnés de pencher vers des nouveautés erronées ils ont été sur le champ ou expulsés, ou contraints à se retracter.

C'est de son sein, par exemple, qu'est sorti le germe de ce qu'on a depuis appelé *Jansénisme*. Il se trouvoit dans les écrits d'un de ses Docteurs *Professeurs*, appelé *Michel Bay*, ou *Bayus*; mais d'autres Docteurs ayant combattu vivement les méprises de leur confrère, celui-ci donna l'exemple d'une docilité que n'ont point suivie ceux qui ont renouvelé ses opinions. Il adhéra à sa condamnation prononcée par l'autorité Pontificale. Sa défection passagère fut entièrement effacée par la gloire de la soumission la plus édifiante.

En érigeant son Séminaire dans le sein d'un corps si orthodoxe, le Gouvernement sembloit donner une preuve de plus de sa propre orthodoxie : Si son intention avoit été d'en faire un foyer d'erreur, & la source d'un enseignement Schismatique, sans doute ce n'est pas sous les yeux d'une foule de surveillans incorruptibles, & éclairés, qu'il l'auroit placé. Le choix du lieu étoit tout-à-la-fois une marque de confiance donnée à l'*Université*, & un préservatif contre tous les soupçons qui auroient pu altérer la fienne.

Ensuite si l'on avoit des vues de corruption, & le projet d'envahir les richesses en éteignant, ou en séduisant les titulaires, il me paroîtroit bien extraordinaire qu'on prit pour y parvenir un détour si compliqué, tandis qu'on auroit un chemin direct si sûr & si facile. Pour annéantir la population des cloîtres, & se fabriquer pour ainsi dire un clergé séculier absolument dépendant, que faudroit-il ?

Pour le premier article, une ordonnance qui fixeroit à 40 *ans*, à 50 *ans* l'époque, des *vœux*, suffiroit. La raison, la jurisprudence, les exemples se réunissent pour assurer le droit de ces fixations à l'autorité séculière : en le faisant valoir ici; en limitant à ce terme la faculté de prêter un serment qui déroge à l'autre engagement antérieur résultant de la naissance, à celui d'être *Cytoien*, & d'en remplir les devoirs, on ôteroit aux Monasteres, même les plus opulens, la possibilité de se recruter. Ce seroit tarir tout-à-la-fois dans tous la source de la vie. Tout Gouvernement qui ne frappe pas ce coup décisif ne peut-être accusé, ni même soupçonné, de vouloir les détruire indistinctement.

Sur le second point ce n'est pas à moi à donner des leçons à une autorité qui a en sa possession tous les moyens de séduire, & de maîtriser les esprits. Mais l'église n'est pas plus exempte que les autres corps du malheur de renfermer des aspirans ambitieux, ou avarés, dont la conscience peut se laisser diriger par l'espoir des dignités brillantes, & des bénéfices

opulens. Quand *Philippe le Bel* voulut se venger d'un Souverain Pontife audacieux, & opiniâtre qui l'avoit persécuté, il s'affura du successeur en lui assurant la Thiare pour prix de sa dépendance : combien, avec la même politique, les Souverains ne peuvent-ils pas faire aujourd'hui de *Clemens V*, sur les sieges inférieurs dont la nomination est absolument en leur pouvoir ?

Le Gouvernement n'a point employé cet expédient efficace pour subjuguier le Clergé *Belgique*, puisqu'il l'a rempli de Pasteurs qui ne se prêtent point aveuglement à ses vues. En lui donnant des chefs distingués par leurs lumières, par leur régularité, par leur fermeté même, il a justifié d'avance la pureté de ses intentions, & les réformes dont il se proposoit de les rendre les coopérateurs. Le scrupule auquel ils doivent leurs places, suffiroit seul pour écarter celui qu'ils semblent se faire sur l'établissement dont il s'agit.

Dans la position actuelle des affaires de l'*Europe* & de l'*Asie* ne pourroit-on pas trouver un expédient pour terminer à la satisfaction commune cette petite guerre de paroles, & de préjugés ? Nous battons le *Turc* ; cela est clair. Son héritage ne peut pas tarder à se trouver vacant ; or, dans la répartition de ses Provinces il y a un morceau précieux pour toute la *Chrétienté* : c'est le royaume de *Jérusalem* : il ne peut cependant pas être possédé par *indivis* : à qui le donnerons-nous ?

A l'Empereur incontestablement : il en porte

déjà le titre. Quand il en sera devenu Roi par le fait, qu'auront à-dire les Confreres du *Brabant*, & les Théologiens de *Louvain*? Qui osera contester au Possesseur du St. Sépulcre le droit d'éteindre des *Kermesses*, & celui de créer des Chaires pour enseigner la *science de Dieu* à l'héritier du trône de *David*?

Cette idée pourra ne paroître à bien des gens qu'une mauvaise plaisanterie : mais voici qui est sérieux, & paroîtra je crois raisonnable à tout le monde. Si dans ce conflit de préjugés, d'intérêts, de passions, il étoit permis à un simple particulier, bien certainement exempt de préjugés, libre de toute espece d'intérêts, qui n'a d'autre passion que l'amour du bien public, & de la vérité, d'élever la voix, ne pourroit-il pas tenir aux différentes classes de ses concitoyens *Belges*, ce langage applicable à quelques égards en cet instant à plus d'une contrée de l'*Europe*?

Habitans d'un pays que la nature destinoit à n'être peuplé que par des individus heureux, régis, protégés, par une constitution que vous favez chérir & défendre, comment est-il possible qu'au moment où elle vient de recevoir le plus décisif des hommages vous ne sentiez pas combien il feroit imprudent de la compromettre pour des objets, qui s'ils ne justifient pas votre gratitude, au moins ne peuvent mériter que votre indifférence?

PONTIFES admis au rang des représentans politiques d'un peuple dont vous êtes les peres,

les pasteurs spirituels, ne perdez point de vue, ne confondés point, ne sacrifiez point l'un à l'autre les devoirs de ce double ministère : veillez à la conservation du *Dogme* ; mais ne négligez pas celle de la paix ; ne croyez point la pureté de la doctrine subordonnée au local physique de la chaire où on l'enseigne ; prêchez surtout une morale pure : prêchez là sur-tout par l'exemple, & croyez que la religion sera inébranlable, que vous y aurez toujours des aides *Orthodoxes*, tant qu'ils auront en vous des modèles de charité & de vertu.

Soldats de tout grade, songez que vous êtes les gardiens de vos concitoyens, & non leurs oppresseurs ; songez que c'est contre les ennemis de la patrie, & non contre ses enfans qu'il faut diriger les instrumens terribles que son chef vous confie ; songez que l'ordre d'un officier peut opérer l'impunité d'un meurtre, mais qu'il ne le rend pas légitime, & que l'effusion du sang, quand il n'y a ni danger pour la main qui le répand, ni nécessité pour l'état, est un crime pour vous, comme pour tout autre.

Simple citoyens, réfléchissez que le repos public est le plus grand des biens, & la guerre civile le plus affreux des maux ; toutes les règles sociales ont pour objet d'assurer le premier, d'écarter la seconde : votre attachement pour celles de ces règles que le tèm's & l'expérience ont consacrées doit être inviolable, mais il ne doit être ni aveugle, ni féroce ; si le tèm's a amené des abus ; si l'expérience indique la né-

cessité d'une correction, insistés pour qu'elle soit faite *légalement* ; mais ne mettez pas au nombre de vos privilèges celui de l'empêcher indistinctement. Le plus funeste de tous les *Privileges* seroit celui de ne pouvoir admettre aucune réforme.

Enfin, membres d'une administration quelconque ; vous tous en quelque pays que ce soit, que le choix du Souverain honore de cette confiance, & du pouvoir qui y est attaché, n'oubliez jamais que son véritable intérêt, comme sa véritable gloire, est de regner *par la justice* ; que cette règle vous est commune avec lui ; que rien ne peut tout-à-la-fois plus illustrer, & mieux affermir votre autorité, que d'être les organes de cette justice.

Aucun de vous n'est à l'abri d'une disgrâce : vous mourrez tous comme nous autres simples particuliers : songez qu'à l'un ou à l'autre de ces momens s'évanouit l'illusion des grandeurs : il n'y a d'indemnités alors, ou de consolations, que pour ceux d'entre vous à qui leur conscience, & la voix publique, rendent le témoignage qu'ils ont respecté la *justice*, & qu'ils n'ont point trompé leur maître.



Projet EFFECTIF de supprimer les

DOUANNES aux

PAYS - BAS AUTRICHIENS.

AU moment où ceci s'imprime le Gouvernement vient de manifester le désir de rendre à ces *contrées* le service le plus précieux dont le commerce en général puisse être redevable à la politique. Pour compenser les regrets qu'a pû causer l'abolition des réjouissantes *Kermesses*, il se propose d'abolir aussi les affligeantes *Douanes*. Le second de ces projets épargnera certainement plus de vexations, & de larmes que l'autre n'a pû étouffer de plaisirs.

La maniere dont cette intention bienfaisante est annoncée ajoute encore au bienfait : elle est consignée dans une lettre circulaire du Comte de *Trautmansdorff* aux Etats des différentes Provinces *Belgiques*. Voici comment s'y exprime ce Ministre.

MESSIEURS,

SA MAJESTÉ toujours occupée à donner à ses fideles sujets les marques les plus efficaces des soins qu'elle ne cessera d'avoir pour tout ce qui peut intéresser leur bonheur, & leur prospérité, & attentive sur-tout aux représentations & plaintes que la nation presque entière

a faites en faveur de la liberté du commerce de ces provinces, & nommément contre l'*embarras des Douannes* (1), a trouvé bon de nous charger de faire approfondir tout ce qui, dans cette matiere intéressante, peut avoir trait à des opérations si salutaires, en conciliant l'abolition des droits d'entrée, de sortie, de transit & autres avec l'intérêt du pays & le bien de ses fideles sujets, moyennant un remplacement permanent qui, en mettant son trésor royal à couvert du sacrifice qui en résulteroit pour ses finances, suppléeroit en même tems aux hypothèques & sûretés assignées sur le revenu des Douannes.

» D'après cela, pour pouvoir présenter à S. M.

(1) Ce mot mitigé convient dans la bouche du chef du Gouvernement, & en dit assez : mais il n'est que trop vrai que cet *embarras*, est dans le fait une inquisition terrible, & quelque chose de pis. L'année dernière, dans ces pays-ci même, on se souvient d'avoir vû afficher un Placard qui prévenoit le public que les *Employés*, étoient autorisés à tirer sur quiconque en passant devant eux, n'arrêteroit pas sur le champ, dès qu'ils lui auroient dit *ARRÊTE*.

Il est vrai que cette licence, a été supprimée. Ce droit de vie & de mort, donné sur tous les citoyens, aux agens du fisc, à l'insçu du Prince, a été révoqué, dès qu'il en a été instruit : mais enfin il avoit été accordé : un foyer sujet à de semblables explosions est assurément plus qu'*embarrassant*.

le plan raisonné qu'elle nous demande, & pour accélérer l'examen qu'exigent des vues si intéressantes, nous désirons qu'en attendant que vos principes soient mis à même de s'expliquer sur le remplacement à procurer, vous preniez dès-à-présent la matière en considération, rassemblez, autant qu'il dépendra de vous, les notions & renseignemens qui pourroient être nécessaires pour la rédaction de ce plan, & nous proposiez le plutôt possible vos observations préliminaires sur les vues dont il s'agit, prises en général, ainsi que sur la manière de diriger l'examen à faire pour le rendre fructueux.

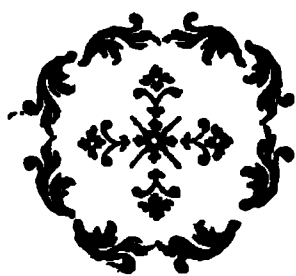
» Nous nous assurons de votre empressement à répondre aux intentions bienfaisantes de S. M. sur cette affaire, & ne désirant de notre côté que de concourir au vrai bien du pays, nous vous ferons subministrier avec plaisir, sur votre demande, les informations que vous croirez pouvoir être nécessaires, ou utiles, pour diriger vos combinaisons ».

S'il y a un pays en *Europe* où cette indépendance dut être accueillie avec transport, où elle dut être un motif de gratitude, comme elle feroit une source de richesses, c'est assurément celui-ci. Cependant on croit entrevoir qu'il est fort douteux que ce présent inestimable y soit reçu. Déjà éclatent des cris contre cette opération : déjà on entend s'élever des voix pour soutenir que les *Douanes* sont le rempart du commerce & la sauve-garde des manufactures.

Il manqueroit aux inconcevables bifarreries de ce siècle, de voir le peuple qui a le plus hautement, le plus hardiment, le plus efficacement revendiqué les droits de la liberté, refuser d'être affranchi du plus honteux des esclavages, & une nation *commerçante* mettre au rang de ses franchises la conservation des *Douanes*.

Je souhaite bien sincèrement pour mes chers *Belges* qu'ils ne scandalisent pas le monde par cette indéfinissable absurdité : je tremble que mon souhait ne soit pas exaucé : mais s'ils en venoient à cet excès de démence, je ne verrois qu'un moyen pour les éclairer, pour les amener à la raison : ce seroit en leur assurant la douceur de vivre sous le joug des *Douanes*, de les gratifier encore de celui des *Gabelles*.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina Mævi.



F R A N C E.

*Edit donné à VERSAILLES, en faveur des NON
CATHOLIQUES. Examen d'un ouvrage publié
sur cette matière sous le titre de DISCOURS A
PRÉSENTÉ AU CONSEIL, &c.*

La restitution des droits de la nature à une
portion d'hommes considérable, qui n'a pas
mérité d'en être dépouillée, sa réintégration
dans les prérogatives civiles, physiques, que la
société doit, en honneur & en conscience, assu-
rer à tous ceux de ses membres qui ne s'en
sont pas rendus indignes, n'auroit pas dû être
une affaire susceptible de grandes difficultés : elle
auroit dû même n'en éprouver aucune : cepen-
dant il s'en faut bien que ce retour de la lé-
gislation *Françoise* aux premières règles de la
raison, de l'équité, de la politique même bien
entendue, ait, comme on le dit proverbiale-
ment, été tout seul.

La loi célèbre qui le consacre, a été enre-
gistrée le 29 Janvier dernier : mais le délai qu'a
éprouvé cette formalité ; ce qui a été connu
des débats qui l'ont précédée ; les démarches
multipliées pour en empêcher le succès ; le ton
des écrits publiés pour jeter à ce sujet la ter-
reur, dans les esprits timorés, ou au moins le
doute dans les consciences moins faciles à
se soumettre, prouvent assez que si la volonté du
législateur a enfin reçu sa sanction, les préju-

gés sur l'utilité, sur la légitimité même de son opération, ne sont pas détruits.

C'est donc le servir ; c'est servir la nation, c'est servir le genre humain entier, que de concourir à porter la lumière sur une question à laquelle dans l'état civil, politique, & religieux actuel de l'*Europe*, il n'y a pas de peuple qui ne soit intéressé.

Tout ce qui a été dit, & probablement ce qui se dira sur cet article peut se réduire, à deux ouvrages absolument opposés, aussi différens dans la forme, par le stile, que par le fonds des idées, & qui ont fait chacun une vive sensation : l'un est intitulé simplement *MÉMOIRES au sujet des Protestans DE FRANCE*. J'en parlerai dans un des numéros prochains.

On l'attribue, non sans fondement, à un Ministre Magistrat, distingué dans tous les tems par ses lumières, par son patriotisme, par une fermeté qui n'exclut point l'agrément de l'esprit, & qui ayant dans l'exercice d'un premier Ministère *actif* donné des preuves d'un désintéressement vertueux, en donne aujourd'hui dans un Ministère *consultatif* d'une sensibilité aussi humaine qu'éclairée.

L'autre, attribué faussement, à deux membres d'une société célèbre, dont on a crû y reconnoître l'esprit, (1) porte le titre, singu-

(1) Je crois pouvoir certifier au public que cet ouvrage n'est ni de l'Abbé l'*Enfant*, ni d'un autre de ses anciens

lier en apparence, de *Discours A LIRE au Conseil*, en présence du Roi par un Ministre patriote, sur le projet d'accorder l'état civil aux Protestans.

Ce ne feroit certainement pas un mal que sur ces grandes questions d'Etat, où le législateur sage ne peut trop accueillir, trop provoquer les éclaircissemens, on adoptât cette manière de développer, de faire transpirer jusqu'à lui des considérations importantes. C'est un moyen de lui faire connoître des vérités qui n'oseroient se montrer, ou qui ne feroient pas apperçues dans les froides, & souvent serviles analyses de ses Conseils.

Je crois en avoir donné le premier exemple dans ces *Annales* (1), & le succès n'en a pas été malheureux : je suis donc loin de blâmer

collègues que l'on a nommés : j'ai à cet égard des notions précises qui équivalent à la certitude : dans tous les cas il me semble qu'il y a de l'imprudence, de la cruauté même dans cette désignation qui semble avoir pour objet de dévouer au ressentiment d'une classe nombreuse, puissante aujourd'hui, qui triomphe par la *raison*, les restes d'une compagnie, malheureuse, persécutée, anéantie.

Rendons justice aux *Protestans*, mais ne calomnions pas les *Jésuites*. Quelque soit l'auteur du *Discours à lire* il a voulu raisonner ; il s'est trompé. Raisonnons mieux que lui, sans le deviner, puisqu'il ne se nomme pas.

(1) Voyez le Tome XII de ces *Annales*.

l'auteur du *Discours à lire*, d'une imitation dont il me feroit permis de m'honorer.

Mais pour que l'usage de cette formule soit louable, il faut deux conditions essentielles; une grande exactitude dans les faits d'abord, & ensuite un véritable objet d'utilité générale, ou de nécessité particulière. L'employer pour perpétuer des préjugés, pour réveiller des haines éteintes, pour compromettre des intérêts précieux, pour ébranler des vérités sacrées, c'est en abuser; c'est en faire le support d'une licence reprehensible; & c'est malheureusement le reproche auquel s'est exposé l'auteur du *Discours A LIRE*.

Sa division est lumineuse, & imposante en apparence. *Une grande question*, dit-il, *est agitée dans le Conseil de Votre Majesté* : pour en trouver la solution, ouvrons l'histoire : c'est la leçon des Rois, & des Ministres : QU'ONT FAIT les Protestans avant la révocation de l'Edit de Nantes ; QUE FONT-ILS depuis cette époque ; QUE FERONT-ILS, si le Gouvernement leur rend un état légal ?

On voit d'abord par cet exposé qu'il ne s'agit ici que des seuls PROTESTANS, c'est-à-dire, en France, des Calvinistes : car le schisme produit par le réformateur Picard, est le seul qui se soit naturalisé dans ce Royaume ; & c'est de la part du Ministre patriote, une première méprise : c'est même une très-grande injustice, & qui plus est une conséquence.

La Loi étendant sa bienfaisance salutaire & raisonnée

raisonnée en général sur tous les *dissidens*, il falloit la combattre dans toute sa généralité, si l'on croyoit en avoir le droit. Restraindre le choc à une partie des infortunés qu'elle vouloit protéger, c'est faire une acception de personnes odieuse, & inique. Mais les détails sont bien autrement reprehensibles, sur-tout dans l'examen du *passé*.

Le compte historique de ce QU'ONT FAIT les *Protestans*, présente un tableau affligeant, douloureux, & , ce qui est inconcevable, infidèle même dans son exactitude; on y passe en revue les excès des dissidens connus sous ce nom, leurs cruautés, leurs barbaries si l'on veut, avant la révocation de l'*édit de Nantes* : ces horreurs ne sont que trop vraies : mais le principe auquel l'auteur les attribue ne l'est pas : c'est là, dit-il à chaque page, l'ESPRIT du *Calvinisme*.

Non, homme zélé, mais indiscret, qui que vous soyez; non, la *cruauté* n'est dans l'esprit d'aucune religion; des hommes qui se disent religieux se montrent quelquefois, sont trop souvent, féroces, impitoyables; mais ils le sont par caractère, ou par intérêt : loin de se conformer alors à l'*esprit* de leur croiance, ils s'en écartent.

Je ne parle pas de ces destructions sanglantes d'individus vivans que l'on appelloit des *Sacrifices*. Chez les *Payens*, elles étoient déguisées par l'appareil qui les accompagnoit : chez les *Juifs*, elles étoient formellement ordonnées;

mais étant par-tout soumises à des rits, à des formes ; par-tout étant censées un hommage rendu au créateur, un tribut de reconnoissance envers lui ; par-tout ne se consommant que par des mains privilégiées, appropriées à cet emploi, elles devenoient *Légales*.

Quoique barbares au fonds, quoique propres à favoriser des habitudes sanguinaires, quoique le bonheur d'en être délivré doive, comme je l'ai observé ailleurs, être compté par le genre humain au nombre des bienfaits du *Christianisme* (1), elles ne doivent point être appelées des *cruautés*, ni être rangées au nombre des violences destructives de la société : mais ce ne sont pas celles-là qu'on impute aux *Calvinistes* ; & celles qu'on leur impute ne sont point l'esprit du *Calvinisme* : elles ne sont, elles ne peuvent être celui d'aucune secte, d'aucune religion, d'aucune société policée : il n'y en a point qui tolere, & à plus forte raison, qui consacre, des *assassinats* de sang-froid, des mutilations de sang-froid, des viols de sang-froid, des incendies de sang-froid.

Les *Calvinistes* en ont commis : oui : mais est-ce là l'esprit de leur *confédération* ? N'étoit-ce pas le fruit des circonstances, de l'ignorance mutuelle des parties, de l'ambition des chefs ? Ne sont-ce pas des *représailles* des barbaries qu'on se permettoit envers eux ?

(1) Voyez l'*Examen Philosophique des Œuvres de M. de Voltaire*, page 193.

La Magistrature, au tems de la *Fronde*, a scandalisé la Nation, s'est fatiguée elle-même par des excès moins funestes, mais qui avoient en ridicule ce qu'on pouvoit reprocher aux autres en férocité. Seroit-on excusable de dire que c'est là l'*esprit de la Magistrature* ?

Les ecclésiastiques, *séculiers, réguliers, mitrés, crossés, pourprés, à robe blanche, à robe noire, à petite, à grande tonsure*, ont pendant la *Ligue* allié la démence à la barbarie, les fureurs du fanatisme aux convulsions de la folie; qui oseroit soutenir que c'est là l'*esprit du Clergé*.

Les *Catholiques* même contemporains, rivaux, ennemis des *Calvinistes* ainsi inculpés, étoient-ils exempts des excès dont ceux-ci sont seuls accusés, par le *Ministre patriote*. Lisez les *Mémoires du tems* : profitez de cette leçon des *Rois, & des Ministres*; voyez ce qu'ont fait un Cardinal de *Lorraine*, un Connétable de *Montmorency*, un Maréchal de *Montluc* & tant d'autres : comparez leur cruautés dont on ne parle pas à celles qu'on reproche à un Baron des *Adrets*, cannibale abominable au service des *Protestans*, il est vrai, mais non moins cannibale quand, en passant à celui des *catholiques* il eut joint la trahison, l'hipocrisie, à tous les autres crimes dont sa vilaine ame étoit déjà fouillée.

Suivant le *ministre patriote*, on ne peut trop exalter » ce brave Connétable de *Montmorency*, » dont la devise, & le cri de guerre, *Dieu aide* » au premier Baron chrétien, cadrent si bien avec

» les sentimens de son ame magnanime, res-
 » peçant, chérissant la religion, . . . mourant
 » pour cette même religion, en *récitant ses prie-*
 » *res*, sur le champ de bataille, où il étoit
 » étendu. . . .

Voilà sans doute un beau portrait : mais il est tracé dans le cabinet, au 18e. siècle, par une imagination exaltée, qui ne voit dans le *brave Connétable*, qu'un héros édifiant, qu'un martyr. Voyons celui qu'a peint du même homme, un témoin oculaire, un Catholique zélé aussi, qui a voulu, qui a cru le louer ; c'est *Brantome*, dans ses *Hommes illustres François*, article M. le Connétable *Anné de Montmorency*.

» Il portoit le nom d'*Anné*, pour estre filleul
 » de cette brave *Annie de Bretagne*, reyne de
 » France & celui que l'on dit avoir été le
 » premier Gentilhomme & Baron Chrétien de la
 » France ; ce qui lui redonde à un très-grand
 » honneur ; *Aussi a-t-il bien sceu en soi entretenir*
 » *ce Christianisme tant qu'il a duré*, & n'en a ja-
 » mais dérogé : ne manquant jamais à ses dé-
 » votions, ni à ses prieres ; car tous les ma-
 » tins, il ne failloit de dire & entretenir ses
 » Patenostres, fust qu'il ne bougeast du logis,
 » ou fust qu'il montaist à cheval, & allast parmi
 » les champs, aux armées : parmi lesquelles,
 » on disoit qu'il se falloist garder des Patenostres
 » de M. le Connestable.

» Car en les disant, ou marmottant, lorsque
 » les occasions se présentoient, comme force
 » débordemens & désordres y arrivent, main-

» tenant il disoit : *Allez moi prendre un tel :*
 » *attachez celui-là à un arbre : faites passer celui-là*
 » *par les picques tout à cette heure , ou les arque-*
 » *busez tous devant moy. Taillez-moy en pieces tous*
 » *ces marauts qui ont voulu tenir ce clocher contre*
 » *le Roy ; bruslez-moy ce Village ; boutez-moy le*
 » *feu par-tout à un quart de lieue à la ronde (1) :*
 » & ainsi tels ou semblables mots de justice &
 » police de guerre proféroit-il selon ces occur-
 » rences, sans se desbaucher nullement de ses
 » *Paters*, jusques à ce qu'il les eust parache-
 » vez ; pensant faire une grande erreur s'il
 » les eust remis à dire à une autre heure, tant
 » *il estoit conscientieux* ».

A ce sang froid atroce, à cette infernale ré-
 gularité, il joignoit habituellement des plaisante-
 ries non moins atroces, non moins infernales,
 c'est encor *Brantome*, qui nous l'apprend ; &
 toujours comme *témoin oculaire*, comme *pané-*
gyriste.

Après nous avoir dit que les *Huguenots* don-
 noient au Connétable, « le titre de *Capitaine*
 » *brule-bancs*, dont il ne se soucioit gueres,
 » car il portoit d'autres plus beaux titres, &
 » plus illustres marques que celles-là : » il
 ajoute, « si les haïssoit-il fort, & au commen-
 » cement de la guerre il en faisoit bien pen-
 » dre ; comme il fit, à la prise de *Blois* ; car
 » je le vis ; & toujours leur disoit *puisque*

(1) Observez qu'il ne s'agit là que des guerres civiles,
 & des exploits de ce brave Connétable contre les *Hugue-*
nots.

» vous marchés sur vos têtes, & nous sur nos
 » pieds, il faut que vous passiez par là » : ce
 n'est pas la platitude de ce prétendu bon mot
 qui est remarquable ; c'est l'affreuse tranquillité
 dont-il étoit l'indice (1).

(1) Il ne faut pas croire que ce *BRAVE Connétable*, ne fut dur, impérieux, barbare, que dans les affaires de religion : tous ses procédés étoient tiranniques & violens : il ne connoissoit de Loi que ses caprices : en voici une preuve tirée du même *Brantome*, & rapportée par lui toujours avec éloge.

» Il me souvient qu'au voyage & entrevue de *Bayonne*, le Roy étant à *Bordeaux*, M. *Strozzy* l'alla un
 » jour voir dîner (il s'agit du Connétable) avec ses Capitaines, & j'estois avec lui. Aussitôt qu'il le vit, il
 » lui dit ; *Strozzy*, vos gens firent hier monstre : il les fait
 » beau voir, (qui estoient les gardes du Roy) ils touchent
 » ront aujourd'hui de l'argent ; je l'ay commandé. M. *Strozzy*
 » luy dit : Monsieur, ils voudroient vous faire une priere.
 » C'est que le boys est cher en cette Ville, & se ruynent pour
 » en acheter ; car il fait froid. Ils vous supplient de leur
 » vouloir donner un navire, qui est sur la grave, qui ne
 » vaut rien, qu'on appelle le *NAVIRE de MONTRÉAL*,
 » pour le mettre en pieces, & s'en échauffer. Je le veux :
 » dit Monsieur le Connétable ; qu'ils y aillent tantost & y
 » meinent leurs goujats, & le mettent en cent mille pieces, &
 » s'en échauffent très-bien ».

» Par cas il y avoit-là présent quelques *Jurats* de la
 » Ville & *Conseillers de Cour* qui le voyoient dîner, &
 » luy voulurent remontrer que cela n'estoit pas bien fait,

Et *Montluc*, le brave *Montluc* moins loué, mais non moins distingué dans ces boucheries, dans ces suites d'assassinats à main de Bourreau, qu'on appelloit guerres contre les *Huguenots*, ouvrez ses *Mémoires*: vous y lirez qu'étant Lieutenant-général pour le Roi en *Guyenne*, il avoit deux bourreaux qu'on appelloit ses *Laquais*, parceque, dit-il lui-même, *ils étoient souvent après lui*. Pour se justifier du reproche qu'on lui faisoit d'avoir poussé la guerre avec peu de vivacité, afin de prolonger la jouissance de son emploi, il

» & que c'estoit grand dommage du deffraudement de ce
 » beau navire qui estoit de trois cens tonneaux; & qui
 » pouvoit encore servir.

» Et qui estes-vous, dit-il, Messieurs les sots, qui me
 » voulez controller, & me remonstrer? VOUS ESTES D'HAB-
 » BILES VEAUX; d'estre si hardis d'en parler. Si je fai-
 » sois bien, j'envoyerois tout à cette heure dépêcher vos mai-
 » sons au lieu du navire. Qui furent estonnés? Ce furent
 » ces galands, qui tous rougirent de honte. Et le na-
 » vire fut deffait en une après-dînée, qu'on ne vid jamais
 » si grande diligence de soldats & goujats ».

Il n'est pas étonnant qu'un homme capable d'une tyrannie aussi scandaleuse, en pareille matiere; capable de traiter avec une indécence aussi révoltante des Magistrats aussi bien fondés dans leurs représentations contre une violence de cette espece, l'ait été de méconnoître toutes les especes de regles envers les *Calvinistes*: mais l'est-il que ceux-ci en aient conçu du ressentiment, & l'aient quelquefois manifesté?

dit, *il n'y a Lieutenant pour le Roi en FRANCE, qui ait plus fait passer que moi de HUGUENOTS PAR LE COUTEAU OU PAR LA CORDE : ce n'est là vouloir tirer la guerre en longueur.*

A la page 30 du tome III, il raconte froidement que quatre *Calvinistes* accusés d'avoir tenu du Roi *Charles IX*, encore mineur, des propos injurieux, lui furent amenés. » *J'avois,*
 » dit-il, les deux bourreaux derrière moi, bien
 » équipés de leurs armes, & sur-tout d'un
 » marassau (un sabre) bien tranchant. De rage
 » je sautai au collet d'un d'eux nommé *Verdier*,
 » & lui dis, O meschant paillard, as-tu bien osé
 » souiller ta meschante langue contre la Ma-
 » jesté de ton Roi? Il me répondit. Ha, Mon-
 » sieur, à tout pécheur miséricorde. Alors la
 » rage me print plus que jamais, & lui dis,
 » meschant, veux-tu que j'aye miséricorde de
 » toi : & tu n'as pas respecté ton Roi? Je le
 » poussai rudement en terre, son col alla jus-
 » tement sur ce morceau de croix (une croix
 » cassée qui étoit sur le lieu,) Et dis au
 » bourreau, frappe, vilain; ma parole & son
 » coup fût aussitôt l'un que l'autre, & encor
 » emporta plus de demi pied de la pierre de la
 » croix.

» Je fis pendre les deux autres à un orme qui
 » étoit tout contre. Et parce que le quatrie-
 » me n'avoit que dix-huit ans, je ne le voulus
 » faire mourir; afin aussi qu'il portât les nou-
 » velles à ses freres : mais bien lui fis-je bailler
 » tant de coups de fouet aux bourreaux, qu'il me

» fut dit, QU'IL EN ESTOIT MORT AU BOUT
 » DE DIX OU DOUZE JOURS APRÈS. Et voilà
 » la première exécution que je fis au sortir de
 » ma maison, sans sentence ni écriture, car en ces
 » choses, J'AI OUI DIRE QU'IL FAUT COM-
 » MENCER PAR L'EXÉCUTION ».

A la page 101, il raconte sa manière de
 poursuivre des fuyars religieux. » Ces gens
 » comme poltrons, se jettoient dans les taillis,
 » & les fossés, le ventre à terre. Les bandolliers
 » les cherchoient par les bois, & leur tiroient
 » comme quand on tire au gibier..... Nous
 » étions si peu que nous ne pouvions suffire à
 » tuer tout : car de prisonniers il ne s'en parloit
 » point en ce tems là ».

Page 121, même Tome, on lit » je fus
 » averti qu'à Gironde y avoit soixante ou qua-
 » tre-vingt Huguenots qui s'y étoient retirés
 » lors de la route de M. de Duras : je les fis
 » attraper, & pendre SOIXANTE ET DIX aux
 » pilliers de la Halle, sans autre cérémonie,.....
 » on pouvoit connoître par-là où j'étois passé,
 » car par les arbres sur les chemins on trou-
 » voit les enseignes..... Nous logeâmes une
 » nuit à Sauveterre, où j'en pris quinze ou
 » seize, lesquels je fis TOUS PENDRE, sans
 » despendre encre ni papier, & SANS VOULOIR
 » LES ÉCOUTER.

Enfin, à la page 158, on lit ceci qui paroî-
 tra encore incroyable, après tout ce que l'on
 vient de voir : il raconte la prise d'un petit

château, où les payfans des environs avoient cherché un refuge contre les assassins & les bourreaux. « Nous entrâmes, dit-il, tous de furie, & ne trouvâmes dans la bassecour QUE FEMMES ET FILLES : tout en étoit rempli jusqu'aux étables.... Nous les faisons descendre par un degré de pierre; & les Espagnols qui étoient dans la bassecour, & au dessous du degré, LES TUOIENT, disant que c'étoient des LUTHERANOS déguisés ».

Le cœur se ferre & la main tremble en copiant de semblables aveux, des aveux consignés avec complaisance à vingt ans de la date des faits, dans le calme de la retraite, par un vieillard qui destinoit ses reminiscences à l'instruction de ses descendans. Si les chefs les plus illustres, les plus accrédités pensoient ainsi, se comportoient ainsi, quelle devoit être la licence des subalternes, & plus encor celle des simples soldats, espece d'hommes à qui l'uniforme semble donner le droit de tout violer, & que l'humanité des supérieurs, les plus grans exemples de modération, & souvent la discipline la plus rigoureuse ont tant de peine à reprimer ?

Est-il donc étonnant que le désespoir poussât quelquefois à des explosions violentes, des malheureux abandonnés à ces bandes de bêtes féroces, dirigées par des assassins en titre, qui plaisantoient au milieu du meurtre, qui en récitant leurs prières méloient à leurs oraisons des ordres pour le gibet, pour l'incendie; qui s'ho-

norioient d'avoir des bourreaux pour *laquais* ; qui feignant de ne pas vouloir faire mourir des enfans, les faisoient fouetter par les *bourreaux*, de maniere qu'ils en mourussent, au bout de *dix à douze jours* ; enfin dont la maxime étoit de commencer par l'exécution, *sans sentence ni écriture* ? Est-il étonnant qu'en s'atrou-pant pour repousser de pareils monstres, les *Calvinistes* s'emportassent quelquefois à des in-humanités monstrueuses ?

Et qu'on ne dise pas qu'ils avoient rendu ces horreurs nécessaires, qu'ils en avoient donné l'exemple, que les dépositaires de l'autorité adoptoient leurs procédés, pour les contenir. Ce seroit joindre la calomnie à l'injustice, & la diffamation à la cruauté.

Dès le principe, avant que les *non-conformistes*, les novateurs se fussent souillés d'aucun excès de ce genre, on avoit commencé par oublier envers eux, toute proportion entre le délit & la peine, par outrager la nature & l'équité. Dès 1535, sous *François Ier*, Prince plus que voluptueux, Prince sans scrupule dans ses alliances, Prince qui caressoit le *Turc* pour en obtenir des secours, & les *Luthériens d'Allemagne* pour inquiéter *Charles V*, des *Luthériens François* accusés d'avoir affiché des *Placards impies* contre le *St. Sacrement*, dans *Paris*, avoient été condamnés AU FEU.

C'étoit déjà une terrible rigueur : mais enfin il y avoit un délit ; il y avoit un grand scandale : c'étoit une insulte à la religion dominan-

te : il falloit une réparation, un châtiment ; mais que dire du raffinement atroce qu'on y joignit ? En voici le récit fait par le P. *Daniel*, écrivain non suspect, & qu'on n'accusera pas d'une exagération maligne.

» Le soir du même jour les six coupables
» furent conduits à la place publique, où l'on
» avoit préparé des feux pour les brûler. Il y
» avoit au milieu de chaque bûcher, une es-
» pece d'estrapade élevée où on les attacha ;
» ensuite, on alluma le feu au-dessous d'eux, &
» les bourreaux lâchant doucement la corde, lais-
» soient couler jusqu'à la hauteur du feu ces misé-
» rables, pour leur en faire sentir la plus vive im-
» pression ; puis on les guindoit de nouveau en
» haut ; & après leur avoir fait souffrir ce cruel
» tourment à diverses reprises, on les laissa tom-
» ber au milieu des flammes, où ils expire-
» rent (1) ».

Qu'on les eut brûlés aux termes de leur sentence ; qu'on eut joint à l'appareil horrible pour l'imagination de ce supplice, la cruauté effective d'allumer le bûcher autour d'eux avant que de leur avoir ôté la vie, leurs freres, leurs complices si l'on veut, leur auroient donné des larmes : ils en auroient consacré le nom dans leur nécrologe secret ; ils n'auroient point pensé à les venger, parce que l'idée ne vient pas même de se venger par la violence de ce qui porte l'empreinte des formes juridiques.

(1) Histoire de France, par le P. Daniel, Tome IX, page 417, in-4to.

Mais les voir livrés à ce jeu diabolique ; mais se les représenter suspendus à cette escarpolette infernale qui produisoit vingt supplices pour un que portoit l'arrêt ; qui réunissoit à la violation de toutes les loix de la nature celle de toutes les idées de la justice ; qui portoit avec elle une solennité , un mélange d'affectation , de joie , d'insulte , & de férocité réfléchie , ce spectacle , ce souvenir devoient porter dans l'ame de tous les non-conformistes , plus de fureur encore que d'effroi : c'est par des cris de rage qu'ils devoient répondre aux hurlemens de leurs malheureux confreres.

Et s'il étoit vrai que de ces scènes trop répétées dans les années suivantes , sous différentes formes , il eût résulté chez les *Calvinistes* un esprit de violence vindicative , de barbarie impitoyable , ce n'est pas la réforme qu'il faudroit en accuser ; ce seroit l'esprit inventeur de ces horreurs recherchées , qui en seroit vraiment l'origine ; & comme il seroit injuste d'attribuer cet esprit à la religion *Catholique* , quoi qu'un Prince *Catholique* , des Prêtres *Catholiques* , des Magistrats *Catholiques* en fussent les instrumens , il ne le seroit pas moins de l'imputer au parti opprimé qui en étoit la victime.

Mais il y a quelque chose de plus remarquable encore , & que les écrivains *Catholiques* n'ont pas assez remarqué , c'est que si chez ces infortunés , le peuple , le simple *Soldat* alors sans discipline , & sans frein , même dans les armées les plus régulières , se permirent trop

jouer, à abuser de ses ressources, vous aurez bientôt comme au seizième siècle des troubles, des rivalités, des guerres civiles, des massacres. Les procédés seront les mêmes; mais les noms des factions seront changés. Au lieu de s'appeler *Calvinistes*, *Huguenots*, *Papistes*, &c. on se distinguera par les titres de *Frondeurs*, de *Politiques*, de *Mazarins*, &c. C'est la différence des caractères dans les chefs, & non la diversité du culte qui rendra les chocs, & leurs intervalles plus ou moins sanglans, plus ou moins barbares.

L'auteur du *Discours A LIRE* a donc commis une injustice très grave en hasardant l'affertion que je viens d'examiner. Il a tendu au législateur, & au public, un piège reprehensible, en attribuant à *L'ESPRIT* du *Calvinisme*, ce que les *Calvinistes* ont *FAIT* avant la révocation de l'*Edit de Nantes*.

Sur ce qu'ils font depuis, ou du moins sur ce qu'ils faisoient, jusqu'au moment où ce discours a paru, on peut d'abord soupçonner leur adversaire de la même exagération, de la même méprise : il prétend que dans les derniers tems ils se livroient à des excès, soit contre les *Curés Catholiques*, soit contre ceux d'entre eux qui se permettoient une résipiscence regardée par eux comme une apostasie. Il leur fait de plus un crime de leurs démarches pour se tirer de l'humiliation, de la nullité politique où ils languissoient.

Quant aux violences, s'ils en commettoient encore

encore quelquefois , elles ne pouvoient être imputées qu'à l'inconcevable singularité de leur état. Regardés par la Loi comme annéantis , & cependant toujours menacés du supplice ; dédaignés dans l'ordre politique comme des chimères , & ne recevant d'existence que dans celui des peines ; repouffés de toutes les listes de privileges civils , & inscrits sans examen sur tous les catalogues de punitions ; leurs cœurs ne devoient-ils pas sans cesse palpiter entre le ressentiment de l'opprobre , & la crainte du danger ? Et leurs dispositions ne devoient-elles pas aussi tendre sans cesse à se manifester par des explosions plus ou moins vives , quand ils rencontroient des administrateurs imprudens , ou des interprètes trop ombrageux de ces regles inconséquentes ?

Mais *QUE FERONT-ILS* aujourd'hui qu'ils ont réussi ? Sur cet article il me semble qu'une assertion fâcheuse seroit au moins bien précipitée : je ne voudrois assurément pas me rendre garant indistinctement de leur régularité ; mais il me repugneroit encore davantage de chercher d'avance à la rendre suspecte , & de rappeler sur leurs têtes d'après la supposition d'un vertige au moins douteux , l'épée qu'une main bienfaisante vient d'en écarter.

L'auteur *du Discours à lire* se livre à ce sujet à une prévoyance emportée , qui afflige les hommes impartiaux ; cette partie de son livre annonce plus de violence qu'elle n'en suppose à ceux dont elle prédit les prétendus excès futurs : & j'oserai l'observer avec la franchise

dont je fais profession , ses raisonnemens ne sont rien moins que fondés en raison. Par-tout c'est sa passion, & non son jugement dont il a suivi l'impression. Je n'en citerai qu'une preuve.

Un des grans périls de la *tolérance CIVILE*, suivant lui, de cet état *CIVIL* accordé aux enfans que l'Eglise dominante rejette de son sein, de cette existence *CIVILE* assurée dans la société aux dissidens, refractaires obstinés, dont la vraie religion déplorera toujours l'égarement, c'est la coalition qui s'opérera bientôt entre eux, & une partie nombreuse de la nation, déjà corrompue, dit-il, pervertie par la *Philosophie*.

La défection de celle-ci, ajoute-t-il, est encore déguisée sous quelque apparence de pudeur : c'est une abnégation secrète, & non pas une apostasie. Un *Théiste*, un *Philosophe*, également ennemi de tous les temples, n'ose cependant aujourd'hui avouer hautement sa nullité : il rougiroit à chaque instant dans la société de porter sur le front le signe de l'audace qui brave tous les cultes, & d'avoir dans la bouche une profession de foi, qui tend à détruire l'objet du respect de tous les autres hommes.

Mais quand il pourra s'affranchir de toutes les marques extérieures d'une religion, en feignant de s'affilier à une de celles à qui il n'est permis d'en manifester aucune, quoique leur aversion pour la dominante n'entraîne plus ni opprobre, ni danger, il s'empressera d'adopter ce masque commode; libre même du frein léger que lui imposoient la bienséance, le respect hu-

main , il jouira dans toute sa plénitude , il travaillera avec bien plus de facilité à la propagation , de cette pernicieuse indifférence , si goûtée aujourd'hui , si répandue , si accréditée , sous le nom de *Philosophie*.

Je ne cherche point à affoiblir l'objection : je songe encore moins à la résoudre en *Cassiste* : je laisse ce ministère , il y a long-tems que je l'ai dit , (1) aux bouches , aux mains qui ont pour l'exercer , une mission spéciale , & je n'envisage jamais ce sujet infiniment intéressant pour la société , que du côté accessible pour un *laïque* , c'est-à-dire de celui qui est du ressort de la politique , & dépend incontestablement de la juridiction séculière. Or , sous ce point de vue , la logique & la prescience du *Ministre patriote* me semblent également défectueuses.

L'indifférence dont il parle n'est point du ressort du Gouvernement : s'il la favorise sans voile il est aveugle , il va contre ses propres intérêts ; il commet une indiscretion dangereuse pour lui-même : mais s'il prétendoit la combattre par la force ouverte , il commettrait une usurpation injuste , une véritable tyrannie.

Répétons-le , parce que c'est un principe essentiel : le pouvoir , le droit , ne lui a été donné que sur les *actions* : la *volonté* , les sentimens intimes *du cœur* lui échappent. Il peut essayer de les diriger par des exemples , par des préférences accordées à l'opinion qu'il veut faire pré-

(1) En plusieurs endroits de ces *Annales* surtout ; & notamment au volume IV , page 283 & suiv.

valoir, par l'interdiction sévère de tout ce qui tendroit à la blesser, à la déprimer; mais s'inquiéter de ce qu'on ne l'embrasseroit pas *avec chaleur*, au fonds de l'ame, & à plus forte raison s'en offenser; ce seroit de sa part au moins une extension bien indiscrete de ses prerogatives.

Il y a donc au moins aussi de l'indiscretion à lui présenter ce motif comme suffisant pour perpétuer une rigueur inique en elle-même; si la scission active du *Calvinisme*, & des autres dissidences ne mérite pas d'être flétrie *civilement* par la Loi, peut elle devenir plus coupable, plus dangereuse aux yeux du législateur, par la crainte qu'elle ne se confédere avec l'inertie du *Philosophisme*?

Mais ensuite est-il bien vrai que celui-ci puisse avoir le besoin, ou la tentation de cette alliance? Quand cela feroit, qu'y perdrait l'Eglise? Il est de fait que ceux que le *Ministre* désigne par le nom de *Philosophes* s'affranchissent assez ouvertement de ses pratiques: l'espece d'hommage qu'ils lui rendent, en portant, quelquefois malgré elle, le nom de *Catholiques*, n'est qu'une ironie continuée, souvent injurieuse, dont je ne vois point l'avantage pour elle (1).

(1) On peut en juger par ce qui s'est passé à la mort de M. de *Voltaire*. Un corps réputé *Catholique*, rempli d'Abbés probablement *Catholiques*, d'Evêques *Catholiques* sans doute, ne s'est-ils pas opiniâtré à vouloir faire célébrer une Messe pour le repos de son ame. Le refus de ce

Mais si elle y attache quelque prix, je vois dans l'édit de tolérance un moyen de lui assurer, bien plus que de le lui enlever.

service n'a-t-il pas produit de la part de la compagnie une renonciation formelle pour tous ses membres à ce privilège de la *Catholicité*?

L'Eglise n'a-t-elle pas même eu le dessous dans le petit escamotage de la sépulture Ecclésiastique, subtilement dérobée en faveur des restes de son ennemi, ou plutôt de la chaux qui les avoit dévorés? Tout cela n'a-t-il pas produit cent fois plus de scandale que d'édification?

L'Eglise, comme je l'ai observé dans le tems, volume IV de ces *Annales*, pag. 285, n'étoit pas inconséquente : elle avoit raison : ce sont les amis du défunt, les *Philosophes*, qui étoient inconséquens, & audacieux : mais le prétexte leur auroit manqué si l'édit sur la *dissidence* avoit déjà existé.

M. de *Voltaire*, détracteur connu pendant sa vie du culte dominant, mort sans avoir satisfait aux devoirs qu'il impose, auroit été réputé *dissident*, & traité comme tel, sans danger, sans obstacle, par ce qu'il auroit pû l'être sans honte pour lui, sans opprobre pour les siens : on l'auroit enterré où l'on auroit voulu, où l'on auroit pû. Une Messe de cérémonie auroit continué d'être le dernier acte d'une agrégation qui commence en général par un discours fade, & manieré. On auroit épargné au clergé un grand embarras, & à une partie de l'*Académie* une complaisance honteuse, en enlevant à l'autre une occasion de faire triompher son audace & sa malignité.

D'abord, *politiquement*, les *Philosophes* n'auroient pas même l'idée de se détacher du tronc, pour chercher sous les branches l'asile prétendu qui couvrirait leur défection. La profession du culte dominant étant toujours une qualité requise, essentielle pour toutes les places, cette profession continuera d'être le signe, au moins extérieur, de quiconque n'aura pas été guéri de l'ambition, par la *Philosophie*. Dès que pour être *Conseiller du Roi* dans ses *Élections*, ou dans ses *Cours*, &c. il faudra continuer d'être, ou de se dire de la religion du Prince, on n'aura pas plus qu'aujourd'hui de motifs pour l'abjurer : on pourra n'être pas plus dévot au fonds du cœur ; mais on ne sera pas plus tenté de se déclarer *non-conformiste* ; c'est-à-dire de se donner un titre d'exclusion à tout ce qui s'appelle *emploi*.

Mais la tentation de cette prétendue liberté sera-t-elle plus efficace envers ceux qui n'aspirent à rien, & qui, par tempérament, ou par système, préfèrent une oisiveté sans embarras, aux fonctions pénibles d'une place quelconque ? Je ne le crois pas : au contraire.

Jusques aujourd'hui dans la société, quoique la liberté de penser fût assez généralement exercée, celle de parler étoit contenue : les *non-conformistes* avoient pour eux-mêmes, ou pour leurs enfans quelque chose à craindre de la Loi prohibitive ; sans s'annoncer pour enfans de l'Eglise regnante, ils étoient cependant obligés de garder des menagemens sur leur dissidence : ils laissoient bien entrevoir qu'ils n'adoptoient pas

le culte commun, mais ils ne professoient pas le leur. Le *Philosophe* détaché de tous, pouvoit se confondre, se cacher, dans cette foule d'individus réfractaires qui laissoient plutôt éclater leur repugnance que leur foi.

Déformais que le masque ne sera plus nécessaire; que chacun depuis le *Calviniste* jusqu'à l'*Anabaptiste*, jusqu'au *Juif*, pourra se montrer tel qu'il est; croit-on que le personnage du *Philosophe Rienniste* sera bien agréable, bien facile à soutenir? Il verra autour de lui des communions diverses, mais un concours général à en adopter une: il verra chacun se donner mutuellement la foi religieuse pour gage de la foi politique, & la soumission extérieure à une Eglise quelconque, pour caution de la probité intérieure, de la tranquillité civile.

Et lui, quelle sera sa caution? Dans un lieu de grand passage, des étrangers qui s'y produisent sont admis sans défiance; on les dispense d'avoir de la monnoie courante pourvu qu'ils s'acquittent chacun avec celle de son pays: mais quel accueil y recevrait un inconnu qui pour prix de sa dépense n'offrant que sa parole, & publiant hautement son indigence, traiterait de faux monnoyeurs tous les honnêtes gens arrivés avant lui?

Voilà précisément l'état du prétendu *Philosophe* assez fou pour se targuer de son indépendance spirituelle. S'il manifeste son dédain contre toutes les religions, elles se réuniront toutes contre lui: il encourra une excommuni-

cation universelle, peu éclatante en apparence, mais non moins importune. L'édit de *tolérance* au lieu d'avoir affoibli le parti du vrai culte aura multiplié ses gardiens, & ses vengeurs.

Si le Philosophe déconcerté, croit par pudeur devoir dissimuler, & se fixer à un de ces points de ralliement devenus indispensables, il donnera nécessairement la préférence à celui près duquel il est né. Il n'y a qu'un grand intérêt *spirituel*, ou *temporel* qui puisse déterminer les variations en ce genre; & dans l'état actuel des choses en *Europe* la grandeur même de cet intérêt ne sauve pas du mépris celui qui y cède. Or, désormais en *France* il n'en existera aucun ni d'une espèce ni de l'autre, pour un homme voué par sa naissance au *Catholicisme*.

Il se rendroit ridicule, si, en passant dans une autre communion il s'y disoit déterminé par la conviction: le *Catholicisme* pere de tous les cultes Chrétiens en vigueur aujourd'hui sera toujours le plus raisonnable, & le seul conséquent. Il a pour lui les deux plus solides fondemens de l'existence *religieuse, politique, civile*, le *TITRE* & la *POSSESSION*.

Les communions issues, mais détachées de lui, ne pouvant donc croire à la sincérité de ces renégats Philosophiques, rougiroient de s'approprier leur indifférence: elles les repousseroient avec fermeté, peut-être avec horreur. Personne ne veut être le *pis aller* de la trêdeur, ni la couverture du mensonge: les *Ministres* se

montreroient peut-être autant, & plus rigoristes à cet égard que nos *Prêtres*.

En deux mots, si l'édit dont il s'agit pouvoit donner lieu à quelques conquêtes spirituelles, ce ne feroit pas à celles de la prétendue licence des *non-conformistes* sur l'hypocrisie philosophique; au contraire, ce sont les *non-conformistes*, les *philosophes* eux-mêmes qu'il pourroit retenir, ou rappeler au sein, dans la filiation, au moins apparente de la religion dominante.

Le *Ministre patriote*, dans son effervescence amère, s'oublie au point de voir déjà la France *Calviniste*: il suppose que le fruit de la loi qui exclut formellement les dissidens de l'éducation publique, de tous les emplois publics, sera de les immiscer bientôt dans tout ce qui concerne l'éducation publique, & privée, non-seulement des particuliers, mais des Princes, ainsi que l'administration; de les mettre à portée de corrompre les héritiers du trône, & enfin de subjuguier le trône lui-même: Appliquant aux conjonctures actuelles l'expression énergique d'un Pere qui pour faire sentir la grandeur d'un scandale donné par un *Concile*, semble dire qu'il mit en péril l'infailibilité de l'Eglise, (i) il s'écrie, » nous pouvons le prédire de la France » un jour imbue des leçons de maîtres Calvi-

(i) C'est St. Jérôme, qui dit, en parlant du *Concile de Rimini*, l'univers Catholique fut indigné d'être *ARIEN* sans s'en appercevoir.

« nistes, » elle sera toute étonnée de se trouver *PRO-*
« *TESTANTE* ».

S'il y a dans la première prédiction de l'injustice, & de l'inconséquence, il y a dans celle-ci bien de l'imprudence, & de l'aveuglement. Pourquoi donc convertir en reproches personnels, & injurieux, en annonces allarmantes, & fâcheuses, des discussions qui ne seroient utiles qu'autant qu'elles seroient froides & réfléchies ? La honte d'être condamnés comme *Hérétiques* eux-mêmes, ou la crainte d'être envisagés par la postérité comme fauteurs de l'*Hérésie*, sera-t-elle donc à l'avenir l'épouvantail par lequel on cherchera à glacer les législateurs qui sentiront le besoin des réformes relatives à la police *Ecclésiastique*, mais *seculière* de leurs états, ou le châtiment du courage avec lequel ils oseront le braver ?

L'*Empereur* croit devoir assujettir l'*enseignement* chez lui à une forme qui ne touche en rien à la juridiction *Episcopale* ; qui n'est que l'application des droits des Universités, & du pouvoir *laïque*, & on crie que la foi *Catholique* est en danger : il favorise le *Protestantisme*.

Le Roi de *France* accueille enfin le cri de la raison, de la justice, de la véritable humanité ; il dispense ses enfans aveugles d'une profanation, dont une Loi plus aveugle encore leur faisoit une nécessité, ou d'une proscription folle aux yeux de la raison, cruelle à ceux de la politique, honteuse à ceux de la religion : il accompagne sa Loi de la profession la plus

authentique de son attachement à cette religion, des précautions les plus sages pour empêcher que la pratique en reçoive aucune atteinte, & on crie qu'il donne entrée aux novateurs; s'il n'est pas *Protestant* lui-même, ses successeurs ne tarderont pas à l'être.

L'auteur de ces fâcheuses apostrophes s'est trompé sur la date du siècle où il écrivoit : quand elles auroient quelque fondement réel, il auroit fallu les étouffer; elles ne peuvent que produire l'effroi des simples, & réveiller l'espoir des mal intentionnés. Pourquoi montrer la possibilité d'une pareille révolution? Ne seroit-il pas bien plus prudent, bien plus sûr même, de la présenter toujours comme impossible, que de s'épuiser à en exagérer les désastres, en la regardant comme prochaine?

Hommes sages, hommes impartiaux qui croyez à la religion de vos peres; qui en vénerez la tradition; vous dont la foi est le plus précieux bien, & dont les scrupules sont respectables; vous que je n'ai point à me reprocher d'avoir jamais scandalisés, écoutez-moi sans scandale; appréciez ce que je vais dire avec la même pureté d'intention qui dirige mon cœur & ma plume.

Il ne s'agit plus aujourd'hui entre les Eglises d'enthousiasme, ni de dispute : tous les cultes sont jugés. Si la tiédeur du siècle ne permet pas au véritable d'espérer beaucoup de conversions, elle doit le garantir aussi de la crainte des apostasies : tout se compense. Indépendamment de la parole solennelle & divine qui assure au *Catholicisme* une solidité contre laquelle rien

ne pourra prévaloir, l'état politique même des choses lui assure une consistance inébranlable : c'est peut-être un des effets de cette parole, un des moyens d'en opérer l'accomplissement.

S'il pouvoit être compromis désormais ce ne seroit point par les attaques, mais par les apologies. Le dogme est fixé; croyons-y, & interdisons nous; interdisons à qui que ce soit de le discuter. Voilà un premier moyen facile de prévenir le schisme, & d'obvier aux innovations : presque tous les *Hérétiques* qui ont outragé la vraie foi, avoient commencé par en être les défenseurs, & les prétendus combats livrés à l'incrédulité, ont fait plus d'incrédules que de prosélites (1).

Il y a un second moyen d'affurer la paix de l'Eglise, & sa stabilité; plus facile encore dans

(1) La Loi du *silence* sur toutes les matieres de *controverse*, & en général sur ce qui intéresse la religion, est certainement un des moyens les plus efficaces pour la maintenir : & elle n'excede point les droits de la puissance *seculiere* : mais il faut qu'elle soit secondée par le silence volontaire du *clergé*. La sensibilité trop peu déguisée de ce Corps sur les saillies de M. de *Voltaire*, & les réponses mal-adroites qu'on lui a faites, ont peut-être beaucoup contribué à nourrir son audace, & l'engouement de ses partisans. Les *Provinciales*, & le *Jansénisme*, ont contribué à la perte des *Jésuites* : mais il n'y auroit point eu de *Provinciales*, & le *Jansénisme* se seroit évanoui de lui-même, si l'on avoit laissé dans leur obscurité le gros livre toujours ignoré de *Jansenius*, & le testament d'abord très-peu connu du P. *Quesnel*.

la théorie, il pourroit éprouver des difficultés dans la pratique; mais c'est à cet égard que les discussions pourroient être utiles, efficaces, vertueuses même :

Veut-on le savoir? C'est de tirer enfin les *Curés*, les *Curés DE CAMPAGNE* sur-tout & leurs Vicaires, de l'état d'abjection où ils languissent : c'est de donner à ce corps le plus utile certainement, le seul laborieux du clergé séculier, le plus distingué en général par les vertus, par la régularité, une consistance qui en donne une réelle à ses services; qui sauve de la dégradation phisique son Ministère si sacré en religion, si précieux en politique.

Voilà les gardiens qu'il faudroit donner au peuple, non pas contre les *Hérésies*, je le répète, elles ne sont plus à craindre; mais contre le mépris que peut lui inspirer le dénue-ment de ses pasteurs immédiats; mépris, qui chez des esprits grossiers, & même chez ceux que la culture a le plus exercés, peut s'étendre jusqu'aux dogmes prêchés par des pasteurs faméliques.

Les sens influent plus qu'on ne pense sur les opinions qui semblent le plus détachées des sens : un Magistrat dont l'extérieur annon- ceroit la misère, n'inspireroit ni respect, ni confiance. Pourquoi dans le sacerdoce actif des *Curés*, dans ce ministère qui aux yeux d'un vé- ritable politique, est, comme je l'ai dit ailleurs, une véritable Magistrature, laisser subsister cet,

alliage du caractère le plus respectable avec l'indigence la plus douloureuse ?

La raison qui a réclamé, & enfin obtenu pour les *Non-catholiques* la restitution des droits de la nature, a fait aussi quelques efforts, en faveur de cette portion souffrante du clergé *Catholique* ; mais ce n'est pas avec le même succès. Il a fallu cent ans d'efforts, de suppliques, de représentations ; il a fallu trois ans de recherches, de projets, de mouvemens ; il a fallu l'exemple d'un Diocèse entier, & une espèce de violence de la part d'un Prélat aussi éclairé que bien intentionné, pour arracher une Loi qui assurât enfin aux *Curés* en titre, 700 livres tournois de revenu, & la moitié à leurs substituts, appelés *Vicaires*. La première de ces sommes égale à peine les gages d'un *valet-de-chambre* un peu élégant : la seconde est bien au-dessous de celle que donne au *laquais* le plus novice, l'économie la plus sordide. Il n'y a point aujourd'hui de ville en *France*, où l'on donne à un *laquais* qu'on ne veut ni habiller ni nourrir, moins de 30 sols par jour, ce qui fait par conséquent au moins 547 liv. tourn. par an : le *Vicaire* n'en recevra que 350.

Et encore le *laquais* peut obtenir quelques libéralités : il peut prétendre à des profits du jeu, à des débris de garde-robe : l'infortuné *Vicaire* n'a rien qui y ressemble ; il est réduit à sa portion congrue, & , je ne le dis qu'en rougissant, en gémissant de cette espèce de profanation, à ses *Messes*, quand elles sont payées. La *France*

offre mille exemples d'abus , d'inconvenances humiliantes & douloureuses : il n'y en a point de plus honteuse , de plus affligeante que celle-là. Sept cens livres *tournois* , & à plus forte raison 350 ne sont pas suffisantes pour l'entretien annuel d'un *ecclésiastique* , qui outre ses besoins personnels , indispensables , est encore assujetti par devoir , par décence , quand il n'y seroit pas porté par son caractère , à se charger de subvenir à ceux de tous les indigens de sa paroisse.

Les Curés du Diocèse d'*Auch* , ont établi en 1784 , dans une lettre pleine d'éloquence , & de noblesse , quoique remplie de détails bien humilians , qu'avec 777 livres *tournois* de revenu , un *Curé de campagne* auroit à peine le nécessaire le plus exigü , proportionnellement à la bienfaisance de son état , *sans y comprendre sa nourriture*. Cette lettre trop peu connue porte cette vérité jusqu'à la démonstration : pour réponse on leur a accordé 700 liv. *tournois tout compris*.

Le clergé de nos jours se plaint des progrès de l'irréligion , ou plutôt de l'espèce de révolte générale contre son opulence : des ecclésiastiques citadins richement pensionnés font de gros livres pour établir la *révélation* , les *prophéties* , le pouvoir de l'Eglise , &c. Ils accusent la *philosophie* moderne du peu de fruits que produisent leurs leçons ; eux & leurs protecteurs ne devroient-ils pas s'en prendre encore plutôt au faste indécent du haut clergé , à son avidité , &c. à l'abjection à laquelle il condamne , dans la

quelle il s'obstine à faire languir le clergé du second ordre ; le clergé , on ne peut trop le répéter , qui a le plus de droit au respect , à la reconnoissance de la société ?

Toutes les especes de mendicités sont déplorables ; mais dans celle des *Curés de campagne* l'opprobre & l'injustice se joignent aux inconvénients. J'ai voulu autrefois traiter ce sujet en général : je reviendrai au premier moment sur cet article en particulier ; & j'essaierai de trouver des moyens , pour assurer , pour adoucir au moins l'existence très incongrue des malheureux *Congruistes*.

T A B L E.

RÉPONSE de l'Auteur des Annales à un Souscripteur ; concernant l'accident arrivé le 22 Janvier 1788 , à BRUXELLES , & sur ce qui semble encore rester de sujets d'inquiétude dans les PAYS-BAS AUTRICHIENS. Page 291

Projet EFFECTIF de supprimer les DOUANES aux PAYS-BAS AUTRICHIENS. 315

FRANCE. Edit donné à VERSAILLES , en faveur des NON-CATHOLIQUES. Examen d'un ouvrage publié sur cette matiere sous le titre de DISCOURS A LIRE AU CONSEIL , &c. 319

RÉFLEXIONS sur la nécessité , pour le bien même de la religion , d'assurer aux Curés DE CAMPAGNE un revenu qui les garantisse de la misere. 354

L E T T R E

À l'Auteur des ANNALES sur ce qu'il a dit dans son N° 99, de la Souscription proposée par la Communauté de la Fabrique de LYON.

LYON, le 8 Février 1788.

» EN applaudissant au motif sans doute très-louable, qui vous a engagé d'insérer dans vos *Annales* numéro 99, le prospectus de Souscription proposé par les Syndics de la *Fabrique de Lyon* en faveur des ouvriers sans travail, permettez qu'un Membre de cette Fabrique vous fasse quelques observations, qu'un Auteur de votre mérite écouterait sans doute avec bonté, puisqu'il est question de lui dévoiler la vérité, dont il s'est toujours honoré de suivre les traces.

» Les Syndics de la Communauté de la Fabrique ont d'abord donné seulement *cinq mille livres* aux ouvriers sans travail : cette somme est sans doute très-modique ; mais vous avez vu par le prospectus que vous avez pris la peine de transcrire, qu'elle n'avoit alors que celle de sept mille livres en caisse ; il lui est donc resté à la fin de 1787 deux mille livres pour payer ses frais, qui vont à quatre mille livres. Il est essentiel, Monsieur, que vous soyez instruit des causes de sa détresse & de l'impossibilité où elle se trouve de faire mieux.

TOME XIII. N° 102.

B b

» En 1777, lors de la destruction des ~~an-~~ciennes Communautés sous le Ministère de M. Turgot, celle de la fabrique de *Lyon* possédoit un actif de DEUX CENS MILLE LIVRES *en sus de ses dettes*; le Roi s'empara de tout son avoir, & prescrivit que dorenavant les trois quarts du produit de sa recette seroient versés dans les coffres du Trésor Royal : le dernier quart devoit rester à *Lyon* pour acquitter les frais de la nouvelle Communauté. Avant ce triste événement toutes les distributions provenant des réceptions restoient en caisse, & formoient une masse qui dans les temps malheureux servoit à soulager les pauvres ouvriers, & à récompenser les artistes; la Communauté possédant même alors un immeuble considérable pouvoit emprunter quand la somme en caisse ne suffisoit pas pour l'étendue des besoins.

» Sa position a totalement changé; l'édit de 1777 a tari toutes les sources où elle avoit coutume de puiser dans les temps malheureux (1), & depuis cette époque il a été versé dans le Trésor Royal *vingt cinq à trente mille livres par année*, ce qui rempliroit tous nos desirs si cette masse de près de 300,000 livres étoit à notre disposition. Voilà quelle est la position

(1) Observez de quel Ministère datte cet enlèvement soit disant légal, & constamment violent, d'une *propriété*, & d'une propriété respectable en tout sens, puisqu'elle étoit utile. Si c'étoit à un autre administrateur, à l'A. Terray, par exemple qu'on eut pû la reprocher, que n'auroit-on pas dit?

de la Communauté. Il me reste à vous faire aussi quelques observations sur la situation des Membres qui la composent.

» Il y a longtems, Monsieur, que la Fabrique ne jouit plus d'un succès constant & assuré; ses beaux jours sont passés, & cet arbre superbe qui portoit des fruits en abondance est desséché jusques dans ses racines. Trompé par de fausses apparences & probablement mal informé, vous avez dit qu'il est facile de trouver à *Lyon* dans une circonstance malheureuse la somme de *douze cens mille livres*, en taxant quatre cens maisons de Fabrique à *trois mille livres* chacune; permettez nous de vous observer que la prospérité de la Fabrique ayant décliné très sensiblement depuis que le goût de la nation s'est porté vers les étoffes *Angloises*, depuis que les femmes à la Cour comme dans les Provinces, ont formé leurs garde-robes d'étoffes unies, & sur-tout de mousselines & de toiles, & que l'étoffe de soye a été absolument proscrite des habillemens de modes & de bon goût, la Fabrique ne compte pas dans son sein *cinquante* maisons fortunées; & cependant la liste des Souscripteurs actuels en comprend dans ce moment plus de *cent* qui ont donné aux ouvriers suivant chacun leur générosité & leurs moyens. Le montant de la Souscription ouverte est actuellement de *deux cens soixante mille livres*; cette somme a suffi & suffira pour nourrir vingt mille ames pendant cinq mois.

» Cependant, nous voyons avec le plus grand

chagrin que les sources des bienfaits vont bientôt se tarir ; mais nous vivons sous un Gouvernement Patriote qui viendra à notre aide , & le Pere des *François* ne laissera pas périr dans la misère une portion considérable de ses enfans.

» Rendez donc justice au zèle qui nous anime , aux efforts que nous faisons tous pour guérir une playe affreuse qui afflige notre corps. Si nous avions le bonheur de vous avoir auprès de nous vous jugeriez vous même de notre sollicitude : vous auriez consacré quelques instans de vos travaux à peindre aux *François* le tableau déplorable des maux qui nous affligent ; & les cœurs émus par votre éloquence auroient éprouvé des mouvemens de bienfaisance , peut-être plus prompts & plus étendus.

» Veuillez donc , Monsieur , rendre ma lettre publique ainsi que votre réponse. Permettez que nous implorions les bontés du Gouvernement Patriote auquel nous sommes soumis , de même que celle de tous les amis de l'humanité souffrante par-tout où ils se trouvent , & croyez que s'il avoit été possible de soulager nos frères , nos enfans dans le silence , nous n'aurions pas importuné l'univers de nos demandes , & que le cri de leur misère , fruit d'un événement imprévu qui afflige toutes les Fabriques de la *France* , ne se feroit pas fait entendre au-delà de nos murs ».

Je suis , &c.

Signé

ancien Syndic de la Fabrique.

Autres Observations sur le même sujet.

» EN rendant compte du prospectus de Souscription publié par les Chefs de la Manufacture de *Lyon* pour le soulagement des pauvres ouvriers, M. *Linguet* blâme cette invitation faite à des étrangers, par ce qu'à son compte la Fabrique de *Lyon* depuis son origine a enrichi plus de 400 familles, qui pouvant contribuer, sans s'incommoder, chacune de 3000 livres, auroient formé un fond suffisant pour secourir les pauvres jusqu'à la récolte des soyes nouvelles.

» Il n'a pas fait attention sans doute que des 400 fortunes qu'il suppose sorties du commerce de *Lyon*, une partie est anéantie par les divisions & subdivisions des héritages, qu'une autre partie a été dissipée par le luxe, que celles qui ont pu résister à ces deux causes de destruction ne sont pas restées toutes dans *Lyon*, mais qu'il y en a eu de transportées qui sont actuellement répandues dans tout le royaume, à la cour même, & dans l'étranger.

» Le prospectus de *Lyon* en publiant la détresse des artisans de ces fortunes avertit leurs possesseurs de leur devoir, du ton qui convient à des suppliants : M. *Linguet* le leur rappelle avec la véhémence d'un sollicitateur qui ne demande rien pour lui même, d'un ardent ami de l'humanité qui désire opérer du moins par autrui, le bien qu'il ne peut pas

faire par lui même. Son but, & ses sentimens une fois bien connus, lui indiquer des malheureux à secourir, & sur-tout de ceux qui sont ignorés, & les plus dénués de secours, c'est sûrement lui faire plaisir.

» Il y a une autre Manufacture en *France* dont aucun papier public n'a parlé parce que les citoyens mesurants leurs efforts à leur bonne volonté, espéroient pouvoir dérober la connoissance d'une calamité passagere : ils n'avoient pas calculé que n'étant l'effet d'aucune intempérie des saisons comme celle qui afflige les Manufactures de soye, mais d'un vice national, de l'inconstance, du goût de préférence pour tout ce qui est étranger, sa détresse ne pourroit avoir de terme limité. Cette Manufacture est celle de *Sedan*.

» Elle fabriquoit autrefois annuellement vingt mille pieces de draps noirs, bleu, écarlate, blanc, &c. qui occupoient 16000 ouvriers, moitié citadins, & moitié habitants de la campagne.

» La mode, & le goût des *François* pour toutes les étoffes façonnées que la liberté du commerce avec l'*Angleterre* introduit & multiplie à l'excès, ont tout-à-fait suspendu la consommation des draps unis. Les magasins des fabricans restans pleins de draps qui n'ont aucuns débouchés, les moins aisés sont forcés de congédier tous leurs ouvriers : les plus riches n'en conservent qu'à titre d'ateliers de cha-

rité ; des 16000 ouvriers il n'y en a pas 4000 d'employés : des 12000 qui manquent d'ouvrages ceux qui n'ont pas de liens de famille qui les retiennent, tous ceux enfin qui jouissent de la liberté & de la santé, émigrent vers les fabriques *Impériales* du voisinage : il ne reste que les vieillards, les infirmes, & les femmes chargées d'enfans. Le corps municipal a fait un rôle des plus nécessaireux qu'il assiste depuis six mois avec un fond de trente mille livres, dont la contribution volontaire des aisés l'a mis en état de disposer ; mais quels secours ! six onces de pain par jour, précisément le nécessaire, pour ne pas mourir de faim, comme dans un tems de famine ; mais combien de besoins ne peuvent pas être assistés, le vêtement, le chauffage, la location, & les maladies !

Voilà la grandeur du mal, voici la modicité des ressources.

Le corps de la Manufacture est composé de vingt-quatre maisons dont un tiers est riche, un tiers aisé, & l'autre n'est pas même en état de supporter une année de stagnation du commerce, sans faire des sacrifices pour désobstruer ses magasins. Aucune fortune n'est sortie de la Fabrique, parce qu'il n'y en a point eu d'immenses, & parcequ'elles sont presque toutes dans des familles *Protestantes*. Les deux seules maisons *Catholiques* riches, les maisons *Rousseau* & *Paignon*, se sont trouvées par une biffarerie assez rare en *France*, produire une suite de générations modestes & sans ambition, qui

sont restées dans l'état de leurs peres depuis l'origine de la Manufacture.

» C'est avec d'aussi foibles moyens qu'on a pû assister depuis six mois 4000 indigens, parce qu'on s'est retranché tout superflu pour l'employer au nécessaire. Jusqu'à-présent nuls secours étrangers n'ont concouru avec le zèle des citoyens; mais en faisant d'aussi grands efforts on n'a pas encore la satisfaction de voir l'effet d'un soulagement sensible, parceque des besoins de tant d'espèces tourmentent les indigens, qu'ils surpassent les efforts, & en faisant les plus grands sacrifices, on reste environné de misère.

» Le plus grand motif de désespoir, si la charité pouvoit désespérer, c'est de ne point prévoir de terme à cette calamité, parce qu'encore une fois elle n'est pas l'effet d'un désordre dans la nature, mais du goût des *François* pour les étoffes étrangères : il seroit donc utile que quelque plume énergique les invitât à réfléchir sur l'effet désastreux de cette manie; il le seroit qu'un écrivain bien intentionné & goûté du public, voulût bien lui présenter, développer comme elle mérite de l'être, cette idée qu'un habit d'étoffe étrangere que porte un *François*, coûte infailliblement la vie à quelque *François*, ou quelque citoyen à l'Etat. Pour vaincre ce préjugé il faut



R É P O N S E.

Réflexions sur l'état actuel des MANUFACTURES FRANÇOISES, & sur la préférence donnée presque en tout genre par les FRANÇOIS même aux productions des Manufactures ANGLOISES.

LA meilleure réponse que je puisse faire à cette lettre, & à ces observations c'est de les publier. Les Négocians respectables qui se plaignent, l'un un peu de moi, l'autre de l'état des choses, me rendent justice, en me supposant des intentions pures. Je vois, & j'avoue sans peine que mon jugement sur le procédé des Fabricans de *Lyon* a été trop précipité. Vivement frappé de ce qu'ils disoient, ému plus vivement encore de l'état de leurs malheureux ouvriers, n'étant point instruit, & ne pouvant l'être (1), de ce qu'ils faisoient pour les soulager, je ne me suis point refusé à exprimer les sentimens de mon cœur.

Aujourd'hui que voilà les faits éclaircis, aujourd'hui qu'il est prouvé que la détresse des bras dévoués à vivifier les Fabriques de *Lyon*, de *Sedan*, &c. est le fruit de plusieurs circonstances morales, ou physiques imprévues, malheureusement combinées, réunies par une fata-

(1) Il n'y a eu de public que l'invitation faite aux étrangers.

lité moins prévue encore, & non celui de la dureté de leurs maîtres, après m'être empressé de publier la justification de ceux-ci, je me permettrai quelques réflexions, qui auront peut-être leur utilité. Je demande pardon aux deux observateurs honnêtes qui m'en ont fourni l'occasion, si pour travailler à opérer le bien qu'ils désirent, je paroïs d'abord m'écarter un peu de leur plan.

D'abord cette détresse même n'est-elle pas un avis aux administrations, ainsi qu'aux particuliers, de se défier de cette espece d'engouement devenu depuis un siècle presque universel dans l'*Europe* pour les *Manufactures*, de cette préférence donnée à une main d'œuvre stérile en elle-même, & dont les avantages momentanés peuvent à chaque instant être compensés par des inconvéniens accablans, autant que durables ?

Rien de plus éblouissant que le spectacle d'une fabrique florissante. La variété des manipulations, l'activité des ouvriers, leur multitude, leur satisfaction même, l'ordre sans lequel il n'y a point de succès, l'inspection des machines appelées presque par-tout au secours de leur industrie, la gradation des travaux, & des especes de métamorphoses que subissent une *tringle de fer*, de *leton*, un écheveau de *soye*, de *fil*, de *laine*, ou de *cotton*, un *chiffon* de vieux linge, avant que de devenir une *aiguille*, une *épingle*, un *velours*, une *toile*, un *drap*, de la *mousseline*, du *basin*, du *papier*, forment une suite de tableaux animés qui repais-

sent agréablement l'osivité des curieux, & laissent dans leur imagination des traces profondes.

L'abondance & l'air de prospérité que présente d'ailleurs ordinairement la maison du maître, aident encore à l'illusion; mais quand on vient à réfléchir; quand on écarte ces apparences séduisantes, & qu'on examine ces édifices dans leurs rapports avec tout ce qui sert à les entretenir, on voit qu'ils portent sur des bases bien fragiles, ou bien douloureuses.

Le Fabriquant débite chez l'étranger, ou dans son pays même les productions de sa Manufacture. Si c'est chez l'étranger, il tremble sans cesse de s'en voir exclus par des *prohibitions* : si c'est dans son pays, il en sollicite : les *privileges Exclusifs*, les *Douannes*, sont toujours l'objet de son effroi, ou de ses desirs : la servitude, ou le despotisme, voilà son partage.

Loin de lever au loin, comme on le dit, des tributs par son industrie, il est tributaire lui-même de tous les caprices : il l'est de tous les événemens. Rançonné par le débitant dont il alimente les magasins, il rançonne à son tour le journalier dont il paroît nourrir la dépendance : esclave & tyran tout à-la-fois, il ne jouit jamais que d'une existence précaire : mais pour l'entrepreneur quand il a déjà quelque aisance & des capitaux acquis, cet état n'est qu'un sujet d'inquiétude : pour le mercénaire qu'il employoit, dès qu'on cesse d'en avoir besoin c'est un dénuement subit & mortel. Le silence, la

faim , les pleurs , le désespoir remplacent d'un jour à l'autre le mouvement , la joie , la sécurité , dans ces laboratoires si peuplés , si vivans la veille.

Les Fabriques les plus exposées à ces fortes de révolutions , sont précisément celles qui offrent à l'œil le plus d'éclat , & d'opulence. La finesse des matieres n'influe point sur le salaire du journalier qui les modifie ; celui qui file l'or , qui le roule sur la soie , qui le tisse , qui en fait du *brocard* , &c. ne gagne que la substance du moment , ainsi que celui qui ourdit en s'infectant lui-même la laine grasse , & inégale , du *tricot* le plus grossier : mais comme cette dernière étoffe , & celles du même genre , sont d'une consommation plus usuelle , & par conséquent d'un débit plus sûr que l'autre , on en voit rarement les fabriques frappées des calamités qui ravagent aujourd'hui les ateliers dorés , & faméliques de *Lyon* , &c.

Cette considération est une de celles qui ont été entrevues par les philosophes , ou plutôt par les enthousiastes aujourd'hui décrédités , qui sous le nom d'*économistes* ont prêché du même ton des axiômes incontestables , & des erreurs cruelles. Quand ils ont prétendu que , pour que tout allât bien dans un Etat il falloit que le *pain fut cher* , certainement ils ont commis une méprise fâcheuse ; & d'autant plus fâcheuse que par des circonstances singulieres elle a eu un succès peu ordinaire même aux vérités , celui d'être adoptée par le Gouvernement ;

& rangée un moment au rang des principes les plus précieux de l'administration. Mais quand ils ont représenté que la splendeur éphémère des fabriques étoit aussi dangereuse que séduisante ; que le bénéfice en étoit presque toujours chimérique , & les désastres aussi rapides que réels, ils ont développé un fait vainement contredit par les apparences & le raisonnement , un fait malheureusement trop confirmé par l'expérience.

On cite l'exemple des *Anglois* : on nous montre sans cesse cette île célèbre comme un modèle de sagesse, comme un objet d'émulation dont il faut en tout se rapprocher : sa prospérité est appuyée , nous dit-on , sur deux fondemens inébranlables, son *Agriculture*, & son *Commerce*; & la source la plus féconde pour celui-ci ce sont les *fabriques* dont elle est remplie : mais n'est-ce pas encore ici une inadvertence ? N'attribueroit-on pas cette prospérité à des causes dont une lui est absolument étrangère , & qui ne tarderoit pas même à la faire évanouir , si sa funeste influence n'étoit combattue, surmontée par des causes plus puissantes ?

L'*Angleterre* est surchargée des impôts les plus énormes comme les plus fous, des *Douanes* les plus tyranniques, & les plus oppressives : cependant elle fleurit malgré ce régime meurtrier. N'en pourroit-on pas dire autant de son système Manufacturier ? Il ne la tue pas : mais est-ce à lui qu'elle doit sa vigueur ?

Dans une des plus guerrières Monarchies de

l'Europe, on voyoit il y a quelques années, si l'on en croit les voyageurs, les soldats demander publiquement l'aumône : dans une autre ils faisoient (ils font encore) du *filé*, des *bouffantes*. Cependant au premier coup de tambour ces vils mendiants, ces ridicules ouvriers reprenoient leur fierté avec leurs mousquets : seroit-on reçu à-dire que cette honteuse indigence, ou ces puériles occupations étoient le principe de leur valeur ?

D'ailleurs il n'est pas vrai, comme on le croit communement hors de cette île, comme le disent, comme se le persuadent, les *François* même qui, après avoir vû *Londres* & quelques châteaux ; après avoir bû du *Porter* & jetté un coup d'œil sur quelques ateliers, s'imaginent avoir voyagé en *Angleterre*, il n'est pas vrai que tout y soit *fabrique* : il ne l'est pas que tout y soit rempli de ces établissemens de l'industrie active soudoyée par l'industrie spéculative ; au contraire il y a peu de pays peut-être, où, par comparaison avec la quantité des *exportations*, le nombre des ateliers qui en produisent les objets soit moins considérable.

Chaque genre de Fabrication est fixé à une Province, & dans cette Province presque toujours à une seule Ville, à un certain district. La *clinciaillerie*, le *platinage*, les boutons de *métal*, &c. les beaux ouvrages en *fer*, sous le nom d'*acier*, sortent de *Birmingham* ; les *draps*, de la Province d'*York* ; la *coutellerie*, les instrumens de *chirurgie*, de *phisque*, &c. de *Sheffield* ; les *cotonnades*, de *Manchester* ; &c. Chacun de ces

lieux forme une espece de colonie exclusivement occupée à la culture de son espece d'art : c'est à la perfectionner que se portent les efforts réunis, perpétuels, des chefs comme des journaliers.

Ils travaillent plus, ils travaillent mieux, parce qu'ils sont aidés par des *mécanismes* admirables, par des secours artificiels, qui sont eux-mêmes des chefs d'œuvre de l'art ; parce qu'ils sont excités, animés par l'émulation ; parce qu'ils ne sont distraits ni par des occupations variées, ni par des besoins. Voilà pourquoi dans chacun de ces entrepôts créateurs se reproduisent, se renouvellent à chaque instant des fruits qui vont au loin satisfaire à toutes les demandes, & repandre, confirmer la réputation des lieux où ils sont nés, avec celle de leur fécondité.

Mais les terrains qui les font éclore ne composent qu'une petite portion de l'*Angleterre*. Le nombre des individus consacrés à cet emploi, ne prend rien sur celui des *laboureurs*, des *navigateurs*, des *soldats*, des *rentiers*, &c. il n'y a qu'une partie de la nation qui se dévoue aux risques de l'existence *Manufacturiere*, qui se soumette à s'énerver par ces travaux sédentaires, à voir dépendre sa subsistance des fantaisies d'un peuple, ou d'un Prince étranger (1).

(1) Il y a à *Londres* bien moins de *Fabriques*, de *Métiers* qu'à *Paris* ; & en général les ouvriers y sont malheureux comme à *Paris*. Les quartiers de *Morfield*, de *Southwark*, peuplés de ces ouvriers, sont les plus misérables de la Ville.

Cette réflexion en amène une autre, qui mériterait peut-être qu'on l'approfondit. Les grandes nations de l'*Europe* se montrent inquiètes aujourd'hui, alarmées, indignées de la prépondérance *Angloise*, dans les *Fabriques*, comme dans les *armes*, comme dans la navigation, &c. elles se fatiguent à chercher les moyens de rétablir l'équilibre entre elles & la *Grande-Bretagne* dans ces différens genres; pour s'assurer bientôt la supériorité dans tous, il suffiroit peut-être de feindre de la lui céder pendant quelque tems dans le premier.

Il ne faudroit peut-être que lui abandonner pendant quelques années la jouissance entière de ce théâtre mouvant, où elle seroit bientôt engloutie. Les matelots ne tarderoient pas à manquer à ses navires, quand ils s'entasseroient dans ses ateliers; & l'esprit mercantile, rétréci de ces *ouvroirs* subordonnés, flétriroit bientôt cette fierté républicaine qui s'y maintient aujourd'hui, parce qu'elle a d'autres points pour se fixer, & se régénérer. Un Poète fait dire à *Mitridate*,

Jamais on ne vaincra les *Romains* que dans *Rome*;

Les *Anglois* aspirent au titre de commerçans universels; ils voudroient être les Fabricans, les fournisseurs universels; le vrai moyen de les punir de cette avidité ambitieuse & insatiable seroit de la satisfaire en apparence: ce seroit l'*hydropique* altéré, qui mourroit en buvant avant que d'avoir éteint sa soif.

Quoiqu'il

Quoiqu'il en soit de cette idée il est évident qu'en général ce n'est pas à la prospérité de ses Manufactures précisément que tient celle de la *Grande - Bretagne* : l'une en ce moment peut contribuer à l'augmentation de l'autre : mais le désastre pourroit être aussi rapide , aussi funeste que sa splendeur paroît éblouissante. Que le concours des demandes vienne à cesser, que les ordres qui donnent à tous ces ateliers une atteinte si brillante, soient revoqués, ou seulement interrompus; vous y verrez comme ailleurs la plus terrible consternation arriver avec le courier qui en apportera la nouvelle.

Mais ce concours, dit-on, est aujourd'hui favorisé, encouragé. Le gouvernement par le *Traité de Commerce* vient de consacrer en quelque sorte le goût dépravé, ou du moins indiscret, dénaturé, de la nation; les barrières qui la garantissoient de sa propre frivolité sont détruites : moyennant un droit modique ces productions d'une industrie rivale, ennemie, sont naturalisées: elles ont inondé le royaume, & submergent de toutes parts l'industrie nationale.

Je l'ai déjà dit, je ne suis ni le censeur, ni l'apologiste du *Traité de Commerce* : la saine raison semble l'approuver : des intérêts particuliers & nombreux se réunissent pour le combattre. Sans approfondir si ses inconvéniens l'emportent sur des avantages je me bornerai à demander à nos *Fabricans*, à nos *Commerçans*, si ce n'est pas à eux mêmes, à leur

indifférence, à leur inertie, qu'ils doivent attribuer les effets déplorables de cet accord devenu l'objet d'une jalousie si violente, & la source au moins présumée de tant de larmes.

Ils s'indignent de voir une *Françoise*, femme, & plus femme qu'une autre, préférer le tissu léger d'une étoffe simple, mais agréablement nuancée, qu'elle renouvelle sans frais, à laquelle un simple savonnage rend sa fraîcheur, à ces foyeries éternelles, magnifiques il est vrai jusqu'à la fin, mais vieilles aussi dès le commencement; ils blâment avec la même amertume le jeune homme qui lui ressemble un peu, qui prend pour lui plaire un drap rayé, brillant, au lieu du drap uni, modeste, qui formoit la garde-robe solide de son ayeul.

Peut-être ont-ils raison? Mais au lieu de s'épuiser à gémir sur cette mobilité qui paroît être le caractère foncier de la nation, ne vaudroit-il pas mieux s'y prêter? Le métier qui fait de l'*uni* peut également supporter du *bariolé*, & la navette qui travailloit gravement aux *Paigons*, aux *Rousseaux*, seroit-elle dégradée en se chargeant des mélanges de *laines*, ou de *soye* colorée que la mode actuelle désire, & exige. Si les fabriques *Angloises* se pietoient de même dans une opiniâtre & grondeuse immobilité, obtiendroient-elles ce succès qui vous désole, & cette préférence accablante qui vous tue?

Oui: peut-être en jouiroient-elles encore: &

j'en demande pardon , aux intéressés , peut-être seroit-ce encore leur faute : non-seulement elles l'obtiendroient , mais elles la mériteroient , du moins si les choses ne changeoient pas ; & ce seroient nos propres commerçans , ceux qui devroient montrer le plus d'empressement à la leur refuser , qui donneroient l'exemple de la leur accorder.

Difons-le avec franchise , sans vouloir humilier personne : les *Anglois* FONT MIEUX ; ils font à meilleur marché : ils ont même pour s'assurer l'empire de l'industrie une activité , un esprit d'intrigue , qui laisse bien loin les *François*

Vaincus dans leur propre science ,

qui les subjugué eux-mêmes. Dans les occasions décisives , dans celles où il seroit plus aisé , plus commode , plus avantageux , plus honorable de s'affranchir de leur joug , les commerçans , les entrepreneurs *François* ne montrent d'empressement qu'à le porter : ils se laissent prévenir dans la *théorie* ; ils se soumettent servilement dans la *pratique*.

Je n'en citerai qu'un exemple : les *Pompes à feu* , ce chef d'œuvre de l'industrie humaine , celle de toutes les machines dont la divinité , s'il est permis de s'exprimer ainsi , auroit le plus lieu d'être jalouse , la première idée en est incontestablement due à des *François*. Les *François* l'ont dédaignée : pour la leur faire connoître il a fallu que les *Anglois* se l'appropriassent. Il y en avoit en activité dans toutes les

mines de la *Grande-Bretagne*, lors qu'on ne pouvoit encore en *France* citer que celles de *Fresne*, & des *Mourres* auprès de *Bergues*. Encore y attachoit-on si peu d'importance que le Gouvernement dans ces derniers tems n'avoit pas balancé à accorder le *privilege* EXCLUSIF d'en fabriquer, par toute la *France* à qui? à un *Anglois*. Je ne fais même si ce *privilege* est révoqué.

Voici quelque chose de bien plus fort. La compagnie des eaux de *Paris* quand elle s'est mise en devoir de remplir sérieusement ses obligations, a donné la préférence à ces sortes de machines pour son entreprise; & c'étoit peut-être la seule, à laquelle elles ne convinssent pas; cette société qui a si judicieusement placé ses sources des deux côtés de la rivière, au-dessous & à portée de tous les égouts, qui en définitif a trouvé moyen de faire d'une conduite d'eau une affaire d'argent, étoit composée d'actionnaires éclairés, choisis dans toutes les classes; d'hommes de qualité distingués, de financiers, de négocians connus, d'artistes, de littérateurs même, célèbres, tous exercés par la lecture, par les voyages, plusieurs par des manipulations qui supposoient des connoissances profondes dans les arts.

Il s'agissoit d'un monument intéressant sur tous les points de vue: il semble qu'elle devoit s'en faire un d'honneur, se faire un scrupule de délicatesse nationale de n'employer que des matériaux nationaux; &, comme ce n'étoit pas l'eau de la *Tamise* qu'elle aspirait à

élever dans *Paris*, elle devoit éviter d'emprunter des mains *Angloises* pour réaliser son projet.

Cependant après avoir commencé par acheter paisiblement du *Breton* privilégié la permission de se passer de lui, pour faire des pompes, qu'a-t-elle fait? Il lui falloit des *cilindres* : elle avoit besoin de se procurer des tuyaux de *fer fondu* d'un grand diamètre. Ces tuyaux, ces *cilindres*, cent maîtres de forge en *France* les lui auroient fournis à un prix supportable. Elle auroit gagné à s'approvisionner ainsi dans l'intérieur du royaume, d'économiser ses capitaux, d'augmenter ses bénéfices, d'animer l'industrie nationale, de la récompenser.

A prix égal, avec quelque désavantage même, elle devoit encore la préférence à des compatriotes, puisqu'elle n'étoit pas forcée de la donner à des étrangers : cependant elle a été chercher ses tuyaux, ses *cilindres*, où?..... en *Angleterre* : elle a porté dans ce pays des sommes énormes pour le premier achat. Elle en a payé d'énormes pour le transport; pour les droits d'entrée dont on ne lui a point fait grace, avec grande raison.

Toutes ces observations je les ai présentées moi même en personne à *Londres* dans le tems, à M. P. directeur, créateur de l'entreprise. Je n'ai rien épargné pour le faire rougir de cette spéculation, pour réveiller ses scrupules, & même son économie bien entendue. Je n'ai rien gagné : il n'en a pas moins fait ses achats

transmarins ; & le port des *Thuileries* n'en a pas moins été écrasé des masses épouvantables de *fer fondu*, obtenues à prix d'or, comme une espèce de *grace* dans les fonderies *Angloises*.

Si dans une pareille conjoncture, une pareille association a montré pour l'industrie *Françoise* un dédain si marqué, ou une défiance si injurieuse ; si elle a rendu à l'industrie *Britannique* un hommage aussi réfléchi, aussi éclatant, comment prétendrait-on que de simples particuliers isolés, que des femmes, de jeunes gens se piquassent d'une délicatesse plus ombrageuse, & prissent conseil dans l'assortiment de leur toilette d'un patriotisme plus généreux ? Une compagnie aussi grave, un homme choisi par un grand Prince pour ériger, *en Petit*, un monument qui conserve à la postérité le souvenir, & même la manœuvre de tous nos arts (1) donnent cet exemple décisif d'une désertion de ce genre, & on veut que ce soient nos petites maîtresses, notre jeunesse frivole qui la reparent !

Mais nos *Fabricans* eux-mêmes, sont-ils exempts de reproches ? Ils déplorent l'inconstance qui rend leurs magasins déserts ; ils invoquent les réglemens prohibitifs qui mueroient autrefois ceux où il voient courir la foule : mais que font-ils pour rappeler dans leurs cette foule qui fuit, & qui est assuré-

(1) Voyez la suite des modèles des arts mécaniques exposés dans la Bibliothèque du Roi.

ment bien excusable de suivre la bonté de l'ouvrage jointe à la modicité du prix.

Les *Anglois font mieux*, je le répète (1); pour ne pas l'avouer il faut s'aveugler soi-même, ou supposer les autres aveugles. En général ce qui sort de leurs mains est, ou *paroit* fini : ce qui n'a pas une solidité économique offre du moins à l'œil une propreté séduisante, une légèreté, des formes agréables.

Comparez au *platinage* qui a tout l'éclat du second des métaux, le plombage mat de l'*argent haché* qui n'en a que la pesanteur; au poli qui donne à l'acier de *Birmingham*, de *Sheffield* l'éclat du diamant avec une teinte plus douce, plus amie de l'œil, comparez la surface rayée, veinée, raboteuse des *couteaux*, des *canifs*, des *ciseaux*, des *rasoirs*, de tout ce qui sort de vos *Forges*, ou de vos ouvroirs les plus célèbres : comparez ces meubles simples d'un bois inaltérable que l'on travaille, dont on use depuis deux siècles à *Londres*, & qu'on ne connoît que depuis peu dans le reste de l'*Europe*, avec ce placage imposteur, avec ces découpures de *bois de rose*, qui ne cessent de repasser du logis des acheteurs à la boutique du réparateur, & prononcez entre l'industrie *Angloise* & celle de leurs rivaux.

Pourquoi le même coton qui reste chez

(1) Je n'ai pas toujours pensé de même : je l'avoue ; & j'avoue aussi mon tort à cet égard.

vous grossier, inégal, terne, par quelque aprêt que vous le tourmentiez, prend-il à *Manchester* des formes si variées, si heureuses, une finesse si douce, un blanc si séduisant? Pourquoi celui qui arrive de l'*Inde* tout tissu; qui des magasins de la compagnie *Angloise* passe dans ceux de la compagnie *Françoise* sa servante; qui dans l'un & l'autre pays est soumis au moule d'un imprimeur, ne présente-t-il dans l'un qu'un barbouillage informe, un enduit pateux, & dégoûtant, tandis qu'il reçoit dans l'autre des tableaux dont le dessein & le coloris, sans être parfaits, arrachent cependant toujours au premier coup d'œil un geste involontaire de surprise, & d'admiration?

Pourquoi dans les arts même du luxe, dans ceux que la mollesse soudoie, & qui ayant pour objet, des jouissances physiques, voluptueuses, devroient avoir en *France* la supériorité, est-ce encore à des mains *Angloises* qu'il faut recourir? Comparez à la sortie des mains de l'ouvrier, par exemple, deux *trains* de voiture, l'un de *Londres*, l'autre de *Paris*,

Celui-ci est une charpente lourde, formée de solives à peine dégrossies : les roues seules offrent plus de bois qu'il n'en faudroit pour un train entier. Des raies écourtées, mal enchassées dans des jantes épaisses sont surchargées par des bandes de fer détachées, séparées l'une de l'autre, comme si l'on avoit craint en les *laissant* contigues de leur donner la solidité que paroît promettre leur pesanteur;

& de plus hérissées de clous faillans , d'une espece de dentellure qui semble bien plus faite pour donner à l'équipage une assiette immobile que pour en faciliter la course.

L'autre train vous offre un assemblage aérien, en quelque sorte : il n'a pour ainsi dire de matiere que ce qu'il en faut pour indiquer les formes : autour des jantes dont vous distinguez à peine les joints est fixée une ceinture qui les rend inébranlables ; elles sont recouvertes d'un cercle parfaitement uni, & toujours léger à l'œil malgré son épaisseur. Comment le patriotisme même pourroit-il balancer entre cette gaucherie nationale, & cette dextérité étrangère ?

Il est absurde sans doute de prendre des *Wiskys Anglois*, des *Giggs Anglois* ; de se guinder au second étage de ces escarpolettes périlleuses, imaginées par le caprice contrariant des *Bretons* quand nos voitures touchoient presque la terre, & dont la police devoit défendre l'usage, au moins dans les Villes ; mais il est très sage de recevoir d'eux des trains qui, après avoir soutenu les cahots du pavé, & la causticité des boues de *Paris*, valent souvent mieux à l'instant où on les réforme, que l'échauffaudage massif & neuf qu'un charron *Parisien* y substitue (1).

(1) Il ne faut pas dire que ce soit la supériorité des bois qui donne à ce charronnage sa perfection : il a été imité, surpassé peut-être à *Bruxelles*, & dans les Pays-

Non-seulement l'ouvrier *Anglois* FAIT MIEUX, ou du moins il s'attache à captiver l'œil, à s'emparer d'abord du suffrage de ce juge impérieux; mais il offre soit à l'économie du consommateur, soit à l'avidité du débitant des motifs solides de lui donner la préférence. Il fournit à meilleur marché.

Je ne parle pas des boutiques de *Londres*, où l'usage, & peut-être une politique bien entendue, assure aux détailliers un bénéfice énorme, où ils jouissent d'un gain convenu de 30, de 40, quelquefois de 50 pour cent, sur les articles qu'ils parviennent à placer : je parle des exportations faites par les Manufactures mêmes, & des objets de commande expédiés à l'étranger : leur perfection vraie ou apparente, est à un prix infiniment modéré, auquel presque par-tout les Fabriques nationales prétendent ne pouvoir descendre sans se nuire : & c'est pour un spéculateur impartial un bien autre sujet de surprise.

Car enfin les vivres sont au moins aussi chers en *Angleterre* qu'en *France*. Le journalier y est mieux payé; il est mieux nourri; il est mieux vêtu : il n'y est pas rigoureusement exclus de toute espèce de droit à toute espèce de jouissance, & cependant les magasins les plus éloignés sont approvisionnés à meilleur marché

Bas, où les bois ne peuvent pas être meilleurs qu'en *France*. Cette excuse journellement alléguée par la maladresse, & la paresse des *charrons Parisiens* est chimérique, autant que leurs ouvrages sont grossiers.

des produits de son travail ? Quelle est la cause de cet étrange effet ? Comment les tissus du coton filé , ourdi , blanchi à *manchester* par des bras nerveux dont une bierre succulente , & du pain blanc , entretiennent l'embonpoint , se débitent-ils à meilleur marché , que ceux qui échappent aux mains des squelettes réduits à *Darnetal* à du pain noir , & à du cidre aigri ?

Qu'on ne dise pas qu'il faut attribuer cette différence aux *Dräwbach* , aux *Primes* d'encouragement accordées sur les exportations des objets fabriqués dans le pays. Ces avantages ne sont ni aussi universels , ni aussi fructueux qu'on le croit communément pour ceux qui les recueillent : mais la même modicité de prix existe en faveur des denrées *Angloises* dans les articles qui ne sont pas ainsi favorisés , que dans ceux qui le sont avec le plus de forfanterie.

Les charbons de terre , par exemple , abondent en *France* : la Providence en a garni , je dirois presque farci , les entrailles de la terre dans cette partie du continent , de même que dans l'île qui en est le prolongement. Depuis le *Boulonnois* , le *Haynaut* , le pays de *Liege* jusqu'au fonds de l'*Anjou* on retrouve par-tout où l'on veut les chercher les mêmes mines qui semblent s'épanouir avec tant de complaisance à *Newcastle* , &c. sous le marteau des mineurs *Anglois*.

L'exploitation n'en est pas plus pénible dans un de ces lieux que dans l'autre : les procédés mécaniques n'en sont pas plus recherchés , &

n'exigent pas une dextérité plus consommée. La situation même des lieux n'est pas plus favorable, ni, tout bien examiné, la qualité du minéral plus parfaite : *Newcastle* est un port de mer : mais *Ingrande, St. George, &c.* ont par le moyen de la *Loire*, des débouchés aussi faciles : le charbon de ces mines peut arriver avec la même aisance par-tout où pénètre celui d'*Angleterre*.

Cependant le dernier a par-tout la préférence, même dans les ateliers *François* ; presque par-tout malgré les droits dont il est chargé, malgré les frais du transport, il la justifie par l'infériorité du prix ; & quand ce prix excède un peu celui du charbon national l'idée de sa qualité le fait encore prévaloir : ainsi il l'emporte toujours, soit par l'intérêt, soit par le préjugé : mais si le second de ces motifs ne prouve que notre aveuglement, l'autre n'indique-t-il pas la mal-adresse, ou la cupidité des propriétaires de nos mines ?

C'est bien à regret qu'en réponse à l'invitation de réclamer contre la préférence donnée par les *François* aux fruits de l'industrie *Angloise*, je parois la justifier. On me reprochera peut-être de benir ces dévastateurs de notre commerce, quand j'ai été appelé pour les maudire : mais je dois la vérité à mes anciens compatriotes : elle peut leur être utile, & des flagorneries trompeuses, des déclamations empoullées aviliroient l'écrivain sans les servir.

Que demandent-ils ? Le rétablissement de ces

prohibitions qui ne favorisoient que l'industrie frauduleuse des *contrebandiers*; qui perpétuoient dans les Fabriques protégées en apparence par ce rampart odieux, & inutile, une médiocrité léthargique, une inertie avide; qui nourrissoient dans les deux nations un principe de haine mutuelle, d'aversion réciproque, capable d'influer sur les plus grandes affaires, & de produire les ruptures les plus sanglantes! eh pourquoi provoquer ces déclarations de guerre *fiscale*, toujours nuisibles, souvent ridicules, quand il ne dépend que d'eux de s'assurer par d'autres moyens les avantages qu'ils y attachent? Cette préférence dont ils sont si jaloux, pour se la donner ils n'ont qu'à vouloir.

• Dans les opérations isolées de l'esprit, dans ces développemens du talent intérieur qui honorent la nature humaine, & font voir ses ressources, comme sa grandeur, il n'y a point de rivalité à exercer: il faut admirer les facultés là où elles se sont produites: un *Bacon*, un *Newton*, un *Fielding*, un *Bossuet*, un *Buffon*, un *Voltaire* peuvent motiver l'orgueil de leurs compatriotes, & non leur jalousie respectueuse, ni justifier dans la tête du premier Professeur en *Géométrie*, du premier démonstrateur d'*Histoire Naturelle*, du premier compilateur de *Rimes*, ou d'*Historiettes* l'espoir de les égaler.

Mais dans les arts de la main; dans les travaux où il ne faut que de l'attention, de la patience, de l'adresse physique, chacun peut ce que fait un autre. Pour vaincre les obstacles,

pour atteindre la perfection déjà réalisée, dont il existe des modèles, il ne faut qu'une volonté forte. C'est là le cas où il faut appliquer l'axiome *aide toi, & Dieu t'aidera*. N'est il pas étrange que ce soit à des *François* qu'il faille donner des raisons, pour les empêcher de désespérer de leur propre industrie ?

Tout ce que je viens de dire n'a pas pour objet d'endurcir les cœurs, ni d'en fermer l'accès aux prières trop fondées qui ont donné lieu à cet article. Le premier point sans doute est de fournir la subsistance à ces infortunés que la misère assiège, & que la faim dévore : avant qu'eux & leurs chefs puissent songer à mouvoir avec plus d'adresse leurs navettes ou leurs marteaux, il faut leur assurer le pain journalier qui leur en donnera la force.

Pour y parvenir il faudroit trouver un moyen prompt d'évacuer utilement ces magasins engorgés, dont la plénitude a paralysé les métiers qui les ont remplis : or il y en a un bien plus efficace, bien plus fructueux en tout sens, plus honorable, plus politique même que les *prohibitions*. Et quel est-il ? L'exemple.

Que la Cour, que les gens *en place*, & ceux-ci suivront avec empressement l'impulsion qu'ils auront reçue d'elle, affectent de ne faire usage que des étoffes *Nationales* ; que le Souverain paroisse un jour vêtu d'un habit de drap de *Sedan* ; qu'il dise qu'il ne trouve point de drap supérieur à son goût à celui de *Sedan*, qu'on

ne soit admis dans ses carrosses, à ses soupers qu'avec des habits de drap de *Sédan*, & bientôt ces entrepôts qui regorgent, recouvreront ce vuide si tranquilisant pour les propriétaires : bientôt ces métiers qui languissent reprendront leur vigueur.

Que celle que la nature & la Providence ont mise à portée de donner à l'autre sexe les mêmes leçons de patriotisme éclairé, de compassion bienfaisante, daigne user quelquefois de la même politique ; que les étoffes étrangères, malgré leur éclat apparent, & leurs nuances flatteuses ne fixent ses regards que pour y produire le signe du dédain ; que dans l'énumération d'une parure brillante, elle détaille avec quelque complaisance les noms des Fabriques nationales, qui en auront fourni tous les assortimens, le courrier du soir sera chargé de cent *commandes* qui iront y répandre la vie, & la joie.

Que ces augustes modèles voyagent ainsi successivement par l'opinion dans toutes leurs Provinces ; qu'il y ait à *Versailles*, sous leurs yeux une espèce de thermomètre capable d'indiquer la prospérité, ou la détresse des différentes Fabriques utiles, que l'intérêt public bien entendu peut conseiller d'encourager, & de soutenir ; & qu'à chaque indice de variation le mot *restaurant* soit prononcé, l'*Anglomanie* si violemment redoutée ne sera plus à craindre. Une barrière plus insurmontable que des armées d'employés, & des nuées de loix

fiscales , la repoussera des frontières , sans déroger aux traités qui semblent la favoriser.

Alors la véritable industrie *Françoise* éveillée par la concurrence , cessera d'être écrasée par la préférence : développée , soutenue par des moyens honnêtes , elle prendra bientôt l'effort dont elle est susceptible ; ce n'est plus du patriotisme , mais d'un goût motivé , d'un choix libre , & par là même plus flatteur , qu'elle recevra ses encouragemens , & sa récompense : elle ne sera plus exposée à la tentation de demander pour favoriser sa paresse , d'être autorisée à rançonner exclusivement ses compatriotes.

N. B. *J'ai reçu la Lettre qui m'a été adressée , au sujet du DIVORCE : je la publierai au premier moment. Mon intention n'a certainement pas été , elle ne sera jamais de scandaliser personne , ni de contribuer en AUCUN GENRE à accréditer des principes dangereux. L'auteur de cette Lettre me paroît avoir pris trop gravement ce que j'ai dit sur cette matière. En attendant que le public puisse prononcer entre lui , & moi , je me bornerai à lui rappeler un principe que les législateurs Théoriciens , & Pratiques devroient méditer.*

Nos mœurs changent , *Brutus* , il faut changer nos lois



É D I T

*Concernant ceux qui ne font pas profession
de la Religion CATHOLIQUE.*

Donné à Versailles au mois de Novembre 1787.

Cette Pièce fait une partie trop importante de la législation de ce siècle, pour ne pas la consigner ici, & se permettre de la morceler : j'ai cru devoir la donner entière, sans interruption.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A tous présents & à venir; SALUT. Lorsque LOUIS XIV défendit solennellement dans tous les Pays & Terres de son obéissance, l'exercice public de toute autre Religion que la Religion Catholique, l'espoir d'amener ses peuples à l'unité si desirable du même culte, soutenu par de trompeuses apparences de conversions, empêcha ce grand Roi de suivre le plan qu'il avoit formé dans ses Conseils, pour constater légalement l'état civil de ceux de ses Sujets qui ne pouvoient pas être admis aux Sacremens de l'Eglise; à l'exemple de nos augustes prédécesseurs nous favoriserons toujours de tout notre pouvoir les moyens d'instruction, & de persuasion, qui tendront à lier tous nos sujets par la profession commune de l'ancienne foi de notre Royaume, & nous proscrireons, avec la plus sévère attention, toutes ces voies de violence, qui sont aussi contraires aux principes de la raison & de l'humanité, qu'au véritable esprit du Christianisme.

Mais, en attendant que la divine providence bénisse nos efforts & opère cette heureuse révolution, notre justice & l'intérêt de notre Royaume ne nous

permettent pas d'exclure plus long tems , des droits de l'état civil , ceux de nos sujets ou des étrangers domiciliés dans notre Empire, qui ne professent point la Religion Catholique. Une assez longue expérience a démontré que ces épreuves rigoureuses étoient insuffisantes pour les convertir : nous ne devons donc plus souffrir que nos loix les punissent inutilement du malheur de leur naissance , en les privant des droits que la nature ne cesse de réclamer en leur faveur. Nous avons considéré que les Protestans ainsi dépouillés de toute existence légale , étoient placés dans l'alternative inévitable , ou de profaner les Sacramens par des conversions simulées , ou de compromettre l'état de leurs enfans en contractant des mariages frappés d'avance de nullité par la Législation de notre Royaume.

Les ordonnances ont même supposé qu'il n'y avoit plus que des Catholiques dans nos états ; & cette fiction , aujourd'hui inadmissible , a servi de motif au silence de la loi , qui n'auroit pu reconnoître en France des Prosélytes d'une autre croyance sans les proscrire des terres de notre domination , ou sans pourvoir aussi-tôt à leur état civil.

Des principes si contraires à la prospérité & à la tranquillité de notre Royaume auroient multiplié les émigrations , & auroient excité des troubles continuels dans les familles , si nous n'avions pas profité provisoirement de la Jurisprudence de nos Tribunaux , pour écarter les collatéraux avides qui disputoient aux enfans l'héritage de leurs peres.

Un pareil ordre de choses sollicitoit depuis long-tems notre autorité de mettre un terme à ces dangereuses contradictions entre les droits de la nature & les dispositions de la Loi. Nous avons voulu procéder à cet examen avec toute la maturité qu'exigeoit l'importance de la décision. Notre résolution étoit déjà arrêtée dans nos Conseils , & nous nous proposons d'en méditer encore quelque tems la forme légale ; mais les circonstances nous ont paru propres

à multiplier les avantages que nous espérons de recueillir de notre nouvelle Loi, & nous ont déterminés à hâter le moment de la publier.

S'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher qu'il y ait différentes Sectes dans nos états, nous ne souffrirons jamais qu'elles puissent y être une source de discorde entre nos Sujets. Nous avons pris les mesures les plus efficaces pour prévenir de funestes associations. La Religion *Catholique* que nous avons le bonheur de professer, jouira seule, dans notre Royaume, des droits & des honneurs du culte public, tandis que nos autres Sujets non-Catholiques, privés de toute influence sur l'ordre établi dans nos États, déclarés d'avance & à jamais incapables de faire corps dans notre Royaume, soumis à la police ordinaire pour l'observation des Fêtes, ne tiendront de la Loi que ce que le droit naturel ne nous permet pas de leur refuser, de faire constater leurs naissances, leurs mariages & leurs morts, afin de jouir, comme tous nos autres Sujets, des effets civils qui en résultent.

A CES CAUSES, & autres à ce nous mouvant, de l'avis de notre Conseil & de notre certaine science, pleine puissance & autorité royale, nous avons dit, statué & ordonné, & par notre présent édit perpétuel & irrévocable, disons, statuons & ordonnons ce qui suit :

A R T I C L E P R E M I E R.

La Religion *Catholique, Apostolique & Romaine* continuera de jouir seule, dans notre Royaume, du culte public, & la naissance, le mariage & la mort de ceux de nos Sujets qui la professent, ne pourront, dans aucun cas, être constatés que suivant les rits & usages de ladite Religion autorisée par nos Ordonnances.

Permettons néanmoins à ceux de nos Sujets qui professent une autre Religion que la Religion *Catholique, Apostolique & Romaine*, soit qu'ils soient ac-

tuellement domiciliés dans nos Etats, soit qu'ils viennent s'y établir dans la suite, d'y jouir de tous les biens & droits qui peuvent ou pourront leur appartenir à titre de propriété ou à titre successif, & d'y exercer leurs commerces, arts, métiers & professions, sans que, sous prétexte de leur Religion, ils puissent y être troublés ni inquiétés.

Exceptons néanmoins desdites professions toutes les Charges de Judicature, ayant provision de Nous ou des Seigneurs, les Municipalités érigées en titre d'Office, & ayant fonctions de Judicature, & toutes les places qui donnent le droit d'enseignement public.

I I.

POURRONT en conséquence ceux de nos Sujets ou Etrangers domiciliés dans notre Royaume, qui ne seroient pas de la Religion Catholique, y contracter des mariages dans la forme qui sera ci-après prescrite; voulons que lesdits mariages puissent avoir dans l'ordre civil, à l'égard de ceux qui les auront contractés dans ladite forme, & de leurs enfans, les mêmes effets que ceux qui seront contractés & célébrés dans la forme ordinaire par nos Sujets Catholiques.

I I I.

N'ENTENDONS néanmoins que ceux qui professeront une Religion différente de la Religion Catholique, puissent se regarder comme formant dans notre Royaume un corps, une communauté ou une société particulière, ni qu'ils puissent, à ce titre, former en nom collectif aucune demande, donner aucune procuration, prendre aucune délibération, faire aucune acquisition, ni aucun autre acte quelconque. Faisons très-expreses inhibitions & défenses à tous Juges, Greffiers, Notaires, Procureurs, ou autres Officiers publics, de répondre, recevoir ou signer lesdites demandes, procurations, délibérations ou autres actes, à peine d'interdiction; & à tous nos Sujets de se dire fondés de pouvoirs desdites prétendues communautés ou sociétés, à peine

d'être réputés fauteurs & protecteurs d'assemblées & associations illicites, & comme tels, punis suivant la rigueur des Ordonnances.

I V.

Ne pourront non plus ceux qui se prétendroient Ministres ou Pasteurs d'une autre Religion que de la Religion Catholique, prendre la dite qualité dans aucun acte, *porter en public un habit différent de celui des autres de la dite Religion*, ni s'attribuer aucune prérogative ni distinction; leur défendons spécialement de *s'ingérer à délivrer aucuns certificats de mariages, naissances ou décès*, lesquels nous déclarons dès-à-présent nuls & de nul effet, sans qu'en aucuns cas, nos Juges ni autres puissent y avoir égard.

V

FAISONS pareillement défenses à tous nos Sujets ou Etrangers demeurant ou voyageant dans nos Etats, de quelque Religion qu'ils puissent être, de s'écarter du respect dû à la Religion Catholique & à ses saintes cérémonies, à peine, contre ceux qui se permettroient en public des actions ou des discours qui y feroient contraires, d'être poursuivis & jugés dans toute la rigueur des Ordonnances, & comme le feroient ou devroient l'être en pareil cas ceux de nos Sujets qui professent ladite Religion.

V I.

LEUR enjoignons de se conformer aux Réglemens de Police à l'égard de l'observation des Dimanches & des Fêtes commandées, à l'effet de quoi ne pourront vendre ni établir, à boutique ouverte, lesdits jours

V I I.

VOULONS en outre que tous Particuliers, de quelque qualité & condition qu'ils soient, établis dans notre Royaume, & qui ne professeroient pas la Religion

Catholique, soient tenus de contribuer, comme nos autres Sujets, & à proportion de leurs biens & facultés, aux entretiens, réparations & reconstructions des Eglises paroissiales, Chapelles, Presbyteres, logemens des Prêtres Séculiers ou Religieux employés à la célébration du Service Divin, & généralement à toutes les charges de cette nature, dont nos Sujets Catholiques peuvent être tenus.

V I I I.

CEUX de nos Sujets ou Etrangers établis dans notre Royaume depuis un tems suffisant, qui ne seront pas de la Religion Catholique, & qui voudront s'unir par le lien du mariage, seront tenus de faire publier leurs bans dans le lieu du domicile actuel de chacune des Parties contractantes, dans celui du domicile que lesdites Parties, ou l'une d'elles auroient quitté depuis six mois, si c'est dans l'étendue du même Diocèse, ou depuis un an, si elles ont passés d'un Diocèse à un autre, & en outre, si elles sont mineures, dans le lieu du domicile de leurs peres, meres, tuteurs ou curateurs.

I X.

IL sera au choix des Parties contractantes de faire faire lesdites publications, ou par les Curés ou Vicaires des lieux où elles devront être faites, ou par les Officiers de Justice desdits lieux, dans la forme ci-après prescrite.

X.

LESDITS Curés ou Vicaires, ou ceux qu'ils choisiront pour les remplacer en cas que les Parties s'adressent à eux, feront lesdites publications à la porte de l'Eglise, sans faire mention de la Religion des Contractans; & en cas que les Parties aient obtenu dispense d'une ou de deux publications, elles seront tenues d'en justifier auxdits Curés ou Vicaires, lesquels en feront mention; seront lesdites publications, après qu'elles auront été faites, affichées à la porte des Eglises.

X I.

SERONT audit cas les oppositions aux mariages signifiées auxdits Curés ou Vicaires, lesquels en feront mention dans le certificat de publication qu'ils délivreront aux parties dans la forme ordinaire, & pour lequel, ainsi que pour ladite publication, il leur sera payé la rétribution qui sera par nous ci-après fixée.

X I I.

EN cas que les Parties ne jugent pas à propos de s'adresser auxdits Curés ou Vicaires, ou, en cas de refus desdits Curés ou Vicaires, leurs bans seront publiés les jours de Dimanches ou de Fêtes commandées, *à la sortie de la Messe paroissiale, par le Greffier de la Justice principale du lieu*, en présence du Juge, ou de celui qui sera par lui commis; sera fait mention au bas de l'écrit, qui contiendra les noms & qualités des Parties, de la date de la publication, & si c'est la première, la seconde ou la troisième, comme aussi des dispenses, s'il en a été accordé: le tout sera signé du Juge, ou de l'Officier par lui commis, & du Greffier, & copie lisible en sera de suite affichée à la porte extérieure de l'Eglise.

X I I I.

DANS le cas de l'article précédent, les oppositions au mariage ne pourront être signifiées qu'au Greffe du Siege, en présence duquel aura été faite la publication des bans; seront tenus les Greffiers de faire mention desdites oppositions dans les certificats de publications de bans qu'ils délivreront aux Parties, à peine d'interdiction & des dommages-intérêts desdites Parties, & ne pourra, dans tous les cas, la main-levée desdites oppositions être demandée devant d'autres Juges que ceux de nos Bailliages & Sénéchaussées ressortissant nuement en nos Cours, lesquels y statueront en la forme ordinaire, & sans l'appel en nosdites Cours.

X I V.

NE pourront non plus les déclarations de Mariages , dont il sera ci-après parlé , lorsqu'elles ne seront pas faites pardevant les Curés ou Vicaires , être reçues par aucun autre Juge , que par le premier Officier de la Justice des lieux , soit royale , soit seigneuriale , dans le ressort duquel sera situé le domicile de l'une des Parties , ou par celui qui le remplacera en cas d'absence , à peine de nullité.

X V.

POURRA le premier Officier de nos Bailliages & Sénéchaussées , ressortissant nuement en nos Cours , & en se conformant par lui aux Ordonnances du Royaume , accorder dans l'étendue de son ressort , à ceux qui ne sont pas de la Religion Catholique , des dispenses de publication de bans , comme & ainsi que les Ordinaires des lieux sont en droit & possession de les accorder à ceux qui professent ladite Religion. Pourront encore lesdits Juges accorder les dispenses de parenté au-delà du troisième degré , & quant aux degrés antérieurs , les dispenses seront expédiées & scellées en notre Grande - Chancellerie , & enrégistrées sans frais es registres des Greffes desdites Jurisdictions.

X V I.

SOIT que lesdites Parties ayant fait procéder à la publication des bans de leur mariage par les Curés ou Vicaires , ou par les Officiers de Justice , il leur sera loisible de faire pardevant lesdits Curés ou Vicaires , ou pardevant le premier Officier de Justice désigné en l'article XIV ci-dessus , la déclaration dudit mariage , en leur rapportant les certificats de ladite publication sans opposition , la main-levée des oppositions en cas qu'il y en ait eu , l'expédition des dispenses qu'il leur aura été nécessaire d'obtenir , ensemble le consentement de leurs peres , meres , tuteurs ou curateurs , comme & ainsi qu'ils soient requis par nos Ordonnances à l'égard de nos autres Sujets , & sous les mêmes peines.

X V I I .

POUR faire ladite déclaration , les Parties contractantes se transporteront , assistées de quatre témoins , en la maison du Curé ou Vicaire du lieu où l'une desdites Parties aura son domicile , ou en celle dudit Juge , & y déclareront qu'elles se sont prises & se prennent en légitime & indissoluble mariage , & qu'elles se promettent fidélité.

X V I I I .

LE DIT Curé ou Vicaire , ou ledit Juge , déclarera aux Parties au nom de la Loi , qu'elles sont unies *en légitime & indissoluble mariage* ; inscrira lesdites déclarations sur les deux doubles du registre destiné à cet effet , & fera mention de la publication des bans sans opposition , ou de la main-levée des oppositions , s'il y en a eu ; des dispenses , si aucunes ont été accordées du consentement des peres , meres , tuteurs & curateurs ; signera le tout , & fera signer par les Parties contractantes , si elles savent signer , & par les témoins.

X I X .

EN cas que les Parties contractantes ne soient pas domiciliées l'une & l'autre dans le même lieu , elles pourront s'adresser à celui des Curés ou des Juges ci-dessus désignés , dans la Paroisse ou le ressort du quel sera situé le domicile de l'une desdites Parties qu'elles jugeront à propos de choisir pour recevoir leur déclaration ; mais ne pourront lesdits Curés ou Vicaires , ou ledit Juge , recevoir ladite déclaration s'il ne leur appert du consentement du Curé ou du Juge de la paroisse , ou du domicile de l'autre Partie , en forme de Commission rogatoire ; & seront lesdits consentemens , qui ne pourront être refusés par ceux desdits Curés , Vicaires ou Juges auxquels ils seront demandés , énoncés & datés dans l'acte de déclaration du mariage.

X X

LES Curés ou Vicaires auxquels les Parties s'adresseront pour recevoir leurs déclarations de mariages, les inscriront sur les deux doubles des registres ordinaires des mariages de leurs Paroisses ; les Juges, sur les registres dont il sera ci-après parlé : & sera tout ce que dessus observé sous les mêmes peines que celles prononcées par les Ordonnances, Edits, Déclarations & Réglemens au sujet des formalités à suivre dans les mariages de nos Sujets Catholiques.

X X I.

ET quant aux unions conjugales qu'auroient pu contracter aucuns de nos Sujets ou Étrangers non Catholiques, établis & domiciliés dans notre Royaume. sans avoir observé les formalités prescrites par nos Ordonnances, voulons & entendons qu'en se conformant par eux aux dispositions suivantes, dans le terme & espace d'une année à compter du jour de la publication & enrégistrement de notre présent Edit dans celle de nos Cours dans le ressort de laquelle ils seront domiciliés, ils puissent acquérir pour eux & leurs enfans la jouissance de tous les droits résultans des mariages légitimes, à compter du jour de leur union, dont ils rapporteront la preuve, & en déclarant le nombre, l'âge & le sexe de leurs enfans.

X X I I.

SERONT tenus lesdits époux & épouses de se présenter en personnes, & assistés de quatre témoins, devant le Curé ou le Juge Royal du ressort de leur domicile, auxquels ils feront leur déclaration de mariage, qu'ils seront tenus de réitérer dans la même forme devant le Curé ou le Juge du ressort du domicile qu'ils auroient quitté depuis six mois, si c'est dans le même Diocèse; ou depuis un an, si c'est dans un Diocèse différent.

X X I I I.

SERONT aussi tenues lefdites Parties, en cas qu'elles soient encore mineures au moment de ladite déclaration, de représenter le consentement par écrit de leurs peres, meres, tuteurs ou curateurs, duquel les Curés ou Juges seront tenus de faire mention dans l'acte de déclarations de mariage, & sera ledit acte inscrit sur les mêmes registres que les déclarations des mariages nouvellement contractés, le tout sous les peines prononcées par l'article XX ci-dessus.

X X I V.

EN cas qu'il s'éleve quelques contestations au sujet des mariages contractés ou déclarés dans les formes ci-dessus prescrites, elles seront portées en première instance devant nos Baillis & Sénéchaux ressortissant nuement en nos Cours, à l'exclusion de tous autres Juges, & par appel en nos Cours de Parlement & Conseils Supérieurs; nous réservant, au surplus, de pourvoir, ainsi qu'il appartiendra, aux effets civils des unions contractées par ceux de nos Sujets ou Etrangers domiciliés dans notre Royaume, non Catholiques, qui seroient décédés.

X X V.

LA naissance des enfans de nos Sujets non Catholiques, & qui auront été mariés suivant les formes prescrites par notre présent Edit, sera constatée, soit par l'acte de leur baptême, s'ils y sont présentés, soit par la déclaration que feront devant le Juge du lieu le pere & deux témoins domiciliés, ou en son absence quatre témoins aussi domiciliés, qu'ils sont chargés par la mere de déclarer que l'enfant est né, qu'il a été baptisé & qu'il a reçu nom.

Si ce n'est que l'enfant fût né de pere & mere d'une Secte qui ne reconnoît pas la nécessité du baptême, auquel cas ceux qui le présenteront déclareront la naissance de l'enfant, la Secte dans laquelle il est né,

& justifieront que le pere & la mere ont été mariés dans la forme prescrite par le présent Edit.

X X V I.

S E R A ladite déclaration inscrite sur les deux doubles des Registres destinés à cet effet, signée du pere s'il est présent, & s'il sçait signer, des temoins & du Juge : & seront au surplus observées les formalités prescrites par nos Ordonnances, Edits & Déclarations au sujet des actes de baptême des enfans nés de peres & meres Catholiques, à peine de nullité.

X X V I I.

A R R I V A N T le décès d'un de nos Sujets ou Etrangers demeurant ou voyageant dans notre Royaume, auquel la sépulture ecclésiastique ne devra être accordée, seront tenus les Prévôts des Marchands, Maires, Echevins, Capitouls, Syndics ou autres Administrateurs des villes, bourgs & villages de destiner dans chacun desdits lieux un terrain convenable & décent pour l'inhumation ; enjoignons à nos Procureurs sur les lieux, & à ceux des Seigneurs, de tenir la main à ce que les lieux destinés auxdites inhumations soient à l'abri de toute insulte, comme & ainsi que le sont ou doivent être ceux destinés aux sépultures de nos Sujets Catholiques.

X X V I I I.

L A déclaration du décès sera faite par les deux plus proches parens ou voisins de la personne décédée ; & à leur défaut, par notre Procureur ou celui du Seigneur haut-Justicier dans la Justice duquel le décès sera arrivé, lequel sera assisté de deux témoins : pourra ladite déclaration de décès être faite, soit au Curé ou Vicaire de la Paroisse, soit aux Juges, lesquels seront tenus de la recevoir & de l'inscrire, savoir, lesdits Curé ou Vicaire sur les Registres ordinaires des sépultures, & le Juge sur les Registres destinés à cet effet, & dont il sera ci-après parlé ; & sera ladite déclara-

tion signée par celui qui l'aura reçue, par les parens ou voisins qui l'auront faite, ou à leur défaut, notre Procureur ou celui du Seigneur, & les deux témoins qu'il aura administrés.

X X I X.

E N C O R E que les parens ou voisins de la personne décédée préfèrent de faire insérer la déclaration de décès sur les Registres de la Paroisse, ils seront tenus d'en donner avis au Juge du lieu, lequel nommera un Commissaire pour assister à l'inhumation, en cas qu'il n'y assiste pas en personne; & sera dans tous les cas la déclaration de décès signée par le Commissaire ou Officier de Justice qui aura assisté à l'inhumation.

X X X.

N E seront les corps des personnes auxquelles la sépulture ecclésiastique ne pourra être accordée, exposés au devant des maisons, comme il se pratique à l'égard de ceux qui sont décédés dans le sein de l'Eglise. Pourront les parens & amis de la personne décédée accompagner le convoi, mais sans qu'il leur soit permis de chanter ni de réciter des prières à haute voix; comme aussi défendons à tous nos Sujets de faire ou exciter aucun trouble, insulte ou scandale, lors & à l'occasion desdits convois, à peine contre les contrevenans d'être poursuivis comme perturbateurs de l'ordre public.

X X X I.

P O U R l'exécution de notre présent Edit, il sera tenu dans la principale Justice de toute les villes, bourgs & villages de notre Royaume, où il échéra de recevoir les déclarations ci dessus prescrites, deux Registres, dont l'un en papier timbré dans les pays où il est en usage, & l'autre en papier commun, à l'effet d'y inscrire lesdites déclarations, & en être, par le Greffier deidites Justices, délivré des extraits à ceux qui le requerront, comme & ainsi qu'il se pratique à l'égard

des Registres des Baptêmes, Mariages & Sépultures, tenus par les Curés ou Vicaires des Paroisses, & sera le papier desdits Registres fourni par les Communautés desdites villes, bourgs & villages.

X X X I I.

Tous les feuillets desdits Registres seront cotés & paraphés par premier & dernier, par le premier Officier desdites Justices, sans frais, déposés aux Greffes desdites Justices, & le Greffier tenu de les représenter à toute requisiion. Les déclarations de naissance, mariage & décès, mentionnées au présent Edit, & dans la forme qui est ci-dessus prescrite, y seront inscrites de suite, & sans aucuns blancs; & à la fin de chaque année, lesdits Registres seront clos & arrêtés par le Juge ensuite du dernier acte qui y aura été inscrit, & les feuilles qui seront restées en blanc, par lui barrées.

X X X I I I.

Un des doubles desdits Registres sera, dans les six semaines qui suivront la fin de chaque année, déposé au Greffe des Bailliages ou Sénéchaussées, ressortissant nuement en nos Cours, auxquelles ressortissent lesdites Justices; & à l'égard de ceux qui seront tenus au Greffe desdits Bailliages & Sénéchaussées, les doubles en seront envoyés par nos Procureurs esdits Sièges à notre Procureur-Général en la Cour où ils ressortissent, lequel les déposera au Greffe de la dite Cour; & pourront les Parties qui voudront se faire délivrer des Extraits desdits Registres, s'adresser soit au Greffe de la Justice des lieux, soit à celui du Bailliage ou de la Sénéchaussée, soit à celui de la Cour où aucuns desdits Registres auront été déposés.

X X X I V.

SERONT tents en outre les Greffiers de nos Bailliages & Sénéchaussées ressortissant nuement en nos Cours d'avoir un Registre relié, coté & paraphé par premier & dernier, par le premier Officier, à l'effet

d'y enrégistrer, de suite & sans aucun blanc, les dispenses de parenté ou de publication de bans que ledit Officier aura accordées, ensemble celles qui auront été expédiées en notre grande Chancellerie, & adressées auxdits Juges à cet effet; pourra ledit Registre servir plus d'une année; mais à la fin de chacune, & le premier Janvier au plus tard de l'année suivante, il sera clos & arrêté par ledit Juge.

X X X V.

SE RONT tenues en outre les Parties qui auront obtenu lesdites dispenses, de les faire contrôler dans les trois jours au plus tard, au Bureau des Contrôles du lieu où ledit Siège sera établi, pourquoi il sera payé au Contrôleur dix sols; ne pourront au surplus être perçus sur les déclarations de naissance, mariage ou décès, ni sur les extraits qui en seront délivrés, publications de bans, affiches & certificats desdites publications, aucuns droits de contrôle ni autres à notre profit; desquels Nous avons expressément dispensé & dispensons, tant nos Sujets, que les étrangers qui seront Parties dans lesdites déclarations, ou auxquels lesdits extraits pourront être nécessaires.

X X X V I.

N e pourront, tant lesdits Curés ou Vicaires, que nos Officiers & ceux des Seigneurs, percevoir, pour raison des mêmes actes, d'autres & plus forts droits que ceux portés au tarif qui sera attaché sous le contre-scel de notre présent Edit.

X X X V I I.

N' E N T E N D O N S au surplus déroger, par notre présent Edit, aux concessions par Nous faites, ou les Rois nos prédécesseurs, aux Luthériens établis en Alsace, non plus qu'à celles faites à ceux de nos autres Sujets, auxquels l'exercice d'une Religion différente de la Religion Catholique, a pu être permis dans quelques Provinces ou Villes de notre Royaume, à l'égard des-

quels les Reglemens continueront d'être exécutés. **SI DONNONS EN MANDEMENT** à nos amés & féaux Con-
seillers les Gens tenant notre Cour de Parlement à
Paris, que notre présent Edit ils ayent à enrégistrer,
& icelui garder, observer & exécuter selon sa forme
& teneur, nonobstant toutes choses à ce contraires :
Car tel est notre plaisir; & afin que ce soit chose ferme
& stable à toujours, Nous y avons fait mettre notre
scel. **DONNÉ** à Versailles au mois de Novembre; l'an
de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre
regne le quatorzième. *Signé LOUIS. Et plus bas :*
Par le Roi, **LE BARON DE BRÉTEUIL. Visa, DE LA-**
MOIGNON, Et scellé du grand sceau de cire verte, en
lacs de soie rouge & verte.

*Registré, oui, ce réquerant le Procureur-Général du
Roi, pour être exécuté selon sa forme & teneur; & copies
collationnées envoyées aux Baillages & Sénéchaussées
du Ressort, pour y être lu, publié & enregistré: Enjoint
aux Substituts du Procureur-Général du Roi esdits Siège,
d'y tenir la main, & d'en certifier la Cour dans le mois,
suivant l'Arrêt de ce jour. A Paris en Parlement,
toutes les Chambres assemblées, les Princes & Pairs y
séants, le vingt-neuf Janvier mil sept cent quatre-vingt-
huit.*

Signé **LEBRET.**

V I E N N E.

Mariage de l'Archiduc : Notification faite aux Cabinets de l'EUROPE de la résolution prise par l'Empereur d'assister la RUSSIE contre le Turc. PROPHÉTIE singulière.

LE mariage arrêté depuis long-tems entre l'héritier de l'héritier présomptif de la première couronne de l'Europe , & la Princesse *Elisabeth de Wirtemberg* a été célébré le 6 Janvier dernier : & la notification du parti pris par le chef de la maison d'*Autriche* d'appuyer de toutes ses forces celle dans laquelle est déjà entrée la Sœur de la nouvelle Archiduchesse , a eu lieu peu après : ainsi les cris de joie pour une cérémonie toute paisible se sont mêlés aux préparatifs menaçans de la guerre, & la magnificence d'un *Gala* en a précédé de peu de jours le formidable emploi.

Cet événement complète dans la maison de *Wirtemberg* une illustration peu ordinaire : ses branches s'étendent déjà sur les deux trônes d'Europe qui ont conservé ce nom d'*Empire*, plus vénéré , plus brillant en quelque sorte que tous ceux qui désignent la Souveraineté ; & si les *Turcs* n'y prennent garde elle pourroit bien se trouver alliée à un troisième. Il seroit fort singulier de voir une même maison donner des maîtres au *Rhin* , au *Danube* , à la

Neva, au *Bosphore*, & *Stutgard* cousin germain de *Constantinople*.

Et pourquoi cela n'arriveroit-il pas après tout ? N'a-t-on pas vû au treizieme siecle un Comte de *Flandres* occuper le trône des *Comenes*, un Marquis de *Montferrat* regner sur l'ancien patrimoine d'*Alexandre* ? N'avoit-on pas vû auparavant un petit Prince des *Ardennes* substitué par le droit de l'épée à celui de *Salomon* ? Si ces especes de transmigrations des trônes, de dépècement des Couronnes n'ont plus lieu depuis long-tems, ce n'est pas une raison pour qu'on n'en revoie plus jamais, sur-tout, quand il n'est question après tout que de reprendre comme ici, l'héritage de ses Peres ?

Les deux puissances qui sont aujourd'hui sur le chemin de *Constantinople* ont des droits incontestables à cette domination, dès que d'après le droit politique, & sur-tout le *droit Canon*, la prescription n'a pas lieu entre les Couronnes. Quels étoient les propriétaires dépouillés par les usurpateurs *Ottomans* ? Des *Grecs* ; & avant les *Grecs*, comme je viens de le dire, un Comte de *Flandres* : or aujourd'hui ce sont des *Grecs*, c'est un Comte de *Flandres* qui se réunissent pour se réintégrer.

Cinq ou six cens ans de possession ne doivent pas tenir contre cinq ou six cens mille hommes bien armés, bien conduits, & comme l'*Ultima ratio regum* est toujours en définitif la meilleure raison en politique, quand elle est

bonne, il semble que l'issue de la guerre qui commence n'est pas difficile à présager.

Les puissances confédérées auroient un motif de sécurité encore plus puissant, si un bruit qui se repand ici étoit fondé. On assure qu'un des plus distingués Prélats de nos Provinces se trouvant à *Vienne*, dans le tems que feue l'Impératrice avoit la petite vérole, il alla rendre visite aux *Jésuites* existans alors, comme ailleurs, dans cette capitale de l'*Autriche*. Il étoit triste : la situation de la Princesse étoit allarmante : » soyez tranquille, Monseigneur, lui dit » un des habitans de la maison : notre chere Souveraine ne mourra pas. Quelle preuve en avez-vous ? — Quelle preuve ! une décisive. Un de nos Peres dans une de nos maisons de *Hongrie* a conigné par écrit la Prophétie que voici :

CAROLO SEXTO *succedet rex in veste longa, qui regnabit quatuor, et quadraginta annos : & cujus Filius CONSTANTINOPOLI CORONABITUR.*

Les oracles des *Jésuites* depuis 20 ans ont un peu perdu de leur valeur : ce seroit cependant une chose curieuse que la vérification de celui-ci : on le débite très sérieusement ; mais comme dit depuis quelque tems avec beaucoup de sagesse, le Mercure Pankouke, nous ne garantissons ni la vérité, ni l'exactitude du paragraphe précédent.

» A CHARLES VI succédera un ROI en ROBE LONGUE ; qui regnera 44 ans ; & dont le Fils sera Couronné » A CONSTANTINOPLE ».

E S P A G N E,

*Singulière politique de cette Puissance. Contrebande
érigée en CAS DE CONSCIENCE. Succès de
l'Académie de Femmes établie à Madrid.*

IL manquoit à la bifarrerie des événemens de ce siècle de voir au moment où l'Empire des *Turcs* penche visiblement vers la ruine, où il ne peut-être qu'un ami onéreux, les ennemis irréconciliables non-seulement s'en rapprocher, mais affecter de paroître en estimer l'alliance ; & quand le système des *Douanes*, pros crit de tout tems par la raison, par le vœu universel des peuples, est abandonné même par la politique, qu'il n'est plus maintenu par-tout que par la difficulté d'en remplacer les produits, d'entendre ce même système non-seulement confirmé avec éclat dans une grande monarchie, mais consacré en quelque sorte, comme un objet de culte, admis sous la sauve-garde de la religion.

C'est ce qui se passe en *Espagne*. Tandis qu'un Ambassadeur circoncis y jouit avec éclat de tous les honneurs, de tous les privilèges attachés au droit des gens, que les maîtres violent encore chez eux, suivant leur ancien usage, les Curés ont ordre, dit-on, du Gouvernement de prêcher à leurs ouailles la nécessité, pour le salut, de payer scrupuleusement les taxes fiscales ; ce n'est pas à la conscience des

exacteurs mais à celle des payeurs qu'on enjoint aux Prêtres de s'adresser.

Il est assez difficile de deviner le motif qui a déterminé l'*Espagne* à la première de ces opérations, ou quel avantage elle se flatte d'en retirer : mais il est à craindre que la seconde ne soit plus préjudiciable à la religion qu'utile à l'accroissement des revenus royaux.

D'après le principe qui place le vol en général au rang des crimes les plus odieux, principe consacré par l'essence même de la société, principe qui en est le fondement, le lien, un Pasteur peut avec adresse insinuer à ses paroissiens des scrupules sur la contrebande ; il peut incorporer cette désobéissance à une loi d'intérêt privé avec les infractions aux lois générales : il peut même dans le tribunal de la pénitence en faire l'objet de sa rigueur ; & , quand la délicatesse qu'il tache d'inspirer semble naître de la sienne propre ; quand c'est son zèle, sa conviction intime qui semblent diriger ses remontrances, il peut se flatter de produire quelque fruit.

Mais quand on fait que c'est par ordre du Roi, qu'il prêche que la contrebande déplaît à Dieu ; quand il ne paroît plus dans la chaire, & au confessionnal, que l'instrument servile de l'avidité fiscale, il est difficile que ses représentations ne soient pas suspectes, & même son ministère avili : il n'est guère possible qu'il paroisse persuadé ; les hommes les plus bornés, les plus superstitieux, auront toujours peine à croire que l'entrée clandestine d'une once de

du Nord on en trouve de plus honorables à sa mémoire, que la précédente. En voici une.

» Lorsque *Frédéric* bâtit le château de *Sans-Souci* il se trouva un moulin qui le gênoit dans l'exécution de son plan, & il fit demander au *Meûnier* ce qu'il en vouloit. Le *Meûnier* répondit que depuis une longue suite d'années, sa famille possédoit ce moulin de pere en fils, & qu'il ne vouloit point le vendre. Le Roi le fit prier avec instances, & lui offrit même de lui faire construire un autre moulin dans un meilleur endroit, outre le paiement de la somme qu'il lui demanderoit. Le *Meûnier* entêté persista à vouloir garder l'héritage de ses peres.

» Le Roi irrité fait venir cet homme, & lui dit avec colère : *Pourquoi ne veux-tu pas me vendre ton moulin, malgré tous les avantages que je t'ai fait offrir ?* Le *Meûnier* répéta toutes ses raisons. Sais-tu bien, continua le Roi, que je puis le prendre sans te donner un denier ? Oui, répondit le *Meûnier*, n'étoit la *Chambre de Justice de Berlin*. Le Roi fut extrêmement flatté de cette réponse : il vit qu'on ne le croyoit pas capable de faire une injustice. Il laissa le *Meûnier* tranquille, & changea le plan de ses jardins ».

Ce trait est assurément bien digne d'éloges : l'écrivain qui l'a conservé, & dont j'ai conservé le récit, n'indique pas même tout ce qu'il a de louable. Il prouve non-seulement la sensibilité vertueuse, ou politique du *Monarque*, mais la confiance du peuple : la sécurité du *Meûnier* n'étoit fondée que sur la persuasion intime que le Roi étoit incapable de faire violence à ses Tribunaux,

Tribunaux, & de leur commander rien d'inique : ce qui est infiniment honorable pour l'homme qui peut tout. Par-tout où il y a des *Achabs*, & des *Jésabels* il se rencontre des faux-témoins pour calomnier les *Nabots*, & des Juges sans pudeur pour les assassiner.

On pourroit même dire que *Frédéric* pouffoit à un excès dangereux, dans un Souverain la crainte d'être, ou de paroître injuste. Une des dernières actions éclatantes de sa vie, on s'en souvient, a été une preuve de sévérité rigoureuse donnée à l'occasion aussi d'un *Meunier*. Le Chef des Tribunaux *Prussiens*, plusieurs de leurs membres furent sacrifiés sans forme de procès aux plaintes du calomniateur *Arnold* : & le Souverain qui n'auroit pas été capable de violenter leur conscience pour les astreindre à suivre ses caprices, le fut de les punir de l'avoir suivie en appréciant les chicanes d'un intrigant audacieux.

Son successeur a fait justice : il a cassé la cassation prononcée sur de faux rapports : mais le Magistrat principal n'en est pas moins resté dépouillé : mais il n'en est pas moins resté plusieurs années dans une humiliation apparente, réduit pour toute consolation au témoignage de son propre cœur, pour toute indemnité à l'estime secrète de quelques-amis qui n'osoient eux-mêmes se montrer.

Voici une autre anecdote moins sérieuse, mais non moins intéressante peut-être, parce

qu'elle caractérise ce Prince, & qu'en décélant à la fois de la bonté, du penchant à la plaisanterie, elle fait voir combien il étoit constamment, fortement occupé de l'objet qui y est rappelé.

» *Frédéric* aimoit beaucoup les enfans, & permettoit que les fils du *Prince Royal*, actuellement régnant, entraissent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travailloit dans son cabinet, l'aîné de ces Princes jouoit au volant autour de lui. Le volant tomba sur la table du Roi, qui le prit, le jeta à l'enfant, & continua d'écrire. Le petit Prince continue son jeu, & le volant tombe encore sur la table; le Roi le rejette encore, regarde d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin pour la troisième fois le volant vient tomber jusques sur le papier sur lequel *Frédéric* écrivoit. Alors le Roi prit le volant & le mit dans sa poche.

Le petit Prince demande humblement pardon, & prie qu'on lui rende son volant. Le Roi le refuse; il redouble ses prières; on ne les écoute point. Enfin las de prier, le petit Prince s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés & dit d'un air menaçant : *je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui, ou non?* Bien dit le Roi, en éclatant de rire, *tu es un brave garçon : je vois qu'ils ne te reprendront pas la Silésie*, & il rendit le volant.

Un mot pareil est très plaisant : mais combien il devoit donner à penser aux voisins !

PROCES *Singulier débattu devant
le Public.*

TANDIS qu'en *Angleterre* la Nation en corps accuse , & va juger *juridiquement* un ancien Administrateur violemment inculpé, deux anciens Administrateurs aussi s'inculpent mutuellement en *France*, & sollicitent l'un contre l'autre non pas des arrêts, mais l'opinion publique qui en est une espece, & la plus redoutable peut-être, comme la plus précieuse, pour un homme digne de la captiver.

Un desordre affreux , un vuide inconcevable s'est tout d'un coup manifesté dans les finances. Les soupçons sont d'abord tombés sur le Ministre sous la régie duquel il a éclaté : ces soupçons l'ont perdu.

Du fonds de sa retraite il a réclamé; il a rejeté l'imputation sur le plus distingué de ses prédécesseurs : un premier écrit de sa part a au moins réveillé l'attention générale. Un second sembloit l'avoir subjuguée : la RÉPONSE de M. de Calonne à l'écrit de M. NEKER a paru réunir tous les suffrages : à des assertions aussi positives il n'y a point de lecteur qui n'ait dit,
 » Si le Directeur-général des Finances n'est pas
 » coupable de dissipation, son fameux compte
 » rendu de 1781, est convaincu d'infidélité ».

Cependant au moment où j'écris, il paroît de M. Neker un ouvrage Philosophique d'un genre un peu différent des spéculations *fiscales* : mais en tête on lit ces mots, » il paroît un second
 * Mémoire de M. de Calonne : je l'ai lû; & je

» prens ici L'ENGAGEMENT de répondre avec
 » ÉVIDENCE à cette nouvelle attaque, & de
 » maintenir EN SON ENTIER la foi due à la jus-
 » tesse du compte que j'ai rendu au Roi en
 » 1781 ».

Fiat Lux. Attendons cette réponse : *Henri IV*,
 ayant entendu un Avocat plaider fût séduit par
 ses raisonnemens : *il a raison* dit-il d'abord : mais
 après la réplique de l'adversaire, *Ventre St. Gris*,
 s'écria-t-il, *celui-là a raison aussi*. Il est impossi-
 ble que dans la plaidoierie Exministérielle dont
 il s'agit ici les deux antagonistes aient raison :
 mais il ne l'est pas peut-être qu'ils aient tous
 deux tort. C'est ce qu'il faudra voir.

(*Au numéro prochain M. Hastings, & son Procès.*)

T A B L E.

| | |
|---|----------|
| L ETTRE à l'Auteur des ANNALES sur ce qu'il a dit dans son N ^o 99, de la Souscription proposée par la Com- munauté de la Fabrique de LYON. | Pag. 355 |
| Autres Observations sur le même sujet. | 359 |
| RÉPONSE. Réflexions sur l'état actuel des MANUFACTURES FRANÇOISES, & sur la préférence donnée presque en tout genre par les FRANÇOIS mêmes aux productions des Manu- factures ANGLOISES. | 363 |
| ÉDIT concernant ceux qui ne font pas profession de la Reli- gion CATHOLIQUE. | 387 |
| VIENNE. Mariage de l'Archiduc : Notification aux Cabinets de l'EUROPE de la résolution prise par l'Empereur d'as- sister la RUSSIE contre le Turc. PROPHÉTIE singulière. | 403 |
| ESPAGNE. Singulière politique de cette Puissance. Contrebande erigée en CAS DE CONSCIENCE. Succès de l'Académie de Femmes établie à Madrid. | 406 |
| PRUSSE. ANECDOTES concernant le feu Roi de PRUSSE. | 408 |
| PROCÈS singulier débattu devant le Public. | 413 |

*C O P I E d'une Lettre écrite à M.
LINGUET par M. de MOÏTELLE,
Colonel Commandant le Régiment de
Ligne , au sujet du récit inséré dans le
N^o 101 des ANNALES , de l'évènement
du 22 Janvier dernier.*

Avec des OBSERVATIONS.

A V I S.

CES observations ne doivent pas être confondues avec celles que mes ennemis m'ont trop souvent arrachées , & qu'ils tachent ensuite de flétrir en les présentant comme des traits d'*Egoïsme*. Ce n'est pas seulement une défense légitime , nécessaire ; c'est une espèce de monument pour l'histoire. Il y est question d'un fait inconcevable , & qui , à tous égards mérite d'être approfondi.

La lettre à laquelle je répons , curieuse en elle-même par sa tournure , a été imprimée , distribuée avec profusion dans ces Provinces ; elle ne tardera pas à être

multipliée à l'infini par les gazettes étrangères, par ces entrepôts clandestins, devenus si nombreux, sous le nom de *Bulletins*, de *Correspondances*, &c. où une malignité famélique vend des calomnies à l'insatiable, & oiseuse curiosité : elle y sera remise sous les yeux du public sans le préservatif des *observations*. Il faut en munir au moins mes lecteurs.

S'il ne s'étoit agi que de moi ; si j'avois pû éviter l'éclat de la publicité, je me ferois tû, je me tairois, sans répugnance. J'aurois laissé au tems à éclaircir les faits ; mais l'injonction *plus que militaire* qui termine la lettre guerrière que l'on va lire ne m'a pas laissé le maître de ce parti.

Elle porte l'ordre précis de l'imprimer *moi-même MOT A MOT* : & au fonds si mon récit n'est pas exact, si j'ai été abusé par un rapport infidèle, il étoit juste que le récit *contradictoire* fut inséré dans le même ouvrage. Je ne m'y ferois pas refusé ; ma délicatesse m'en auroit fait un devoir. On n'auroit pas eu besoin pour m'y décider de la menace scandaleuse qui termine la lettre de M. de Moitelle. Elle a été appréciée ici : elle le fera par-tout.

Je n'ai rien à dire sur son stile. Qu'un bon *Hollandois* m'eut ainsi traité d'*Amsterdam*, au tems de la fermentation sur l'*Escaut*; qu'il eut ainsi fait la guerre *par écrit* au défenseur de cette riviere, à l'Avocat de la liberté publique, au vengeur des droits de la nature, de ceux du commerce, étouffés par le despotisme républicain, & qu'il eut abusé de la licence de la presse pour injurier le trop raisonnable antagoniste de la licence de ses maîtres, on pourroit le concevoir: mais que ce soit ici, à *Bruxelles*, par un *Colonel* au service de l'Empereur, au nom *DU CORPS des Officiers de son régiment*

La réflexion qui se présentera naturellement à ce sujet à l'esprit des lecteurs, c'est celle qui a déjà été faite tant de fois, que la pauvre vérité est bien difficile à trouver, & bien dangereuse à dire. Si jamais récit a été simple, si jamais récit a été court, si jamais récit a été fait avec des intentions pures, après des recherches scrupuleuses, c'est celui du N° 101; & vous allez voir ce qu'il produit.

N. B. M. de Moitelle m'a écrit deux lettres: je ne répond qu'à une; l'autre est un abrégé de celle-ci, laquelle contient seulement un peu plus d'injures.

LETTRE DE M. DE MOITELLE.

IL est difficile de concevoir qu'un homme qui veut atteindre à la célébrité, se soit oublié au point de prostituer sa plume, en publiant des faits évidemment controuvés, & en noircissant par des calomnies absurdes des personnes à qui l'Empereur a confié le Gouvernement de ses Provinces *Belgiques*.

Votre réponse, Monsieur, à un Souscripteur, consignée dans le N° CI de vos *Annales*, ne peut qu'être faite à la réquisition directe, ou indirecte de quelques corps ou fanatiques, pour effectuer le projet qu'ils ont conçu de dénaturer l'événement du 22 Janvier, & de le représenter sous les faces les plus odieuses.

Vous faites parvenir vos *Annales* au Souverain : vous avez saisi le style qui *peut lui plaire* : vous traitez la matière *en plaisantant* : vous y joignez l'ironie : des bons mots placés avec hardiesse vous font espérer le succès le plus complet d'une diatribe sanglante,

dirigée contre des hommes d'état qui sont déjà trop injustement en but à la haine des corps aristocratiques, parce qu'ils sont, conformément aux devoirs de leurs emplois les défenseurs des droits du trône, & les protecteurs des

OBSERVATIONS.

QUE j'aspire ou non à la célébrité c'est ce qui importe peu ici : mais ce qui est essentiel c'est que ces faits ÉVIDEMMENT controuvés ont été consignés dans un rapport solennel, authentique, fait au Gouvernement par le corps municipal, qui s'est déclaré témoin oculaire. Ce rapport n'a été ni retracté, ni démenti, ni même contredit ; on s'est borné à raconter autrement.

Je n'ai point reçu de réquisition directe, ni indirecte. Je ne vois qui que ce soit à Bruxelles : j'y vis comme j'ai vécu par-tout ailleurs le plus isolé des hommes ; bornant toutes mes prétentions à n'en avoir aucune, n'ayant ni AMBITION, ni DETTES, & par conséquent bien difficile à séduire. Le reste de ce N^o 101 ne me justifie que trop peut-être de toute liaison de parti, ou d'intérêt, avec ce que M. de Moitelle désigne ici par les noms de corps, de fanatiques.

Je ne fais point de remarque sur ce passage : certainement MM. les Officiers du régiment de Ligne doivent être cruellement affligés qu'on se soit permis de le hazarder en leur nom, au nom de leur corps. Je me borne à observer que rien n'est moins plaisant que mon récit, & son sujet.

M. de Moitelle me suppose là une furieuse influence sur la plus saine partie du genre humain : mais il ne songe pas que si je l'avois pour moi le reste ne seroit guere estimable. C'est lui qui fait aux militaires un outrage inoui, en supposant la possibi-

sujets opprimés. Le Souverain est trop instruit pour être la dupe de vos projets; mais du Public, sur-tout des étrangers, je crains qu'il n'en soit pas de même. Vous me permettrez donc, Monsieur, de relever vos mensonges & vos sophismes, & de les consigner en entier dans vos *Annales*, pour que les hommes que vous pouvez avoir induits en erreur y trouvent le contrepoison, & reviennent d'un jugement injuste qui m'intéresse d'autant plus directement, qu'il ne pourroit qu'engager la plus saine partie du genre humain à mépriser les militaires.

Vous les représentez comme des individus qui par état sont institués pour être les ministres rigoureux de la vengeance des Rois; rien de plus faux que cette assertion: c'est un paradoxe dangereux qui ne peut que prêter à la calomnie & rendre odieux aux citoyens ceux qui par état en sont les protecteurs,

Tâche d'engager la plus saine partie du genre humain à les mépriser.

Ce ne peut être là l'effet de mon récit ni pour le militaire, ni pour l'administration, ni pour aucune espèce de pouvoir. J'ai parlé d'un accident, d'un malheur. J'ai dit que les acteurs de cette scène tragique, comme ses témoins, avoient éprouvé autant de surprise que de douleur. M. de Moitelle m'apprend qu'il n'en a pas été fâché, qu'il ne l'est pas encore : soit, mais certainement en supposant aux militaires qui y ont concouru ce sentiment honorable je n'ai voulu engager personne à les mépriser.

Je ne sais pas si c'est là une assertion fautive, ou un paradoxe dangereux. Je sais que c'est un vers; un vers d'Athalie, tragédie Chrétienne, édifiante; un vers que le Poëte a mis dans la bouche d'un Général, l'un des honnêtes gens de la pièce. Un mauvais Prêtre dit, en parlant des Rois,

*N'allons pas les gêner d'un soin embarrassant,
Dès qu'on leur est suspect on n'est plus innocent.*

Qu'importe qu'au hazard un sang vit soit versé ?

Le Général s'écrie avec horreur :

*Eh quoi Mathan, d'un Prêtre est-ce là le langage ?
Moi nourri dans la guerre aux horreurs du carnage ;
Des vengeances des Rois Ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux.*

il est évident que dans ces vers c'est l'état militaire en général qui est caractérisé. Tous les jours des militaires jouent ce rôle en société, & ne sont point choqués de cette désignation : voilà la première fois qu'on s'avise de faire le procès au vertueux Abner.

Nous sommes institués pour *défendre les peuples* contre tout ennemi qui les opprime, & contre tout perturbateur du repos public.

Nous sommes chargés, j'en conviens, de mettre un frein à l'ambition des usurpateurs de l'autorité Souveraine : c'est ce que nous avons fait, c'est ce que nous ferons toujours, persuadés qu'un conflit d'autorités dans un état est mille fois plus dangereux au repos & au bonheur des citoyens que ne peut être une puissance ennemie quelconque. Ce sont cependant ces sentimens dont nous nous glorifions qui vous ont fourni le motif de prostituer *votre éloquence*, & d'exhâler votre *bile mercenaire*, pour gagner la bienveillance de ceux qui se sont déchainés contre cette même autorité qu'ils ont tenté d'envahir.

Nous n'avons point exercé une terrible mission sur une petite partie de Bourgeois desarmés : une patrouille de dix-huit hommes que vous décorez du nom pompeux de troupes, que vous faites précéder de canons, de mèches allumées, & dont vous disposez des manœuvres, fut insultée par une populace aussi nombreuse que vile, qui n'étoit point composée d'enfans, & qui non contente de huer cette patrouille, & de la provoquer, lui a jeté des pierres, en menaçant de la desarmer ; ce sont des outrages semblables qui alloient toujours en croissant, & non pas de simples huées qui ont forcé un Officier reconnu pour sa fidélité & sa prudence autant que par sa bra-

C'est précisément ce que j'ai dit : » Soldats de tout grade, songez que vous êtes les gardiens de vos concitoyens. Il est vrai que j'ai ajouté, & non leurs oppresseurs.

Je ne suis point éloquent, je ne suis point bilieux : je suis encore moins mercénaire : si j'avois été à vendre ma vie n'auroit pas été si orageuse : M. de Moitelle auroit dû penser que quand on hazarde, au nom D'UN CORPS, de pareilles inculpations, il faut en être bien sûr ; & que quand on n'en est pas sûr, il ne faut pas faire au particulier qu'elles outragent une nécessité de les imprimer MOT A MOT, parce qu'on le met dans la nécessité de répondre en marge que ce sont des faits évidemment controuvés, &c.

Il est vrai que la date de la marche de l'Artillerie a été transposée dans mon récit. Le canon n'est descendu qu'après l'explosion des fusils. Mais cette méprise n'est pas assez considérable pour motiver une discussion sérieuse : elle ne change rien aux faits essentiels : & ceux qu'accumule ici M. de Moitelle au nom de son corps dont un seul Officier étoit présent & partie, sont encore une fois formellement contradits par LE CORPS des Officiers municipaux, dont plusieurs se déclarent témoins oculaires, & dont aucun n'étoit partie. Voilà deux récits opposés, deux manières bien différentes de raconter le même événement : c'est au public à les comparer, à les juger. L'historien qui en adopte une n'en est point

vouure, à ordonner, après avoir épuisé ses remontrances, ses menaces & sa patience, aussi bien que celle de ses soldats, de faire feu, tant pour *sa propre sûreté* que pour arrêter l'audace inouïe de cette troupe de factieux qui par un exemple des plus dangereux, ne cherchoient qu'à soulever ce qui pouvoit encore être resté de fanatiques, ou de soi-disant patriotes, afin de faire renouveler la scène révoltante du 20 Septembre.

Vos Bourgeois s'ils n'étoient pas armés de fer, l'étoient au moins de pierres dont ils dépavoient déjà les rues comme à la journée du 20.

Ce brave Officier, ou ce *jeune homme*, comme il vous plaît de l'appeller, n'a fait en tout que son devoir, n'a fait que suivre les ordres de ses chefs, conformes aux intentions du Monarque qui s'est empressé de récompenser sa conduite, & de lui donner son approbation; & c'est un tel homme que vous ne craignez pas d'insulter!

garant. Pour être à l'abri du reproche de calomnie il suffit qu'il puisse citer les siens & qu'ils soient deigne de foi.

Comment M. de Moitelle, chef d'un corps respectable, a-t-il pû se permettre au nom de ce corps sur un pareil sujet une semblable plaisanterie? Hélas non! ces Bourgeois n'étoient pas armés de fer : mais est-il bien vrai qu'ils le fussent de pierre? Est-il vrai que les rues aient été dé pavées le 22 Janvier!

L'insulter! ce mot jeune, sur lequel on glisse ici, est relevé dans l'autre lettre de M. de Moitelle avec plus d'amertume : on dit que c'est un des passages de mon récit qui a le plus violemment effarouché la délicatesse des autres Officiers : ils ont cru que cette épithète étoit un indice affecté de mépris, d'outrage pour leur camarade.

Certainement ils se sont trompés sur la chose, & sur l'intention. Je ne sais pas son âge au juste ; il est Lieutenant aujourd'hui : alors il étoit Enseigne. Ce grade qui est le début dans la carrière ne s'adapte pas ordinairement à la vieillesse ; l'âge qu'il suppose n'annonce pas le sang froid, la réflexion qui résultent de l'expérience ; mais il n'exclut ni le courage, ni le talent, ni les autres qualités d'un guerrier : le mot qui le rappelle n'a jamais été regardé

Si vous croyez que le mépris que vous devez lui inspirer pourra suffire pour vous mettre à l'abri de son ressentiment, il n'en fera pas de même de Sa Majesté dont vous ne pouvez manquer d'exciter l'indignation, en censurant ce qu'elle a daigné approuver.

Mais vous qui narrez dans votre Cabinet sur des rapports très suspects, prétendriez-vous détruire ceux des témoins oculaires qui n'ont aucun intérêt au succès de l'insurrection? Pour accuser les militaires d'une foule d'absurdités qui ne peuvent se concevoir, mais dont les motifs sont aisés à deviner, vous avez copié *SERVILEMENT* le *Mémoire du MAGISTRAT*.

comme une injure, en François du moins que j'entends passablement; ici je l'avois employé comme une excuse, presque comme une justification. L'action étoit violente : mais l'Officier étoit jeune.

Loin d'avoir chargé le tableau, je l'ai adouci; j'ai écarté tout ce qui pouvoit humilier le militaire, ou animer le peuple. Je n'ai appelé cette scène douloureuse qu'un accident, un malheur. Je crois en cela m'être conformé aux intentions du Gouvernement, & avoir rempli les devoirs d'un bon citoyen : loin de m'attendre à des insultes de la part du militaire, s'il met, comme je le crois, la gratitude au nombre de ses vertus, j'avois droit à ses remerciemens.

Ne mêlons point ici le nom sacré de Sa Majesté. Ce Prince magnanime, ce Prince bienfaisant, ce Prince équitable, dont je ne cesse depuis quatre ans de célébrer les vertus, ne s'indigne pas si légèrement; sur ses faveurs il peut ne consulter que sa bonté : sur ses rigueurs il consulte sa justice : il ne juge pas sans avoir entendu les deux parties. Quelle inconcevable indiscretion dans ce passage!

Servilement! non : mais avec confiance, oui : & à qui est-elle due la confiance, si ce n'est à un corps institué pour en être l'objet, à un corps qui s'est déclaré témoin oculaire par une partie de ses membres des faits qu'il atteste, à un corps mon supérieur immédiat, qui ayant consigné sa déclaration dans les mains du Gouvernement notre supérieur à tous n'en a reçu ni censure, ni reproche, ni la moindre marque de mécontentement, dont le public au moins ait eu de connoissance?

M. de Moitelle va m'apprendre dans une note que ce mémoire du Magistrat de Bruxelles a été

Vous dites que ce malheur n'a pas eu lieu ; ni en *Mai* , ni en *Juin* , ni même en *Septembre* : vous ne devez l'attribuer qu'à la *bonté* & à l'*ame sensible* du Monarque qui a fait taire son ressentiment. Mais lorsqu'on abuse d'une *clémence* aussi rare , & qu'enfin on parvient à la lasser à force de la faire passer pour crainte & pour foiblesse , on ne peut s'en prendre qu'à l'*orgueil* & à la *méchanceté* des représentans du peuple des maux qui en résultent.

Pendant l'époque de l'insurrection qui a été la plus féconde en matieres , *votre égoïsme vous a fait suspendre votre travail* , dans la crainte d'être obligé de rendre compte des faits qui feront éternellement la honte des Magistrats , mais qui vous eussent attiré leur haine.

contredit dans une autre note remise à Son Exc. le Ministre : mais la note est restée secrète. Le mémoire du Magistrat est public. M. de Moitelle m'accuse de m'être laissé soudoier pour y adhérer : cette inculpation ne seroit pas mieux fondée, mais elle seroit plus excusable, si je l'avois combattu.

Eh qui a donc plus, j'ose même dire, qui a mieux développé ces vérités que moi ? Où la bonté, la sensibilité, la clémence du Monarque ont-elles été plus célébrées que dans tous mes ouvrages depuis quatre ans, & sur-tout dans mes Annales depuis leur reprise ? Ce que dit là M. de Moitelle en est tiré. Comment peut-il se permettre d'y copier, pour me faire un crime, les idées précisément qui me justifient ? Voyez entre autres la page 151 du N° 98.

Mon égoïsme ni aucun autre motif ne m'a fait suspendre alors mon travail : je ne travaillois point. J'avois formellement abandonné les Annales à la fin de 1786. Je ne les ai reprises qu'en Octobre 1787, après la régénération, comme je l'ai dit, du Ministère de France, &c. De cette année 1787 j'en ai passé la moitié à PARIS, à plaider, à gagner des procès avec assez d'éclat pour qu'il ne soit pas permis à M. de Moitelle, habitant de Bruxelles, de feindre de l'ignorer, puis qu'enfin ces combats, ont été insérés ainsi que les victoires, dans la GAZETTE de Bruxelles, dont il va tout à l'heure vanter l'authenticité.

D'ailleurs s'il étoit vrai qu'à l'époque dont il s'agit j'eusse suspendu mon travail de peur d'être obligé de publier des faits DESHONORANS pour les Magis-

Le tableau de l'insurrection est affreux, il s'est passé des désordres inconcevables, on a fait les injustices les plus criantes, les sujets fidèles au Souverain, ont éprouvé tout ce que peut inspirer la rage & la certitude de l'impunité; & vous, Monsieur, vous *affectez le silence le plus profond* sur toutes les horreurs qui se sont passées sous vos yeux, tandis que vous relevez avec emphase la mort de quelques malheureux, qu'ils se sont attirée eux-mêmes, soit par leur méchanceté, en attaquant les militaires, soit par une imprudence coupable, en restant confondus avec une troupe de forcenés, parmi laquelle de l'aveu même de ceux que les coups ont atteints, il s'en est trouvé peu, ou point, qui n'ayent hué à leur tour.

trats, & d'encourir leur haine, ce seroit de ma part une preuve tout-à-la-fois de prudence & de scrupule ; ce seroit une preuve que je ne suis pas à vendre ; que ma plume n'est pas mercenaire. Si l'on m'avoit acheté aujourd'hui, sans doute on m'auroit marchandé alors ; & si ma corruption s'étoit reduite en 1787 à me taire sur les procédés du parti triomphant, il n'est pas probable qu'elle m'eut engagé à parler en sa faveur en 1788, au moment où certainement il n'avoit plus la supériorité.

Non-seulement pendant ce que M. de Moitelle appelle l'insurrection mon silence ne venoit point d'une politique circonspecte, ou lâche, comme il le dit ; mais de tous ceux qui alors étoient désignés comme attachés au Souverain il n'y en a peut-être aucun qui ait fait une profession plus haute, plus noble, j'ose le dire, de son attachement. Je n'ai jamais dissimulé un instant mon tendre respect pour sa personne, ma vive reconnoissance pour ses bontés, mon intime conviction de la pureté de ses vues : cette franchise m'a même dans le tems exposé de la part de ceux que M. de Moitelle nomme des Aristocrates, des fanatiques, à des outrages aussi peu motivés, que l'explosion actuelle du corps dont il s'est rendu l'organe. Loin de fuir, ou de paroître conniver à l'insurrection, si l'on veut, je n'ai cessé de me montrer, de prêcher la paix : j'ai donné aux deux partis des avis utiles, qui ont été infructueux.

Quand j'ai repris mes Annales, en Décembre 1787, j'ai rendu à la page 72 du N° 98 un compte fidelle de mes sentimens, & de mes procédés. Que M. de Moitelle le lise, & il aura quelque remords d'avoir mis son nom, & qui pis est celui de son corps, au bas d'une suite d'imputations aussi calomnieuses.

Vous voulez qu'on ait mal rendu dans les papiers publics la scène du 22 Janvier : vous oubliez que presque toutes les gazettes ont copié fidèlement sur ce fait *celle de Bruxelles*, qui ne se publie que sous l'aveu & la censure du Gouvernement.

Vous exigez que par préférence on vous en croie sur votre parole, vous qui *n'avez rien vu, ni entendu* : c'est vouloir forcer la confiance publique ; c'est présumer bien hardiment de l'influence que vous croyez avoir acquise sur tous les esprits ; c'est là probablement ce qui vous a déterminé à interpréter à votre guise les intentions mêmes du Gouvernement, & à oser l'accuser d'avoir fait entourer l'hôtel du Conseil de Brabant par les troupes, dans l'espoir de faire accélérer les délibérations.

J'ai le malheur de ne point lire la Gazette de Bruxelles, & j'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle n'est pas toujours digne de confiance, lors même qu'elle traite des objets qui intéressent le Gouvernement. Un des libelles contre l'Empereur au sujet de l'Escaut, & le plus infame, y a été dans le tems annoncé tout au long, comme contenant une réfutation solide des paradoxes du Sr. Linguet sur cette matiere. Ces paradoxes étoient le développement des droits de Sa Majesté.

L'excuse du Gazetier a été qu'il avoit copié la Gazette de Hollande. Quand je l'aurois lû en Janvier dernier ne m'auroit-il pas été permis de le soupçonner de la même licence, ou de la même imbécillité ? Et d'ailleurs est-ce donc sur des gazettes quelconques qu'un écrivain scrupuleux écrit l'Histoire ?

Je n'ai rien affirmé sur le motif : je n'ai attribué la marche des troupes à l'espoir d'accélérer les délibérations qu'avec une restriction : peut-être . . . ai-je dit : mais quand j'aurois parlé affirmativement sur le motif, & que je me serois mépris, mon erreur auroit été en quelque sorte forcée. Personne n'ignore la déclaration solennelle qui avoit été faite à neuf heures trois quarts au Conseil assemblé, que si l'émanation (ou enregistrement) ne se faisoit pas d'ici à deux heures, . . . &c. or à deux heures l'émanation n'étoit pas faite, & à trois les troupes étoient postées autour du Conseil. Comment deviner que cet effet n'étoit pas l'exécution de cette menace ?

Les pieces authentiques où elle est contenue sont publiques : & sur quel fondement M. de Moitelle ose-t-il dire que je n'ai rien vu ?

Vous ajoutés qu'on a fait manœuvrer la cavalerie dans les places avec *fracas*, fait marcher du canon avec des mèches allumées sur la grande-place: ces phrases sont connues, elles n'en deviennent pas plus vraies pour avoir été répétées par M. Linguet: on y a répondu victorieusement dans *une note* remise au Gouvernement.

Il est désagréable qu'il faille encore démentir des calomnies si absurdes, mais qui tendent à affoiblir la confiance du Souverain dans ses Administrateurs: la populace, les moines, les prêtres, & les fanatiques s'attrouppoient: ils s'étoient permis d'insulter le représentant même de l'Empereur, peu de jours auparavant. Le souvenir douloureux du 20 Septembre, & autres journées affreuses, navroit les cœurs des fidèles sujets: il étoit donc important pour prévenir des scènes pareilles de dissiper à tems les curieux dangereux & les attroupemens, que les loix eussent reprimés, si ceux qui étoient préposés pour en être les organes, n'eussent pas persisté dans un aveuglement réfléchi; les troupes n'ont donc été rassemblées que pour maintenir la police, & contenir des mutins dans les bornes du respect qu'ils devoient au Souverain; mesure dont la nécessité n'a été que trop démontrée par ce qui est arrivé à la grand-place même,

Cette note est tout au long dans l'original; je la supprime ici : 1°. parce que l'injonction d'imprimer mot à mot la lettre de M. de Moitelle n'est pas censée s'étendre jusqu'à une note qui n'est pas de lui. 2°. Parce que cette note contient des reproches si graves, des imputations si terribles contre le corps municipal, contre les tribunaux, & contre d'autres encore, que je ne veux point en être l'organe, même indirect. Elle n'étoit pas connue : le Gouvernement a sans doute eu de bonnes raisons pour la laisser ignorée. Je crois devoir imiter sa discrétion, plutôt que de participer à l'indiscrétion de M. de Moitelle.

Cependant je ne puis m'empêcher d'observer que dans cette note on articule qu'au moment fatal il y avoit sur la grande Place six mille âmes. M. de Moitelle dans sa première lettre, imprimée comme celle-ci, réduit ce nombre à 2, à 3000. La différence est de moitié ou des deux tiers. Qui a mal vu, & par conséquent estimé au hazard, de M. DE MOITELLE, ou de l'Auteur du rapport d'après lequel a été rédigée la note ? Pour moi je n'ai point fixé de nombre ; je me suis borné à dire avec le corps municipal qu'il étoit composé, quelqu'il fût, de curieux, & non de rebelles.

Tout le surplus ne me concerne point : je n'ai pas dit un mot qui tende à jeter l'ombre d'une censure, ou de défaveur sur les mesures prises par le Gouvernement, par le Commandement général ; je n'ai parlé que d'un malheur : mais encore une fois quelle indiscretion de se plaire à retracer ces tableaux, & de me forcer à les imprimer MOT A MOT.

Quelques pelotons de cavalerie qui se rendoient à leur destination, ne marchaient, ni avec *fracas*, comme vous voulés le faire accroire, ni avec ostentation : leurs mouvemens étoient caractérisés ; pourquoi donc les représentez-vous, comme des pantins ? De quel droit prétendez-vous les couvrir de ridicule ? M. *Linguet*, M. *Linguet*, quelque persuadés que nous soyons avec l'Europe entière, que c'est votre marotte d'être singulier en tout, votre conduite à notre égard ne nous en paroît pas moins inconcevable, & quelque fondés que soient les reproches d'ingratitude qu'on vous a fait si souvent, nous osions espérer qu'après la protection signalée, & les bienfaits que vous avez obtenus de notre Souverain, vous eussiez rougi de vous joindre à ses lâches détracteurs.

Ah Dieu! est-ce à moi que ce reproche est fait, & par qui! A moi qui depuis quatre ans n'ai ouvert la bouche que pour célébrer ses vertus, pour défendre ses droits comme ses intentions! M. de Moitelle qui signe si légèrement des imputations si graves, lit-il quelquefois? En ce cas qu'il parcoure donc mes ouvrages depuis quatre ans; qu'il jette les yeux surtout sur le discours préliminaire que j'ai ajouté à la traduction du discours prononcé par M. BRAMBILLA à l'ouverture de l'Académie Chirurgico-Médicale de VIENNE: il y trouvera le portrait de JOSEPH SECOND.

» Si l'on songe que le même Monarque, qui déploie
 » dans les établissemens de cette espèce une munificence,
 » on pourroit presque dire une prodigalité sans bornes,
 » s'astreint pour lui-même à une économie dont le plus
 » mince financier auroit peut-être l'impudence de rougir;
 » si l'on songe qu'en donnant des soins si actifs, si effica-
 » ces, si directs à une partie de l'administration abandon-
 » née par-tout ailleurs à des subalternes, ou plutôt dé-
 » daignée même des subalternes, le même Souverain s'oc-
 » cupe avec la même activité, la même efficacité, de la
 » réforme des loix, de la restauration de l'ordre, de la
 » suppression des abus en tout genre; qu'il donne tout-à-
 » la-fois à ses Ministres l'exemple du travail *personnel* le
 » plus fatigant, à ses Tribunaux celui de l'affiduité *per-*
 » *sonnelle* la plus rigoureuse, à ses sujets de toutes les clas-
 » ses celui de l'exactitude *personnelle* la plus scrupuleuse à
 » remplir tous leurs devoirs; qu'il reçoit & lit lui-même
 » toutes les requêtes qu'on veut lui présenter; que dans son
 » vaste Empire il n'y a pas un seul homme décoré du
 » moindre titre, honoré du moindre emploi, qui soit plus
 » affable, plus accessible, plus empressé d'écouter, plus
 » patient à entendre, plus prompt à répondre; enfin si
 » l'on songe qu'à tant de qualités d'un Roi sont réunies les
 » connoissances dont s'honoreroit un savant, les graces,
 » l'aménité qui feroient chérir un simple particulier, &

Quelque pût être d'ailleurs le Conseil que pourroient vous suggérer l'*égoïsme*, l'*intérêt*, & l'*amour de la singularité*, nous ne nous serions pas attendus, que vous vous fussiez efforcé de nous représenter comme des assassins & comme les bourreaux des peuples, après que par des menées également odieuses les *Etats* s'étoient occupés depuis longtems de nous faire passer pour partisans de ces mêmes peuples, au détriment de notre devoir, & de notre fidélité envers notre maître.

» toutes les vertus qui le feroient adorer , de quel respect ,
» de quelle admiration ne se sentira-t-on pas pénétrer ? »

Et c'est à l'homme qui parle ainsi , qui a toujours ainsi parlé de son Prince, que M. de Moitelle ose reprocher d'en seconder les détracteurs !

Ce reproche d'égoïsme , de goût pour la singularité , prouve que si M. de Moitelle ne lit pas ceux de mes ouvrages où le Souverain est honoré , où ma vive gratitude envers lui est consignée , il lit , ou du moins il répète avec confiance les injures que l'on me dit dans ceux où ce même Souverain est dénigré , où ses intentions sont calomniées , où sa personne est outragée , où ses peuples sont vraiment invités à la révolte.

Je félicite M. de Moitelle de son choix dans ses lectures , & de sa mémoire : mais à ces imputations qui me sont personnelles , pourquoi en joindre qui insultent , qui compromettent les Etats ? Qu'avoient-ils affaire ici ? Ce qui est vraiment odieux c'est d'oser les présenter comme des calomniateurs , tout-à-la-fois , & des rebelles.

Que signifient ces mots , » nous faire passer » pour partisans de ces mêmes peuples au détriment de notre devoir & de notre fidélité » envers notre maître ? » Où , quand , comment les Etats ont-ils jamais fait cette imputation aux militaires , en faveur de qui paroît réclamer M. de Moitelle ? Pourquoi supposer que le parti des peuples peut être différent de celui du Prince ? Dans tout ce qui me concerne la lettre de M. de Moitelle est un monument rare d'injustice , & de fureur. Mais qu'est-elle à l'égard des Etats , des Peuples !

Apprenés donc , Monsieur , que tout ce qui appartient au militaire ne peut être l'objet de votre censure , ni de vos réflexions mordantes , parce qu'il fait partie des choses qui fixent sans cesse l'attention du Souverain , qui pour tout ce qui le regarde peut se passer de vos leçons : enfin s'il existe encore quelque chose que vous soyés capable de respecter , respectez notre état dont la théorie vous est tout-à-fait inconnue , & dont certaines anecdotes de votre vie font croire que vous ne connoîtrez jamais la pratique. La France en vous rendant justice vous a poursuivi comme une vipere , dont le venin portoit le trouble & la désolation dans les familles : elle vous a retranché de la société par raison.

Et si notre Souverain vous a permis de vivre parmi nous , ce n'est pas avec le privilege d'exercer un talent dangereux qui abandonné à lui-même , causera des désordres dont vous ne pourrés que devenir la victime. Ce n'est pas pour , que partageant les délires de l'insurrection , vous dictiés des conseils qui tendent à faire soulever les soldats contre le Monarque , à mépriser leurs Chefs , à les rendre coupables du crime de Leze-majesté.

Je transcris mot à mot, comme il m'est enjoint. La réponse que je pourrois faire ne s'écrit pas. Il n'y a point d'honnêtes gens qui ne la fassent, en lisant ceci. J'observe seulement à M. de Moitelle qu'en général quand un homme quelconque s'oublie au point de donner dans ce délire injurieux, on ne peut que le plaindre. Ce n'est pas son adversaire qu'il avilit.

Mais dans le cas particulier où nous sommes, c'est encore pis. Comment un Colonel au service de l'Empereur, a-t-il osé signer, imprimer cette diffamation contre un homme que l'Empereur a daigné accueillir personnellement, qu'il a daigné adopter avec une distinction dont les preuves sont sensibles & durables? Il est vrai qu'il semble vouloir insinuer que j'ai oublié les bontés de ce grand Prince; mais c'est là une calomnie de plus : j'étois attaché du cœur à Sa Majesté avant qu'elle daignât répondre à cet attachement. Je pensois noblement avant le Diplôme qui m'annoblit. Les motifs qui y sont exprimés le justifient pour le passé (1) : le reste de ma vie le justifiera encore mieux.

Jamais un homme n'a fait à un autre de reproches plus graves. Voyons sur quoi M. de Moitelle les fonde.

(1) J'espère qu'on ne trouvera ni vanité, ni indiscretion de ma part à révéler qu'un de ces motifs, c'est la considération que notre cher & bien aimé S. N. H. Linguet s'est
» acquise, tant par ses différentes productions Littéraires,
» que dans l'exercice de la profession d'Avocat. »
Que M. de Moitelle compare le langage du Souverain avec le sien.

Homme audacieux, écrivain turbulent, quel délire vous a inspiré ces PAROLES COUPABLES? Soldats de tout grade, songez que vous êtes les gardiens de vos concitoyens & non leurs oppresseurs; songez que c'est contre les ennemis de la Patrie, & non contre ses enfans, qu'il faut diriger les instrumens terribles que son chef vous confie; songez que l'ordre d'un Officier peut opérer l'impunité d'un meurtre, mais qu'il ne le rend pas légitime, & que l'effusion du sang, quand il n'y a ni danger pour la main qui le répand, ni nécessité pour l'État, est un crime pour vous, comme pour tout autre.

Ce passage se trouve en effet tout au long à la page 313 du N° 101. Certainement M. de Moitelle m'honore en rappelant, en copiant ainsi mon texte : mais s'honore-t-il par les épithètes qu'il y adapte ? Le vers qui lui a paru ci-devant un paradoxe faux, & dangereux, outrageant pour l'honneur des militaires, est tiré d'une tragédie Chrétienne : la prose qui émeut si violemment sa bile ne seroit pas déplacée, au moins quant aux idées, dans un sermon de Bourdaloue, ou de Massillon. Si ce sont là des paroles coupables, & des absurdités, que M. de Moitelle veuille bien nous révéler sa Doctrine.

Non-seulement celle qu'il veut me forcer de retracter est saine en morale, nécessaire en politique ; non-seulement c'est un frein indispensable pour cette portion des soutiens de l'état que leur redoutable destination ne doit pas affranchir de tous les scrupules ; mais les militaires qui réfléchissent, qui ne se laissent pas aveugler par un emportement dangereux autant qu'indiscret, la pratiquent d'eux-mêmes. Depuis que la malheureuse publicité des écarts de M. de Moitelle a produit des éclaircissemens, des informations, il a été constaté que dans une autre place de la Ville il y a eu de la part de quelques spectateurs des indiscretions bien plus marquées que sur la grande Place. Il y a eu en effet quelques pierres jetées au milieu des cris insultans : l'Officier qui commandoit en cet endroit a eu la sagesse de s'en tenir à des menaces : ils a contenu les HUEURS, sans en venir à la dernière violence ; le danger ne lui paroissant pas imminent pour lui il n'a pas crû qu'il y eut NÉCESSITÉ POUR L'ÉTAT de verser du sang : suivant M. de Moitelle il devroit avoir des remords de sa modération.

Vous vous rétracterés, Monsieur, de ces *absurdités*, dans votre premier numéro : vous y *transcrirez* MOT A MOT ce que je vous fais l'honneur de vous écrire.

Vous me saurés gré, comme j'espère de vous avoir fait grace au moins des neuf dixièmes des *inconséquences* que vous vous êtes permises dans votre prétendue réponse à un Souscripteur ; mais si vous vous avisés de *justifier vos maximes détestables*, ou d'en pallier les circonstances vous pouvez vous attendre au ressentiment d'un Corps outragé QUI SE FERA (1) JUSTICE.

Signé DE MOITELLE,

Colonel du Régiment de Ligne,

au nom DU CORPS D'OFFICIERS.

BRUXELLES ce 4 Mars 1788.

(1) Voilà le texte : les copies sur lesquelles on l'a imprimé ont conservé toute la politesse de ce passage : mais elles en ont altéré l'énergie. Aulieu de *qui se fera justice* elles ont substitué *qui se fera RENDRE Justice* ce qui est prodigieusement différent.

Comme je suis aussi scrupuleux que docile je copie l'original dans toute sa pureté. Je ne veux faire perdre à M. de Moitelle aucun de ses avantages.

*Non certainement je ne m'aviserai pas de justifier ces maximes : la voix publique s'en chargera : je lui laisse également le soin d'apprécier la menace qui termine cette inconcevable lettre. Je me borne à observer qu'elle est sans exemple dans les fastes même des licences militaires. J'ignore s'il y a des corps guerriers qui se soient jamais laissés emporter à l'excès qu'elle annonce : mais il n'y en a pas qui en aient con-
signé d'avance l'intention par écrit, & par la bouche de leur chef.*

On pourroit soupçonner que les hommes sages DU CORPS en ont déjà rougi : on pourroit présumer, qu'ils ont senti ce qu'en penseroient le Gouvernement des Pays-Bas, les Administrateurs des Loix, le Public, le Souverain, le Souverain sur-tout, vengeur de l'honneur de tous ses sujets, & protecteur de l'ordre, puisqu'en imprimant on a modifié ce passage par l'adroite intercalation d'un mot : mais cette ruse même est encore insuffisante. Quand ce n'est que justice qu'on veut se faire rendre, on ne défend pas à celui qu'on accuse DE SE JUSTIFIER.

BRUXELLES ce 15 Mars 1788.



P R U S S E.

Danger de la ville de Dantzik. Anecdote singulière sur la dernière invasion de la HOLLANDE.

L'eau qui tombe goutte à goutte
Perce le plus dur rocher.

CET axiôme d'un opéra peut avoir son application dans presque toutes les affaires de ce monde, encore mieux qu'au théâtre lirique : & quoique la pauvre ville de *Dantzik* ne soit pas précisément un rocher, elle n'en est pas moins à la veille d'éprouver l'effet de cette politique lente, mais sûre qui mine sourdement les appuis de ce qu'elle veut envahir, ou détruire.

Il est évident que cette Ville a dû être, a été, depuis un demi siècle l'objet de la convoitise des *Prussiens*. Un beau port sur la *Baltique* ; la propriété de l'embouchure d'une grande rivière, l'influence qui en résulte sur le commerce d'un grand royaume, qui n'a d'autre débouché que cette rivière, étoient autant de motifs qui rendoient cette possession précieuse au cabinet de *Berlin* ; jamais *Strasbourg* n'a dû tenter aussi vivement la *France*, ni la *Bavière* l'*Autriche*, ni la *Crimée* la *Russie* : mais les obstacles se multiplioient en raison de la convenance.

La

La scrupuleuse *Russie* qui n'avoit voulu acquérir la *Crimée* que par une cession volontaire, par un *contrat* en bonne forme, se montroit protectrice de la répugnance des Bourgeois de *Dantzik* à se laisser fondre dans la Monarchie *Prussienne*. La *Pologne* qui s'est laissée entamer, morceler elle-même sans bruit, sans réclamation, se permettoit de jeter les hauts cris sur le danger que sembloit courir ce petit coin de terre indépendant, qui ne reconnoissoit jusqu'à présent d'autre Suzeraineté que la sienne. D'autres Négociations intervenoient encore pour éloigner l'idée d'une incorporation subite, & violente : la *Prusse* a paru y déferer.

Mais il y a, dit on, en *Amérique* un gros serpent qui n'a besoin pour attirer sa proie que de ses regards : tous les petits animaux sur lesquels il fixe les yeux sont invinciblement entraînés vers sa caverne, & finissent par arriver comme d'eux-mêmes au terme où ils sont engloutis : voilà précisément l'ascendant que le cabinet *Prussien* a développé sur *Dantzik*, & nous touchons probablement à l'instant où cet aspect dévorant va enfin produire complètement son effet.

Cette Ville entourée de Corps-de-garde *Prussiens*, de Douanes *Prussiennes*, privée de son commerce, prisonnière & extenuée tout-à-la-fois, songe enfin sérieusement à chercher dans une dépendance utile le repos, la vie qu'elle ne pouvoit plus espérer de la liberté : & quelle liberté que la sienne depuis dix ans ! Les plus sages de ses citoyens sont pour aller au de-

vant du joug, dont une résistance prolongée ne les sauveroit pas,

Durum est : sed levius fit patientia

Quidquid corrigere est nefas.

A combien de peuples en ce moment conviendrait cette consolation, ou cette considération!

Les *Hollandois* en sont un, & un des plus remarquables sans contredit. Les voilà *Stathouderiens* dans toutes les formes, & bien tranquilles sous la cocarde *Orange*. Ils publient des jeûnes pour fléchir la miséricorde divine; des fêtes, des illuminations, pour remercier la Providence, des amnisties pour rassurer, tranquilliser les esprits étonnés. Ces amnisties sur-tout sont curieuses: on y fait grace à tout le monde, EXCEPTÉ à ceux qui, . . . à ceux qui, . . . à ceux qui, . . . Les exceptions sont beaucoup plus nombreuses que les concessions.

Ces amnisties sont précisément celles qu'accordoient les *Silla*, les *Octaves* triomphans, si ce n'est qu'ici la proscription est légale, ce qui la rend plus affligeante; on pourroit dire plus injurieuse, & peut-être plus impolitique.

Mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Ce que je voulois dire, c'est que tout ce bouleversement a tenu à bien peu de chose. Au premier bruit de la marche des troupes *Prussiennes* vers *Utrecht*, de leur entrée sur les terres de la République, les *Patriotes* d'*Amsterdam* avoient dé-

pêché vers le Roi de *Prusse* un Négociant *François* établi dans cette dernière Ville, homme d'esprit, & capable de traiter cette grande affaire : il avoit été très bien accueilli du *Monarque* à la première audience. Les propositions d'un accommodement avoient été reçues, & goûtées : on parloit de *Négocier*, & non pas de *Fléchir*.

Mais dans l'intervalle arriva un courier avec la nouvelle de l'évacuation d'*Utrecht*, de l'éclipse du *Rhingrave*, & des exploits du général *Kalkreuth*. Le Roi communiqua franchement les dépêches à l'Ambassadeur déconcerté, & lui dit qu'il ne s'agissoit plus de *conférer* sur ce que la fortune avoit décidé. De là ont suivi tous les événemens dont nous avons été témoins, les *jeûnes*, les *fêtes*, les *amnisties*, & les grosses cocardes *Oranges*, lesquelles au fonds valent encore mieux qu'une *guerre Civile* (1), mais à quoi tiennent les événemens de ce monde ! au moins n'est-ce pas aux *Comètes*.

(1) Simples citoyens, réfléchissez que le repos public est le plus grand des biens, & la *guerre civile* le plus affreux des maux ; toutes les règles sociales ont pour objet d'assurer le premier, d'écartier la seconde : votre attachement pour celles de ces règles que le tems & l'expérience ont consacrées doit être inviolable ; mais il ne doit être ni aveugle, ni féroce ; si le tems a amené des abus ; si l'expérience indique la nécessité d'une correction ; insistez pour qu'elle soit faite *légalement* ; mais ne mettez pas au nombre de vos privilèges celui de l'empêcher indistinctement. Le plus funeste de tous les *Privileges* seroit celui de ne pouvoir admettre aucune réforme &c. Voy. N° 101 de ces *Annales*, p. 313.

F R A N C E.

Prédiction du retour d'une COMÈTE.

IL est assez étrange que dans ce siècle si éclairé, si *philosophe*, comme chacun fait, ou plutôt, comme chacun dit, ces terreurs *sidérales*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, se renouvellent si fréquemment, & qu'au moindre mot qui se lâche à ce sujet on accable le pauvre M. de la Lande de consultations, pour savoir de lui si *la fin du monde* approche. Il est obligé de se défendre de l'honneur qu'on veut lui faire de le croire *prophète* à cet égard : il vient de protester dans le journal de *Paris* qu'il n'en fait rien : ce qui est plus que probable.

Il est bien vrai que si les *Comètes* signifioient quelque chose; si leur apparition au firmament avoit quelque liaison avec les effervescences *morales*, ou *politiques* de ce petit globe, jamais peut être il n'y auroit eu de moment où l'on fût plus autorisé à attendre un astre *chevelu*, ou *barbu*, &c. Tous les Empires en général; toutes les sociétés en particulier, toutes les têtes même d'un bout de l'*Europe* à l'autre ré-cé-lent, & manifestent des germes de fermentation qui menacent des explosions les plus terribles. Le seizième siècle si orageux dans toute sa durée, époque de tant de changemens, d'innovations, n'avoit pas à beaucoup près autant de principes de trouble qu'en présente la fin du dix-huitième. Cette époque ci réunit tous ceux

qui existoient alors, & elle en a beaucoup qui lui sont particuliers.

Un des plus redoutables, un des plus effrayans peut-être, un de ceux sur lesquels non-seulement les peuples qui ne peuvent rien, mais les administrateurs qui peuvent quelque chose, devroient réfléchir, c'est l'épouvantable, on pourroit dire la démesurée multiplication des soldats. L'*Europe* seule en compte aujourd'hui plus d'un MILLION d'enrégimentés. Voilà les astres *errans*, *barbus*, *chevelus* qu'il est bien permis d'appréhender.

Il est vrai qu'en voilà aussi *sept à huit cens mille* qui vont déjà se battre & se détruire vers le *Danube*, vers les plaines de la *Dacie*, vers les montagnes de la *Thrace*, vers la *Chersonnese*, dans tous ces lieux où les *Macédo niens*, les *Grecs*, les *Romains*, ont fait de si grandes choses avec de si petites armées : mais ils seront remplacés, &, vainqueurs ou vaincus, s'il reste des vuides, ce ne sera pas dans les régimens.

Cette considération mériterait bien de frapper quelqu'une des têtes vraiment philosophes qui contribuent à diriger le mouvement des grandes affaires de ce bas monde; bien des raisons me détournent en ce moment de la développer : peut-être même n'est-ce pas celui où ce développement pourroit produire son effet. En attendant qu'on remédie à ce danger réel & prochain, tachons de contribuer à écarter les allarmes qu'ont occasionnées les spéculations de *M. de la Lande*.

Il expie assez justement par les importunités qu'on lui cause la sorte de crédit qu'il a prêté au système, non-seulement du retour des *Comètes*, mais de la possibilité d'une collision entre ces globes prétendus errans, & la régularité des courses du notre. Qu'il me soit permis de citer ici ce que dit un auteur moderne des *Comètes* en général, dans *SES RÉFLEXIONS SUR LA LUMIERE*, composées comme il l'observe dans un tems, & dans un lieu où il n'en jouissoit pas (1).

» Il n'est pas plus possible, à ce que je pense, de refuser aux *Comètes* une existence durable, régulière, & liée au mouvement du reste du monde en qualité de planètes, qu'aux étoiles fixes en qualité de soleils : mais ces astres si étranges en apparence, qui se dérobent aux observations, qui semblent déroger à toutes les loix, qui paroissent tantôt vouloir se soustraire à l'empire du soleil, & tantôt affecter de venir le braver au centre de sa domination, qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? où vont-ils ?

» Pour le deviner, il faut d'abord faire une attention. En tout genre on voit que la nature dans la grande fabrication des êtres commence par former des espèces bien distinctes, bien séparées entre elles : ensuite elle en dispose dans l'intervalle d'autres intermédiaires, qui ne sont

(1) *N. B.* Encore de l'égoïsme diront mes honnêtes censeurs ; car cet Auteur c'est moi, & en vérité je suis bien fâché que ce n'ait pas été un autre,

ni les premières, ni les secondes, & qui cependant tiennent aux deux contigues par leurs différences comme par leurs ressemblances; il y a des *oiseaux* habillés de *plumes* qui ne *volent* point; il y en a qui sont vêtus de *poils*; & qui ont des *ailes*: nous voions des *poissons* qui *volent*, des *quadrupèdes* dont l'eau est l'élément.

» Ainsi au milieu de l'immensité des individus dont l'être suprême a peuplé sa machine, tout est assez distinct pour que rien ne se confonde; rien n'est assez séparé pour paroître isolé; cette admirable variété est encore, avec l'abondance, & la simplicité, un des symptômes de la puissance absolue. Ne seroit-ce pas là qu'il faudroit chercher la clef de la nature des *Comètes*?

» Tous les systèmes solaires ont des habitans, des sujets caractérisés, attachés au domaine d'un seul maître, & à qui il n'est permis de se transporter dans aucun autre département. N'y auroit-il pas aussi des astres voyageurs, à qui il auroit été donné de se partager entre plusieurs dominations? Cette espèce mitoyenne, si elle n'existoit pas, manqueroit, pour ainsi dire, à la perfection du système des mondes; elle y laisseroit des vuides, des solutions de continuité; & il est évident qu'il n'est pas dans le plan de la nature d'en laisser nulle part: voilà les *Comètes*.

» Il y en a peut-être, & même vraisemblablement, beaucoup plus que d'étoiles fixes. Dans notre seul petit district, depuis qu'on s'attache à les examiner avec ces supplémens visuels que nous fournissent les télescopes, on croit en avoir

déjà remarqué plus de 400. Il y a peu d'années, où il n'en paroisse une, & quelquefois plusieurs,

» On croit en avoir découvert dont les retours sont réglés, & périodiques. *Newton* plus heureux en cela que dans l'explication du principe de leur mouvement, a décidé qu'on pourroit prédire un jour leurs apparitions, comme on prédit les *éclipses*, & rien n'est plus vraisemblable. Il ne s'agit que d'amasser une suite d'observations assez nombreuses pour constater leur route, & la durée des intervalles de leurs retours, ce qui est l'ouvrage du tems, & de l'exactitude. Le premier essai qu'on a fait de cette théorie sur celle de 1758 n'est pas décisif, mais il est encourageant, & l'on peut dire que sur cet article l'affertion de *Newton* équivaut à une vérité démontrée.

» Il y a des *Comètes* qui ne font que cinquante, ou soixante ans à se remonter. Celles-là n'ont à parcourir qu'un petit nombre de systèmes; leur année se compose de l'ensemble de ces passages d'un pais à l'autre; & leurs saisons sont aussi variées que le nombre des soleils dont elles s'approchent : leurs hivers sont quand elles se trouvent dans leurs plus grand éloignement d'une de ces sources lumineuses; & elles ont les étés autant de fois qu'elles s'en approchent.

» Il en est de même de celles qui mettent 75 ans, 225, 500 ans, entre leurs apparitions; les variations qu'elles éprouvent dépendent de la grandeur du cercle qu'elles parcourent; enfin

il y en a peut-être qui sont destinées à passer sans cesse d'un système à l'autre sans s'établir dans aucun. Celles-là, jouets de leur perpétuelle instabilité, verront arriver le terme de leur durée comme tant d'hommes sur notre globe, après avoir goûté de tout, sans s'être fixées nulle part.

» Après ce que nous avons vu ci-dessus la perpétuité de leurs mouvemens (1) est facile à concevoir. L'équilibre existant par-tout, & dans toutes les parties de cet immense univers, sans aucune résistance latérale pour les corps qui le traversent, elles ne font que conserver & suivre le mouvement primitif que Dieu leur a communiqué en les créant. Entre ce mouvement, & le nôtre il n'y a de différence que le diamètre de l'orbite,

» Seulement il est probable que chaque fois qu'elles pénètrent dans un nouveau système elles éprouvent une espèce de vacillation dans leur mouvement, une sorte d'incertitude, si l'on peut ainsi parler, dans leur orbite, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues au point précis où le soleil qu'elles visitent se trouve, par la pression plus directe qu'il exerce sur elles, en équilibre avec celles des soleils environnans. C'est absolument la même théorie que la nôtre : c'est la même marche; ce sont les mêmes effets, parce que c'est la même cause. Dieu est un. Il est de sa grandeur, comme de sa nature que tout ce qui le représente soit UN, ainsi que lui.

(1) Dans l'ouvrage cité.

» C'est à présent aux phisiciens à chercher, ou à deviner d'où viennent les différentes apparences de ces corps étrangers, mûs par un principe uniforme. C'est là que l'imagination peut se donner carrière, comme sur l'article des *taches du soleil*. Peut-être ne sont-ce que de simples variétés, comme la nature en souffre, ou en produit sous nos yeux, dans presque tous les corps formés suivant ses loix constantes, & immuables.

» Le poil des animaux, le teint des hommes, varient comme leurs tailles. Leur espèce n'est point altérée par ces différences extérieures. N'en seroit-il pas de même de ces enveloppes qui font donner aux *Comètes* le nom de *chevelues*, & de ces dépendances que les astronomes trop faciles à adopter les locutions du peuple, appellent, comme lui, des *queues*, & des *barbes*?

» Si elles disparoissent à une certaine distance du soleil ce n'est pas vraisemblablement que ce soit lui qui les produise. Il n'est guères probable que la nature en traçant aux *Comètes* leurs orbites, ne les ait pas munies contre tous les dangers, & toutes les impressions qu'elles pourroient rencontrer dans leurs routes. Si ces *peruques*, ces *barbes*, ces *queues* n'étoient que des vapeurs arrachées du fond de leur substance par l'excès de la chaleur, chacun de leurs passages auprès d'un soleil feroit un incendie, suivi ensuite d'un déluge quand la masse aqueuse élevée par la dilatation viendront à se condenser.

» Mais au reste si elles sont habitées, comme tout invite à le croire, sans doute la nature en

aura disposé les colons de manière à soutenir cette alternative étrange dans nos idées, & toute simple dans les leurs. Leur orbite embrassant plusieurs départemens solaires, si elles reviennent, comme on peut le supposer, après une révolution quelconque au point d'où elles sont parties, elles comptent, encore une fois, cet espace pour une année. Si elles se sont rapprochées de deux soleils elles ont par conséquent eu deux étés, comme deux hivers, & quatre saisons intermédiaires dans cette longue course. La même précaution qui les aura armées contre le grand chaud, les aura aussi aguerries contre le froid excessif; & peut-être quand *Newton* calculoit avec assez peu de justesse l'effroyable chaleur dont il supposoit celle de 1680 pénétrée, ses habitans s'applaudissoient-ils du plus bel été de leur vie: ils remercioient la providence des plus heureuses moissons.

» Il est certain du moins que cette idée n'a rien qui répugne. Cette explication nous donne tout ce que nous avons à désirer sur les *Comètes*. L'esprit ne doit pas plus se refuser à concevoir des années composées de 40, de 80, de 500 des nôtres, qu'à l'idée de celles-ci qui comprennent douze de celles de la *lune*, & davantage; pas plus qu'à celles de *jupiter*, & de *Vénus*, qui, par la différence de leurs orbites, s'éloignent dans la même proportion de la mesure que nous avons été obligés d'adopter. Sur notre globe pour qui seroit au pôle l'année ne seroit composée que d'un jour, & d'une nuit. Les différences ne doivent-elles pas être bien plus énormes des *Comètes* à nous?

» Non-seulement cette théorie fait des *Comètes* des astres raisonnés qui embellissent l'univers, au lieu d'en être la terreur, ou le fléau. Non-seulement ce ne sont plus des météores vagabonds, ou des masses aveugles lancées au hasard dans l'espace, semant par-tout où elles rencontrent malheureusement des êtres animés, le ravage, la destruction, comme le peuple l'a cru si long-tems; portant même quelquefois leurs attentats jusqu'au soleil, & déchirant le sein de leur Roi pour lui donner des enfans, & des sujets, comme l'ont dit des philosophes modernes; ou enfin devenant l'instrument immédiat de la vengeance divine quand elle veut punir des mondes prévaricateurs, & servant tantôt de boulets à sa grosse artillerie pour choquer, pour réduire en poudre les globes proscrits, tantôt de réservoirs aqueux, d'urnes à déluge pour les noyer; comme l'ont avancé gravement d'autres philosophes, modernes aussi, qui se sont moqués de leurs prédécesseurs, & dont on s'est moqué à leur tour.

» Les *Comètes* absoutes de ces accusations, devenues citoiennes paisibles de l'espace, avec la permission d'en parcourir une plus grande étendue, ne peuvent désormais ni inspirer d'effroi, ni faire courir aux autres mondes aucune espèce de danger. Elles ne peuvent pas plus les rencontrer, ou en être rencontrées, que les planètes elles-mêmes ne sont exposées entre-elles à ces chocs désastreux. L'Eternel Géomètre à compassé en les livrant au mouvement toutes les lignes qu'elles parcourroient

dans la durée bornée, ou éternelle de leur course. Il a vu les points où les plans se toucheroient, & les a tellement proportionnés, que jamais deux corps ne s'y puissent trouver à la fois.

» Du moins si ces unions peuvent arriver ce n'est plus par un effet incertain, & imprévu; ce ne seroit que par une suite réfléchie, & nécessaire des loix imposées à toute la nature; mais comme le mouvement ne lui a été imprimé que pour la conserver, je crois qu'on peut sans indiscretion assurer, ou du moins croire qu'il ne sera pas employé à la détruire. »

Habit INCOMBUSTIBLE, pour faciliter l'évasion, ou les secours dans le cas d'incendie. Réflexions sur cette matiere.

POURQUOI donc de la charlatanerie dans tout? Pourquoi cette affectation d'appareil dans une chose aussi simple? Pourquoi du fracas, du tonnerre, de la poudre à canon, dans l'expérience d'un préservatif contre le feu? Cette réflexion se présente d'elle-même à la lecture de l'annonce insérée en ces termes dans le *Journal de Paris*, N° 76, 1788.

» Aujourd'hui 16, entre 6 & 7 heures du
 » soir, la troisième & dernière Expérience des
 » vêtements incombustibles, avec lesquels on peut
 » sauver les habitans & les meubles d'une mai-
 » son embrasée, aura lieu chez le Sieur Ruggieri,

» fauxbourg Mont-martre. Cette Expérience
 » sera annoncée à 6 heures par *une décharge de*
 » *boîtes*, & sur les 7 heures une *seconde dé-*
 » *charge* indiquera le moment de l'Incendie ».

On s'est avisé d'employer ce tintamarre dans les premières représentations de l'*aérostatisme*; on l'a depuis continué tant que la manie de cette *volage* aérienne a duré, & il y étoit excusable. L'air *inflammable* étant un des principaux agens, le spectacle ayant quelque chose de grand, & l'assemblée étant bruyante, le moment du départ étant réellement le point le plus digne de l'attention, il étoit assez naturel de l'indiquer par un préliminaire frappant, & de foudroier les oreilles afin d'avertir les yeux; mais ici dans une épreuve toute paisible, toute terrestre, quel besoin de ce tapage? Pourquoi des boîtes, des décharges, pour voir un homme masqué entrer, & rester une minute entre quelques fagots allumés?

Le silence du *Journal de Paris* sur le succès des deux dernières expériences, (car celle du 16 Mars étoit la troisième,) autorise à croire qu'il y a peu de chose à s'en promettre : & cela étoit facile à pressentir. La difficulté n'est pas de pouvoir traverser un espace occupé par les flammes, d'y demeurer même quelques instans sans y être consumé, sans perdre le pouvoir d'y agir; un drap bien mouillé est un vêtement incombustible, sans aprêt, qui vaut à cet égard toutes les préparations possibles.

Le grand embarras, disons mieux, la grande

impossibilité, c'est de conserver au milieu du terrible tourbillon l'usage de la vue, & celui de la respiration. Ce sont les yeux, & les poumons qu'il faut garantir, encore plus que les bras, ce qui est impraticable par la nature même de l'élément dans lequel il faudroit se plonger,

Il n'y a d'autre préservatif contre les *incendies* en général, d'après la construction actuelle de nos bâtimens, que le grand soin, qu'une vigilance soutenue, & infatigable. Quand malgré ce soin, cette vigilance, une maison est attaquée par les flammes, le danger peut être diminué, si l'on a eu la précaution de la munir d'*escaliers en pierres*, comme on commence à s'y assujettir en *Angleterre*, à *Londres*, si l'on a ménagé des dégagemens faciles, si les maisons ne sont pas trop *élevées*, imprudence folle trop commune dans les grandes cités, telles que *Paris*, *Vienne*, *Cadix*, &c. où la multiplicité des étages forme une multitude de Villes guindées les unes au-dessus des autres, où dans chaque maison ordinaire sont entassées plusieurs colonies étrangères l'une à l'autre, qui ne retirent de leur incorporation apparente que les incommodités & les périls du voisinage; où à chaque minute vingt familles d'honnêtes gens, sobres, laborieux, peuvent être les victimes de l'oubli, de la négligence d'un fou, ou d'un ivrogne.

L'attention des Magistrats a encore multiplié des secours qui diminuent aussi les risques; les *pompes publiques*; les compagnies d'ouvriers zelés, & courageux créés exprès pour faire la

guerre au feu, & dans lesquelles s'est établi un esprit de corps vraiment digne de leur utile destination, sont des ressources efficaces qui peuvent rassurer la société contre les ravages de cet ennemi commun. Les *soldats*, les *religieux mendiants* se portent encore à la servir dans ces occasions avec un empressement honorable, & souvent héroïque.

Je ne parle point des compagnies d'*assurance* enfans de la cupidité, bien plus que du desir de faire une bonne action, & de concourir au salut public; institutions qui à *Londres* même où elles sont nées, produisent peut-être plus d'accidens de ce genre qu'elle n'en arrêtent, qui y rendent les secours plus lents, & même souvent destructeurs (1); qui à *Paris* ont allumé dans les têtes un incendie plus violent que celui dont elles prétendoient garantir les édifices, & ont donné lieu à une des plus extravagantes, quoique des plus lucratives spéculations, dont le souvenir pourra se conserver dans les fastes de l'*agiotage* : des gens qui *n'avoient rien*, se donnoient pour cautions aux *propriétaires*; & ils trouvoient moyen de tirer beaucoup d'argent de la vente de cet espoir chimérique.

Si l'habitude ne devoit pas nous avoir familiarisés avec l'indifférence des hommes précisément sur les matieres qu'il leur seroit plus essentiel de ne pas négliger; si dans les plus

(1) Combien de choses à dire sur ces *compagnies* non pas d'*assurance*, mais d'*assureurs*.

grandes sociétés, où la police est le mieux surveillée, où l'administration semble prendre les mesures les plus efficaces, les plus multipliées pour assurer le *repos* des habitans, leur *vie* n'étoit à chaque instant abandonnée par exemple à l'infidélité ou à l'ignorance des mains qui préparent leurs *boissons*, leurs *alimens*, qui les empoisonnent par des préparations lucratives; si les traits de ce genre n'étoient pas aussi nombreux qu'étonnans, on auroit peine à concevoir que les particuliers d'eux-mêmes ne se soient pas empressés d'adopter dans la bâtisse de leurs maisons des expédiens proposés il y a quelques années pour les rendre *incombustibles*, comment les Gouvernemens n'en ont pas fait l'objet d'une loi de police générale.

L'un inventé par un *François*, le Comte d'*Espies* si je ne me trompe, étoit de diviser tous les étages par des *voûtes de briques*, posées *de plat*. Rien de plus mince, rien de plus léger, rien de moins dispendieux, rien de plus impénétrable au feu, que cette cloison horizontale : rien de plus compatible avec toutes les positions, avec toutes les constructions, toutes les destinations. Elle n'excluoit au-dessous aucun des ornemens, ou des décorations du luxe; elle pouvoit au-dessus admettre des *planchers*, des *parquets*, &c. en leur communiquant même une imperméabilité au bruit que n'ont pas les meilleurs plafonds.

Au moyen de ce rempart intermédiaire le feu enchaîné dans la pièce seule où il s'allumoit pouvoit facilement y être étouffé, ou

du moins il s'y pouvoit développer sans risque avec le seul soin de fermer les portes, & de les tenir mouillées, il falloit bientôt qu'il y périt faute d'alimens, & d'espace.

L'inventeur avoit mis dans ses annonces une vivacité, un enthousiasme qui devoient lui faire des prosélites : mais son idée étoit raisonnable, utile. On est resté froid.

Quelque tems après un *Anglois* a imaginé un *préservatif* moins sûr, mais à quelques égards plus commode. Il proposoit de revêtir une des surfaces des *parquets*, & des *boiseries*, & en général toutes les pieces de charpente dans un édifice, d'une cuirasse de *tôle* mince, fortement appliquée contre le bois. L'expérience a démontré que cette défense suffisoit au moins pour rallentir le progrès des flammes, pour en intercepter la communication rapide : la dépense étoit légère, l'utilité sensible. L'épreuve s'en est faite auprès de *Londres* avec appareil, quoique sans boîtes, & sans décharges d'artillerie : cependant à *Londres* même, & ce qui est bien plus surprenant, puisque c'étoit une nouveauté *Angloise*, à *Paris* même, aucun constructeur, aucun propriétaire n'a doublé ses édifices en *tôle*.

Enfin dans ce pays-ci, théâtre en ce moment d'une fermentation morale & politique bien plus fâcheuse que fondée, le Gouvernement il y a quelques années s'est occupé de ce soin si digne d'un Gouvernement. Un *académicien* distingué de cette Ville a été envoyé à *Londres* pour vérifier par lui-même l'expérience

& le projet dont je viens de parler : il a joint ses propres recherches à celles des *Anglois* ; il a simplifié le *préservatif* que l'on cherchoit : il l'a réduit à un enduit intérieur d'une dépense imperceptible, on pourroit dire nulle, puisqu'il ne coûtoit pas plus que les enduits ordinaires auxquels il falloit seulement le substituer. J'en ai parlé dans le tome VII de ces *Annales*, page 426.

On n'a pas fait plus d'attention au crépissage facile du *Brabançon*, qu'à l'entôlage facile de l'*Anglois*, qu'au briquetage facile du *François* ; on a continué, on continue, on continuera à *Bruxelles*, à *Londres*, à *Paris*, & AILLEURS, de bâtir à l'ordinaire, de livrer des planchers nus à l'activité des flammes ; de remplir de parquets sans défense, de boiseries désarmées, des appartemens où chaque minute reproduit des germes d'incendie ; & l'on fera au bruit du canon des épreuves de vêtements INCOMBUSTIBLES.

R É F L E X I O N S

Relatives à ce qui précède, au sujet des Salles de Spectacle.

ENCORE un mot sur cet article intéressant. La découverte d'un *préservatif* qui tranquillisât les habitans d'une maison particulière, qui facilitât leur retraite des édifices incendiés seroit sans doute un vrai service rendu au public : mais il seroit encore plus essentiel qu'il pût s'adapter à ces grans bâtimens devenus au-

aujourd'hui le rendez-vous presque général des honnêtes gens, ou du moins des gens qui aiment les plaisirs de l'esprit, à ces granges décorées que l'on désigne par le nom de *théâtres*.

Depuis quinze ans il seroit difficile de nombrer tous ceux qui ont été la proie des flammes; & rien n'est plus naturel, puisqu'étant en général construits des plus combustibles de tous les matériaux; étant remplis de *cordages*, de *toiles*, de *peintures*, tous les élémens s'y réduisant à des surfaces légères, préparées pour ainsi dire, disposées avec recherche pour recevoir, nourrir, & propager les incendies, on ne les éclaire que de la manière la plus propre à en produire.

Des *coulisses* ambulantes sont surchargées de *chandelles* allumées dont l'immobilité même seroit inquiétante, mais dont les promenades dont neroient un juste effroi, si le public pouvoit distinguer la mal-adresse, souvent la confusion avec laquelle elles s'exécutent. Les *scènes* qui sont censées représenter les plus beaux Palais de Rome, ou d'Athènes, ou des places publiques, ou des maisons opulentes décorées avec goût, sont illuminées comme celles qui figurent des chaumières, des prisons, &c. par des lampions nourris d'une graisse infecte. Ils exhalent des tourbillons d'une vapeur épaisse autant que fétide, qui en incrustant à la longue les loges, & tout l'intérieur des salles en flétrit les dorures: en même tems qu'elle en augmente la combustibilité.

Et observez que je ne parle ici que des beaux

théâtres, de ceux où l'art s'est épuisé, où il y a du moins des murailles de *pierre* ou de *brique*; car il y en a encore une infinité, dont l'entente même est formée de *planches*, & qui sont depuis les fondemens jusqu'au comble de vrais *buchers*, plutôt que des *salles*.

Contre des sources d'incendies aussi multipliées, aussi terribles, on n'a d'autres précautions, (quand on les a) que quelques tonneaux souvent à sec, placés sur les combles, quelquefois au rez-de-chaussée, avec des pompes en désordre, réleguées dans les coins des magasins comme des superfluités embarrassantes, dédaignées par le décorateur, & prosrites par le machiniste. C'est, on ne peut trop le répéter, dans des *buchers* de cette espèce que tous les jours, à cinq ou six heures du soir, cent mille familles en *Europe* vont hazarder leur existence pour avoir du plaisir.

Il n'y a point de *danseur de corde*, qui dans les tours les plus suprenans de son métier aérien s'expose à un danger plus imminent: il n'y a point de soldat qui en marchant à une brèche hérissée d'artillerie coure risque d'une mort plus prochaine & plus cruelle. Tous ces bourgeois qui garnissent les parterres, les parquets, toutes ces jolies femmes qui ornent les loges avec tant de sécurité, ne soupçonnent pas seulement, ou leur bravoure, ou leurs dangers.

Ceux-ci ne sont cependant que trop réels; & je le répète, on ne peut attribuer qu'à

une inconcevable bonté de la Providence l'impunité journalière de cette folie, de cet oubli obstiné de toutes les règles de la prudence, des moindres soins que devoit inspirer au moins l'amour de soi, & l'attachement à la vie. On m'assure cependant qu'il y a aux deux extrémités de l'*Europe* deux Villes où l'on a daigné un peu s'en occuper; où en bâtissant ces vastes réceptacles de matériaux inflammables, & de victimes empressées à chercher l'occasion de s'y faire étouffer, on a pris des mesures pour abrégier le péril, pour motiver quelque sécurité.

A *Cadix* le Comte *O'Reilly* à qui le théâtre neuf est dû, a fait creuser au centre du *parterre* un vaste puits, qui portant sur une nappe d'eau abondante, offre un réservoir intarissable aux pompes que l'on feroit manœuvrer en cas de malheur. De longs tuyaux de cuir toujours préparés ne laisseroient presque point d'intervalle entre la manifestation de l'ennemi, & l'arrivée du secours.

Dans le *Paris* de la *Russie* on m'assure qu'on a poussé la prévoyance plus loin. L'enceinte intérieure de la salle est remplie de tuyaux qui partent d'un réservoir toujours plein : ces tuyaux étant munis d'espace en espace de larges robinets qui s'ouvrent à volonté, offrent la ressource la plus simple, la plus prompte, & la plus efficace contre le danger dont il s'agit ici.

Je ne fache pas qu'aucun voyageur ait parlé de ces deux faits remarquables : ils me font

certifiés par un témoin qui se dit *oculaire* ; je les consigne ici sans les garantir : mais , dans le cas même où mon garant auroit été induit en erreur , ou il auroit pris l'intention pour le fait , & un projet pour une réalité , c'est une idée heureuse qui peut frapper ailleurs un architecte , un gouvernement.

Dans un tems où le goût du *spectacle* devient vraiment épidémique ; où il s'agit de toutes parts de rebâtir , de bâtir des salles ; ou avec si peu de raisons de se rejouer en *commun* , on s'occupe d'ériger des monumens consacrés aux plaisirs publics , il est bon de fixer les esprits sur les moyens d'écarter la crainte d'une mort cruelle de ces rendez-vous pacifiques , & d'y associer à l'élément destructeur que nos usages ne permettent point d'en bannir , l'élément conservateur qui peut en reprimer les terribles explosions.

A N G L E T E R R E.

PROCÈS de M. HASTINGS , ancien Vice-roi de l'Inde , accusé par les COMMUNES de la Grande-Bretagne devant la Chambre des PAIRS.

DES Administrateurs tout-puissans qui prévariquent , hélas où n'en trouve-t-on pas ? Mais de ces fameux prévaricateurs qui soient repris-més & punis , hélas où en trouve-t-on ?

On les EXILOIT quelquefois dans l'an-

cienne *Rome*, & que gagnoient les Provinces à ces réparations illusoires? Absous en quelque sorte par leur condamnation même, les *Verres* alloient scandaliser de leur opulence & de leur luxe d'autres contrées tyrannisées à leur tour par des imitateurs que cet exemple enhardissoit; ils y jouissoient, dit énergiquement un poète, des *Dieux irrités*. Ils ne laissoient aux pays dévastés par leurs excès qu'une victoire chimérique, & des sujets de pleurs trop réels (1).

Ne sera-ce pas là, TOUT AU PLUS, l'issue du fameux procès qui, après avoir fatigué depuis quatre ans le Parlement *Britannique*, & occupé par intervalle la nation, réveille en ce moment sur-tout par ses apprêts, par la pompe imposante qui l'accompagne, la curiosité éphémère du reste de l'*Europe*? Souvenons-nous qu'un des prédécesseurs du Vice-roi accusé aujourd'hui, le vainqueur fortuné du malheureux *Lally*, a essuyé les mêmes reproches; il a été poursuivi avec non moins d'éclat; avec non moins d'acharnement. En a-t-il moins été absous?

Il est vrai qu'il ne l'a pas été par sa conscience. Jugé, condamné à ce tribunal terrible, & sans appel, après avoir subi pendant plusieurs années le supplice prolongé de ses remords, il a été lui-même sur lui-même l'instrument de la vengeance dont les tribunaux ou trompez, ou séduits, lui avoient fait grace. Déclaré innocent par les juges, sa propre main a exécuté la sentence de son cœur qui le déclaroit coupable.

(1)

Fruitur diis
iratis : at tu victrix Provincia ploras.

Mais

Mais les exemples sont rares chez les gens en place, parmi les hommes endurcis aux affaires, de la réunion de cette atrocité froide qui ordonne les grans crimes, & de cette foiblesse désespérée que leur souvenir accable. Aux talens près il y a bien plus de *Richelieux* qui terminent paisiblement une carrière sanglante, & fonillée par des barbaries ministérielles, que de *Elives* qui expirent près de leur garde-robe, baignés de leur propre sang volontairement versé.

Quoiqu'il en soit si jamais administration a ressemblé à celle des *Proconsuls*, des *Prêteurs Romains*, ainsi que les procédures frustratoires qui paroissent quelquefois l'expier se rapprochent de celle dont il s'agit ici, c'est le Gouvernement des Vice-rois envoyés par l'*Angleterre*, non pour regir, mais pour tyranniser le pays du globe qui sans son intervention seroit le plus paisible, le plus fortuné. Ceux-ci sont de même directeurs supérieurs du militaire, & du civil; ils ont également la conduite de la politique, & la recette des impôts : législation, finances, tout est dans leurs mains; & ils ont encore un principe ou de corruption, ou d'inhumanité de plus.

Au moins les Magistrats guerriers venus des bords du *Tibre* représentoient une république majestueuse, & brillante de gloire; c'étoit du peuple *Romain* qu'ils avoient reçu leur autorité; c'étoient les armées *Romaines* dont ils étoient les chefs; tant de splendeur couvroit, honoroit presque leurs dévastations.

Mais dans le *Bengale*, c'est d'une troupe de *Marchands* que les dictateurs *Anglois* reçoivent les ordres. S'ils montrent du courage c'est pour parvenir à faire un commerce lucratif; s'ils déploient de la rigueur c'est pour envoyer plus de trésors à leurs commettans : facteurs avilis & cruels; caissiers avides, entremetteurs barbares, ils n'ont pas même pour excuse dans leurs concussions cette idée qui énorgueillissoit les *Romains*, celle de gouverner, d'être un PEUPLE ROI.

Tu regere imperio populos *Romane* memento.

C'est à acheter bon marché, à vendre cher qu'aspire la majesté du PEUPLE ANGLOIS. Augmenter les revenus de la compagnie, avoir beaucoup d'argent, tel est le protocole des dépêches des directeurs : telle est la destination unique de tous les braves gens qu'ils enrôlent.

Comment une administration guidée par de pareils motifs n'entraîneroit-elle pas les plus horribles abus? Et de quel droit la nation assez avide pour tolérer, pour protéger l'établissement qui les nécessite, se porte-t-elle pour accusatrice des instrumens qui les commettent? L'issue du procès de M. *Hastings* est une chose très-indifférente pour l'*Inde* : il est fort douteux qu'il soit plus coupable que ses prédécesseurs; mais il est certain que les successeurs ne seront pas, ne pourront pas être plus innocens.

Dans les mêmes circonstances ils se permettront les mêmes procédés, puisqu'ils auront les mêmes instructions, tant que la compagnie du moins subsistera. Si l'*Europe* est excusable de

faire des vœux pour le succès de la croisade politique qui tend à affranchir enfin ses plus belles Provinces de la servitude *Ottomane*, combien l'*Asie* auroit-elle droit de se liguier contre les extravasions monstrueuses, & déshonorantes de ces traficans impitoyables, dont les motifs sont si bas, les procédés si cruels, &, à la honte de l'humanité, les soldats quelquefois si courageux !

En attendant cette révolution qui arrivera tôt ou tard ; en attendant aussi que le développement des réponses de M. *Hastings* fournisse à l'histoire impartiale les ressources dont elle a besoin pour en tracer le tableau fidelle, observons un trait de ressemblance de plus entre ce procès, & ceux qui scandalisoient ou amusoient quelquefois le *Westminster* de *Rome*. Plusieurs accusateurs s'y réunissoient de même contre un accusé, ils se partageoient de même entre eux les rôles, & les matieres.

On a entendu M. *Burke* tonner dans un *præmium* destiné à disposer les esprits, à les conduire par la sensibilité à l'indignation. M. *Fox* dans une narration détaillée, & même prolixie, a essayé ensuite de seconder son collègue ; il aura aussi des aides qui concourront de toutes leurs forces à la frappante, & probablement inutile extension des preuves.

Mais ce qui n'a été vû, ni entendu, ni proposé jamais, soit à *Rome*, soit dans aucun autre pays policé, où la loi soit quelque chose, & la passion discrete, au moins devant les tribunaux, c'est l'idée de diviser chaque article d'accusation, chaque grief ; d'en faire l'objet d'une instruc-

tion, d'une discussion différente, & d'un jugement séparé ; de manière qu'un seul procès en auroit produit dix, douze, autant qu'il auroit plû aux accusateurs, & que les absolutions même ne produisant pour l'accusé que de nouveaux dangers, les juges privés du pouvoir de l'en affranchir n'auroient plus eu que celui de les perpétuer.

Il est inconcevable que des hommes tels que MM. *Burke, Fox, &c.* aient pû adopter un pareil système, & se flatter de le faire goûter par un tribunal auguste, par une chambre telle que celle des Pairs *De la Grande-Bretagne*. Des conjonctures particulières peuvent déterminer une pareille assemblée, dans des cas pareils à celui dont il s'agit ici, à outrer l'indulgence ; mais non pas à se rendre l'organe d'une animosité aussi passionnée.

T A B L E.

C O P I E d'une Lettre écrite à M. LINGUET par M. DE MOITELLE, Colonel Commandant le Régiment de Ligne, au sujet du récit inséré dans le N^o 101 des ANNALES, de l'événement du 22 Janvier dernier, Avec des OBSERVATIONS. Page 419

PRUSSE. Danger de la ville de Dantzik. Anecdote singulière sur la dernière invasion de la HOLLANDE. 446

FRANCE. Prédiction du retour d'une COMÈTE. 450

Habit INCOMBUSTIBLE, pour faciliter l'évasion, ou les secours dans le cas d'incendie. Réflexions sur cette matière. 459

RÉFLEXIONS relatives à ce qui précède, au sujet des Salles de Spectacle. 469

ANGLETERRE. PROCÈS de M. HASTINGS, ancien Vice-roi de l'Inde, accusé par les COMMUNES de la Grande-Bretagne devant la Chambre des PAIRS. 469

A N G L E T E R R E .

*AFFAIRES de la Compagnie des INDES : BU-
REAU DE CONTROLE établi pour les surveiller,
& les diriger.*

AU milieu des convulsions qui agitent tout le voisinage, c'est, comme je l'ai observé ci-devant, un spectacle digne d'attention, digne de la tournure inverse de presque tous les événemens de ce siècle, que le calme domestique dont jouit l'*Angleterre*, si inquiète, si turbulente autrefois, quand tout étoit tranquille autour d'elle.

Ses manufactures, son commerce fleurissent, quand ces deux importans objets de l'administration ne produisent en *France* que des cris d'alarme & de misère. On ne parle à *Londres* au Souverain, à la Nation assemblée que de la prospérité publique, de l'heureuse situation des finances, quand chez sa rivale après l'aveu humiliant d'une dissipation, d'une détresse dont on n'a pu encore déterminer ni la cause, ni même la mesure, tout est absorbé par l'embarras d'en trouver le remède (1).

(1) Voyez ci-devant, pag. 137.

Le premier Magistrat, y jouit sous un nom qui semble exclure toutes les entraves, d'une autorité circonscrite, & toujours légalement contrariée, tandis qu'en *Hollande* un simple général d'armée, avec un titre qui annonce la dépendance, s'élève rapidement vers un pouvoir absolu, & qu'à une guerre presque ridicule succède une pacification en un sens plus désastreuse, & à tous égards plus violente (1).

Ne pourroit-on pas appliquer à l'*Angleterre* & aux pays voisins, ce que quelques phisiciens ont prétendu observer d'une correspondance secrète entre l'*Etna*, & le *Vésuve*? L'éruption foudroyante de l'un de ces soupiraux nécessite disent-ils le silence de l'autre, & quand les délicieux rivages de *Naples* sont allarmés, les plaines non moins délicieuses de la *Sicile* n'ont point de sujet d'effroi.

Si ce principe est juste en *phisique* il pourroit bien ne pas l'être perpétuellement en politique; si le volcan *Parlementaire* de *Londres* ne jette point aujourd'hui de flammes; si la *Grande Bretagne* semble en ce moment sous bien des points de vue présenter un aspect absolument différent

(1) Dans la très-surprenante révolution de la *Hollande* il n'y a de clair, de bien établi que *le fait*, & dans le fonds c'est quelque chose, sur-tout en *politique*: mais les proscriptions qui ont suivi le rétablissement ainsi effectué sont constamment aux yeux des hommes sensibles une grande cruauté, & peut-être à ceux des hommes sages une grande imprudence.

de celui des autres contrées qui l'environnent, elle se rapproche de la disposition commune sur un article qui devient l'objet des réclamations universelles; & auquel on procède seulement en *Angleterre* avec plus de mesure, comme aussi peut-être avec un succès plus assuré, qu'ailleurs; c'est le progrès du *despotisme*; c'est la marche lente, & graduée de l'autorité légitime, mais restreinte, vers une influence usurpée, mais sans bornes.

Dans les autres pays elle a été le fruit de la multiplication illimitée des *soldats*; celui du droit d'augmenter arbitrairement les *impôts*; de disposer arbitrairement des *places lucratives*: c'est ainsi que se sont peu-à-peu accrues les prérogatives des Souverains, & qu'ont diminué celles des Nations.

Il étoit plus difficile en *Angleterre* de lui donner une extension rapide; d'un côté c'est le Prince qui leve les troupes, mais c'est le peuple, ou le Parlement en son nom, qui les paie. De l'autre la nécessité de rendre des comptes, ou des apparences de comptes, à cette assemblée toujours redoutable pour un Ministre corrompu, toujours embarrassante pour un Souverain ambitieux, est un obstacle à un trop grand abus des fonds pécuniaires dont l'administration leur est confiée: ils ont assez de pouvoir, & de liberté pour enrichir leurs créatures, pour s'assurer même dans la grande assemblée Nationale une prépondérance désavouée à certains égards par la Nation; mais non pas

assez pour intervertir subitement par la force l'ordre & la source des pouvoirs ; pour soudoyer sans elle de grandes armées capables de lui imposer silence , & de prendre comme ailleurs dans ses poches de quoi soudoyer à ses dépens les mains impérieuses & serviles destinées à l'enchaîner.

Si la constitution exclud cette ressource facile & funeste , ses succès aux *Indes* , disons mieux , ses usurpations , sa tyrannie dans ces pays si fortunés par la nature , si malheureux par le Gouvernement , en ont peu-à-peu amené sous la main des agents de la Couronne , une non moins efficace , & dont ils semblent conduire le développement avec un art vraiment admirable.

J'ai parlé plusieurs fois de cette compagnie (1) célèbre ; de cette association belliqueuse & marchande ; qui expédie tout à-la-fois de *Londres* des *dépêches* & des *connoissemens* ; qui fait de ses soldats des *commis* , de ses héros des *porteballes* ; qui signe tous les marchés avec l'épée , & dispose des Couronnes de ces tristes contrées comme des emplois de ses facteurs. A force de meurtres , de perfidies , de violences de toutes les especes , de prévarications de toutes les sortes , elle est parvenue à se faire sur ces rivages , de l'aveu même de ses partisans , de ses apologistes , un revenu annuel de *DIX MILLIONS* sterling , environ 230 millions tour-

(1) Voyez les tomes X , page 394 ; XI , page 136 ; & XIII , page 472 de ces *Annales*.

nois (1), somme énorme, supérieure à l'opulence de toutes les Couronnes de l'*Europe*; il n'y en a aucune qui, proportion gardée entre ses charges, & ses ressources, puisse s'enorgueillir d'un semblable résidu.

Cette prospérité scandaleuse, à en examiner les sources, & les moyens, n'étoit cependant qu'apparente au moins pour la Compagnie propriétaire. Trompée, pillée, volée, par les agens qu'elle employoit à tromper, à piller, à voler les *Indiens*, sa propre détresse étoit le fruit de leur misère : dans le cours de la dernière guerre, dans le tems même où l'administrateur juridiquement accusé aujourd'hui de n'avoir rien ménagé, rien respecté, pour consolider les bases de son opulence, travailloit en effet le plus lucrativement pour elle, nous l'avons entendue gémir du désordre de ses affaires, demander à grans cris des secours, & forcer en effet la Nation à intervenir pour lui donner une assistance dont le délai sembloit inséparable de sa ruine.

Il étoit évident que ce fleuve d'or, résultat des fleuves de sang versés par ses ordres, se perdoit dans des canaux infidèles. Les *dividendes* étoient ou suspendus, ou diminués, quand les *Gazettes* étoient remplies des conquêtes effectives, & de la gloire sanguinaire de la *Compagnie*. La partie de la Nation qui ne profitoit en

(1) Voyez les derniers débats du Parlement, & les procédures contre M. *Hastings*.

aucun sens de ces brigandages éclatans rougissoit de les tolérer : celle qui en avoit le bénéfice rougissoit de les défendre.

En 1784 un Ministre éclairé, actif, courageux, osa essayer de porter la lumière dans cette administration ténébreuse, dont la splendeur extérieure ne servoit qu'à couvrir, à protéger les mystères. Son projet applaudi d'abord, reçu avec enthousiasme par la Nation, passé à la *Chambre des Communes* presque à l'unanimité des suffrages, n'en fut pas moins l'époque, & la cause de la chute de son Auteur. Des intérêts particuliers, des haines secrètes, des rivalités puissantes se combinèrent, s'unirent au ressentiment des despotes traficans de l'*Inde* : M. Fox se vit tout-à-la-fois préconisé dans toute l'*Europe* comme le défenseur de la constitution *Britannique*, comme le patron de l'innocence des *Indiens*, comme le restaurateur de la justice dans ces pays livrés à l'iniquité sans pudeur, à l'avarice sans frein, & destitué de son emploi, congédié sans autre motif que sa supériorité, sans autre prétexte que la jalousie qu'il inspiroit. J'ai rendu compte de cette étrange révolution dans le tome X de ces *Annales*, page 395 & suivantes.

La réforme fût vivement ébranlée par la chute du réformateur : mais son successeur ne crut pas devoir absolument y renoncer : il en falloit une : le vœu public, l'état des choses en exigeoient une : il s'y prêta : seulement il la modifia, & lui donna une direction absolument

contraire à celle qu'avoit proposée son antagoniste.

C'étoit sous l'inspection directe du Parlement; c'étoit par la main du Ministre, mais en y associant la Nation, que M. Fox vouloit à l'avenir que se fit la distribution des trésors de l'*Inde*. Il réduisoit la *Compagnie* à n'être que ce qu'elle devoit être, une société de marchands, chargée de l'emploi des fonds du commerce, & subordonnée pour tout le reste à un Bureau nommé, inspecté par le *Parlement*, responsable au *Parlement*, & par conséquent à la Nation.

M. Pitt conserva le Bureau inspecteur : mais ce ne fût pas avec l'assemblée Nationale qu'il le fit correspondre : il le soumit directement à l'autorité du Ministre, c'est-à-dire à la Couronne, mais toujours concurremment avec la *Compagnie*. Ses représentans, l'assemblée des *Directeurs*, conserverent la principale influence sur l'administration militaire & civile, sur l'emploi & la distribution des *revenus*.

Cet accord, ou plutôt ce partage, qui sembloit n'avoir pour objet que l'autorité, s'étendoit probablement jusqu'aux richesses : le parti expulsé du Ministère s'efforça en vain de prouver que la Nation seule étoit lésée; que les désordres de l'*Inde* n'en feroient à l'avenir que plus dangereux, puisque ceux qui les causeroient auroient des associés plus puissans : ils ne furent point écoutés, & le Bill qui renversoit celui de M. Fox n'en reçut pas moins la sanction légale.

& l'exécution. Le bénéfice réel du commerce, ou des tortures de l'*Inde*, n'étoit évalué alors qu'à environ 3 millions sterling annuels.

Depuis, soit que la paix ait produit un accroissement considérable; soit que le retour de M. *Hastings*, & les attaques qui lui ont été livrées par le parti qui avoit songé à la fin de 1783, & réussi au commencement de 1784 à inculper sa régie, aient nécessité des éclaircissements, des révélations utiles, & donné des bornes aux dissipations; soit que la dépendance où la *France* s'est mise d'elle-même pour l'entretien de sa prétendue Compagnie *Asiatique*, de celle qui regne à *Londres* sur le *Bengale*, ait été pour celle-ci une source nouvelle de prospérité, ou un moyen d'exercer des vexations plus fructueuses, puisqu'elle étoit affranchie de la crainte d'une rivale, ses revenus ont augmenté successivement au point que pour honorer l'administration de M. *Hastings* ses panégyristes les font monter jusqu'à 230 millions comme je viens de le dire.

Cette proie séduisante n'a pas échappé à l'œil du Ministère; le cabinet de *St. James* a pensé sérieusement à se l'approprier, à s'en assurer du moins la disposition plus libre, plus entière; tel est à ce qu'il paroît l'objet de la nouvelle Loi que le Ministre a proposée dernièrement à l'assemblée Nationale, & qu'il vient d'y faire passer. L'adresse, le ménagement qui caractérisent toutes ses démarches ont accompagné celle-ci. Il n'a proposé qu'une espèce

d'interprétation des pouvoirs donnés au *bureau de contrôle* établi en 1784.

La Compagnie étoit restée en possession de nommer aux emplois *militaires*, de fixer le nombre des troupes dont elle croyoit avoir besoin, d'en déterminer la solde; aujourd'hui c'est la Couronne qui va lever, & envoyer les troupes : elle leur donne pour chefs d'anciens Officiers déjà accoutumés au service régulier, déjà vieillis dans la subordination comme dans le despotisme des troupes disciplinées : la *Compagnie* reste bien dépositaire des fonds; mais sa propriété devenue illusoire se réduit à la garde d'une caisse où l'on peut puiser sans elle, & où elle ne peut puiser sans le concours du bureau. Au milieu de la circonspection dans laquelle se retranchoit le Ministre il lui est échappé de dire nettement que tout ce qu'il prétendoit assurer au fortuné *bureau* c'étoit l'administration du *civil*, du *militaire*, & celle du *revenu*. Que pourroit-il donc prétendre de plus ?

Pour parler avec cette franchise, ou si l'on veut cette hardiesse, dans l'assemblée Nationale, il falloit être bien sûr de la supériorité de son parti; & l'événement a prouvé que M. Pitt avoit bien calculé à cet égard. L'*opposition* s'est vainement épuisée à développer les suites inséparables de cette condescendance, à rendre sensible le but de cette usurpation. En vain MM. *Fox*, *Burke*, *Sheridan*, noms célèbres depuis long-tems dans ce parti infatigable & impuissant, ont prodigué l'éloquence & la raison,

pour démontrer à quel péril la *Constitution* Européenne de l'*Angleterre* seroit exposée, quand la Couronne seroit maîtresse absolue en *Asie* d'un revenu de 230 millions, avec la faculté sans réserve d'en faire par les mains du prétendu *bureau* l'emploi le plus favorable à ses projets d'agrandissement, & de corruption, ou de contrainte.

Le Ministre a répondu que cet emploi restoit toujours subordonné au Parlement, à qui en définitif *il faudroit toujours en rendre compte* ; & ce subterfuge qui n'est pas même une excuse a prévalu : une majorité nombreuse a consacré la Loi qui met en la possession de la Couronne *Britannique* subordonnée en apparence à des Loix, des trésors tels que les Monarchies les moins limitées, je le répète, n'en ont jamais eu à leur disposition. C'est au tems à nous apprendre ce qui doit résulter de ce coup effectif porté à cette constitution si fameuse, & si bruyante.

« O Ville Venale, disoit *Jugurtha*, en quittant *Rome*, du tems des *Sillas*, des *Césars*, tu serois bientôt vendue, si tu trouvois un marchand assez riche pour t'acheter ».

Il n'y a personne qui ne connoisse le désintéressement des *Anglois*. L'*Europe* entière rend hommage à l'incorruptibilité des Membres de leur assemblée Nationale. On apprécie, on admire la pureté de leurs vues, leur détachement absolu de toute espèce d'intérêt personnel : mais enfin voilà au milieu d'eux un bien riche marchand ; & ce marchand s'appelle *Roi*.

PROJET pour la suppression de l'esclavage & de la TRAITE des Negres. Que ce n'est point l'humanité qui l'a déjà suggéré, & fait adopter en AMÉRIQUE.

QUAND Colomb eut prouvé par le fait l'existence d'un nouveau monde dont la philosophie du tems avoit démontré l'impossibilité par le raisonnement ; quand les Cortés, les Pizarres, & tous ces brigans fortunés que vomissoit l'Espagne au quinzieme siecle furent devenus par le droit incontestable du canon, propriétaires de ce monde dévasté, ils trouverent commode de s'approprier tout-à-la-fois la terre, & ce qui y restoit d'habitans : ils firent de ceux-ci non pas des sujets, mais des esclaves, de véritables bêtes de somme,

Un ecclésiastique délicat, consciencieux, fût révolté de cette injustice : il se déclara hautement le patron de la liberté des Américains : mais comme il falloit à ses compatriotes des serfs cultivateurs, & que sa charité, locale apparemment, répugnoit moins à la servitude en elle-même qu'à l'espece d'hommes qu'on prétendoit y soumettre, il proposa de substituer aux Mexicains, aux Peruvians qui étoient sur les lieux, les Cafres, les riverains de l'Afrique, qu'il falloit aller enlever avec violence dans leur patrie, & transporter dans un nouveau séjour avec autant de frais que de risques.

Cet échange inconséquent, inhumain, fût adopté à moitié : il n'amena point de réforme ; mais il multiplia le nombre des malheureux. Les *Américains* ne furent affranchis qu'en apparence ; & les *Negres* devinrent très-réellement esclaves.

On s'accoutuma à aller acheter ce bétail précieux sur les rivages de la *Guinée*, à l'aller vendre dans les îles, dans le continent de l'*Amérique* ; toutes les Nations qui eurent le bonheur d'y partager les possessions *Espagnoles* en adoptèrent la politique : elles peuplèrent soigneusement, & à grans frais, tous leurs domaines d'une race de bœufs, de chevaux, à figure, à conformation humaine, mais à peau noire ; & tandis que l'*Europe* s'enorgueillissoit d'avoir chassé de son sein la servitude douce, utile, excusable au moins, qui s'est perpétuée en *Asie*, elle en naturalisoit une essentiellement inique, atroce en elle-même, folle dans ses détails, & non moins ruineuse dans ses établissemens de l'*Amérique*.

Voilà aujourd'hui les *Anglois* qui en reviennent en quelque sorte à la réforme imaginée par l'inconséquent & aveugle Evêque de *Chiappa*, mais avec une inconséquence encore plus révoltante que la sienne, s'il est possible. Coupables eux-mêmes de l'esclavage d'un grand peuple ils veulent briser les fers de celui que ce Prélat zélé, mais indiscret a livré à l'esclavage. Ce sont les dévastateurs du *Bengale* ; les tyrans de l'*Inde* qui demandent à grans cris l'affranchissement des *Negres*.

Ils ont fait , ils font , ils continueront à faire du pays destiné par la nature à être le plus heureux du globe , le séjour spécial de la misère , de la douleur , du désespoir : & ils prétendent rendre les avantages de la liberté communs aux rivages de l'*Afrique* ; à ces contrées désolées de tems immémorial par le despotisme le plus barbare ; où la nature & la politique aussi impitoyables l'une que l'autre semblent ne produire que des monstres , & des victimes ; où il n'existe entre les êtres vivans , hommes ou animaux , que deux classes , l'une toujours furieuse , toujours altérée de sang , l'autre créée exprès pour être la pâture de cette fureur , pour assouvir cette soif ; où enfin l'*Européen* sans pudeur qui achete très-injustement le *Nègre* sur qui il n'a pas plus de droit que le vendeur , peut cependant , comme celui qui arracheroit une gazelle des griffes d'un *Lion* pour la placer dans une ménagerie , en être censé le sauveur : c'est à la servitude qu'il la dévoue , mais enfin il lui conserve la vie.

Le mot de *liberté* a quelque chose de si flatteur : il est si doux d'une part , si aisé de l'autre de se distinguer dans le nombre de ses partisans ; le développement vrai ou chimérique de ses prérogatives prête tant aux déclamations ; la régie des *esclaves* en *Amérique* a quelque chose d'ailleurs de si atroce ; le commerce qui en recrute la malheureuse race est en lui-même si vil tout-à-la-fois , & si cruel ; il est si opposé à toutes les idées de justice , d'honnêteté , d'humanité , qu'on ne doit pas être

étonné d'entendre s'élever une multitude de voix qui le reprouvent, sur-tout depuis que les habitans de *Philadelphie* & leurs associés ont paru donner l'exemple d'y renoncer.

La mode d'admirer tout ce qui vient de ce prétendu siege de la restauration du genre humain a séduit beaucoup d'esprits légers : car il y en a en *Angleterre* autant & peut-être plus qu'ailleurs. Des jeunes gens qui n'ont point réfléchi ; des corps que des titres pompeux, & l'emploi spécial de travailler à la propagation des lumières ne garantissent pas souvent d'un enthousiasme indiscret plus que des préjugés puériles ; des particuliers honnêtes frappés uniquement de ce que la servitude des *Negres*, & l'abrutissement de ces misérables présentent de choquant, se sont réunis pour former une espece de ligue qui poursuit au nom de la *raison*, de la *philosophie* leur affranchissement.

Cette confédération a même, dit-on, déjà poussé des branches au-delà de la mer : en *France*, à *Paris*, s'est formé un tendre *Club* consacré à prêcher la nécessité de restituer aux têtes laineuses des noirs les privilèges de l'espece humaine ; & parmi les plus ardens promoteurs de leur régénération on distingue, dit-on aussi, des *agioteurs* renommés pour tous ces viremens clandestins de papiers, ou d'argent, qui supposent des calculs si fins, & des cœurs si durs.

Je ne veux enlever ni aux uns, ni aux autres le mérite de leur bonne œuvre : je souhaite à ces *Las Casas* du dix-huitième siècle un

succès plus prompt, & sur-tout plus complet qu'à leur modèle. Je ne suis certainement pas plus partisan qu'eux de l'esclavage des *Negres*, ni de la cruauté abominable qui est devenue le droit habituel, *légal*, des *Colonies* envers ces infortunés, ni des fouets des *commandeurs*, &c, ni de la piraterie infâme qu'on appelle la *Traite*, commerce qui s'opère avec des moyens, des astuces, des barbaries, & l'on pourroit dire des fripponeries, dignes de son objet.

Je fais que cette prétendue *Traite* sert de débouché à tous les rebuts des magasins de l'*Europe* : elle en consomme toutes les ordures, en *toiles*, en *ferrailles*, en *liqueurs*, en *matieres* fabriquées & imparfaites de toutes espee : je n'oublierai jamais que dans cette fameuse réforme des *armes* dans les arsénaux *François*, lorsqu'on ordonna il y a 15 ans l'évacuation de tout ce qu'ils contenoient de fusils défectueux, déclarés *dangereux* pour l'usage, ces armes perfides, reconnues meurtrieres pour le propriétaire, trouverent cependant des acquéreurs : elles furent jugées encore assez bonnes pour la *Traite des Negres*.

Les armateurs qui les acquéroient pour cet emploi mirent le Gouvernement dans leur confiance : cette destination précieuse empêcha qu'elles ne fussent brisées comme le portoit d'abord le plan, & le premier ordre. Ainsi le Négociant délicat qui alloit acheter pour un fusil la vie d'un *Negre*, ne donnoit en échange au vendeur que la faculté ou plutôt la certitude

de s'estropier, & de se tuer lui-même dès qu'il voudroit s'en servir. Il devenoit à-la-fois voleur, & assassin.

Je fais que les *transports* ne sont ni moins atroces dans les accessoires, ni moins déplorables dans les effets. Il est rare qu'un bâtiment qui a chargé à la *côte d'Afrique* cinq, six cens corps humains flétris par un épiderme d'ébène, en rende un tiers vivant à sa destination. Cette perte effrayante, ce massacre effectif entre dans les spéculations froides, dans les calculs raisonnés de l'Armateur : pourvu que la tête de Nègre se soutienne au marché au prix qu'il a fixé il double encore son capital, en laissant étouffer à fonds de cale, dans son navire par le défaut d'air, par la fièvre, par le désespoir soixante hommes *sur cent*.

Tout cela est vrai : tout cela justifie les réclamations des demi philosophes qui croient rendre un vrai service à l'humanité par la réforme qu'ils sollicitent : mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'il pourroit bien y avoir ici de leur part une grande méprise dans l'intention, & quand ils réussiroient, un grand mécompte dans les effets.

D'abord c'est une dérision que de prétendre que les riverains de la *Delavare* se soient portés à proscrire la servitude chez eux, par respect pour les droits de l'humanité, par égard pour le nom d'homme : une délicatesse compatissante, n'a pas plus présidé à cette opération dans le *nouveau monde*, au dix-huitième siècle qu'au

qu'au commencement du onzième dans l'*ancien*, elle n'a été à l'une & à l'autre de ces deux époques que le résultat à-peu-près nécessaire d'une spéculation de politique & d'intérêt.

Je l'ai prouvé autrefois dans la *Théorie des Loix*, & depuis dans ces *Annales* (1), c'est pour leur propre avantage, c'est pour leur agrandissement personnel; c'est pour s'affranchir eux-mêmes des fers de la féodalité, que les Souverains de ces tems-là se sont efforcés d'affranchir les *serfs* : ils n'ont plus voulu que personne eut d'esclaves, pour qu'il n'y eut personne qui ne dépendit d'eux : la liberté qu'ils vendoient aux *vilains* étoit l'arme avec laquelle ils faisoient la guerre aux *Seigneurs* leurs rivaux, & souvent leurs maîtres.

De nos jours ce n'est pas une spéculation aussi réfléchie, mais c'est un besoin encore plus impérieux qui a déterminé les *Colons* de *Philadelphie* à une démarche qu'il faudra bien tôt ou tard que tous leurs voisins imitent : s'ils y ont mis de la politique ce n'est que dans l'appareil, dans le faste avec lequel ils y ont procédé : elle étoit la conséquence inévitable de cette grande vérité, qui a excité tant de cris, & un soulèvement si peu philosophique, quand, il y a vingt ans, sans m'être mis sous la protection d'aucun parti, je me suis permis de la hazar-

(1) Sur-tout au tome premier de la nouvelle édition, pag. 117 & suivantes.

der avec bien d'autres non moins nouvelles ; que la culture des terres , & en général toute espece de travail , coûte infiniment plus au propriétaire par la main d'un esclave , que par celle d'un *manœuvre* , d'un *journalier* libre.

Quand j'ai osé le premier la développer en 1766 , à *Paris* au grand scandale des cœurs *humains* , des zélateurs de la *liberté* , & de ses fruits , des *économistes* & de leurs confédérés , elle étoit déjà constante en *Amérique* , & l'expérience de chaque minute tendoit à la confirmer sans qu'on s'en apperçût : mais elle y est devenue bien plus sensible d'après la double guerre civile & étrangère , qui dans l'espace de vingt ans a ravagé la *terre ferme* & les *îles* de ce continent. Ces troupeaux humains qu'on traîne d'un côté du globe à l'autre pour les donner à dévorer à la misère , au désespoir , pour faire avec leur sang de l'or , & du sucre , sont devenus dans cet intervalle plus difficiles , & par conséquent plus coûteux à renouveler , & même à entretenir.

L'espace fluide qui s'étend entre les haras où ils se provignent , & le tombeau qui les engloutit ayant été pendant dix années respectivement ravagé au nom de toutes les Couronnes dont leurs travaux fertilisent les domaines ; des Corsaires *François* , *Anglois* , *Espagnols* , *Hollandois* , & *Américains* *PHILOSOPHES* , ayant successivement souillé de ces brigandages que des patentes légitiment , l'océan qui répond des côtes de *Guinée* à *Massachusetts Bay* , & opéré suivant

le droit de la guerre bien plus de destructions encore que de captures, le prix des esclaves s'est accru au point d'excéder toute proportion entre la valeur primitive de leur personne, jointe aux frais journaliers de leur nourriture, & le produit possible de leurs travaux.

C'est alors que les *philosophes de Philadelphie*, voyant par le relevé de leurs livres de compte que la recette n'égalait plus la dépense, n'ont pas voulu courir davantage les risques de ce *déficit* : en spéculateurs exercés ils ont senti qu'en abandonnant une propriété devenue onéreuse ils s'en assureroient une indemnité infail-
libile, & que la *liberté* leur *louerait* à bas prix ces bras qu'ils ne pouvoient plus *acheter* sans perte : mais en négocians habiles ils ont voulu tirer même de cette renonciation intéressée encore un autre bénéfice, celui de la gloire ; ils ont procédé à l'affranchissement de leurs esclaves avec une prétention aussi peu philosophique que la chose elle-même.

» Soyez attentifs, ont ils crié & fait crier dans
» toute l'*Europe*, & voyez l'exemple admirable
» que nous allons vous donner : voyez ce que
» l'amour de la liberté est capable de produire
» dans les cœurs qu'il embrase : ils ne se con-
» tentent pas de jouir de ce don sublime : ils
» veulent le communiquer. De ces brutes dé-
» gradées par la servitude, nous allons *volon-*
» *tairement, noblement* faire nos *Freres*. Au milieu
» d'une guerre ruineuse, poursuivis par des ty-
» rans impitoyables nous serons encore les
» bienfaiteurs des hommes

Cette brillante & fastueuse annonce a eu à peu-près autant d'éclat que celle des *Paratonnerres* & autant de solidité (1), elle se réduit au sacrifice que feroit le maître d'un parc peuplé de *daims*, & de *cerfs*, si, ne voulant pas les manger, ne pouvant plus les nourrir, il leur rendoit en ouvrant ses portes, la faculté de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance, en se réservant celle de les aller chasser à son aise dans les bois où ils ne seroient plus à sa charge.

Les propriétaires *Espagnols* des mines du *Mexique*, & du *Pérou* seront avant peu forcés d'adopter la même réforme, ou d'abandonner ces exploitations dont la dépense aujourd'hui égale presque, & surpassera bientôt le bénéfice : ils seront de même conduits, non par la délicatesse, mais par une économie forcée. Leur avarice arborera le prétendu chapeau *de la liberté* sur ces gouffres devenus impraticables à la ferveur : elle deviendra généreuse par lésinerie, de même que celle des frères de *Philadelphie* :

(1) Cet art de *soutirer* la foudre avec des longues aiguilles, (disons-le en passant) est une découverte tout au plus curieuse, & dans le genre des curiosités, au moins une des plus inutiles : elle seroit même probablement très-funeste si ces joujoux de l'oisiveté indiscrete & souvent téméraire autant que frivole, pouvoient influer en grand sur aucune des opérations de la nature. On a cependant osé faire à l'inventeur l'application du vers célèbre, & scandaleux ou burlesque dans la parodie comme dans l'original,

Eripuit cælo fulmen.

ce fera pour avoir des bras à bon marché qu'elle feindra de ne plus vouloir de corps esclaves.

Mais est-ce le bonheur de ces affranchis qui résultera de cette spéculation dirigée précisément contre eux ? Hélas non : je l'ai déjà dit, & je le répète, on n'aura plus d'esclaves ; on aura des domestiques, des journaliers, des manouvriers, & quel sera leur sort dans le nouveau monde ? Sans contredit le même que dans l'ancien : or voici ce qui a résulté pour eux du scrupule qui a rompu leurs fers dans celui-ci. Voici un texte que je présente à tous ceux de mes lecteurs chez qui la sensibilité n'exclut pas la réflexion ; & d'après lequel je les invite à apprécier le bien que feroit le redressement poursuivi par tant de zelés, & inconsiderés réformateurs.

EFFET de l'affranchissement des ESCLAVES dans l'ancien monde. S'il est vrai que cette classe d'hommes y ait réellement GAGNÉ.

EN supprimant la servitude on n'a prétendu supprimer ni l'opulence ni ses avantages. On n'a pas pensé à remettre entre les hommes l'égalité originelle ; la renonciation que le riche a faite à ses prérogatives n'a été qu'apparente. Il a donc fallu que les choses restassent, au nom près, dans le même état. Il a toujours fallu que la plus grande partie des hommes continuât de vivre à la solde, & dans la dépendance, de la plus petite qui s'est approprié tous les biens.

La *servitude* s'est donc perpétuée sur la terre ; mais sous un nom plus doux. Elle s'est décorée parmi nous du titre de *domesticité*. C'est un mot qui sonne plus agréablement à l'imagination , une idée moins affligeante , & il ne signifie cependant à le bien examiner qu'une insulte plus cruelle faite à l'humanité.

Par le mot de *domesticité* je n'entends pas l'état de ces fainéans fortunés que la paresse dévoue à un esclavage volontaire , qui trouvent dans leur bonne mine un patrimoine assuré , & que le luxe paye si chèrement pour ne rien faire. Il s'engraissent de ses vices. Sa vanité les habille avec magnificence : sa profusion les nourrit avec délicatesse ; son amour pour le faste les associe à une partie de ses plaisirs. Tout ce qu'il exige d'eux c'est que leur oisiveté serve de décoration à la sienne , & le besoin qu'il croit en avoir les soustrait à toutes les inquiétudes qu'il éprouve lui-même : ces domestiques-là sont heureux sans doute , au moins jusqu'à ce que la vieillesse vienne leur enlever ces agrémens extérieurs qui leur ont procuré une vie si douce.

Mais les *villes* & les *Campagnes* sont peuplées d'une espèce de domestiques plus répandus, plus utiles , plus laborieux , & connus sous le nom de *journaliers* , *manouvriers* , &c. Ils ne sont point deshonorés par les couleurs brillantes du luxe : ils gémissent sous les haillons dégoûtans qui sont la livrée de l'indigence. Ils n'ont jamais de part à l'abondance dont leur travail est la source. La richesse semble leur

faire grace quand elle veut bien agréer les présens qu'ils lui font. C'est à eux d'être reconnoissans des services qu'ils lui rendent.

Elle leur prodigue le mépris le plus outrageant dans le tems où ils embrassent ses genoux pour obtenir la permission de lui être utiles. Elle se fait prier pour l'accorder, & dans cet échange singulier d'une prodigalité réelle contre une bienfaisance imaginaire, la fierté, le dédain sont du côté de celui qui reçoit, & la bassesse l'inquiétude, l'empressement du côté de celui qui donne. Ce sont là les domestiques qui ont vraiment remplacé les *serfs* parmi nous : c'est sans contredit une très-nombreuse, & la plus nombreuse portion de chaque nation. Il s'agit d'examiner quel est le gain effectif que lui a procuré la suppression de l'esclavage.

Je le dis avec autant de douleur que de franchise : tout ce qu'ils y ont gagné c'est d'être à chaque instant tourmentés par la crainte de mourir de faim, malheur dont étoient du moins exempts leurs prédécesseurs dans ce dernier rang de l'humanité. Ils sont exposés à tous les mauvais traitemens attachés à l'esclavage, & ils n'ont pas même la certitude de la vie qui en faisoit la compensation.

L'esclave étoit nourri lors même qu'il ne travailloit pas, comme nos chevaux ont du foin les jours de fête. L'esperance du service qu'on en tireroit dans les tems d'occupation, lui faisoit assurer des alimens dans le tems même du re-

pos. L'avarice éclairée du maître sacrifioit le présent à l'avenir : elle comptoit bien se dédommager par les efforts d'une activité laborieuse des secours intéressés qu'elle accordoit à une inaction passagère , & la nécessité d'entretenir des forces qui lui appartenoient l'empêchoit de regretter ce qu'il lui en coûtoit pour en prévenir la perte.

Mais le *manouvrier LIBRE* qui est souvent mal payé lorsqu'il travaille ; que devient-il lorsqu'il ne travaille pas ? Qui est-ce qui s'inquiète de son sort ? A qui en coûte-t-il quelque chose quand il vient à périr de langueur & de misère ? Qui est-ce qui est par conséquent intéressé à l'empêcher de périr ?

Il est libre , dites-vous ! Eh ! Voilà son malheur. Il ne tient à personne : mais aussi personne ne tient à lui. Quand on en a besoin , on le loue au meilleur marché que l'on peut. La foible solde qu'on lui promet égale à peine le prix de sa subsistance pour la journée qu'il fournit en échange. On lui donne des surveillans pour l'obliger à remplir promptement sa tâche ; on le presse ; on l'aiguillonne de peur qu'une paresse industrielle & excusable, ne lui fasse cacher la moitié de sa vigueur ; on craint que l'espoir de rester plus long-tems occupé au même ouvrage n'arrête ses bras , & n'émousse ses outils.

L'économie fardée qui le suit des yeux avec inquiétude l'accable de reproches au moindre relâche qu'il paroît se donner , & s'il

prend un instant de repos elle prétend qu'il la vole. A-t-il fini, on le renvoie comme on l'a pris, avec la plus froide indifférence, & sans s'embarrasser si les vingt ou trente sols qu'il vient de gagner par une journée pénible, suffisent à sa subsistance, en cas qu'il ne trouve pas à travailler le jour d'après.

Il est libre ! C'est précisément de quoi je le plains. On l'en ménage beaucoup moins dans les travaux auxquels on l'applique. On en est plus hardi à prodiguer sa vie. L'esclave étoit précieux à son maître en raison de l'argent qu'il lui avoit coûté. Mais le manouvrier ne coûte rien au riche voluptueux qui l'occupe. Du tems de la servitude le sang des hommes avoit quelque prix. Ils valoient du moins la somme qu'on les vendoit au marché. Depuis qu'on ne les vend plus, ils n'ont réellement aucune valeur intrinsèque.

Dans une armée on estime bien moins un pionnier, qu'un cheval de caisson, parce que le cheval est fort cher, & qu'on a le pionnier pour rien. La suppression de l'esclavage a fait passer ce calcul de la guerre dans la vie commune ; & depuis cette époque il n'y a point de Bourgeois à son aise qui ne suppute en ce genre comme le font les héros.

Les *journaliers* naissent, croissent & s'élèvent pour le service de l'opulence, sans lui causer les moindres frais, comme le gibier qu'elle massacre sur ses domaines. Il semble qu'elle ait réel-

lement le secret dont se vantoit sans raison le malheureux *Pompée*. En frappant du pied la terre, elle en fait sortir des légions d'hommes laborieux qui se disputent l'honneur d'être à ses ordres : en dispa-roît-il quelqu'un parmi cette foule de mercénaires qui élevent ses bâtimens, ou alignent ses jardins, la place qu'il a laissée vacante est un point invisible, qui est sur le champ recouvert sans que personne s'en mêle.

On perd sans regret une goutte de l'eau d'une grande riviere, parce qu'il en survient sans cesse de nouveaux flots. Il en est de même des *manouvriers*; la facilité de les remplacer nourrit l'insensibilité du riche à leur égard : il les voit s'évanouir sans inquiétude. Il ne s'aperçoit même jamais qu'il manque personne de cette canaille que son intendant paye toutes les semaines, ou tous les mois. Il ne regrette que son argent qu'ils emportent; & quand il se promene délicieusement sous ses allées, ou dans ses galeries, il songe beaucoup moins si les infortunés à qui il en est redevable ont du pain aujourd'hui, qu'à l'obligation qu'ils lui ont d'en avoir trouvé hier, & les jours précédens.

Ils sont libres ! mais en supposant que cet affranchissement prétendu ne leur coûte pas toujours la vie, il est sûr du moins qu'il l'empoisonne sans cesse. Il ne rend pas seulement le riche dur & impitoyable pour eux : il leur ôte encore les occasions de l'attendrir : il les met dans l'impossibilité de profiter de sa compassion.

L'*esclave* est perpétuellement sous les yeux de ses maîtres. Il leur inspire de l'affection, ou un attachement d'habitude qui en tient lieu. Quand il souffre, ses cris frappent leurs oreilles. Si ce n'est point par humanité qu'on le soulage, on le fait pour appaiser un bruit affligeant. Mais le *journalier*, on ne le voit qu'en passant, & dès-lors on ne s'attache point à lui. Il souffre & meurt sans bruit dans sa chaumière : toutes foibles qu'en font les murailles, ses gémissemens ne sauroient les percer. L'opulence a fait un gain réel en le reléguant ainsi dans des solitudes écartées. Elle a diminué les occasions d'éprouver une pitié involontaire qui l'auroit affectée défagréablement, & qui auroit souvent blessé son avarice en lui arrachant par importunité des secours dont elle ne pourroit se promettre d'autre fruit que le plaisir de les avoir donnés, c'est-à-dire, celui dont elle est le moins jalouse.

En pesant ainsi sans préjugé toutes ces réflexions, & beaucoup d'autres que l'on pourroit faire sur le même sujet, qui ne sent que le sort du serf étoit infiniment préférable à celui de nos manouvriers ? Ceux-ci dit-on, *n'ont point de maître*. Mais c'est encore ici un pur abus du mot. Qu'est-ce à dire ? Ils n'ont point de maître ? Ils en ont un & le plus terrible, le plus impérieux des maîtres : *c'est le besoin*.

Le pauvre n'est point libre ; il sert en tout pays, a dit un poëte philosophe qui s'est mis au nombre de mes détracteurs, précisément au sujet du principe que je rappelle ici.

Ce maître-là les asservit à la plus cruelle dépendance. Ils ne sont pas aux ordres d'un homme en particulier, mais à ceux de tous en général. Ce n'est point d'un seul tyran qu'ils ont à flatter les caprices, & à rechercher la bienveillance, ce qui borneroit la servitude, & la rendroit supportable. C'est de quiconque a de l'argent qu'ils deviennent les valets, ce qui donne à leur esclavage une étendue & une rigueur indéfinie.

A quoi se réduit pour eux cette liberté apparente dont vous les avez investis? ils ne subsistent que du loyer de leurs bras. Il faut donc trouver à qui les louer, ou mourir de faim. Est-ce là être libre? Il faut prier, supplier pour obtenir de l'emploi; & vous nommez indépendans ceux qui ne vivent que de cette bassesse: c'est des jouissances du luxe que dépend leur existence.

Si le *Financier*, qui a acheté le titre superbe de Seigneur de leur village, n'a rien à faire à ses jardins; ils périront de froid & d'inanition pendant l'hyver. Si le *Bourgeois*, qui s'approprie tout le suc de cette terre qu'ils remuent, & qu'ils arrosent de leurs sueurs, ne donne pas d'ordres pour ravalier sa vigne, ou fumer ses champs, comment payeront-ils leurs *tailles*? Comment satisferont-ils ces harpies dévorantes, qui accourent au moindre délai, armée d'un nom sacré, & enlèvent de leurs cabanes jusqu'aux cendres du misérable foyer qui sert

plus souvent à rappeler la privation du feu que l'usage de ce soulagement.

Ajoutons que les *habits* de l'*esclave*, sa *nourriture*, comme je l'ai dit, ses *maladies* ses *enfants* étoient à la charge du maître. Au lieu que chez nous il faut que le manouvrier vive avec sa *femme* du produit de ses bras. Il faut qu'il nourrisse du prix de sa journée ses *enfants* quand il en a. Il faut que sur sa solde modique & incertaine, il paye son *tailleur*, quand il s'habille; son *Chirurgien*, quand il est malade; son *Curé*, quand il se marie. Les Propriétaires qui l'emploient n'entrent pour rien dans ces dépenses sourdes & accablantes. Moyennant les *dix* ou les *vingt* sols qu'on lui donne par jour (1), c'est à lui à s'entretenir de tout : & comme c'est une chose impossible; comme ce revenu, tout chétif qu'il est, se trouve encore sujet

(1) Suivant qu'il travaille en *hyver*, ou en *été*, & que par conséquent sa journée est plus courte, ou plus longue : ce qui produit au préjudice du *manœuvre* une proportion inverse, puisque sa solde est racourcie précisément dans la saison où les besoins sont plus nombreux, & plus étendus. Pour l'*esclave* comme pour le *cheval*, il faut bien le rédire, toutes les journées étoient égales.

Il ne faut pas me faire un crime de ce que ce rapprochement semble avoir de cruel, d'humiliant : il faut gémir sur la révolution survenue dans la société, sur l'état des choses qui, en paroissant honorer l'espèce humaine, a réduit les trois quarts des hommes au point d'avoir à envier le sort des animaux les plus avilis, dont il s'en faut bien qu'ils puissent partager la sécurité, même physique.

à une infinité d'accidens : qu'on ne peut ni prévoir, ni parer ; comme une blessure, ou une incommodité le tarissent ; comme les fêtes & les dimanches le suspendent & le diminuent ; comme enfin il est fort éloigné de suffire au malheureux qui n'a pas d'autre ressource, la seule consolation qui lui reste est la faculté d'aller après une vie désespérante, chercher la mort dans un hôpital, où il la trouve.

Et, ce qu'il y a de plus terrible, c'est que la modicité même de cette paie, est encore une raison pour la diminuer. Plus le journalier est pressé par le besoin, plus il se vend à bon marché. Plus sa nécessité est urgente, moins son travail est fructueux. Les despotes momentanés qu'il conjure en pleurant d'accepter ses services, ne rougissent pas de lui tâter, pour ainsi dire, le poux, afin de s'assurer de ce qu'il lui reste encore de forces : c'est sur le degré de sa défaillance qu'ils régient la rétribution qu'ils lui offrent. Plus ils le sentent près de périr d'inanition, plus ils retranchent de ce qui peut l'en préserver ; & les barbares qu'ils sont, lui donnent bien moins de quoi prolonger sa vie, que de quoi retarder sa mort.

Il est donc très vrai de dire que cette indépendance si célébrée est un des plus funestes fléaux qu'ait produits le raffinement des tems modernes. Il augmente l'opulence du riche, & l'indigence du pauvre. L'un épargne tout ce que l'autre dépense. Ce n'est pas sur son superflu que celui-ci est forcé d'économiser pour subvenir à tous les besoins de sa famille, c'est sur son né-

cessaire. C'est son sang, c'est une partie de son existence qu'il sacrifie aux autres frais indépendans de sa nourriture: & cette obligation, qui rend son salaire insuffisant le force encore à consentir qu'on le diminue; ce qui de jour en jour met ses services à un taux plus bas, & le plonge par conséquent dans une misère cent fois plus cruelle que l'esclavage. C'est un des plus étonnans & en même tems un des plus heureux effets de la Providence, que le désespoir ne fasse pas tourner la tête à cette multitude immense de créatures humaines, qui en s'endormant le soir, ne savent si le lendemain elles auront occasion de gagner de quoi manger du pain.

Voilà les faits. Je suis bien fâché de ne pouvoir en présenter de plus consolans. Je suis fâché d'être obligé de répondre par ce tableau douloureux mais trop fidelle du passé, & du présent, aux exagérations enthousiastes, honnêtes sans doute quant au motif, mais illusoires, mais inconsiderées quant aux resultats, des universités *Angloises*, des corporations *Angloises*, des *Américains* qui ne sont plus *Anglois*, des *Parisiens* qui s'efforcent de le devenir.

Maintenant voyons ce qui arriveroit de la grande réforme qu'ils sollicitent, & que l'état des choses rend en effet inévitable désormais que la sagacité *Européenne* en cette matiere a franchi les mers, & qu'on a commencé à goûter en *Amérique* comme ici les douceurs de ce fruit défendu politique, de cet arbre de la science du bien & du mal qui enrichit les riches, & appauvrit les pauvres.

Les propriétaires du *nouveau monde* ont senti, comme ceux de l'*ancien* combien il étoit avantageux à l'homme opulent d'être servi par la *liberté* indigente. Ils ont été frappés de l'avantage qu'il y auroit pour eux d'avoir à leurs gages un être qui ne redevenant indépendant que quand sa servitude leur seroit à charge, soit vraiment esclave, tant qu'ils ont besoin de lui, de sorte qu'ils puissent être sûrs de recueillir tout le fruit de son travail en s'affranchissant de toute espèce de soin sur ce qu'il peut devenir, à la minute où il cesse de leur être utile ; enfin de s'assurer sans souci, sans embarras, sans dépenses d'aucune espèce, ou plutôt avec la certitude des services les plus utiles, à la place de cet animal paresseux, exigeant, vorace, mutin, &c. qu'on appelloit *esclave*, la libre disposition d'une autre race laborieuse, timide, sobre, docile, qu'on appelle *manouvrier*. Cette métamorphose aura donc lieu : je l'avois prévue en 1779, en la regardant seulement comme possible (1). Aujourd'hui qu'elle est certaine, & même forcée, voyons-en les effets : ce sont à-peu-près ceux que je prédisois il y a neuf ans.

(1) Voyez tome VII de ces *Annales*, pag. 379.



EFFET de l'affranchissement des NEGRES, & de l'introduction des travaux à PRIX D'ARGENT, ou A LA JOURNÉE, en Amérique.

DANS le premier moment sans difficulté on n'entendra que des cris de joie, & tout offrira les apparences d'une régénération. Les salaires seront chers, & le prix des *habitations* haussera. La facilité & la difficulté tout-à-la-fois de trouver des manœuvres concourront à produire le même effet, qui d'abord ne paroîtra qu'avantageux.

Aujourd'hui le propriétaire d'argent qui voudroit le devenir d'une *habitation* est contenu moins par la difficulté d'acquérir, que par celle d'exploiter. La nécessité de distribuer des fonds immenses dans l'atelier de culture qu'exige l'état actuel des choses, de semer des Negres avant que de prétendre à recueillir du sucre, produit en cette partie deux effets contradictoires en apparence & cependant inséparables : il ne peut y avoir que de grandes exploitations, & elles ne peuvent être portées à toute leur valeur.

Si on paie le fonds un million, à *terme*, il faut un demi million en sus, & *comptant*, pour les chevaux à *deux pieds* sans lesquels on ne recueille ni *ris*, ni *café*, ni *indigo*, ni *sucre*, ni *cacao*, &c. mais du moment qu'on aura la probabilité de trouver comme en *Europe* des bras

qu'une rétribution journalière liera aux mêmes travaux , il y aura plus d'acquéreurs parce qu'il y aura moins d'avances. Les domaines se morcelleront : les propriétés divisées recevront au lieu d'un petit nombre de despotes indolens , une foule de cultivateurs accourus d'*Europe* avec le goût du travail, quelques espèces & l'espoir d'une fortune ; la valeur des terres augmentera.

Ces nouveaux venus ne seroient pas tous assez riches pour acquérir même des portions d'habitations : il s'en trouveroit beaucoup qui ne seroient venus qu'avec des espérances. Parmi ceux-mêmes à qui des fonds réels assureroient d'abord une existence indépendante, il s'en trouveroit bientôt que des malheurs, des imprudences, de l'inconduite, feroient descendre dans une autre classe : la première génération ne passeroit pas sans que ce sol ombragé du pavillon de la liberté fut couvert d'une foule d'êtres abandonnés à eux-mêmes, & réduits à chercher dans le loyer de leurs bras une subsistance qu'aucun autre expédient ne pourroit plus leur fournir.

Mais dans le premier moment, cependant, les propriétaires étonnés eux-mêmes de leur aisance, dégagés de la nécessité de déboursier, ou d'emprunter un capital quelconque pour acheter ces troupeaux indociles que la mort ou la fuite pouvoient à chaque instant leur enlever, lésineroient moins sur les salaires. Le bénéfice de la liberté se partageroit entre eux & les successeurs de l'esclave. Les journées se sou-

tiendroient à un prix assez haut pour adoucir au malheureux stipendaire le regret, & la honte de travailler pour le profit d'un autre.

C'est ce qui a déjà lieu dans la partie de l'*Amérique* où cette innovation s'est consommée : la main d'œuvre y est encore en effet à un prix excessif. Le moindre journalier *blanc* se paie à *Philadelphie* cinq , ou six livres tournois. Les noirs *LIBRES* profitent de cette fixation du moment, & ce qui prouve que malgré cette surcharge apparente il reste du bénéfice pour les propriétaires, c'est que leurs denrées ne sont pas augmentées de valeur. Les *ris*, les *bois*, les *farines*, qui partent de ces rivages où la journée d'un mercenaire coûte six fois autant qu'en *France*, se vendent maintenant encore avec avantage en *France* au même prix qu'avant la guerre : il est donc évident qu'à quelque taux qu'on porte la solde du manœuvre elle est moins onéreuse au *Colon* que l'entretien du *serf*, soit que ce *serf* ne travaillât pas autant, soit que réellement il consommât davantage.

Mais peu-à-peu ces prix diminueront. Le malaise général qui commence en *Europe* à affliger dans tous les pays sur tout les classes inférieures ; l'espérance d'être mieux, pousseront vers ces terres *affranchies*, des flots d'aventuriers, d'*émigrans*. La première génération dureroit peu : mais la seconde couvrirait les îles d'une race déjà aguerrie aux influences du climat, & qui ne tarderoit pas à éprouver celles de la *liberté* combinée avec l'*indigence*.

L'être libre qui *n'a rien* étant de tous les esclaves le plus asservi, quand il ne veut pas mourir de faim ; & l'homme riche qui possède les espèces, étant de tous les Rois le plus sûr de trouver des serviteurs, celui-ci entouré de serfs volontaires, qui mendieront le bonheur de lui être utiles comme un bienfait de sa part, ne tardera pas à mettre ses choix au concours, & ses salaires au rabais.

Il faudra bien travailler malgré la réduction : la docilité avec laquelle on se sera soumis à celle d'aujourd'hui deviendra chaque jour une raison décisive pour ne pas se révolter contre celle de demain. J'ai hier travaillé pour *vingt* sols : on ne veut plus m'en donner que *dix-neuf*. Irai-je pour un sol me résoudre à manquer de pain, à voir ma femme & mes enfans pâlir d'inanition, & me reprocher une oisiveté qui les tue ? Je me détermine au sacrifice ; & l'avarice, la balance à la main, en exigera de nouveaux, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à établir dans l'autre monde le taux qui subsiste déjà, comme je l'ai dit, dans celui-ci, entre le travail & la subsistance : elle ira toujours en retranchant du tarif jusqu'à ce qu'elle n'en puisse rien diminuer sans ôter à la victime de ses combinaisons la force même de les supporter, & qu'il ne reste à l'ouvrier justement que le degré de vigueur dont il a besoin pour ne pas cesser de lui être utile.

Et les alimens dans ces pays fortunés étant aussi abondans que faciles, seront la mesure sur laquelle s'établira ce tarif des salaires de la

liberté. Il ne faut pas croire, parce que le *manioc*, & la *banane* viennent sans culture aux îles, que les pauvres en seront plus indépendans. C'est au profit de la richesse seule que tournent toutes les largesses de la nature, puisque c'est à elle seule que la terre appartient. Elle en aura donc plus de facilité à soudoyer ce manoeuvre non acheté qui lui vendra son travail; & par une suite de la compensation qui s'établit de riche à riche, elle fera aussi meilleur marché aux consommateurs *Européens*.

Le prix des denrées d'exportation baissera avec celui de la *main d'œuvre* qui les arrachera à la terre. Elles coûtent très-cher aujourd'hui qu'elles sont arrosées des sueurs du *Nègre* esclave; elles ne coûteront presque rien quand elles le seront du sang de l'homme libre. Ainsi une portion de nous trouveroit encore de l'avantage dans ce désastre; & probablement il y auroit une prodigieuse réduction dans la valeur de toutes les superfluités de l'*Amérique* devenues aujourd'hui l'un des plus pressans objets de notre convoitise. Ce seroit, comme on le voit, un malheur affreux substitué à un malheur plus affreux encore. Ce seroit une infortune cruelle qui remplaceroit une infortune non moins déplorable: mais nous aurons du sucre à bon marché.

Inferè munc moelibore pyros, &c.

MORTS REMARQUABLES.

*Exemple singulier de foiblesse, & d'audace, en matière
d'ELOGES FUNÉRAIRES.*

Le nécrologe des hommes illustres, par eux-mêmes, ou par leur rang, fournit depuis quelques mois une liste singulièrement nombreuse. Presque toutes les classes qui peuvent fixer les regards de la postérité ont contribué à la charger. On y compte un ROI, (le PRÉTENDANT) un PRINCE DE L'EGLISE, (le Cardinal de LUYNES) un homme de lettres distingué, (M. LE TOURNEUR) un grand Musicien, (le Chevalier GLUK) un Orateur célèbre, (M. GERBIER) un Peintre dont les essais promettoient la carrière la plus brillante, & enlevé au premier pas, (M. DROUAIS) un AMATEUR dont la vie n'a pas été sans éclat, (M. d'Argental). Enfin un Physicien qui a réuni les connoissances les plus étendues au talent de les perpétuer par des ouvrages éloquens, (M. DE BUFFON) est aux portes du tombeau. L'Historien de la Nature, qui nous en a tant de fois fait admirer les ressources & la grandeur, est à la veille d'en éprouver la foiblesse, & le néant : & quand les secours de la Médecine, ou une crise heureuse le rendroient aux vœux de ses amis, son âge, cette maladie incurable, ne leur laisseroit qu'une joye passagère. Son rétablissement ne seroit s'il est permis de le dire qu'un plus long adieu : *sic vivitur.*

De toutes ces pertes celle qui a fait le moins de sensation c'est la plus importante, à n'examiner que le nom & les titres du mort : c'est celle de *Charles-Edouard-Louis STUART*, fils de *Jacques STUART*, troisième du nom, successeur de ce qu'on appelloit à Rome les DROITS, & à Londres, les CHIMÈRES de sa famille. Cette dernière dénomination déjà consolidée par le fait devient irrévocable par la mort de ce Prince sans postérité légitime ; cet événement met un terme aux longs revers de sa maison, & dérobe un objet aux caprices de la fortune.

On a déjà remarqué que l'Histoire n'offroit point de généalogie plus chargée d'écussions funestement rembrunis. De tous ces Rois le plus grand nombre est péri de mort violente ; deux sur l'échaffaud. (1) La plus douce catastrophe qu'ils aient essuyée est celle qui en renversant *Jacques Second* du trône, a condamné ses successeurs sans retour à une vie obscure, à une dégradation irrévocable.

Il n'y a point d'exemple d'une suite de générations aussi inflexiblement prosrites par le sort ; & ce qui peut ajouter à la surprise comme à l'attendrissement, c'est que de tant de Princes punis comme le sont rarement les tyrans les plus cruels, il n'y en a aucun à qui l'on puisse reprocher plus que des faiblesses. *Marie STUART* dont la mémoire a été le plus gravement compromise, a trouvé de nos jours des apologistes qui l'ont défendue, non sans vraisemblance : ses

(1) *Marie Stuart, Charles I.*

quoique son sujet en eut un plus grand besoin. Voici ce qu'il a fait imprimer dans le N°. 89 du *Journal de Paris* de cette année.

» Le Barreau de cette Capitale vient de perdre son plus bel ornement, l'homme le plus véritablement éloquent qu'il ait vu dans son sein, M. Pierre-Jean-Baptiste Gerbier, Avocat au Parlement, né à Rennes au mois de Juin 1725 ; doué, comme Orateur, de tout ce qui constitue l'art de persuader les hommes par la parole ; & comme homme de société de toutes les qualités les plus aimables.

» Personne, avant lui, n'avoit su réunir dans un degré aussi éminent tout ce qu'exige l'éloquence du Barreau. Toujours à la hauteur de son sujet, & jamais au-delà : aussi varié dans son style, dans ses intonations, dans ses mouvemens, que les objets qu'il avoit à traiter l'étoient eux-mêmes entre eux ; possédant mieux qu'aucun autre le secret des convenances & l'art si difficile de savoir tout dire sans jamais blesser son adversaire ni l'auditoire : enfin tout à-la-fois plein d'énergie & de grace, de naturel & de force, de chaleur & de sensibilité ; sublime sans enflure ; facile sans être lâche ni diffus ; brillant sans jamais rien donner au faux goût ; il a eu le bonheur unique de plaire aux gens de l'art comme aux gens du monde, aux connoisseurs comme aux simples amateurs.

» Des gens, qui s'étoient déclarés ses ennemis faute d'avoir pu devenir ses rivaux, ont tenté de le restreindre au seul don physique d'un bel

organe , & à l'art des mouvemens. Il falloit que cela fût ainsi pour que rien ne manquât à la gloire, pas même l'honneur d'irriter l'envie. Ces gens-là ne réfléchissoient pas que l'art des mouvemens seul suppose une ame toute expansive , & des moyens au-dessus du commun des autres hommes. Mais, ils comptoient donc aussi pour rien l'art plus difficile de savoir discuter d'une manière lumineuse les matières les plus abstraites ; & cette logique qui subjugué , & ce talent inappréciable d'intéresser, d'attacher, d'entraîner quelquefois pendant deux & trois heures consécutives, un Public léger dont il faut captiver l'attention!

» Ils ne l'avoient pas vu au milieu d'une plaidoirie longue, fatigante & aride, changer tout-à-coup de plan ; abandonner ce qu'il avoit préparé pour y substituer inopinément ces traits qu'enfante le moment & le choc des idées, & qui n'ont jamais d'effet plus sûr que lorsque la force qui les fait jaillir est plus subite & plus inattendue ; enfin n'être jamais plus étonnant & plus terrible que lorsque le besoin du moment, ou l'imprudence de son adversaire, le forçoient d'improviser sa défense.

» Dois-je garder le silence sur l'acharnement avec lequel on s'est plu souvent à trouver des torts à l'homme rare qui excite aujourd'hui nos regrets ? Avec une ame de feu, une imagination malheureusement pour lui trop ardente, & par conséquent toujours active ; naturellement né confiant, prompt à se livrer aveuglément à ceux

même qui sembloient le moins devoir justifier cet abandon, il étoit difficile qu'il ne payât pas sa part du tribut que nous devons tous à l'humanité. Combien n'en est-il pas peut-être parmi les détracteurs, dont la vie offriroit plus d'erreurs, & bien moins de ces qualités précieuses qui les font oublier ! Tout est remarqué dans la vie de quiconque attire sur soi les regards de la multitude : c'est surtout alors que les fautes d'un homme célèbre deviennent un triomphe pour la médiocrité.

« Je crois, Messieurs, devoir terminer cette Lettre par une réflexion qui peut-être eût suffi à son éloge, & qui doit le caractériser. C'est que l'amitié pour lui étoit un besoin. Plus occupé de la gloire des autres que de la sienne propre, jamais l'envie n'est entrée dans son cœur; eh ! qu'auroit-il pu trouver à envier dans autrui ? Comme tous les hommes d'un mérite supérieur, il a toujours dédaigné ces succès qui ne sont dûs qu'à l'intrigue, sorte d'opprobre dont ce siècle a plus à rougir qu'aucun autre. Insouciant jusqu'à l'excès il eût été plutôt l'objet que l'instigateur des cabales ; on peut même ajouter qu'il n'eût pas manqué d'en être la victime si son grand talent ne l'eût seul défendu contre tous, & si le sentiment des honnêtes gens & des amateurs du vrai beau n'avoit enfin plus d'empire que les cris forcés de la sottise ou de l'envie ».

« Si l'enthousiaste qui a cru pouvoir, en se cachant, hazarder ces hyperboles, n'avoit en-

géré que sur l'article *du talent*, je ne me ferois pas même permis d'observation ; il est bien probable pourtant que quand on voudra désigner l'homme *le plus véritablement éloquent* qu'ait produit le *Barreau de Paris*, ce sera encore longtemps le nom de *Cochin* qu'on citera, & non celui de *Gerbier* : mais j'aurois laissé une fois cette qualité accompagner le dernier, parce qu'un compliment funèbre est sans conséquence ; & qu'on est excusable en jetant des fleurs sur le tombeau d'un ami qu'on regrette, de les répandre sans mesure.

Mais pourquoi de ce compliment faire une occasion d'insulte ? Pourquoi mêler à cet éloge outré une satire non-seulement injuste, mais réfléchie ? Pourquoi dire que ceux qui ont cru que le principal talent du défunt étoit le don naturel & heureux d'un superbe organe, avec l'art acquis de le faire valoir, étoient des *hommes devenus ses ennemis, faute d'avoir pu devenir ses rivaux* ? Pourquoi surtout exalter son éloignement pour l'*intrigue*, & dire avec une hardiesse qu'excuseroit à peine un éloignement de plusieurs siècles, ou de plusieurs centaines de lieues, qu'il auroit été la *victime*, plutôt que l'*instigateur des cabales*, si son grand talent ne l'eût défendu *SEUL* contre *TOUS*, &c ? Il ne manquoit à ce panégyriste plus qu'indiscret pour faire de son éloge prétendu une suite complète de contre-vérités, que de louer aussi le *désintéressement* de son héros ?

Comment n'a-t-il pas senti que par cette intempérance outrageuse il forceroit ceux, ou

plutôt celui qu'il désigne ici avec tant d'imprudence & de malignité, à réclamer, à opposer à ce portrait chimérique un autre portrait malheureusement bien plus fidelle, & peint du vivant de l'original, arraché par la nécessité d'une juste défense contre les manœuvres de l'original?

Un jeune homme, débutant au Barreau, poursuivi dès le premier pas par cet orateur qui *n'étoit point*, qui ne *pouvoit point être jaloux*, déjà proscrit dans des conciliabules particuliers dirigés, mus, inspirés par les *cabales*, les *intrigues* de cet homme supérieur aux cabales, assez grand pour dédaigner les intrigues, ce jeune homme à qui l'on ne reprochoit que *trop de chaleur* dans des causes (qu'il *gagnoit toujours*) de manquer d'honnêteté (*DANS LES TERMES*) envers ses confrères, s'écrioit, en plaidant pour lui-même contre une iniquité tramée, consommée par M. Gerbier,

» Et mes accusateurs, mes prétendus juges, M^e Gerbier & ses semblables, sont-ils donc si *honnêtes*? A-t-on jamais affecté un despotisme plus insultant, une supériorité plus injurieuse, un ascendant plus outrageux que M^e Gerbier? La première cause de son animosité contre moi, ne vient-elle pas de ce qu'au premier choc, au *Châtelet*, je ne me suis pas soumis à cet empire, que SON ORGANE affectoit sur tout ce qui osoit l'approcher? Jeune & foible comme *David*, j'ai osé, dès la première fois, me mesurer d'égal à égal avec ce nouveau *Goliath*, & le *Philistin* ne me l'a jamais pardonné.

» Pourquoi donc n'a-t-il pas la réputation de malignité qu'on me prête ? Pourquoi ! Par bien des raisons : parce que de tout temps un très-grand manège a soutenu l'idée qu'on vouloit faire prendre de son éloquence ; parce qu'en debutant il a eu soin de se mettre sous les ailes d'un homme du plus grand mérite, & qui avoit subjugué ses confreres & le public ; parce qu'un long usage a accoutumé le Barreau à ce ton qui lui a été transmis avec sa réputation, & surtout parce que quand ce parleur sonore a cessé de retentir aux oreilles, le souvenir de tout ce qu'il a dit s'efface, comme les sons produits par les ondulations d'un timbre harmonieux.

» On prétend punir d'une exclusion infamante la vivacité d'un zèle désintéressé. Que feroit-on donc, s'il se trouvoit au Palais un homme qui vendit toujours ses paroles, & quelquefois son silence ; un homme qui n'ouvrit jamais la bouche qu'on ne fût à quel prix, & qui, mettant un impôt sur ses succès, n'enviagerât dans la victoire qu'un prétexte à des rapines ; un homme qui, étant recherché par les deux Parties, prit pour se décider entr'elles, la balance, non pas de la justice, mais de l'avidité, & se louât publiquement à celle qui auroit fait-briller plus d'or, ou sonner plus d'argent en entrant dans son cabinet ; un homme capable de changer de parti avec la fortune, de requérir à grans cris le déshonneur, la perte des cliens dont il auroit été le conseil, & dont il feroit encore le débiteur ; un homme enfin exposé à des répétitions honteuses, accusé

juridiquement d'un abus de confiance de la plus basse, de la plus criminelle espèce; réduit à invoquer, pour sa défense les privilèges de sa profession, & à soutenir qu'on n'a rien à lui demander, parce qu'il n'existe pas de preuves qu'il ait rien reçu (1)? Si un tel homme existoit au Barreau, ne seroit-on pas autorisé, d'après ce que j'éprouve, à croire qu'il y seroit regardé avec horreur, & qu'on ne croiroit jamais l'en avoir banni avec assez de précipitation?

» Hélas! combien on se tromperoit! Peut-être y régnerait-il en despote: peut-être se rendroit-il le délateur, le persécuteur de ceux de ses confrères qu'il ne se flatteroit pas de rendre ses complices: peut-être, éclairé par ses remords, & guidé par son intérêt, parviendrait-il, à force de manœuvres honteuses & ridicules, à perdre l'ame ferme & incorruptible par laquelle il se verroit à la veille d'être démasqué.... »

Voilà ce que je... ce que le jeune homme dont il s'agit, poussé à bout par cet homme d'une société si douce, si peu susceptible de se prêter à des cabales, lui répondoit *juridiquement* en 1774. Voilà le portrait terrible qu'un arrêt solennel, contradictoire, a consacré.

Il est vrai que celui qui avoit fait une nécessité de le tracer s'en est depuis bien vengé

(1) Tous ces passages se rapportoient à des anecdotes connues dans le tems, & notoires.

par de nouvelles *manœuvres*, par de nouvelles *cabales*; mais le moment étoit venu où elles alloient de nouveau être mises au jour, où justice en alloit être faite. Il sembloit que M. GERBIER ne fût parvenu à *force d'intrigues* à obtenir qu'on lui laissât prendre la qualité de chef du Barreau, de *Batonnier* de son Ordre; que pour rendre plus éclatante la réparation des écarts où il avoit entraîné cet ordre. Sans les contre-tems, & les embarras qui ont résulté dans l'expédition des affaires privées des soins qu'ont exigé les affaires publiques, cette réparation auroit été poursuivie, & obtenue cet hyver.

Celui que la mort vient de délivrer d'un ennemi implacable n'en auroit certainement pas triomphé. Sa cause en devenant plus sûre lui en auroit paru plus délicate à traiter. A l'aspect de cette cendre muette il se seroit imposé un silence religieux, si la faillie fanatique de l'anonyme ne lui avoit fait un devoir de le rompre (1). Le respect pour les tombeaux est un devoir sacré; mais il faut de la réciprocité; pour que ces asiles funéraires soient inviolables il ne faut pas en laisser sortir des voix outrageuses, qui violent les premières loix de la décence, & de la justice. Ces louangeurs ou inconsiderés, ou malins, devroient penser qu'une simplicité douce & concise est en ce genre une grande prudence: quand on veut célébrer im-

(1) Qu'il me soit permis de faire observer à mes lecteurs que depuis la mort de M. d'Alembert, je n'ai pas même prononcé son nom.

punément un mort qui vient de disparaître, il ne faut compromettre ni la vérité, ni les vivans intéressés à la rappeler.

N. B. Les hommes légers qui, à l'occasion de cet article se permettroient de crier à l'égoïsme, & qui prétendroient que des articles de ce genre ne sont pas du ressort des *Annales*, sont invités à relire la page 440 ci-devant. Ils y verront quelle influence les manœuvres qui sont rappelées ici ont encore aujourd'hui sur l'opinion, ou du moins sur le langage des hommes avec qui la fatalité de ma destinée me donne quelque chose à démêler.

D'ailleurs l'attaque anonyme dont il s'agit est consignée dans un ouvrage périodique très répandu : il seroit étrange que cette forme fut déclarée incompatible avec la *défense*. Assurément je ne suis pas assez fou pour employer les *Annales* à repousser toutes les sottises qu'on dit, & qu'on dira probablement de moi, contre moi dans des *Journaux* : on m'écrit de *Paris* que du fumier le plus corrompu de la littérature il en est éclos depuis quelque tems d'*Anglois*, d'*Américains*, qui fondent l'espérance de leur succès sur leur acharnement à me déchirer. Grand bien leur fasse : s'ils ont crû que je courrois à ce succès en leur faisant l'honneur de m'en fâcher, de m'en occuper même, ils ont mal spéculé.

Je ne pouvois avoir ce mépris pour un article consigné dans un dépôt justement estimé, surveillé par le Gouvernement, confié à une société d'hommes connus, qui réunissant le

scrupule aux talens, semblent, sans se constituer précisément garans de tout ce qu'ils publient, en supposer cependant l'authenticité,

Enfin il est question ici moins de ma défense personnelle, que de celle de *TOUT le Barreau de Paris*, puisque le fougueux anonyme a fait de son élogie adulatrice une diatribe universelle, en représentant son héros *seul* contre *TOUS*; hyperbole qui seroit cependant l'expression de la vérité, si l'*intrigue* n'avoit jusqu'à la fin subjugué ce vœu commun; si cet homme prétendu *seul* n'avoit eu toute sa vie pour maxime qu'il valoit mieux tyranniser les suffrages que les obtenir, & pour secret l'art d'y réussir.

R É P O N S E

*De l'Auteur des ANNALES à une question sur le rapport qui peut se trouver entre les mots COUR-
TISAN, & COURTISANNE.*

LE sens du second de ces mots n'est pas incertain en FRANÇOIS : c'est la dénomination honnête d'un métier qui ne passe pas pour l'être. On peut regarder comme une des plus grandes biffareries de notre langue d'avoir fait pour les hommes un titre d'honneur du mot masculin correspondant à celui-là, qui en est un d'opprobre pour les femmes. De sorte que si un étranger entendant appeller la femme d'un chef de la Magistrature, une *Présidente*, celle d'un Commissaire départi une *Intendante*, celle d'un Gouver-

verneur de Province une *Gouvernante*, en concluoit que celle d'un *Courtisan* doit s'appeller une *Courtisanne*, il commettrait au moins une impropriété de termes terrible.

Nôtre idiôme est plein de ces pièges tendus à quiconque prétendrait n'y suivre pour guide que l'analogie : *garçon*, *coureur*, & bien d'autres en font des exemples. On pourroit cependant justifier les deux sens opposés que semblent présenter les mots de *Courtisan* & de *Courtisanne*, en observant qu'au fonds c'est le même; & que s'ils paroissent différer, ce sont nos mœurs, & non la langue qu'il faut accuser.

Dans un de ces métiers comme dans l'autre, on ne songe qu'à son intérêt: on est toujours disposé à tout sacrifier pour de l'argent; dans l'un comme dans l'autre on joue éternellement la Comédie, & la perfection du rôle est de savoir feindre au naturel toutes les passions sans en éprouver aucune, ou plutôt de démentir par les apparences celles que l'on éprouve le plus vivement,

Le *Courtisan* embrasse avec affectation le rival qu'il voudroit étouffer; il accable de protestations d'amitié, de zèle, l'objet qu'il méprise souvent ou qu'il deteste, mais de qui dépendent les faveurs & les dignités. La *Courtisanne* se livre avec tous les symptomes de la tendresse à l'amant opulent qui l'ennuye, mais dont la prodigalité nourrit son luxe & le faste de sa maison.

Tous deux sont fourbes & lâches : seulement il faudroit observer que dans cet étrange commerce la femme vile qui se laisse acheter,

conserve sur l'homme non moins vil qui s'empresse de se vendre, une supériorité réelle : au moins retient-elle de son côté les apparences de l'empire : elle commande encor même en cédant : ce n'est qu'en se flattant de la rendre heureuse que l'amant trompé est heureux lui-même : enfin ses foiblesses, ses complaisances peuvent être voilées par une espece de mystère : il lui est encor permis de se piquer d'une sorte d'honneur, & l'homme le plus brutal, le plus infatué des droits de son argent, n'oseroit contester même à la maitresse qu'il soudoie celui d'avoir quelquefois de l'humour : or suivant la définition d'un homme qui devoit s'y connoître ni l'un ni l'autre n'est permis au *Courtisan*.

Au reste, si la profession de *Courtisane* n'est pas absolument conforme à l'étiquette de l'honnêteté, il faut bien qu'elle le soit à celle de la nature sociale. Il n'y en a aucune dont il nous reste des monumens plus anciens & plus singuliers. On en trouve dans la *Génèse* : l'histoire de *Juda* & de *Thamar*, prouve que cette manière d'échanger du plaisir contre de l'argent, ou des meubles, étoit déjà fort en vogue. *Job* est rempli de conseils contre ces femmes adroites & intéressées.

Dans les Auteurs profanes on voit une *Rodope* devenue Reine, & Reine épousée, après avoir fait bâtir une pyramide du fruit des libéralités de ses anciens amans, de chacun desquels cependant elle n'exigeoit qu'une pierre. Les *Gliceres*, les *Lais*, les *Aspasies*, jouissent encor d'une réputation très-étendue. La belle *Flora* fut bien mieux traitée à Rome. Ayant gagné dans son

état prodigieusement d'argent , elle fit le peuple *Romain* , dit-on , son Légataire universel , & par reconnoissance on la créa Déesse : on en fit la divinité du *Printems*.

On dit qu'à *Venise* le métier est encor très-bon , & même fort honorable ; mais avec le tems tout dégénère. Les *Flora* de nos jours gagnent probablement autant , & plus d'argent que celle de *Rome* , à qui il étoit fort difficile que ses contemporains en donnaissent , par la grande raison qu'ils n'en avoient point : on les appelle encore bien quelquefois *Déesse*s à leur toilette , & dans de petits vers ; mais quand elles ne sont plus jeunes on les néglige , & même avant leur mort on les oublie.

T A B L E.

| | |
|--|----------|
| A NGLETERRE. <i>AFFAIRES</i> de la Compagnie des <i>INDES</i> : | |
| <i>BUREAU DE CONTROLE</i> établi pour les surveiller , & les diriger. | Page 475 |
| P ROJET pour la suppression de l'esclavage & de la <i>TRAITE</i> des <i>Negres</i> . Que ce n'est point l'humanité qui l'a déjà suggéré , & fait adapter en <i>AMÉRIQUE</i> . | 485 |
| E FFET de l'affranchissement des <i>ESCLAVES</i> dans l'ancien monde. S'il est vrai que cette classe d'hommes y ait réellement <i>GAGNÉ</i> . | 495 |
| E FFET de l'affranchissement des <i>NEGRES</i> , & de l'introduction des travaux à <i>PRIX D'ARGENT</i> , ou <i>A LA JOURNÉE</i> , en <i>Amérique</i> si elle a lieu. | 507 |
| M ORTS REMARQUABLES. Exemple singulier de foiblesse , & d'audace , en matière d' <i>ELOGES FUNÉRAIRES</i> . | 512 |
| R EPONSE de l'Auteur des <i>ANNALES</i> à une question sur le rapport qui peut se trouver entre les mots <i>COURTISAN</i> , & <i>COURTISANNE</i> . | 525 |

N. B. Quoique les chiffres dans ce volume passent de 92 à 95 , il ne manque cependant point de pages , c'est une faute de l'imprimeur.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce treizième Volume.

A.

ACADÉMIE de femmes établie à *Madrid*, page 212. Eclat de sa première séance, page 217. Interrompue à la troisième par les disputes entre les *Académiciennes*, page 408.

ACADÉMIE de *Chirurgie Médecine*, fondée à *Vienne* par *Joseph Second*, page 57.

ACADÉMIE (des sciences de Paris) s'occupe du *Ballonisme*, & semble avoir glacé cette découverte, page 68.

ANGLOIS. N'admettent point chez eux une *tolérance religieuse* indéfinie, page 170.

AMÉRIQUE. Projet d'y introduire la liberté parmi les esclaves. (Voyez *liberté*.)

ANNALES. Embarras de l'Auteur (des) page 23. Nouvelle édition (des) & plan de l'Auteur, page 29. Indécemment, & scandaleusement maudites par deux dévôts, p. 283.

B.

BALLONS (aérostatiques), restés inutiles faute d'avoir trouvé le moyen de les diriger, page 68.

BELGES. Appelés par *César* les plus courageux des hommes, page 75.

BRUXELLES. Récit de l'accident arrivé dans cette Ville le 22 Janvier 1788, page 291.

C.

CALONNE. (de) Son Ministère mémorable par une des grandes subversions que la *France* ait éprouvée, pag. 51.

Donne un démenti formel à M. *Necker*, qui lui rend la pareille, page 414.

CALVINISTES. Indécemment calomniés dans un ouvrage où est combattu le projet de donner aux *diffidens* un état civil en *France*, page 323. Ont été plus souvent opprimés qu'opprimeurs, même dans les guerres civiles, p. 327 & suiv. Exemples atroces des cruautés commises contre eux, page 329, 334, &c. Leurs chefs n'étoient point

- inhumains, pag. 336. Supposition absurde qu'ils s'unirent aux philosophes pour détruire la religion, page 342.
- CANAL pour la jonction de la *Méditerranée* à la mer *Rouge* a existé, page 242.
- CHALOTTAIS, (de la) Procureur-général au Parlement de *Rennes*, tous ses ennemis devenus malheureux, pag. 82. Anecdote singulière concernant ce Magistrat, & le Duc d'A. page 88.
- COMETES. Prédiction absurde du retour (d'une) pag. 450. Réflexions sur les *Cometes* en général, & preuve que ce sont des astres organisés comme les autres, dont les révolutions ne peuvent entraîner ni désordres, ni danger, page 452.
- COMMENTATEUR. Exemple curieux de l'indiscrétion, & même de la cruauté de cette espèce d'écrivain, p. 272.
- COMMUNAUTÉ, (Des Fabricans or, argent & soie de *Lyon*), blâmée mal-à-propos, p. 222. Justifiée, p. 235.
- COMPAGNIE (des Indes) *Angloise*. Son ascendant sur celle de *France* confirmé par un accord en règle, page 43.
- CONSCIENCE (cas de) singulier posé en *Espagne* par une Loi, pag. 406.
- CONDORCET, (Marquis de) vers pour son buste, p. 215.
- CONTREFAÇON. Brigandage odieux en littérature, a pris pour objet les *Annales* plus que tout autre ouvrage périodique, pag. 2. Espèce de larcin criminelle, d'abord envers l'Auteur propriétaire, pag. 10, & envers le public, 19, détruit la vraie liberté de la presse, 21.
- CONTREFACTEUR. Exemple rare d'impudence de la part d'un Contrefacteur, pag. 4.
- COURTISAN, { Parallele entre le sens de ces deux mots,
COURTISANNE. { page 529.
- CURÉS (de Campagne), insuffisance de la rétribution attachée à leurs travaux, pag. 352. La religion elle-même intéressée à améliorer leur sort, pag. 353.

D.

- DANTZIK. En grand danger de tomber au pouvoir de la *Prusse*, page 446.
- DISCOURS de M. le *Garde-des-Sceaux* au Parlement de *Paris*, page 101.
- DISCOURS (à lire au Conseil, &c.) Titre d'un ouvrage incendiaire, & blâmable sous tous les points de vue contre la Loi en faveur des *Non-Catholiques*, pag. 321.

E.

EDIT (de Nantes), ouvrage & fruit de la nécessité, p. 175.
Monument dangereux à conserver, p. 176. Détruit avec raison par *Louis XIV*, mais par des moyens reprehensibles, p. 178. Remplacé par une législation qui portoit sur une supposition fautive, p. 179.

EDIT en faveur des *Non-Catholiques*, page 387.

EMPRUNT graduel & successif fait en *France*, page 118.
Comment conçu & distribué, page 127.

EMPRUNT ouvert aux *Pays-Bas* par l'Empereur, p. 140.

EMPRUNTS (Nationaux), comment on y procède en *France*, en *Angleterre*, à *Vienne*, pag. 141.

ESCLAVAGE (des Negres). Projets, efforts pour le supprimer, pag. 485. Effets qui en résulteront en *Amérique*, si ce projet réussit, pag. 507.

ESCLAVES moins malheureux dans la réalité que les *manouvriers*, pag. 497 & suiv.

ESPAGNE. Accueil qu'elle fait à un Ambassadeur *TURC*, pag. 50. Singulier rescrit sur la *Contrebande* publié dans ce royaume, page 407.

ETATS-UNIS. Mauvais guides en politique, & modeles peu sûrs en matieres de réglemens intérieurs, page 173.

Paroissent vouloir susciter des querelles à l'*Espagne*, ou en avoir à craindre de cette Puissance, page 210.

F.

FABRICANS *Anglois*, & *François*, (Voy. industrie).

FABRIQUES, danger (des) page 364. Moyen doux de leur assurer un succès non interrompu dans un royaume tel que la *France*, page 384.

FRANCE. Découverte imprévue d'un vuide effrayant dans les Finances, page 53.

FRANÇOIS. Exemple singulier de la négligence des *François* sur leurs propres avantages, de leur empressement à favoriser les *Fabriques Angloises*, page 373.

G.

GERBIER. Avocat célèbre. Sa mort, pag. 515. Eloge plus qu'indiscret publié de lui, par un anonyme, pag. 520.

H.

HASTINGS. (M.) Ancien Administrateur de l'*Inde* pour l'*Angleterre*, accusé par la Chambre des Communes, pag. 470. Eclat & inutilité de ces fameux procès, pag. 471.

HOLLANDE. Etrange révolution dans cette République ; pag. 45. Rescrit plus étrange encore du Magistrat d'Amsterdam, pag. 200. A combien peu il a tenu que la révolution qui vient d'en changer la face n'eût pas lieu, ou ne fût infiniment plus modérée, pag. 448.

I.

INCENDIES. Prétendus habits pour en garantir, pag. 459. moyens réels & négligés pour en préserver les maisons particulières, les théâtres, &c. pag. 463.

INDES. Compagnie (des) Angloise: Ses richesses énormes aujourd'hui, pag. 479. Effort du Gouvernement pour s'en assurer la disposition, pag. 484.

INDUSTRIE. des *Anglois*, & des *François*, en matière de fabriques, comparée, pag. 368.

JERUSALEM. Royaume (de) A qui appartiendra, si les *Turcs* le perdent. Moyen de conciliation pour les Pays-Bas, pag. 311,

J.

JOSEPH SECOND. (L'Empereur) Occupé de l'embellissement de sa Capitale, & de l'utilité publique, pag. 57. Son éloge, par l'Auteur des *Annales*, accusé d'en être le détracteur, pag. 437.

JURISPRUDENCE. (Criminelle) Danger de la procédure qui la dirige dans toute l'*Europe*, hors en *Angleterre*, p. 254. & suiv. Exemple effrayant des abus qui en résultent, pag. 260. Combien le secret qu'elle prescrit dans l'information est intolérable, pag. 265.

K.

KERKERANDER. Avocat *Bréton*. Lettre de lui sur la Providence, pag. 81,

KERMESSES. Foires *Flamandes*. L'Empereur supprime les cérémonies religieuses qui y étoient mêlées, pag. 297.

L.

LIBERTÉ. Domestique ou personnelle, combien peu utile aux trois quarts des hommes, pag. 495. N'a été rendue aux *Eslaves* à *Philadelphie*, que par la suite d'un calcul intéressé, pag. 491. Comme elle l'avoit été par le même motif aux *Serfs* en *Europe*, au douzième siècle; effets qu'elle produira dans l'*Amerique* en général quand elle y sera introduite, pag. 507.

DES MATIERES. 533

LOUISE. (Madame) Fille de France, sa mort, son éloge, pag. 277.

LOUVAIN. Siège d'une Université ancienne, pag. 306. Troubles & difficultés qui s'y sont élevés dans ces derniers tems, pag. 307.

LYON. Détresse des fabriques de la ville (de), pag. 218. - Souscription ouverte pour le soulagement des ouvriers, pag. 219.

M.

MAGNETISME. (Animal) ou Mesmerisme, comparé au Ballonisme, pag. 70.

MENDICITÉ. Mise au rang des crimes par un Commentateur Jurisconsulte, pag. 273.

MINISTRES. Jamais peut-être il n'y a eu plus de Ministres honnêtes gens, qu'à l'époque où ce volume a été composé, pag. 55.

MOITELLE. (Lettre de M. de) à l'Auteur des Annales, pag. 415.

MONT-LUC. (Marechal de) Traits de Barbarie affreux commis par lui contre les Calvinistes, & tirés de ses propres Mémoires, pag. 330. Avoue que la Religion n'entroit pour rien dans les guerres civiles du Calvinisme, pag. 337.

MONTMORENCY. (Connétable de) Guerrier cruel & despotique, pag. 326.

MURAILLE. (de clôture autour de Paris) Interrompue, pag. 155. Faste absurde & ridicule de sa construction, pag. 157.

N.

NEVERS. (L'Eveque de) Calomnié par quelques papiers publics, pag. 149.

P.

PAYS-BAS. (Autrichiens) Toujours gouvernés ou transmis par des femmes, pag. 78. Jaloux de leurs privileges, pag. 80. Réfutation d'un article injurieux à ces peuples, pag. 147.

PARLEMENT. (de Paris) Séance du Roi (au) pag. 95. Ses suites, pag. 130. Remontrances (du) à ce sujet, pag. 192.

PARLEMENT (d'Angleterre) Sa rentrée en Novembre 1787; pag. 133. Discours du Roi, pag. 134.

PLANETTE. (huitieme) Découverte par un Allemand fixé en Angleterre, pag. 66. Fait peu de sensation dans le monde, pag. 67.

334 TABLE DES MATIERES.

PROTESTANS. Regardés par Louis XIV comme *anéantis* en *France*, pag. 179. L'Edit qui leur rend l'existence civile, juste à la fois & nécessaire, pag. 183.

PRUSSE. Anecdote concernant le feu Roi (de), pag. 409.

R.

REFORMÉE. (La Religion) n'admet pas plus que la Catholique la tolérance religieuse, ou deux cultes dominans dans un état, pag. 172.

ROUGE. (Messe) Ce qui a donné occasion à ce nom ridicule, pag. 147.

RUSSIE. Peu d'avantage qu'elle a retiré de la Crimée, pag. 45. Attaquée par les Turcs à l'imprevu, pag. 49.

S.

SEDAN. Manufacture précieuse de *draps* menacée de sa ruine prochaine, pag. 360.

SEMINAIRES. Occasionnent de grands mouvemens aux *Pays-Bas*. L'Empereur veut réunir en un seul, à *Louvain*, les Ecoles de Théologie dispersées dans tous les Diocèses des Provinces Beligiques, pag. 298. Préjugés injustes accrédités au sujet de cette opération, pag. 308.

SIECLE. Période singulière à la fin (du 18^{me}), pag. 31. Bisarrerie des événemens qui s'y sont accumulés, pag 39 & suiv.

SOLDATS. Leur multiplication en *Europe*, combien excessive & dangereuse, pag. 63. Il y en aura près d'un million employé à la guerre du *Turc* en 1788, pag. 245.

T.

THÉÂTRES. Construits défectueusement, pag. 279. Fréquemment incendiés depuis quelques années, & pourquoi, *ibid.* Moyen de les en garantir pratiqués à Cadix, à Pétersbourg, pag. 884.

TOLÉRANCE. (Civile) Idée que l'on doit s'en former, pag. 162. Qu'elle ne peut pas aller jusqu'à admettre deux cultes dominans dans un même état, pag. 166.

TRIBUNAUX. Reflexions sur les méprises qu'ils peuvent commettre dans l'administration de la justice, pag. 259.

TURCS. Redoutables à l'*Europe*, surtout par la *peste* dont leur Empire est un foyer toujours subsistant, pag. 235. Effets qui pourroient résulter de leur destruction pag. 239. Leur Gouvernement approche plus d'une Démocratie Militaire, que de toute autre forme d'Administration, pag. 249.

3 9015 06513 9648



UNIVERSITY OF MICHIGAN

A 55 9885